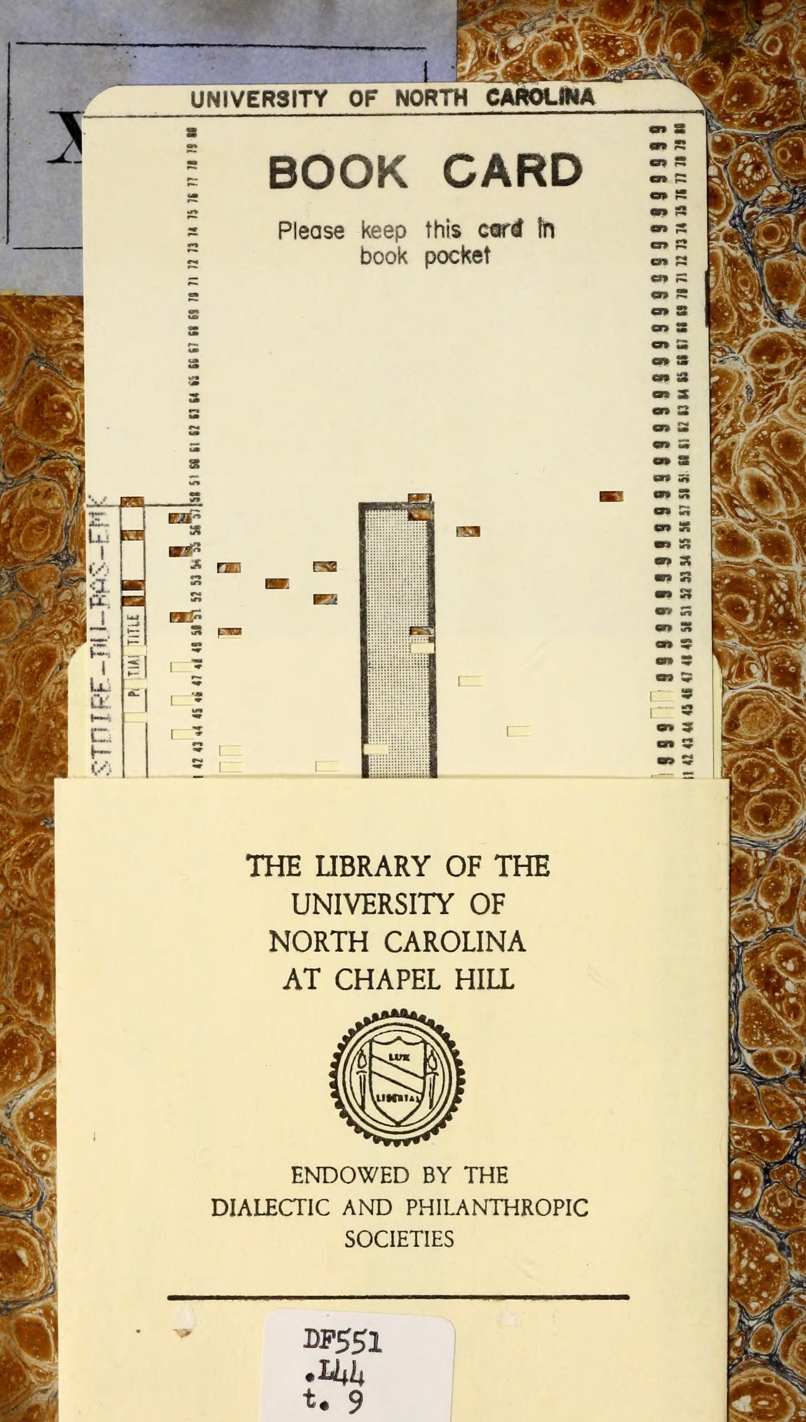

THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET




THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

DF551
.L44
t. 9




This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

| DATE DUE | RET. | DATE DUE | RET. |
|---|---|---|---|
| | | | |

Form No. 513

~~19 : C : 2~~
X : m : 2

# HISTOIRE

# DU BAS-EMPIRE

TOME NEUVIÈME

# HISTOIRE
# DU BAS-EMPIRE.

## TOME NEUVIÈME.

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/histoiredubasemp09lebe_0

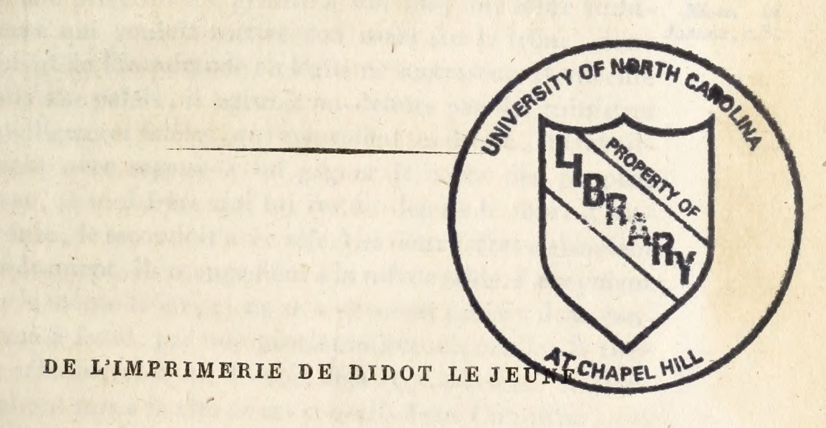
# HISTOIRE
# DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

## PAR CH. LE BEAU.

DF551
.L44
t.9

TOME NEUVIÈME.




DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ TENRÉ, LIBRAIRE, RUE DU PAON, N° 1.

M. DCCCXX.



# HISTOIRE

# DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

---

### JEAN COMNÈNE.

Une mère puissante qui avoit donné sujet de croire qu'elle préféroit son gendre à son fils, une sœur ambitieuse qui vouloit mettre son mari sur le trône, donnoient de l'inquiétude au légitime successeur. Renfermé dans son palais, il agissoit au-dehors par des ministres intelligens et fidèles, qui assuroient ses droits, et travailloient avec sagesse à lui gagner le cœur des peuples. Isaac, le seul frère qui lui restoit depuis la mort d'Andronic, le secondoit avec zèle. Les deux frères s'aimoient tendrement; ils mangeoient à la même table, s'asseyoient sur le même trône, et ne se séparoient jamais. Jean confirma à Isaac, par une proclamation solennelle, le titre de sébastocrator qu'il avoit déjà reçu d'Alexis. Il avoit d'abord mis à la tête de ses conseils Jean Comnène, qui avoit autrefois donné tant d'alarme à l'empereur Alexis son oncle. Mais ce caractère remuant et impérieux, qui prétendoit gouverner seul, sans avoir l'adresse de cacher son dessein, perdit bientôt la confiance du prince. Grégoire Taronite, protovestiaire, se soutint plus long-temps par la modestie qu'il joignoit à son application aux affaires. Jean lui donna pour collègue Grégoire

An. 1118.

*Nicet. in Joanne*, c. 3.

Camatère, homme de fortune, et qui la méritoit par ses talens et par sa vertu. Alexis l'avoit mis au nombre de ses secrétaires, et l'ayant ensuite honoré de son alliance, par le mariage d'une de ses parentes, il l'avoit élevé à la charge de grand-trésorier. Mais un étranger, Turc de naissance, nommé Axuch, qui n'avoit rien de barbare que son origine, devança tous les autres dans la faveur du prince, et fit l'honneur de cette cour. Il étoit fils d'un des principaux officiers de Soliman. Ayant été conduit à Constantinople après la prise de Nicée, sa bonne fortune l'avoit introduit dans le palais d'Alexis, et l'empereur, charmé de ses belles qualités, l'avoit donné à son fils, qui étoit de même âge, pour partager ses divertissemens et ses études. La gaîté, la douceur, la noble complaisance du jeune courtisan lui avoient gagné le cœur du jeune prince; il étoit le plus chéri de ses chambellans lorsque Alexis mourut. Le nouvel empereur l'honora de la charge de grand-domestique; et tandis que l'amitié du prince l'élevoit au-dessus de tous les autres, sa modération le mettoit au-dessus de l'envie. Il étoit respecté de toute la cour, et les seigneurs mêmes de la famille impériale, lorsqu'ils se trouvoient à sa rencontre, descendoient de cheval pour lui faire honneur.

*Nicet. c. 3. Guill. Tyr. l. 12, c. 5.*

L'empereur, après avoir pris toutes les précautions nécessaires, commençoit à peine à se montrer en public, qu'il se forma contre lui une conjuration secrète. Les intrigues d'Anne Comnène pour faire tomber la couronne à son mari, avoient fait à Bryenne un grand nombre de partisans. D'ailleurs la douceur de ce prince, son affabilité, son esprit facile, insinuant, cultivé par les belles-lettres, le faisoient universellement aimer. On comparoit les grâces de sa figure avec la mine basse de l'empereur, qui étoit d'une taille médiocre, assez mal fait de corps, et fort basané. On n'avoit pas encore eu le temps d'apercevoir que cet extérieur peu avantageux couvroit une âme élevée, généreuse et fort supérieure à

celle de Bryenne. Anne Comnène, femme philosophe, avoit dans son parti tous les philosophes de l'empire, qui, prosternés à ses pieds, et la comblant d'éloges flatteurs, déclamoient sans cesse contre l'adulation. Elle étoit l'âme de ce complot, et il auroit réussi, si son mari lui eût ressemblé. La garde du palais étoit déjà corrompue, et les portes devaient s'ouvrir à une certaine heure de la nuit. Les conjurés, bien armés, n'attendoient plus que Bryenne. Mais son peu d'empressement, et peut-être quelque remords, lui firent passer le moment convenu. Il manqua au rendez-vous, et les conjurés se dispersèrent. Anne, au désespoir de la négligence de son mari, qui lui faisoit perdre le fruit de tant de manœuvres, s'emporta en injures contre lui, jusqu'à dire que la nature, en les formant tous d'eux, avoit par méprise donné à la femelle l'âme destinée pour le mâle.

Dès le lendemain, ce dessein criminel fut découvert, et l'empereur, pour consacrer par un acte de clémence le commencement de son règne, pardonna aux conjurés, qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens; encore la plupart y rentrèrent-ils peu de temps après. Anne, la plus coupable, fut la première à éprouver la bonté de son frère. L'empereur s'étant transporté au palais de la princesse, et voyant tant d'or, d'argent, de riches étoffes : *Hélas !* dit-il en soupirant, *mes proches sont donc mes ennemis, et les étrangers mes amis ! Puisque le crime a renversé l'ordre de la nature, suivons celui du mérite ;* et se tournant vers Axuch : *Mon ami*, lui dit-il, *je vous donne toutes ces richesses.* Alors Axuch se jetant à ses pieds : « Prince (répondit-il), « je vous remercie de vos dons ; mais accordez-moi une « grâce infiniment plus précieuse à mon cœur ; c'est de « m'écouter avec bonté. La princesse a mérité sans doute « votre indignation ; mais, en oubliant qu'elle est votre « sœur, elle n'a pas cessé de l'être. Le caractère auguste « que lui a imprimé la nature ne peut s'effacer. Son

*Nicet. c. 3. Anna Comn. l. 5. Pagi ad Baron. Analecta græca.*

« repentir en fera revivre le sentiment. Ne lui pardon-« nez pas à demi. Oubliez vous-même qu'elle a pu vous « haïr, afin qu'elle s'en souvienne pour vous aimer da-« vantage. Vous l'avez déjà vaincue par votre clémence ; « achevez votre victoire. Donnez-lui ces biens qu'elle a « perdus. C'est le patrimoine sacré de votre famille ; il « est juste qu'il y retourne ; il seroit profané par des « mains étrangères. Pour moi, je suis déjà comblé de « trop de bienfaits, et je serai toujours assez riche tant « que votre majesté m'honorera de sa bienveillance. » L'empereur touché de la généreuse modestie de son vertueux favori : *Et moi*, répondit-il, *je serois indigne de régner, si je ne savois sacrifier mon ressentiment avec autant de grandeur d'âme qu'Axuch son propre intérêt.* Aussitôt il rendit à sa sœur son amitié, et la laissa jouir tranquillement de ce qu'elle possédoit. Irène, qui avoit fait tant d'efforts pour écarter son fils du trône, ne prit point de part à cette conjuration. Dès que Jean fut en possession de la couronne, elle reprit les sentimens de mère ; et lorsqu'elle apprit le noir complot qu'on venoit de découvrir : *Les barbares*, s'écria-t-elle, *ils vouloient donc me plonger le fer dans les entrailles, et me causer une douleur plus cruelle que je n'en ai éprouvé en le mettant au monde !* Cette princesse, après la mort d'Alexis, se détacha des intrigues de la cour ; elle en fut redevable aux lettres, qu'elle avoit toujours cultivées. La grâce acheva ce que la réflexion avoit commencé, en lui inspirant le mépris des grandeurs et le goût de la retraite. Elle se retira dans un monastère qu'elle avoit fondé, y prit l'habit avec le nom de *Xéné*, et composa elle-même la règle des religieuses, que nous avons encore entre les mains. Comme les affaires de l'empire se sont souvent trouvées mêlées avec celles des croisés, il ne sera pas inutile de remarquer qu'à la mort de Baudouin, premier roi de Jérusalem, qui arriva cette année, les chrétiens étoient en possession de quatre états

considérables : la principauté d'Antioche, depuis Tarse jusqu'à Maraclée, près de Tortose; le comté d'Edesse, qui s'étendoit de l'Euphrate au Tigre ; le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'au fleuve Adonis, entre Biblos et Baruth; et le royaume de Jérusalem, qui commençoit au fleuve Adonis, et s'étendit bientôt jusqu'aux frontières de l'Egypte.

Jean avoit toutes les bonnes qualités de son père, sans aucun mélange de ses défauts ; ce qui porta les Grecs, peu accoutumés à voir la vertu sur le trône, à lui donner le nom de *Beau*, comme pour contredire son extérieur : on le nommoit *Calojean*. Dans l'abâtardissement des esprits, on sentoit encore de quel prix est la beauté de l'âme. Aussi brave, quoique moins impétueux qu'Alexis, il commanda toujours ses armées en personne, comme il gouvernoit par lui-même ses états, ne laissant à ses généraux et à ses ministres que les soins subalternes de l'exécution. Pendant les vingt-quatre années de son règne, il fut presque toujours en guerre contre les Turcs, sur lesquels il regagna une grande étendue de pays. Dès la seconde année, il passa en Asie pour arrêter leurs progrès. Ces barbares, ayant rompu le traité de Saïsan après la mort d'Alexis, infestoient la Phrygie. Maîtres de Laodicée, capitale du pays, ils y entretenoient une forte garnison, commandée par un capitaine de réputation, nommé Picharas. A la nouvelle de l'approche de l'empereur, leur plus brave jeunesse s'alla jeter dans cette place importante. L'empereur, campé près de Philadelphie, envoya d'abord Axuch avec un gros détachement de son armée pour reconnoître la place et commencer les attaques. Il le suivit bientôt lui-même avec le reste de ses troupes, et, malgré la bravoure des assiégés, Laodicée fut emportée d'assaut. Jean, aussi humain que courageux, donna ses ordres pour épargner le sang des habitans; il se contenta de mettre aux fers la garnison, dans laquelle il se trouva plus de huit cents Turcs

An. 1119.

*Nicet. c. 4. Cinn. l. 1, c. 2.*

de distinction, avec le commandant Picharas. Ayant jeté des troupes dans la ville, il marcha aux différens corps ennemis, et, par plusieurs combats où il demeura toujours vainqueur, il nettoya toute la contrée. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la sûreté du pays, il revint à Constantinople.

An. 1120. L'année suivante, il traversa la Phrygie et entra en Pamphylie. Son dessein étoit de s'emparer de Sozopolis, place importante occupée par les Turcs. Elle étoit bâtie sur une montagne escarpée et inaccessible, surtout par un sentier si roide et si étroit, qu'on ne pouvoit y monter qu'à la file, ni transporter les machines nécessaires pour un siége. Ces difficultés rebutèrent d'abord l'empereur; mais, à force de réflexions, il imagina une ruse qui lui réussit. Il donna à deux de ses officiers une partie de son armée, et les instruisit de ce qu'ils avoient à faire. L'un se poste en embuscade dans une forêt qui bordoit la plaine au-dessous du sentier; l'autre monte vers la ville comme pour l'attaquer. Dès que celui-ci est aperçu, toute la garnison sort de la place et descend sur lui. Il prend la fuite, les ennemis le poursuivent, et laissant la forêt derrière, ils s'écartent bien avant dans la plaine. Lorsqu'ils sont passés, les troupes de l'embuscade sortent du bois, et s'emparent du sentier. En même temps, l'autre corps, qui fuyoit, fait volte-face et tombe sur les Turcs, qui, se voyant chargés en tête et en queue, se mettent en fuite. La plupart sont tués ou faits prisonniers. Sozopolis, dépourvue de sa garnison, ne fait nulle résistance, et l'empereur, maître de ce poste, qui tenoit en bride tout le pays d'alentour, s'empare encore de plusieurs châteaux, étend ses conquêtes jusqu'aux portes de Tarse, et termine avec gloire cette campagne.

An. 1121. Nicet. c. 4, 5. Cin. l. 1, c. 3.

Les mouvemens des barbares d'occident suspendirent pendant quatre ans la guerre contre les Turcs. Il y avoit trente ans qu'Alexis avoit détruit en plusieurs batailles

la nation des Patzinaces. Il n'étoit resté de ces barbares que les vieillards, les femmes et les enfans, qui n'avoient pas suivi leurs maris et leurs pères. Une nouvelle génération s'étoit formée depuis ce temps-là; et les veuves désolées avoient nourri leurs enfans de sentimens de vengeance et de haine contre les Grecs qui les avoient rendus orphelins. Lorsqu'ils furent en état de composer une armée nombreuse, ils passèrent le Danube et vinrent inonder la Macédoine, où ils portèrent le feu et le ravage. Jean, qui avoit cantonné ses troupes en Asie, où elles étoient nécessaires pour contenir les Turcs, en leva de nouvelles pour les opposer à ces nouveaux ennemis, et, ayant passé la plus grande partie de l'année en préparatifs, il marcha en Macédoine, et passa l'hiver près de Bérée. Il employa ce temps en négociations avec les Patzinaces pour les engager à la paix. Il attiroit dans son camp les principaux, et les traitoit avec magnificence. Ces barbares n'avoient point de monarque : divisés en tribus, ils obéissoient à autant de chefs indépendans l'un de l'autre. Ce qui donna à l'empereur la facilité d'en détacher plusieurs, qui se retirèrent; mais il ne put gagner le corps de la nation, et, pour les forcer à la paix, il fallut les combattre.

Dès que le printemps eut fait naître les fourrages, AN. 1122. les Patzinaces vinrent chercher l'empereur à Bérée. Il ne refusa pas la bataille, et tandis qu'il faisoit le devoir de général, il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot. La victoire balança quelque temps; enfin les barbares furent défaits. Mais ce fut une retraite plutôt qu'une déroute. Ceux qui restoient regagnèrent leur camp, et s'étant environnés de leurs chariots, couverts de peaux de bœufs et liés ensemble, ils s'en firent une barrière impénétrable, et y placèrent leurs femmes et leurs enfans, laissant de distance en distance des issues pour fondre sur l'ennemi. Ce fut une sorte d'assaut qu'il fallut livrer. Les barbares, sortant de temps en temps, com-

battoient avec fureur, et ne se retiroient qu'après avoir fait et essuyé beaucoup de carnage. L'empereur, impatient d'achever sa victoire, vouloit descendre de cheval, et attaquer lui-même l'enceinte à la tête de ses troupes. On ne pouvoit retenir son ardeur, lorsque les Varangues, pour lui épargner ce péril, sautèrent sur les chariots, et les mirent en pièces à coups de haches. Cette défense étant ruinée, les Patzinaces à découvert ne firent plus de résistance. On poursuivit les fuyards, dont on massacra un grand nombre. Les autres furent pris, et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que les parens et les amis des prisonniers vinrent les jours suivans se rendre au camp des Grecs, déclarant qu'ils vouloient vivre sous les lois de l'empereur avec les prisonniers. Les plus forts et les mieux faits furent incorporés aux troupes de l'empire. On donna aux autres des terres à cultiver. Ils y bâtirent plusieurs villages, et rendirent la fertilité à ces provinces, que leurs pères et eux-mêmes avoient désolées. Quelques-uns furent abandonnés aux soldats, qui les vendirent pour esclaves. Jean, de retour à Constantinople, rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et ce jour devint une fête annuelle, qui fut nommée *la fête des Patzinaces*.

An. 1123. *Nicet. c.* 5. *Cinn. l.* 1, c. 5.

A cette guerre en succéda une autre contre des ennemis moins redoutables. Les Serves n'étoient pas assez puissans pour alarmer l'empire; mais ils avoient assez de forces pour inquiéter la frontière par de fréquentes incursions. Ils détruisirent le château de Rase. Le commandant, qui avoit pris la fuite à leur approche, s'étant sauvé à Constantinople, fut puni de sa lâcheté. L'empereur le fit revêtir d'une robe de femme et promener sur un âne dans la grande place. Il partit ensuite à la tête de ses troupes, défit les Serves en bataille rangée, et les réduisit à demander la paix. Il enrichit ses soldats de leur butin; et, ayant emmené une multitude de prisonniers, il enrôla les uns dans ses troupes, et trans-

porta les autres dans les campagnes fertiles de Nicomédie, que les courses des Turcs avoient rendues presque désertes.

Au retour de cette expédition, qui fut de courte durée, il s'occupa de sa famille. Il avoit quatre fils; Alexis, l'aîné, fut revêtu de la pourpre impériale, et dans la proclamation annuelle, son père l'associa au titre d'empereur. Andronic, le second, fut décoré du titre de sébastocrator. Nous verrons ces deux princes mourir avant leur père, et laisser leurs titres à leurs cadets, Isaac et Manuel.

AN. 1124.

*Nicet. c.* 5. *Cinn. l.* 1, *c.* 4, 5; *l.* 5, *c.* 4. *Thurocz. Chr. hung.* *c.* 63.

La réputation de l'empereur Alexis avoit contenu les barbares occidentaux. Leur humeur guerrière se réveilla après sa mort. La défaite des Patzinaces et des Serves n'ôta pas aux Hongrois l'espérance d'entamer quelque province de l'empire. Ils passèrent le Danube, prirent et ruinèrent Belgrade, dont ils transportèrent les démolitions au-delà de la Save pour bâtir une ville, qu'ils nommèrent *Zeugmine,* dans le voisinage de l'ancienne Sirmium. Ils portèrent le ravage jusqu'à Triadize, et la saccagèrent. Le prétexte de cette guerre étoit que les habitans de Belgrade pilloient et maltraitoient les marchands hongrois; mais un autre motif animoit le roi de Hongrie contre l'empereur. Ladislas, père de l'impératrice, avoit eu pour successeur son neveu Caloman. C'étoit la coutume de ce pays que les frères du roi lui succédassent au préjudice de ses propres enfans. Ils vivoient donc avec lui en bonne intelligence tant qu'il n'avoit point de fils. Mais la naissance d'un fils étouffoit toute la tendresse fraternelle. Le prince régnant, pour conserver la couronne à son héritier naturel, faisoit crever les yeux à ses frères. Caloman étoit devenu père; Almus fut aveuglé, et bientôt après massacré dans une église par l'ordre du cruel Caloman. Béla, fils d'Almus, auquel on avoit aussi crevé les yeux, se sauva auprès de l'empereur, qui lui donna asile. Etienne, fils de

Caloman, devenu roi en 1114, en conçut de la jalousie; il voulut engager l'empereur à chasser de sa cour le prince fugitif; et, ne l'ayant pu obtenir, il lui fit la guerre. La prise de Triadize mettoit les Hongrois sur la frontière de la Thrace. Pour en défendre l'entrée, Jean se transporta à Philippopolis. Son armée étoit composée en grande partie de cavaliers lombards et de Turcs auxiliaires. Il y joignit les troupes du pays, et fit construire sur le Pont-Euxin quantité de barques, qui devoient passer dans le Danube. Ses préparatifs étant achevés, il s'approche du Danube. Etienne, alors malade, s'étoit retiré au-delà du fleuve, dans l'intérieur du pays, ayant donné ordre à ses troupes de se tenir sur la rive méridionale pour défendre le passage du pont. Jean, résolu de les envelopper, fit remonter le fleuve à une partie de ses troupes; et, faisant mine de vouloir passer avec le reste près du château de Chrame, où il étoit campé, il attira de ce côté-là toutes les forces de l'ennemi, et facilita le passage à ceux qui remontoient. Dès qu'il les sut au-delà du Danube, il attaque les Hongrois, les taille en pièces, les poursuit jusqu'au pont, où ils se jettent en si grande foule, que, le pont s'étant rompu, la plupart sont engloutis dans les eaux. Ceux qui purent gagner le bord furent massacrés par le détachement qui s'étoit posté au-delà en embuscade. Les plus distingués furent faits prisonniers. L'empereur, ayant lui-même passé le fleuve, ramena en-deçà ses troupes victorieuses, et se rendit maître de tout le pays, entre la Save et le Danube. C'étoit le territoire le plus fertile de la Hongrie. Il s'empara de la nouvelle ville de Zeugmine et du château de Chrame, fit bâtir à la hâte un fort sur les ruines de Belgrade, où il laissa garnison sous les ordres de Curtice, et retourna à Constantinople.

A peine y étoit-il arrivé, qu'il apprend que les Hongrois sont revenus à Belgrade, qu'ils ont pris le fort, massacré ou fait prisonniers les soldats qui le gardoient,

et qu'il ne s'en est échappé qu'un petit nombre avec Curtice. L'empereur, irrité, le fait arrêter et le condamne au fouet, quoiqu'il prouvât qu'il n'avoit abandonné le fort que lorsque l'ennemi étoit dans la place et mettoit le feu aux édifices. Il part lui-même au milieu de l'hiver avec un camp volant; malgré le froid et la disette des fourrages, il s'arrête à Belgrade et fait relever le fort. Etienne, instruit du petit nombre et du mauvais état des Grecs, passe le Danube et marche à Belgrade. L'empereur, averti de son approche, trop foible pour lui résister, laisse garnison dans le fort et décampe en diligence. Il prend des chemins détournés et presque impraticables. Etienne le poursuit et atteint son arrière-garde, mais il ne peut l'entamer. Il s'en retourne sans remporter d'autre avantage ni d'autre butin que quelques meubles de la tente impériale, qu'on avoit abandonnés faute de voitures.

Les historiens de Hongrie font de cette guerre un récit fort différent. Voici en peu de mots ce qu'ils en racontent. Etienne avoit ravagé les frontières de la Servie et de la Bulgarie. Quoique ce fût un prince cruel, l'impératrice Irène l'aimoit avec tendresse. Elle lui manda que l'empereur, son mari, ne le ménageoit pas dans ses discours, et que, l'ayant voulu justifier, elle en avoit été maltraitée. Etienne aussitôt entre en Bulgarie, attaque et saccage plusieurs villes, et porte partout le ravage. Sept cents François qu'il avoit dans son armée l'instruisoient dans l'art d'attaquer les places, encore ignoré des Hongrois en ce temps-là. Comme l'empereur se contentoit d'envoyer contre lui ses généraux, sans se mettre personnellement en campagne, Etienne lui envoya dire *qu'un prince tel que lui, qui n'osoit sortir de son palais et regarder en face l'ennemi, ne méritoit le nom ni d'empereur ni de roi; que ce n'étoit pas même un homme, mais une vieille femme.* L'empereur irrité de cette insulte: *Allez dire à votre roi,* répondit-il,

*Thurocz. Chr. hung. c. 63.*

*qu'avant la fin de cette année, sans me donner la peine de l'aller combattre, je le ferai mettre en tel état, qu'il ne pourra plus se vanter d'être homme.* Jean fait partir une grande armée. Les Grecs répandent partout le feu grégeois; les combats ne sont que des incendies; les barques des Hongrois brûlent dans les eaux. Le roi fait prendre les armes à toutes les forces de son royaume; il met à leur tête le brave Stéphel. On livre une grande bataille près d'une ville que la chronique nomme Borouch, et les Grecs sont vainqueurs. Le carnage fut horrible, et la fleur du royaume y périt. La rivière de Carasou fut comblée de cadavres, qui servirent de pont aux Grecs pour courir à la poursuite des fuyards. Cette défaite rabattit la fierté hongroise. Les deux princes en vinrent à une négociation, et firent la paix par leurs députés, qui conférèrent dans une île près de Borouch. Je laisse au lecteur à décider entre ces deux récits contradictoires. Celui des Hongrois, plus romanesque, s'accorde moins avec le caractère que l'histoire donne à l'empereur et à sa femme Irène. Ce qu'il y a de singulier, c'est que chaque auteur attribue l'avantage à la nation ennemie.

*Fulc. Carn. l.* 3. *Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 4, *p.* 1102, 1105, 1107, 1108.

Les Vénitiens, qui jusqu'alors avoient reconnu la souveraineté des empereurs grecs, auxquels ils prêtoient leur secours dans les guerres d'Occident, avoient reçu d'Alexis de grands priviléges. Mais leur puissance maritime donnoit de l'ombrage aux Grecs. Selon une coutume ancienne, le doge entrant en charge étoit décoré de quelque titre honorable par la cour de Constantinople. Dominique Michel, devenu doge, renommé par ses victoires sur les flottes des musulmans, n'ayant pu obtenir le même honneur, s'en vengea par la guerre; et c'est de là qu'on doit dater l'indépendance absolue des Vénitiens. L'empereur, les regardant comme des vassaux rebelles, les chassa de toutes les terres de l'empire, et fit ravager la contrée qu'ils possédoient en Dal-

matie. A cette nouvelle, la flotte vénitienne qui revenoit d'Orient, où elle avoit aidé le roi de Jérusalem, Baudouin II, à la conquête de Tyr, fait voile à Rhodes, prend et pille la ville, va s'emparer ensuite de Chio, où elle passe l'hiver. L'année suivante elle saccage Samos, Mytilène, Andros; descend dans le Péloponèse, prend Modon, dont elle détruit les murailles, fait esclaves les garçons et les filles, enlève beaucoup d'argent, et rentre dans les ports de Venise, chargée des dépouilles des Grecs.

Ce fut cette année 1124 que l'empereur perdit sa femme Irène, princesse vertueuse, qui conserva sur le trône la même simplicité de mœurs et le même mépris du luxe et des plaisirs qu'elle avoit puisé dans l'exemple du pieux Ladislas son père, roi de Hongrie. Elle n'employa ses richesses qu'à secourir les malheureux; le besoin de son assistance étoit un titre pour avoir accès auprès d'elle et droit à sa faveur. Elle avoit choisi sa sépulture dans un monastère qu'elle avoit fait construire avec magnificence, et qu'elle fit dédier à Dieu sous le nom de *Pantocrator*, c'est-à-dire, le Tout-puissant.

*Cinn. l. 1, c. 4. Du Cange, fam. byz. p. 179. Vérif. des dates, p. 490.*

Les Vénitiens, en se détachant de l'empire, lui faisoient perdre une des branches les plus fécondes de son commerce. Pour réparer ce dommage, Jean forma des liaisons avec les villes maritimes de l'Italie. Il attira dans ses ports toutes les marchandises de la côte du golfe de Venise. Dans l'expédition qu'il avoit faite en Asie quatre ans auparavant, il ne s'étoit pas contenté d'étendre le domaine de l'empire; en même temps qu'il prenoit des villes, il travailloit à subjuguer les esprits et à faire des conquêtes au christianisme. On convertit grand nombre de musulmans qui prirent parti dans ses troupes. La guerre de Hongrie étant terminée, il reprit le dessein qu'il avoit formé de recouvrer l'Asie mineure. Les Turcs, répandus en Paphlagonie, s'é-

An. 1125.

*Nicet. c. 5. Cinn. l. 1, c. 4.*

toient rendus maîtres de Castamone, une des principales villes du pays; c'étoit l'ancienne Germanicopolis. Jean s'y transporta et la prit par escalade. Il repassa ensuite le Bosphore avec un grand nombre de prisonniers, et renouvela le pieux triomphe dont Zimiscès avoit donné le spectacle à la ville de Constantinople. Le jour fixé pour l'entrée du prince, les rues furent tendues des plus riches tapisseries, et bordées d'échafauds chargés de spectateurs, depuis la porte orientale jusqu'à l'église de Sainte-Sophie. Un char enrichi d'argent et de pierreries étoit attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu de l'empereur, on y voyoit une statue de la sainte Vierge, à la protection de laquelle le prince attribuoit tous ses succès. Le char étoit conduit par les premiers officiers de l'empire, qui tenoient les rênes. L'empereur, à pied, marchoit devant, une croix à la main. Ce magnifique cortége se rendit à Sainte-Sophie, d'où l'empereur, après de solennelles actions de grâces, se retira dans son palais.

AN. 1126.

*Nicet. c.* 5, 6.

*Cinn. l.* 1, *c.* 6.

Pendant qu'il se délassoit de ses fatigues, et qu'il s'occupoit à faire jouir ses sujets des douceurs d'un gouvernement humain et équitable, Doniman, maître de la Cappadoce, reprit Castamone, et passa la garnison au fil de l'épée. Cette nouvelle affligea l'empereur, qu'une maladie retenoit à Constantinople. Dès qu'il eut recouvré ses forces, il prit la route de Castamone. Doniman étoit mort, et Mahomet, son successeur, étoit en discorde avec Masoud, sultan d'Icone. L'empereur profita de la conjoncture pour attirer Masoud dans son parti. Il en obtint des troupes pour agir de concert contre l'ennemi commun, et avec ce secours il rentra dans Castamone. Mahomet, trop foible pour tenir tête aux deux puissances, comprit qu'il n'avoit d'autre ressource que de détacher Masoud de l'alliance de l'empereur. Il lui fit représenter qu'il portoit un coup mortel à la nation entière en s'unissant avec son ennemi naturel; que c'é-

toit trahir la cause commune, et qu'un procédé si étrange le rendroit odieux à tous les musulmans. Masoud, aussi prompt à changer de parti qu'à s'y engager, rappela ses troupes. Elles partirent de nuit sans en avertir l'empereur, qui, se voyant abandonné de ses alliés, se retira en Bithynie sur les bords du Rhyndacus, près d'un château qu'il y avoit fait construire. Il y reçut des renforts assez considérables pour ne pas craindre les deux princes turcs, supposé même qu'ils se joignissent ensemble.

Après l'hiver il retourna en Paphlagonie, et alla mettre le siége devant Gangres, sur la frontière de Galatie. C'étoit une ville ancienne, célèbre, et bien fortifiée, dont les Turcs s'étoient emparés depuis peu de temps. La garnison, qui étoit nombreuse et composée de braves soldats, rejeta d'abord les propositions de l'empereur, et rendit menaces pour menaces. On forme le siége, on fait jouer les machines contre les tours et les murailles. Leur force résiste aux coups des béliers; le roc, qui servoit de fondement aux murs, rend la sape impraticable. Mais la place avoit ce désavantage, qu'elle étoit commandée de fort près par des collines. Jean y fit transporter ses balistes, qui, lançant des pierres dans la ville, ne laissoient de sûreté ni dans les rues ni dans les maisons. La ville n'étoit plus qu'un monceau de pierres, lorsque la garnison demanda à capituler. Elle convint de rendre la place, pourvu qu'on lui permît de se retirer où elle voudroit, et qu'on lui remît tous les prisonniers que les Grecs avoient faits dans cette guerre. La condition fut acceptée, et tourna au profit de l'empereur. La plupart s'engagèrent dans l'armée de l'empire, préférant à la liberté le service d'un prince dont la bonté égaloit la valeur. Jean laissa dans Gangres une garnison de deux mille hommes, et reprit le chemin de Constantinople. Dès qu'il fut éloigné, les Turcs, dont le nombre étoit inépuisable, étant revenus avec

AN. 1127.

plus de forces qu'auparavant, s'emparèrent de nouveau de la ville, et en demeurèrent les maîtres.

Petrus Cluniac. l. 4, epist. 39, 40. Alberic. chr. p. 274. Leo. Allat. de eccl. or. et oc. perpet. consensu. l. 2, c. 11, 12. Oriens christ. t. 1, p. 266. Du Cange, not. in Cinn. p. 435. Fleury, hist. ecclés. l. 68, art. 2, 40; l. 69, art. 40; l. 70, art. 19.

La confusion qui règne dans les écrits des historiens de ce prince nous met hors d'état de ranger avec certitude la suite de ses exploits sous les années auxquelles ils doivent se rapporter. Depuis la guerre de Paphlagonie jusqu'à celle de Cilicie, il paroît qu'il s'est passé dix ans, que ce prince actif et intelligent employa sans doute à régler l'intérieur de ses états. Cette partie de son histoire ne seroit ni moins curieuse ni moins utile que ses faits guerriers. Mais Nicétas et Cinnamus, tout occupés de combats et de siéges, nous ont dérobé les instructions que la conduite d'un prince si estimable auroit pu donner à ceux qui gouvernent les peuples, et auxquels il n'est permis d'armer leurs sujets que lorsqu'ils ne peuvent sans déshonneur maintenir la paix. Nous rapporterons dans cet intervalle plusieurs événemens répandus dans l'histoire du règne de Jean, et dont plusieurs n'ont pas de date constatée. Quoique Michel Cérulaire eût fait fermer à Constantinople les églises des Latins, et qu'il eût ôté les monastères aux abbés et aux moines attachés à l'église romaine, il paroît cependant que Jean vivoit en communion avec le pape ; et l'on voyoit encore à Constantinople et ailleurs des monastères et des églises qui suivoient le rite latin. Pierre, abbé de Clugny, sollicitoit par lettres l'empereur de faire restituer à son ordre un monastère établi à Civitot; il le prioit de protéger le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, et les autres Francs établis en Orient, et lui offroit en récompense de l'adopter au nombre de ses confrères, et de l'admettre à la participation de tous les biens spirituels de sa congrégation, à laquelle les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Hongrie, et l'empereur d'Allemagne, avoient déjà été admis. Rome étoit alors divisée par un schisme. L'anti-pape Anaclet envoya un légat à l'empereur pour le mettre

dans ses intérêts; mais cette démarche fut sans effet. Le patriarche Jean l'Hiéromnémon étant mort en 1134, après avoir siégé vingt-trois ans, eut pour successeur Léon Stypiote, qui, dans un synode tenu en 1140, en présence des princes, condamna les écrits de Constantin Chrysomale. C'étoit un fanatique qui renouveloit les erreurs des bogomiles. Quatre ans après, Michel Curcuas, alors patriarche, tint contre ces mêmes hérétiques un autre concile qui les condamna au feu : ce que Balsamon, célèbre canoniste de l'église grecque, blâme comme un attentat contre l'autorité temporelle, seule maîtresse de la vie des sujets. Jean envoya des ambassadeurs à Lothaire, empereur d'Allemagne, pour confirmer la paix entre les deux empires, et pour l'exhorter à faire la guerre à Roger, roi de Sicile, dont l'agrandissement donnoit de l'inquiétude aux Grecs. Lothaire leur donna audience à Mersbourg, le jour de l'Assomption, et les renvoya satisfaits de sa réponse avec de riches présens en retour de ceux qu'il avoit reçus. Pour ramener le clergé de Constantinople à l'église romaine, Lothaire y envoya Anselme, évêque d'Avelberg, en basse Saxe. Ce prélat eut avec les Grecs plusieurs conférences publiques et particulières sur les articles de doctrine et de discipline contestés entre les deux églises, et principalement sur la procession du Saint-Esprit et sur les azymes. Quelques années après, le pape Eugène renouvela la même mission, mais avec aussi peu de succès. Jean entretenoit amitié avec les princes d'Occident : Etienne, fils de Caloman, roi de Hongrie, avoit été ennemi de l'empereur tant qu'il avoit vécu. Il eut pour successeur son neveu Béla, fils d'Almus, à qui Caloman avoit fait crever les yeux, ainsi qu'à son fils. Borice, fils de Caloman, mais d'une autre mère qu'Etienne, prétendit au royaume de son père. Pour s'appuyer d'une alliance respectable, il passa en Grèce, et épousa une parente de l'empereur Jean. Mais ce mariage ne le plaça pas sur

le trône. Après une guerre dans laquelle Jean ne prit point de parti, Béla demeura paisible possesseur de la couronne.

*Cedr. p. 444. Scylitz. p. 866. Guill. Tyr. l. 10, c. 1. Jac. Vitri. Sanut. l. 3, part. 8, c. 16. Brompton. chron. Wilbrand d'Oldembourg. Rivola dict. armeno-latin. Manuscr. de M. du Cange. M. Pellerin, lettre 2 sur diverses médailles, p. 116 et suiv.*

Jean conservoit sur la ville d'Antioche les mêmes prétentions que son père. Le traité de Duras étoit presque oublié ; mais celui qu'Alexis avoit fait avec les princes croisés lorsqu'ils entrèrent en Asie, et par lequel toutes les villes de l'ancien domaine de l'empire devoient être remises entre les mains de l'empereur après la conquête, subsistoit toujours dans l'esprit des empereurs, et Jean demandoit sans cesse la restitution d'Antioche. Boémond II, prévoyant que ce prince guerrier ne seroit pas long-temps sans employer la force des armes, voulut se faire un boulevart de la Cilicie. Ce pays, conquis par les croisés, étoit demeuré attaché à la principauté d'Antioche. Mais une peuplade d'Arméniens, qui étoient venus s'établir entre les rochers du mont Taurus, y faisoit de grands progrès. Léon, un de leurs princes, nommé Livon, dans la langue arménienne, s'étoit rendu redoutable par sa valeur. Quoiqu'il ne prît pas le titre de roi, il s'étoit fait une espèce de royaume. C'est ici l'occasion de faire connoître cette nouvelle dynastie, qui devint célèbre en ce temps-là par la bravoure des princes et par le mélange de leurs intérêts avec les puissances voisines. L'ancienne Arménie, située aux sources de l'Euphrate et du Tigre, s'étendoit dans un vaste pays hérissé de hautes montagnes, coupées par de fertiles vallées, où s'élevoient des villes renommées par leur antiquité, leurs richesses, et enfin par les conquêtes des Romains. Cette nation, naturellement commerçante et portée à se répandre, s'étoit de bonne heure étendue au-delà de l'Euphrate, dont elle occupoit la rive occidentale depuis la Comagène jusque vers le Pont-Euxin. On nommoit cette contrée l'Arménie mineure : Mélitine, nommée depuis Malatia, en étoit la capitale. Vers le règne d'Héraclius, les guerres continuelles des Grecs

et des Perses ravageant les deux Arménies firent passer un grand nombre d'habitans dans le Pont et la Cappadoce ; ce qui forma une troisième Arménie, qu'on appela le *thème arméniaque*, dont la capitale étoit Amasie. Enfin les ravages des Turcs ayant chassé de ce pays une multitude d'Arméniens, ils se cantonnèrent dans les montagnes de la Cilicie, et y établirent diverses principautés dans les gorges et sur les hauteurs escarpées du mont Taurus. Postés dans ces lieux presque inaccessibles, entre les rochers et les précipices, ils y bâtirent des châteaux, où chaque chef résidoit, et d'où il commandoit à la peuplade d'alentour. Indépendans les uns des autres, tantôt ils se faisoient mutuellement la guerre pour agrandir leur territoire; tantôt ils se réunissoient pour repousser les attaques des Turcs, ou pour leur enlever quelque ville. Quoiqu'ils fissent, comme les Grecs, profession de la religion chrétienne, et qu'ils y fussent même fort attachés, ils n'épargnoient pas les terres de l'empire. Ils disputèrent long-temps aux princes d'Antioche ce que ceux-ci possédoient au-delà du mont Amanus, et s'emparèrent, par succession de temps, de la Cilicie entière depuis le golfe d'Issus jusqu'à Antioche de Cilicie, au pied du mont Cragus, dans l'espace de quatre-vingts lieues. C'étoit une lisière étroite, bornée au midi par la mer, au septentrion par le mont Taurus. Ils relevèrent le château de Sis, ruiné par les Sarrasins sous le règne de l'empereur Absimare; et lorsque la famille d'un de leurs princes, nommé Rupin, dont le nom se communiqua à ses descendans, eut pris le dessus sur tous les autres petits princes, et qu'elle se fût formé un royaume, Sis devint la résidence du roi, et une cité considérable. Elle n'étoit point fortifiée, mais elle avoit sur la montagne un château très-fort, au pied duquel la ville s'élevoit en amphithéâtre à huit ou dix lieues au nord d'Anazarbe. Dans la suite, ces rois se fortifièrent encore par des alliances et des mariages

avec les rois de Jérusalem, les princes d'Antioche, et les comtes d'Edesse.

Dès l'an 1060 les courses des Turcs avoient obligé le Catholique d'Arménie (c'est ainsi que se nommoit le patriarche) à transporter son siége à Sébaste ; d'où il fut transféré à Sis, où il subsista près de trois cents ans. Les Arméniens s'accordoient avec les Grecs presque sur tous les dogmes de la religion, mais non pas sur les pratiques. Ennemis des Grecs, auxquels ils avoient été long-temps assujettis, ils affectoient de s'éloigner de leurs usages. Ils avoient une langue et des caractères propres, et faisoient l'office en langage vulgaire. Ils ne jeûnoient ni ne célébroient les fêtes les mêmes jours que les Grecs. Dans leur carême, ils s'abstenoient de chair, d'œufs, de laitage, et même de poisson, d'huile et de vin ; mais ils se permettoient les fruits et les légumes autant de fois qu'ils vouloient, et à toutes les heures du jour. Ils ne mêloient point d'eau au vin dans le calice. Dans la suite, lorsque le roi reçut l'investiture de l'empereur Henri par les mains de l'archevêque de Mayence, ils promirent obéissance au pape et à l'église romaine ; mais ils ne voulurent rien changer à leurs anciennes observances. Tous étoient soldats ; presque aussi sauvages que les montagnes qn'ils habitoient, toujours les armes à la main contre les Turcs, contre les princes d'Antioche ; aussi prompts à changer d'alliance qu'à en contracter selon leurs intérêts.

*Nicet. c.* 6, 7. *Cinn. l.* 1, *c.* 7, 8.

Léon avoit étendu son domaine aux dépens des princes d'Antioche. La fortune l'ayant abandonné dans une bataille, il fut pris, conduit à Antioche, et enfermé dans une prison. Il étoit dans les fers lorsque Boémond II, son vainqueur, fut défait et tué dans un combat contre le fameux Zengui, sultan d'Alep et de Mosul, dont les historiens des croisades, qui le nomment *Sanguin*, font un monstre de cruauté, et les écrivains arabes un héros. Boémond ne laissoit qu'une fille âgée

de trois ans, nommée Constance. Pour l'appuyer d'une protection puissante, ses tuteurs recherchèrent l'alliance de l'empereur ; il lui offrirent leur princesse pour Manuel, le plus jeune de ses fils. Il est étonnant que l'empereur n'ait pas profité de cette occasion de réunir cette ville à l'empire. Il refusa le mariage, et s'en repentit bientôt. Raymond, fils puîné de Guillaume IX, comte de Poitiers, faisoit alors le voyage des saints lieux, caché sous l'habit de mendiant, selon une dévotion fort à la mode en ce temps-là. Foulques, roi de Jérusalem, l'ayant reconnu, résolut de procurer une grande fortune à ce prince, qui n'étoit venu chercher que des indulgences. Il étoit tuteur de Constance ; il conseilla à ses collègues de donner Raymond pour époux à leur princesse, et n'eut pas de peine à obtenir le consentement du comte, qui se transporta aussitôt à Antioche. On apprit que l'empereur faisoit de grands préparatifs de guerre pour venir en Syrie. Raymond, ne comptant pas assez sur ses forces, mit Léon en liberté, et lui permit de rentrer dans ses états, à condition qu'il s'uniroit avec lui contre les Grecs. Léon, fidèle à sa parole, ne fut pas plus tôt de retour en Cilicie, qu'il leva des troupes. Il menaçoit Séleucie, ville maritime, que les Grecs avoient conservée au milieu des conquêtes des musulmans. A cette nouvelle, l'empereur se met en campagne, résolu de ne pas quitter la Cilicie qu'il ne l'ait entièrement recouvrée. Tarse étoit entre les mains des princes d'Antioche, qui en avoient chassé les Turcs. L'empereur l'assiége, l'emporte d'assaut. Adanes et Mamistra ne font point de résistance. Toutes les places ouvrent leurs portes, ou sont prises d'emblée. Jean nettoie tout le pays par la défaite de diverses bandes, soit de Turcs, soit d'Arméniens, qui, voltigeant de toutes parts, ne se laissoient atteindre que pour se faire battre.

Délivré de ces coureurs, qui n'osoient plus se mon-

trer devant lui, il va mettre le siége devant Anazarbe. C'étoit une ville très-peuplée, habitée par les Latins et les Arméniens, bâtie sur une hauteur, et ceinte de fortes murailles. Les plus braves des ennemis, chassés des places qu'ils habitoient, s'y étoient retirés comme dans un asile : ils avoient ajouté de nouveaux ouvrages, et garni de machines tout le contour des murs. La ville étoit en état de faire une longue et vigoureuse défense. L'empereur y fit marcher d'abord une partie de son armée : c'étoient les troupes turques qui s'étoient engagées sous ses étendards après la prise de Castamone et de Gangres. Il vouloit essayer si les Arméniens d'Anazarbe, pour lors amis des Turcs, ne refuseroient pas de se servir d'eux pour entrer en composition. Mais, dès qu'ils parurent, les Arméniens, ainsi que les Latins, les méprisant comme des déserteurs, font sur eux une sortie générale, les chargent, les mettent en fuite, et les poursuivent vigoureusement. L'armée grecque étant accourue au secours, les Turcs tournent visage, et, soutenus du reste des troupes, ils repoussent à leur tour les habitans, qui se renferment dans leur ville. On dresse les batteries, on forme les attaques, on foudroie les murs. Les assiégés répondent par des décharges de leurs balistes, dont l'exécution étoit encore plus meurtrière. C'étoient des pierres d'une grosseur énorme, qui écrasoient les hommes et les toits, des béliers, de gros javelots de fer ardent qui portoient l'incendie. Ils sortent eux-mêmes avec fureur; et, s'exhortant les uns les autres à vaincre ou à périr, ils massacrent tout ce qui s'oppose, et mettent le feu aux machines, qu'ils réduisent en cendres. Ils joignent à cet affreux désordre la risée et l'insulte, n'épargnant pas même la personne de l'empereur. Lorsqu'ils se furent retirés, on suspendit les attaques pendant quelques jours, et l'on travailla à réparer les ouvrages. Pour garantir les machines d'incendie, on les couvrit au-dehors d'un enduit de terre grasse imbibée

d'eau, dont on avoit soin d'entretenir l'humidité, en sorte que les javelots enflammés qu'on y lançoit n'y pouvoient causer de dommage. Il y eut encore plusieurs sorties, toujours très-sanglantes. Les béliers ayant enfin fait brèche en plusieurs endroits, on aperçut une seconde enceinte, derrière laquelle les assiégés se défendirent avec la même opiniâtreté. Ce fut un second siége, qui coûta encore beaucoup de sang. Enfin les habitans se rendirent à discrétion. L'empereur, naturellement humain, épargna la vie à ces braves gens; il arrêta même le pillage, et se contenta de s'assurer d'Anazarbe.

Il ne restoit plus aux Arméniens, dans les plaines de Cilicie, que la forteresse de Baca. Elle passoit pour imprenable, par la force de ses murailles et par sa situation sur une roche escarpée; aussi les habitans rejetèrent-ils avec mépris les propositions que leur fit faire l'empereur. Irrité de cette fierté insolente, il dispose ses machines, et jure qu'il ne quittera la place qu'après l'avoir prise, fallût-il y passer sa vie, et y recevoir les neiges de tous les hivers. Il fit savoir en même temps aux assiégés qu'il les combleroit de faveurs, s'ils se rendoient sans résistance; mais qu'il les traiteroit dans toute la rigueur de la guerre, s'ils l'obligeoient de les forcer. Ils n'écoutèrent ni les promesses ni les menaces. Tous paroissoient résolus à tenir jusqu'à la mort. Mais le plus déterminé de tous étoit un des plus nobles Arméniens, nommé Constantin, fameux par sa bravoure. Non content d'encourager les habitans et de les animer sans cesse contre les Grecs, il se montroit souvent lui-même sur la pointe d'un roc qui surpassoit les murs de la place, et de là il accabloit, à grands cris, d'injures atroces et grossières, et l'empereur, et sa femme, et ses filles. Fier de ses forces et de sa taille gigantesque, il insultoit toute l'armée, et défioit le plus fort et le plus vaillant à un combat singulier. L'empereur chargea ses officiers de chercher quelque soldat qui fût capable de

tenir tête à ce fanfaron brutal. Un Macédonien nommé Eustrate fut choisi pour tenter l'aventure. Il sort du camp armé d'un bouclier et d'une large épée. Arrivé au pied de la muraille, il invite l'Arménien à venir se mesurer avec lui. Constantin, piqué de cette hardiesse, descend en courant, et ayant joint l'ennemi qu'il méprise, il lui porte des coups terribles, qu'Eustrate pare de son bouclier. La partie sembloit être si inégale entre un géant hautain et vigoureux et un soldat modeste et de petite taille, que l'empereur avoit perdu toute espérance. Cependant l'armée grecque encourageoit son champion, et lui crioit de frapper hardiment. On le voyoit souvent lever le bras, et autant de fois abaisser son épée, comme s'il eût été retenu par quelque enchantement. Enfin, après avoir long-temps balancé son coup, il le décharge sur le grand bouclier de l'adversaire, et le tranche par le milieu. Il auroit du même effort ouvert le ventre de l'Arménien, si celui-ci n'eût pas tenu le bouclier loin de son corps. Les Grecs poussent un cri de joie, et Constantin découvert s'enfuit et rentre dans la place tout confus. On ne le vit plus paroître; on n'entendit plus sa voix insolente. Eustrate reçut la récompense qu'il méritoit. La défaite d'un guerrier regardé comme invincible abattit le cœur des habitans. La place se rendit, Constantin fut mis dans les fers, et conduit au bord de la mer, pour être transporté à Constantinople. Le vaisseau n'avoit pas encore levé l'ancre, que les valets qu'on lui avoit laissés pour le servir, ayant trouvé moyen de le délivrer de ses chaînes pendant la nuit, il tombe sur ses gardes, les massacre, et prend la fuite. Mais, avant que d'avoir le temps d'exciter de nouveaux troubles, il fut repris, et remis entre les mains de l'empereur. Les Arméniens, repoussés dans leurs montagnes, ne s'affranchirent du joug de l'empire que par la difficulté de pénétrer dans les défilés, et sur les roches impraticables du mont Taurus.

Maître de la Cilicie entière, Jean marcha vers Antioche. Arrivé devant cette ville, qui, depuis quarante ans, causoit aux empereurs tant de regrets et de jalousie, il campe à quelque distance, et diffère les approches, dans l'espérance que les habitans aimeroient mieux entrer en négociation que de s'exposer aux travaux et aux dangers d'un siége. Raymond, craignant de ne pouvoir résister à de si grandes forces, envoya demander du secours à Foulques, roi de Jérusalem. Ce prince marchoit alors au château de Montferrand, place importante du comté de Tripoli, assiégée par le redoutable Zengui. Foulques promet de courir au secours d'Antioche dès qu'il aura fait lever le siége de Montferrand; mais, ayant été peu après défait dans une grande bataille, et s'étant enfermé dans la place, où il fut étroitement assiégé, il se vit lui-même dans le plus pressant besoin d'être secouru. Loin donc d'être en état de marcher à Antioche, il dépêcha des courriers à Raymond, à Joscelin, comte d'Edesse, aux troupes restées à Jérusalem, pour leur mander le danger où il étoit, et les presser de venir l'en délivrer. Une proposition aussi extraordinaire que celle d'appeler à son secours des gens eux-mêmes menacés d'un siége, fut néanmoins favorablement écoutée. Les intérêts des croisés étoient unis alors par des liens indissolubles. Raymond donne ses ordres pour la défense de la ville en son absence; et, suivi de ses meilleures troupes, il sort d'Antioche, et prend la route de Montferrand. Mais, avant son arrivée, les assiégés, accablés de fatigues et de blessures, ne sachant pas que les secours étoient si proches, avoient rendu la place, et Zangui, mieux instruit de la marche de tant de troupes qui alloient lui tomber sur les bras, avoit accordé une composition honorable. Le prince d'Antioche retourna donc sur ses pas, avec des remercîmens de sa diligence, dont le roi de Jérusalem ne pouvoit plus profiter.

*Cinn. l. 1, c. 8. Orderic. l. 13. Guill. Tyr. l. 14, c. 24, et seqq.*

Pendant l'absence de Raymond, l'empereur s'étoit

approché de la ville, et le prince n'y pouvoit rentrer sans percer l'armée impériale. Il attend la nuit, se met à la tête des siens, entre dans le camp ennemi sans être reconnu, comme si sa troupe eût été un détachement de l'armée impériale qui revenoit du pillage. Il pénètre en silence jusqu'auprès de la tente de l'empereur. Là, ses gens poussent un grand cri et chargent ceux qui s'opposent à leur passage. Les Grecs prennent l'effroi, tout fuit jusqu'à une lieue du camp; Raymond ne les poursuit pas plus loin, et rentre dans la ville au bruit des acclamations de tous les habitans, qui sortent aussitôt et pillent le camp des Grecs. L'empereur rallie son armée et se rapproche de la ville. Il met en mouvement ses machines. Les traits et les pierres pleuvent de toutes parts; on travaille à combler les fossés pour aller à la sape, ouvrir une brèche, donner l'assaut. Les assiégés, de leur côté, font, tant de nuit que de jour, de fréquentes sorties, et se défendent avec courage. Mais les plus sensés s'aperçurent bientôt que les forces n'étoient pas égales, et qu'il faudroit enfin céder à un prince habile, infatigable, plein de valeur, que leur résistance auroit irrité. Ils engagèrent donc Raymond à traiter d'accommodement; et, de son consentement, plusieurs d'entre eux passèrent au camp de l'empereur, dont la bonté naturelle leur donnoit de bonnes espérances. En effet, il ne leur fut pas difficile de l'adoucir. On convint d'une entrevue entre les deux princes. Jean représenta à Raymond qu'*Antioche étoit une ville de l'empire; que Boémond avoit fait hommage à l'empereur, et s'étoit engagé à lui remettre toutes les places de l'empire qu'il reprendroit sur les musulmans.* Raymond répondit *qu'il n'étoit pas garant des promesses de Boémond; qu'il avoit reçu cette ville pour dot de Constance; qu'il avoit promis foi et hommage au roi de Jérusalem, tuteur de la princesse; qu'il le consulteroit sur la demande de l'empereur, et qu'il ne feroit rien sans son avis.* L'em-

pereur lui accorda une trève pour consulter le roi. Foulques, alors malade, répondit *que Jean ne disoit rien que de vrai; que, pour lui, il n'étoit pas en état d'aller secourir Raymond; qu'il lui conseilloit de s'accommoder avec l'empereur, grand et puissant prince, capable de rendre de grands services aux Latins; que, pour conserver Antioche avec justice, il devoit la recevoir des mains de l'empereur, qui en étoit le légitime souverain.* On voit par cette réponse que Foulques, prince religieux, ne s'arrêtoit pas au prétexte que les Latins avoient allégué jusqu'alors pour demeurer seuls maîtres d'Antioche. Raymond suivit cet avis. Il vint en personne faire hommage à l'empereur, et lui jurer fidélité, s'engageant par serment, en présence de toute la cour impériale, à lui donner libre entrée dans sa ville, toutes les fois que l'empereur le jugeroit à propos, et avec tel cortége qu'il voudroit choisir. L'empereur, de son côté, promettoit qu'après avoir pris Alep, Shizar, Hama, Hems (c'étoient les villes anciennement nommées Bérée, Larisse, Epiphanée, Emèse), il les mettroit entre les mains du prince d'Antioche, qui se feroit un état de ces villes et de leurs environs; que ce nouvel état appartiendroit en propriété aux princes d'Antioche, mais à condition de le posséder comme fief de l'empire. Après cet engagement mutuel, l'empereur donna à Raymond l'investiture d'Antioche et des quatre villes dont il espéroit faire la conquête dans le cours de la campagne prochaine. On arbora sur la citadelle l'étendard impérial, et Raymond rentra dans la ville comblé de présens. Comme l'hiver approchoit, l'empereur se retira en Cilicie, où il distribua des quartiers à ses troupes, dans le voisinage de Tarse, près de la mer.

Dès que la saison permit d'entrer en action, il s'approche de l'Euphrate, et met le siége devant Piza, place très-forte, environnée d'une double muraille, défendue d'un côté par un fossé profond, de l'autre

AN. 1138.
*Nicet.* c. 8.
*Cinn.* l. 1, c. 8.

par un roc inaccessible. A la première vue de l'armée grecque, qui avançoit dans la plaine, les musulmans font une terrible sortie, et tombent si vivement sur l'avant-garde, qu'ils la mettent en déroute. L'empereur, plus indigné de la lâcheté des siens que de l'audace des ennemis, court lui-même à la tête des troupes de sa maison, et repousse les Turcs avec tant de carnage, qu'ils n'osèrent plus se hasarder hors de leurs murailles. On comble le fossé; les béliers, les balistes battent avec tant de succès, que les tours écroulées ouvrent la place en plusieurs endroits; et les assiégés, effrayés de cette furieuse tempête, sans attendre l'assaut, sortent eux-mêmes par les brèches, viennent en foule se jeter aux pieds de l'empereur, lui abondonnant toutes leurs richesses pour racheter leur vie. Jean envoie à Antioche les prisonniers et le butin sous la conduite de Thomas, un de ses secrétaires. Celui-ci, plus habile à dresser des dépêches qu'à commander des soldats, est attaqué en chemin par un corps de Turcs. Il perd les dépouilles et les prisonniers, et se sauve lui-même à grande peine. L'empereur fait passer l'Euphrate à un détachement, qui rapporte un grand butin. Il donne Piza au comte d'Edesse, laisse à gauche Bempèze, ville ouverte qu'il ne daigne pas attaquer; et, à la prière du prince d'Antioche, qui l'accompagnoit dans cette expédition, ainsi que le comte d'Edesse, il prend la route d'Alep.

Cette ville, qu'il avoit promise au prince d'Antioche comme une conquête facile, trompa ses espérances. Capitale d'une sultanie, elle étoit forte, peuplée, défendue par des troupes nombreuses et aguerries. A la première approche de l'armée impériale, la garnison sortit et fut repoussée. Ce mauvais succès ne la découragea pas. Elle continua d'inquiéter les assiégeans par de fréquentes sorties, où les Grecs, toujours vainqueurs, payoient bien cher leur avantage. L'empereur, qui faisoit sans cesse le tour de la place pour diriger ses attaques, courut

plusieurs fois risque de la vie; toutes les machines étoient pointées contre sa personne. Ce danger, loin d'abattre son intrépidité naturelle, l'auroit rendu plus opiniâtre, si le terrain d'alentour eût pu fournir des subsistances à son armée. On étoit aux premiers jours du printemps, et la terre ne donnoit encore ni grains, ni fourrages : d'ailleurs ce pays aride et sablonneux ne produisoit ni bois pour la construction des machines, ni assez d'eau pour abreuver les hommes et les chevaux. Il écouta donc les conseils de la prudence; et, malgré les raisons qui l'attachoient au siége d'Alep, il l'abandonna pour lors et prit la route de Shizar. Il se rendit, en passant, maître du château de Phérep, de Chama et de Capharda, nommée encore aujourd'hui *Cafartab*, place forte, qui tenoit dans sa dépendance une assez grande étendue de pays. Elle fit peu de résistance.

On approchoit de Shizar, ville opulente et forte, bâtie sur la rive gauche de l'Oronte, entre une montagne et le fleuve qui baignoit une partie de ses murs. On rencontra en chemin la petite ville d'Istrie, que les Patzinaces emportèrent d'emblée, et qui leur fut donnée au pillage. Tous les émirs des environs s'étoient renfermés avec leurs troupes dans Shizar pour la défendre. Il falloit passer le fleuve pour l'assiéger. Mais, pendant que l'armée étoit encore dans la plaine en-deçà du fleuve, la cavalerie musulmane l'ayant traversé, vint avec audace attaquer à coups de traits les troupes impériales. Malgré la vitesse de leurs chevaux, on les atteignit, on les mit en fuite, on les précipita dans le fleuve. Ce premier échec les rendit plus circonspects; renfermés dans leurs murailles, ils laissèrent ravager impunément leurs campagnes. L'empereur, ayant passé le fleuve, attaqua le faubourg, qui étoit lui-même une seconde ville, entourée de murailles et flanquée de tours. Pour ne pas fatiguer ses troupes, il les partagea en quatre corps, selon les nations qui composoient son ar-

*Nicet. c.* 8. *Cinn. l.* 1, *c.* 8. *Guill. Tyr. l.* 15, *c.* 1, 2, 3, 4, 5. *Sanut. l.* 3, *part.* 6, *c.* 17.

mée ; c'étoient des Macédoniens, des Grecs, des Patzinaces, des Turcs qui s'étoient mis à son service dans la guerre de Paphlagonie, ainsi que nous l'avons raconté. Il employoit tour à tour ces quatre divisions. Accoutumé à partager la fatigue et le péril dans les siéges comme dans les batailles, il couroit de rang en rang l'épée à la main, couvert d'une cuirasse et d'un casque d'or, encourageant ses soldats par ses paroles, par les récompenses qu'il promettoit aux plus vaillans, et plus encore par son exemple. Il animoit, il dirigeoit les batteries ; il relevoit par des troupes fraîches celles qui étoient fatiguées ; infatigable lui-même, il étoit en mouvement depuis le matin jusqu'au soir, sans songer à prendre de nourriture. Pendant qu'il travailloit avec tant d'ardeur, le prince d'Antioche et le comte d'Edesse, jeunes tous deux, et livrés aux amusemens de leur âge, passoient la journée à jouer ensemble dans leur tente, et ralentissoient par ce mauvais exemple et par leurs railleries l'activité des autres officiers. L'empereur tâcha plus d'une fois, mais en vain, de leur faire comprendre qu'ils se déshonoroient par cette conduite frivole, et qu'il leur étoit honteux de prendre si peu de part à une conquête qui les intéressoit plus que lui-même. La vive résistance des assiégés commençoit à rebuter les Grecs ; et l'empereur, dont le courage ne se lassoit point, au désespoir d'en trouver si peu dans ses troupes, les excitant, les réprimandant, mettant tout en œuvre pour les embraser de la même ardeur, vint enfin à bout de forcer le faubourg. Tout fut passé au fil de l'épée. On n'épargna que les chrétiens et ceux qui demandoient à l'être.

L'empereur, maître du faubourg, tourna ses attaques contre la place ; il fut repoussé au premier assaut. Cependant les habitans, craignant d'être forcés et traités avec la même rigueur que leurs compatriotes, demandèrent une suspension d'armes, pendant laquelle Ma-

chedol, leur commandant, envoya secrètement supplier l'empereur d'épargner la ville et les habitans, lui offrant, pour obtenir cette grâce, une grande somme d'argent. L'empereur refusa d'abord toute composition; mais, ayant éprouvé, dans une nouvelle attaque, que ce siége lui coûteroit beaucoup de sang, indigné d'ailleurs de la nonchalance du prince d'Antioche, il écouta enfin les propositions des assiégés. Ils lui apportèrent une somme considérable, et s'obligèrent à payer un tribut annuel. Entre les présens qu'ils lui firent de beaux chevaux arabes, d'étoffes de soie brochées d'or, d'une table enrichie de pierreries, étoit une croix d'une seule pierre précieuse, d'un prix inestimable; c'étoit un ouvrage travaillé autrefois par l'ordre du grand Constantin, et qui étoit tombé entre les mains des musulmans, dans la défaite de Romain Diogène. L'empereur fit aussitôt publier le départ. En vain Raymond et Joscelin, se repentant trop tard de leur inaction, lui firent les plus vives instances pour l'engager à révoquer cet ordre. Quelques-uns disoient que la mauvaise conduite de Raymond étoit un effet de la malice de Joscelin, et que le comte, jaloux de l'agrandissement du prince d'Antioche, l'avoit détourné des occupations sérieuses pour le rendre méprisable à l'empereur. L'armée grecque, dans son retour, fut attaquée par un général turc, qui, à la tête de plusieurs escadrons, tomba sur l'arrière-garde avec grand tumulte; mais il fut si mal reçu, qu'il fut bientôt obligé de prendre la fuite, laissant sur la place un grand nombre de ses gens.

En exécution du traité d'Antioche, l'empereur devoit y être reçu avec tel cortége qu'il voudroit y conduire; aussi y entra-t-il avec ses fils qui l'accompagnoient dans cette guerre, et une partie de son armée. Le prince d'Antioche et le comte d'Edesse tenoient la bride de son cheval; le patriarche, suivi du clergé et du peuple, vint en procession au-devant de lui, chantant des psaumes

et des hymnes au son de quantité d'instrumens de musique. On le conduisit ainsi à la grande église, et de là au palais. Il s'y reposa plusieurs jours, pendant lesquels il fut honoré comme le maître, exerçant l'autorité souveraine, et prodiguant ses faveurs au prince, au comte, aux autres seigneurs et à tous les habitans. Au bout de quelque temps, ayant mandé le prince, le comte et les principaux, et adressant la parole à Raymond : « Prince « (lui dit-il), vous savez ce que j'ai fait jusqu'ici pour « vous délivrer d'un voisinage dangereux et vous con« quérir un royaume. Mon intention est de ne pas « abandonner cette noble entreprise ; mais vous n'igno« rez pas qu'elle demande de longs travaux et de grandes « dépenses. Il est nécessaire que vous nous mettiez entre « les mains la garde de cette ville, afin que nous puis« sions y déposer notre trésor, et que vous donniez à « nos troupes liberté entière d'y entrer et d'en sortir. « Nulle place n'est plus propre à nous servir de ma« gasin et de place d'armes pour le siége d'Alep et du « reste de la Syrie, dont nous avons promis et nous « vous promettons encore de vous rendre maître. Con« tribuez-y de votre pouvoir. Antioche vous appartien« dra toujours en propriété ; nous n'en demandons que « l'usage, comme seigneur suzerain. » A ces paroles le prince et les seigneurs demeurèrent interdits. Se défiant de la bonne foi de l'empereur, comme ils en manquoient eux-mêmes, ils craignoient que cette ville, achetée du sang des croisés, et dont la perte entraîneroit celle de la Syrie, ne passât entre les mains des Grecs. D'un autre côté, ils n'étoient pas en état de résister à l'empereur, s'il vouloit user de violence. Comme tous gardoient le silence, le comte d'Edesse, plus hardi et plus adroit que les autres, prit la parole : « Seigneur (dit-il), « nous sentons tous que, dans ce que demande votre « majesté, elle cherche notre intérêt plus que le sien « propre ; mais il est besoin de prendre quelques me-

« sures pour en assurer l'exécution : elle ne dépend pas « du prince seul. Il gouverne un peuple ardent et prompt « à prendre l'alarme. Laissez-nous le temps d'aviser aux « moyens de lui faire accepter sans murmure un arran« gement qui nous est très-agréable. » Une proposition si raisonnable fut approuvée de l'empereur; il leur donna quelques jours pour disposer le peuple, et congédia l'assemblée avec de grands témoignages de satisfaction.

Le comte ne fut pas plus tôt retiré dans sa maison, qu'il envoya dans la ville des émissaires secrets, qui, répandant de toutes parts les prétentions de l'empereur, alarmèrent le peuple et l'excitèrent à prendre les armes. Le soulèvement devient bientôt général ; on s'attroupe, on menace de faire main-basse sur les Grecs. Le comte, feignant d'être exposé à la colère du peuple et de craindre pour sa vie, court tout éperdu au palais et se jette aux pieds de l'empereur. « Seigneur (s'écrie-t-il), je de« mande pardon à votre majesté de venir me présenter « devant elle sans observer les égards qui lui sont dus « et les usages de la cour impériale : mais une urgente « nécessité dispense de toutes les lois. Ce n'est qu'à l'abri « de votre trône que je puis trouver un asile contre la « rage d'un peuple qui me poursuit pour me mettre en « pièces. » L'empereur lui demandant quel étoit le sujet de cette émeute soudaine : « Je reposois tranquil« lement (répondit-il), lorsqu'une foule séditieuse, « armée de tout ce qui peut servir d'instrument à la « fureur, est venue envelopper mon hospice, poussant « des cris affreux, demandant qu'on lui livrât le comte « d'Edesse, ce traître, cet assassin du peuple d'Antio« che, qu'il vendoit à l'empereur. Altérés de mon « sang, ils ont enfoncé les portes; chacun d'eux m'ap« portoit la mort. Je me suis échappé par miracle; « sauvez-moi de leurs mains. » En même temps l'empereur entend un bruit effroyable; on crioit de toutes

parts : *Antioche est perdue ; elle est vendue aux Grecs ; quittons les demeures de nos pères ; sauvons-nous dans les déserts.* Animés par ces clameurs, les habitans, devenus forcenés, se jettent sur tous ceux qu'ils rencontrent du cortége de l'empereur. Ils les assomment, ils les massacrent ; ils poursuivent jusqu'au palais ceux qui leur échappent. L'empereur, effrayé, mande auprès de lui les princes et les seigneurs ; et resserrant son indignation dans son cœur : *Je vois*, dit-il, *que mes intentions sont mal interprétées ; on me prête des desseins sinistres ; je compte sur votre fidélité, et je n'ai garde de vous rendre responsables de l'aveugle témérité de cette multitude. Allez calmer son emportement ; assurez-la que dès demain je la délivrerai d'une injuste défiance, et que je sortirai d'Antioche.* Tous les assistans répondent par des louanges de sa modération et de sa prudence. Les plus malintentionnés sont ceux qui se répandent le plus en éloges. Le prince, le comte, ceux qui avoient le plus de crédit, se dispersent parmi le peuple et travaillent à le calmer ; ce qui leur fut plus difficile qu'il ne l'avoit été de le soulever. On quitte les armes ; on se retire, et la tranquillité est rétablie. Dès le point du jour, l'empereur sort du palais avec tout son cortége, et va camper aux portes d'Antioche.

Raymond, Joscelin et les autres seigneurs, voyant l'empereur hors de la ville, appréhendèrent les effets de son ressentiment. Ils vont le trouver, et tâchent de se disculper eux-mêmes en rejetant la faute sur le peuple, qui dans toutes les villes est sujet à se livrer à un aveugle caprice, et à se porter aux derniers excès sur le plus léger soupçon. Ils lui protestent qu'ils n'ont aucune part à cette émeute insensée ; qu'ils n'en ont été instruits que par les effets, et qu'ils sont prêts à recevoir ses troupes et à exécuter fidèlement tous les articles de la convention. L'empereur fit semblant de les croire ; mais, bien résolu de ne plus s'exposer à un pareil danger,

il prétexta des affaires pressantes qui le rappeloient à Constantinople, dont il étoit absent depuis deux ans. Il leur promit de revenir au plus tôt avec des forces suffisantes pour conquérir la Syrie entière, et faire au prince d'Antioche un riche et puissant royaume. La feinte fut égale des deux côtés. L'empereur embrassa les seigneurs à son départ, et les seigneurs, comblant l'empereur de vœux et de bénédictions, que leur cœur démentoit, le reconduisirent jusqu'aux portes de Cilicie. En passant par la frontière de Lycaonie, il envoya un gros détachement ravager le territoire d'Icone pour se venger des incursions que les musulmans avoient faites sur ses troupes, lorsqu'il étoit entré la première fois en Cilicie. On lui ramena grand nombre de prisonniers, de chevaux, de bêtes de toute espèce, et avec ce butin il retourna à Constantinople.

Il y rentra avec son frère Isaac, dont le retour lui causa plus de joie que ses succès. Ce prince, qui avoit contribué avec tant de zèle à mettre la couronne impériale sur la tête de Jean, et qui en avoit reçu tant de marques de reconnoissance, vivoit d'abord avec lui dans l'union la plus intime. Cette concorde fut altérée par une cause légère, mais tellement exagérée par les flatteurs de cour, qu'elle détermina Isaac à sortir de l'empire avec Jean, son fils aîné. Isaac étoit vaillant, de haute taille, et d'une figure majestueuse qui manquoit à l'empereur, d'ailleurs très-supérieur à son frère par des qualités infiniment plus précieuses, mais qui ne s'annoncent que par les actions. Le prince, mécontent, se retira auprès du sultan d'Icone, et s'oublia jusqu'à faire des courses sur les provinces de l'empire, se déclarant ouvertement l'ennemi de son frère. Le défaut d'argent, et la conduite de l'empereur, aussi sage que courageuse, ayant fait échouer toutes ses entreprises, il tomba dans le mépris des émirs, auxquels il n'imposoit plus que par sa naissance et sa bonne mine. Il s'aperçut

*Nicet. c. 9.*
*Cinn. l. 2, c. 2.*

de ce déchet de considération; et, regrettant celle dont il avoit joui à côté du trône, il vint avec son fils rejoindre son frère, qui passoit près d'Icone. Le généreux empereur le reçut avec tendresse; il lui rendit de bonne foi son amitié, sans retenir dans son cœur aucune de ces traces de ressentiment qui revivent si aisément dans l'âme des amis et surtout des princes réconciliés. Mais l'ambition d'Isaac troubla encore une fois la paix entre les deux frères. Pendant le dernier voyage que Jean fit en Syrie, les ministres qu'il avoit chargés du gouvernement en son absence découvrirent de nouvelles intrigues formées par Isaac pour s'emparer de l'empire. L'empereur, en étant averti, donna ordre de le transporter à Héraclée en Bithynie, où il resta prisonnier jusqu'après la mort de son frère.

An. 1139. Jean ne s'arrêta pas long-temps à Constantinople.
*Nicet. c.* 9. Apprenant que les Turcs ravageoient les plaines de Bithynie voisines du Sangar, il partit, quoique malade, sans attendre le printemps. Il ne fallut que la nouvelle de sa marche pour faire prendre la fuite aux Turcs. Il les poursuivit, leur enleva quantité de bestiaux, et se retira à Lopade, près du Rhyndacus. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il résolut d'employer ce temps de paix à se précautionner pour la guerre, et à réparer les places de Bithynie pour les mettre en état de défense. Comme il comptoit y séjourner long-temps, il y fit venir l'impératrice, et y donna rendez-vous à toutes ses troupes, qu'il devoit occuper à ces travaux. Ce fut pour tous les gens de guerre un sujet de mécontentement et de murmures. *Quelle dureté,* disoient-ils, *après deux ans de combats, de siéges et de fatigues continuelles, de ne pas laisser ses soldats jouir quelques momens du repos que leur laissent les ennemis, de les arracher du sein de leur famille dès qu'ils la revoient après une si longue absence!* Ceux surtout qui n'étoient pas même encore rentrés dans

Constantinople, se plaignoient plus haut que les autres. Ayant été obligés de rester en chemin, soit par maladie ou pour cause de blessures, soit par défaut de vivres, soit par la perte de leurs chevaux, ils étoient forcés par les gardes des chemins et des ports de se rendre au camp de l'empereur, sans avoir la liberté d'aller respirer l'air de leur patrie. L'empereur, peu sensible à ces plaintes, répétoit souvent qu'il ne vouloit pour soldats que des hommes qui ne connussent d'autre fatigue que l'inaction, d'autre famille que leur troupe, d'autre patrie que leur camp. Mais une nouvelle incursion des Turcs ne le laissa pas long-temps dans ces occupations paisibles. Le printemps finissoit à peine, qu'il apprit que ces barbares ravageoient la province de Pont, et que Constantin Gabras, gouverneur de Trébizonde, s'en étoit rendu souverain, et avoit secoué le joug de l'obéissance. Résolu de repousser les barbares et de châtier le rebelle, il partit de Lopade au commencement de l'été, et prit la route de Paphlagonie. Il vouloit pénétrer dans le Pont en côtoyant les bords de la mer, pour être assuré de ses subsistances, qui lui viendroient par le Pont-Euxin, et pour ne pas courir risque d'être enveloppé. Il trouva dans cette marche plus de difficulté qu'il ne s'y étoit attendu. Mahomet, alors le plus puissant des émirs, après avoir conquis une partie de l'Ibérie et de la Mésopotamie, s'étoit rendu maître de Césarée en Cappadoce, et ses troupes passoient pour les plus braves de l'Orient. Il fallut disputer tous les passages; et l'armée grecque, harassée de fatigues et de combats, ne put arriver dans le Pont que vers le solstice d'hiver.

L'empereur se cantonna dans la ville de Kinta. Mais son activité naturelle ne put long-temps se contenir. Dès le milieu de l'hiver il se mit en campagne, et entra sur les terres des musulmans, où il porta le ravage. Les Turcs fuyoient devant lui; mais il avoit à combattre

An. 1140.
*Nicet. c.* 9, 10.
*Cinn. l.* 1, *c.* 9.
*Du Cange, fam. byz. p.* 189, 190.

des ennemis plus dangereux que les Turcs. C'étoient la disette et le froid très-rigoureux dans ce pays de montagnes. Presque tous ses chevaux et ses mulets y périrent. Les Turcs, instruits de ces désastres, venoient l'attaquer par bandes séparées, et le harcelant sans cesse, déchargeant leurs flèches et disparoissant aussitôt, ils lui causoient un grand dommage, et échappoient à la poursuite. L'empereur fit chercher ce qui lui restoit de bons chevaux, les distribua surtout aux Latins, meilleurs lanciers que les autres; et les opposant aux incursions des Turcs, il mit à couvert le reste de ses troupes. Pour grossir l'apparence de ses escadrons, il faisoit porter par ses gens de pied les enseignes de cavalerie; ce qui trompa tellement les ennemis, qu'il n'osèrent plus l'attaquer, et le laissèrent approcher de Néocésarée qu'il assiégea. Il y eut en ce lieu plusieurs actions assez meurtrières, dans une desquelles Manuel, âgé alors de dix-huit ans, et le plus jeune des fils de l'empereur, étant sorti des rangs sans en avoir demandé la permission à son père, courut pique baissée donner au milieu des escadrons ennemis. La hardiesse du prince, et le péril où il se précipitoit, attirèrent après lui toute l'armée. Ce fut à qui signaleroit son zèle pour l'empereur en dégageant son fils. Les ennemis furent repoussés avec grand carnage. L'empereur combla son fils de louanges à la tête de l'armée victorieuse; mais, rentré dans sa tente, il le réprimanda vivement de sa témérité; on dit même qu'il lui fit essuyer le châtiment imposé selon les lois romaines aux fautes des moindres soldats.

Toute cette campagne se passa au siége de Néocésarée. Les fréquentes sorties des assiégés, et les attaques de l'armée turque, qui venoit sans cesse harceler les assiégeans, retardoient le succès. Enfin la désertion du neveu de l'empereur fit abandonner l'entreprise. Jean, fils d'Isaac, frère de l'empereur, étoit un jeune prince hautain et opiniâtre. Un jour de bataille, l'empereur voyant

à pied un cavalier italien dont il estimoit la valeur, mais qui étoit démonté, dit à son neveu, qui montoit un beau cheval arabe : *Vous avez assez d'autres excellens chevaux ; descendez et donnez celui ci à ce cavalier.* Le jeune homme, piqué de cet ordre, ne répondit rien; mais se tournant vers le cavalier : *Emprunte un cheval,* lui dit-il, *et prends carrière ; tu auras celui-ci, si tu me fais quitter les arçons.* Cependant comme il voyoit la colère monter au visage de l'empereur, il descendit, se fit amener une autre monture, et piqua sur-le-champ vers l'armée des Turcs. Arrivé à la portée de leurs traits, il rejette sa lance sur son épaule, ôte son casque, et se va joindre à eux. Il en étoit déjà connu pour avoir passé quelque temps parmi eux avec son père. Ils le reçurent avec joie, persuadés qu'il leur seroit fort utile, par la connoissance qu'il avoit des forces des Grecs. Devenu traître à son souverain, il ne demeura pas longtemps chrétien. Ayant embrassé le mahométisme, il épousa la fille du sultan d'Icone, et reçut en dot plusieurs châteaux et de grandes terres, avec le surnom de *Zélébis*, qui, dans la langue turque, signifie un homme de naissance illustre. Il eut un fils nommé Soliman Schah, duquel se vantoit de descendre Mahomet II, pour relever, par cette noble origine celle des princes ottomans. L'empereur, qui avoit déjà perdu beaucoup d'hommes et de chevaux, et qui manquoit de vivres, se doutant que le déserteur instruiroit trop bien les ennemis de l'état de son armée, ne s'obstina pas davantage. Il se retira, faisant bonne contenance. Comme son arrière-garde étoit continuellement insultée par les Turcs, il gagna les bords de la mer; et, marchant en bon ordre par des chemins où il ne pouvoit être enveloppé, il regagna Constantinople le 15 de janvier, après avoir beaucoup souffert cette année, sans aucun avantage qui pût le dédommager de ses pertes.

La campagne suivante fut moins pénible, mais aussi An. 1141.

infructueuse. Elle se passa au bord du Rhyndacus sans aucune action mémorable. Les neiges et les glaces de l'hiver le tinrent quelque temps comme assiégé dans son camp, et le forcèrent enfin à reprendre le chemin de sa capitale.

An. 1142.
Nicet. c. 10. Cinn. l. 1, c. 9.

Ce prince, trop guerrier, ne trouvoit de repos qu'à la tête de ses armées. Il partit dès les premiers jours de l'année suivante, sur la nouvelle que les Turcs étoient entrés en Pamphylie, et qu'ils assiégeoient Sozopolis. Ses filles, dont il étoit tendrement aimé, ne le quittèrent qu'avec beaucoup de larmes, comme si elles eussent prévu qu'elles ne le reverroient plus. Arrivé à Attalie, il apprit que les Turcs s'étoient retirés, et il s'arrêta quelque temps dans cette ville pour mettre ordre au gouvernement de ses nouvelles conquêtes. Près de la ville d'Icone, occupée depuis long-temps par les Turcs, étoit un lac fort étendu, nommé Pasgusa, semé de petites îles peu éloignées l'une de l'autre. Dans chacune de ces îles s'élevoit une forteresse, qui sembloit être un écueil au milieu des eaux. Les anciens habitans s'y étoient maintenus; mais, détachés de l'empire, ils n'en avoient conservé que la religion, et ne reconnoissoient d'autre maître que le sultan d'Icone, où ils alloient et d'où ils revenoient le même jour. L'empereur, campé au bord du lac, leur fit signifier qu'ils eussent à recevoir de sa part un gouverneur et des troupes, ou à sortir de leurs demeures; qu'il leur laisseroit libre le chemin d'Icone. Ils se moquèrent de ces ordres; et l'empereur, piqué de ce mépris, résolut d'employer toutes ses forces à conquérir ces îles, quoiqu'il vît bien qu'il lui seroit impossible de les garder. Il fit construire à la hâte des barques, en attacha plusieurs ensemble, et les chargea de machines pour aller foudroyer ces forteresses. Il y réussit, malgré les orages qui s'élevèrent sur le lac, et qui détruisirent plusieurs fois son armement. Après des efforts auxquels ce prince, d'ailleurs prudent et sage, ne

s'obstina que par un point d'honneur vain et frivole, il mit garnison dans ces places. C'étoient des soldats perdus, dont le sort est ignoré, mais qui, après le départ de l'empereur, ne tinrent sans doute pas long-temps dans ces postes isolés.

Jamais il ne s'étoit vu à la tête d'une si belle armée. Presque toutes les forces et les trésors de l'empire marchoient à sa suite. Il se proposoit de faire la conquête de la Syrie entière, d'aller à Jérusalem déposer sa couronne sur le Saint-Sépulcre, pour la recevoir ensuite comme de Jésus-Christ même, et de chasser les musulmans de toute la Palestine. Mais il cachoit avec soin tous ces desseins, et feignoit de n'avoir en vue que de répondre aux sollicitations du prince d'Antioche, qui l'invitoit par des lettres fréquentes à venir au plus tôt exécuter le traité fait entre eux quatre ans auparavant. Raymond, qui n'avoit guère plus de prudence que de bonne foi, se flattoit qu'après ce qui s'étoit passé, l'empereur ne seroit plus tenté d'entrer en maître dans Antioche, et qu'il ne songeroit plus qu'à lui procurer un brillant état par la conquête des quatre plus grandes villes de Syrie. Jean, qui avoit bien d'autres pensées, méditoit encore un projet important. Manuel, le plus jeune de ses fils, étoit le plus chéri. Il lui trouvoit plus d'esprit, de valeur, de ressemblance avec lui-même. Il vouloit lui faire un royaume de la Pamphylie, de la Cilicie, d'Antioche et de l'île de Cypre. Il ne désespéroit pas même de le faire empereur au préjudice de ses trois aînés. Jean, occupé de tous ces desseins, étoit retourné à Attalie, pour se disposer au voyage d'Antioche, lorsqu'il perdit Alexis, son fils aîné, qu'il avoit depuis long-temps associé à la dignité impériale. Ce prince mourut d'une fièvre ardente, et sa mort fut aussitôt suivie de celle de son frère Andronic, qui portoit le titre de sébastocrator. L'empereur, craignant pour le troisième, qui commençoit à ressentir quelque atteinte,

*Nicet. c.* 10, 11, 12.
*Cin. l.* 1, *c.* 10.
*Guill. Tyr. l.* 5, *c.* 19, *et seqq.*
*Sanut. l.* 3. *part.* 6, *c.* 17.
*Chron. Sti. Anton.*
*Alberic. chr. p.* 300.
*Otho. Fris. l.* 1, *c.* 28.
*Idem, de gest. Frid. imp. c.* 22, 23.
*Du Cange, fam. byz. p.* 181.

le fit partir pour transporter à Constantinople les corps de ses deux frères et leur rendre les devoirs funèbres. Il retint Manuel auprès de lui; et, ayant en diligence traversé la Cilicie, il arriva à la vue du château de Turbessel, à huit ou dix lieues en-deçà de l'Euphrate, sur les terres du comte d'Edesse, qui ne l'attendoit pas.

Joscelin s'étoit trop mal conduit au siége de Shizar pour se flatter d'être bien voulu de l'empereur. Il craignoit une invasion contre laquelle il ne pourroit se défendre. L'empereur, qui de son côté avoit sujet de se défier de ce prince, lui demanda des otages, et le comte ne tarda pas à lui envoyer sa fille Isabelle. Assuré de sa fidélité par ce gage précieux, Jean prit la route d'Antioche, et arriva le 25 septembre à un château nommé Gast, à quelques lieues de cette ville. Il dépêche de là des courriers à Raymond, et lui renouvelle les mêmes demandes qui, dans son premier voyage, avoient fait trembler le prince et soulevé tout le peuple. Il les appuie des mêmes motifs. Le prince, se trouvant dans un grand embarras, délibère avec son conseil. Pour le dégager de sa parole, on fut d'avis de le désavouer, comme ayant passé son pouvoir dans le traité qu'il avoit fait. On députa donc les plus nobles de la ville, qui déclarèrent à l'empereur, au nom du patriarche et des habitans, *qu'ils ne se tenoient pas pour engagés par la parole de Raymond ; que ce prince n'avoit aucun droit sur l'héritage de sa femme ; que sa femme même ne pouvoit en aucune manière disposer de ses domaines sans le consentement des autres seigneurs et des habitans ; que, si le duc et la duchesse persistoient à en trafiquer ainsi, selon leur caprice, au détriment de leurs sujets, on les banniroit eux-mêmes de tout le territoire.* L'évêque de Gabale, qui se trouvoit alors dans la ville comme légat du pape Innocent II, se joignit à ces députés, et signifia à l'empereur, de la part du saint-siége, qu'il eût à s'abstenir d'entrer dans Antioche, et de susciter aucun trouble aux

Latins établis en Orient. L'empereur, irrité de ces oppositions, permit à ses soldats, sous prétexte qu'ils manquoient de vivres, de ravager le territoire d'Antioche. Ils usèrent de cette liberté avec tout l'emportement d'une soldatesque effrénée. Non contens de piller les moissons et les fruits, ils coupèrent par le pied les arbres fruitiers, brûlèrent les habitations et les granges, et firent un horrible dégât, qui ne pouvoit être réparé de plusieurs années. Quelques-uns s'emportèrent à un tel excès de fureur, qu'ils massacrèrent les ermites des environs, et réduisirent en cendres leurs cellules. L'empereur demeura chargé de tout l'odieux de ces barbaries, qu'il ne put arrêter lorsqu'il eut une fois lâché la bride à cette fougueuse multitude.

Pour ne pas s'éloigner d'Antioche, dont il vouloit s'emparer, il lui vint en pensée d'aller passer l'hiver à Jérusalem. Mais il ne montra que le désir de visiter les saints lieux. Il envoya donc des officiers de distinction en ambassade à Foulques, roi de Jérusalem, qui vivoit encore, et ne mourut que le 13 novembre de cette année. Il lui mandoit qu'il désiroit ardemment de se transporter dans la ville sainte pour y honorer les vestiges du Sauveur, et pour offrir aux chrétiens son secours contre les infidèles. Le roi, craignant une dévotion si bien armée, de l'avis de son conseil, envoya Anselme, évêque de Bethléem, avec deux autres seigneurs, porter sa réponse à l'empereur, et lui dire, *qu'il tiendroit à grand honneur de le recevoir dans sa ville ; mais que dans un état aussi borné que le sien il ne pourroit trouver de quoi faire subsister une si grande armée ; que les soldats grecs et ses propres sujets seroient en danger de mourir de faim : que cependant, si sa majesté vouloit ne prendre avec elle que dix mille hommes, il iroit au-devant d'elle avec tout son peuple ; qu'on la recevroit avec des transports de joie, et qu'on lui rendroit les hommages dus au plus grand prince du monde.* Ce re-

fus, assaisonné de tant de politesse, ne plut pas à l'empereur; il crut qu'il n'étoit pas de la dignité impériale d'aller se montrer en Palestine si peu accompagné. Il rendit au roi les mêmes protestations d'amitié qu'il en avoit reçues, et renvoya les ambassadeurs comblés de présens. Il retourna passer l'hiver en Cilicie près d'Anazarbe, bien résolu de rentrer en Syrie dès que la saison le permettroit, et d'y signaler sa puissance par quelque exploit mémorable.

An. 1143. Un accident funeste renversa tous ses projets. Il aimoit la chasse et y passoit une partie du temps que lui laissoient les opérations militaires. Campé dans une vallée entre deux hautes montagnes qu'on appeloit *les nids des corbeaux*, il sortit avec son équipage ordinaire; et, s'étant engagé dans un bois plein de bêtes sauvages, comme le sont toutes les forêts du mont Taurus, il vit venir à lui un furieux sanglier poursuivi par ses chiens. Il attend la bête de pied ferme, et lui plonge son épieu dans le corps. Au milieu des violentes secousses de ce vigoureux animal, le carquois du prince, rempli de flèches empoisonnées, s'étant renversé, un de ces traits meurtriers lui perce la main et y fait une profonde blessure. Pour arrêter le sang, il se sert d'un topique aussi bizarre que frivole, mais apparemment alors en usage parmi les chasseurs. C'étoit de s'enlever une peau du talon, et de l'appliquer sur la blessure, qu'on bandoit ensuite fortement. Il retourne le soir au camp, soupe à son ordinaire, et passe assez tranquillement la nuit. Le venin, dont on avoit fermé l'issue, eut le temps de se répandre dans les veines, et le lendemain l'enflure de sa plaie, accompagnée d'inflammation et de vives douleurs, l'obligea d'avoir recours aux médecins. Ils levèrent ce ridicule appareil; et, ayant appliqué un emplâtre qui ne fut pas plus efficace, ils en vinrent à l'incision, qui ne procura aucun soulagement. L'enflure s'étant communiqnée au bras tout entier, on fut d'avis

de lui couper le bras, sans être cependant assuré si cette opération cruelle lui sauveroit la vie. L'empereur n'y voulut point consentir, disant *que ce n'étoit pas trop de deux mains pour tenir les rènes de l'empire.* Il se détermina donc à mourir, et le seul regret qu'il témoigna fut de n'avoir pas accompli le pèlerinage de Jérusalem, auquel il étoit tellement résolu, qu'il avoit fait faire une lampe d'or du poids de vingt livres pour l'offrir au Saint-Sépulcre. Le jour de Pâques, qui tomboit cette année au 4 avril, il reçut le saint viatique. A l'heure du souper, il fit ouvrir les portes de sa tente, permettant à tous les soldats d'entrer et de lui présenter leurs requêtes. C'étoit par le conseil d'Axuch, cet estimable ministre, qu'il voulut donner à ses sujets cette dernière marque de sa bonté. Il en fit autant le lendemain; et, s'étant fait servir le souper ordinaire, il en distribua les viandes aux assistans. La nuit suivante il survint un si violent orage, que les torrens qui tomboient des montagnes emportèrent le lit où reposoit l'empereur. Dès qu'il s'étoit vu menacé de la mort, il avoit fait venir auprès de lui un moine de Pamphylie, célèbre par sa sainteté, pour implorer la miséricorde de Dieu par des prières continuelles.

Le 6 d'avril, se sentant près de sa fin, il fit appeler les principaux officiers de l'armée. Les voyant autour de son lit, il rassembla tout ce qui lui restoit de forces, et, paroissant seul insensible à ses maux, il leur parla en ces termes: « Mes amis, vous savez que les princes « regardent leurs états comme un patrimoine, et qu'ils « les transmettent à leurs enfans selon le droit de pri- « mogéniture comme les particuliers disposent de leurs « maisons et de leurs terres. C'est ainsi que j'ai reçu « de mon père le droit de commander aux hommes, et « vous pensez sans doute que j'en userai de même à l'é- « gard de mes enfans. Il ne m'en reste que deux, et « vous ne doutez pas que la prérogative de l'âge ne dé-

« termine mon choix. Mais l'amour que j'ai pour vous « est si vrai et si désintéressé, que, si ni l'un ni l'autre « de mes fils ne méritoit l'empire, je chercherois un « successeur hors de ma famille. Un pilote qui, par « ignorance, se perd avec son vaisseau, meurt couvert « de honte, et n'en laisse pas moins à celui qui lui a « confié le gouvernail. C'est se déshonorer que d'élever « en honneur un homme qui n'en est pas digne. Je n'ai « que des grâces à rendre au maître des souverains pour « les deux fils qu'il a bien voulu me laisser. Ils ont tous « deux d'excellentes qualités; je les aime également, et « s'il ne s'agissoit pas de l'empire, je suivrois dans la « distribution de mon héritage l'ordre qu'a suivi la na- « ture. Mais la succession à l'empire n'est pas un pré- « sent; c'est un fardeau dont un père doit charger celui « de ses enfans qui est le plus capable de le porter. La « Providence a pris soin de désigner mon successeur. « C'est Dieu qui nomme le premier à tous les emplois; « les qualités de celui qui en est digne sont la voix de « Dieu même, qui en est l'auteur. C'est aux hommes « à l'écouter; je ne fais qu'énoncer son suffrage. Jugez- « en, et voyez si Manuel mérite de vous commander. « Son courage s'est montré devant Néocésarée; nous lui « dûmes la victoire. Vous connoissez sa prudence et son « esprit de ressources. Vous n'ignorez pas que dans les « conjonctures les plus épineuses je me suis plus d'une « fois bien trouvé de ses conseils, et qu'il m'a tiré des « plus grands périls. Combien de preuves n'a-t-il pas « données de l'étendue de son génie, de l'élévation de « son âme, de sa fermeté, de son discernement, de son « détachement de tout intérêt personnel et des plaisirs « de son âge, de son application aux affaires sérieuses, « de sa bonté et de sa compassion pour les malheureux! « Je destinois Alexis à l'empire; mes vues ne s'accor- « doient pas avec les desseins de Dieu, il me l'a enlevé. « Averti par ce coup si sensible à ma tendresse, je n'ai

« plus voulu prévenir son choix. C'est lui qui m'inspire « dans ce dernier moment, où s'éteignent toutes les af- « fections humaines. Je touche à cet instant où je n'au- « rai plus ni trône ni famille, mon dernier soupir est « pour le bien de cet empire. C'est à vous à y répondre « par votre suffrage. Songez qu'Isaac fut le cadet d'Is- « maël, que Jacob ne vint au monde qu'après Esaü, « que Moïse étoit plus jeune qu'Aaron, et que David « étoit le dernier de tous ses frères. » Dès qu'il eut cessé de parler, tous les assistans, fondant en larmes, s'écrièrent d'une voix mêlée de sanglots : *Nous acceptons Manuel; que Manuel soit notre empereur.* Manuel, insensible à toute autre chose qu'à la perte de son père, la tête baissée, baignoit la terre de ses pleurs. On le revêtit de la pourpre, on lui ceignit le diadème, on le porta dans la place d'armes, où tous les soldats assemblés le proclamèrent empereur. Il étoit âgé de vingt et un ans. C'étoit Axuch qui, sur la comparaison du caractère d'Isaac avec celui de Manuel, avoit déterminé l'empereur à cette préférence si dangereuse d'ailleurs, et si propre à troubler la tranquillité des états. Mais il voyoit dans Manuel une supériorité si généralement reconnue, qu'il n'en craignit pas les suites, qui n'eurent en effet rien de funeste.

Jean ne survécut que deux jours, et mourut le 8 avril, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de vingt-quatre ans, sept mois et vingt-quatre jours. Ce prince, héritier du courage, de la prudence et des autres grandes qualités de son père, le surpassa encore par une vertu sans mélange d'aucun vice. Il eût été digne de naître dans les beaux jours de l'empire romain; c'est le Marc Aurèle de Constantinople. Assis sur un trône déjà ébranlé, il l'affermit par de brillans succès. Il entra d'un pas ferme dans la route glorieuse que son père lui avoit ouverte, et ouvrit lui-meme à son fils un chemin à de nouvelles conquêtes. On peut dire que le règne de

ces trois princes fut pour l'empire un repos où il s'arrêta dans sa chute. Pieux, réglé dans ses mœurs, attentif à retenir ou plutôt à renouveler l'ancienne discipline, il bannit de son palais le luxe des habits et des tables; il proscrivit la licence, donnant lui-même l'exemple d'une simplicité auguste, d'une noble frugalité, d'une exacte décence. Ce n'étoit pas en lui médiocrité de génie; il avoit l'âme plus grande encore que la fortune. Il étoit libéral, et même magnifique, mais sans profusion; persuadé que les grandes largesses sont de grands brigandages, et qu'un prince n'enrichit ses favoris qu'en dépouillant ses autres sujets. Tout le palais prit bientôt le ton du maître; la vertu étoit devenue le moyen de plaire, et le vice cessa d'être courtisan. Sa manière de vivre n'avoit cependant rien d'austère ni de triste. Sa conversation respiroit une gaîté honnête; il avoit des amis, et leur donnoit une sage liberté. Plein de douceur et de clémence, il ne condamna jamais personne à la mort ni à la perte de ses membres. Il ne se forma contre lui d'autre conjuration que celle d'Anne Comnène, la première année de son règne. On eût dit que le crime avoit fait trève avec l'humanité pour tout le temps de son gouvernement. On ne peut reprocher à ce grand et vertueux prince que trop de passion pour la gloire des armes. Mais ses guerres furent ou défensives, ou entreprises pour reconquérir les provinces qui avoient appartenu à l'empire. Il vécut moins dans un palais que dans un camp; vaillant, intrépide, infatigable, mais aussi incapable de témérité que de peur, il fut l'âme de ses armées, et ne se laissa jamais emporter à cette fougue impétueuse qui confond le capitaine avec le soldat.

*Du Cange, fam. byz. p. 179, 180, 181.*

Outre ses deux fils, il laissa trois filles; Marie, qui étoit jumelle d'Alexis, fut femme de Roger, de la famille des princes de Capoue. Ce prince, dépouillé de ses biens par Roger, roi de Sicile, s'étoit réfugié à

Constantinople. Il y fut honoré du titre de César, et épousa la princesse, qui mourut dans les premières années du règne de Manuel. La seconde fille fut mariée à Etienne Contostéphane, que Manuel décora du titre de grand-duc, et qui fut tué au siége de Corfou en 1160. Sa veuve reçut de Manuel le domaine de l'île de Corfou. Elle avoit eu plusieurs enfans, dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Le troisième épousa Théodore Vatace, qui fut un des généraux de Manuel. Théodore Balsamon rapporte que, quelques années après la mort du prince Alexis, qui étoit décédé du vivant de son père, sa veuve, étant tombée dangereusement malade, eut recours à des magiciens qui lui promettoient la santé. Il en coûta la vie à plusieurs de ses domestiques, qui furent la victime des forfaits de ces infâmes charlatans. Mais enfin les magiciens, bien payés disparurent, et la princesse expira dans de longues et cruelles douleurs.

# LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

## MANUEL.

An. 1143. Cinn. l. 2, c. 12. Nicet. l. 1, c. 12. Guill. Tyr. l. 15, c. 23. Du Cange, fam. byz. p. 182, 190.

La prédilection du défunt empereur et l'affection des gens de guerre avoient mis Manuel sur le trône, mais ne lui avoient pas assuré le suffrage du reste de l'empire. Isaac, l'aîné de Manuel, étoit à Constantinople. Les droits que lui donnoit sa naissance le rendoient un redoutable rival; et la guerre civile étoit inévitable, si l'adresse d'Axuch n'eût su conserver à Manuel la couronne qu'il lui avoit procurée. Pendant que Jean rendoit les derniers soupirs, Axuch partit du camp, et fit tant de diligence, qu'il arriva à Constantinople avant la nouvelle de la proclamation de Manuel et de la mort de l'empereur. Il se saisit aussitôt de la personne d'Isaac, qui n'avoit nulle défiance, et l'enferma dans un monastère. Ce prince ne fut pas long-temps sans apprendre la cause de cette violence imprévue et la préférence donnée à son frère. Il s'emporta aux plaintes les plus amères; elles étoient si justes, qu'elles pouvoient soulever toute la ville. Axuch l'avoit prévu; et, pour en empêcher l'effet, il employa une ruse dont la politique ne s'étoit jamais avisée. La sagesse de sa conduite dans les affaires, son désintéressement, son inclination naturelle à obliger tout le monde, lui avoient acquis la confiance de toutes les personnes distinguées dans les différens ordres de l'état. Il n'eut pas de peine à les mettre dans les intérêts de Manuel, et convint avec eux de ce qu'il alloit faire contre eux-mêmes pour tromper Isaac par cette feinte, et lui donner à croire que leur zèle pour lui étoit la cause de leur disgrâce. Après les avoir ainsi préparés,

il produisit un arrêt de l'empereur qui les condamnoit comme rebelles et confisquoit leurs biens. Ce stratagème eut tout l'effet qu'il désiroit. Isaac se persuada qu'au moindre signal de sa part, il les trouveroit empressés à le servir. Il forma avec eux des intelligences qu'il croyoit secrètes, et crut n'avoir pas besoin de se faire d'autres partisans. Ceux-ci, de leur côté, l'amusèrent par de faux messages; et, remettant d'un jour à l'autre l'occasion d'éclater, ils l'entretinrent dans son erreur jusqu'à l'arrivée de Manuel. Axuch étoit maître du palais; mais il falloit encore mettre dans le parti de Manuel le clergé de Sainte-Sophie, qui avoit grand crédit dans la ville. Le ministre, dans ce dessein, s'étoit pourvu d'un ressort très-efficace ; il apportoit un diplome de l'empereur qui promettoit au clergé plus de dix mille francs par tête, s'il se déclaroit pour lui. Axuch étoit même chargé d'un second diplome où la somme étoit augmentée, si la première ne suffisoit pas. Mais il n'eut pas besoin d'en faire usage. Les ecclésiastiques de la cathédrale trouvèrent dans la première offre de quoi satisfaire leur modeste avidité.

Cependant Manuel en Cilicie s'occupoit à rendre les derniers devoirs à son père. Il fit jeter les fondemens d'un monastère dans le lieu même où Jean avoit fini ses jours. Le prince d'Antioche, se flattant de pouvoir réparer ses pertes dans le commencement d'un nouveau règne, envoya des ambassadeurs à Manuel pour lui demander la restitution des terres de Cilicie qui appartenoient au duché d'Antioche. Manuel répondit que, *s'il étoit question de restitution, il falloit remettre à l'empire Antioche même qui lui appartenoit à double titre, et par droit d'ancienne possession et par le traité fait avec les croisés ; qu'au lieu de demander justice, c'étoit au prince d'Antioche à la rendre; et que, s'il la refusoit, on seroit bientôt en état de l'y contraindre ; que, loin de consentir à rien perdre de la succession de son*

*père, il étoit bien résolu de l'étendre par de nouvelles conquêtes.* Les ayant renvoyés avec cette réponse, il marcha, suivi de toute son armée, vers la flotte qui étoit à l'ancre dans le fleuve Pyrame, près de Mopsueste. Il portoit lui-même sur ses épaules avec ses parens le cercueil de son père; et, l'ayant déposé dans un vaisseau, il l'envoya par mer à Constantinople. Pour lui, après avoir passé un mois en Cilicie, il prit avec son armée la route de terre, et traversa l'Isaurie, la Lycaonie, la Phrygie, pays occupés par les Turcs, sans leur demander la liberté du passage. Etonnés de sa hardiesse, ils n'osèrent lui opposer aucun obstacle; en sorte qu'il ne perdit dans sa route que deux personnes, Andronic, fils de son oncle Isaac Comnène, et Théodore Dasiote, qui avoit épousé Marie, fille de son frère Andronic, mort l'année précédente. Ces deux princes, s'étant écartés pour prendre le plaisir de la chasse, furent faits prisonniers par les Turcs, qui les conduisirent à Masoud, sultan d'Icone. Manuel, qui se hâtoit d'arriver à Constantinople, ne s'arrêta pas à les redemander; ce qui le fit taxer d'indifférence à l'égard de ses proches. Il les retira néanmoins dans la suite sans payer de rançon, et reprit en passant près de Séleucie la ville de Pracane, que les Turcs avoient ravagée.

Les vaisseaux du convoi funèbre arrivèrent avant Manuel. Le sénat vint au-devant du cercueil, qui fut porté en grande pompe dans l'église du Pantocrator, et déposé dans un magnifique mausolée, près du tombeau de l'impératrice Irène. L'entrée de l'empereur, qui suivit peu de jours après, fut accompagnée de la joie de tous les habitans. Outre que l'habile ministre avoit préparé les esprits à désirer ce prince pour empereur, ses belles qualités lui avoient gagné le cœur des peuples dès sa première jeunesse. Tous les sujets pensoient de lui comme son père. On admiroit son courage, sa grandeur d'âme, sa passion pour la gloire; on vouloit dès-

lors trouver en lui la prudence d'un âge avancé. Les grâces de sa personne aidoient encore à faire valoir son mérite, et séduisoient le jugement du peuple. Il étoit de haute stature, quoiqu'un peu courbé; une beauté mâle, un regard plein de douceur, un teint vif et animé, annonçoient un heureux mélange de bonté et de vigueur. Telles furent les qualités qu'il porta sur le trône. La vigueur s'y conserva; la bonté y fut fort altérée par les malignes influences de la grandeur. Il fut conduit au palais entre les acclamations d'un peuple innombrable, qui se promettoit tout ce que des sujets ont coutume de se promettre à l'aurore d'un nouveau règne, et qu'ils n'obtiennent que de ces princes rares qui, avant que de commander aux autres hommes, ont appris à se commander à eux-mêmes.

Les deux Isaacs étoient renfermés, le frère de l'empereur dans un monastère de Constantinople, l'oncle dans Héraclée en Bithynie. Manuel commença son règne par les rappeler tous deux à la cour. La réconciliation fut sincère de la part de Manuel; elle sembla l'être de la part des princes. L'un oublia pour quelque temps les conseils de l'ambition qui lui avoit attiré sa disgrâce; l'autre parut avoir étouffé les sentimens de jalousie que la préférence donnée à son jeune frère devoit naturellement allumer dans son cœur. Mais cet effort de vertu se démentit dans la suite. Isaac n'en étoit pas capable. Il étoit colère, cruel, et, quoique grand et robuste, néanmoins si timide, que le moindre bruit le faisoit trembler. Le peuple, instruit de ses défauts, sut bon gré à l'empereur Jean de l'avoir écarté du trône; et pour un prince de ce caractère les droits de la nature ne trouvèrent point de défenseurs. Manuel congédia ses soldats, après les avoir libéralement récompensés; il fit distribuer deux pièces d'or à chaque maison de Constantinople.

La vacance du siége fit différer de quelque temps le couronnement de l'empereur. Le patriarche Léon Sty-

piote étoit mort après huit ans et demi d'épiscopat; Manuel ayant donc fait assembler le clergé, le sénat et les princes de sa famille, les consulta sur le choix d'un successeur. Entre ceux qui furent proposés, presque tous les suffrages se réunirent en faveur de Michel Curcuas, qui fut aussi nommé *Oxite*, parce qu'il étoit abbé du monastère de Saint-Auxence dans l'île d'Oxie. C'étoit un homme vertueux, fort instruit dans les saintes lettres, mais peu dans les sciences humaines. Il ne tenoit que de sa vertu l'affabilité, la douceur, et une certaine politesse de mœurs qui est ordinairement le fruit de l'éducation. Après son intronisation, il sacra l'empereur, qui déposa sur l'autel cent livres d'or, et assigna au clergé de Constantinople une pension annuelle de deux cents de ces livres. Ces libéralités achevèrent de lui gagner l'estime publique.

*Guill. Tyr. l. 16, c. 4, 5, 14, 15, 16.*
*Jac. Vitri. l. 1.*
*Sanut. l. 3, part. 9, c. 2.*
*Abulfarage.*
*Robert de Mont. chr.*
*Abb. ursperg. chr.*
*Chron. belg.*
*Pagi ad Baron.*
*Mansi ad Bar.*

Ce fut cette année que les chrétiens perdirent en Asie une des quatre grandes principautés qui faisoient le partage de leurs conquêtes. Le comté d'Edesse avoit formé leur premier établissement; ils en furent redevables à la faveur et à la sage conduite de Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon. Ce fut aussi la première perte qu'ils firent; et ils ne dûrent ce malheur qu'à la négligence et à la vie dissolue de ce même Joscelin qui, dans le siége de Shizar, avoit si bien fait connoître la légèreté de son caractère. Il avoit abandonné la ville d'Edesse; et, n'y laissant pour la garder que de mauvaises troupes, mal payées, il s'étoit retiré en-deçà de l'Euphrate, dans un pays de délices, où il menoit une vie molle et voluptueuse. Il auroit pu tirer des secours d'Antioche, dont l'état confinoit avec le sien; mais Raymond et Joscelin étoient devenus tellement ennemis, que, loin de s'entr'aider, ils étoient disposés à se réjouir de leurs pertes mutuelles. Zengui, ce redoutable sultan d'Alep et de Mosul, instruit de toutes ces circonstances, vint assiéger Edesse, et pressa le siége

avec tant d'activité, que Joscelin n'eut pas le temps de recevoir les secours qu'il avoit mendiés de toutes parts. Un Arménien, qui logeoit dans une des tours de la ville, justement irrité contre Joscelin, qui lui avoit enlevé sa fille, fit entrer les Turcs la nuit de Noël, et la ville fut horriblement saccagée. Il y resta cependant quelques chrétiens; et peu de temps après, Zengui étant mort, comme la garnison turque se trouvoit réduite à un petit nombre, ils invitèrent le comte à revenir, promettant de l'introduire dans la ville; ce qui fut exécuté de nuit. Mais les deux forteresses, renfermées dans l'enceinte des murailles, étant restées au pouvoir des musulmans, Noradin, fils de Zengui, et aussi grand guerrier que son père, vint de nouveau assiéger Edesse. Les habitans, trop foibles pour tenir tête en même temps aux ennemis du dedans et à ceux du dehors, prirent un parti désespéré; ils ouvrirent leurs portes, sortirent en foule, hommes, femmes, enfans, et se jetèrent au travers des assiégeans, pour y trouver une prompte mort, s'ils ne pouvoient se faire un passage. Ce fut une affreuse boucherie. Peu échappèrent, et entre autres le comte, qui méritoit le plus de périr. La perte de cette place importante entraîna celle de la religion chrétienne au-delà de l'Euphrate. Quelque temps après, Joscelin, pris par les Turcs, mourut de faim dans les prisons d'Alep. Sa veuve, à laquelle il étoit encore resté quelques places, en transporta la propriété à l'empereur, avec tous ses droits. Manuel eut la vanité d'accepter ce don, et de promettre qu'il défendroit le pays; mais il tint mal sa parole. Quelques troupes qu'il envoya furent taillées en pièces par Noradin, qui demeura maître de toute la contrée. Le comté d'Edesse n'avoit subsisté que quarante-six ans, sous quatre souverains.

L'année suivante commença par une brillante cérémonie; ce fut le mariage de Manuel. Jean s'étoit ligué avec Lothaire, empereur d'Allemagne, pour s'opposer

An. 1144. *Nicet. l.* 1, c. 2.

Cinn. l. 2, c. 4. Alberic. chr. Otto de gestis Frider. c. 22, 23, 24.

aux desseins ambitieux de Roger, roi de Sicile, qui menaçoit également l'Italie et la Grèce. Lothaire étant mort, et Conrad, duc de Franconie, lui ayant succédé, Jean renouvela cette alliance avec le nouvel empereur; et, afin de la rendre plus étroite, il lui fit demander une princesse de sa famille pour son fils Manuel. Conrad jeta les yeux sur Berthe, sœur de sa femme Gertrude, fille de Bérenger, comte de Sultzbach en Bavière. Ce prince, naturellement fier et hautain, prétendoit faire grand honneur à l'empereur grec. La lettre qu'il lui écrivit au sujet de ce mariage étoit d'un style vain et fanfaron : il relevoit l'empire d'Occident fort au-dessus de l'empire d'Orient. *La nouvelle Rome*, disoit-il, *est fille de l'ancienne ; elle lui doit amour et respect, comme aussi la nôtre promet à sa fille bienveillance et protection.* Il menaçoit de faire sentir sa puissance à quiconque attaqueroit l'un ou l'autre empire; et, faisant allusion à l'aigle impériale : *Il n'est point d'ennemi*, disoit-il, *qui puisse échapper à la rapidité de nos ailes dès que nous les avons déployées.* Il se vantoit d'être obéi de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Danemarck, et de tous les états de l'Europe, du nord au midi. Il demandoit une église à Constantinople pour la nation allemande. Il proposoit Pierre Polano, doge de Venise, comme ami des deux partis, pour régler les conventions entre les deux empires; ce que Jean accepta par une lettre plus honnête et moins fière que celle de l'empereur allemand. Conrad fit partir la princesse sous la conduite d'Embricon, évêque de Witzbourg. Mais, lorsqu'elle arriva à Constantinople, Jean étoit déjà mort. Manuel, montant sur le trône, fit part à Conrad de son avénement à l'empire. Conrad, dans sa réponse, se plaint de quelques paroles de Nicéphore, envoyé de l'empereur grec, qui avoient blessé sa fierté. En faveur du mariage il fait avec Manuel une ligue défensive. Manuel lui avoit demandé

cinq cents soldats; il lui en promet deux et trois mille, s'il en a besoin, et même d'employer toutes ses forces et sa propre personne pour le secourir, comme son cher fils et son cher frère, plutôt que de lui laisser recevoir aucun déshonneur. Il lui envoya encore Embricon avec cinq autres seigneurs des premiers de sa cour, pour honorer de leur présence la célébration du mariage. A l'arrivée de Berthe, toutes les princesses et les dames de la cour à la suite d'Irène, veuve d'Alexis, allèrent au-devant d'elle, et la reçurent avec autant de respect que de joie. Les noces furent célébrées dans la semaine d'après l'Epiphanie. On changea, selon la coutume, le nom de Berthe en celui d'*Irène;* et le mérite de la nouvelle impératrice donna un nouveau lustre à ce nom, que tant de grandes princesses avoient porté avant elle. Pleine de sens et de raison, elle dédaigna toute parure affectée, et ne voulut jamais relever son teint par un coloris emprunté. Elle ne cherchoit de quoi plaire à son mari que dans la sagesse de sa conduite, et dans les grâces que donne la vertu assaisonnée de douceur et de complaisance. Elle apportoit dans la Grèce corrompue cette régularité de mœurs qui régnoit encore dans les cours d'Allemagne : ç'auroient été des attraits pour Théodose; ce fut un sujet de dégoût pour Manuel, qui, avec de grandes qualités, étoit de mœurs fort licencieuses. Il paya la vertu de sa femme de toute sorte de respects et d'honneurs; il l'environna de toute la décoration impériale; mais il ne l'aima pas, et, s'égarant à d'autres amours, il porta l'indifférence pour sa propre réputation jusqu'à entretenir, au scandale de tout l'empire, un commerce incestueux avec Théodora, fille de son frère Andronic, femme hautaine et arrogante, qui se faisoit une maligne joie d'éclipser par son éclat la modeste impératrice.

Manuel, ayant affermi son pouvoir, et ne craignant plus rien de son frère ni de son oncle, avoit à s'occuper *Nicet. l.* 1, c. 3.

de trois grands objets pour l'honneur et la tranquillité de son empire. Il falloit établir un bon ordre dans le détail de son gouvernement, venger la mémoire de son père outragée par le prince et le peuple d'Antioche, réprimer l'audace des Turcs qui cherchoient sans cesse à s'étendre. Pour le premier article, il manqua de vigilance sur la conduite de ses ministres. Son père lui avoit laissé les finances dans l'état le plus opulent; ce prince, économe sans avarice, ne donnant rien à ses caprices ni à ses plaisirs, mais ne refusant rien à la nécessité ni à la justice, avoit épargné de grandes sommes, sur lesquelles la veuve et l'orphelin n'avoient rien à redemander. Il avoit donné la direction des finances à Puzène, homme habile et de beaucoup d'esprit, qui, sous les yeux de Jean, s'étoit acquitté de cette fonction importante à la satisfaction du prince et des sujets. Mais, sous le règne de Manuel, plus avide que son père, et moins attentif aux plaintes des peuples, il se proposa de gagner la bienveillance du prince en augmentant ses trésors, et de s'enrichir lui-même lorsqu'il y pourroit travailler impunément. Il commença par exiger avec une extrême rigueur les arrérages de ce qui étoit dû au fisc; il imagina ensuite avec une malheureuse industrie de nouvelles impositions. Ni les prières, ni les larmes, ne pouvoient toucher cette âme impitoyable. D'un accès difficile, sourd et muet aux requêtes les plus raisonnables, il n'y répondoit que par un regard féroce. Il s'étoit acquis tant d'autorité auprès de l'empereur, qu'il rejetoit ou admettoit à son gré les édits émanés de la puissance souveraine. Sous prétexte que l'entretien des flottes chargeoit le prince d'une dépense perpétuelle, quoiqu'on n'eût pas toujours besoin de vaisseaux, il détruisit la marine de l'empire, et fit couler à fond les navires presque avec les équipages; ce qui fut regardé par Manuel comme l'opération d'un grand politique, quoique ce fût en effet celle d'un corsaire: les mers furent ou-

vertes aux pirates et les côtes exposées aux insultes des barbares. S'apercevant à la fin que les cabales de cour commençoient à ébranler son crédit, et que le prince se refroidissoit à son égard, il ne songea plus qu'à se préparer une retraite opulente. *Nous avons assez travaillé pour un ingrat,* dit-il à un de ses confidens; *il est temps de travailler pour nous-mêmes.* Il avoit épousé une femme d'une de ces anciennes familles qui, traînant dans l'indigence les restes d'un nom illustre, cherchent à se relever par l'alliance d'un financier; et il en avoit des enfans. Après les avoir enrichis d'une partie de ce qu'il enlevoit aux sujets, et qu'il déroboit à son maître, il resserra le reste, qu'il accumula par ses vexations, et qu'il ménagea avec une avarice sordide jusqu'au moment de sa disgrâce. Elle arriva enfin, quoique trop tard; oublié de la cour, qui perd en un moment le souvenir des bons et des mauvais services, mais détesté des peuples dont le ressentiment dure autant que leurs plaies, il se retira avec ses trésors dans un agréable séjour, où, jouissant impunément des maux qu'il avoit faits, il régnoit encore parmi de vils courtisans, et buvoit avec eux à longs traits et sans remords le sang de ses compatriotes.

On vit dans la même cour un personnage d'une autre espèce, digne de servir de modèle à ceux qui, passionnés pour la fortune, se font un moyen de l'ingratitude, et se servent du bras qui les tire de la poussière pour s'élever sur la tête de leur bienfaiteur et l'écraser par leurs intrigues. Jean Hagiothéodorite étoit chancelier de Manuel, et fort accrédité auprès de lui. Entre les commis qu'il employoit étoit Théodore Stypiote, supérieur à son maître par un génie étendu, une conception vive et prompte, une justesse infinie à diriger ses desseins, et une constance infatigable à les suivre. Pour cacher ces qualités profondes, il savoit les couvrir d'un caractère enjoué et de toutes les grâces d'une élocution légère.

Lorsqu'il se fut insinué bien avant dans la confidence de son maître, il songea à le détruire pour se mettre à sa place. Il sut plaire à l'empereur, et il n'eut pas de peine à s'en faire estimer par les ressources de son génie. Quand il eut fait ce premier pas, il prit le ton d'égal avec Hagiothéodorite. Admis dans les conseils, tantôt il approuvoit, tantôt il combattoit son avis; et comme il s'énonçoit plus éloquemment, il avoit toujours l'avantage. Manuel, charmé de ses talens, l'éleva au rang de collègue du chancelier. Ce n'étoit pas assez pour l'ambition de Stypiote. Il survint une querelle, dans le Péloponèse, entre Michel Paléologue, qui en étoit gouverneur, et Joseph Balsamène, beau-frère du chancelier; et cette querelle pouvoit avoir des suites fâcheuses pour la tranquillité de la province. Le rusé courtisan saisit cette occasion d'éloigner celui dont il étoit devenu le rival. Il persuade au prince qu'Hagiothéodorite est le seul qui puisse étouffer cette dissension, capable d'exciter un grand orage. Le chancelier est envoyé dans le Péloponèse, et bientôt après disgracié en son absence. Stypiote est revêtu de sa charge, et jouit de toute la faveur du prince. Hagiothéodorite, dépouillé de ses titres et de ses pensions, passa le reste de ses jours dans une extrême misère; mais il vécut assez long-temps pour voir son perfide successeur supplanté lui-même, ainsi que nous le dirons dans la suite.

Des ministres de ce caractère ne donnent pas du prince une idée avantageuse : aussi Manuel ne conserva-t-il pas long-temps ces qualités aimables qu'il avoit montrées au commencement de son règne. Il étoit alors compatissant, généreux, ennemi de toute vexation, d'un accès facile, incapable de fraude, de soupçon, de malignité. C'étoit un modèle de toutes les vertus royales. On le combloit de bénédictions. Corrompu par ceux qui l'environnoient, il devint dur, hautain, libertin, plein de mépris pour les autres hommes, qu'il regardoit

comme ses esclaves, avide d'exactions, prompt à retrancher les pensions qu'il avoit lui-même accordées aux services. Ce n'est pas qu'il fût avare. Mais, pillé par ses officiers, par ses ministres, par son incestueuse concubine, il fallut épuiser ses sujets pour verser dans ces gouffres sans fond. Ajoutez à cela les dépenses énormes des guerres qu'il fit pendant tout son règne.

Pendant que Manuel se préparoit à faire la guerre aux Turcs, il fit partir une flotte et une armée de terre pour aller punir Raymond des insultes faites à son père devant Antioche. Démétrius Branas commandoit la flotte. A la tête de l'armée de terre étoient Jean et Andronic Contostéphane, auxquels il avoit donné pour conseil un brave officier turc nommé Prosouch, qui s'étoit déjà signalé au service de l'empire. Cette armée étant arrivée en Cilicie, reprit en peu de temps les places dont Raymond s'étoit emparé depuis le départ des Grecs, et gagna une grande bataille contre Raymond même. Elle avança jusqu'aux portes d'Antioche, et ravagea tout le territoire. Raymond se tint renfermé dans la ville. Mais, lorsqu'il vit les Grecs se retirer chargés de butin, il les suivit sans se laisser apercevoir; et le soir, lorsqu'ils eurent campé, il campa lui-même à quelque distance, et sortit avec un détachement pour reconnoître les environs. Quelques fourrageurs l'ayant découvert, en donnèrent nouvelle aux généraux qui attendirent le jour. Ils sortirent alors dans l'espérance de surprendre les ennemis. Mais Raymond avoit déjà mis son armée sous les armes; et, étant allé lui-même à la découverte, il rencontra les Grecs plus tôt qu'il ne s'y étoit attendu. Il envoya aussitôt porter ordre à ses troupes de venir le joindre en diligence. Il y eut en ce lieu un grand combat, dans lequel les Latins furent taillés en pièces, et poursuivis jusqu'à Antioche, où Raymond eut bien de la peine à se sauver. Après cette victoire, l'armée grecque retourna en Cilicie. Mais Démétrius Branas arriva dans le même temps

avec sa flotte. Il descendit sur le rivage, fit le dégât sur toute la côte, enleva quantité de prisonniers, brûla grand nombre de navires qui étoient à l'ancre, et se rembarqua. Les vents contraires ayant retenu les Grecs pendant dix jours dans ces parages, ils firent encore une descente, battirent les ennemis, et prirent deux châteaux, où ils trouvèrent des provisions, qui commençoient à leur manquer. Le vent étant devenu favorable, ils firent voile vers l'île de Cypre. Après leur départ, Raymond, sentant sa foiblesse, et voulant s'épargner pour la suite de pareilles attaques, auxquelles il faudroit enfin succomber, prit le parti de se réconcilier avec l'empereur. Il alla lui-même à Constantinople. Manuel refusa de le voir qu'il n'eût été auparavant au tombeau de son père faire une sorte d'amende honorable. Il l'admit ensuite à son audience, et reçut son serment de fidélité.

*Cinn. l.* 2, c. 4. *Nicet. l.* 1, c. 2.

Ce n'étoit pas pour jouir du repos que Manuel avoit envoyé ses généraux en Syrie. Il étoit lui-même passé en Bithynie pour y relever les forteresses que les Turcs avoient détruites dans les guerres précédentes. Il en avoit déjà fait rebâtir plusieurs, et étoit occupé à rétablir le château de Mélangies, une des places les plus importantes du pays, lorsqu'il apprit que sa sœur Marie, qu'il aimoit tendrement, étoit malade, et qu'on désespéroit de sa vie. Il reprit aussitôt le chemin de Constantinople; mais il la trouva morte. C'étoit une princesse de grand courage, à laquelle son frère étoit redevable d'avoir écarté un dangereux obstacle à son élévation sur le trône. Roger, son mari, décoré du titre de César, y avoit voulu joindre celui d'empereur; et, après la mort de Jean, avant que Manuel fût revenu à Constantinople, il avoit formé un parti de quatre cents Italiens, qui se trouvoient alors dans la ville, disposés à tout entreprendre en faveur de Roger leur compatriote. Sa femme, n'ayant pu, malgré ses conseils et ses instances,

le détourner de ce dessein, s'adressa aux ministres de l'empereur, et les avertit du complot. *Donnez-moi*, leur dit-elle, *des gardes pour m'assurer de la personne de mon mari, ou chargez-vous vous-mêmes de conserver la couronne à mon frère.* Les ministres, instruits du danger, engagèrent Roger, sous quelque prétexte, à se rendre avec eux dans une maison hors de la ville, et l'y laissèrent prisonnier. Manuel, à son arrivée, lui pardonna et lui rendit la liberté, sans lui ôter, même après la mort de sa femme, le titre et le rang de César.

Jean avoit réparé la forteresse de Lopade, en Bithynie, sur les bords du Rhyndacus. Manuel s'y rendit l'année suivante avec son armée, et fit ses dispositions pour marcher contre les Turcs, qui ravageoient l'Isaurie. En passant le mont Olympe pendant la nuit, il fut tellement suffoqué par les vapeurs épaisses qui s'exhaloient de cette montagne, qu'il en perdit connoissance, et n'étant revenu à lui que le lendemain, il se trouva hors d'état d'aller plus loin. Il envoya donc en avant un gros détachement sous la conduite de ses meilleurs généraux. Ceux-ci rencontrèrent un grand corps de troupes ennemies, les taillèrent en pièces, et rapportèrent à l'empereur quantité de butin. Une autre bande de Turcs, sortie d'Icone, entra en Lydie, ravagea les environs de Sardes, et se retira. L'empereur, plein de colère, marcha aussitôt vers Icone, après avoir écrit une lettre menaçante au sultan, qui lui répondit froidement qu'il l'attendoit à Philomèle. Il n'osa toutefois l'y attendre : une partie de son armée, qu'il avoit envoyée au-devant de l'empereur, ayant été défaite, il s'enfuit lui-même. Manuel prit Philomèle, y mit le feu, et délivra grand nombre de prisonniers grecs que les Turcs y tenoient dans les fers. Le sultan, honteux de sa fuite, revint sur ses pas, et présenta la bataille. Mais il fut défait et se retira dans Icone. Craignant d'y être forcé, il en sortit

An. 1145.
*Cinn. l.* 2 *c.* 5, 6.

en y laissant garnison, et divisa son armée en deux corps. Il posta l'un derrière la ville, et campa avec l'autre à la droite d'Icone, sur la pente d'une montagne qui le couvroit contre l'ennemi. Manuel, résolu de combattre, partagea aussi ses troupes ; il en détacha une partie pour attaquer les Turcs postés derrière la ville, et se mit à la tête du reste pour marcher au sultan. Celui-ci, à dessein d'intimider les Grecs par l'apparence d'une armée beaucoup plus nombreuse que n'étoit la sienne, avoit fait planter grand nombre d'enseignes dans les halliers voisins ; en-sorte que ce qu'il avoit de troupes ne sembloit être que l'avant-garde. Ce stratagème eut son effet. Comme les Grecs, craignant un combat inégal, refusoient d'avancer, Manuel prend la bride du cheval du premier porte-enseigne, et le traîne avec lui à l'ennemi. Plus effrayés du péril de l'empereur que de leur propre danger, tous les escadrons le suivent. La terreur passe du côté des Turcs ; ils se débandent ; le sultan fuit avec eux, et, ne pouvant rentrer dans Icone, il s'éloigne dans la campagne, où ses troupes se dispersent. L'empereur les poursuit avec ardeur. Cependant ceux qu'il avoit détachés pour combattre les Turcs derrière la ville étant tombés dans une embuscade, se voyoient enveloppés et en danger de périr. L'empereur, déjà éloigné à la poursuite des fuyards, leur envoie des secours ; mais, apprenant que ce renfort ne suffisoit pas, il fait partir un de ses officiers portant à la main un casque, qu'il élevoit fort haut, en criant de toutes ses forces : *courage, camarades ! le sultan est prisonnier ; voici son casque.* Ce mensonge militaire anime les Grecs, et décourage les Turcs, qui abandonnent la victoire. L'empereur passe la nuit devant Icone. Au retour du jour, ayant fait le tour de la place, il jugea qu'avec le peu de troupes qu'il avoit et le peu de temps qui lui restoit pour tenir la campagne, il ne lui seroit pas possible de la prendre. Il se détermina donc à faire retraite

après avoir brûlé et ruiné tous les environs. Comme les soldats détruisoient les tombeaux pour y chercher des trésors, et qu'ils déterroient même les cadavres, l'empereur défendit, sur peine de la vie, de toucher à la sépulture de la mère du sultan, disant *que les princes ennemis, même après leur mort, méritoient encore du respect.* Il porta la générosité jusqu'à calmer les inquiétudes de la femme du sultan. Il lui manda que son mari étoit hors de danger. Comme elle s'attendoit que Manuel alloit assiéger la ville, elle se préparoit à lui envoyer par reconnoissance une grande provision de vivres, lorsqu'elle apprit son départ. Avant que de s'éloigner, Manuel écrivit au sultan en ces termes : « Nous vous « avons souvent cherché, et vous vous êtes toujours dé- « robé à notre poursuite. Pour ne pas courir sans cesse « après une ombre fugitive, nous retournons à Con- « stantinople. Vous nous reverrez au printemps prochain « avec de plus grandes forces ; songez à ne vous pas dés- « honorer encore par une honteuse lâcheté. »

Manuel tint parole ; et le sultan, renforcé de toutes les troupes turques répandues dans le Pont et la Cappadoce, qui vinrent se ranger sous ses enseignes, attendit les Grecs de pied ferme sur le chemin d'Icone. Les deux armées n'étoient séparées que par un défilé de difficile accès, et si étroit, qu'on ne pouvoit le passer qu'à la file. Tandis que les Grecs travailloient à se retrancher, l'empereur, emporté par l'ardeur de sa jeunesse, résolut d'entreprendre quelque exploit hasardeux. Il venoit d'épouser une princesse allemande, et il se reprochoit de n'avoir pas encore signalé son mariage par quelque périlleuse aventure. C'étoit dans ces siècles de chevalerie une des extravagantes galanteries à la mode chez les peuples occidentaux. Ayant pris avec lui deux escadrons, il les mit en embuscade au fond d'une vallée, et leur défendit de se montrer qu'ils ne l'eussent vu aux prises avec l'ennemi. Son dessein étoit d'aller seul faire

An. 1146.
*Cinn. l.* 2, *c.* 7, 8, 9.

le coup de sabre ; son frère Isaac, et Axuch, grand-domestique, obtinrent de lui qu'ils partageroient le hasard. Ils aperçoivent quelques soldats grecs répandus dans la plaine pour faire du fourrage. Ils piquent de ce côté-là, et se cachent derrière une éminence, persuadés que les Turcs ne tarderoient pas de venir fondre sur ces fourrageurs. Au bout de quelque temps, comme ils n'en voyoient point paroître, l'empereur envoie à la découverte un cavalier qui revient peu après lui dire qu'il vient d'en découvrir huit en un tel endroit de la plaine. Sur cet indice l'empereur part de suite avec ses deux compagnons ; et bientôt il aperçoit de loin la troupe ennemie, augmentée de dix cavaliers. Dès que ceux-ci le voient courir à eux, ils tournent bride, et prennent la fuite. Mais, en ayant rencontré cinquante autres qui les suivoient, ils se joignent à eux et attendent l'empereur. Isaac et Axuch veulent retenir Manuel ; ils lui représentent la témérité d'une pareille attaque ; que c'est courir à la mort sans aucun fruit, et exposer avec sa personne le salut de l'empire ! *Eh bien !* répond Manuel, *laissez-moi seul, et conservez-vous pour l'empire. Que nous conseillez-vous ?* répliquent-ils : *nous mériterions la mort, si nous l'évitions par une si lâche désertion.* En parlant ainsi, ils avançoient ensemble vers les ennemis, dont la troupe grossissoit à chaque moment ; en sorte qu'ils se trouvèrent bientôt au nombre de cinq cents. C'étoient les coureurs du sultan, qui les suivoit à grande distance. Cependant ceux de l'embuscade, ayant perdu de vue l'empereur, envoyèrent un officier pour découvrir où il étoit, et en quel état il se trouvoit. Cet officier joignit Manuel, qui le renvoya aussitôt porter ordre aux deux escadrons d'avancer en diligence. Mais il ne les attendit pas, et courut pique baissée avec ses deux compagnons sur la troupe ennemie, où il en abattit plusieurs à ses pieds. Ce prodige de hardiesse glace le cœur des Turcs. Tandis qu'ils se

regardent les uns les autres, craignant de s'exposer les premiers à de si rudes coups, les troupes de l'embuscade arrivent et se saisissent d'une éminence voisine, désespérant de pouvoir joindre l'empereur, que les Turcs environnoient. L'intrépide Manuel fait seul ce que tous ensemble n'osoient faire. Suivi des deux autres, il perce les escadrons turcs, tue le premier qui s'oppose à lui, effraie les autres, s'ouvre le passage, et gagne l'éminence. Les troupes qu'il avoit laissées dans le camp, instruites du danger de l'empereur, s'y rendoient en grand nombre, et l'empereur se trouva en sûreté. Ce qu'il y a de plus étonnant, et que je n'oserois assurer, si tout ce récit n'étoit attesté par un témoin oculaire qui accompagna Manuel dans toutes ses expéditions, c'est qu'il sortit sans aucune blessure de tant de hasards, où il auroit dû cent fois trouver la mort; et son aveugle témérité l'auroit sans doute méritée. Sa perte paroissoit si assurée, que son oncle Isaac, qui étoit demeuré dans le camp, se transporta dans la tente de l'empereur, attendant la nouvelle de sa mort pour se mettre sur la tête la couronne, qu'il souhaitoit avec passion, et dont il laissa le désir comme par héritage à son fils Andronic, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire. Manuel, réuni avec une grande partie de ses troupes, reprit le chemin de son camp, toujours poursuivi, combattant sans cesse, et retournant de temps en temps sur l'ennemi, comme s'il eût eu regret de n'avoir pas trouvé la mort qu'il avoit tant de fois cherchée dans cette journée. Il arriva enfin dans ses retranchemens, plus redevable à son bonheur qu'à sa prudence.

Le lendemain il décampe, avançant toujours vers Icone. L'armée du sultan le côtoyoit, divisée en deux corps, et cherchoit à l'enfermer dans quelque passage difficile. Critople, guerrier hardi, qui commandoit l'infanterie impériale, prit avec lui quelques bataillons pour écarter les Turcs; mais, ayant été enveloppé, il avoit

déjà perdu grand nombre des siens, et alloit périr lui-même, si l'empereur, suivi de quelques cavaliers, ne fût accouru à son secours. A sa vue les Grecs reprirent courage, et les ennemis s'éloignèrent. Manuel étoit devenu la terreur des Turcs. Il les poursuivit avec toute son armée; et, les ayant atteint, comme il voyoit ses troupes effrayées de leur nombre supérieur, il arrache un étendard des mains d'un porte-enseigne, vole aux ennemis, les met en fuite, et les poursuit avec grand carnage. On tua dans cette rencontre un certain Gébras, Grec de naissance, mais nourri et élevé chez le sultan, qui lui avoit donné le gouvernement d'une province. Sa tête fut rapportée dans le camp au bout d'une pique comme un trophée. La nuit approchant, l'empereur, sans pousser fort loin la poursuite, revint au camp, qu'il trouva dans un assez grand désordre. On n'avoit pas encore eu le temps de décharger les bagages. Il aligna lui-même le campement, et distribua les quartiers. Au lever du soleil il marcha en avant, et arriva aux vastes plaines d'Icone, qui bordoient le lac Pasgusa. Cinname, auteur de tout ce récit, ne parle point des garnisons que l'empereur Jean avoit laissées quatre ans auparavant dans les îles de ce lac; et son silence donne à croire que le sultan en avoit déjà repris possession. Ce fut en cet endroit que Manuel apprit les grands mouvemens des princes d'Occident, qui se disposoient de nouveau à passer en Asie. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Constantinople pour veiller à la sûreté de ses états. L'exemple de la première croisade lui avoit appris ce qu'il avoit à craindre de cette dévotion guerrière. Mais, avant que de partir, il envoya un défi au sultan, et lui fit dire que, s'il refusoit de décider leur querelle en bataille rangée, il le reverroit au printemps prochain, encore mieux préparé à tirer raison de ses insultes. Le sultan, qui avoit fait l'épreuve du courage indomptable de Manuel, lui envoya proposer la paix.

L'empereur demanda du temps pour y penser ; et sans faire d'autre réponse, il reprit le chemin de Bithynie.

Arrivé à la source du Méandre, il crut être fort éloigné des ennemis, et s'arrêta dans une riante prairie, bordée d'agréables forêts et arrosée de plusieurs ruisseaux, qui, se réunissant, formoient cette fameuse rivière. Les charmes de ce lieu l'invitèrent à se délasser des fatigues d'une si laborieuse campagne. Pendant qu'il prenoit le plaisir de la chasse, il aperçut de loin des mouvemens dans la forêt, et, ne pouvant en discerner la cause, il envoya des coureurs qui lui rapportèrent qu'une armée campoit dans ce bois. Il reconnut bientôt que c'étoient des Turcs, qui venoient à leur ordinaire ravager les terres de l'empire. Il fait partir aussitôt un détachement de troupes choisies pour leur donner la chasse. Il monte sur une éminence pour être témoin du succès. Les Turcs plioient bagages et se retiroient; mais, lorsqu'ils se virent serrés de si près, qu'ils ne pourroient échapper sans combattre, ils tournèrent visage. Après quelque résistance, ils continuèrent de fuir, toujours poursuivis et faisant de temps en temps volte-face pour assurer leur retraite. Cette manœuvre souvent répétée fatigua tellement les cavaliers grecs, que, leur ardeur étant refroidie, ils se laissoient déjà envelopper. L'empereur, qui s'en aperçut, descendit de l'éminence; et, sans se donner le temps d'endosser sa cuirasse, il court les secourir. A son approche les Turcs prennent la fuite; il les poursuit avec chaleur, et son cheval étant fatigué, il s'arrête pour en attendre un autre, recommandant à ses gens de ne pas quitter prise. Mais, rebutés bientôt par la longueur de la course et par la difficulté des chemins, ils reviennent en arrière. L'empereur, désespéré de leur peu de courage, prend le cheval de son cousin Andronic, et part sur-le-champ. Les Turcs, le voyant venir presque seul et sans cuirasse, s'animent les uns les autres, et, réu-

unissant leurs efforts, tirent sur lui de toutes parts. Manuel, à couvert de son bouclier, se voyant sur un terrain où il ne pouvoit être enveloppé, à cause des buissons épais qui le bordoient à droite et à gauche, tient ferme, renverse à ses pieds tous ceux qui osent l'approcher, et met le reste en fuite. Un de ceux qu'il avoit abattus l'ayant blessé au talon, il le prend par les cheveux et le traîne avec lui sur l'éminence. Il fait panser sa blessure; et, comme on n'avoit rien de prêt pour l'appareil, un soldat, tirant son épée, alloit se couper un morceau de chair, si Manuel ne l'eût empêché, en le récompensant de cette preuve héroïque d'affection pour son prince. Il se fait appliquer une pièce de chair coupée à un cheval qui mouroit de lassitude; et étant remonté à cheval, il regagne son camp à la source du Méandre. En passant par la Bithynie, il fit construire le château de Pyles sur un terrain qu'il acquit par échange d'un monastère voisin, et le donna pour demeure aux prisonniers grecs qu'il avoit tirés de Philomèle l'année précédente.

*Cinn. l.* 3, *c.* 17. Etant arrivé au château de Mélangies, il s'y reposa quelque temps. Un jour après son dîner, la conversation tomba sur les exploits militaires. C'étoit une belle occasion de faire la cour à Manuel, qui se piquoit d'une suprême valeur. Aussi les seigneurs s'efforçoient-ils à l'envi d'élever le prince au-dessus de tous les guerriers présens et passés. Jean Comnène, fils de cet Andronic auquel l'empire eût appartenu par droit d'aînesse, s'il ne fût pas mort avant son père, ne prit pas le ton de courtisan. Soit qu'il conservât dans son cœur quelque regret de voir la couronne sur la tête de Manuel, soit qu'il fût assez hardi pour être sincère, il ne balança point à donner à l'empereur Jean le prix de la valeur sans aucune exception. Manuel paroissoit entendre sans jalousie l'éloge de son père; il y ajoutoit même, lorsque son frère Isaac, non content d'appuyer ce discours, se jeta dans un parallèle injurieux, tournant en ridicule

les faits guerriers de Manuel. Andronic, fils de l'autre Isaac, oncle de Manuel, lui donna un démenti, et Isaac, tirant son épée, alloit lui abattre la tête, si Manuel n'eût paré le coup, qu'il reçut sur le bras. Il en eut une profonde blessure, dont la cicatrice lui resta toute sa vie. Isaac étoit sébastocrator et commandant-général des armées; Manuel, pour le punir de son emportement, se contenta de lui ôter les sceaux de l'empire, dont il étoit dépositaire. Mais, ayant reconnu en cette occasion les mauvaises dispositions de son frère à son égard, et, craignant de sa part quelque violence imprévue, il commença dès-lors à porter sous ses habits une cuirasse, qu'il ne quittoit presque jamais.

L'église de Constantinople étoit alors dans un grand trouble. Michel Curcuas, patriarche depuis près de trois ans, se reprochant à lui-même le peu de fruit que produisoient ses instructions et ses exemples, se démit de sa dignité, et retourna dans son monastère de l'île d'Oxie. Là, prosterné dans le vestibule de l'église, il se fit fouler aux pieds par les moines, en punition, disoit-il, de la vanité qui lui avoit fait quitter cette sainte retraite pour prendre un emploi dont il étoit indigne. On mit à sa place Cosmas Atticus, né dans l'île d'Egine. Nicétas en fait un grand éloge. Selon cet historien, il étoit célèbre par sa science, plus encore par sa vertu et par sa charité pour les indigens. Souvent il se dépouilloit de ses habits pour les en revêtir. Isaac, frère de l'empereur, avoit pour lui la plus profonde vénération; ce qui donna lieu à ses ennemis de faire entendre à l'empereur que Cosmas formoit une trame secrète pour faire passer la couronne sur la tête de son frère. Sa simplicité acheva de le perdre. Un moine nommé Niphon, infecté de l'hérésie des bogomiles, avoit été condamné dans un synode par le patriarche Michel, et mis en prison. Son extérieur mortifié, et ses discours, qui ne respiroient que piété et charité, en imposèrent telle-

An. 1147.
*Cinn. l. 2, c. 10.*
*Nicet. l. 2, c. 3.*
*Leo. Allat. de eccl. or. et oc. perpet. consensu l. 2, c. 12.*
*Oriens christ. t. 1, p. 268.*

ment à Cosmas, que non-seulement il le tira de prison, mais l'admit encore à sa familiarité la plus intime. Niphon logeoit dans le palais du patriarche, et mangeoit avec lui. Hors de sa présence, il semoit librement ses erreurs, et travailloit de son mieux à corrompre les familles. Cosmas rejetoit comme des calomnies tous les avis qu'on lui donnoit pour lui démasquer l'imposteur. L'empereur, de retour à Constantinople, ayant donné ordre d'arrêter de nouveau cet hérétique, Cosmas vint lui-même pour l'arracher des mains des gardes; ce que n'ayant pu faire, il l'accompagna jusqu'à la prison, et fit instance pour y être renfermé avec lui. Un zèle si ardent révolta le clergé. On assembla dans le palais de Blaquernes un synode de tous les prélats qui se trouvoient à Constantinople au nombre de trente-un. L'empereur, les princes, les juges ecclésiastiques et séculiers, un grand nombre de sénateurs y assistèrent. Manuel, après avoir interrogé les évêques l'un après l'autre sur ce qu'ils pensoient de Niphon, comme tous le chargeoient d'anathèmes, s'adressa enfin à Cosmas, et lui demanda son sentiment. Le patriarche répondit hardiment *qu'il ne connoissoit dans toute l'Eglise personne de plus vertueux et de plus orthodoxe que celui qu'on condamnoit si injustement.* Ces paroles excitèrent une réclamation générale. On s'écrie *que le patriarche se déclare fauteur d'hérétiques; qu'il se dénonce lui-même; qu'il n'est pas besoin d'autre accusateur, et qu'il faut le juger sur-le-champ.* On procède aux opinions. Tous le condamnent, et le déclarent déchu de son siége. La sentence de déposition étant prononcée, Cosmas, indigné, sort en maudissant et le synode et la cour, et l'impératrice, *qui*, disoit-il, *ne mettroit jamais au monde d'enfant mâle:* ce qui arriva en effet; et l'empereur, superstitieux, ne pût s'empêcher d'attribuer dans la suite cette disgrâce aux malédictions de Cosmas. L'historien Nicétas regarde tout ce procédé comme

l'effet d'une injuste cabale. Il canonise Cosmas comme un modèle de vertu; ce qui n'est pas facile à croire d'un prélat si entêté et si emporté. Le siége de Constantinople demeura vacant pendant dix mois. Cosmas fut déposé le 26 février de cette année 1147, et Nicolas Musalon, son successeur, qui avoit été archevêque de Cypre, et s'étoit retiré depuis plusieurs années pour vivre dans la retraite, ne fut nommé patriarche qu'au mois de décembre suivant.

L'empereur, apprenant que les princes croisés n'étoient pas encore prêts à se mettre en chemin, crut avoir le temps de terminer la guerre avec le sultan. Il marcha vers le Rhyndacus, et fit ses préparatifs pour le siége d'Icone. Il avançoit en Phrygie, lorsqu'il reçut une ambassade du sultan qui demandoit la paix. L'empereur, qui, dans la crainte que lui inspiroit l'entreprise des croisés, pouvoit avoir besoin des Turcs, ne se rendit pas difficile. Les Turcs lui cédèrent la ville de Pracane, et les autres places dont ils s'étoient emparés en Pamphylie et en Cilicie, et Manuel retourna à Constantinople.

*Cinn. l. 2, c. 11.*

Il y étoit rappelé par les nouvelles qu'il recevoit d'Occident. L'empereur Conrad étoit déjà en marche avec une armée formidable, et Louis, roi de France, se préparoit à le suivre. Ce n'étoient plus, comme dans la première croisade, diverses bandes d'aventuriers qui, accourant de toutes parts aux cris d'un moine enthousiaste, se rangeant sous différens chefs pleins de bravoure, mais trop semblables à leurs soldats, et peu d'accord ensemble, marchoient sous les étendards de la religion, qu'ils violoient sans cesse par leurs brigandages et leurs débauches. C'étoient les deux plus puissans souverains de l'Europe qui conduisoient deux armées régulières, assez nombreuses pour écraser les musulmans et conquérir l'Asie entière. La prise d'Edesse alarmoit toute la chrétienté. Le roi de Jérusalem, le duc d'An-

*Cinn. l. 2, c. 12, et seqq. et ibi Du Cange. Nicet. l. 1, c. 4, 5, 6. Guill. Tyr. l. 16, c. 18, et seqq. Sanut. l. 3, part. 6, c. 19, 23. Gesta Lud. VII. Odo de Diogilo. l. 1, c. 2, 3, 4, 7. Otto Frising. de exped. Frider. l. 1, c. 40, et seqq. Idem, chr. Rob. de monte.*

*Chron. belg. Chron. cassin. Radulf. de Diceto. chr. Chron. nangis. Chron. Sti. Anton. Romualdi Salern. chr. Alberic. chr. Pagi ad Baron. Du Cange, 27, dissert. sur Joinville.*

tioche, le comte de Tripoli, menacés de leur ruine, imploroient le secours de leurs frères d'Occident. Dès l'an 1145, l'évêque de Gabale alla porter leurs gémissemens au pape Eugène, qui venoit de recevoir à Viterbe les députés des prélats d'Arménie, envoyés pour s'instruire des cérémonies du saint sacrifice, selon l'usage de l'église romaine, à laquelle ils vouloient se réunir. Le pape, alarmé du danger où se trouvoit la Palestine, résolut de rallumer dans le cœur des chrétiens la même ardeur qu'Urbain II y avoit excitée cinquante ans auparavant. Il écrivit à Louis, roi de France, qui, avant la lettre du pape, avoit déjà formé le dessein de se croiser, pour accomplir le vœu qu'en avoit fait Philippe, son frère aîné, et qu'une mort prématurée l'avoit empêché d'exécuter. Le roi déclara sa résolution dans la cour qu'il tint à Bourges aux fêtes de Noël, et indiqua une assemblée générale à Vézelai pour les fêtes de Pâques. Ce fut là que saint Bernard, brûlant de zèle, animé encore par les exhortations du pape, prêcha la croisade avec tant de chaleur, que cette innombrable multitude, fondant en larmes, se voua sur-le-champ à cette entreprise, qu'elle regardoit comme sainte et capable d'effacer les crimes les plus énormes. Dans une autre assemblée tenue à Chartres trois semaines après, on s'imagina que personne n'étoit plus capable de conduire l'expédition que celui qui la prêchoit avec tant de succès. Mais Bernard, trop éclairé pour ne pas sentir la différence de ces deux emplois, plus sage que Pierre l'Ermite, n'eût garde d'accepter cet honneur. Il alla porter en Allemagne le même esprit qu'il avoit répandu en France. Il défendit de persécuter les Juifs, qu'on avoit massacrés dans la première croisade; il les regardoit comme les dépositaires des prophéties qui les condamnent, et comme des témoins authentiques de la vérité du christianisme qu'ils rejettent. Ce sont des aveugles qui portent le flambeau devant nous. Le reste de l'an-

née, et une partie de la suivante, se passa en préparatifs.

Le 16 février 1147, dimanche de la Septuagésime, le roi tint à Etampes une troisième assemblée, où l'on traita de la route qu'on prendroit pour se rendre en Syrie. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, conseilloient de prendre la voie de la mer, comme la plus courte et la plus sûre. C'étoit le moyen d'éviter la perfidie des Grecs, ennemis irréconciliables des Latins. Roger offroit ses ports et ses vaisseaux. Mais, comme on ne pouvoit faire passer tant de troupes qu'en plusieurs voyages, ce qui consumeroit encore plus de temps que le chemin de terre, et que d'ailleurs une armée si florissante ne sembloit avoir rien à craindre des Grecs non plus que des Turcs, on résolut de prendre la route de Constantinople. Louis écrivit à Manuel pour lui demander passage, et le prier de concourir à une expédition entreprise contre ses ennemis naturels, et pour la délivrance de la Terre-sainte. La lettre fut portée à l'empereur par Milon de Chevreuse. Manuel répondit par une longue lettre pleine de flatteries, où il traitoit le roi de France de saint, d'ami, de frère, et lui faisoit les plus belles promesses. Mais, tandis qu'il amusoit Louis par ces fausses protestations, il donnoit avis au sultan d'Icone du danger qui le menaçoit. Il avoit en effet quelque sujet de redouter l'arrivée des croisés. Il n'avoit pas oublié les désordres par lesquels leurs devanciers avoient marqué leur passage, les insultes qu'Alexis en avoit essuyées, le danger où ce prince s'étoit vu d'être renversé de son trône, les emportemens de Boémond, l'invasion de la Cilicie, et la guerre qu'il avoit fallu soutenir en Syrie, en Thessalie, en Illyrie. D'ailleurs, dans l'espérance qu'il avoit de recouvrer sur les Turcs une grande partie de ses états, il pensoit, ainsi qu'Alexis, qu'il lui seroit plus difficile d'arracher aux croisés le fruit de leurs conquêtes. Les Grecs, en général, s'imaginoient

que les croisades n'étoient qu'un prétexte pour couvrir le dessein de s'emparer de toutes les terres de l'empire.

Conrad, empereur d'Allemagne, se mit le premier en route. Il partit à l'Ascension. Son armée étoit composée de soixante-dix mille cavaliers cuirassés, sans compter la cavalerie légère, et l'infanterie, qui étoit innombrable. Il avoit eu la précaution d'envoyer des ambassadeurs à Manuel pour lui demander le passage, avec la liberté d'acheter des subsistances, et il en avoit reçu la réponse la plus favorable. Lorsque Manuel apprit qu'il étoit près de passer le Danube, il lui envoya Démétrius Macrembolite, et Alexandre, comte de Gravina, qui, dépouillé de ses états par le roi de Sicile, avoit passé au service de l'empereur grec. Ils étoient chargés de pénétrer les desseins des Allemands, et de tirer d'eux l'assurance qu'ils ne feroient aucun dégât sur les terres de l'empire. Conrad et les seigneurs qui l'accompagnoient ne firent aucune difficulté de prêter le serment qu'on demandoit d'eux, protestant qu'ils n'avoient pris les armes que pour délivrer la Palestine et mettre les lieux saints à couvert des attaques des musulmans. Sur cette déclaration, on leur promit toute sorte de faveurs, et des vivres pour leur argent. Manuel avoit envoyé en même temps des écrivains chargés de tenir un rôle exact du nombre des troupes allemandes qui passeroient le Danube. Ils en comptèrent jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais la foule des bateaux qui suivirent ne leur permit pas de pousser plus loin leur calcul.

Quoique Conrad fût allié de Manuel, ces deux princes ayant épousé les deux sœurs, il n'en étoit pas plus aimé; et de tous les peuples d'Occident, c'étoient les Allemands que les Grecs haïssoient davantage. Ils trouvoient fort mauvais que le souverain d'Allemagne prît le nom d'empereur; c'étoit, selon eux, une usurpation; ce titre suprême n'appartenoit qu'à leur prince; ils n'accordoient

aux autres que le nom de *rois*. Ainsi la bonne intelligence ne pouvoit subsister long-temps entre deux nations jalouses, qui se méprisoient mutuellement. Manuel, plein de défiance, avoit rassemblé grand nombre de troupes; il en gardoit une partie à Constantinople, dont il faisoit réparer les tours et les murailles. Il avoit envoyé le reste au-devant des Allemands, sous les ordres de Prosouch, en apparence pour les accompagner et leur ouvrir les passages, en effet pour les observer et les empêcher de s'écarter à quelque pillage, sans cependant commettre contre eux aucune hostilité qui pût leur servir de prétexte. Les Allemands étant arrivés à Naïsse, sur la frontière de Bulgarie, Michel Branas, gouverneur de la province, leur fit trouver toutes les provisions nécessaires. Tant qu'ils eurent à traverser un pays de montagnes, ils marchèrent tranquillement, et ne songèrent à autre chose qu'à vaincre la difficulté des chemins. A Sardique, ils trouvèrent Michel Paléologue et le cartulaire Zinziluc, qui leur firent fournir des vivres. A Philippopolis, où ils séjournèrent, la brutalité de quelques Allemands fut sur le point d'exciter une sanglante querelle. Mais Michel, évêque de la ville, Italien souple et délié, sut si bien gagner Conrad en buvant avec lui et en l'amusant de ses plaisanteries, que ce prince, devenu le protecteur des habitans, punissoit rigoureusement ceux de ses soldats qui s'échappoient à quelque violence. A son départ de Philippopolis, le prélat, qui l'accompagna deux ou trois jours, servit encore à maintenir le bon ordre. Les Allemands, qui ne pouvoient se contenir long-temps, ayant maltraité quelques Grecs sur leur passage, l'armée d'observation en prit la défense; et, la querelle s'étant échauffée, il y eut des gens tués de part et d'autre. Le combat alloit devenir général, si Michel n'eût apaisé le désordre en employant son crédit auprès de Conrad.

Après la retraite de Michel, tout changea de face. Les

Allemands ne gardèrent plus de mesures. Ils emportoient sans payer ce qu'on venoit leur vendre, ou ne le payoient qu'à coups de sabre. Conrad n'écoutoit plus les plaintes, ou excusoit ses soldats. Leurs partis couroient les campagnes et mettoient le feu aux bourgades. Rencontrant un pays abondant, ils s'arrêtoient pour s'enivrer; et les Grecs, les trouvant ivres, couchés dans les chemins, les massacroient sans pitié. Prosouch, qui côtoyoit l'armée, faisoit ses efforts pour empêcher les violences. Mais il ne put prévenir un horrible désordre, que la cruelle animosité des Grecs excita dans Andrinople. L'armée allemande, en passant devant cette ville, y laissa un seigneur malade : c'étoit un parent de Conrad. Il se logea dans un monastère avec sa suite. Quelques soldats grecs en ayant eu connoissance, entrent dans la ville, forcent les portes du monastère, mettent le feu à la chambre du malade, qui fut brûlé dans son lit, et enlèvent tout ce qui lui appartenoit. Conrad étoit déjà à deux journées d'Andrinople. Il renvoie sur ses pas son neveu Frédéric avec un corps de troupes. Ce prince, outré de colère, entre dans la ville, réduit en cendres le monastère, passe au fil de l'épée tous ceux qui s'y rencontrent; une partie de l'armée grecque vient au secours des habitans; on se bat, et, selon Cinname, les Grecs sont vainqueurs. Selon Nicétas, plus croyable en ce point, Prosouch accourt au bruit des combattans; il apaise Frédéric, et on se sépare.

Manuel, prévoyant les désordres que pouvoit causer cette multitude mal disciplinée, si elle approchoit de Constantinople, envoya Andronic Opus pour engager Conrad à prendre la route de Chersonèse, où le passage de Seste étoit plus étroit, et le conduiroit dans un pays plus fertile. Conrad rejeta cet avis, et continua sa marche vers Constantinople. Manuel, voyant le danger approcher, crut devoir redoubler de précautions. Il garnit de troupes tous les postes, tant au-dedans qu'au-

dehors de la ville, et fait partir Zicondyle, guerrier de réputation, pour aller joindre Prosouch avec un nouveau renfort. Il avoit ordre de serrer de près l'armée de Conrad, et d'empêcher le ravage, mais de ne risquer de combat qu'à l'extrémité. La grande taille des Allemands, et l'armure dont ils étoient tout couverts, faisoient peur aux Grecs. Mais ils se flattoient d'entendre beaucoup mieux les évolutions militaires, et d'être supérieurs à la cavalerie allemande, trop pesante et mal en ordre. Cependant les croisés arrivèrent dans la plaine de Chérobacques, où l'abondance des fourrages les engagea à camper entre deux fleuves, dont les eaux étoient alors fort basses. Ils reposoient tranquillement pendant la nuit, lorsqu'un affreux orage, grossissant tout à coup ces fleuves, en fait deux torrens impétueux qui, se répandant au loin sur leurs bords, entraînent à la mer et les tentes, et les chevaux, et les bagages. Ce n'étoit que cris, confusion, désespoir. Il périt dans ce déluge grand nombre d'hommes et d'animaux. Manuel, touché lui-même de ce désastre, ou feignant de l'être, envoie quelques seigneurs de sa cour pour consoler Conrad et l'inviter à venir conférer avec lui à Constantinople. Mais ce prince, qui n'avoit rien perdu de sa fierté naturelle, demande que Manuel vienne au-devant de lui ; proposition qui parut si révoltante à la vanité grecque, qu'il ne fut plus question d'entrevue. Conrad, avançant toujours, arriva le 8 septembre dans un grand parc orné de palais, vis-à-vis de la Porte dorée. De là, après avoir considéré la hauteur des tours et la force des murailles couvertes d'un peuple innombrable, il passe au-delà du golfe par le pont du fleuve Barbysès. Les deux princes s'écrivirent des lettres remplies de bravades et de railleries. On en vint même, selon Cinname, à un combat qui se termina à l'avantage des Grecs ; mais le silence de Nicétas, historien moins partial, fait croire que ce ne fut tout au plus qu'une rencontre de peu

d'importance. Enfin, les deux empereurs s'étant réconciliés sans se voir, parce que l'un ne vouloit pas entrer dans Constantinople, ni l'autre en sortir, Conrad passa le Bosphore sur les vaisseaux que lui prêta Manuel. Ils souhaitoient également être éloignés l'un de l'autre ; et l'impatience de Conrad ne lui permit pas de satisfaire le roi de France, qui lui envoyoit courriers sur courriers pour le prier de l'attendre devant Constantinople. Quoiqu'il eût déjà perdu beaucoup de ses gens, il se trouva encore à son passage en Asie quatre-vingt-dix mille cinq cent cinquante-six hommes.

L'armée de Louis n'étoit pas moins nombreuse. Pour éviter les querelles que la jalousie pouvoit faire naître entre les deux nations, et trouver plus aisément des subsistances, il n'étoit parti que quinze jours après Conrad, avec sa femme Eléonor et tous les seigneurs de sa cour. En arrivant à Ratisbonne, où il passa le Danube, il trouva deux ambassadeurs grecs, dont il lui fallut essuyer un long compliment, assaisonné à l'ordinaire des éloges les plus outrés. Geoffroi, évêque de Langres, qui accompagnoit le roi, et qu'on nommoit le Nestor de l'armée françoise, ennuyé ainsi que Louis de leurs insipides flatteries, les interrompit pour leur dire : *Mes frères, dispensez-vous de répéter si souvent les mots de gloire, de majesté, de sagesse, de religion du prince ; il se connoît et nous le connoissons aussi ; dites en deux mots ce que vous avez à dire.* Ils terminèrent leur harangue par deux demandes ; l'une que le roi ne s'emparât d'aucune place appartenant à l'empire ; l'autre, qu'il remît entre les mains des Grecs celles d'où il chasseroit les Turcs, et qu'il fît assurer cette promesse par le serment des seigneurs. On convint aisément du premier article ; pour le second, il y eut contestation, et l'on s'en remit à la décision des deux princes, lorsqu'ils conféreroient ensemble. Des deux ambassadeurs, Démétrius retourna sur-le-champ à Constantinople, Maurus

demeura avec les croisés. On choisit plusieurs seigneurs pour se rendre avec Démétrius auprès de Manuel, qui le demandoit ainsi par ses lettres.

Les troupes françoises étoient divisées en plusieurs corps, qui se suivoient à quelque distance; et le roi étoit déjà devant Andrinople, que son arrière-garde n'étoit pas encore sortie de Bulgarie. Les Grecs vouloient les faire passer à mesure qu'ils arrivoient; et comme ils s'attendoient les uns les autres, on envoya une armée de Comans et de Patzinaces, qui les alloient chercher jusque dans les déserts de la Bulgarie, leur dressoient des embuches, et tuoient tous ceux qu'ils pouvoient surprendre. Les François étoient obligés de camper sur les hauteurs, et de se faire un retranchement de leurs chariots. Ils souffroient en même temps de la disette des vivres, qu'on refusoit de leur vendre. Les seigneurs qui s'étoient rendus à Constantinople s'en plaignirent à l'empereur. Il leur répondit froidement qu'il n'étoit pas le maître de contenir les Patzinaces; que les François n'avoient qu'à s'approcher de Constantinople; qu'à l'ombre de son palais ils seroient en sûreté, et qu'il leur fourniroit des vivres. Sur cette réponse les François marchent; les Patzinaces les poursuivent, et, plus forts que ces bandes séparées, ils les mettent en fuite et s'emparent d'une partie de leurs équipages. Quelques seigneurs, outrés de colère, sortent de Constantinople, et vont joindre leurs compatriotes; d'autres restent dans la ville, et vont porter de nouvelles plaintes à l'empereur. Il jure qu'il ignore ces désordres, et demande pardon pour ses gens. Cependant Louis, devant Andrinople, attendoit avec impatience le reste de ses troupes. Maurus faisoit ses efforts pour l'engager à prendre le chemin de la Chersonèse. Le roi persista dans le dessein de passer par le Bosphore, et de suivre la même route que les Allemands. A une journée de Constantinople il rencontra encore des députés de l'empereur, qui lui pro-

diguèrent les démonstrations du plus profond respect. Flatteurs jusqu'à la bassesse, ils ne lui parloient qu'à genoux, ils se prosternoient à ses pieds; cette nation dégénérée se jouoit de la simplicité françoise. Rampans dans la crainte, insolens dans la sécurité, ils n'épargnoient pas les sermens, et n'en gardoient aucun. Tandis qu'ils endormoient le prince par les plus humbles protestations, ils lui faisoient tout le mal qu'ils pouvoient lui faire impunément. L'impératrice partageoit les artifices de son mari; elle amusoit la reine par des lettres pleines de la plus vive affection.

Enfin Louis arriva devant Constantinople avec une partie de ses troupes. Manuel le fit camper hors de la ville, près du palais de Blaquernes. On découvrit que l'empereur venoit de faire une trève de douze ans avec les Turcs, lui qui, par des lettres trompeuses, avoit invité Louis à venir le joindre pour combattre les infidèles. Les François qui entroient à Constantinople pour acheter des armes ou des vivres étoient souvent maltraités, blessés, même massacrés. Les Grecs avoient tant d'horreur des Latins, qu'ils lavoient et purifioient les autels où un prêtre latin avoit dit la messe. Les Latins, de leur côté, ne regardoient pas les Grecs comme chrétiens; ils se croyoient permis de les piller et de les tuer. Cependant on invitoit Louis à rendre visite à l'empereur, qui témoignoit désirer ardemment de s'entretenir avec lui; et le roi eut la complaisance d'aller au palais. Tous les nobles, le clergé, le peuple, sortirent au-devant de lui. L'empereur le reçut avec une civilité hautaine. Ils étoient tous deux à peu près de même âge, grands, bien faits, et d'un air majestueux. Sur le visage de Louis se montroit une franchise vraie et naïve; celle de Manuel, étudiée et contrefaite, se trahissoit de temps en temps par des traits de malignité. Ils s'embrassèrent, et passèrent du portique où l'empereur étoit venu recevoir le roi dans les appartemens, où ils s'assi-

rent à côté l'un de l'autre. Ils conférèrent par interprètes, environnés de toute leur cour. L'empereur souhaita au roi les plus grands succès, et promit d'y contribuer de toutes ses forces, ce qu'il n'avoit nul dessein de faire. Ils se séparèrent avec les démonstrations d'une tendresse fraternelle, et les nobles conduisirent le roi au palais qu'on lui avoit préparé pour demeure. Le lendemain l'empereur l'alla prendre pour le mener à Sainte-Sophie, et aux églises les plus célèbres. Il lui fit ensuite un magnifique festin. Le jour de la fête de saint Denis, apôtre de la France, il fit célébrer l'office avec une pompe extraordinaire; et ce prince artificieux sut si bien gagner le roi et les seigneurs, qu'ils parurent oublier tous les sujets qu'ils avoient eus de s'en plaindre.

Pour ne pas se contraindre long-temps, il falloit hâter le passage du roi, qui attendoit encore des seigneurs, et des troupes embarquées à Brindes. Manuel eut l'adresse d'allumer l'impatience naturelle des François, et de piquer leur jalousie en faisant publier à Constantinople de brillans succès des Allemands, déjà, disoit-on, plusieurs fois vainqueurs des Turcs, déjà maîtres d'Icone. Ces fausses nouvelles produisirent leur effet. Les François, désespérés d'abandonner aux Allemands tout l'honneur d'une si glorieuse conquête, pressoient le roi de passer en Asie. Il fallut céder à leurs instances, et Manuel fournit les vaisseaux.

L'empereur, débarrassé de ces hôtes, ne songea plus qu'à faire échouer leur entreprise. L'avidité d'un soldat lui fournit le premier prétexte de plainte. Louis, en passant le Bosphore, avoit été suivi de plusieurs vaisseaux chargés de vivres. Des changeurs de Constantinople avoient aussi apporté de grandes sommes d'argent; et, ayant dressé leurs tables sur le rivage, ils y avoient étalé leurs richesses. Un soldat flamand, ébloui de l'éclat de l'or, pille une de ces tables. Son exemple en

excite d'autres; on crie, on enlève, on renverse. Les changeurs, dépouillés, se sauvent sur les vaisseaux, qui prennent le large, et emmènent avec eux grand nombre de croisés venus à bord pour acheter des vivres. Dès qu'ils sont entrés dans le port, on assomme de coups, on dépouille ceux qu'on ramenoit, et les autres François qui se trouvoient encore dans la ville. Pendant ce temps-là le roi rendoit prompte justice; il faisoit pendre le Flamand, rendre ce qui avoit été pillé, et plus encore, les changeurs redemandant plus qu'ils n'avoient réellement perdu. Ces réparations faites, le roi envoie Arnoul, évêque de Lisieux, et Barthelemy, son chancelier, redemander ses gens, et ce qu'on leur avoit pris. L'empereur fait attendre les envoyés jusqu'au lendemain; et comme il n'avoit donné aucun ordre pour les recevoir, ils passent le jour sans manger, et la nuit sans autre lit que le pavé du palais. Enfin il leur donne audience. Il fait rendre tout aux François, les laisse aller, et envoie des vivres, mais en très-petite quantité. Il invite le roi à venir à son palais pour conférer ensemble. Le roi demande que l'empereur passe lui-même à son rivage, ou que les deux princes s'avancent chacun dans une barque jusqu'au milieu du Bosphore.

Comme ces propositions choquoient la fierté de Manuel, il fit savoir par députés ce qu'il désiroit : c'étoit que les barons françois lui jurassent foi et hommage, comme les seigneurs de la première croisade l'avoient juré à son aïeul Alexis. Il demandoit de plus en mariage pour un de ses neveux une parente du roi qui accompagnoit la reine. A ces conditions, il promettoit secours et fidèle correspondance. Dans l'intervalle de ces négociations, le comte de Maurienne, le marquis de Montferrat et le comte d'Auvergne, que le roi attendoit, étoient arrivés, et campoient à la vue du roi, de l'autre côté du Bosphore. Comme les Grecs différoient de leur prêter des vaisseaux, ils les forcèrent par le ravage des

campagnes à leur accorder le passage. Les barons refusoient l'hommage, qu'ils ne devoient qu'à leur souverain ; il ne se jugeoient pas obligés de rendre aucun honneur à un prince qui ne s'étoit fait connoître que par ses fourberies. Mais Louis, ne voulant pas avoir les Grecs pour ennemis, exigea d'eux cette déférence. Il se transporta donc avec eux au bord de la Propontide, où Manuel s'étoit rendu ; et, pendant que les barons prêtoient serment de fidélité, le comte de Dreux, frère du roi, pensant qu'il ne pouvoit sans déshonorer le sang de France reconnoître pour son seigneur tout autre que le roi son frère, prit les devans avec quelques autres aussi fiers que lui, et emmena même la princesse sa parente, pour la soustraire à une alliance qu'il jugeoit indigne d'elle. On convint dans l'entrevue que l'empereur feroit accompagner le roi de deux ou trois seigneurs, qui lui serviroient de guides et lui feroient trouver des vivres; que, si l'on en manquoit, il seroit permis aux François de piller les places qu'ils trouveroient sur leur route, à condition qu'après le pillage ils les remettroient à l'empereur grec. Dans ce même temps Roger, roi de Sicile, qui attaquoit la Grèce et y faisoit des conquêtes, sollicitoit Louis de se liguer avec lui contre Manuel. Plusieurs évêques françois, et surtout Geoffroi, évêque de Langres, conseilloit au roi d'accepter cette alliance, et de s'aider de la flotte sicilienne pour se rendre maître de Constantinople; que c'étoit l'unique moyen de se garantir de la perfidie des Grecs et d'assurer le succès de son entreprise. Louis, toujours ferme dans les maximes d'une probité inaltérable, rejeta cet avis, et ne crut pas que la mauvaise foi de Manuel dût servir d'excuse à la sienne. Il ne résista pas avec moins de constance aux sollicitations de Manuel, qui de son côté lui offroit tous ses trésors, s'il vouloit se liguer avec lui contre Roger. C'eût été prendre le change, et tourner contre les chrétiens la guerre qu'il portoit aux infidèles. Ainsi,

sans vouloir entrer dans une querelle étrangère, il alla rejoindre son armée.

Celle de Conrad étoit déjà en marche, et traversoit l'Asie pour aller attaquer Icone. Mais, au lieu de prendre à droite par les provinces méridionales, où elle auroit trouvé un pays plus abondant, les guides, qui avoient des ordres perfides, conduisirent les Allemands à gauche par la Cappadoce, pays aride et stérile, où les attendoient la disette, l'ennemi et la mort. Au sortir de Nicomédie, se trouvant au milieu de terres de l'empire, ils se croyoient en sûreté, et se promettoient toute assistance de la part des villes grecques. Manuel s'étoit engagé à leur faire fournir des vivres pour de l'argent. Mais ce prince, non content des avis qu'il avoit donnés au sultan d'Icone, prenoit tous les moyens de faire périr les croisés avant même qu'ils pussent y arriver. Des soldats grecs, postés en embuscade le long des chemins, tuoient sans miséricorde tous ceux qui s'écartoient du gros de l'armée. On mêloit de la chaux parmi les farines qu'on leur débitoit ; on leur fermoit les portes des villes ; et pour leur vendre des vivres, on les obligeoit de mettre d'abord leur argent dans des paniers qu'on leur descendoit du haut des murs, et, après l'avoir reçu, souvent on ne leur envoyoit que des railleries. Forcés de vendre quelque pièce de leur armure pour avoir de quoi subsister, on ne leur donnoit que de fausse monnoie, qu'on refusoit ensuite lorsqu'ils vouloient acheter le nécessaire. Enfin leurs guides, après les avoir engagés dans les défilés du mont Taurus, disparurent et les abandonnèrent à la merci des Turcs, qui, voltigeant autour d'eux avec leur cavalerie légère, les accabloient de traits, et, échappant à la poursuite, réduisirent cette grande armée en tel état, qu'il n'en restoit pas la dixième partie. Conrad regagna Nicée, où il se joignit à Louis. Il résolut d'abord de l'accompagner : mais, lorsqu'on fut à Ephèse, honteux de se voir presque seul à la suite du

roi de France, il s'en retourna à Constantinople avec ce qui lui restoit de noblesse. Manuel, qui ne le craignoit plus, lui fit un accueil beaucoup plus favorable que lorsqu'il l'avoit vu à la tête d'une belle armée. Il triomphoit dans son cœur des infortunes que sa trahison avoit procurées. Conrad, qu'il combla de caresses, passa l'hiver à sa cour. Il en obtint au printemps suivant un vaisseau qui le transporta en Palestine, où Louis vint bientôt le joindre. Enfin, après la malheureuse entreprise des croisés sur la ville de Damas, Conrad s'embarqua dans le port de Saint-Jean d'Acre. Il trouva Manuel près de Thessalonique, où la guerre de Sicile l'avoit amené. Il se reposa avec lui pendant quelques jours, et retourna dans ses états, qu'il avoit inutilement épuisés d'hommes et d'argent.

L'expédition de Louis ne fut guère plus heureuse; mais ce prince soutint ses disgrâces avec plus de fermeté, et poussa plus loin ses entreprises. Etant parti de Constantinople au commencement de novembre, il reçut d'abord la fausse nouvelle que lui apportoient les perfides conducteurs de l'armée allemande. Pour le tromper et le perdre aussi-bien que Conrad, ils venoient lui annoncer que ce prince avoit vaincu les Turcs, et qu'il étoit dans Icone. Mais Louis fut bientôt détrompé par Conrad lui-même. A Ephèse, où Conrad se sépara de lui, il trouva des envoyés de Manuel, qui lui mandoit avec une feinte amitié qu'il alloit avoir sur les bras une armée innombrable de Turcs, et que, pour se mettre à couvert d'un si furieux orage, dont il ne pouvoit manquer d'être accablé, il lui conseilloit de se retirer dans les places de l'empire. Son dessein étoit d'affoiblir l'armée françoise en la divisant, et de la livrer aux Turcs. Louis, soupçonnant cette trahison, répondit qu'il remercioit l'empereur de son avis, mais qu'il ne croyoit pas en avoir besoin, et qu'il ne craignoit pas les Turcs, en quelque nombre qu'ils fussent. Sur cette réponse, les

envoyés lui présentèrent une autre lettre. Ce n'étoient plus des conseils d'amitié, mais des plaintes et des menaces. Manuel se plaignoit des désordres que faisoient ses troupes sur les terres de l'empire, et lui signifioit qu'il ne pourroit désormais empêcher ses sujets de traiter en ennemis des gens qui ne les ménageoient pas. C'étoit en termes couverts une sorte de déclaration de guerre. Louis, indigné, ne fit point de réponse, et continua sa route. Arrivé au bord du Méandre, au commencement de janvier, il le passa malgré une nombreuse armée de Turcs qui l'attendoit sur l'autre rive, et qui fut entièrement défaite. Les Grecs donnèrent retraite aux Turcs dans Antioche de Pisidie. Louis marcha à Laodicée de Phrygie, où il espéroit trouver des vivres : c'étoit la seule ressource des croisés jusqu'à Satalie, où l'on ne pouvoit arriver qu'au bout de quinze jours. La garnison impériale alla se joindre aux Turcs, et le commandant fit sortir tous les habitans et emporter tous les vivres. Les Grecs, unis avec les infidèles pour faire mourir de faim les François, brûloient, détruisoient tout sur leur passage. L'armée françoise, sans guides, sans vivres, engagée dans des défilés impraticables, entre les montagnes de Pisidie, fut coupée par les Turcs, qui en firent un horrible carnage. Louis ne se sauva lui-même que par des prodiges de valeur. Les débris de cette armée, accablée de fatigue, arrivèrent le 20 janvier près de Satalie. Cette ville, nommée auparavant *Attalie*, appartenoit encore à l'empire grec, mais payoit tribut aux Turcs, qui possédoient les châteaux d'alentour, et empêchoient par leurs courses continuelles de cultiver les campagnes, naturellement très-fertiles. Cependant les vivres y étoient en abondance, parce qu'on semoit dans la ville, et qu'on y recueilloit quantité de fruits, sans compter ceux qui venoient par mer. Le gouverneur, n'osant se déclarer ennemi, offrit des provisions et des vaisseaux pour transporter les François en Syrie. Le roi,

qui ne se croyoit pas en état d'achever son voyage par terre, accepta ces offres. Mais, pendant cinq semaines que l'armée fut obligée d'attendre le vent, le gouverneur travailla de son mieux à ruiner ses hôtes. Il ne leur fournit qu'à un prix excessif des vivres et des vaisseaux; encore ces vaisseaux étoient-ils en si petit nombre, que le roi fut contraint de laisser à terre son infanterie et ses malades. Les Grecs s'obligèrent, pour une grande somme d'argent, à prendre soin des malades jusqu'à ce qu'ils pussent souffrir la mer, et à donner escorte à l'infanterie. Mais, dès que le roi fut parti, ils appelèrent les Turcs, qui égorgèrent les malades et taillèrent en pièces l'infanterie. Quoique les habitans eussent si bien servi la haine de Manuel, il fut cependant fort irrité qu'ils eussent fourni des vaisseaux et des vivres, même à très-haut prix; et, pour les en punir, il fit enlever tout l'or et l'argent qui se trouvoit dans Satalie.

Je ne suivrai point Louis à Antioche, à Jérusalem, à Damas, où la trahison fit échouer toutes les forces de la Syrie et de la Palestine, jointes à celles qui restoient encore aux croisés. L'empire grec, dont je fais l'histoire, n'eut aucune part à ces événemens, et Louis n'eut rien à démêler avec les Grecs jusqu'à son retour, qui fut au printemps de l'an 1149. Alors, s'étant embarqué en Palestine, il rencontra en chemin l'armée navale de Roger, roi de Sicile, qui faisoit la guerre aux Grecs, ainsi que je le raconterai bientôt. Il se joignit à cette flotte. Celle des Grecs, commandée par Churup, ayant paru peu de temps après, on en vint à un combat. Louis, qui avoit passé de son bord dans un vaisseau sicilien, se voyant en danger d'être pris, fit arborer le pavillon d'un des alliés de l'empire; ce qui le sauva. Mais les vaisseaux qui l'avoient amené de la Palestine furent pris avec ses gens. Manuel, qui, malgré tant de maux qu'il lui avoit suscités, prétendoit toujours être son ami, les renvoya ensuite, à sa prière, avec tout ce qui leur avoit été

enlevé. D'autres auteurs disent même que le roi fut pris par les Grecs ; et que, comme on le conduisoit à Manuel, qui assiégeoit alors Corfou, il fut délivré par la valeur de George Lindolino, amiral de Sicile. Ces deux récits, qui ne diffèrent que dans quelques circonstances, appuyés du témoignage de plusieurs historiens, les uns contemporains, les autres voisins de ces temps-là, ne peuvent être détruits par le silence que Louis garde sur cette aventure dans sa lettre à l'abbé Suger, comme l'ont prétendu quelques modernes.

Tel fut le succès de cette seconde croisade, dont tout le fruit fut d'affermir davantage et de faire triompher la puissance musulmane, qu'elle se proposoit de détruire. L'imprudence des croisés et la perfide politique de Manuel rendirent inutile la valeur des héros de ce siècle, et firent périr deux grandes armées. Toute l'Europe éclata en murmures contre saint Bernard, qui avoit allumé cette flamme guerrière, et donné le ciel même pour garant du succès. Il se justifia par la mauvaise conduite des croisés, qui, semblables dans leurs crimes aux Israélites dans le désert, s'étoient attiré comme eux la colère du Tout-puissant.

*Cinn. l.* 3, *c.* 2.
*Nicet. l.* 2, *c.* 1.
*Otto Fris. de gestis Frider. l.* 1, *c.* 6.
*Robert de monte chr.*
*Pagi ad Baron.*

Tandis que les croisés étoient en marche, et que Manuel, craignant de leur part un péril imaginaire, employoit tous ses artifices pour faire échouer leur entreprise, il s'élevoit contre l'empire un orage vraiment dangereux. Roger, roi de Sicile, fils du comte Roger, qui avoit fait la conquête de cette île, et neveu de Robert Guiscard, réunissoit les états, l'ambition et la valeur de son père et de son oncle. Non content de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, dont il étoit souverain, il porta ses vues sur la Grèce, et ne manqua pas de raisons pour faire la guerre à l'empire. Du vivant de Jean Comnène, il lui avoit démandé en mariage, pour son fils, une princesse de la famille impériale. Jean étoit mort sur ces entrefaites, et Roger avoit continué

la même négociation auprès de Manuel, qui envoya en Sicile Basile Xérus pour traiter de cette affaire. L'ambassadeur se laissa corrompre, et fit des conventions qui mettoient une parfaite égalité entre le roi et l'empereur. De retour à Constantinople, il mourut avant que d'être puni de son infidélité; mais, au lieu d'un mariage, il s'ensuivit une furieuse guerre. Manuel désavoua son ministre, fit arrêter et mettre en prison les envoyés de Roger, qui, l'accusant de mauvaise foi, mit une flotte en mer, et commença la guerre par l'attaque de Corfou. Les habitans de l'île, mécontens du gouvernement grec, qui les accabloit d'impôts, changèrent volontiers de maître, et se donnèrent aux Siciliens. Ceux-ci, animés par ce succès, vont attaquer Monembasie, sur la côte orientale du Péloponèse. Mais, en étant repoussés, ils remontent le golfe Adriatique, ravagent les côtes de l'Acarnanie, de l'Etolie, entrent dans le golfe de Corinthe, débarquent au port de Crissa, pénètrent dans la Béotie, et, saccageant toutes les villes qui se trouvent sur leur passage, ils arrivent devant Thèbes. Cette ville étoit plus opulente qu'elle n'étoit forte; ils la prennent par escalade, pillent les maisons, contraignent à force de mauvais traitemens ceux qui étoient riches à leur livrer toute leur fortune, et ne leur laissent la vie qu'après leur avoir fait jurer sur l'Evangile qu'ils n'en ont rien retenu. Ils leur enlèvent jusqu'à leurs habits, emmènent les hommes les plus distingués, les plus belles femmes, les plus habiles ouvriers en soie, et marchent à Corinthe. Ils trouvent la ville basse entièrement déserte. Tous les habitans s'étoient retirés avec leurs effets dans la citadelle. C'étoit cette place, si célèbre dans l'antiquité, sous le nom d'*Acrocorinthe*, bâtie sur une haute montagne, qui se terminoit en un plateau bordé d'une épaisse muraille. Elle sembloit être imprenable et par son assiette et par la force de ses remparts. Elle avoit de plus l'avantage de renfermer dans son enceinte quan-

tité de sources très-abondantes; entre autres celle de Pirène, plus renommée encore par les poëmes d'Homère que par la pureté de ses eaux. Il n'en coûta néanmoins aux Siciliens presque aucune peine pour s'en rendre maîtres. Ce n'est pas qu'il n'y eût bon nombre de soldats; mais c'étoient de mauvaises troupes, encore plus mal commandées. L'amiral sicilien, y étant entré, et considérant l'état de la place, ne put s'empêcher de dire : *C'est la main de Dieu qui nous a conduits ici; nous ne devons cette conquête qu'à lui seul.* Il traita avec le dernier mépris la garnison, et surtout le commandant. *Misérable poltron,* lui dit-il, *c'est bien à toi à garder une place de cette importance, et même à manier les armes! prends une quenouille; tu n'es qu'une femme sans courage.* Il se comporta en ce lieu comme il avoit fait à Thèbes. Il enleva même de dessus l'autel la précieuse statue du saint martyr Théodore, patron de la ville, et se rendit en Sicile avec ses vaisseaux, si chargés de richesses, qu'ils en étoient presque submergés.

An. 1148.
*Nicet. l.* 2, *c.* 2.
*Cinn. l.* 3, *c.* 2.
*Jus græco-rom. l.* 2, *c.* 2, 4.

L'empereur, irrité de ces insultes, fit les plus grands efforts pour s'en venger. Malgré son intrépidité naturelle, ce n'étoit pas sans crainte qu'il se voyoit attaqué par des ennemis auxquels ses prédécesseurs avoient été forcés d'abandonner l'Italie et la Sicile. Il rassembla donc ses meilleures troupes d'Orient et d'Occident, mit ses vaisseaux en état de tenir la mer, en fit construire de nouveaux de toute grandeur. Les historiens lui donnent dans cette expédition mille barques de transport et cinq cents galères; ce qui me paroît passer toute croyance. Dans ce nombre étoient quantité de brûlots remplis de feu grégeois, dont on n'avoit depuis longtemps fait aucun usage. L'armée de terre n'étoit pas moins redoutable; c'étoient de vieilles troupes levées par son père, et formées à toutes les opérations de la guerre. Il mit à la tête de la flotte son beau-frère Etienne

Contostéphane, avec le titre de grand-duc; c'étoit un guerrier instruit et vaillant. Il donna le commandement de l'armée de terre à Jean Axuch, aussi habile dans la guerre que dans les soins du gouvernement. Les Vénitiens, qui, depuis le règne de Jean, s'étoient réconciliés avec l'empire, joignirent leur flotte à la sienne; et, pour éviter les querelles qui pourroient survenir entre les deux nations, il fut arrêté que, lorsqu'on seroit arrivé devant Corfou, dont on alloit faire le siége, les vaisseaux vénitiens prendroient un quartier séparé des Grecs. Ce qui fit assez connoître l'inquiétude de Manuel, c'est que ce prince indévot, hors du danger, voulut alors se rendre le ciel favorable; il crut attirer le secours de Dieu sur ses armes en confirmant aux églises la possession de leurs immeubles, et en suppléant par son autorité à ce que leurs titres avoient de défectueux. Peu accoutumé au langage simple et modeste de la religion, il prend dans cet édit le ton enthousiaste; son père est Moïse; il est lui-même Josué, et Roger est le dragon d'Occident. Il donna encore dans la suite deux constitutions sur le même sujet. Après ces préparatifs, il se mit à la tête de son armée de terre, et traversa la Thrace pour passer en Illyrie.

Arrivé à Philippopolis, pendant qu'il y faisoit reposer ses troupes et qu'il prenoit lui-même le divertissement de la chasse, on vint lui annoncer qu'un gros parti de Patzinaces avoit passé le Danube, ravagé les campagnes, et saccagé la ville de Demnizique, située sur la rive d'en-deçà. Il marche aussitôt vers le fleuve, que les Patzinaces avoient déjà repassé. Il fait rassembler ce qu'on peut de bateaux; et comme il s'en trouvoit trop peu pour faire passer toute l'armée, il choisit cinq cents hommes, et commande au reste des troupes de l'attendre sur le bord. Il se met seul dans un canot à la tête de son détachement. Le paysan qui conduisoit le canot avoit eu sa cabane brûlée dans l'incur-

*Cinn. l. 3, c. 3. Nicet. l. 2, c. 2.*

sion des Patzinaces ; et ne connoissant pas l'empereur, qu'il passoit : *Mon officier*, lui dit-il en ramant, *si nous avions un prince tel qu'étoit le défunt empereur, Demnizique ne seroit pas pillée, et nous n'aurions pas tout perdu. Mon ami*, répondit Manuel en souriant, *consolez-vous ; je veux bien ne pas être l'empereur, si je ne vous fais rendre raison par ces maudits Patzinaces.* Ayant passé le Danube, il rencontra deux autres rivières fort larges, sur lesquelles on ne put trouver un seul bateau. Il envoya chercher ceux dont il venoit de se servir ; on les traîna à la queue des chevaux. Il traversa ensuite une assez grande étendue de pays, où il ne trouva qu'un camp abandonné. Ne pouvant atteindre les ennemis, il détacha quelques cavaliers pour retarder leur marche en escarmouchant avec eux jusqu'à ce qu'il pût les joindre. Il apprit bientôt que ses gens étoient aux mains. Il accourt avec sa troupe. On se bat avec une égale fureur ; les Patzinaces étoient plus forts en nombre, et ne cédoient pas en courage. Manuel se jette au milieu d'eux, et en abat plusieurs. Il est suivi de ses gens, qui, animés par son exemple, percent les escadrons ennemis. Chacun cherche à se signaler sous les yeux de l'empereur. Enfin les barbares, laissant sur la place quantité de leurs soldats, et leur capitaine nommé Lazare, qui avoit parmi eux grande réputation de valeur, se sauvent à la faveur des montagnes, que leurs chevaux étoient accoutumés à gravir avec vitesse ; et l'empereur, après avoir pillé le pays, regagna le Danube.

*Nicet. l. 2, c. 2, et seqq. Cinn. l. 3, c. 4, 5. Robert. de monte chr. Chron. bel.*

L'année étant déjà avancée, l'empereur abandonna le dessein qu'il avoit formé d'abord de traverser l'Illyrie et de s'approcher des côtes de la mer Adriatique, où sa flotte l'auroit transporté à Corfou. Il prit le parti de marcher au golfe de Thessalonique, et d'y attendre ses vaisseaux. La flotte, partie de Constantinople au printemps, avoit été long-temps retenue en mer par les

vents contraires; en sorte qu'elle ne joignit l'empereur qu'à la fin de l'été. Manuel brûloit d'impatience d'aller attaquer la Sicile. Il se proposoit non-seulement de la conquérir, mais même l'Italie entière; et ce grand projet n'effrayoit point son courage, capable d'affronter tous les dangers et de résister à toutes les fatigues. A l'arrivée de sa flotte, il se jette dans une frégate pour voguer à la tête; tous les vaisseaux appareillés pour la route commençoient à le suivre, lorsqu'une violente tempête, causée par des vents furieux qui dominent dans ces mers, surtout aux approches de l'hiver, les obligea de regagner le port. La continuation du mauvais temps rendant la mer impraticable, l'empereur alla camper près de Bérée, où il passa une partie de l'hiver. Il n'en attendit pas la fin; mais, dès que la saison put le permettre, il partit avec toute la flotte; et, arrivé devant Courfou, il fit débarquer ses troupes de terre pour attaquer la ville, et demeura lui-même sur la flotte pour la tenir assiégée du côté de la mer.

L'attaque de Corfou étoit une entreprise effrayante. La ville, située sur la cime d'un promontoire très-élevé, étoit environnée d'une épaisse muraille flanquée de hautes tours. Le pied du promontoire plongeoit dans une mer profonde et bordée de roches escarpées, rivage déjà célèbre depuis plus de deux mille ans par les vers du peintre de la nature, au cinquième livre de l'Odyssée. La description qu'en fait Homère s'accorde avec celle de l'historien Nicétas. Les troupes de marine, rangées sur leurs vaisseaux, et couvertes d'armes étincelantes, formoient un spectacle terrible. Celles de terre entouroient le reste de la place, à laquelle les rochers du promontoire faisoient un rempart inabordable. Avant l'attaque, l'empereur fit proposer aux habitans une capitulation honorable; ils ne répondirent que par une décharge générale des machines dont la muraille étoit bordée, ainsi que d'archers et de frondeurs. Les Grecs,

de leur côté, firent jouer leurs pierriers et leurs balistes. C'étoit de part et d'autre une grêle de pierres, de flèches et de javelots, qui, d'un côté, tombant avec roideur, portoient la mort aux assiégeans ; de l'autre, s'élevant avec effort, alloient chercher sur la muraille ceux qui s'y montroient pour la défendre. Mais l'exécution étoit bien différente. Les coups qui tomboient d'en haut acquéroient dans leur chute une nouvelle vigueur ; ceux qui partoient d'en bas, perdant une partie de leur force, n'avoient que peu ou point d'effet. Les assiégeans s'efforçoient de suppléer par leur courage au désavantage du lieu. C'étoit à qui attireroit sur lui les regards du prince. Nul danger ne les rebutoit ; la perte de ceux qu'ils voyoient tomber à côté d'eux redoubloit leur audace : mais leur valeur étoit sans succès. C'étoit le combat des géans contre le ciel. Le grand-duc, qui s'exposoit dans les attaques les plus périlleuses, fut atteint d'une grosse pierre qui lui fracassa les reins, et l'étendit sur le sable. On le transporta sur le tillac d'un vaisseau, où se sentant près de mourir, environné des principaux capitaines, il employa ses dernières paroles à les encourager : *qu'il leur souhaitoit un heureux succès, et qu'il se trouvoit heureux lui-même de sacrifier sa vie à son prince et à sa patrie ; qu'il les croyoit tous assez généreux pour préférer une mort glorieuse au déshonneur dont ils se couvriroient, ainsi que tout l'empire, s'ils abandonnoient leur entreprise.* Adressant ensuite la parole à son fils Andronic, commandant des Varangues, il l'exhorta *à ne pas pleurer sa mort, qui n'étoit digne que d'envie ; qu'il ne lui demandoit de sépulture que dans l'enceinte de la ville assiégée, lorsque par son courage il auroit contribué à la conquérir ; que ce monument, mérité par le père, érigé par le fils, et construit des débris de ces murailles meurtrières, annonceroit aux siècles à venir la valeur de l'un et de l'autre.* Il expira en prononçant ces mots, et toute l'armée en fut

consternée. Les attaques cessèrent ; ce fut le reste du jour une trève funèbre, qui ne laissa d'action qu'aux gémissemens et aux regrets. Jean Axuch, qui avoit commandé l'armée de terre, fut chargé du commandement de la flotte ; mais il ne reçut pas le titre de grand-duc, qui, sans être supérieur à son mérite, sembloit être au-dessus de sa naissance.

Le siége duroit depuis trois mois, sans avoir produit d'autre effet que la perte d'un grand nombre de soldats. L'empereur, déterminé à périr plutôt que d'éprouver un affront, tenta un nouveau moyen d'escalader la ville. Au bord de la mer s'élevoit à pic un rocher d'une prodigieuse hauteur, sur la pointe duquel aboutissoit un pan des murailles. Au pied de ce rocher Manuel fit établir, sur plusieurs vaisseaux attachés ensemble, et bien assurés sur les plus fortes ancres, une tour très-élevée, dont la plate-forme étoit assez spacieuse pour contenir une large échelle. Cet édifice, composé d'épais madriers et de mâts enclavés les uns dans les autres, montoit jusqu'au haut du rocher, d'où l'échelle s'élevoit aux créneaux des murs. Cet ouvrage achevé, il fait appeler devant lui les soldats les plus renommés pour leur courage, et les regardant avec un air de confiance : *Allons, braves gens*, leur dit-il, *que quiconque aime son empereur, et ne craint pas le danger, monte à l'ennemi : pour le vaincre, il ne faut que l'atteindre.* Tous, levant les yeux vers cette hauteur énorme, reculoient d'effroi. Enfin quatre frères, nommés Pétraliphes, fils de ce Pierre d'Aulps, seigneur provençal, qui s'étoit donné à l'empereur Alexis après la mort de Robert Guiscard, s'offrent à cette périlleuse aventure. Leur exemple en détermine un grand nombre, et entre autres un des gardes d'Axuch, nommé Pupace, Turc de naissance. L'empereur loue leur hardiesse ; il en choisit quatre cents, et leur ordonne de monter, promettant de les combler de faveurs, s'ils réussissent, et de tenir lieu de père à leurs femmes

et à leurs enfans, s'ils succombent dans cette glorieuse tentative. Pupace, ayant fait le signe de la croix, monte le premier : après lui les quatre Pétraliphes et tous les autres. L'armée, qui trembloit pour ces âmes intrépides, les suivoit des yeux, et invoquoit à leur secours le bras du Tout-puissant. Tenant d'une main leurs boucliers sur leurs têtes, de l'autre leurs épées, ils parviennent à l'ennemi ; et, les yeux étincelans, aussi fermes que sur un champ de bataille, ils portent des coups mortels. Les javelots, les pierres qu'on lance sur eux de toutes parts n'ébranlent pas leur courage. Ils grimpent, ils s'élancent au travers de cette tempête ; et la ville étoit prise, sans un accident qui détruisit le succès de ces généreux efforts. Pupace étoit déjà sur le mur, lorsque, l'échelle se rompant sous les pieds de ceux qui le suivoient, tous sont précipités, et tombent les uns sur les autres dans les flots, sur la plate-forme, sur les roches, dans les vaisseaux. Brisés par la pesanteur de leur chute, écrasés en même temps par les masses de pierres dont les assiégés les accablent, il n'en échappe qu'un très-petit nombre. Pupace, abandonné, saute dans la ville ; et, plus rapide que l'éclair, il gagne une poterne voisine qui lui ouvroit une issue, et se sauve, au grand étonnement de toute l'armée, et plus encore des assiégés, que l'effroi avoit rendus immobiles.

Manuel gémissoit de ce désastre, lorsqu'il apprit qu'il s'étoit élevé une sanglante querelle entre deux grands corps, l'un de Grecs, l'autre de Vénitiens, campés sur le rivage. Des railleries et des injures on en étoit venu à tirer les épées. Aux cris des combattans accoururent, et des vaisseaux, et de l'armée de terre, les troupes des deux nations pour prêter main forte à leurs compatriotes. Les principaux officiers s'efforçoient en vain de calmer ce tumulte. On se battoit avec fureur, et le sang ruisseloit de toutes parts. Axuch, envoyé par l'empereur, se jette au milieu d'eux, exhorte, conjure, me-

nace : les Grecs étoient assez disposés à obéir ; mais les Vénitiens, plus acharnés, ne vouloient rien entendre ; et leur troupe grossissoit sans cesse de ceux qui venoient en foule des vaisseaux. Axuch, les voyant si obstinés, les fait charger par sa garde et par un détachement de l'armée. Après quelque résistance, ils prennent la fuite ; on les poursuit jusqu'à leur flotte. Mais leur rage ne s'apaise pas : aussi furieux que des lions blessés par les chasseurs, ils se séparent de la flotte grecque, et vont mouiller à l'île d'Astérie, entre Ithaque et Céphalonie. De là ils courent sur les vaisseaux grecs, traitent en pirates ceux qu'ils peuvent joindre, et y mettent le feu. Ils ajoutent à ces hostilités l'insulte la plus atroce. Ayant enlevé un des navires qui portoient les équipages de l'empereur, ils parent des plus beaux tapis la chambre de poupe ; ils y placent sur une estrade élevée, comme sur un trône, un Ethiopien laid et difforme, lui mettent une couronne sur la tête, l'environnent d'une garde, et viennent le saluer par des révérences ridicules. C'étoit une farce insolente pour se moquer de Manuel, qui avoit le teint fort basané. Il ne tenoit qu'à l'empereur de punir sur-le-champ ces outrages en faisant attaquer les Vénitiens par sa flotte entière, à laquelle ils n'auroient pu résister : mais, pour ne pas perdre le fruit de tant de travaux, il sut dissimuler sa colère, et remettre la vengeance à un autre temps. Il leur envoya quelques-uns de leurs compatriotes, attachés à son service, qui leur promirent de la part de l'empereur une entière amnistie, s'ils rentroient dans le devoir de bons et fidèles alliés. Plus les excès auxquels ils s'étoient livrés étoient outrés et déraisonnables, plus il fut facile de les ramener. Confus de leurs emportemens, rougissant eux-mêmes du pardon qu'ils sentoient bien ne pas mériter, ils vinrent rejoindre la flotte.

Le siége continuoit avec la même opiniâtreté. Les machines des assiégeans, tant du côté de la terre que du côté de la mer, ne cessoient de foudroyer la ville. Plu-

sieurs soldats même, plus hardis que les autres, gravissoient entre les rochers pour parvenir aux murailles. Tous ces efforts étoient inutiles : les assiégés se défendoient avec autant de prudence que de valeur. Renfermés dans leur enceinte, sans hasarder de sortie qui leur auroit fait perdre leur avantage, ils se contentoient d'écarter l'ennemi par des décharges continuelles. L'empereur, désespéré du peu de succès, et résolu de ne pas épargner sa propre vie pour ne pas laisser au roi de Sicile une place de cette importance, monta sur le tillac de son vaisseau; et là, se tenant débout, en butte à tous les traits des ennemis, il commanda aux rameurs d'aborder le rocher, où il vouloit monter lui-même. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de peine aux instantes prières et aux larmes de ses officiers et de ses parens, qui le supplioient de ne pas exposer sa personne sacrée à un danger évident, et qui n'étoit digne que d'un aventurier. Mais bientôt après sa bouillante valeur le précipita dans un autre péril. Un vaisseau grec des plus grands, chargé d'armes et de chevaux, poussé par les vents dans une anse bordée de pointes de rochers, d'où il ne pouvoit se dégager, y étoit fort maltraité par les masses pesantes qu'on y déchargeoit de dessus les murailles, et couroit grand risque d'abîmer avec toute sa charge. L'équipage, effrayé, s'étoit sauvé au fond de cale. L'empereur, en étant averti, prend d'une main un large bouclier, et, s'enveloppant l'autre bras d'une voile de navire, qu'il laissoit flotter pour amortir les coups de pierres, il se fait conduire à ce vaisseau, y attache des câbles, et le fait remorquer par son navire. Pendant cette manœuvre, il fut long-temps exposé à tous les traits; et peut-être n'auroit-il pas évité la mort, sans la générosité inattendue du commandant sicilien, qui défendit à ses gens de tirer sur Manuel : *Je serois,* leur dit-il, *criminel aux yeux de tout l'univers, si j'avois permis qu'on le privât de ce héros.*

Roger avoit mis sa flotte en mer pour secourir Corfou. Churup alla au-devant avec une partie de celle de l'empereur, et la défit. Cependant quarante vaisseaux siciliens échappés de la défaite, au lieu de retourner en Sicile, prirent la route de Constantinople, et firent une descente au promontoire de Damalis pour mettre le feu aux édifices qui bordoient le Bosphore. Mais ils furent repoussés avec perte, et dans leur retraite ils rencontrèrent une autre flotte qui rapportoit de Crète les deniers des impositions. Il y eut encore un combat où les Siciliens perdirent plusieurs de leurs vaisseaux.

Tout autre que Manuel auroit renoncé à une entreprise qui après tant de travaux ne promettoit encore aucun succès. Mais ce prince, d'un courage plus ferme que les plus fortes citadelles, regardoit comme une tache pour son règne de laisser au roi de Sicile une place enlevée à l'empire seulement depuis deux ans, située au bord de ses domaines, et qui alloit devenir un nid de pirates siciliens. Il résolut donc de la réduire par famine, et déclara qu'il ne partiroit qu'avec les clefs de la place. Les assiégés commençoient à manquer de vivres; et, voyant qu'ils n'avoient à espérer ni la levée du siége ni secours de Roger, ils se déterminèrent enfin à se rendre. Ils y étoient encore poussés par le commandant Théodore Capellan, qui, après avoir rempli avec zèle et avec le plus grand courage tous les devoirs d'un officier fidèle, crut pouvoir sans déshonneur sauver la vie à tant de braves gens. On envoya donc des députés à Manuel pour demander qu'il leur fût permis de sortir avec leurs armes et tous leurs effets. Manuel, ravi de cette proposition, dissimula cependant, et se montra d'abord difficile, pour ne pas donner trop de confiance aux assiégés. Enfin, après plusieurs pourparlers, il leur donna pour dernière réponse *que, n'écoutant en cette occasion que les sentimens de générosité qui conviennent au vainqueur, il permettoit aux habitans de*

*rester à Corfou, ou de se retirer avec ce qui leur appartenoit.* Il y en eut un grand nombre qui demeurèrent dans la place; les autres retournèrent en Sicile. Capellan, craignant sans doute le ressentiment de Roger, passa au service de l'empereur; ce qui donne à sa conduite un air de trahison, que les Grecs seuls pouvoient excuser.

*Nicet. l.* 2, *c.* 6.
*Cinn. l.* 3, *c.* 6.

L'empereur, étant entré dans Corfou, ne put voir sans admiration la force de cette place. Il y mit garnison, et alla mouiller à la Valonne. Après y avoir fait reposer ses troupes pendant quelques jours, ce prince, insatiable de combats, fit appareiller pour aller porter la guerre en Sicile. Mais, dès qu'il fut en mer, une tempête l'obligea de rentrer dans le port. Ayant mis une seconde fois à la voile, il essuya encore un si violent orage, qu'il perdit plusieurs de ses vaisseaux, et eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Persuadé que le ciel s'opposoit à cette entreprise, il tourna ses armes contre les Dalmates, qui pendant le siége de Corfou avoient fait des courses sur les terres de l'empire. Comme son dessein n'étoit pas seulement de se venger de Roger et de conquérir la Sicile, mais que son ambition s'étendoit sur l'Italie entière, il donna la plus grande partie de sa flotte à Jean Axuch, avec ordre de gagner le port d'Ancone, et de s'y établir pour faire des progrès en Italie. Axuch avoit fait preuve de valeur et d'intelligence dans la conduite des armées, mais il n'entendoit rien à la marine, et ce fut une égale faute au prince de lui confier cet emploi, et à ce guerrier de l'accepter. D'ailleurs les Vénitiens, qui tiroient de grands avantages du besoin que l'empereur avoit souvent de leur secours, prévoyant que, si les Grecs rentroient en possession des contrées voisines, loin d'être obligés d'entretenir leur alliance, ils les inquiéteroient eux-mêmes, étoient bien résolus de traverser cette expédition. On étoit au mois de septembre, et les vents de l'équinoxe faisoient un grand

ravage sur la mer. Axuch, au lieu de mettre sa flotte à l'abri dans l'embouchure de quelque fleuve, se tint au large, et vit presque tous ses vaisseaux brisés par les tempêtes.

Pendant ce temps-là l'empereur marchoit en Dalmatie. Ayant détruit le château de Rase et ravagé la contrée, il laissa les prisonniers à la garde de Constantin l'Ange, son cousin-germain, né de Théodora, fille d'Alexis, et avança dans le pays, emportant d'emblée toutes les places qui se trouvoient sur son passage. Galiza fut la seule qui fit quelque résistance. Il s'en rendit maître en trois jours, et emmena les habitans, qu'il distribua ensuite sur le terrain de Sardique et des contrées voisines, devenues presque désertes. Le prince de Servie attaqua en son absence et battit Constantin l'Ange. A cette nouvelle, Manuel accourut en diligence; mais l'ennemi l'avoit prévenu, et s'étoit sauvé dans les montagnes. L'empereur se vengea sur le pays et sur les châteaux, qu'il ruina de fond en comble. Les frimas de l'hiver l'obligèrent de retourner à Constantinople. Il y avoit déjà envoyé porter la nouvelle de ses succès. Il y fut reçu en triomphe au milieu des acclamations du sénat et du peuple, et se délassa pendant l'hiver par des spectacles de joûtes et de tournois que les Latins avoient introduits à Constantinople dès le temps d'Alexis. Cette année Manuel envoya des ambassadeurs au pape Eugène, avec une lettre, pour justifier la doctrine et les rites de l'église grecque; ce qui n'eut pour lors aucune suite. Il naquit à Manuel une fille qui fut nommée Marie. La beauté de cette princesse la fit dans la suite rechercher de plusieurs princes, mais ne lui procura pas des jours plus heureux.

*Nicet. l. 2, c. 6, 11. Cinn. l. 3, c. 6. Du Cange, 6e dissert. sur Joinville. Fleury, hist. ecclés. l. 69, art. 42.*

L'expédition de l'année précédente n'avoit pas entièrement dompté les Dalmates et les Serves. Ces peuples belliqueux continuoient leurs ravages, et avoient appelé les Hongrois à leur secours. L'empereur se mit en cam-

An. 1150.

pagne, et alla camper à Nyssa, d'où, s'avançant vers la Save, il arriva au bord du Drin, qui sépare la Servie de la Bosnie. Ayant rencontré en chemin un corps de Hongrois qui étoit en marche pour aller joindre les Serves, il le battit et le mit en fuite. Mais ce n'étoit qu'un détachement. Le gros de l'amée hongroise joignit en effet les Serves et les Dalmates avant que l'empereur eût pu les surprendre, comme il en avoit le dessein. Les deux armées se trouvèrent en présence, la rivière et un pont entre deux. Rien n'étoit capable d'arrêter la fougue impétueuse de Manuel. L'enseigne de la tête, avançant trop lentement à son gré, il se saisit du drapeau, et passe le pont à toute bride, suivi des plus braves de son armée. C'étoit un caractère attaché à Manuel de porter avec lui la terreur. A son aspect, les ennemis tournent le dos, et fuient jusqu'à un poste où la difficulté du terrain embarrassoit la poursuite. Alors, ne se voyant poursuivis que d'une poignée de Grecs, ils font volte-face; plusieurs sont tués de part et d'autre. Deux des meilleurs officiers de l'empereur se trouvent engagés trop avant, et sont enveloppés. L'empereur court à eux, les dégage; et, suivi de toutes ses troupes qui s'étoient hâtées de le joindre, il marche à leur tête, désirant avec ardeur d'atteindre ou le prince des Serves, ou le général hongrois, tous deux renommés pour leur valeur. Voyant ses troupes fatiguées, il leur ordonne de faire halte; et, prenant avec lui deux de ses parens, Jean Ducas et Jean Cantacuzène, il continue de poursuivre les ennemis. Je ne rapporterai pas les merveilleux faits d'armes que Cinname raconte à cette occasion. Quelque autorité qu'on donne à cet écrivain pour les événemens de ce temps-là, dont il fut témoin oculaire, son récit me semble trop romanesque pour trouver place dans l'histoire. Ce qu'il dit de moins incroyable, c'est que Manuel tua de sa main quarante ennemis. Cantacuzène faisoit de son côté un grand carnage. Il

joignit le général hongrois, nommé Bacchin, qu'il auroit percé de sa lance, si la force de sa cuirasse ne l'eût sauvé. Bacchin revint sur lui avec sept de ses plus vaillans officiers; et Cantacuzène, qui fit tête à tous, auroit succombé, si l'empereur n'eût accouru à son secours en perçant un escadron de trois cents hommes. Bacchin, voyant venir l'empereur, rappela tout son courage. C'étoit un homme d'une grande taille, et célèbre par sa valeur. Ils se battirent quelque temps avec un égal avantage; enfin, le barbare ayant déchargé sur la tête de Manuel un si rude coup, qu'il lui abattit la visière de son casque, Manuel prit ce moment pour le saisir au corps, lui arracha son épée, et le fit prisonnier. Il vouloit courir à de nouveaux dangers; il fut retenu par Ducas, Cantacuzène, et Bacchin même, qui, ne pouvant se faire entendre autrement, lui montroit les cheveux de sa tête, pour signifier qu'il alloit être accablé d'une foule d'ennemis. Cantacuzène avoit perdu deux doigts dans ce combat. L'empereur vint rejoindre ses troupes avec quarante prisonniers. Il vit bientôt arriver des députés du prince de Servie pour demander la paix; et, sur l'ordre qu'en donna Manuel, le prince vint lui-même se jeter à ses pieds; il se reconnut vassal de l'empire, promit avec serment de le servir fidèlement, et de suivre l'empereur avec deux mille hommes dans toutes les guerres d'Occident. Pour les expéditions qui se feroient en Asie, il s'engagea à fournir cinq cents hommes: par les traités précédens, les rois de Servie n'en fournissoient que trois cents. Après ces succès, l'empereur se rendit à Constantinople.

Manuel ne pardonnoit pas aux Hongrois d'avoir joint leurs armes à celles des Serves. Pour garder une apparence de modération, il écrivit d'abord à Géisa, roi de Hongrie, se plaignant d'avoir été injustement attaqué. Mais, comme il vouloit la guerre, de peur que ces plaintes ne fissent naître une négociation pacifique, il

An. 1151.
*Cinn. l.* 3, c. 10, 11.
*Nicet. l.* 2, c. 7.
*Otho Fris. chron. l.* 7, c. 34.
*Idem, de*

*gest. Frid. l.* 1, *c.* 30; *l.* 2, *c.* 31.

eut soin d'y joindre des menaces. Géisa étoit alors absent de ses états; il faisoit la guerre en Russie. Ce fut pour Manuel une raison de se mettre plus tôt en campagne. Il traversa la Save dans des canots, chaque cavalier tenant par la bride son cheval, qui passoit à la nage. Au-delà du fleuve étoit la ville de Zeugmine, bâtie par les Hongrois. Manuel n'espérant pas la prendre d'emblée, et, ne voulant pas s'y arrêter, y laissa Théodore Vatace, son beau-frère, avec une partie de son armée pour en faire le siége, et s'avança entre la Save et le Danube, portant partout le ravage. Une armée de Hongrois marcha pour couvrir le pays; et dès qu'elle fut en présence, un cavalier d'une taille et d'une force extraordinaire s'en détacha, et vint à course de cheval droit à l'empereur, qui étoit à la tête de ses troupes. Manuel le prévint d'un coup de lance au travers de la visière de son casque, et le renversa mort. L'armée hongroise, déjà effrayée de ce coup, s'apercevant qu'elle étoit inférieure en nombre, n'osa hasarder le combat, et prit la fuite. L'empereur continua ses ravages, ruina le palais du roi de Hongrie, passa au fil de l'épée ou fit prisonniers hommes, femmes, enfans, et réduisit en désert le pays entre les deux fleuves. Il revint ensuite à Zeugmine, que Vatace assiégeoit. Les habitans, n'espérant aucun secours, offrirent de rendre la ville à condition qu'on leur laisseroit la vie et la liberté de se retirer. Cette proposition étant rejetée, ils sortirent tête nue, la corde au cou, et vinrent se prosterner aux pieds de l'empereur. Il en eut pitié, défendit de leur faire aucun mal, leur permit d'aller où ils voudroient; mais il abandonna la ville au pillage.

Les Grecs se rapprochoient de la Save, traînant après eux une multitude de prisonniers, lorsqu'ils apprirent que le roi de Hongrie, après avoir terminé avec gloire la guerre contre les Russes, marchoit à la tête d'une grande armée pour les combattre. Ce fut pour Manuel

la nouvelle la plus agréable. Il fait aussitôt repasser la Save aux bagages et aux prisonniers avec une garde suffisante; et comme la plupart de ses officiers lui conseilloient d'en faire autant, pour ne pas se hasarder à un combat inégal: *Ce ne sont que des loups*, leur dit-il, *et non pas des lions qui fuient avec leur proie à la vue des bergers et des chiens*. Il ordonne au commandant, qui alloit passer sur la rive opposée, d'y retenir tous les canots sans en renvoyer un seul, quelque prière qu'on lui en fît, jusqu'après la bataille: *Non pas même*, lui dit-il, *quand je vous l'ordonnerois moi-même; autrement, je vous ferai pendre*. Il vouloit forcer les soldats à vaincre ou à mourir. En ce moment arriva un prisonnier grec, qui, s'étant sauvé du camp ennemi, vint dire que l'armée hongroise étoit partagée en deux corps; que le roi n'étoit pas à la tête de celui qui approchoit; qu'il en avoit donné le commandement à son oncle Bélosis. Manuel marche en diligence à la rencontre de Bélosis; mais, la nuit l'ayant surpris en chemin, il se couche tout armé sur son bouclier, et ordonne à ses soldats d'en faire autant. Le lendemain Bélosis, sous prétexte d'un ordre de son maître, mais en effet par crainte, retourne en arrière, et passe le Danube. L'empereur le suit, traverse le fleuve après lui, et campe en présence. Comme l'ennemi n'osoit sortir de son camp, posté dans un lieu avantageux, Manuel détache Borise, avec ordre de passer le Témisès, aujourd'hui Témès, et de faire le dégât dans toute la contrée. Borise étoit un Hongrois, fils naturel du roi Caloman, qui, ayant disputé sans succès la couronne à Béla, neveu de Caloman, et roi de Hongrie, s'étoit réfugié à la cour de Jean Comnène. Ce prince l'avoit élevé aux honneurs, et lui avoit même fait épouser une de ses parentes. Il s'acquitta avec zèle et intelligence de sa commission, désola toute la contrée, et battit trois corps de Hongrois. Géisa, qui se trouvoit de ce côté là avec les troupes qu'il

s'étoit réservées, se mit à la poursuite de Borise. Mais celui-ci, ayant marché toute la nuit à la lueur d'un grand nombre de flambeaux, qui lui étoient nécessaires dans ce pays inconnu, échappa, et revint au camp avec un grand butin. Selon Othon de Frisingue, Borise fut défait dans un combat contre les Hongrois, et tué par un Cuman qui étoit à son service. Mais je ne sais à quelle année cet événement peut être rapporté. Géisa, qui évitoit d'en venir aux mains avec l'empereur, avoit repassé le Danube, et Manuel, ne trouvant point d'obstacle, prit et pilla plusieurs villes. Chargé de leurs dépouilles, il se préparoit à suivre Géisa sur l'autre bord, et à lui livrer bataille, lorsqu'il reçut une ambassade de ce prince qui demandoit la paix. Manuel accorda une trève pour le reste de l'année, et remit la décision de la paix à une négociation ultérieure. Il reprit le chemin de Constantinople, où il rentra avec un riche butin et une infinité de prisonniers. Ce fut un triomphe auquel le prince donna le plus grand éclat. Il avoit fait revêtir de superbes habits les prisonniers serves et hongrois, dont plusieurs étoient distingués par leur noblesse. Ils ne marchoient pas ensemble et confusément, mais en ordre et par bandes séparées, ce qui les faisoit paroître en plus grand nombre. Cette pompe brillante, promenée par toute la ville, élevoit le cœur des spectateurs; chacun croyoit partager l'honneur de la victoire, et l'ardeur dont ils s'embrasoient préparoit à Manuel de nouveaux soldats.

Il en eut besoin cette année même. Pendant qu'il goûtoit le plaisir des acclamations populaires, il apprit que les Patzinaces avoient passé le Danube, et qu'ils ravageoient la frontière de Bulgarie. Il fit partir aussitôt des troupes sous la conduite d'un général nommé Calaman, fils de Borise. Cette expédition eut du moins l'avantage de servir de contre-poison aux flatteries des courtisans. Calaman fut battu, perdit grand nombre de

soldats, et mourut lui-même de ses blessures. Les Patzinaces, après avoir pillé le pays, chargèrent le butin sur leurs chevaux et repassèrent le Danube. La guerre ne coûtoit rien à ces barbares. Nul embarras, nul bagage que leurs armes; c'étoit une trousse de flèches, une rondache, et pour quelques-uns une lance. Ils se nourrissoient de pillage, buvoient le sang de leurs chevaux et le lait de leurs cavales. Pour bateaux ils n'avoient besoin que d'un ballon; c'étoit un sac de cuir rempli de paille, si bien cousu, que l'eau n'y pouvoit pénétrer. Le Patzinace, assis dessus avec sa selle et ses armes, tenoit la queue de son cheval, qui nageoit devant lui, et passoit ainsi les plus grands fleuves. Une expédition militaire n'étoit pour eux qu'une promenade.

Nicolas Musalon, patriarche de Constantinople depuis trois ans, n'avoit jamais été tranquille. On regardoit sa promotion comme irrégulière, parce qu'ayant été archevêque de Cypre, il avoit volontairement renoncé à l'épiscopat, dont il s'étoit lui-même reconnu indigne. Après avoir long-temps résisté à ces murmures, il se démit enfin du patriarchat. On lui donna pour successeur le moine Théodote, qui ne siégea que deux ans. Après sa mort, Manuel nomma un autre moine nommé Néophyte, qui ne reçut pas l'onction épiscopale, et fut chassé au bout de cinq mois, parce qu'autrefois, étant dans l'ordre des lecteurs, il avoit quitté le service de l'église pour reprendre l'habit séculier. Constantin Chliarène, sacellaire de la grande église, fut mis à sa place, et n'y vécut que deux ans. Luc Chrysoberge lui succéda : en sorte qu'en moins de cinq ans Constantinople vit cinq patriarches.

*Pagi ad Baron.*
*Fleury, hist. ecclés. l. 69, art. 52.*
*Oriens christ. t. 1, p. 268, 269.*

# LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

An. 1152. Cinn. l. 3, c. 16.

DANS l'intervalle de ses guerres, Manuel y préparoit ses troupes par des exercices continuels. Dès le commencement de son règne, il avoit fait de grands changemens dans l'armure des Grecs. Au lieu de leurs rondaches légères et des flèches qui faisoient toutes leurs armes offensives, il leur fit prendre de grands boucliers et de longues javelines. Mais il s'attacha surtout à former une bonne cavalerie. Il étoit lui-même toujours à cheval, et faisoit exécuter à ses cavaliers toutes les évolutions en usage dans la guerre. Partagés en deux corps, ils représentoient des combats; et Manuel à leur tête, portant une javeline plus pesante et plus longue que toutes les autres, leur donnoit les leçons et l'exemple pour attaquer et pour se défendre. Raymond, prince d'Antioche, lorsqu'il vint à Constantinople, fut témoin de ces exercices. Il passoit pour le guerrier le plus vigoureux de son temps; on l'appeloit *l'Hercule d'Antioche.* Il ne put cependant manier qu'avec peine la javeline et le bouclier de Manuel.

Cinn. l. 3, c. 13. Nicet. l. 3, c. 1.

Géisa, roi de Hongrie, attendoit la décision de l'empereur au sujet de la paix qu'il avoit demandée. Manuel, pour toute réponse, porta la guerre dans son pays, et vint lui-même à Sardique se mettre à la tête de ses troupes. Cependant Géisa, à force de prières, détourna l'orage; il obtint encore une trève qui ne devoit pas être de longue durée, et Manuel tourna ses armes contre les Serves. Il leur inspira tant de terreur, qu'ils renoncèrent à leur alliance avec les Hongrois, et reconnurent pour seigneur suzerain l'empereur grec. Ayant congédié une partie de son armée, il se retira avec le reste dans la

Pélagonie. Les plaines fertiles de cette contrée étoient propres à faire subsister sa cavalerie. C'étoit d'ailleurs une position commode pour veiller sur les mouvemens des Hongrois, dont le caractère remuant le tenoit en défiance. Quoique dans les joûtes qui se faisoient tous les jours on ne se servît que de javelines sans fer, ou dont la pointe étoit garnie d'un bouton, il arrivoit assez souvent de fâcheux accidens. Jean Comnène, neveu de Manuel, et fils de défunt Andronic, jeune prince très-aimable et parfaitement beau, eut un œil crevé par un chevalier italien. Pour le consoler de cette disgrâce, le prince lui conféra la charge de protovestiaire, et bientôt après il l'éleva au rang de protosébaste.

Ces faveurs piquèrent la jalousie d'Andronic, fils d'Isaac, oncle de Manuel. Il faisoit alors la guerre en Cilicie. Avec tous les talens capables de séduire, c'étoit l'âme la plus vile et la plus corrompue. Bienfait de sa personne, d'un courage de héros et d'une force d'athlète, s'énonçant avec facilité et avec grâce, nourri, élevé avec Manuel, il l'accompagnoit dans tous ses exercices, il l'amusoit par son humeur enjouée, et ne lui plaisoit que trop par la conformité de ses mœurs. Tous deux débauchés jusqu'à l'inceste, tandis que Manuel entretenoit Théodora, sa nièce, Andronic vivoit publiquement avec Eudocie, sœur de Théodora, et, dans cet accord d'inclinations scandaleuses, il se vantoit d'être plus régulier que Manuel, parce qu'Eudocie n'étoit que sa cousine. Cette plaisanterie libertine n'étoit pas du goût de Manuel; elle choquoit encore davantage Jean le protovestiaire, frère des deux princesses concubines, et Jean Cantacuzène, qui avoit épousé Marie, leur sœur. Ils agissoient de concert pour perdre Andronic; mais celui-ci, aussi adroit que méchant, se débarrassoit aisément de tous les piéges que lui tendoient ces deux seigneurs, beaucoup plus honnêtes gens que lui, mais fort inférieurs en génie.

*Nicet. l. 3, c. 1.*

Cinn. l.3, c. 14, 15, 16. Avant que de partir pour la Hongrie, l'empereur l'avoit envoyé en Cilicie. Ce pays étoit alors agité de grands troubles, et l'empire couroit risque de perdre tout le fruit des victoires que l'empereur Jean y avoit remportées. Thoros, nommé *Théodore* par les Grecs, prince d'Arménie, qui avoit succédé à son frère Léon, sortit des défilés du mont Taurus, et, comptant sur sa propre valeur, et sur celle de ses troupes endurcies aux fatigues par une vie presque sauvage, il entreprit la conquête de la Cilicie, que les princes d'Antioche avoient long-temps disputée aux Grecs, et dont ils regrettoient la perte. Thoros étoit personnellement animé contre les Grecs; il avoit été pris autrefois dans les guerres de l'empereur Jean; et, ayant été conduit à Constantinople, il s'étoit échappé de prison. De retour en Cilicie, il ne respiroit que vengeance; il avoit battu plus d'une fois les commandans des troupes grecques. Andronic, malgré son grand courage, ne fut pas plus heureux. Ayant appris que Thoros étoit dans Mopsueste, il va l'y assiéger, et, laissant à ses lieutenans la conduite du siége, il passe le temps avec des femmes, à table, au théâtre, s'étant fait suivre d'une troupe de comédiens, dont il faisoit plus de cas que de ses officiers et de ses soldats. Thoros, qui n'entendoit rien aux pièces de théâtre, mais qui savoit la guerre, et ne dormoit pas toutes les nuits, en ayant observé une très-obscure, dans laquelle il tomboit beaucoup de neige, fait ouvrir les portes de la ville, sort avec toutes ses troupes, fond sur l'ennemi, renverse, terrasse tout ce qu'il rencontre, et met le reste en fuite. Andronic, réveillé par le fracas et les cris, saute sur son cheval, prend ses armes, court au bruit qu'il entend, donne des preuves sanglantes de son courage; mais, bientôt enveloppé, il s'ouvre un passage à coups de lance; et, ne voyant aucun moyen de rallier ses troupes, que l'épouvante avoit dispersées, il fuit lui-même et gagne Antioche. Dans cette malheureuse sur-

prise périt Théodore Contostéphane, honoré du titre de sébaste. Il fut tué, non par un ennemi, mais par un officier grec, qu'il avoit desservi auprès de l'empereur, et qui prit cette occasion d'une basse et criminelle vengeance. Andronic, qui devoit être couvert de confusion, si l'habitude de la débauche n'émoussoit pas tout sentiment d'honneur, revint à la cour, en Pélagonie, aussi gai et aussi fier qu'il en étoit parti, faisant lui-même des plaisanteries de l'affront qu'il avoit reçu. Manuel, de son côté, voulant affoiblir l'idée de la perte qu'on avoit faite, affecta de lui faire un bon accueil; il continua de l'honorer publiquement de sa familiarité; il lui donna même le duché de Naïsse, de Branisoba et de Castorie; mais en particulier il le réprimanda vivement de sa négligence, et de cette pernicieuse mollesse qui sacrifioit au plaisir non-seulement sa propre gloire, mais même l'honneur et le salut de l'empire.

Eudocie ne quittoit pas Andronic. Elle l'avoit suivi en Cilicie, elle revint avec lui en Pélagonie. Cette princesse aguerrie n'avoit alors d'autre demeure que la tente d'Andronic. La conduite dissolue de Manuel ne lui faisoit pas perdre le droit d'arrêter ce désordre, mais lui en ôtoit la hardiesse. Les deux seigneurs intéressés à réprimer un scandale qui les rendoit la fable de toute l'armée résolurent d'en venir aux extrémités, et pendant une nuit ils vinrent se poster avec une escorte armée à la porte de la tente d'Andronic, pour le tuer dès qu'il sortiroit. Eudocie, plus vigilante, entendit le bruit des armes; et, s'étant instruite de l'embuscade, elle réveille Andronic, lui conseille de prendre les habits d'une de ses femmes, et de se sauver à la faveur de ce déguisement. Andronic rejette ce conseil; il ne veut pas, dit-il, être tué ou traîné à l'empereur en habit de femme. Il prend ses armes, coupe à coups de sabre la toile de sa tente, saute par-dessus une haie dont elle étoit bordée, et se sauve à la vue des assassins, qui de-

*Nicet. l.* 3, c. 2.
*Cinn. l.* 5, c. 17, 18.

meurent confus. Manuel n'en fit que rire. Il aimoit Andronic; mais il eut bientôt sujet de reconnoître qu'il aimoit le plus ingrat de tous les hommes. Andronic méditoit le plus noir de tous les forfaits; c'étoit de faire périr Manuel et de prendre sa place. Dans ce dessein, étant en Cilicie, il s'étoit lié d'amitié avec le roi de Jérusalem et le sultan des Turcs pour les mettre dans ses intérêts. A son retour en Pélagonie, il voulut encore s'appuyer d'un secours du côté de l'Occident. Dès qu'il fut revêtu du duché de Branisoba et de Naïsse, il fit savoir au roi de Hongrie que, s'il vouloit l'aider dans son dessein, il lui céderoit ces deux places. Mais, craignant que l'empereur ne découvrît cette intrigue, il lui en fit une fausse confidence, et lui dit que, par une feinte intelligence, il alloit attirer dans le piége les premiers seigneurs de Hongrie et les lui mettre entre les mains. L'empereur étoit mieux instruit qu'il ne pensoit. On avoit intercepté quelques-unes de ses lettres à Géisa qui dévoiloient toute la trahison. Manuel, pour le mieux convaincre, feignit de le croire, et l'exhorta même à continuer sa correspondance. Andronic profita de cette permission pour conclure son traité avec Géisa, et pour nouer une nouvelle intrigue avec Frédéric, empereur d'Allemagne, qui venoit de succéder à Conrad. Ces deux princes devoient lui envoyer des secours lorsqu'il en demanderoit pour l'exécution de son projet.

Ses pernicieux desseins étant découverts, il étoit veillé de trop près pour y réussir. L'armée grecque étoit campée près d'Héraclée, dans la Lyncestide, contrée de la Macédoine, qui dans ce temps-là, selon Cinname, faisoit partie de la Pélagonie. L'empereur, passionné pour la chasse, passoit le temps dans les forêts à poursuivre les ours et les sangliers; et, comme il avoit autant de force que de hardiesse, il se plaisoit à combattre à pied, un épieu à la main, ces terribles animaux. Souvent même il faisoit planter sa tente au milieu du bois, et y

passoit la nuit pour être en chasse dès le point du jour. Andronic, averti du lieu où le prince campoit, s'y transporte pendant la nuit avec ses gardes bien armés; c'étoient des barbares qu'il avoit amenés d'Orient, et qui s'étoient aveuglément dévoués à son service. Il les place en embuscade dans la forêt, et leur laisse son cheval, qu'il avoit choisi le plus vite à la course. S'étant vêtu d'une casaque italienne pour n'être pas reconnu, il approche de la tente de l'empereur sans autre arme qu'un poignard. Jean Comnène, le frère de sa maîtresse, fut le premier à le reconnoître; il en avertit la garde qui vielloit autour du prince, et qui mit aussitôt l'épée à la main. Andronic, se voyant découvert, se retire, et retourne au camp. Il fit encore une autre fois la même tentative, et n'eut pas plus de succès. Comme l'empereur revenoit au camp pour éviter de pareils attentats, il entendit derrière lui de grands cris; loin de fuir, il retourne aussitôt sur ses pas. C'étoit Jean Comnène, attaqué par un furieux sanglier. Manuel tue l'animal et regagne le camp. Il fut assez maître de lui-même pour ne faire sentir à Andronic aucune défiance. Il s'en falloit bien qu'Andronic fût aussi prudent. Il pansoit lui-même, avec un soin extraordinaire, le cheval dont je viens de parler. Un jour que l'empereur le vit dans cette occupation singulière : *Pourquoi donc*, lui dit-il, *cet animal vous est-il si cher? C'est*, répondit-il, *qu'il me servira à me sauver quand j'aurai abattu la tête de mon plus mortel ennemi.* C'étoit Jean Comnène, ou peut-être l'empereur même. Manuel feignit de n'y rien entendre. Il se contenta de faire observer toutes ses démarches tant qu'il fut dans ces contrées. Mais l'année suivante, dès qu'il fut de retour à Constantinople, il le fit enfermer dans la prison du palais.

Cependant le roi de Hongrie, peu instruit de ce qui se passoit auprès de Manuel, vint attaquer Branisoba. Manuel, moins surpris de cette rupture de la trève,

*Cinn. l.* 5, c. 19.
*Nicet. l.* 3, c. 1.

parce qu'il étoit informé des manœuvres d'Andronic, marche vers le Danube; et, pour engager les habitans de Branisoba à se bien défendre, il leur envoie la promesse d'un prompt secours dans une lettre portée par un soldat, qui devoit la faire passer dans la ville par le moyen d'une flèche. Le soldat ayant tiré de trop loin, la flèche avec la lettre tomba entre les mains des Hongrois, qui, prenant l'épouvante comme si Manuel eût déjà été sur eux, brûlèrent leurs machines, décampèrent en diligence, et gagnèrent le Danube, pour mettre le fleuve entre eux et l'empereur. Mais, le trouvant fort enflé par les pluies, ils tournèrent vers Zeugmine, où ils avoient une faction en leur faveur. L'empereur, informé de la levée du siége, ne se pressoit pas de les poursuivre. Apprenant que le prince de Bosnie, qui s'étoit joint aux Hongrois, retournoit dans son pays, il donne à Basile Zinzihic un détachement de ses meilleures troupes pour aller l'attaquer en chemin. Basile, se trompant de route, se met à la poursuite des Hongrois; et, les ayant atteints, il y jette d'abord le désordre, parce qu'ils s'imaginèrent que c'étoit l'empereur même qui leur tomboit sur les bras. Plusieurs se noyèrent en voulant passer le Danube. Mais, lorsqu'ils eurent reconnu que ce n'étoit qu'un détachement, et que l'empereur étoit encore éloigné, ils se rassurèrent, tournèrent visage, et taillèrent en pièces les troupes de Basile, qui fut assez heureux pour se sauver. A cette nouvelle Manuel fait partir Cantacuzène pour recueillir les débris de la défaite, enterrer les morts, et s'assurer de Zeugmine. Il se met lui-même à la poursuite des Hongrois; mais ils étoient trop avancés. Cantacuzène lui ramena chargés de fers les habitans de Zeugmine, qui étoient d'intelligence avec les Hongrois, et Manuel distribua ses troupes en quartier d'hiver près de Bérée en Macédoine.

An. 1153. Les ayant rassemblées au printemps, il se met en

marche, résolu de pénétrer jusqu'au centre de la Hongrie. Il étoit déjà au bord du Danube avec toute son armée, et quantité de vaisseaux qu'il avoit fait venir de Constantinople étoient prêts pour le passage, lorsque Géisa, se voyant menacé d'une ruine prochaine, lui envoya des députés, offrant de rendre les prisonniers, le butin, les armes, les chevaux, et à la place de ceux qui étoient morts, autant de chevaux hongrois. Manuel rejeta d'abord ces propositions. Il s'adoucit ensuite, et ce traité mit fin pour quelque temps à une guerre plus opiniâtre que dangereuse.

Manuel ne perdoit pas de vue le dessein qu'il avoit formé de rentrer en Italie. Aussi présomptueux que vaillant et infatigable, il se croyoit né pour réparer les fautes de ses prédécesseurs. Il ne se proposoit rien moins que d'arracher aux princes normands toutes leurs conquêtes, et de rendre à l'empire la Pouille, la Calabre et la Sicile. Le choix qu'il avoit fait d'Axuch, grand homme de guerre, mais peu instruit dans la marine, avoit fait échouer la première entreprise. Pendant qu'il se préparoit à une nouvelle expédition, le roi de Sicile lui demanda la paix. Roger venoit de mourir. Guillaume, son fils, qui lui succédoit, ne se croyoit pas assez affermi dans ses états pour soutenir une guerre. Il offroit à Manuel la restitution de tout ce que les troupes siciliennes avoient enlevé dans l'incursion qu'elles avoient faite en Grèce. Il promettoit de plus telle satisfaction que l'empereur jugeroit à propos d'exiger. Une si humble soumission ne fut pas capable de désarmer Manuel. Il renvoya sans réponse les ambassadeurs, travailla à mettre sa flotte en état de tenir la mer; et, avant qu'elle fût entièrement équipée, il fit partir les vaisseaux qui se trouvèrent prêts les premiers, sous le commandement de son oncle Constantin l'Ange, avec ordre d'attendre le reste sur la côte de Laconie. Avant son départ, Manuel, fort entêté des visions de l'astrologie, fit consulter la

An. 1154.
*Cinn. l.* 3 *c.* 12, 13.
*Nicet. l.* 2, *c.* 7.
*Romuald. Salern. chr.*

position des planètes pour prendre le moment le plus favorable ; et quand sa flotte fut sortie du port, étant averti qu'il y avoit eu erreur dans cette importante opération, il la fit revenir, et ne la laissa remettre à la voile qu'après une scrupuleuse observation qui promettoit un succès infaillible. Constantin, secondé d'un bon vent, arriva en peu de jours au port de Monembasie. Il y attendoit le reste des vaisseaux, lorsqu'il découvrit une flotte sicilienne qui revenoit d'Egypte chargée de richesse. Ne pouvant retenir son avidité, malgré les ordres de l'empereur qui lui avoit expressément défendu d'engager aucun combat avant la réunion de toute la flotte, il vogue à toutes voiles vers l'ennemi. Les Siciliens fuient d'abord en bon ordre ; mais, se voyant poursuivis en confusion, et s'apercevant du petit nombre, ils revirent de bord. En même temps le vent change, et devient contraire aux Grecs. Nicolas l'Ange, frère de l'amiral, prend la fuite avec la division qu'il commandoit. Tout se disperse. Constantin, abandonné et enveloppé, est pris avec son frère. On les conduit en Sicile, et Guillaume les fait mettre en prison. Manuel fut aussi surpris que honteux de cet échec ; les planètes lui avoient manqué de parole ; mais il trouva des raisons pour les excuser, et elles ne perdirent rien de leur crédit sur son esprit.

*Cinn. l. 4, c. 1. Guill. Tyr. l. 18, c. 7. Otho Fris. de gest. Frid. c. 2, 20, 23, 31. Upsperg. chron.*

L'espérance d'un puissant secours que devoit lui procurer l'alliance de l'empereur d'Allemagne le consola de la perte qu'il venoit de faire. Frédéric, neveu et successeur de Conrad, avoit fait dissoudre son mariage pour raison de parenté, et cherchoit une épouse dont la naissance pût faire honneur à la maison de Suabe. Ayant appris qu'on élevoit à Constantinople une jeune princesse fort belle, nommée Marie, fille d'Isaac, et nièce de Manuel, il la fit demander en mariage, promettant d'aider Manuel de toutes ses forces pour la conquête de l'Italie méridionale, et de tenir la parole qu'en

avoit donnée Conrad à son retour de Palestine. Manuel reçut avec joie cette proposition, et, pour arrêter les conditions du traité, il députa trois des principaux seigneurs, Michel Paléologue, Jean Ducas, et Alexandre, comte de Gravina. Ils trouvèrent Frédéric dans la ville d'Ancône. Mais ce prince avoit déjà changé d'avis. Il négocioit un mariage avec Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; et son armée se trouvant en trop mauvais état pour rien entreprendre en Italie, il étoit sur le point de repasser les Alpes. Il fallut donc se passer de son secours.

On en trouva un, moins puissant à la vérité, mais plus solide, dans un prince ennemi irréconciliable du roi de Sicile. Robert de Basseville, comte de Loritelle, neveu de Roger, avoit été chéri de son oncle, qui sembloit même le préférer à son fils. Guillaume en conçut une jalousie qui éclata lorsqu'il fut sur le trône. Robert, se voyant menacé de perdre son comté, se ligua secrètement avec Frédéric et avec Manuel contre Guillaume. Lorsqu'il vit une flotte grecque sur les côtes d'Italie, et une armée dans le pays, il leva l'étendard de la révolte et se joignit aux Grecs. Paléologue s'étoit déjà rendu maître de plusieurs places; il assiégeoit Bari par mer et par terre, lorsque Robert vint le joindre avec un grand nombre de troupes que son crédit lui avoit fait rassembler de la Pouille et de la Calabre. Les assiégés se défendoient avec vigueur, et le siége duroit depuis plusieurs jours sans aucune apparence de succès. Pour vaincre l'opiniâtreté des habitans, le comte de Gravina, qui étoit sur la flotte, s'avisa d'un moyen plus sûr et plus fort que toutes les machines de guerre. Il se charge d'or autant qu'il en peut porter, et se fait descendre sur le rivage. Là, déployant sa casaque, et montrant à ceux qui bordoient le haut des murs l'or dont elle étoit remplie, il s'écrie : *Que tous ceux qui veulent de l'or et la liberté viennent ici; ils trouveront l'un et l'autre.*

*Cinn. l. 4, c. 2, 3; et ibi Du Cange.*

A l'appât de ce métal séducteur, une foule d'habitans éblouis sort de la ville ; ils se jettent avec avidité sur le trésor qu'on leur présente, et crient : *Vive, vive l'empereur Manuel ! nous sommes à lui ; plus de guerre.* Les Grecs entrent dans la ville; mais la garnison, qui étoit nombreuse, se sauve dans la citadelle, qu'il fallut assiéger. Paléologue s'en rendit encore maître par un stratagème grossier, qui cependant lui réussit. Il y avoit dans cette place une église de Saint-Nicolas en grande vénération dans le pays. Une troupe de soldats, déguisés en moines, se présentent de grand matin à la porte de la citadelle, demandant avec instance d'être introduits pour satisfaire à leur dévotion. On leur ouvre un guichet, et, dès qu'ils sont entrés, ils tirent les épées cachées sous leur froc, massacrent les sentinelles ; et, maîtres des portes, ils introduisent l'armée. Les habitans, mécontens du roi de Sicile qui les accabloit d'impôts, détruisirent eux-mêmes cette citadelle, malgré les prières de Paléologue, qui auroit désiré de la conserver.

*Cinn. l. 4, c. 4, et ibi du Cange. Otho Fris. de gestis Frid. l. 2, c. 29.*

Les Grecs s'étoient divisés en plusieurs corps pour embrasser une plus grande étendue de pays. On n'avoit pas à combattre de grandes armées ; les seigneurs, fidèles à Guillaume, avoient armé leurs vassaux ; ce n'étoient que des pelotons de deux ou trois mille hommes, qui se jetoient dans les places pour les défendre, ou qui cherchoient à surprendre quelque détachement de l'armée grecque. Ce qui rendoit les succès des Grecs plus rapides, c'étoit le mécontentement des seigneurs et des peuples, qui, désirant depuis long-temps d'être délivrés de la tyrannie des rois de Sicile, se donnoient volontiers à leurs anciens maîtres. Une fourberie politique aidoit encore à leur faire ouvrir les portes des villes par les partisans de Frédéric. Les députés envoyés à ce prince avoient surpris des lettres de cet empereur, sur lesquelles ils avoient pris l'empreinte de son sceau. Reve-

nus dans la Pouille, ils publièrent que Frédéric cédoit aux Grecs le droit qu'il avoit sur les contrées maritimes; ce qu'ils prouvoient par des lettres scellées du sceau de ce prince. A ce mensonge ils joignoient l'argent pour corrompre les principaux, et, par ce double moyen, ils avoient disposé une grande partie du pays à se donner à eux. Ils avoient déjà pris Trani et Juvénace, près de Bari, et marchoient à Barlette, où s'étoit renfermé Richard, comte d'Andrie, place forte de la terre d'Otrante. Ce comte étoit un homme cruel, qui, pour la plus légère offense, faisoit couper les pieds et les mains, et arracher les entrailles. A l'approche de Jean Ducas, qui n'étoit suivi que de six cents chevaux et de quelque infanterie, il sort de Barlette à la tête de dix-huit cents chevaux, et d'une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de Ducas. Il est cependant battu et forcé de rentrer dans la place. On dit que, dans ce combat, Ducas tua de sa main trente cavaliers. Richard, ne voulant pas se laisser assiéger dans Barlette, qui n'étoit pas capable d'une longue résistance, se retira, et gagna le fort d'Andrie. Ducas, joint au comte Robert, le poursuivit, et Richard, qui se piquoit de valeur, sortit de la place et se rangea en bataille. Le combat fut vif et opiniâtre. Richard se croyoit déjà maître de la victoire, lorsqu'un prêtre de Trani, qui se trouvoit dans l'armée de Ducas, l'abattit d'un coup de pierre qui lui rompit une jambe. Le comte, se roulant par terre en faisant d'horribles imprécations, reçut un autre coup qui le laissa presque sans vie. Le prêtre accourt, lui arrache son épée, lui ouvre le ventre, et en tire les entrailles, dont il lui frappe le visage, exerçant sur cet impitoyable tyran une cruauté égale à la sienne.

La guerre ne s'étoit faite jusqu'alors que par des détachemens. On attaquoit, on emportoit des châteaux et des places. Les combats n'étoient que des sorties de garnisons, qu'on repoussoit sans beaucoup de peine, ou

*Cinn. l. 4, c. 5, 6; et ibi Du Cange.*

des rencontres de petits corps de troupes où les Grecs avoient ordinairement l'avantage. Le roi de Sicile, qui avoit déjà beaucoup perdu, fit passer en Italie une armée; et en même temps il arriva aux Grecs un nouveau renfort. Jean l'Ange, troisième fils de Constantin l'Ange et de Théodore Comnène, débarqua en Italie avec des troupes; et Jean Ducas s'étant joint à lui, ils allèrent assiéger un château dans la terre d'Otrante. Anscotin, chancelier du roi de Sicile, et général de ses troupes, marcha pour les combattre. Il étoit beaucoup plus fort en nombre, et ses troupes étoient mieux armées. Le courage des Grecs répara ces désavantages. Le combat, commencé au point du jour, se soutint jusqu'à midi avec un égal acharnement; et la victoire balançoit encore, lorsque les Siciliens, par un dernier effort, firent plier les Grecs. En ce moment Jean Ducas, rappelant tout son courage, et animant par ses paroles et par son exemple ses troupes particulières, se jette tête baissée au travers des ennemis. Le combat se renouvelle avec plus de fureur. Les Grecs, enfin vainqueurs, taillent en pièces un grand nombre de Siciliens; et, après les avoir quelque temps poursuivis, ils retournent au château qu'ils assiégeoient, le forcent, y trouvent quantité de provisions dont ils avoient besoin, et se retirent à Bari.

*Cinn. l. 4, c. 7.*

Cette victoire les rendit maîtres d'un grand nombre de places, et, entre autres, de Gravina, qui fut rendue au comte Alexandre. Le roi de Sicile perdoit peu à peu ses possessions d'Italie, et l'empire recouvroit son ancien domaine, lorsqu'il fit une perte plus importante que celle d'une bataille. Paléologue, qui par son génie et son expérience étoit l'âme de toute cette expédition, mourut de maladie à Bari. Ce guerrier, aussi pieux que vaillant, se voyant près de rendre les derniers soupirs, voulut mourir dans l'habit monastique, selon la dévotion de ce temps-là, et recommanda la conduite de la guerre à Jean Ducas, qui lui rendit les derniers devoirs.

Robert de Basseville, mécontent de Paléologue, s'étoit séparé des Grecs. Ducas s'empressa de regagner par ses libéralités l'amitié de ce comte puissant, dont le courage et les troupes étoient très-utiles à l'empire. Robert alla donc se rejoindre à Ducas. Ils prirent ensemble Polymile, Molisse, Masafra, et battirent à une lieue de Tarente l'armée sicilienne, commandée par Flaming, qui se sauva dans la ville. Ce général, très-hardi dès qu'il avoit perdu de vue l'ennemi, piqué des railleries des Tarentins, sortit en fanfaron, donnant parole qu'il alloit réparer son honneur, et reçut un nouvel affront. A peine se vit-il en présence des Grecs, que la peur le prit encore; il tourna le dos, fut reconduit dans Tarente par quelques escadrons, qui n'épargnèrent pas la queue de son armée. Les Grecs auroient volontiers attaqué la ville; mais l'entreprise leur paroissant trop difficile, ils se contentèrent de ravager la campagne. L'abondance régnoit dans ce pays fertile; et le soldat grec y trouva une si grande quantité de troupeaux, qu'il donnoit un bœuf ou treize moutons pour un écu de notre monnoie. On tira des fers quantité de prisonniers grecs détenus dans les châteaux. On alla ensuite assiéger Monopoli, ville maritime entre Bari et Brindes. Les habitans se défendirent d'abord avec opiniâtreté, dans l'espérance d'un secours que Flaming leur promettoit. En effet il s'avança jusqu'à une lieue de la ville. Mais, comme il n'osoit approcher de plus près, les assiégés, indignés de sa lâcheté, se rendirent. Les Grecs coururent aussitôt à Flaming, qui n'eut pas plus tôt aperçu les étendards de l'empire plantés sur les murs de Monopoli, qu'il se sauva le premier à toute bride, laissant derrière lui ses troupes, qui furent fort maltraitées. *Cinn. l. 4, c. 8, 9.*

Ducas, comblé de gloire, passa l'hiver à Monopoli. Il avoit sans doute à se féliciter d'un début si heureux. Mais ce guerrier, aussi prudent qu'il étoit brave, ne AN. 1155. *Cinn. l. 4, c. 10*

croyoit pas que les succès passés fussent garans de l'avenir. Il écrivit à l'empereur *qu'il n'auroit pas besoin de secours s'il n'avoit affaire qu'aux troupes siciliennes, qui étoient pour lors en Italie, aussi souvent battues qu'attaquées; mais que le roi Guillaume armoit par terre et par mer, et qu'on alloit avoir sur les bras toutes les forces de la Sicile.* Il terminoit sa lettre en ces termes : *Toutes les paroles de votre majesté sont pour moi des leçons toujours présentes à mon esprit. Je lui ai plus d'une fois entendu dire qu'entreprendre de grandes choses avec peu de forces, si l'on réussit, c'est se couvrir de gloire; mais, si l'on échoue dans l'exécution, c'est s'attirer une double honte, celle du mauvais succès, et celle de l'entreprise.* En attendant l'effet de sa demande, il se mit en campagne au commencement du printemps, et, après avoir pris Ostune, à moitié chemin de Monopoli et de Brindes, il alla camper, la veille de Pâques, aux portes de cette dernière ville. L'armée grecque passa ces saints jours sans faire aucun mouvement pour l'attaque. Ce que les habitans attribuant à lâcheté, vinrent insulter le camp, et furent vivement repoussés. Les fêtes étant passées, on dressa les batteries. Les murailles, qui étoient d'ancienne construction, paroissoient à l'épreuve des plus fortes machines. Mais les pierres qu'on lançoit sans cesse dans la ville y faisoient une si terrible exécution, que les habitans demandèrent à capituler. Les conditions étant acceptées, les Grecs furent reçus dans la ville. La garnison se retira dans la citadelle, bien résolue de s'y défendre jusqu'à l'arrivée du roi de Sicile.

*Cinn. l.* 4, c. 11.

Guillaume avoit mis en mer une grande flotte, et, ayant passé le détroit, il marchoit lui-même à la tête d'une armée pour aller combattre les Grecs. Comme il avoit toute la largeur de l'Italie à traverser, il détacha de sa flotte une nombreuse escadre, et l'envoya d'avance s'emparer du port de Brindes. A cette nouvelle, Ducas

quitte le siége de la citadelle ; il partage son armée en deux corps : l'un, formé des troupes italiennes, sort de la ville, sous la conduite de Robert et de Jean l'Ange, pour s'opposer à Guillaume. Ducas se met à la tête de l'autre, composé de la cavalerie grecque, armée de toutes pièces. Il n'avoit que quatorze vaisseaux, et l'escadre ennemie étoit beaucoup plus forte. Il leur ordonne de prendre le large en côtoyant la flotte sicilienne, de la laisser entrer dans le port, et de lui fermer ensuite la sortie, tandis qu'il la foudroieroit par les décharges de ses machines placées autour du port sur le rivage, et par les traits de sa cavalerie, dont elle seroit environnée. Pour animer le courage de ses troupes qui sembloient effrayées du nombre des vaisseaux ennemis, il leur fait accroire que ce jour-là même alloit arriver une grande flotte de Constantinople : *Et quelle honte pour nous*, leur dit-il, *si après tant de combats, tant de siéges et de fatigues, nous laissons à d'autres l'honneur de recueillir le fruit de toutes nos victoires !* Dès que les Siciliens furent entrés dans le port, les vaisseaux grecs se rapprochent et ferment l'entrée. En même temps les pierres et les gros javelots partent de toutes les machines, et ce furieux orage perce, fracasse, écrase et les hommes et les bâtimens. Quatre navires, poussés par les rameurs avec trop de violence, viennent échouer au rivage, et sont pris par les Grecs. Les autres, quoique maltraités, forcent l'issue, et, fuyant à toutes voiles, gagnent la haute mer. Un cavalier grec, nommé Scaramancas, d'une force extraordinaire, se signala par un effort de courage semblable à celui du fameux Cynégyre à la bataille de Marathon. S'étant jeté dans l'eau avec son cheval, il saisit la poupe d'un vaisseau sicilien ; et, la tenant fortement jusqu'à ce qu'on lui eût abattu la main d'un coup de sabre il donna aux vaisseaux grecs le temps d'accourir et de s'emparer du navire. L'escadre sicilienne ayant pris la

fuite, les Grecs retournèrent au siége de la citadelle. Les mineurs, attachés au pied de la muraille, travaillent de toutes leurs forces à en détacher les pierres. Elles étoient si bien jointes, que le mur tout entier ne faisoit qu'une seule masse. Les assiégés se moquoient de leurs efforts. Cependant ils vinrent à bout de creuser jusque sous les fondemens; ils mirent ensuite le feu aux étançons dont ils soutenoient la muraille à mesure qu'ils avançoient dans leur ouvrage. Le mur s'écroula avec un grand fracas, entraînant dans sa chute ceux qui le défendoient. Mais cette brèche ne fit que découvrir un second mur qu'il fallut encore attaquer.

*Cinn. l. 4, c. 12, 13. Guill. Tyr. l. 18, c. 8. Robert de Mont. chr. Radulf. de Diceto chr. Romuald Salern. Chron. Fossæ novæ. Du Cange, not. in Cinn. p. 454.*

Dans cette conjoncture arrivèrent d'un côté Alexis Comnène, de l'autre le roi Guillaume. Alexis, fils d'Anne Comnène, revêtu de la qualité de grand-duc, étoit envoyé pour se mettre à la tête de l'expédition. Il avoit ordre de ne débarquer en Pouille qu'après avoir levé des troupes à Ancône et sur le reste de la côte, afin d'être en état de résister à l'armée nombreuse qu'amenoit le roi de Sicile. Alexis étoit un de ces guerriers de cour que la naissance ou l'intrigue jettent à la tête des armées, et dont l'orgueilleuse impéritie ne réussit qu'à ruiner les opérations des habiles généraux. Il ne fit rien de ce qui lui étoit ordonné; et, impatient de commander, il vint d'abord joindre Jean Ducas, inférieur en grade, mais très-supérieur en mérite. Il prit aussitôt le commandement général. Il trouvoit les affaires dans un état florissant. Il ne restoit à Guillaume en Italie que Naples, Amalfi, Salerne, Troie, Melfes, Tarente, et les places de la Nouvelle-Calabre. La Pouille, et toute la côte inférieure du golfe Adriatique, excepté les possessions de Robert de Basseville, appartenoient déjà aux Grecs. A l'arrivée d'Alexis, tout changea de face. Robert quitta l'armée grecque et se retira vers Bénévent, sous prétexte d'aller chercher de nouveaux renforts. Les cavaliers de la marche d'Ancône demandèrent qu'on leur don-

blât la paie; et sur le refus ils retournèrent dans leur pays. Guillaume, instruit de ces désertions, marche droit à Brindes. La garnison de la citadelle reçut la nouvelle de son approche avec des cris de joie, et fit une sortie. Les Grecs la repoussèrent; mais ils furent bientôt obligés d'abandonner le siége pour aller au-devant du roi de Sicile, qui venoit par terre. Du côté de la mer, sa flotte vint mouiller à une petite île, vis-à-vis de Brindes. Les Grecs auroient dû d'abord attaquer la flotte, dont ils avoient déjà battu une partie; ils auroient pu la défaire avant l'arrivée de Guillaume. L'attente d'un renfort de vaisseaux qui n'arriva pas, leur fit manquer l'occasion, et Guillaume vint camper à deux lieues de leur camp. Les coureurs de l'armée grecque eurent d'abord quelque avantage sur ceux de l'armée sicilienne; mais la bataille décida du sort de l'Italie. Les Impériaux, fort inférieurs en nombre, furent entièrement défaits après une longue résistance. Tout se dispersa; Alexis et Jean l'Ange se sauvèrent dans Brindes. Jean Ducas fut pris après s'être courageusement défendu. Brindes ouvrit ses portes au vainqueur, et Alexis fut fait prisonnier avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Les barons rebelles qui avoient pris le parti des Grecs tombèrent entre les mains du roi. Il fit pendre les uns, crever les yeux aux autres. Robert de Basseville eut le bonheur d'échapper; il s'exila lui-même, et ne revint en Italie qu'après la mort de Guillaume. Le vainqueur marcha ensuite à Bari, le prit et le ruina. Il recouvra toutes les places qu'on lui avoit enlevées.

Manuel, affligé de ces pertes, ne perdit pas néanmoins l'espérance de les réparer. Un autre Alexis, grand-écuyer, fils d'Andronic, frère de Manuel, fut envoyé à Ancône pour y lever de nouvelles troupes, recueillir les débris de l'armée vaincue, et ranimer le courage des seigneurs italiens révoltés contre Guillaume. Dès le temps du siége de Corfou, Manuel, voyant la mau-

*Cinn. l. 4, c. 14. Nicet. l. 2, c. 8, Guill. Tyr. l. 5, c. 8. Chron. Pisan. Romuald. Salern. chr. Platina in*

*Adriano* IV. *Pagi ad Baron.*

vaise disposition des Vénitiens, avoit contracté une étroite alliance avec la ville d'Ancône, pour avoir une place de sûreté d'où il pût porter ses armes dans les diverses contrées de l'Italie. Alexis se rendit donc dans cette ville, d'où il envoya Constantin Otus et le comte André pour rassembler des soldats. Le pape Adrien IV voulut empêcher Constantin de faire des levées sur les terres de l'Eglise. Ce pape avoit d'abord été ennemi de Guillaume, et favorisoit les seigneurs rebelles. Manuel, profitant de ces brouilleries, lui avoit député Paléologue à Bénévent pour lui offrir cinq mille livres d'or, avec promesse de chasser Guillaume de l'Italie, s'il vouloit lui donner trois villes sur le golfe Adriatique. Guillaume, averti de cette négociation, avoit tâché de la rompre en se réconciliant avec le pape avant que d'aller combattre les Grecs. Adrien y étoit assez porté de lui-même; mais plusieurs cardinaux, ennemis du roi de Sicile, s'y étoient opposés. Après la victoire de Guillaume, Adrien n'osa plus rejeter ses propositions; il le reconnut pour roi des Deux-Siciles, ce qu'il avoit refusé jusqu'alors, et se déclara contre l'empire grec. Un grand nombre de seigneurs de l'état ecclésiastique, que Manuel avoit eu soin de gagner, n'en furent que plus animés à favoriser Constantin. Ils lui prêtèrent main forte pour lever des soldats; et, malgré l'excommunication lancée contre eux, ils le servirent avec tant de zèle, qu'un d'entre eux, effrayé de l'anathème, ayant changé de parti, ils le chassèrent de ses terres; et, par un singulier caprice, épargnant sa personne, ils prétendirent le flétrir en faisant souffrir à son cheval le supplice de l'estrapade. S'étant eux-mêmes révoltés contre le pape, ils le forcèrent à lever l'excommunication. Alexis, ayant donc mis sur pied une nouvelle armée, rentra en Pouille, d'où Guillaume s'étoit retiré, et reprit plusieurs places. Mais, bien persuadé qu'il seroit difficile de conserver ces conquêtes, il fut le premier à porter Manuel à la paix avec le roi

de Sicile; et, en ayant reçu la permission, il entama une négociation avec Maïus, amiral de la flotte sicilienne. Comme l'affaire traînoit en longueur, Guillaume, pour en accélérer la conclusion, donna ordre à son amiral d'aller avec quarante vaisseaux légers, chargés de quatre mille hommes, chercher la flotte des Grecs et braver l'empereur jusqu'aux portes de Constantinople. Maïus part au mois de juin, rencontre la flotte de Manuel à Nègrepont, c'est l'ancienne Chalcis en Eubée; il la défait, brûle les vaisseaux, prend la ville, et vogue vers Constantinople. Manuel étoit absent, et le port se trouvoit alors sans défense. L'amiral sicilien pénètre jusqu'au palais de Blaquernes, cueille des fruits dans les jardins de l'empereur, lance sur les bâtimens des flèches dorées ou argentées, et, retournant ensuite, il s'arrête vis-à-vis du grand palais, à l'entrée du Bosphore, dans la Propontide; et là, en présence de tout le peuple assemblé en tumulte sur le rivage, il fait proclamer Guillaume *roi de Sicile, maître d'Aquilée, de Capoue, de Pouille, de Calabre, et de toutes les îles comprises dans l'étendue de ces pays, sur lesquels Manuel n'avoit aucun droit.* Toute la flotte applaudit par de grandes acclamations. Il laissa la ville dans une extrême agitation; et, fier d'avoir insulté l'empereur jusque dans sa capitale, il retourne en Sicile au mois de septembre. Ce fut pour Guillaume un sujet de triomphe. Mais Manuel, peu sensible à cette vaine bravade, n'en daigna montrer aucun ressentiment.

Malgré ces succès Guillaume souhaitoit la paix. Il étoit content d'éloigner les Grecs de l'Italie et de recouvrer les places qu'ils lui avoient enlevées. Manuel, dont les finances s'épuisoient, ne la désiroit pas moins. Il avoit recommandé à Alexis d'en ménager les occasions. Les prisonniers grecs détenus en Sicile n'aspiroient qu'après la liberté. Les mauvais traitemens les avoient tellement abattus, qu'ils s'étoient engagés par

*Cinn. l.* 14, *c.* 15; *et ibi Du Cange. Nicet. l.* 2, *c.* 8. *Chron. Cassin.*

serment à renoncer à la conquête de l'Italie. L'empereur, instruit de cette promesse téméraire, leur en fit des reproches par des lettres foudroyantes, et manda en même temps à Guillaume *qu'il ne devoit pas compter sur des sermens extorqués par violence ; que ces misérables lui promettoient ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, et que, pour lui, qui étoit le maître, loin de ratifier leur parole, il étoit bien résolu de ne quitter les armes qu'après avoir remis l'empire en possession de l'Italie et de la Sicile, ses anciens domaines.* Une protestation si opiniâtre n'ôta pas à Guillaume l'espérance d'un accommodement. Il savoit qu'avec les caractères violens et impétueux, tels que celui de Manuel, jamais la réconciliation n'est plus proche que quand la colère les a jetés hors de mesure. Il lui répondit donc par une lettre pleine d'adresse, qui mérite d'être rapportée.

« Généreux empereur, si votre dessein étoit de vous « venger, votre majesté doit être satisfaite. Vous avez « pris en Italie plus de trois cents places, et vous vous « êtes acquis une gloire à laquelle nul empereur n'a « pu atteindre depuis Justinien. Comparez, je vous « prie, l'incursion passagère que nous avons faite en « Grèce avec vos conquêtes d'Italie. Vos soldats y sé- « journent depuis deux ans; que de ravages ! que de « massacres ! Plus du tiers de cette terre infortunée est « abreuvée de sang. Mettez dans la balance les maux « que nous avons faits et ceux que nous avons soufferts. « Si votre majesté nous trouve trop au-dessous de sa gran- « deur pour entrer en compte avec elle, tournez vos « regards sur vos prédécesseurs, comparez-vous avec « eux. N'y a-t-il jamais eu de peuple qui ait attaqué « l'empire ? L'empire n'a-t-il jamais donné la paix à ceux « qui l'avoient attaqué ? Robert, si le nom de ce guerrier « ne blesse pas vos oreilles, ce Robert, qui fit trembler « Dyrrachium, a livré à votre aïeul de sanglans com-

« bats. Votre aïeul cependant fit la paix avec lui, et le « laissa retourner en Italie sans l'y poursuivre. Vous « nous y avez poursuivis; vous nous y avez enlevé pres- « que toutes nos possessions. Encore une fois, grand « prince, vous n'êtes que trop vengé. Il vous sera glo- « rieux de nous faire sentir votre générosité après nous « avoir fait éprouver votre puissance. Devenus vos amis, « nous remettrons avec joie entre vos mains ces guer- « riers illustres que le sort des armes a fait tomber dans « les nôtres. Si vous continuez la guerre, qui pourra « nous faire un crime de nos efforts pour nous défen- « dre? L'agresseur a l'avantage de la hardiesse; celui « qui se défend a pour lui la justice; il a pour lui la « nécessité, l'arme la plus forte que la nature ait fournie « aux hommes. Il ne tient qu'à vous, prince, de l'arra- « cher de nos mains. Terminons cette querelle san- « glante par un traité durable. Nous vous en conjurons « par l'amour de vos peuples, pour qui une paix assu- « rée sera plus heureuse que des espérances de vic- « toires. »

Cette lettre où Guillaume, en ménageant la vanité de l'empereur, avoit su mêler aux excuses des traits d'intrépidité, fit impression sur Manuel. Il la relut plusieurs fois; et, croyant son honneur à couvert, il consentit à entrer en négociation. On convint que Guillaume rendroit les prisonniers sans rançon, qu'il restitueroit tout ce que ses troupes avoient enlevé dans leur incursion en Grèce, à l'exception des ouvriers en soie, qu'il pourroit garder en Sicile. Ce fut le seul profit que produisit cette guerre. La Sicile s'enrichit en se peuplant de manufactures qui fournirent des étoffes de soie à toute l'Europe. On ne les tiroit auparavant que de la Grèce et des autres parties de l'empire d'Orient. L'île d'Eubée étoit depuis long-temps renommée pour les ouvrages de tissure, et dès le temps de Darius, fils d'Hystaspe, les habitans d'Erétrie, qui avoient les premiers résisté à

ses armes, furent emmenés prisonniers en Perse pour y travailler aux étoffes précieuses. Guillaume convint encore d'aider l'empereur de ses troupes dans toutes les guerres qu'il auroit en Occident. A ces conditions la paix fut conclue pour trente ans. Ce fut ainsi que finit cette guerre, où l'empire avoit perdu beaucoup d'argent et de troupes, sans autre fruit que d'avoir affermi davantage la puissance qu'il avoit entrepris de détruire. Manuel devint sincèrement ami de Guillaume : il lui accorda le titre de roi, qu'il ne lui avoit jamais donné jusqu'alors; et, après sa mort, lorsque Simon, fils naturel de Roger, forma le dessein de s'emparer de la Sicile, Manuel lui refusa le secours qu'il demandoit contre l'héritier légitime.

*Cinn. l. 4, c. 16, 17. Nicet. l. 3, c. 1. Guill. Tyr. l. 18, c. 10, 23. Chron. S. Antonini.*

Pendant que Manuel employoit ses généraux à disputer au roi de Sicile la possession de l'Italie méridionale, il s'étoit en personne transporté en Asie. Les Turcs lui avoient enlevé plusieurs villes dans le Pont et dans la Cappadoce. Il leur livra bataille dans la petite Phrygie, les défit, ravagea leurs terres, et partie par la terreur de ses armes, partie par l'adresse d'Alexis Gifard, qu'il envoya traiter avec eux, il les réduisit à lui remettre les places dont ils s'étoient emparés et à conclure la paix. Des affaires plus pressantes l'appeloient ailleurs. Depuis la défaite d'Andronic, Thoros s'étoit rendu maître de presque toute la Cilicie. Tarse, Anazarbe, Adanes, Mopsueste ou Mamistra, Longiniade, Sis, étoient entre ses mains.

D'un autre côté, le nouveau prince d'Antioche donnoit de grandes inquiétudes. Raymond ayant été tué, en 1149, dans une bataille contre Noradin, sultan d'Alep, n'avoit laissé qu'un fils, encore enfant, sous la tutelle de sa mère Constance. Cette princesse avoit d'abord imploré la protection de l'empereur, qui lui avoit envoyé le César Roger, veuf de Marie Comnène, sœur de Manuel. Roger espéroit l'épouser. Mais Con-

stance, encore jeune, le trouvant d'un âge trop avancé, et les habitans d'Antioche craignant que cette alliance ne les rendît sujets de l'empire, Roger étoit retourné à Constantinople. La princesse avoit choisi pour mari Renaud de Châtillon, comte de Karac. Le nouveau prince rechercha d'abord la bienveillance de l'empereur; et, pour preuve de son attachement au service de l'empire, Manuel exigea de lui qu'il fît la guerre à Thoros pour le chasser de la Cilicie, promettant de le dédommager des dépenses nécessaires pour cette expédition. Renaud se prêta avec zèle au désir de l'empereur. Il entra en Cilicie, battit Thoros, et le contraignit de se retirer dans les gorges du Taurus. Mais, Manuel ne se pressant pas d'envoyer le dédommagement qu'il avoit promis, Renaud, irrité, résolut de se payer par ses propres mains. L'île de Cypre étoit pleine de richesses et presque dépourvue de troupes. Jean Comnène, neveu de Manuel, et Michel Branas, y commandoient. Renaud s'y transporta avec une grande flotte; et, selon les auteurs grecs, il fut d'abord battu par les Impériaux. Mais ceux-ci, l'ayant imprudemment poursuivi jusqu'à Leucosie, furent défaits à leur tour, et laissèrent entre ses mains leurs deux généraux. Selon Guillaume de Tyr, Renaud ne trouva qu'une foible résistance; il tailla en pièces le peu de troupes qu'on lui opposoit, courut en liberté l'île entière, saccagea, brûla, ruina les places, sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition; força les monastères d'hommes et de femmes; et, après avoir exercé sur les malheureux habitans toutes les violences d'une fureur brutale, il ramena au port d'Antioche ses soldats chargés de richesses et de crimes.

Un acte d'hostilité si barbare demandoit une prompte vengeance. Mais on ne pouvoit parvenir à Antioche sans traverser la Cilicie, dont Thoros étoit le maître. Pour le surprendre, Manuel laissa ses troupes à Attalie, comme s'il n'avoit d'autre dessein que de contenir les

Turcs. Il écrivit à Cassien, gouverneur de Séleucie, de faire prendre les armes aux gens du pays, accoutumés à combattre les Arméniens, et de les tenir prêts à partir au premier ordre. Sa cavalerie n'étant pas en état de marcher, à cause d'une maladie répandue sur les chevaux, il choisit cinq cents de ses meilleurs fantassins, et se rendit en diligence à Séleucie. N'y trouvant aucunes troupes, par la négligence de Cassien, il partit avec son escorte pour aller chercher Thoros. Celui-ci étoit dans Tarse, sans aucune connoissance de l'approche de l'empereur, et il y auroit été surpris sans un de ces pèlerins qui traversoient l'Asie pour aller en Palestine. Ce mendiant, après avoir reçu une aumône de l'empereur, courut, pour en recevoir une autre, donner avis à Thoros du danger où il étoit. L'Arménien n'eut que le temps de sortir de la ville et de se sauver sur les montagnes. L'empereur fit venir d'Attalie le reste de ses troupes, et reconquit en peu de jours toute la Cilicie. Après avoir repris Anazarbe et Longiniade, il rabattit sur Tarse. Jugeant qu'il lui faudroit du temps pour réduire cette capitale, il tourna d'un autre côté, et chargea Théodore Vatace, son beau-frère, d'en former le siége. Il fut heureusement trompé. Dès que Vatace parut à la vue de la ville, les Arméniens, qui la devoient défendre, s'imaginant que l'empereur venoit en personne, prirent une telle épouvante, qu'ils se précipitèrent du haut des tours. Tarse ouvrit ses portes, et Manuel y passa l'hiver.

An. 1156. Pendant ce séjour il reçut de Constantinople une
*Nicet. l. 3, c. 2.* nouvelle qui lui causa d'abord quelque inquiétude. Andronic, enfermé depuis quatre ans dans une tour du palais, avoit inutilement tenté tous les moyens de s'échapper. Enfin il s'imagina que, s'il pouvoit disparoître aux yeux de ses gardes, et leur faire croire qu'il s'étoit sauvé, il pourroit se sauver en effet. Il avoit observé qu'en un coin de sa prison les briques dont la tour

étoit bâtie joignoient mal ensemble. Il travaille à les détacher, et trouve derrière une ouverture qui donnoit entrée dans une autre chambre vide. Il y transporte ce qu'il avoit de provisions, et referme l'ouverture. A l'heure du repas les gardes viennent apporter la nourriture ordinaire, et sont fort surpris de ne trouver personne. Ils n'aperçoivent ni aux portes, ni aux fenêtres, aucune marque d'évasion. Ils referment néanmoins la porte, et vont avertir l'impératrice, les seigneurs, les magistrats de cet événement incroyable. Le bruit s'en répand aussitôt, tout est en mouvement; on fait la garde aux portes de Constantinople du côté de la terre, du côté de la mer. On visite tous les recoins et du port et de la ville. Après la perquisition la plus exacte, on envoie dans toutes les provinces des ordres de chercher Andronic et de le ramener. Comme on soupçonnoit sa femme, on l'enferme dans la même prison. Elle fut fort effrayée la nuit suivante de voir au clair de la lune un fantôme sortir de la muraille, et elle ne se rassura que lorsqu'elle reconnut son mari. Ils pleurèrent ensemble, ils partagèrent ensemble les alimens qu'on apportoit tous les jours, et de leur tendre commerce, qui n'étoit plus partagé avec des objets de libertinage, naquit un fils qui fut nommé *Jean*, et qui hérita dans la suite de l'ambition criminelle et des malheurs de son père. La négligence des sentinelles, qui, croyant n'avoir qu'une femme à garder, se relâchèrent de leurs précautions, donna au prisonnier occasion de s'échapper véritablement : mais on le reconnut à Mélangies, et on le ramena à Constantinople. Il fut resserré plus étroitement et chargé d'une double chaîne. L'empereur envoya de Cilicie recommander la vigilance jusqu'à son retour.

La proximité de l'empereur, et la résolution qu'il avoit prise de se transporter à Antioche avec son armée, faisoient trembler Renaud de Châtillon. Il avoit mérité toute la colère de Manuel par le pillage de l'île de Cypre.

*Cinn. l. 4, c. 18. Guil. Tyr. l. 18, c. 1, 23.*

Il s'étoit rendu odieux à ses propres sujets par ses cruautés, et ne pouvoit espérer aucune assistance du patriarche Aimeri, qu'il avoit traité deux ans auparavant avec la dernière inhumanité. Ses finances se trouvant épuisées, il avoit demandé une grande somme d'argent au patriarche, et sur son refus il l'avoit fait dépouiller, fouetter outrageusement; et, après avoir frotté de miel ses plaies sanglantes, on l'avoit exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Les douleurs aiguës que lui causoient les piqûres de tous les insectes ailés l'avoient enfin forcé à livrer à Renaud les trésors de l'église; et ce prince insensé, s'imaginant lui faire oublier sur-le-champ un traitement si atroce, l'avoit aussitôt fait monter à cheval et promener en pompe par toute la ville, l'accompagnant lui-même à pied et lui tenant l'étrier. Cette ridicule satisfaction n'avoit pas adouci le cœur d'Aimeri. Il promit par lettres à l'empereur de lui mettre Renaud entre les mains; ce que Manuel, ennemi de la trahison, ne voulut pas écouter. Il ne reçut pas mieux les sollicitations de ses parens en faveur du prince d'Antioche, qui les avoit su mettre dans ses intérêts à force de présens. Renaud promettoit de livrer à l'empereur la citadelle d'Antioche, s'il vouloit lui accorder le pardon. Le voyant inflexible, il eut recours au seul moyen de désarmer un ennemi généreux en s'abandonnant sans réserve à sa vengeance. Il prend le chemin de Cilicie avec les principaux d'Antioche. Arrivé à Mamistra, où Manuel étoit alors, il traverse toute la ville la corde au cou, la tête, les bras et les pieds nus; et, s'étant rendu devant l'empereur, il demeure prosterné sur le seuil de la porte, tenant en main une épée dont il lui présente la garde. Une troupe de moines dont il étoit suivi, la tête et les pieds nus ainsi que lui, se jette à genoux fondant en larmes, et levant les bras pour demander miséricorde. Manuel refusoit d'abord de les voir et de les entendre; mais, se laissant enfin fléchir, il permit à

Renaud d'approcher, et lui déclara qu'il lui pardonnoit aux conditions qu'il voulut lui prescrire, et que le prince accepta, avec serment de les exécuter fidèlement. Elles se réduisoient à deux articles : qu'Antioche lui fourniroit un certain nombre de troupes toutes les fois qu'il en demanderoit, et qu'elle accepteroit un patriarche grec. Dès le temps de la prise d'Antioche, les croisés étoient convenus avec Alexis qu'il y auroit toujours dans la ville un patriarche envoyé de Constantinople, qui jouiroit du même pouvoir et des mêmes honneurs que le patriarche latin. Mais cette convention avoit été mal observée. Elle fut alors solennellement renouvelée. Les députés d'un grand nombre de nations, tant chrétiennes qu'infidèles, qui s'étoient rendus en Cilicie auprès de l'empereur, furent témoins de cette humiliation du prince d'Antioche, et ce spectacle rendit les Latins méprisables à toute l'Asie.

Baudouin III régnoit alors à Jérusalem. Il avoit épousé l'année précédente Théodora, fille d'Isaac, frère aîné de Manuel, et avoit reçu de l'empereur une dot proportionnée à la naissance de la princesse. Ce prince ambitieux vouloit profiter du mécontentement de l'empereur pour ajouter à ses états la principauté d'Antioche. Il envoya donc des députés en Cilicie, en apparence pour intercéder en faveur de Renaud; mais leur commission secrète étoit au contraire de rendre Manuel inexorable. Comme il avoit besoin de se faire aimer de ceux d'Antioche pour en devenir le maître, il se rendit dans cette ville, et combla de caresses les habitans, leur faisant valoir le zèle qui l'arrachoit du sein de ses états pour venir de plus près veiller à leurs intérêts. Il leur promettoit tous les services qu'ils pouvoient attendre de son crédit auprès de l'empereur, son allié et son ami. Pendant ce temps-là ses députés travailloient de toutes leurs forces à aigrir l'empereur contre Renaud, et ils lui demandoient pour Baudouin une entrevue. Manuel, trop

*Cinn. l.* 4, *c.* 19, 20. *Guill. Tyr. l.* 18, *c.* 22, 24.

clairvoyant pour ne pas pénétrer les intentions de Baudouin, et trop généreux pour se prêter à cet odieux manége, refusoit de le voir, sous prétexte que, dans une expédition militaire, il n'étoit pas en état de recevoir dignement la visite d'un monarque si respectable. Il y consentit cependant à force d'en être importuné. Baudouin sortit d'Antioche au milieu des prières instantes des habitans qui le supplioient d'adoucir les conditions onéreuses du traité conclu par leur comte avec l'empereur. Comme il approchoit de Mamistra, l'empereur, pour faire honneur à ce successeur de David, quoiqu'il ne lui ressemblât guère, envoya au-devant de lui, de distance en distance, divers seigneurs de sa cour, et toujours de plus distingués, dont les deux derniers furent Jean le protosébaste et Alexis le protocrator. A mesure qu'ils le rencontroient, ils se joignoient à lui, et il arriva près de la tente de l'empereur avec cet honorable cortége. Ayant passé au travers de la garde impériale, il ne voulut descendre de cheval qu'à l'entrée même de la tente, quoique, selon l'usage, il ne fût permis qu'à l'empereur d'avancer jusque-là. Cette présomption rendit l'empereur plus réservé sur les honneurs qu'il devoit lui rendre. Il l'embrassa cependant avec amitié, et le fit asseoir à côté de lui, mais sur un siége plus bas que le sien. Il eut avec lui plusieurs entretiens, et ne voulut pas qu'il eût une autre table que la sienne. Mais la froideur de ses civilités, qui paroissoient données seulement à la bienséance, concentra l'ambition de Baudouin; il n'osa poursuivre ses desseins contre Renaud; et, se faisant un mérite de la nécessité, il prit le parti d'agir de bonne foi en faveur de ceux d'Antioche. Ils demandoient une diminution sur le nombre des troupes que l'empereur exigeoit d'eux, et qui passoit leur pouvoir dans l'état où les Turcs les avoient réduits : Manuel se relâcha sur cet article. Ils demandoient encore d'être dispensés de recevoir un patriarche grec; ce qui leur fut

absolument refusé. Baudouin, voyant que l'empereur se préparoit à marcher contre Thoros pour achever d'exterminer cette peuplade arménienne, voulut se faire un ami de ce brave guerrier, dont il pourroit dans la suite tirer quelque service. Il étoit adroit et insinuant. Après avoir disposé l'esprit de l'empereur à une négociation, il ne lui fut pas difficile d'y engager Thoros, qui n'avoit nulle ressource contre des forces si supérieures. Il le fit venir, et le conduisit à l'audience de Manuel dans l'extérieur d'un suppliant humilié. L'Arménien accepta toutes les propositions de l'empereur, remit les places qui lui restoient en Cilicie, prêta serment de fidélité, et retourna dans ses montagnes avec la qualité de vassal de l'empire.

Manuel, ayant célébré en Cilicie la fête de Pâques, se mit en marche pour Antioche avec son armée. Les habitans, jaloux de leur liberté, qu'ils croyoient conserver sous le gouvernement de leurs princes, firent courir les bruits les plus capables de le détourner d'y entrer. Mais l'intrépide Manuel méprisa ces alarmes; et sans craindre cette insolence qui avoit obligé son père à une prompte retraite, comptant sur son courage et sur celui de ses Varangues, il se présenta aux portes de la ville avec le diadème et les autres ornemens impériaux. Il étoit vêtu d'une double cuirasse, couverte d'un drap d'or semé de brillantes pierreries; et la pesanteur de cet habillement ne l'empêchoit pas de sauter sur son cheval aussi légèrement qu'un cavalier sans armes. Alors ce peuple, devenu timide parce qu'il n'avoit pu l'intimider, s'empressa de lui faire la réception la plus flatteuse. Les rues étoient jonchées de fleurs et tapissées des étoffes les plus précieuses. Tous les habitans sortirent au-devant de lui, précédés du patriarche en habits pontificaux, et du clergé revêtu de ses plus beaux ornemens, portant des croix et le livre des saints évangiles, chantant des hymnes et des psaumes. Renaud lui

*Cinn. l. 4, c. 21. Nicet. l. 3, c. 3. Guill. Tyr. l. 18, c. 25. Du Cange, dissert. 1, 5, 30, sur Joinville.*

tenoit l'étrier ; Baudouin, sans aucune marque de royauté, l'accompagnoit à cheval. Il fut ainsi conduit comme en triomphe à la basilique de Saint-Pierre, et de là au palais, au son des timbales et des trompettes. Pendant les huit jours qu'il demeura dans la ville, la justice se rendit en son nom et par ses officiers dans tous les tribunaux. Son armée campoit aux portes. Il distribua au peuple de grandes largesses, et signala son séjour par de magnifiques tournois. Les Latins se piquoient de supériorité en cet exercice, dont ils étoient les inventeurs. Manuel fut bien aise de leur faire connoître que la milice grecque, dressée par ses leçons, ne leur cédoit dans ces joûtes galantes non plus que dans les batailles. Il choisit dans sa maison et dans ses troupes les meilleurs cavaliers, les fit superbement vêtir et armer de toutes pièces. Il se mit lui-même à leur tête. Renaud conduisoit la quadrille des Latins. Armés de lances sans fer, les deux partis se disputèrent long-temps la victoire ; elle se décida enfin en faveur de Manuel. Il abattit lui seul deux chevaliers latins, et laissa le peuple d'Antioche dans l'admiration de sa force et de son adresse.

*Cinn. l. 4, c. 22.*
*Guill. Tyr. l. 18, c. 25.*

Ces combats simulés amusoient Manuel sans le satisfaire ; il en vouloit de véritables. Il conçut le dessein de réduire Alep. Noradin, le plus renommé des princes turcs, étoit sultan de cette ville, et le voisinage de ce redoutable guerrier tenoit Antioche dans des alarmes continuelles. Manuel partit avec son armée, bien fournie de toute les machines employées à l'attaque des villes. Arrivé dans un lieu nommé *le gué de la Baleine*, il reçut des envoyés de Noradin. Le sultan, ne se trouvant pas pour lors en état de résister à de si grandes forces, offroit à l'empereur de lui remettre tous les prisonniers qu'il avoit entre les mains. C'étoient plus de six mille hommes, la plupart François et Allemands, malheureux restes de la seconde croisade. Dans ce nombre étoient Bertrand, fils naturel du comte de Saint-Gilles,

le grand-maître des templiers, et quantité de noblesse. Il promettoit encore de suivre l'empereur dans toutes les guerres qu'il feroit en Asie. Quoique Manuel ne comptât pas beaucoup sur cette promesse, cependant le désir de délivrer tant de chrétiens lui fit accepter ces conditions. Il reçut les prisonniers, et abandonna l'entreprise. Il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il n'y avoit point de paix solide avec ces infidèles. Ses fourrageurs furent insultés par une troupe de Turcs; on dit que ce fut à l'insu de Noradin. Il eut sa revanche dès le lendemain, et les surprit dans une embuscade.

Débarrassé de ces ennemis, il lui prit envie de faire une partie de chasse dans les montagnes de Syrie, qui abondoient en bêtes fauves. C'étoient des lieux affreux, aussi propres à cacher des brigands que des bêtes. Il fit camper son armée, et ne prit avec lui qu'une petite escorte. Il étoit précédé de six chasseurs à pied, qui alloient reconnoître la forêt. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent vingt-quatre cavaliers turcs bien armés, qui couroient à eux la lance au poing. Ils prirent la fuite, passèrent une rivière à la nage, et vinrent instruire l'empereur de ce qu'ils avoient vu. *Allons les chercher*, dit Manuel, *ce gibier en vaut bien un autre.* Ses gens ne paroissoient pas disposés à s'engager dans la forêt. Manuel, sans les attendre, pique son cheval, et court à l'endroit qu'on lui avoit indiqué. Il voit sortir de l'épaisseur du bois une troupe nombreuse qui s'y étoit tenue cachée. Rien ne l'effraie; il fond sur eux, sans regarder s'il étoit secondé. Plus heureux que prudent, il avoit été suivi par son escorte, qui, bien qu'en beaucoup moindre nombre que les ennemis, les taille en pièces, et laisse la forêt jonchée de cadavres.

Le roi de Jérusalem l'avoit suivi à la chasse; et, voulant accompagner Manuel qui traversoit à toute bride les halliers les plus épais, il tomba avec son cheval, et se cassa un bras. Manuel fit sur-le-champ la

fonction de chirurgien, lui remit le bras, lui appliqua l'appareil ; et, l'ayant conduit à Antioche, il continua de le panser assidument, et ne le laissa partir pour Jérusalem qu'après une parfaite guérison. Son génie, aussi actif qu'intelligent, s'étoit exercé à remédier à tous les maux de l'humanité, excepté à l'énormité des impôts, et à la vexation de ses officiers, les deux plus cruelles maladies des peuples. On le vit souvent saigner des malades, remettre des membres rompus ou deboîtés, faire sans dégoût toutes les opérations de chirurgie, qu'il ne regardoit pas comme indignes de sa grandeur, laissant à ses courtisans leur arrogante et fausse délicatesse. Il s'étoit même instruit des pratiques de la médecine ; il y avoit fait d'utiles découvertes, et les hôpitaux faisoient avec succès usage des remèdes qu'il avoit inventés.

*Cinn. l. 4, c. 22. Guill. Tyr. l. 18, c. 25. Radevic. de gest. Frid. l. 1, c. 47.*

Lorsqu'il eut ainsi recouvré la Cilicie, et rétabli dans Antioche l'autorité impériale, il ne songea plus qu'à retourner à Constantinople. Pour abréger le chemin, il laissa la Pamphylie sur la gauche, et prit la route de Lycaonie après avoir licencié une partie de son armée. Cette imprudence lui coûta cher. Il traversoit un pays ennemi, et le sultan d'Icone fit attaquer son arrière-garde près de Laranda. Elle fut fort maltraitée; et la perte auroit été encore plus grande, si Manuel, qui avoit pris les devans, ne fût promptement revenu sur ses pas. Les ennemis s'étoient déja retirés; il trouva la terre couverte d'un grand nombre de ses soldats, les uns massacrés, les autres respirant encore. Il ne put retenir ses larmes ; et, après avoir donné la sépulture aux morts, et fait mettre dans des chariots ceux qui avoient encore quelque reste de vie, il passa près d'Icone. Le sultan, qui s'attendoit à être assiégé, le voyant marcher sans aucun acte d'hostilité, lui envoya des vivres. Cependant il le fit suivre par ses troupes, qui surprirent près de Cotyée quelques corps trop

écartés du gros de l'armée, en tuèrent une partie, et firent le reste prisonniers. Cette perte fut peu considérable. L'empereur rentra en triomphe dans Constantinople, et rendit grâces à Dieu du succès de son expédition. Il fit ensuite punir les crimes commis en son absence. Tandis qu'il étoit en Syrie, un des secrétaires du palais avoit formé contre lui une conjuration. Trois scélérats s'étoient engagés à aller tuer l'empereur ; et le secrétaire avoit pris ses mesures pour se faire proclamer empereur le jour même de l'assassinat. Ce malheureux avoit trouvé un assez grand nombre de partisans. L'impératrice fut avertie du complot ; elle dépêcha en diligence des courriers à l'empereur. Les assassins furent découverts et arrêtés en Syrie. A Constantinople, on se saisit de l'auteur de la conjuration et de ses complices. Au retour de Manuel, ils furent tous punis. Le secrétaire eut les yeux crevés ; et, par un nouveau genre de peine, on lui perça le gosier, et l'on fit passer sa langue par cette ouverture ; supplice d'une cruauté recherchée, et qui défiguroit l'humanité. Mais le crime paroissoit encore plus affreux, et personne n'en murmura.

La gloire qu'il s'étoit acquise en Cilicie et en Syrie avoit reçu quelque échec dans son retour près de Laranda et de Cotyée. Il s'en vengea l'année suivante. Il assembla ses troupes de Thrace dans la plaine de Cipsèles, et envoya ordre aux commandans qu'il avoit en Asie d'entrer séparément, mais en même temps sur les terres des Turcs, afin que ces barbares, occupés à défendre chacun leur pays, ne pussent se donner mutuellement du secours. Comme il devoit faire la guerre dans les plaines sablonneuses et brûlantes de la Phrygie, il attendit l'automne pour passer l'Hellespont ; et, ayant traversé en diligence la Troade, la Mysie, les campagnes voisines du mont Olympe, il arriva près de Dorylée en Phrygie. Les Turcs, séparés en plusieurs corps, étoient répandus dans toute la province. L'empereur

AN. 1157.
*Cinn. l. 5, c. 1.*

prit pour les combattre une méthode toute nouvelle : c'étoit de les attaquer par pelotons séparés. Il divisa son armée, et mit à la tête de chaque division des chefs expérimentés, qui devoient agir chacun de leur côté. Pour lui, qui ne croyoit faire la guerre qu'autant qu'il payoit de sa personne, il ne prit avec lui qu'un escadron de cavalerie; et, se tenant posté sur des hauteurs, au centre du pays, d'où il découvroit une vaste étendue, et étoit à portée de recevoir promptement des avis de ce qui se passoit au-delà, il couroit comme l'éclair au secours de la partie qui étoit aux prises, et fondoit sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre. Son nom seul étoit devenu si formidable aux Turcs, qu'ils n'osoient se hasarder à combattre que les corps où il n'étoit pas. Mais il arrivoit presque toujours avant que l'affaire fût décidée; et sa présence, qui se faisoit aussitôt connoître par les coups qu'il portoit, ne manquoit pas de déterminer la victoire. Toujours en mouvement, sans autre arme défensive que son bouclier, il se trouva à une infinité d'actions particulières, et n'en sortit jamais sans avoir signalé sa valeur. Aussi heureux que terrible, toujours au milieu du carnage, il ne reçut aucune blessure. Un Turc, renommé pour son courage, ayant osé l'approcher, l'empereur le désarma, le saisit par les cheveux, et le fit mettre aux fers. Dans la même rencontre, il abattit trois autres cavaliers turcs, qu'il fit enchaîner les mains derrière le dos, et il rentra dans son camp traînant après lui ces quatre prisonniers attachés aux anneaux de sa selle. Les rigueurs de l'hiver qui commençoient à se faire sentir l'obligèrent à ramasser ses différens corps et à reprendre la route de Constantinople.

*Cinn. l.* 5, *c.* 2.

Il étoit déjà au château de Pyles en Bithynie, lorsqu'il reçut une ambassade du sultan, dont les propositions le mirent dans une telle colère, qu'il changea aussitôt de route, et marcha droit à Philadelphie, d'où

il entra de nouveau sur les terres des Turcs. Ceux-ci le croyoient en Bithynie, lorsqu'ils le virent dans leur pays avec son armée. L'émir Soliman, qui commandoit dans cette contrée, ne pouvant se persuader que l'empereur fût revenu sur ses pas, tandis que la terre étoit couverte de neige, envoya un de ses officiers pour lui en apporter des nouvelles assurées. C'étoit ce même Pupace qui s'étoit signalé au siége de Corfou, et qui, de retour dans sa patrie, s'étoit attaché au service de ses maîtres naturels. Il connoissoit l'empereur et en étoit connu. Manuel avoit laissé ses troupes bien loin derrière lui, et n'étoit suivi que de soixante cavaliers. Le Turc, étonné de rencontrer l'empereur à la tête des coureurs de son armée, au lieu de fuir, s'approche, saute à bas de son cheval, et, se prosternant devant lui : *Prince*, lui dit-il, *vous voyez à vos pieds ce Pupace que vous avez vu autrefois sur les murs de Corfou. Je servois alors avec zèle votre majesté ; je sers maintenant ma patrie ; elle m'envoie pour reconnoître si c'est Manuel en personne qui rapporte encore le ravage dans nos campagnes. Pupace*, répondit Manuel, *vos maîtres ressemblent à un homme qui, voyant sa maison en feu, au lieu de songer à l'éteindre, s'amuseroit à chercher quel est l'incendiaire. Allez leur dire que vous m'avez vu, et qu'ils me verront eux-mêmes tout à l'heure. S'ils ont du cœur, qu'ils m'épargnent la moitié du chemin.* Il renvoie Pupace, et avance toujours à la tête de sa petite troupe. Il voit bientôt devant lui un corps nombreux d'ennemis qui lui ferment les passages. Plusieurs de ses cavaliers prennent la fuite. Pour lui, qui ne savoit pas fuir, sans autre défense qu'un très-petit nombre des plus braves et la terreur de son nom, il tient les ennemis en respect, il refuse même le bouclier que lui offroit Jean Comnène ; et, faisant bonne contenance, défiant avec fierté le plus hardi des musulmans, il donne à son armée le temps de le joindre.

Il tombe alors sur les Turcs, qui sont en un moment mis en fuite, et laissent sur la place grand nombre de leurs soldats. Après s'être ainsi vengé de l'insolence du sultan, il va passer le reste de l'hiver à Constantinople.

AN. 1158. Cinn. l. 5, c. 3. Nicet. l. 3, c. 5. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11, p. 42, 44.

Les défaites des Turcs n'abattoient pas leur courage. Cette nation sembloit renaître de ses pertes, et croître au milieu de son sang. A peine eurent-ils pansé leurs blessures, qu'ils reprirent les armes, vinrent saccager Philète, sur les frontières de Carie, prirent et pillèrent Laodicée de Phrygie, dont ils emmenèrent les habitans qui étoient en âge de puberté. Manuel, indigné de cette audace, auroit sur-le-champ couru à la vengeance, s'il n'avoit voulu mettre sur pied de plus grandes forces qu'à l'ordinaire, pour écraser enfin ces opiniâtres ennemis. Il envoya en Palestine Jean Contostéphane pour demander à Baudouin les secours qu'il avoit promis de fournir au besoin. Il manda à Renaud, prince d'Antioche, de se rendre au plus tôt en Bithynie avec ce qu'il avoit de troupes. Thoros et les autres princes arméniens reçurent ordre de remplir le devoir de vassaux en lui amenant toutes leurs forces. Les habitans du mont Taurus accoururent se ranger sous ses enseignes. Du côté de l'Occident, il prit à sa solde des cavaliers liguriens, dalmates, patzinaces. Comme les Latins qui alloient par mer en Palestine avoient coutume de relâcher à l'île de Rhodes, il en attira un grand nombre, qui s'engagèrent volontiers à faire la guerre aux infidèles. Il fit assembler de toute la Thrace quantité de bœufs et de chariots pour voiturer les fourrages, les vivres et les autres munitions. Non content de ces grands préparatifs, il voulut encore s'assurer du succès en jetant la division entre ses ennemis. Masoud, sultan d'Icone, avoit, en mourant, partagé ses états entre trois princes. Manuel souleva les deux autres contre Kilidge-Arslan, surnommé Azzeddin, fils de Masoud, qui avoit

Icone dans son partage. Celui-ci, se voyant attaqué par ses cohéritiers, prit le parti de faire la paix avec l'empereur. Il promettoit de mettre en liberté tous les chrétiens qu'il tenoit dans les fers. Pendant cette négociation, Jean Contostéphane, revenant de Palestine avec un corps de cavalerie, rencontra une armée de Turcs forte de vingt-deux mille hommes. Il gagna une éminence voisine; et, après avoir exhorté ses gens à bien faire, il descend sur les Turcs, leur marche sur le ventre, et en tue un grand nombre. Jean se distingua sur tous les autres par une brillante valeur; et, couvert de gloire, il se rendit auprès de Manuel, en Bithynie. Azzeddin, consterné de cette défaite, effrayé encore du menaçant appareil de l'empereur, se porta avec d'autant plus d'empressement à conclure la paix. A ses premières propositions, il ajouta *qu'il fourniroit tous les ans un corps de troupes; qu'il ne permettroit aucune incursion sur les terres de l'empire; qu'il s'opposeroit de toutes ses forces à celles des autres princes musulmans; qu'il rendroit toutes les places prises sur l'empire depuis le commencement du règne de Manuel, et qu'il exécuteroit fidèlement tous les ordres de l'empereur.* Manuel, satisfait de ces promesses, en fit jurer l'exécution, et, comme il apprenoit que les Patzinaces avoient passé le Danube pour ravager la Thrace, il prit le chemin de l'Hellespont, passa la mer à Gallipoli, et marcha vers le Danube. Mais, avant qu'il y fût arrivé, les Patzinaces avoient déjà repassé le fleuve.

Tout l'empire étoit en paix. Manuel, qui ne la connoissoit pas encore, voulut en essayer les douceurs, et se retira dans une de ses maisons de campagne, près de Constantinople. Mais, comme si c'eût été sa destinée de ne jamais goûter de repos, il y éprouva un chagrin dont il ne se croyoit pas susceptible. Il n'avoit jamais aimé l'impératrice. La piété, la bonté, la modestie de cette princesse s'accordoient mal avec le caractère superbe et

*Cinn. l. 5, c. 4. Nicet. l. 3, c. 5. Radevic de gest. Frid. l. 1, c. 6.*

libertin de Manuel. C'étoient, à son gré, des qualités trop vulgaires. Elle mourut dans ce séjour, et en ce moment tout son mérite ressuscita aux yeux de Manuel. Il ne la crut digne de lui qu'après l'avoir perdue. Il la pleura amèrement, la fit magnifiquement inhumer dans le monastère du Pantocrator, où son père avoit sa sépulture, et passa plusieurs jours plongé dans la plus profonde tristesse; jusqu'à ce qu'enfin Théodora, qui avoit elle-même rempli d'amertume la vie de la princesse, lui fit oublier sa douleur. Irène laissoit deux filles, Marie, dont nous avons déjà parlé, et dont nous aurons occasion de parler encore, et un enfant de quatre ans, qui mourut peu de temps après sa mère. Elle avoit entretenu une tendre amitié avec Frédéric, empereur d'Allemagne, neveu d'alliance de sa sœur Gertrude, veuve de Conrad. Peu de temps avant sa mort, elle l'envoya prier de faire chevalier le jeune Frédéric, encore enfant, son neveu, auquel, comme fils de Conrad, l'empire d'Allemagne eût appartenu, s'il eût été héréditaire. L'empereur Manuel y joignit sa recommandation. Les députés vinrent trouver Frédéric à Wirtzbourg; ils lui apportoient des présens. Mais, bouffis de la vanité grecque, et croyant faire honneur à leur maîtresse, qui ne leur avoit pas donné de pareilles instructions, ils s'acquittèrent de leur commission avec tant de hauteur et d'arrogance, traitant les Allemands comme des barbares, que l'empereur crut leur faire grâce que de les mépriser, et que les seigneurs allemands menaçoient de leur répondre autrement que par des paroles. Il fallut baisser le ton et faire des excuses. On s'apaisa, et Frédéric voulut bien ceindre en leur présence l'épée au jeune prince, qui fut dans la suite duc de Franconie et de Suabe.

An. 1159. *Cinn. l.* 5, *c.* 6. *Nicet. l.* 3, *c.* 5, 6.

Pour mieux assurer la paix avec Manuel, Azzeddin se transporta lui-même l'année suivante à Constantinople. Ce fut pour cette ville un brillant spectacle, et capable de flatter la vanité de l'empereur. Manuel dé-

ploya tout l'orgueil de l'empire pour donner au prince musulman une grande idée de sa puissance. Sur une haute estrade, couverte de tapis précieux, s'élevoit un trône d'or enrichi de pierreries, et couronné d'un dais où brilloient les plus belles perles de l'Orient. Le prince, assis sur le trône, étoit vêtu d'une pourpre éclatante, semée de haut en bas de perles et de pierreries de diverses couleurs, plus artistement arrangées que les fleurs dans le plus beau parterre. Sur sa poitrine pendoit à des chaînes d'or un rubis étincelant d'une grosseur extraordinaire; et la splendeur de cette rayonnante parure étoit encore surpassée par l'éclat du diadème. La taille avantageuse du prince et son air majestueux s'assortissoient à ces superbes ornemens. Aux deux côtés du trône, sur les degrés, étoient debout les sénateurs, selon le rang de leur dignité. Au premier pas qu'Azzeddin fit dans cette salle, qui sembloit être le palais du soleil, il s'arrêta comme ébloui, et demeura quelque temps immobile. C'étoit un homme de mauvaise mine, estropié de presque tous ses membres, et tellement impotent, qu'il ne se traînoit qu'avec peine, toujours en voiture ou sur les bras de ses esclaves; mais d'un esprit fourbe, délié, ambitieux, sans foi, et sans autre morale que ses intérêts. S'étant avancé vers l'empereur qui l'invitoit à s'asseoir, il refusa d'abord par respect. Il s'assit enfin sur un siége beaucoup plus bas que celui de Manuel. Après quelques momens d'entretien, il se retira dans l'hospice qu'on lui avoit préparé. L'empereur, pour étaler à ses yeux toutes les richesses de la ville, vouloit le conduire en procession solennelle depuis la pointe orientale jusqu'à Sainte-Sophie. On y devoit porter en pompe tous les ornemens des églises. Le patriarche prétendit que c'étoit profaner les instrumens du culte divin que de les faire servir d'accompagnement à un infidèle; et un tremblement de terre qui se fit sentir la nuit suivante parut justifier l'opposition du patriarche.

L'empereur se désista donc de ce dessein ; mais il n'oublia rien pour donner au sultan les fêtes les plus magnifiques. C'étoient tous les jours des repas somptueux, des courses de chars dans le Cirque, des joûtes et des combats de marine dans le port, où le feu grégeois produisoit les effets les plus surprenans et les plus terribles. Le sultan voulut à son tour donner un spectacle plus merveilleux que tous les autres. Il avoit à sa suite un saltimbanque, qu'il croyoit un être miraculeux. Cet extravagant fit afficher que tel jour il voleroit en l'air de la tour de l'Hippodrome dans toute l'étendue du Cirque, pour le divertissement du peuple de Constantinople. Au jour marqué l'empereur, toute la ville, et le sultan, qui n'étoit pas sans inquiétude, se rendent au Cirque, et attendent avec impatience le prodige annoncé. Le Turc paroît sur la tour, vêtu d'une étoffe ample et légère, reliée de plusieurs cercles, pour prendre et retenir le vent. En vain l'empereur lui envoya dire qu'il le tenoit pour aussi léger qu'un aigle, mais que néanmoins il lui conseilloit de ne pas s'exposer à l'aventure d'Icare. Le charlatan rejette cet avis avec mépris, comme étant sûr de son fait. Il agite ses bras ainsi que des ailes ; au premier souffle il prend l'essor ; et, dès qu'il a quitté la tour, il est si rudement précipité à terre, qu'il se brise tous les os. Cette ridicule épreuve rendit le sultan et les Turcs la fable de toute la ville ; ils ne pouvoient paroître sans exciter la risée ; et l'empereur, qui faisoit semblant d'empêcher ces avanies, s'en divertissoit lui-même.

Le musulman confirma par de nouveaux sermens le traité déjà conclu. Pendant son séjour à Constantinople les autres sultans de l'Asie mineure avec lesquels il étoit en guerre, craignant de n'être plus en état de lui résister, s'il étoit soutenu de l'alliance de l'empereur, envoyèrent à Manuel des députés pour le prier de les réconcilier avec Azzeddin ; ce que l'empereur voulut bien entreprendre ; et le sultan s'y prêta de bonne grâce, ne

balançant jamais de promettre et de jurer ce qu'il n'avoit nul dessein de tenir. Avant son départ, l'empereur lui fit de riches présens; et, pour l'éblouir davantage, il les fit étaler dans une salle du palais. C'étoient des étoffes de prix, des pierreries, des vases d'or et d'argent, des raretés de diverses espèces inconnues à ces barbares. Après avoir conduit le sultan dans ce riche magasin: *Que désirez-vous de tous ces trésors?* lui dit-il. Le sultan ayant modestement répondu qu'il recevroit avec reconnoissance ce que l'empereur voudroit lui donner: *Eh bien,* ajouta Manuel, *je vous donne tout.* Le Turc, aussi étonné que ravi, voulut se jeter aux pieds de l'empereur, qui le retint; et, dans le transport de sa reconnoissance, il promit de restituer Sébaste, une des plus grandes villes de la Cappadoce. Manuel, de son côté, lui fit espérer encore de grandes récompenses, s'il tenoit parole. Azzeddin sortit de Constantinople, croyant emporter avec lui tous les trésors de l'empire. Quelque temps après, Constantin Gabras fut envoyé avec de nouveaux présens pour prendre possession de Sébaste. Mais le prince turc n'étoit pas plus tôt rentré dans Icone, que, pour s'affranchir de son engagement, il avoit ruiné Sébaste et tout le pays d'alentour.

Manuel, n'ayant aucun fils d'Irène, songea à un second mariage. Il avoit des enfans de sa nièce Théodora; mais, quoiqu'il osât violer les lois divines et humaines en l'entretenant pour maîtresse, il n'osa la prendre pour femme. Il jeta les yeux sur les familles des princes latins établis en Orient, et s'en rapporta pour le choix à Baudouin, roi de Jérusalem, lui demandant une princesse de ses parentes. Il lui députa pour cet effet son neveu Jean Contostéphane, et Trasille, le premier des interprètes du palais, dont il connoissoit l'habileté et le zèle pour son service. Baudouin avoit dans la maison des princes d'Antioche et dans celle du comte de Tripoli deux cousines, Marie et Mélisende. Marie étoit

An. 1160.
*Cinn. l.* 5, *c.* 7.
*Nicet. l.* 3, *c.* 5.
*Guill. Tyr. l.* 18, *c.* 30, 31, 33.
*Du Cange, fam. byz. p.* 177, 180, 186.

fille de Raymond, prince d'Antioche, et de Constance, fille d'Alix, tante maternelle de Baudouin. Mélisende étoit née du mariage de Raymond, comte de Tripoli, avec Hodierne, sœur de Mélisende, mère de Baudouin. Il se détermina en faveur de la princesse de Tripoli, qui lui étoit d'un degré plus proche que Marie. Les députés acceptèrent la proposition, et en écrivirent à l'empereur, qu'ils instruisirent des qualités de la princesse. Le comte de Tripoli, nommé Raymond, comme son père, comptant sur le consentement de l'empereur, s'épuisa en frais, par un empressement prématuré, pour former à sa sœur le plus magnifique équipage. Outre d'énormes dépenses en or, en argent, en bijoux de toute espèce, il lui fit équiper douze galères pour la conduire à Constantinople. Toute la noblesse du comté, et celle même du royaume de Jérusalem, s'étoit réunie à Tripoli pour faire sa cour à la jeune princesse, qu'elle croyoit déjà voir assise sur le premier trône de l'Orient; et Raymond se faisoit un point d'honneur de défrayer tous ces seigneurs pendant leur séjour. Les députés, pressés de conclure, attendoient le consentement de leur maître, et l'année se passa sans le recevoir. Baudouin, ennuyé de ce retardement, envoya demander à Manuel une parole précise. Son député revint bientôt avec une réponse peu satisfaisante. Manuel refusoit le parti proposé. Baudouin s'en tint très-offensé, et les députés de Manuel, appréhendant le ressentiment du comte de Tripoli, se jetèrent dans une nacelle qu'ils trouvèrent par hasard, et passèrent en Cypre. Tous les seigneurs qui s'étoient assemblés à Tripoli se retirèrent confus, et Baudouin se rendit à Antioche, où le peuple l'appeloit avec instance pour veiller à la défense de la ville en l'absence de Renaud de Châtillon, qui venoit d'être pris par les Turcs. Si l'on en vouloit croire Cinname, le ciel même se seroit déclaré contre Mélisende. Mais ce qu'il raconte à ce sujet a tout l'air d'une fable que les amis de Ma-

nuel firent courir pour justifier son inconstance: j'ai suivi Guillaume de Tyr, auteur judicieux et contemporain, dont le récit m'a paru plus vraisemblable.

Le roi de Jérusalem fut étonné de voir arriver à Antioche, presque aussitôt que lui, trois ambassadeurs de Manuel. Ce prince, aussi esclave de la volupté que passionné pour la gloire, avoit appris, depuis la députation adressée à Baudouin, que Marie d'Antioche étoit la plus belle princesse de son siècle, et qu'elle surpassoit infiniment Mélisende par les grâces de sa personne. Ce récit l'avoit enflammé pour elle et refroidi pour la princesse de Tripoli. Il avoit aussitôt dépêché Basile Camatère, commandant des Varangues, pour s'instruire par ses propres yeux; et sur son rapport il avoit envoyé pour faire la demande le grand-duc Alexis, fils d'Anne Comnène, le sébaste Nicéphore de Bryenne, un de ses neveux d'alliance, et Andronic Camatère, son ami et son allié, préfet de Constantinople, et honoré du titre de sébaste. Il falloit avoir l'agrément de Baudouin, sans lequel Constance, mère de Marie, n'osoit rien conclure en l'absence de Renaud. Baudouin, piqué du refus de Manuel, ne se pressoit pas de le satisfaire. Il consentit enfin par tendresse pour la jeune princesse, qui brûloit d'envie de se voir sur la tête la couronne impériale; et lui ayant donné un brillant cortége, il la fit embarquer au port de Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte. Elle arriva à Constantinople vers la fin de décembre, au milieu des acclamations du peuple, prêt à l'admirer, quand elle auroit été moins belle, et le jour de Noël, le mariage fut célébré avec splendeur dans Sainte-Sophie, par le patriarche Luc, assisté de deux patriarches, Sophrone d'Alexandrie, et Athanase d'Antioche, qui avoient suivi la princesse. Manuel la fit proclamer impératrice au pied de l'autel; et cette journée, ainsi que les suivantes, se passa en festins, en jeux, en distributions de largesses aux églises,

An. 1161.

An. 1162. aux patriarches, aux seigneurs, et au peuple entier.

La ville d'Antioche prenoit part à ces réjouissances, mais non pas le comte de Tripoli. Outré de l'insulte faite à sa sœur, il ne s'occupoit que de projets de vengeance. Trop foible pour attaquer l'empereur par une guerre déclarée, il prit le parti d'employer le brigandage. Il arma en guerre les douze galères qu'il avoit équipées pour conduire sa sœur à Constantinople, et en donna le commandement à des pirates déterminés, avec ordre de descendre partout où ils pourroient sur les terres de l'empire, de n'épargner ni âge, ni sexe, ni condition; de ne respecter ni église ni monastère, et de répandre de toutes parts le pillage, le meurtre et l'incendie. Jamais ordres ne furent plus ponctuellement exécutés. Ces âmes avides et cruelles couvrirent de sang et de ruines les îles et le continent où ils purent aborder. Ils enlevèrent, ils détruisirent sans distinction du sacré et du profane. Ils arrêtoient, tant sur mer que sur terre, les pèlerins qui alloient aux saints lieux, ou qui en revenoient, les tuoient, ou renvoyoient nus ceux auxquels ils laissoient la vie. Telles furent les premières suites de ce mariage. Les soupçons que Marie fit naître par sa conduite, surtout après la mort de Manuel, donnèrent ensuite occasion à des troubles qui ne furent pas moins funestes. Ce Nicéphore Bryenne, député à Antioche pour négocier le mariage de Manuel, reçut dans la suite un affront qui, malgré son peu d'importance, mérite peut-être de n'être pas oublié, ne fût-ce que pour faire connoître la juste fierté de la cour de Constantinople. Il avoit marié une de ses filles à un Théodore Mésarite, auquel on ne donne d'autre titre que celui de grammairien de l'empereur. Manuel fit casser le mariage comme inégal, et comme contracté sans qu'il eût été consulté. Andronic Camatère, qui fut aussi un des trois ambassadeurs, étoit savant et éloquent; il composa un livre, dans lequel, faisant parler l'empereur, il prétendoit

prouver que le Saint-Esprit ne procède pas du père et du fils.

Manuel n'étoit pas ennemi de l'église romaine. Il faisoit de grands biens aux églises des Latins qui subsistoient encore dans l'empire; et les Latins à leur tour lui donnoient des marques de reconnoissance en faisant peindre son image jusque dans leurs sanctuaires. Pour profiter d'une si favorable disposition, le pape Adrien écrivit à Basile, archevêque de Thessalonique, l'exhortant à la réunion. Basile répondit que l'église grecque s'accordoit avec l'église latine sur tous les articles essentiels, et qu'elle ne s'en éloignoit que dans des points de peu d'importance. Il conjuroit le pape de lever ces obstacles. Mais, dans le temps même qu'Adrien travailloit à la réconciliation, il accorda aux Vénitiens une bulle qui dut déplaire aux Grecs : elle donnoit au patriarche de Grade le pouvoir d'ordonner un évêque pour Constantinople, et pour toutes les villes de l'empire grec où les Vénitiens avoient des églises. Alexandre III, successeur d'Adrien IV en 1159, fut persécuté par Frédéric, empereur d'Allemagne, qui se déclara pour l'antipape Victor. Louis le jeune, roi de France, ayant écrit à Manuel en faveur d'Alexandre, l'empereur grec lui répondit *qu'il désiroit ardemment de renouveler l'ancienne amitié de l'empire avec la France; que, sur le témoignage d'un si grand prince, il accordoit la sienne au pape Alexandre, et qu'il souhaitoit d'avoir part aux prières de ce digne pontife.* Il écrivit au pape sur ce qu'il avoit appris que l'Occident se préparoit à une nouvelle croisade; il lui témoignoit *qu'il concourroit avec joie à une si louable entreprise en donnant passage aux croisés, et en leur fournissant des subsistances, à condition cependant qu'ils ne causeroient aucun dommage à ses sujets, et qu'ils lui remettroient les villes de l'ancien domaine de l'empire dont ils feroient la conquête.* Il demandoit que, pour maintenir le bon ordre, le pape mît un cardinal à la tête de

*Petr. diac. Chron. Cass. l. 4, c. 46. Chr. Fossæ novæ. Baronius. Pagi ad Baron. Leo. Allat. de or. et oc. eccl. perpet. consensu l. 2, c. 11, 12. Fleury. hist. ecclés. l. 70, art. 11, 21; l. 71, art. 20, 35, 53. Du Cange, fam. byz. p. 186.*

l'expédition. Ce projet de croisade n'ayant pas eu d'exécution, Manuel envoya l'année suivante au saint-père un député de la première considération, pour lui offrir tous les secours de son zèle contre l'injuste persécution de Frédéric. Il l'exhortoit à prendre cette occasion pour restituer aux empereurs grecs la couronne de l'empire romain, qui leur appartenoit légitimement. Il promettoit de sa part d'envoyer assez d'argent et de troupes pour mettre le pape en possession de l'Italie entière, et de consommer la réunion de l'église grecque, qu'il avoit, disoit-il, depuis long-temps dans le cœur. Le pape fit partir l'évêque d'Ostie avec deux cardinaux pour traiter de cette grande affaire à la cour de Constantinople. Après deux ans de délibérations, Manuel, ayant envoyé au pape un nouvel ambassadeur avec de grandes sommes d'argent pour conclure le traité, Alexandre, qui avoit eu le temps de peser mûrement les demandes de Manuel, répondit *qu'il rendoit grâces à l'empereur de sa bienveillance; qu'il l'embrassoit avec tendresse, comme le très-honoré fils de saint Pierre; qu'il avoit entendu avec joie ses obligeantes propositions, et qu'il étoit très-disposé à le contenter avec une affection paternelle en tout ce qu'il pourroit faire selon Dieu; mais qu'il ne pouvoit consentir à sa demande au sujet de l'empire sans s'engager dans une entreprise trop haute, trop dangereuse, trop difficile, sans violer les respectables décrets de ses prédécesseurs, et sans manquer à son devoir de pasteur universel, qui l'obligeoit à maintenir la paix entre les chrétiens.* Il congédia ainsi l'ambassadeur avec les présens qu'il avoit apportés, et dont il ne voulut rien recevoir. Ainsi se termina cette négociation, qui ne servit qu'à faire voir que Manuel auroit volontiers soumis son église au siége de Rome, si le siége de Rome avoit été assez puissant pour lui rendre l'empire d'Occident. Ce commerce politique forma entre Alexandre et Manuel une amitié particu-

lière, qui ne fut pas éteinte par le défaut de succès des affaires publiques. En 1170, Manuel adressa au pape une de ses nièces, accompagnée d'évêques, de comtes et d'un cortége nombreux, avec une riche dot en argent; le pape avoit demandé cette princesse pour Eudes Frangipani, seigneur romain, qui l'épousa.

# LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

An. 1162. LA conquête des empires est l'ouvrage de la valeur; c'est à la sagesse à les conserver. L'une et l'autre sont également nécessaires pour les rétablir; et lorsque le cours des révolutions humaines a emporté des parties considérables d'un grand état, pour les rejoindre au centre et leur donner une consistance durable, il faut qu'une sage politique soutienne les efforts du courage. Les trois premiers Comnènes furent autant de héros; et si la valeur eût pu réparer les pertes de l'empire, ils lui auroient rendu son ancienne splendeur. Leurs exploits ne firent que le retenir dans sa chute; ils ne le relevèrent pas. Alexis, il est vrai, avoit dans son génie les ressources de la prudence; mais le torrent des croisades vint troubler ses mesures, et renversa les projets qu'il avoit formés pour détruire la puissance des Turcs. Jean, son fils, fut un grand capitaine. Sa valeur reconquit la Cilicie; mais sa politique échoua devant Antioche, et la Cilicie fut perdue de nouveau. On ne vit dans Manuel qu'un soldat déterminé et heureux, trop bouillant pour concerter ses démarches, trop impatient pour les suivre jusqu'au bout, plus avide du brillant que des fruits de la victoire. Il montra cependant de la constance dans la guerre de Hongrie; mais il n'y gagna que des victoires, et l'acquisition de la Hongrie même auroit à peine valu le sang qu'il lui fallut répandre pour une gloire vaine et frivole.

Cinn. l. 5, c. 4. Nicet. l. 4, c. 1.

Géisa, roi de Hongrie, avoit deux frères, Ladislas et Etienne. Selon la loi du pays, Ladislas devoit lui succéder. Mais Géisa avoit aussi deux fils, Etienne, que nous nommerons *le jeune*, pour le distinguer de son

oncle, et Béla. La tendresse paternelle destinoit la couronne au fils aîné; et les deux frères, craignant, non sans raison, le traitement ordinaire, prirent le parti de s'expatrier, et se réfugièrent à la cour de Manuel. L'empereur les reçut avec joie : ils lui apportoient une semence de guerre, et l'espérance de réunir à ses états quelque portion de la Hongrie. Pour se les attacher par des liens plus étroits, il voulut les marier dans sa famille. Ladislas, persuadé qu'une alliance avec la maison impériale suffiroit pour lui attirer l'aversion des Hongrois, refusa tout engagement. Etienne, au contraire, pensant que l'empereur étoit assez puissant pour le placer sur le trône malgré les Hongrois mêmes, accepta Marie, nièce de Manuel, fille de son frère Isaac. Géisa mourut en 1161; et, selon les mesures qu'il avoit prises, son fils fut élu par les suffrages de la nation. L'empereur députa aussitôt aux Hongrois pour leur représenter le droit des deux oncles; et, afin d'appuyer sa recommandation, il se transporta lui-même à Sardique. Les Hongrois n'étoient pas disposés à se soumettre à des princes si étroitement liés avec l'empereur. Ils pensoient qu'en les acceptant, ils alloient être assujettis, et que, sous des rois humbles esclaves de l'empire, la Hongrie n'en seroit plus qu'une province. Ils renvoyèrent donc les députés avec cette réponse : *qu'ils avoient un roi choisi par les suffrages de la nation, à qui seule il appartenoit de se donner un maître.* Manuel, voyant bien qu'il ne réussiroit que par la force, marcha vers le Danube, et fit avancer ses troupes dans le pays sous la conduite de son neveu Alexis Contostéphane, que les deux princes accompagnoient. Ils se rendirent maîtres du château de Chrame, et de là ils travaillèrent par des émissaires secrets à corrompre par argent les principaux seigneurs. Ils vinrent à bout de former un puissant parti, qui obligea le nouveau roi à céder la place à son oncle Ladislas. Etienne, frère de Ladislas, fut revêtu

du titre de *urum ;* c'étoit le nom qu'on donnoit à l'héritier présomptif de la couronne. Elle ne tarda pas à passer sur sa tête, Ladislas étant mort au bout de six mois de règne.

Cinn. l. 5, c. 5. Du Cange, fam. p. 285.

Tandis que Contostéphane s'occupoit des affaires de Hongrie, Manuel, qui étoit resté à Sardique, prit cette occasion de rétablir en Servie l'autorité de l'empire. Primislas, prince de Servie, avoit secoué le joug de l'obéissance, et n'exécutoit aucune des conditions auxquelles il s'étoit engagé après la bataille du Drin. L'empereur entra à main armée dans son pays, où il ne trouva nulle résistance. Il le dépouilla de la principauté, et mit à sa place son frère Béluzès. Cependant, par compassion pour Primislas, il lui donna dans une autre contrée un riche domaine. Béluzès ne put supporter long-temps les embarras de la souveraineté ; il y renonça volontairement, et se retira en Hongrie, où il goûta jusqu'à sa mort les douceurs de la vie privée. Il restoit un troisième frère, nommé Désès, établi dans la contrée de Dendra, près de Naïsse. Manuel le fit venir ; et, après lui avoir fait prêter serment de fidélité, il lui conféra le souverain pouvoir sur la Servie, à condition cependant qu'il céderoit le pays de Dendra, qui étoit à la bienséance de l'empire.

Cinn. l. 5, c. 17. Guill. Tyr. l. 20, c. 1. Du Cange, fam. byz. p. 182.

De retour à Constantinople, Manuel y trouva des ambassadeurs d'Amauri, roi de Jérusalem, qui venoit de succéder à Baudouin, son frère, mort sans enfans. Les habitans d'Antioche, qui avoient reconnu l'empereur grec pour seigneur suzerain, avoient renoncé au vasselage de l'empire par un effet de leur inconstance naturelle, et étoient venus faire hommage à Baudouin, qui les avoit reçus pour vassaux. Amauri, plus circonspect que son frère, voulut sonder à ce sujet les dispositions de l'empereur : il lui demandoit en même temps l'honneur de sa bienveillance. L'empereur lui répondit *qu'il lui accordoit volontiers son amitié ; mais*

*qu'Antioche appartenoit à l'empire ; et que, tant qu'il vivroit, il ne souffriroit pas qu'elle reconnût d'autre maître ; qu'il feroit bientôt sentir à cette ville infidèle à quoi elle s'exposoit en s'écartant de son devoir.* Amauri, pour s'appuyer du secours de l'empereur, dans les projets qu'il formoit sur l'Egypte, cherchoit à s'unir étroitement avec lui. La cinquième année de son règne, ayant répudié Agnès, sa première femme, il épousa Marie Comnène, fille de Jean Comnène, neveu de l'empereur.

Un autre prince, plus puissant et plus ambitieux causoit de vives inquiétudes. Manuel craignoit moins les Turcs et toutes les forces de l'Orient qu'il ne redoutoit Frédéric, empereur d'Allemagne. Frédéric attaquoit alors l'Italie, dont il vouloit se rendre maître. Il avoit pris Milan, subjugué la Lombardie, et faisoit trembler Rome, d'où le pape Alexandre, chassé par l'anti-pape Victor, avoit été obligé de se réfugier en France. Les progrès de Frédéric faisoient craindre qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ses armes en Grèce, et que l'empire ne reçût de sa part les mêmes atteintes qu'il avoit éprouvées de la part des princes normands sous le règne d'Alexis. Manuel s'efforçoit donc d'animer les Italiens contre Frédéric, en le représentant comme un tyran ambitieux, dont l'avidité insatiable n'aspiroit qu'à s'enrichir de leurs dépouilles, et à les réduire au plus malheureux esclavage. C'étoient là les discours qu'il répandoit par ses émissaires à Gênes, à Pise, à Venise, à Ancône, et sur toute la côte de la mer Adriatique. Il mettoit tout en œuvre pour se concilier ces peuples, les traités secrets, les caresses, les largesses, le bon accueil qu'il faisoit à ceux d'entre eux qui venoient à Constantinople. Les Milanois, encouragés par ses conseils, relevèrent leurs murailles rasées par les Allemands. Il entretenoit des espions dans toutes les villes, et par ce moyen il étoit instruit de tous les

An. 1163.
*Cinn. l.* 5, *c.* 13.
*Nicet. l.* 7, *c.* 1.

desseins du parti opposé. Venise, Padoue, Crémone, Gênes, et la plupart des villes de Ligurie, se liguèrent avec l'empereur grec. Ancône étoit le rendez-vous de ses émissaires. Frédéric, irrité contre cette ville, fait marcher une armée pour l'assiéger et la détruire, si elle refuse de livrer les envoyés de Manuel. Les habitans, pleins de courage, soutiennent toutes les attaques : les fatigues d'un long siége, la disette à laquelle ils sont réduits, ne peuvent les forcer à une trahison. Les agens de l'empereur grec les assemblent, et leur demandent s'ils consentent à recevoir des troupes, qu'on pourra faire entrer par la mer, la ville n'étant assiégée que du côté de la terre. Ils répondent qu'ils y consentiroient volontiers, mais qu'ils n'ont pas de quoi les payer. *N'en soyez pas inquiets,* répliquent les Grecs; *l'empereur se charge de toutes les dépenses plutôt que de vous laisser en proie à de cruels ennemis.* La proposition étant acceptée, on fait venir des secours suffisans qui obligent les Allemands à lever le siége. Manuel, pour récompenser des alliés si fidèles, leur envoya des sommes d'argent fort au-delà des frais de la guerre, et leur accorda tous les droits et les priviléges des citoyens de Constantinople.

*Cinn. l. 5, c. 8.*

Cependant Etienne l'oncle, devenu roi de Hongrie, appuyé de la protection de Manuel, crut pouvoir impunément vexer ses sujets : prince maladroit, qui ne savoit pas que nulle force intérieure, quelque menaçante qu'elle soit, nul appui étranger, ne peuvent suppléer à l'amour des peuples. Les Hongrois perdirent patience; leur mécontentement, renfermé d'abord dans le secret des familles, éclata enfin en insultes. La crainte devint plus foible que la colère, et ils alloient se défaire d'Etienne, lorsque celui-ci, averti du danger, prit le parti de se sauver et de se réfugier auprès de son protecteur. Ils replacèrent sur le trône Etienne le jeune. Manuel se crut engagé d'honneur à rétablir sa créa-

ture. Il vint avec une armée à Philippopolis, et de là il envoya une partie de ses troupes, commandées par Contostéphane, avec le roi fugitif. Les Hongrois, qui n'étoient pas alors en état de soutenir la guerre, plièrent d'abord et parurent se soumettre. Manuel, croyant le prince fermement rétabli, se retira; et dès qu'il fut éloigné, la nation se révolta de nouveau. Le prince s'enfuit encore, et vint chercher son asile ordinaire auprès de l'empereur, qui étoit alors à Sardique. Manuel, aussi obstiné à le soutenir que les Hongrois à le rejeter, lui donna de l'argent et des troupes, et le fit reconduire encore par Constostéphane, avec ordre cependant d'employer la douceur pour regagner les esprits plutôt que d'agir à force ouverte. Il s'avança lui-même jusqu'à Naïsse.

Cette ville l'approchoit de la Servie autant que de la Hongrie. Le trouble n'étoit pas moins grand dans ce pays, et l'autorité de l'empereur n'y étoit pas plus respectée. Désès, parvenu à la souveraineté, s'étoit remis en possession de la contrée qu'il avoit cédée pour l'obtenir. Ligué avec Frédéric, il avoit pris une épouse en Allemagne. Il ne tenoit compte des ordres de l'empereur, qui lui mandoit de venir le joindre pour la guerre de Hongrie. Mais dès qu'il apprit que Manuel marchoit pour tirer raison de sa désobéissance, il vint avec les seigneurs de sa cour lui faire de très-humbles excuses. L'empereur, irrité, refusa d'abord de l'écouter. Il s'apaisa néanmoins, et lui permit de retourner dans son pays, après lui avoir fait prêter un nouveau serment. Mais ce serment n'étoit que sur ses lèvres. Avant que de sortir du camp des Grecs, Désès prit de nouveaux engagemens avec les députés hongrois, qui étoient venus de la part d'Etienne le jeune faire à l'empereur des propositions de paix. L'empereur, instruit de cette nouvelle perfidie, le traita comme un criminel selon les formes juridiques, et lui donna des commissaires pour

*Cinn. l. 5, c. 8. Nicet. l. 5, c. 4.*

le juger. Il fut accusé, convaincu par témoins, et condamné à une prison perpétuelle. On l'enferma dans une tente environnée de palissades, et peu de jours après il fut transféré à Constantinople, pour être gardé dans la prison du palais.

Cin. l. 5, c. 8. Nicet. l. 5, c. 4; l. 4, c. 1, 4.

Les propositions des députés hongrois furent rejetées, et ils eurent ordre de sortir du camp. L'empereur marcha à Belgrade, qu'il avoit entièrement rebâtie. Contostéphane ne pouvoit venir à bout de regagner le cœur des Hongrois. Leur aversion pour Etienne l'oncle étoit si opiniâtre, que ni l'argent ni les insinuations les plus adroites ne pouvoient le réconcilier avec eux. Quoique Manuel ne renonçât pas encore à le protéger, cependant, n'ayant que peu d'espérance de maintenir sur le trône un prince si détesté, quand même il réussiroit à l'y rétablir, il conçut un projet plus conforme aux intérêts de l'empire. Il n'avoit point d'autre enfant que Marie, fille d'Irène, et il destinoit sa succession à l'époux qu'il donneroit à cette princesse. Etienne, fils de Géisa, et roi de Hongrie, avoit un jeune frère nommé Béla, qui, selon la loi du pays, devoit lui succéder. Il possédoit déjà une contrée que son père lui avoit donnée en apanage. Ce fut sur ce prince que Manuel jeta les yeux. Les droits que Béla, devenu empereur, auroit sur la succession de son frère, devoient un jour réunir la Hongrie à l'empire. Pour réussir dans ce dessein, il retira ses troupes, et retourna à Constantinople. De là il envoya en Hongrie le sébaste George Paléologue pour proposer le mariage de sa fille avec Béla. Les Hongrois, se croyant par ce moyen délivrés de la guerre, y consentirent; ils cédèrent même à Béla en toute propriété les terres de son apanage. Le jeune prince et la princesse n'étant pas encore en âge, furent fiancés avec grand appareil dans l'église de Blaquernes. Manuel changea le nom de Béla en celui d'*Alexis*, et le décora de la qualité de *despote*. Ce titre, qui signifioit maître et

seigneur, étoit conféré par les empereurs à ceux de leurs parens qu'ils vouloient singulièrement honorer. Jean, oncle de Michel Calaphate, en avoit été revêtu le premier. Manuel déclara son gendre Alexis successeur à l'empire avec sa fille Marie; il leur fit jurer fidélité par tous les ordres de l'état, entre les mains du chancelier Stypiote, qui reçut à cette occasion un riche présent de l'empereur.

Une fonction si brillante et si flatteuse pour la vanité de Stypiote fut la dernière cause de sa perte. Il avoit pour rival dans la faveur de l'empereur un certain Camatère, intendant-général des postes, encore plus méchant que lui. C'étoit un de ces hommes nés pour plaire aux princes, qui préfèrent ceux qui les amusent à ceux qui les servent. Un esprit souple, une élocution légère et enjouée, assez de science pour se faire admirer des ignorans, et le don si précieux des talens frivoles, étoient encore relevés par une taille avantageuse et quelque réputation de courage. C'étoit le plus beau danseur et le meilleur musicien de la cour. Nicétas raconte des merveilles de ses exploits de table. Indomptable buveur, sans se ressentir des vapeurs de l'ivresse, jamais il n'avoit plus de raison que quand tous ses convives l'avoient perdue, et Manuel se divertissoit à lui proposer des défis effrayans, dont il sortoit toujours vainqueur. Stypiote méritoit bien d'être supplanté par un homme de ce caractère. Pour y réussir, Camatère n'eut autre chose à faire qu'à copier Stypiote même. Il s'insinua dans son amitié comme avoit fait celui-ci à l'égard d'Hagiothéodorite. Confident de tous ses secrets, il y cherchoit depuis long-temps de quoi le perdre. Dès le temps que l'empereur étoit en Cilicie, le traître avoit fait une tentative qui n'avoit pas réussi. La guerre de Sicile duroit encore; et Stypiote, dans ses entretiens familiers avec Camatère, blâmoit beaucoup l'empereur d'avoir en même temps entrepris deux guerres si difficiles. Le per-

*Nicet. l. 3, c. 4.*

fide ami alla rapporter à Manuel les discours peu respectueux de son chancelier; et, pour l'en convaincre, il lui proposa de se tenir lui-même caché dans une chambre où ils devoient s'entretenir. Manuel s'y rendit, et, sans être vu, il fut témoin de la conversation. Mais heureusement Stypiote, quoique provoqué par la malice de Camatère, ne se trouva pas ce jour-là d'humeur à dire du mal de son maître; et cette épreuve ne tourna pas à son désavantage. Camatère prit patience, toujours jaloux des distinctions dont son rival étoit honoré. Enfin, après les fiançailles de Marie, ne pouvant plus retenir son dépit, il s'avisa d'une fourberie qui porta le dernier coup au chancelier. Il supposa un modèle de lettre que Stypiote devoit écrire au roi de Sicile, par laquelle il l'exhortoit à recommencer la guerre, et lui promettoit fidèle correspondance. Il inséra cette lettre dans le cahier du chancelier, lorsqu'il alloit travailler avec l'empereur, qu'il eut soin d'avertir aussitôt. Manuel, s'étant saisi du cahier, trouva cet écrit, et sur-le-champ, transporté de colère, il fit crever les yeux à Stypiote. Sa dignité fut la récompense du dénonciateur. Ce fut ainsi que Camatère vengea Hagiothéodorite, et un grain de sable peut-être vengea Stypiote. Le nouveau parvenu tomba malade peu de temps après; et, près de mourir, tourmenté par ses remords, il fit venir Stypiote. Alors, le baignant de ses larmes, il lui demanda avec des soupirs et des sanglots pardon de sa perfidie, et le secours de ses prières. L'histoire s'afflige du récit de ces horreurs; et, de même que le siècle qui les vit naître, elle ne se console qu'en les voyant punies.

An. 1164. *Cinn. l. 5, c. 9, et seqq.*

Les deux Etiennes, qui se disputoient le royaume de Hongrie, ne pouvoient demeurer long-temps en paix. L'oncle, mécontent de l'accommodement fait avec son ennemi, s'étoit retiré à Anchiale, sur le Pont-Euxin. De là il travailloit à ranimer son parti; et dès qu'il eut rassemblé quelques troupes, il rentra dans le pays.

Le neveu se mit en défense ; il chercha des secours en Allemagne et en Bohème, et, avec une armée déjà beaucoup plus forte que celle de son rival, il commença par se saisir de la contrée cédée à Béla, et marcha contre son oncle. A la nouvelle de ces mouvemens, l'empereur reprit les armes, tant pour recouvrer l'apanage de son gendre que pour défendre son neveu d'alliance, qui s'étoit engagé témérairement sans avoir des forces suffisantes. Il envoya promptement à son secours un grand corps de troupes légères sous les ordres d'Andronic Contostéphane, qui arriva à propos pour tirer le prince de péril. Dès que le gros de l'armée grecque fut assemblé, Manuel marcha lui-même en diligence, et passa la Save. A son arrivée, la terreur saisit les Hongrois; toutes les villes lui ouvrent leurs portes. Les prêtres et tout le peuple sortent au-devant de lui en procession ; l'empereur avance jusqu'à Posséga ; l'évêque, suivi des habitans, vient lui présenter les clefs de la ville. Etienne le jeune fuyoit devant lui, et, n'osant en venir à une bataille, il avoit déjà passé le Danube pour se sauver dans l'intérieur du pays. Manuel s'approche du Danube. Arrivé à *Pétricum*, aujourd'hui *Péter-Waradin*, il écrit au roi Etienne en ces termes : « Je ne suis pas venu pour faire la guerre aux Hon-« grois, mais pour les obliger à restituer à votre frère « Béla l'héritage qui lui appartient, et dont vous lui « avez fait vous-même une concession authentique. Un « autre motif, qui vous intéresse encore plus que moi, « me met les armes à la main; c'est de rétablir la paix « entre vous et votre oncle. Si vous voulez faire jus-« tice sur ces deux articles, la guerre est finie; autre-« ment, je ne la finirai qu'après avoir effacé ces deux « insultes faites à l'empire. »

En attendant la réponse, Manuel passa le Danube, et dans cette occasion un accident fit admirer sa force et son humanité. Une des barques, plus chargée que

les autres, eut à peine quitté le rivage, qu'elle pencha d'un côté; l'eau gagnoit le bord, et elle étoit près de périr. Le reste de l'armée, ne s'occupant que de son propre passage, personne ne se mettoit en peine de la sauver. Manuel se jette dans l'eau; et, malgré la vase molle et profonde, malgré la rapidité du fleuve, il atteint la barque; il relève et soutient de ses épaules le bord déjà submergé, et donne le temps de venir au secours. Il va camper à Titul, sur la Teïsse. Cependant le roi de Hongrie reçut les renforts d'Allemagne et de Bohème. Uladislas, roi de Bohème, conduisoit ses troupes en personne. Ce prince avoit reçu de l'empereur Conrad le titre de roi, et c'étoit, selon les Grecs, une entreprise illégitime : à les entendre, le titre d'empereur et le droit de faire des rois n'appartenoit qu'à leur prince. Les historiens grecs de ce temps-là donnent aux Bohémiens le nom de *Zèques*, qu'ils portent en effet dans la langue esclavonne, parce que Zéchus fut le chef de la colonie des Slaves, qui vinrent au septième siècle s'établir dans le pays des anciens Boïens et des Marcomans. Uladislas étoit un prince juste et généreux. Manuel lui envoya secrètement un exprès pour lui représenter *qu'il servoit l'injustice en soutenant le roi de Hongrie, usurpateur et du trône et du patrimoine de son frère Béla.* Uladislas répondit *que, pour le trône, il appartenoit légitimement au jeune Etienne; que son oncle, après l'en avoir dépouillé par violence, avoit lui-même mérité de le perdre par la tyrannie qu'il exerçoit sur les Hongrois; que, pour le domaine de Béla, son frère étoit prêt à le rendre et à réparer toutes les fautes qu'il avoit pu commettre contre sa majesté impériale.* Manuel, content de cette déclaration, envoya des députés pour s'assurer qu'elle étoit sincère, et pour la faire confirmer par serment. Uladislas ne balança pas. D'auxiliaire d'Etienne il devint médiateur entre les deux partis. Etienne rendit les terres de Béla, et sup-

plia l'empereur d'engager son oncle à poser les armes, ou du moins de ne le pas secourir. Manuel promit de faire ses efforts pour porter l'oncle à se désister de ses prétentions ; et après cet accommodement précipité, il repassa le Danube.

La difficulté étoit d'engager l'oncle à renoncer au trône de Hongrie. En vain Manuel lui représenta qu'il y avoit de la folie à vouloir gouverner malgré elle une nation fière et courageuse. Comme il ne pouvoit lui persuader qu'il étoit détesté des Hongrois : « Il est ( lui « dit-il ) un moyen sûr de vous en convaincre. Vous « avez un neveu, fils de votre frère Almus, qui porte le « même nom que vous, et qui vous ressemble si par- « faitement, qu'il est difficile de vous distinguer tous « deux. Mettez-le à la tête de ce que vous avez de Hon- « grois, et envoyez-le contre l'ennemi. Tenez-vous « caché pendant ce temps-là. Le traitement qui lui sera « fait vous montrera ce que vous avez à attendre pour « vous-même. » Etienne y consentit ; il se tint dans une barque au bord du Danube, tandis que son neveu, à la tête de ses troupes, alla chercher le roi de Hongrie. Mais, avant que les deux armées fussent en présence, les soldats du faux Etienne se saisirent de lui, et le conduisirent au roi. Il n'évita la mort ou la prison qu'en se faisant connoître. Le succès de cette épreuve suffisoit pour convaincre un esprit moins opiniâtre de l'inutilité de ses efforts. Il ne convainquit pas Etienne ; et l'empereur, désesperant de le ramener au parti de la raison, se sépara de lui pour retourner à Constantinople. Cependant, pour ne le pas entièrement abandonner, il lui laissa Nicéphore Caluph, un de ses généraux, avec un corps de troupes.

Le roi de Hongrie, apprenant que son oncle s'obstinoit à rester dans le pays, résolut de le pousser à bout, et marcha pour lui livrer bataille. Au bruit de sa marche, tous les Hongrois de son oncle désertent, et vont se AN. 1165.

rendre au roi. Caluph conseille au vieux Etienne de se retirer au voisinage de Sirmium, qui appartenoit à l'empire, où il seroit en sûreté; et comme Etienne ne l'écoutoit pas, il s'y retire lui-même avec ses troupes, sous prétexte d'un ordre de l'empereur. Etienne, abandonné, est bientôt obligé de le rejoindre; et les ennemis paroissant disposés à le poursuivre jusque sur les terres de l'empire, Manuel envoie en diligence un renfort de troupes pour défendre l'entrée de ses états. Ce nouveau secours étoit commandé par Michel Gabras, qui venoit d'épouser Eudocie, nièce de Manuel. Cette princesse, autrefois concubine d'Andronic, séparée de lui depuis qu'il étoit en prison, avoit donné sa main à Michel Gabras, et celui-ci, plus curieux de sa fortune que de son honneur, avoit reçu de l'empereur le titre de sébaste, pour couvrir la honte de cette alliance, aussi méprisable qu'elle étoit illustre.

*Cinn. l.* 5, *c.* 15. *Nicet. l.* 4, *c.* 2.

Andronic étoit alors occupé de tout autre soin. Enfermé depuis douze ans dans une tour du palais, il ne songeoit qu'aux moyens d'en sortir. Sa première évasion ayant été sans succès, il prit de plus justes mesures. On lui avoit laissé pour le servir un petit esclave, qui avoit soin de lui porter sa nourriture. Andronic, pour diminuer la défiance de ses gardes, feignit d'être malade. L'esclave adroit et intelligent, qui s'étoit familiarisé avec les gardes en les faisant boire, trouva un moment pour prendre en cire le modèle des clefs de la chambre d'Andronic, et Manuel, fils d'Andronic, en fit faire de pareilles, que l'esclave porta à son maître avec un paquet de cordes au fond d'une amphore pleine de vin. Tout étant ainsi préparé, le prisonnier sort de la chambre pendant une nuit, descend de la tour à l'aide de la corde, et se tient caché tout le jour dans des buissons et des broussailles, dont le pied de la tour étoit rempli. Il falloit encore passer une muraille assez basse entre la tour et le bord de la mer; il l'escalade la nuit

suivante. Surpris dans cette opération par une sentinelle qui ne le connoissoit pas, il lui fait accroire qu'il est un prisonnier renfermé pour dettes, et le persuade par le don d'un bijou d'or qu'il avoit sur lui. Une chaloupe l'attendoit au rivage; il se fait porter à sa maison, qui étoit sur le port, se délivre de ses chaînes, sort de la ville, et trouve aux portes des chevaux tout prêts, qui le portent à Anchiale. Pupace, revenu, pour je ne sais quelle raison, sur les terres de l'empire, habitoit alors dans cette ville. Il avoit servi sous Andronic, qui avoit souvent récompensé sa valeur; il le fournit d'argent et de guides, qui lui font passer le Danube, et le conduisent vers Galiza, en Tauroscythie; c'est aujourd'hui *Halicz*, dans la Russie polonoise, sur le Niester. Il approchoit de cette ville, et se croyoit hors de danger, lorsqu'il est reconnu et repris par des Valaques, qui le ramènent vers Constantinople. Entre les mains de ces barbares, se voyant sans ressource, il en emprunte de ses ruses. Il feint un cours de ventre qui l'oblige fréquemment de descendre de cheval. Après y avoir accoutumé son escorte, se voyant la nuit suivante au bord d'une forêt, il descend appuyé sur un bâton, à cause de sa prétendue foiblesse, s'écarte de quelques pas, plante en terre le bâton, qu'il revêt de ses habits; et, laissant sa dépouille à sa place, il s'enfonce dans l'épaisseur du bois, et reprend une autre route. Les barbares, trompés par cet objet qu'ils ne distinguent pas au travers des ténèbres, s'aperçoivent enfin du stratagème. Ils courent en vain après lui; il gagne Halicz par un autre chemin. Il est bien reçu par le gouverneur russe, qui l'envoie à Kiovie, résidence d'Hiéroslas, un des ducs de Russie. Andronic, propre à prendre toute sorte de mœurs, devient bientôt l'ami inséparable d'Hiéroslas. Cependant on amenoit à Constantinople Pupace, convaincu d'avoir favorisé Andronic. Il fut fouetté dans les carrefours de la ville, la corde au cou,

un héraut criant devant lui : *C'est ce que mérite celui qui a reçu dans sa maison et aidé dans sa fuite l'ennemi de l'empereur : ajoutez,* s'écrioit le brave Pupace aussi haut que le héraut, *qui est assez scélérat pour avoir assisté son bienfaiteur au lieu de le trahir.*

Cinn. l. 5, c. 14, 17. Nicet. l. 4, c. 2.

Etienne ne se croyoit pas en sûreté tant que son oncle seroit dans le voisinage de ses états. Il se disposoit donc à entrer dans le territoire de Sirmium. L'empereur lui manda *qu'il ne devoit pas avoir déjà oublié des promesses toutes récentes ; qu'il devoit même se souvenir des désastres que les guerres de son père avoient causés dans son pays ; que son inconstance alloit les renouveler, et qu'en mettant le pied sur les terres de l'empire, il en alloit attirer toutes les forces.* Etienne ne tint compte de ces menaces que pour se procurer de nouveaux alliés. Il entama une négociation avec Hiéroslas, qui devoit lui envoyer une nombreuse cavalerie, et lui donner sa fille en mariage. Andronic s'offroit à conduire ces troupes dans le cœur de l'empire. Malgré les forfaits d'Andronic, l'empereur conservoit pour lui un fond de bienveillance. C'étoit à regret qu'il l'avoit si long-temps tenu dans les fers. Il aimoit sa gaîté, sa hardiesse; il admiroit son esprit de ressources; son libertinage même ne lui déplaisoit pas. A cette inclination naturelle se joignoient des raisons politiques de le rappeler. Andronic étoit en grand crédit auprès des princes russes; il pouvoit ou se servir de leurs forces pour nuire à l'empire, ou les attirer à une alliance avec Manuel. L'empereur lui envoya donc une amnistie authentique ; et Andronic, ayant juré de sa part qu'il ne s'écarteroit jamais de la fidélité qu'il devoit à l'empereur, revint à la cour. Pendant ce temps-là le roi de Hongrie avançoit dans le pays. Il défit Gabras, assiégea Zeugmine, et fit son oncle prisonnier. Pour se défaire d'un ennemi si incommode, il se servit du ministère d'un chirurgien, qui, dans une légère maladie survenue à ce prince, le

saigna avec une lancette empoisonnée. On insulta à son cadavre, qu'on laissa long-temps sans sépulture. Zeugmine se rendit aux Hongrois.

Manuel, irrité d'un si noir forfait, résolut de pousser à bout le jeune Etienne, de détacher de lui les Russes, ses nouveaux alliés, et de soulever contre lui toute l'Allemagne. Il envoya en Russie un de ses parens nommé Manuel comme lui, homme habile et insinuant, qui s'adressa d'abord à deux princes de Russie, Primislas et Rosislas, déjà liés d'amitié avec l'empereur. Il en obtint aisément des troupes. Il alla ensuite à Kiovie porter à Hiéroslas une lettre de l'empereur qui lui reprochoit son inconstance d'avoir, sans aucun sujet de plainte, rompu son alliance avec l'empire, son imprudence d'avoir promis sa fille à un lâche parricide, qui la traiteroit non pas en épouse légitime, mais en esclave. Hiéroslas, frappé de ces horreurs, retira sa parole, se déclara ennemi de celui qui devoit être son gendre, et promit d'aider les Grecs de tout son pouvoir. Frédéric, empereur d'Allemagne, pour des raisons politiques que nous expliquerons dans la suite, et Henri, premier duc d'Autriche, qui avoit épousé Théodora, petite-fille, par sa mère, d'Isaac, frère de Manuel, entrèrent dans cette ligue contre le roi de Hongrie. Le prince de Servie, Azzedin lui-même, selon le traité fait avec lui, promirent des troupes. Uladislas, autre prince de Russie, abandonna son pays, et emmenant avec lui sa femme, ses enfans, ses soldats, vint s'établir en-deçà du Danube, dans la contrée qu'on appelle aujourd'hui *Dobrudzie*. Manuel y avoit déjà donné des établissemens à une colonie russe conduite par un prince puissant nommé Basilicas. Les Vénitiens, ayant renouvelé les anciens traités, promirent une flotte de cent vaisseaux.

*Cinn. l.* 6, *c.* 14, 15. *Du Cange*, *fam. byz. p.* 183, 184.

Ce fut cette année, selon Albéric, que le Prêtre-Jean écrivit à différens rois de la chrétienté, et envoya en particulier des ambassadeurs aux empereurs Manuel et

*Alberic. chr. Du Cange, sur Joinville, p.* 89.

D'Herbelot, bibl. or. au mot Ung, ou Avenk.

Frédéric. Il donnoit à Manuel le titre d'*excellent prince, supérieur à tous les rois de la terre par sa puissance et sa vertu*, et il se vantoit d'avoir pour tributaires soixante-dix rois. On a cru long-temps que le Prêtre-Jean étoit le roi des Abyssins. Cette opinion a été convaincue de fausseté. Mais il n'est pas aisé de dire ce qu'il étoit véritablement. Les uns prétendent que c'étoit un prêtre nestorien qui s'empara d'une partie des Indes, et qui eut plusieurs successeurs. D'autres ne conviennent pas que ce prince, chef d'une dynastie indienne, ait été prêtre; ils pensent que le nom de *Prêtre-Jean* ou plutôt *Prêtejean*, n'est que celui de *Prestegian*, qui en langue persane, disent-ils, signifioit un roi chrétien; et que ces princes prirent ce nom comme professant le christianisme et s'en déclarant défenseurs. Un auteur très-versé dans la littérature orientale dit que ce nom fut donné par les Européens à Ungkhan ou Avenkkhan, prince des Mogols, à cause qu'il étoit chrétien, ainsi que la plus grande partie de ses sujets, et qu'il régnoit dans la partie la plus orientale de l'Asie en tirant vers le nord, sur une tribu de Mogols qui portoit le nom de *Kérit;* il ajoute que son empire s'étendoit dans la grande Tartarie jusqu'aux confins de la Chine. Tous ces écrivains se réunissent à dire que cet empire fut détruit par Gengis-Kan, au commencement du treizième siècle.

An. 1166.

Cinn. l. 5, c. 18, 19, 20.

Nicet. l. 5, c. 5.

La perte de Zeugmine affligeoit l'empereur. Résolu de reprendre cette place, il assemble ses troupes à Sardique l'année suivante, et avance vers la Save. Les Hongrois bordoient le fleuve pour défendre le passage. Manuel laisse vis-à-vis d'eux le gros de son armée; et, à la tête d'un détachement, il marche vers Belgrade. Les ennemis font le même mouvement; et, lorsqu'il a ainsi divisé leurs forces, il revient pendant la nuit rejoindre son armée, et se jette le premier dans une barque. Animés par son exemple, les siens le suivent et forcent le passage. Comme la barque de l'empereur,

arrêtée par la vase, ne pouvoit aborder, Manuel, sautant de trop loin sur la terre, se donna une entorse, qui l'incommoda beaucoup pendant tout le siége, sans ralentir son activité. Il passa trois jours à détourner un canal qui portoit à la ville l'eau de la Save, et à repousser les habitans, qui, par de fréquentes sorties, s'efforçoient d'interrompre ce travail. Mais, dès que Manuel se montroit, saisis d'effroi, ils fuyoient en désordre et regagnoient leurs murailles. Alors, devenus hardis, ils l'outrageoient avec insolence, et faisoient des décharges de toutes leurs machines. L'empereur avoit cependant entre les assiégés des intelligences qui l'instruisoient de l'état de la place par des billets lancés de nuit au bout d'une flèche. On combla le fossé, on établit quatre batteries, d'où partoient des pierres d'une énorme grosseur. Manuel, poussant son cheval jusqu'à une porte de la place, y enfonça sa javeline. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de monter lui-même au haut d'une tour de bois, construite à la hauteur des murailles, pour combattre à coups de main et sauter sur le mur. On apprit qu'Etienne venoit à la tête d'une puissante armée, grossie des troupes de tous ses alliés. La plupart des officiers pensoient qu'il falloit lever le siége pour aller le combattre. Manuel ne fut pas de cet avis. Il redoubla ses efforts. Andronic répara en cette occasion ses fautes passées; ce fut, après l'empereur, celui qui se signala davantage. Il commandoit à la principale attaque, et ouvrit une large brèche. L'empereur, entre autres actions de hardiesse, apercevant sur le haut de la muraille un ennemi dirigeant sa flèche sur un de ses soldats, qui, portant sa vue ailleurs, alloit être infailliblement percé, accourut, et reçut le trait sur son bouclier. Enfin, après trois assauts soutenus avec vigueur, les habitans demandèrent à capituler. Manuel leur accordoit la vie, à condition que le gouverneur Grégoire et les principaux officiers sortiroient la corde au cou, la

tête et pieds nus ; ce qui n'ayant pas été accepté, l'attaque recommença. Dans un dernier assaut, Andronic Ducas, montant à la tête d'une troupe de soldats, l'échelle se rompit, et il fut porté à terre avec tous ceux qui le suivoient. Froissé d'une chute si rude, il plante aussitôt une autre échelle, monte de nouveau, et la place est emportée. Grégoire, pour fléchir le vainqueur, demanda comme une grâce de se soumettre à l'ignominie qu'il avoit refusée, et l'empereur ne lui laissa la vie qu'aux instances de Béla. La ville fut abandonnée au pillage ; tout fut passé au fil de l'épée. Un riche habitant, voyant sa femme entraînée par un soldat, courut à elle, et lui sauva l'honneur en lui plongeant un poignard dans le sein. On trouva dans les prisons un soldat grec, renommé pour son adresse à tirer de l'arc. Ayant été pris dans une sortie, on voulut l'obliger à tirer sur ses compatriotes. Il obéit ; mais comme on vit que tous ses coups portoient à faux, on l'avoit enfermé à dessein de le faire mourir lorsque le siége seroit levé. Manuel laissa dans la ville son oncle Constantin l'Ange, avec ordre de la réparer et de rétablir toutes les places de la frontière.

Cinn. l. 6, c. 1.

Le roi de Hongrie, consterné de la perte de Zeugmine, qu'il avoit regardée comme imprenable, demanda la paix. Il offroit à l'empereur Zeugmine, Sirmium et la Dalmatie. Manuel ne put s'empêcher de rire : *eh quoi*, dit-il aux députés, *votre maître a donc encore une seconde Zeugmine, une autre Sirmium, une autre Dalmatie ? car je possède deux villes et une province de ce nom-là.* En effet, la Dalmatie avoit été conquise depuis peu par Jean Ducas ; il s'étoit rendu maître, soit de force, soit par composition, de cinquante-sept places, dont les principales étoient Trau, Spalatro, Sébénico, Scardone, Salone, Dioclée ; et Nicéphore Caluph en étoit établi gouverneur. L'empereur, après s'être moqué de ces propositions illusoires,

ajouta que cependant, pour épargner le sang chrétien, il vouloit bien leur accorder la paix ; et, après leur avoir fait prêter serment au nom de leur maître, il partit pour Constantinople. Il y rentra en triomphe. Pour donner à cette fête un éclat extraordinaire, on avoit préparé au prince un char d'or massif. Mais, dès qu'on y eut attelé de jeunes chevaux qui devoient le traîner, ils y donnèrent de si violentes secousses, que peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pièces. Le prince n'y monta pas ; il avoit même d'abord refusé d'user d'un si pompeux appareil, qui montroit du moins autant d'orgueil que de magnificence. Il apprit peu de temps après que les Hongrois et les Serves faisoient de nouveaux mouvemens, et il se préparoit déjà à retourner contre eux. Mais, dès que ces peuples en furent avertis, ils rentrèrent dans le repos.

Guillaume, roi de Sicile, mourut cette année ; et si l'on en veut croire l'auteur de la chronique de Salerne, Manuel envoya des ambassadeurs à Guillaume II, son fils, pour lui offrir le renouvellement de la paix, et le mariage de Marie, sa fille unique, qui devoit porter l'empire à son mari. Cet écrivain ajoute que l'ambassade fut bien reçue, qu'on envoya de part et d'autre des députés, et que la paix fut confirmée de nouveau ; mais que plusieurs difficultés empêchèrent la conclusion du mariage. Ce récit ne s'accorde pas avec ce que nous avons raconté, d'après Nicétas et Cinname, du mariage arrêté entre Marie et Béla, qui fut regardé comme l'héritier présomptif de Manuel jusqu'à la naissance du prince Alexis. Ainsi, ou le chroniqueur s'est entièrement trompé sur cette proposition de mariage, ou il faut la renvoyer après l'année 1169, dans laquelle naquit Alexis. Mais alors Marie n'avoit plus aucun droit à la succession impériale.

*Romualdi. Salern. chr.*

Les actions de courage d'Andronic au siége de Zeugmine avoient fait oublier à l'empereur ses forfaits pas-

An. 1167.
*Cinn. l.* 5,

c. 9, 13; l. 6, c. 1. Nicet. l. 4, c. 4, 5. Guill. Tyr. l. 19, c. 11; l. 21, c. 13.

sés. Il ne tenoit qu'à lui de tenir à la cour le rang le plus distingué, et de jouir en repos d'une brillante fortune; son penchant invincible à la débauche le replongea dans de nouveaux malheurs. Son cœur fourbe, et capable des plus noirs attentats, aspiroit à l'empire; et s'il ne pouvoit arracher la couronne à Manuel, il espéroit du moins y parvenir après sa mort. Mais l'élévation de Béla, destiné à être gendre de Manuel et à lui succéder, formoit un obstacle à ses desseins, et excitoit sa colère. Aussi ne cessoit-il de murmurer contre ces dispositions. *N'est-il pas étrange*, disoit-il, *que l'empereur soit allé chercher un gendre dans une nation barbare et ennemie? qu'il ait choisi un Hongrois pour successeur? Quel affront pour tous les seigneurs de l'empire, qu'il a jugés indignes de son alliance!* Ces discours, répétés par ses partisans, indisposoient les esprits. Manuel, en étant informé, résolut de l'éloigner; mais, par une imprudence inexcusable, il lui confia le commandement de la province où il convenoit le moins de l'envoyer. Alexis, fils d'Axuch, gouverneur de Cilicie, n'y demeura pas long-temps, pour les raisons que nous dirons bientôt. Andronic fut envoyé à sa place. L'empereur lui fit valoir le choix qu'il faisoit de sa personne pour lui donner occasion de réparer l'affront qu'il avoit reçu autrefois dans ce pays; et, afin de lui faire accepter cet emploi plus volontiers, il lui mit entre les mains de grandes sommes d'argent, et lui permit de plus de faire usage des revenus de l'île de Cypre. Son libertinage l'accompagna encore cette fois, et rendit inutile toute sa bravoure. Surpris, battu plusieurs fois par Thoros, un jour que son armée en déroute étoit poursuivie par les Arméniens, désespéré de sa défaite, et apercevant derrière lui Thoros au milieu de ses troupes, il retourne sur lui avec fureur, écarte à coups de sabre l'escorte du prince, le joint, et le renverse d'un coup de lance. Thoros ne dut la vie qu'à la

force de sa cuirasse. Andronic se dégagea par sa valeur, et rejoignit son armée.

Raymond, prince d'Antioche, avoit laissé deux filles, dont la beauté étoit renommée dans tout l'Orient. Manuel avoit épousé l'aînée; Andronic devint éperdument amoureux de Philippa la cadette, avant même que de l'avoir vue. Emporté par cette nouvelle passion, il choisit entre ses jeunes officiers les plus lestes et les mieux faits; accompagné de ce galant cortége, il quitte la Cilicie, et se rend à Antioche. Il met en œuvre tout ce qui peut séduire une jeune princesse. Les grâces de sa personne, son goût de magnificence, son adresse à tous les exercices, les fêtes, les présens, le langage suborneur, eurent bientôt abattu toutes les défenses de la vertu et de l'honneur. Philippa devint passionnée pour Andronic. Manuel, informé de ce nouvel écart, fort irrité qu'il eût ainsi abandonné sa province, envoie pour le remplacer Calaman, fils de Borise le Hongrois, dont j'ai déjà parlé. Il lui ordonne de passer lui-même à Antioche, et de traverser les amours d'Andronic en proposant à la princesse de l'épouser, et lui offrant pour ce mariage toute la faveur de l'empereur. Manuel avoit mal choisi. Calaman étoit un personnage grave et sensé, qui traita sérieusement l'aventure. La gaîté d'Andronic jeta du ridicule sur sa pesante galanterie : son bon sens déplut autant que sa petite taille; et la princesse aima mieux rester maîtresse d'Andronic que de devenir femme de Calaman. Après bien des dépenses et des soupirs perdus, le prétendant fut obligé de retourner à Tarse. Il n'y demeura pas long-temps. Noradin, sultan d'Alep, étant venu assiéger Harem, dans la principauté d'Antioche, Raymond II, comte de Tripoli, Calaman, et Thoros, que Calaman avoit regagné, se joignirent à Boémond III, prince d'Antioche, pour combattre ce redoutable guerrier. La bataille se livra près d'Artaz, et les Latins furent entièrement défaits. Tous leurs chefs

restèrent prisonniers, à l'exception de Thoros, qui se sauva. Ce prince, s'étant soustrait de nouveau à l'obéissance de Manuel, enleva plusieurs places de Cilicie sur Andronic Euphorbène, cousin de l'empereur, qui l'avoit nommé gouverneur de la province pendant la prison de Calaman. Ce qui avoit donné sujet à Thoros de reprendre les armes contre les Grecs, c'étoit la mort de son frère Etienne, qu'il imputoit à ce gouverneur. Le prince d'Antioche, après avoir été un an dans les fers, donna des otages pour sa rançon, et recouvra sa liberté. Mais, voulant la procurer aux otages qu'il avoit laissés entre les mains de Noradin, et ne trouvant pas dans son trésor les sommes suffisantes, il eut recours à l'empereur son beau-frère, et fit le voyage de Constantinople. Il y fut reçu avec de grands honneurs, comme frère de l'impératrice, et il trouva dans la générosité de Manuel les ressources qu'il en avoit espérées.

Les menaces de Manuel troubloient les amours d'Andronic. Il craignoit la prison, dont il avoit si long-temps éprouvé les rigueurs, et ne se croyoit pas en sûreté dans Antioche. D'ailleurs, sa passion étant satisfaite, il laissa gaîment Philippa dans les larmes et les remords, et s'en alla à Jérusalem. L'inceste avoit des attraits pour Andronic. Théodora, veuve du roi Baudouin, étoit petite-nièce d'Isaac Comnène, père d'Andronic. L'exemple de Philippa ne put la sauver de la séduction, et la veuve d'un roi ne rougit pas de se livrer à un commerce scandaleux. Manuel, irrité plus que jamais, envoya ordre à tous les officiers de l'empire employés sur les frontières de Syrie de faire leurs diligences pour se saisir d'Andronic et de lui crever les yeux. Ces lettres de l'empereur tombèrent entre les mains de Théodora, qui en fit part à son amant. Celui-ci, voyant le risque qu'il couroit en restant dans le pays, engagea la princesse à le suivre; et, changeant sans cesse de demeure, trouvant partout les princes infidèles disposés à le recevoir, mais agité de

défiances et de frayeurs perpétuelles, il passa de Syrie en Ibérie, d'Ibérie en Perse, et se fixa enfin auprès du sultan de Colonée. Il avoit déjà trois enfans de sa femme légitime, Manuel, Jean et Marie. Théodora, fugitive, et enchaînée par sa passion à la suite de ce scélérat, lui en donna deux autres; un fils qui porta le nom d'Alexis, et une fille nommée Irène. Poursuivi sans relâche par les émissaires de Manuel, qui cherchoient tous les moyens de le faire périr, il s'en défendit par son adresse et par sa vigilance, se vengeant de l'empereur par des ravages, et payant son asile aux dépens des prisonniers qu'il enlevoit sur les terres de l'empire, et qu'il livroit aux Turcs. L'église grecque le frappa de ses foudres; mais les foudres de l'Eglise n'alarmoient pas un homme tel qu'Andronic.

Les Hongrois avoient déjà repris les armes. Zeugmide donnoit une libre entrée dans leur pays. Etienne résolut d'employer toutes ses forces pour recouvrer cette place. Il mit à la tête de ses troupes un seigneur nommé Denis, qui passoit à la cour de Hongrie pour un grand capitaine. Manuel lui opposa deux généraux, Michel Gabras, mari d'Eudocie, et Michel Branas, dont la mésintelligence ne nuisit pas moins aux affaires que leur incapacité. Après de longues contestations, on convint enfin qu'on iroit chercher Denis, et qu'on l'attaqueroit pendant la nuit. Toute l'armée se mit donc en marche; mais le jour la surprit en chemin, et elle trouva l'ennemi préparé à la recevoir. Arrivant fatiguée et mal en ordre, elle fut bientôt mise en déroute. Les fuyards regagnèrent Zeugmine sans beaucoup de perte. Mais Denis, vain et fanfaron, voulant faire valoir ce succès, fit ramasser les morts, et entasser sur ce petit nombre de cadavres une montagne de terre, qui auroit pu servir de tombeau à une grande armée. Les deux généraux, de retour à la cour, vantoient chacun leur vaillance. Surtout les complaisans d'Eudocie (et une femme de

*Cinn. l. 6. c. 3. Nicet. l. 4. c. 3; l. 5, c, 1.*

ce caractère n'en pouvoit manquer ) racontoient à l'empereur des miracles de la bravoure de Gabras, et citoient pour témoin son collègue même qui étoit présent. Manuel interrogea Branas : *Prince*, répondit-il, *avant que de satisfaire votre majesté sur le compte de mon collègue, qu'elle me permette de demander à Gabras son témoignage sur ce qui me regarde.* Gabras, qui s'attendoit au retour, fit les plus grands éloges de la conduite et de la valeur de Branas. Et lorsqu'il eut achevé : *Vous oubliez encore*, reprit Branas, *que je me suis donné beaucoup de peine pour vous rappeler lorsque vous prîtes la fuite dès le commencement du combat; mais que vous étiez déja si loin, que vous ne pûtes m'entendre.* Ces paroles excitèrent de grands éclats de rire. Gabras demeura confus, et Manuel, persuadé que ni l'un ni l'autre n'avoit fait son devoir.

Pour réparer le déshonneur de ses armes, il partit lui-même, et se rendit à Sardique. Il partagea son armée en trois corps. Alexis son gendre ( c'étoit le prince hongrois nommé Béla ) marcha vers le Danube pour tenir les Hongrois en échec, paroissant toujours prêt à passer le fleuve. Léon Vatace, à la tête d'un autre corps, composé en grande partie de Valaques, s'approcha du Pont-Euxin ; et, ayant passé le Danube, il attaqua la Hongrie par le côté oriental, qui n'avoit jamais été exposé aux incursions. Il y fit un grand dégât, brûla des villages, massacra les habitans, et revint avec quantité de prisonniers et de bestiaux. Un troisième corps pénétra dans les parties septentrionales jusqu'aux frontières de Russie. Jean Ducas, qui avoit acquis tant de gloire en Italie, conduisoit ce détachement. Après avoir traversé des régions incultes, il tomba sur la Hongrie, où, trouvant un pays peuplé et abondant, il mit tout à feu et à sang, et rapporta un riche butin. Avant que de quitter cette contrée, il y fit planter une croix avec une inscription qui indiquoit ses ravages et le sang

qu'il avoit répandu, faisant de l'instrument de la rédemption des hommes un monument de leur destruction.

Pendant cette dévastation de la Hongrie, Henri, duc d'Autriche, vint à Sardique avec sa femme Théodora, proche parente de Manuel. Frédéric n'étoit entré l'année précédente dans la ligue de Manuel que par crainte que l'empereur grec ne réussît enfin à réunir l'empire d'Occident avec celui d'Orient. Quantité de villes d'Italie désiroient ce changement, et le pape, quoiqu'il se fût d'abord déclaré contre ce projet, paroissoit y revenir. Mais, lorsque le prince allemand sut que la négociation étoit rompue, le pape, demandant que le siége de l'empire fût rétabli à Rome, et l'empereur voulant que cet honneur demeurât à Constantinople, il résolut de ne plus rien ménager, et se disposa même à envahir les terres de l'empire grec. Cependant, n'étant pas encore en état d'exécuter ce dessein, il cachoit ses intentions, et envoyoit Henri pour resserrer en apparence les liens de l'amitié. Manuel reçut froidement les avances de Frédéric, dont la sincérité lui étoit suspecte. Henri, retournant par la Hongrie, convint du mariage de sa fille avec le roi Etienne. Appuyé de cette alliance, Etienne entra en Dalmatie. Nicéphore Caluph, qui commandoit dans la province, sortit de Spalatro pour aller au-devant des Hongrois ; mais, ayant été abandonné d'une grande partie de ses troupes, il fut enveloppé et fait prisonnier, après s'être défendu avec un grand courage. *Cinn. l. 6, c. 4.*

Manuel n'étoit pas tellement occupé de la guerre de Hongrie qu'il ne portât ses vues sur le reste de ses états. Il faisoit réparer en Asie les villes de Chliares, de Pergame et d'Adramytte, presque ruinées par les Turcs. Il les fortifia de nouveau, et fit bâtir plusieurs châteaux pour mettre à couvert les habitans des campagnes. Ce pays reprit une face nouvelle. Devenu presque sauvage, *Nicet. l. 4, c. 7.*

ne servant plus que de retraite à des brigands, il se vit couvert de laboureurs, et reconnut son ancienne fertilité. Le nom de Manuel lui servoit de barrière; et les Turcs, croyant voir ce nom terrible tracé sur les frontières de l'empire, n'osoient que rarement les insulter.

An. 1168. Cinn. l. 6, c. 5. Du Cange, sur Joinville, dissert. 8.

L'empereur, de retour à Constantinople, passa l'hiver en préparatifs, résolu de rentrer en campagne avec de plus grandes forces dès le commencement du printemps. Un accident retarda son départ. Comme il jouoit à la paume à cheval avec ses courtisans, espèce de jeu fort à la mode dans la cour de Constantinople, mais très-dangereux, son cheval s'abattit, et l'empereur, s'étant relevé froissé et meurtri, il continua cet exercice et s'en trouva si mal, qu'il fut obligé de se mettre au lit. Deux jours après, son impatience naturelle faisant taire sa douleur, il prit le chemin de Sardique. Mais il ne put passer Sélymbrie, où il fut contraint de s'arrêter jusqu'après les fêtes de Pâques. Alors, se sentant mieux, il se rendit à Philippopolis, où il reçut une ambassade du roi de Hongrie. Peu satisfait des propositions de ce prince, qui demandoit une trève, il renvoya les députés, qu'il fit accompagner d'un héraut, pour redemander Caluph, détenu prisonnier, menaçant de l'aller chercher lui-même à la tête de son armée, si l'on refusoit de le rendre. Après leur départ, il s'avança jusqu'à Sardique.

Nicet. l. 4, c. 6, 7. Cinn. l. 6, c. 6.

Ce fut là qu'une injuste disgrâce fit triompher une cabale de cour, et affligea les gens d'honneur, sans les étonner. Alexis, fils d'Axuch, et grand écuyer de l'empire, recommandable par les services signalés de son père, et par son mérite personnel, avoit été rappelé de Cilicie, où sa bonne conduite le faisoit aimer des troupes et craindre de Thoros. Ses ennemis l'accusoient d'une intelligence criminelle avec le sultan d'Icone. Non contens d'avoir engagé le prince à se priver lui-même

des talens et du zèle de cet officier, ils résolurent de le perdre. Alexis faisoit bâtir une maison près de Constantinople, et la décoroit de peintures. Sujet fidèle, mais peu courtisan, il ne lui vint pas dans l'esprit d'y faire peindre les combats de l'empereur et ses merveilleux exploits de chasse, dont le prince se faisoit grand honneur. On le fit remarquer à Manuel; et, pour lui persuader que c'étoit un effet des dispositions perverses d'Alexis, on l'accusa de mettre en œuvre les secrets de la magie pour priver l'empereur de postérité mâle et le faire périr lui-même. Un méchant homme, nommé Aaron, interprète pour la langue latine auprès de Manuel, fut le canal par lequel on fit passer ces calomnies, et de grands seigneurs les appuyèrent. Les richesses de l'accusé, dont la confiscation alloit augmenter le trésor du prince, disposoient Manuel à le croire coupable. Il le fit venir à Sardique, et l'envoya prendre dans son lit la nuit suivante. En vain la femme d'Alexis, nièce de l'empereur, la plus vertueuse princesse de la cour, vint se jeter aux pieds de son oncle, et implorer sa justice. Ses larmes, ses sanglots, ses vives protestations de l'inviolable fidélité de son mari, dont elle rappeloit les services, ne purent toucher le cœur du prince. Pénétrée de la plus profonde douleur, elle en perdit l'esprit, et mourut peu après de langueur, laissant deux fils qui ne furent héritiers que de la disgrâce de leur père. Pour lui, uniquement sensible à l'affliction de sa chaste épouse, animé du courage que donne l'innocence à une âme forte et généreuse, sans s'abaisser à des justifications inutiles, il demanda la permission de prendre l'habit monastique; et, se dépouillant sans regret de toute sa fortune, renonçant aux délices de la vie, qu'il avoit trop aimées, il trouva sa consolation dans les austérités de la pénitence, moins amères dans leurs suites que le breuvage perfide de la volupté. Aaron, son accusateur, ne jouit pas long-temps des

récompenses secrètes de ses calomnies. Convaincu d'avoir trahi l'empereur à l'occasion de quelques ambassadeurs latins, dont il étoit l'interprète, il fut condamné à perdre les yeux. Quelques années après, lorsque Andronic se fut rendu maître de l'empire, ce scélérat, tout aveugle qu'il étoit, devint le favori du tyran. Il fut le principal instigateur de ses cruautés, lui conseillant de ne point faire grâce de la vie à ceux qu'il vouloit punir, et lui prouvant par son propre exemple qu'il ne suffisoit pas de leur crever les yeux, quand on leur laissoit la langue, le plus pernicieux instrument de la malice des hommes. En conséquence de cette leçon, Isaac l'Ange, successeur d'Andronic, ayant fait arrêter Aaron, lui fit couper cette langue envenimée. Deux autres imposteurs, nommés Seth et Sicydite, qui professoient l'astrologie, et qui avoient secondé Aaron pour perdre Alexis, furent convaincus de maléfices, et aveuglés. Seth continua d'abuser par ses prestiges de la crédulité du peuple et des grands seigneurs, non moins dupes que le peuple. Sicydite se fit moine, et n'en devint pas meilleur; il passa le reste de ses jours à composer un ouvrage impie. J'ai suivi dans cette histoire d'Alexis le récit de Nicétas. Il m'a paru plus vraisemblable que celui de Cinname, qui représente Alexis comme coupable, sans doute sur la foi des bruits publics, trop souvent peu favorables à l'innocence accusée.

*Cinn. l. 6, c. 7. Nicet. l. 5, c. 1, 2.*

Les menaces de l'empereur n'effrayèrent pas le roi de Hongrie. Son général Denis, suivi de ses meilleures troupes, marcha vers Sirmium. Manuel, de son côté, désiroit de terminer la guerre cette année par une bataille décisive. On délibéra s'il se mettroit lui-même à la tête de son armée. Son ardeur martiale l'appeloit à ce poste; le péril avoit pour lui des attraits. On lui représenta que ce seroit avilir la majesté impériale que de la commettre contre une nation tant de fois vaincue; que

c'étoit assez pour sa gloire d'opposer un général grec à un général hongrois. La foiblesse de sa santé, encore mal affermie, lui fit accepter ce conseil; et ses troupes étant assemblées, il en donna la conduite à Andronic Contostéphane. Il apprit alors que de deux statues d'airain fort anciennes, élevées dans la grande place de Constantinople, l'une, nommée *la Romaine*, venoit de tomber, l'autre, qu'on appeloit *la Hongroise*, étoit restée sur pied. C'étoit aux yeux de la superstition le plus funeste présage. Pour le corriger et le tourner en sens contraire, Manuel donna ordre de relever la Romaine et d'abattre la Hongroise, et ce changement frivole tranquillisa son esprit. Il ne laissa partir Contostéphane qu'après l'avoir instruit en détail de toutes les opérations qui devoient lui procurer le succès. Il lui prescrivit l'ordre de la bataille; il anima les officiers et les soldats par les motifs d'honneur et par l'espérance des récompenses. Toute l'armée répondit par des cris embrasés d'ardeur et d'impatience, demandant qu'on la menât sur-le-champ à l'ennemi. Andronic passa la Save et entra dans Zeugmine. Il envoya des coureurs qui lui amenèrent un prisonnier, dont il apprit que l'armée hongroise étoit composée partie de cavaliers armés de toutes pièces avec leurs chevaux bardés, partie d'archers et de troupes légères; qu'ils n'étoient que quinze mille hommes, mais remplis d'audace, et persuadés que les Grecs ne tiendroient pas devant eux. Denis surtout, enflé du succès précédent, se vantoit d'élever encore une montagne d'ossemens d'ennemis. Andronic renvoya le prisonnier dire au général hongrois *qu'il alloit éprouver si des discours si fiers étoient autre chose que de vaines bravades.*

Son armée fut rangée sur trois lignes, selon le plan qu'en avoit dressé l'empereur. Contostéphane se mit au centre; l'aile droite étoit commandée par Andronic Lampardas, petit de taille, mais grand capitaine; l'aile

gauche par d'autres officiers, entre lesquels étoient deux frères, Démétrius et George Branas. A quelque distance des deux ailes furent placés deux corps de réserve, destinés à soutenir ceux qu'ils verroient plier. En ce moment Contostéphane reçut une lettre de l'empereur qui, sur le rapport des astrologues, lui défendoit de combattre ce jour-là, attendu que c'étoit un jour malheureux. Le général, moins frappé de superstition que le prince, mit la lettre dans son sein sans la communiquer à personne, et osa livrer une bataille qui ne pouvoit être justifiée que par le succès. Il exhorte ses soldats à bien faire, et marche. Arrivés au tertre, dont la vanité de Denis avoit fait un tombeau de grande apparence, ils descendent de cheval, baisent cette terre qui couvroit les os de leurs compatriotes, et jurent de les venger ou de subir le même sort. Dès que Denis se voit en présence des ennemis, pour leur faire insulte, il ordonne à ses soldats de boire à la santé des Grecs; ce qui fut exécuté sur-le-champ avec de grandes risées. Son armée ne formoit qu'une masse sans divisions, les meilleures troupes faisant la tête, tout au contraire de l'ordonnance des Grecs. Au centre s'élevoit sur un chariot pesant attelé de quatre paires de bœufs une grosse et haute perche, au haut de laquelle flottoit au gré du vent un large drapeau, espèce d'enseigne qui fut alors et dans la suite fort en usage dans les guerres d'Italie. Toute cette armée sembloit être une forêt de lances. Le hennissement des chevaux, l'éclat éblouissant des armes frappées des rayons du soleil, multiplioient aux oreilles et aux yeux des Grecs le nombre des Hongrois. Sur le midi les deux armées s'étant approchées à la portée du trait, Andronic ordonna à la première ligne de tirer ses flèches, et de filer ensuite le long des flancs à droite et à gauche, pour gagner la queue. L'ordre fut mal exécuté; au lieu de se retirer en bon ordre pour découvrir la seconde ligne, ils se débandèrent; et, fuyant en confu-

sion, ils ne furent arrêtés que par la Save. Le plus grand effort des ennemis se porta sur l'aile gauche, qui fut enfoncée. Il n'y resta que deux escadrons. Démétrius Branas, se voyant abandonné, se jeta au milieu des ennemis avec quatre-vingts cavaliers, et, combattant en désespéré, il fut porté à terre d'un coup mortel et fait prisonnier. Son frère George prit la fuite. L'aile gauche fut entièrement détruite. Mais l'aile droite et le corps de bataille avoient un succès tout différent. Lampardas, après avoir renversé les ennemis qu'il avoit en tête, se joignit à Contostéphane, et le combat se ranima avec fureur. Du premier choc, quatre-vingts Grecs furent couchés par terre, mais ils abattirent un bien plus grand nombre de Hongrois. Ce fut ensuite une affreuse mêlée; et la bataille générale se trouvoit changée en autant de combats singuliers qu'il y avoit de soldats. Les lances étant rompues et les épées émoussées, il ne restoit aux Grecs que leurs masses d'armes, avec lesquelles ils assommoient les ennemis. La terre fut en un moment jonchée d'hommes, de chevaux, d'armes brisées. Le grand drapeau fut enlevé; Denis s'échappa, mais son cheval fut pris. Les fuyards, qui se jetoient dans le fleuve pour le passer à la nage, étoient arrêtés par les barques, qui leur fermoient le passage. Presque toute l'armée hongroise périt. On fit prisonniers cinq généraux, et huit cents soldats, parmi lesquels se trouvèrent les officiers les plus distingués. Entre une infinité d'actions mémorables, Jean Contostéphane et Andronic Lampardas se signalèrent par leur courage.

La nuit étoit avancée lorsque les Grecs rentrèrent dans leur camp; ils y rapportoient deux mille cuirasses, une infinité de casques, de boucliers, d'épées. Au point du jour ils marchèrent au camp des Hongrois, et, le trouvant abandonné, ils le pillèrent. Cette bataille termina enfin les guerres de Hongrie, qui depuis dix-huit ans ne laissoient que de courts intervalles. L'empereur

rentra triomphant à Constantinople : ce fut une fête brillante. Les habitans y déployèrent toute leur magnificence. Les rues étoient bordées d'échafauds à deux ou trois étages. Les prisonniers marchoient devant le char, sur lequel s'élevoit la statue de la sainte Vierge, patronne de la ville, et à l'intercession de laquelle les princes les moins dévots attribuoient tous leurs succès. Derrière le char suivoient les parens et les amis de l'empereur, les sénateurs et les magistrats. L'empereur, à cheval, fermoit la marche, ayant à côté de lui Contostéphane, qui partageoit les honneurs qu'on rendoit au prince. On alla dans cet ordre à Sainte-Sophie rendre grâces au souverain auteur des victoires; et le retour d'une campagne si glorieuse fut célébré par des courses de chars, et par toutes les sortes de spectacles que la joie publique sait imaginer.

An. 1169. *Nicet. l.* 5, *c.* 4. *Guill. Tyr. l.* 20, *c.* 4.

Les Hongrois cédoient enfin à la supériorité des armes de Manuel. Mais Nééman, prince de Servie, quoique avec moins de forces, ne pouvoit contenir son humeur audacieuse et turbulente. Il prétendoit avoir des droits sur la Croatie et la Dalmatie. Toujours les armes à la main, il inquiétoit les terres de l'empire par des courses continuelles. Manuel envoya d'abord Théodore Padiate pour le tenir en respect avec quelques troupes; ce qui ne suffisant pas, il partit lui-même avec un corps plus nombreux. A son approche Nééman prit l'épouvante; il s'enfuit dans les forêts et entre les montagnes de son pays; et, après s'y être tenu caché quelque temps, craignant d'être dépouillé de sa principauté, il vint demander grâce à l'empereur. Cette leçon ne le corrigea pas. Il ne cessoit de reprendre les armes et de former des ligues, tantôt avec les Allemands, tantôt avec les Hongrois. Mais il n'en coûtoit à l'empereur que de se montrer en Thrace. Au premier bruit de sa marche, Nééman posoit les armes; assez semblable à ces animaux farouches qui, domptés par un maître,

reprennent leur férocité lorsqu'ils le perdent de vue, et regagnent en frémissant leur retraite dès qu'ils voient le bâton levé sur leur tête.

Manuel revenoit de cette expédition, et traversoit la Pélagonie, lorsqu'il reçut une ambassade d'Amauri, roi de Jérusalem. Voici quel en étoit le sujet. Depuis qu'Amauri étoit sur le trône, il avoit fait plusieurs entreprises sur l'Egypte. L'occasion paroissoit favorable pour s'emparer de cette riche contrée, habitée par un peuple efféminé, et gouvernée par des fantômes de princes, qui, sous le nom de *califes*, perdus de luxe et de volupté, abandonnoient leur autorité à des soudans, esclaves en apparence, mais en effet tyrans de leurs propres maîtres. Amauri avoit sollicité l'empereur grec de l'aider d'argent et de troupes, lui promettant de partager avec lui le butin et la conquête; et, l'empereur, flatté de l'espérance d'agrandir ses états, et peut-être de recueillir tout le fruit d'une alliance si inégale, avoit écouté ces propositions. Il avoit envoyé de sa part Alexandre, comte de Gravina, et Michel d'Otrante, pour entamer la négociation. Les ambassadeurs d'Amauri, entre lesquels étoit l'historien Guillaume, alors archidiacre de Tyr, et depuis archevêque de cette ville, venoient consommer l'affaire, et régler le nombre et la qualité des secours que l'empereur devoit fournir. Ils joignirent Manuel à Butelle, près d'Achride, et terminèrent le traité. Après les sermens réciproques, ils reprirent le chemin de Palestine avec des présens et des lettres, qui contenoient les engagemens de l'empereur.

*Guill. Tyr, l. 20, c. 4. Sanut. l. 3, part. 6, c. 22.*

A son retour, l'impératrice lui donna un fils, le 10 septembre. Tandis que tout l'empire rendoit grâces à Dieu, et témoignoit sa joie par des fêtes publiques, Manuel faisoit tirer l'horoscope du jeune prince. Les astrologues, à force d'observations et de calculs, trouvèrent qu'il seroit riche, et qu'il succèderoit à son père;

*Cinn. l. 6, c. 11. Nicet. l. 5, c. 8. Romuald. Salern. chr. Du Cange, fam. byz. p. 167, 168.*

ce qui n'étoit pas difficile à deviner. Ils ajoutèrent qu'il seroit unique; ce qu'ils abandonnèrent au hasard, qui ne les démentit pas cette fois. Pour célébrer cet heureux événement, l'empereur, selon l'usage, invita les seigneurs à un grand festin, auquel ils assistèrent avec des couronnes d'olivier. Il donna au nouveau-né le nom d'*Alexis*, non pas, dit l'historien, en considération de son aïeul, mais pour obéir à un prétendu oracle. Deux ans après il le déclara son successeur, et lui fit prêter serment en cette qualité par les seigneurs et les magistrats dans l'église de la Sainte-Vierge de Blaquernes. Jusqu'à ce temps-là Béla, prince de Hongrie, à qui l'empereur avoit aussi donné le nom d'*Alexis*, étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'empire, en vertu de son mariage futur avec Marie, fille unique de l'empereur. La naissance d'un fils rompit ce projet. Peu de temps après que le jeune Alexis eut été déclaré successeur, Manuel retira sa parole à Béla. Les historiens n'en donnent aucune raison. On peut soupçonner que ce fut à la sollicitation de sa femme Marie d'Antioche, dont il fit épouser à Béla la sœur utérine, nommée Agnès, fille de Constance et de Renaud de Châtillon. Etienne, roi de Hongrie, étant mort en 1173, Manuel fit partir Béla avec un magnifique cortége, après lui avoir fait jurer qu'il ne se départiroit jamais du service de l'empereur et de l'empire. Béla ne trouva point d'obstacle à ses justes prétentions. La mémoire de son père Géisa étoit chère aux Hongrois, et la couronne, que son frère et son oncle s'étoient disputée avec tant d'opiniâtreté, lui fut déférée du consentement unanime de la nation. Manuel chercha pour sa fille un autre mari. Il jeta les yeux sur les princes étrangers qui n'avoient point encore de femme, ou qui avoient des fils destinés à leur succéder; et il les fixa enfin sur Guillaume II, roi de Sicile, âgé de vingt ans. Guillaume reçut avec joie la proposition de cette

alliance; et il y eut de part et d'autre plusieurs ambassades pour en régler les conditions. Tout étoit convenu; on avoit fixé le jour et le lieu où Marie seroit remise entre les mains de son époux : Guillaume s'étoit rendu à Tarente avec son frère Henri, prince de Capoue, pour y attendre la princesse. Mais, après de mûres réflexions, l'empereur, qui n'avoit pas entièrement renoncé à ses desseins sur la Sicile, ne voulut pas s'en interdire la conquête en y plaçant sa fille; et, dans cette pensée, il rompit la négociation.

Luc Chrysoberge, qui gouvernoit depuis quinze ans l'église de Constantinople, mourut cette année 1169. Pendant son pontificat, ces paroles de l'Evangile, *mon père est plus grand que moi*, avoient excité une grande dispute, dans laquelle l'empereur, qui se piquoit de dialectique, et même de théologie, avoit pris parti; et quoiqu'il soutînt la doctrine orthodoxe, cependant les gens sensés jugèrent dès-lors qu'il convenoit aux princes, non pas de décider les questions de foi, mais de soutenir de leur autorité les décisions de l'Eglise, et qu'ils n'avoient pas tant besoin de lumières théologiques que de discernement et de droiture pour distinguer les jugemens canoniques d'avec ceux que l'intrigue, la cabale, les passions humaines voudroient faire passer pour tels, comme il étoit arrivé du temps de Constantin Copronyme. Luc, dans cette occasion, s'attira la haine de ceux qui défendoient l'opinion hétérodoxe; ils l'accusèrent sur plusieurs chefs. Mais l'empereur le déclara innocent, et le maintint dans son siége. Ce patriarche présida à plusieurs conciles, dans l'un desquels le droit d'asile attaché à l'église de Sainte-Sophie en faveur des plus grands crimes fut restreint à l'égard des homicides volontaires. Jusqu'alors on s'étoit contenté d'enfermer l'homicide dans un monastère pour y passer le reste de ses jours. Manuel, jugeant avec raison que cette profession forcée déshonoroit l'état religieux sans justifier le

*Fleury, hist. ecclés. l. 71, art. 37, 38.*
*Pagi ad Baron.*
*Mansi ad Bar.*
*Oriens christ. t. 1, p. 270.*

coupable, ordonna que le criminel seroit puni d'une prison perpétuelle, et que cependant, après de longues et rigoureuses épreuves, il pourroit être admis à la profession, s'il en témoignoit un désir non équivoque. L'ordonnance du prince fut approuvée et confirmée par les prélats. Un autre concile défendit aux prêtres et aux diacres toute fonction temporelle, et même celle de médecin. Les diacres cependant pouvoient faire celle d'avocat, pourvu qu'ils ne fussent pas du nombre de ceux qui étoient enregistrés dans les tribunaux séculiers, et qui recevoient pension de l'empereur. A Luc succéda Michel, évêque d'Anchiale, qui portoit le titre de prince des philosophes; espèce de prééminence inconnue à la bonne antiquité, et aussi chimérique que la philosophie, telle qu'elle étoit alors même dans l'empire grec. Ce patriarche fut grand ennemi des Latins. Il combattit de tout son pouvoir l'inclination de Manuel pour la réunion des deux églises; et, dans un entretien qu'il eut à ce sujet avec ce prince, il poussa son entêtement frénétique jusqu'à dire qu'un prince mahométan lui paroissoit moins infidèle que le pontife romain, et qu'il lui obéiroit plus volontiers.

An. 1170.

*Nicet. l.* 5, *c.* 4, *et seqq.* *Cinn. l.* 6, *c.* 9. *Guill. Tyr. l.* 20, *c.* 14, *et seqq.* *Jac. Vitri. l.* 1. *Du Cange, fam. byz. p.* 180. *M. de Guignes, hist. des Huns, l.* 13, *p.* 207, 208, 209. *M. Danville. Egypte ancienne, p.* 88, 89, 90.

L'empereur s'étoit engagé à secourir Amauri dans la guerre d'Egypte; il fit plus qu'il n'avoit promis. Le secours qu'il envoya fut si considérable, que la scène changea de face; Manuel parut le chef de l'entreprise, Amauri ne fit plus que le personnage d'auxiliaire, et c'est sous ce point de vue que les historiens de l'empire présentent cette expédition. La flotte grecque étoit de cent cinquante vaisseaux de guerre à deux rangs de rames, de soixante autres plus grands pour porter la cavalerie, et de dix ou douze d'une capacité encore supérieure, chargés de provisions d'armes et de machines. A la tête de cet armement étoit le grand-duc Andronic Contostéphane; il avoit pour lieutenans-généraux deux officiers de grand mérite, Théodore Maurozume, con-

fident de Manuel, qui comptoit beaucoup sur son expérience, et Alexandre, comte de Conversan en Apulie, qui s'étoit attaché au service de l'empereur. Maurozume eut ordre de prendre les devans avec soixante vaisseaux, et d'aller en Palestine avertir Amauri du départ de la flotte, l'exhorter à faire diligence pour se mettre en état d'agir de concert, et porter de l'argent et des vivres aux chevaliers de Saint-Jean qui devoient suivre Amauri, et que l'empereur s'étoit chargé d'entretenir dans le cours de cette guerre. Le 8 juillet la flotte se rendit à Mélibote, sur la côte d'Asie, où l'empereur en fit la revue, et donna ses instructions à Contostéphane, qui prit ensuite la route de l'Hellespont. Il embarqua ses troupes de terre à Cœlé, vis-à-vis d'Abyde, et fit voile vers l'île de Cypre. Ayant rencontré en mer six vaisseaux égyptiens envoyés à la découverte, il en prit deux; les autres lui échappèrent. Arrivé en Cypre, il en envoya donner avis à Amauri, lui laissant le choix de le venir joindre dans cette île, ou de l'attendre à Jérusalem. Amauri ne se pressa pas de répondre; il se voyoit plus puissamment secouru qu'il n'avoit désiré, et il soupçonnoit, non sans raison, que Manuel songeoit à travailler pour lui-même beaucoup plus que pour son allié. Après avoir délibéré quelque temps, voyant qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, il pria Contostéphane de venir à Jérusalem pour prendre ensemble les mesures convenables. L'amiral grec s'y étant rendu, le roi temporisoit encore sous différens prétextes. Contostéphane brûloit d'impatience. La flotte qui, après avoir mouillé à Tyr, attendoit Amauri à Saint-Jean d'Acre, n'étoit fournie de provisions que pour trois mois, à commencer au mois d'août, et l'on approchoit de la fin de septembre. Enfin le roi consentit au départ, mais il préféra la route de terre, comme plus sûre et plus commode. Il vouloit se rendre maître en passant de plusieurs châteaux situés dans la plaine qui

sépare l'Egypte de la Palestine, et dont les habitans étoient la plupart chrétiens, quoique sujets du calife. Les troupes des deux nations s'assemblèrent donc à Ascalon, d'où, côtoyant la mer, elles marchèrent vers l'Egypte. La prise des châteaux, dépourvus de garnison, ne les retarda pas; mais la nécessité de chercher de l'eau douce dans ce désert aride, et la rencontre d'un grand marais que la mer avoit formé depuis quelque temps, les obligèrent à s'écarter quelquefois du rivage. Elles arrivèrent en neuf jours à Pharamia, ville autrefois très-peuplée, alors déserte, située à une lieue de la première embouchure du Nil, près des ruines de l'ancienne Péluse. Ils y trouvèrent la flotte qui les transporta au-delà du premier bras du Nil. Prenant ensuite leur route entre les marais et la mer, ils laissèrent sur leur gauche Tanis, cette cité autrefois si célèbre, réduite alors à n'être plus qu'un pauvre village, et se rendirent en deux jours à Damiette, où ils campèrent entre la ville et la mer.

Damiette, l'ancienne Tamiathis, située sur la rive occidentale du Nil, n'étoit alors qu'à un mille de l'embouchure du fleuve, plus près de la mer qu'elle n'est aujourd'hui, ayant été détruite après le départ de saint Louis, et rebâtie ensuite à quelque distance. La flotte, arrêtée par les vents contraires, n'arriva que trois jours après l'armée de terre. Elle entra dans le fleuve, et se mit à l'ancre le long du bord, entre la ville et la mer. Sur la rive opposée s'élevoit une haute tour bien garnie de soldats; une chaîne, tendue depuis cette tour jusqu'aux murs de la ville, fermoit le passage du fleuve, en sorte que les assiégés recevoient librement tous les secours qui leur venoient du Caire. La ville étoit d'abord si mal pourvue de défenseurs, que, si l'armée eût donné l'assaut en arrivant, elle auroit pu être emportée d'emblée. Le délai de trois jours donna le temps à une infinité d'Arabes et de Turcs d'y descendre par le fleuve, et de s'y jeter à la vue des Grecs et des Francs, qui ne

purent l'empêcher. Pendant cet intervalle, les assiégés avoient amusé les ennemis par des sorties dans lesquelles ils ne hasardoient rien, ne s'éloignant pas de la ville, où ils trouvoient une prompte retraite. Il fallut donc assiéger Damiette dans les formes. On construisit à grands frais et avec beaucoup de peine une tour à sept étages, d'où l'on devoit découvrir tout l'intérieur de la ville, et la foudroyer à coups de pierres, de flèches, de javelots. On dressa des batteries à lancer de grosses pierres; on fit avancer des mantelets pour couvrir la sape; on conduisit des souterrains jusque sous les fondemens des murailles. Les assiégés opposoient efforts à efforts, ouvrages à ouvrages. Ils détruisoient tous les travaux, et ne manquoient ni d'adresse ni de courage. Les assiégeans, rebutés, se relâchoient de jour en jour; leur première ardeur s'éteignoit par la résistance, et s'évaporoit en murmures. La mésintelligence de Contostéphane et d'Amauri, qui ne s'épargnoient pas dans leurs discours, allumoit dans les deux camps le feu de la division. Les Grecs et les Latins s'accusoient réciproquement de négligence, ou même de trahison. Toutes les opérations échouoient, soit par ignorance, soit par malice. Cette tour, qui devoit faire une exécution si terrible, si elle eût été placée avec intelligence, devint presque inutile. Après l'avoir fait avancer, avec des travaux infinis, par des chemins presque impraticables, on l'établit vis-à-vis de l'endroit où la muraille étoit la plus haute et la plus forte; en sorte qu'elle ne produisit d'autre effet que d'abattre une église de la sainte Vierge, que les musulmans avoient laissée aux chrétiens. Selon la tradition du pays, c'étoit le lieu où la mère de Dieu s'étoit retirée avec son fils et saint Joseph dans le temps qu'elle avoit fui en Egypte : ce qui donna occasion aux musulmans d'insulter les assiégeans comme des impies, qui n'épargnoient pas dans leur fureur les monumens les plus sacrés de leur religion.

Depuis cinquante jours que duroit le siége, il n'étoit pas plus avancé que la première journée. La famine, ce fléau qui n'est ordinairement redoutable qu'aux assiégés, se faisoit cruellement sentir aux assiégeans. Toutes les provisions des Grecs étoient épuisées. Resserrés dans un coin de terre entre le fleuve, la mer, un désert stérile et un pays dévasté par ses propres habitans, ils ne pouvoient trouver ni pain pour les hommes, ni fourrage pour les chevaux. Réduits à gratter la terre pour en arracher les racines, et à brouter les sommités des branches des palmiers abattus pour la construction des machines, il ne leur restoit de forces que pour se plaindre et pour maudire les Latins, qui, mieux fournis de vivres, les vendoient bien cher, ou refusoient d'en vendre par crainte d'en manquer eux-mêmes. Pour surcroît de maux, il tomba pendant plusieurs jours un déluge de pluie qui les inondoit jusque sous leurs pavillons; et pendant que les eaux désoloient l'armée de terre, la flotte étoit en proie aux flammes. Comme le vent du midi, soufflant avec violence, précipitoit le cours du fleuve, les Sarrasins, profitant du moment, remplirent un brûlot de bois sec, de poix et d'autres matières combustibles, et, après y avoir mis le feu, ils le lâchèrent sur la flotte. Le vent, qui augmentoit la flamme, le poussant avec rapidité, il répandit partout l'incendie. Six grands vaisseaux furent entièrement réduits en cendres, et le reste n'auroit pas échappé, si les matelots, excités par les cris d'Amauri qui étoit accouru au premier bruit de ce désastre, n'eussent promptement détaché et séparé les navires, dont la plupart emportoient des flammes dans leurs œuvres et dans leurs agrès; mais le secours des eaux du Nil qu'on y versoit à grands flots les sauva d'une perte totale.

Les assiégés faisoient de fréquentes sorties du côté surtout où campoient les Grecs, qu'ils croyoient plus affoiblis par la disette. Contostéphane et ses deux lieute-

nans, à la tête de leurs soldats, les animoient par leur exemple; et, quoiqu'il arrivât tous les jours de nouveaux renforts aux habitans, ceux-ci étoient toujours repoussés. Cependant les murmures croissoient de jour en jour dans toute l'armée. On entendoit dire de toutes parts *que leur opiniâtreté leur seroit funeste; que Dieu même réprouvoit leurs efforts, et qu'il valoit mieux renoncer à cette entreprise téméraire que de périr en Egypte, soit par la famine, soit par l'épée des Sarrasins.* Ces discours choquoient moins Amauri que le brave Contostéphane. Le roi écoutoit les propositions de paix que les émirs lui envoyoient faire secrètement. L'amiral grec, qui n'en avoit aucune connoissance, apprenant qu'un grand corps d'Arabes étoit en chemin pour secourir Damiette, résolut de faire un dernier effort pour les prévenir; et, comme il se défioit de la bonne foi d'Amauri, il ne voulut employer que ses soldats. Après les avoir assemblés dans son camp, dont il avoit fait sortir tous les Latins, il leur parla en ces termes: « Camarades, il est fâcheux de rester ici au « milieu de tant d'incommodités; il est plus fâcheux « encore d'en sortir sans rien emporter que de la honte, « au lieu des dépouilles que nous avions lieu d'espérer. « Mais le plus grand malheur pour nous seroit de « compter sur la foi d'un allié plus malintentionné que « les ennemis mêmes. Ne voyez-vous pas cet allié per- « fide assis tranquillement dans son camp, spectateur « oisif de nos combats, comme si les Grecs, vils gla- « diateurs, ne l'eussent invité qu'à les voir mourir? « Placés entre la mort et l'insulte, d'un côté les Sarra- « sins nous accablent de traits; de l'autre, les Latins « semblent boire des yeux notre sang et triompher de « nos pertes. L'or des infidèles tient Amauri enchaîné; « il a vendu notre vie. Attendrons-nous que la famine « ait achevé de consommer nos forces, ou n'userons- « nous de celles qui nous restent que pour fuir et porter

« notre ignominie aux yeux de nos concitoyens, aux « regards irrités de l'empereur ? N'avons-nous donc tra- « versé tant de terres, tant de mers que pour rentrer « dans Constantinople plus humiliés que ces captifs que « nous y avons tant de fois traînés dans nos triomphes, « plus chargés d'opprobres qu'ils n'étoient chargés de « chaînes ? Mourons plutôt que de subir un si sanglant « affront ; ne quittons cette terre dévorante que pour « voler à l'ennemi. S'il a des traits meurtriers, nous « avons des boucliers à l'épreuve ; s'il a l'avantage du « poste, en un moment notre courage nous élèvera jus- « qu'à lui. Suivez-moi ; je vais monter à votre tête, ou « plutôt l'ange du Seigneur montera devant nous : c'est « notre unique allié, c'est notre confédéré fidèle. Nous « combattons contre ses ennemis. » Animés par ces paroles, les Grecs prennent les armes. Contostéphane marche devant eux. Les Sarrasins font une décharge de toutes leurs machines. Au milieu de cette grêle de traits, Contostéphane, poussant son cheval, va enfoncer sa lance dans la porte de la ville. Il est suivi de ses soldats. Les trompettes, les timbales, tous les instrumens de guerre, étourdissent la crainte et embrasent la valeur. Les pierres et les javelots, lancés des balistes et des catapultes, vont abattre les Sarrasins sur la muraille. On plante déjà les échelles. Au bruit de cette attaque, Amauri, frappé d'étonnement, comme si cet assaut l'eût menacé lui-même, monte à cheval, et, se faisant suivre de ses meilleurs cavaliers, il court aux Grecs, et d'aussi loin qu'il peut se faire entendre : *Où courez-vous ?* s'écrie-t-il ; *arrêtez, la paix est faite.* A ce mot de paix toute l'ardeur des Grecs se refroidit ; le sentiment de leurs maux, plus fort que les paroles de Contostéphane, leur fait tomber les armes des mains. Sans s'informer des conditions de cette paix, l'idée du retour s'empare de leur esprit. Ils mettent le feu à leurs machines sans l'ordre du général, et remplissent le camp de tumulte.

Les Sarrasins, les Turcs auxiliaires sortent de la ville, et viennent aux deux camps embrasser les Latins et les Grecs comme leurs amis. Les Grecs et les Latins entrent librement dans la ville ; ils achètent ce qu'ils veulent. On eût dit que ces nations, si acharnées deux heures auparavant à leur destruction mutuelle, n'eussent jamais interrompu leur commerce. Trois jours après, c'étoit le 4 décembre, les Grecs se rembarquent ; ils se jettent en foule dans les vaissaux, redoutant moins les orages ordinaires en cette saison qu'empressés de fuir cette funeste contrée. Contostéphane, avec les troupes de terre, suivit Amauri par le même chemin qu'il étoit venu. Il arriva le 21 décembre à Ascalon, et, ayant accompagné les Latins jusqu'à Jérusalem, il prit la route d'Antioche, traversa le territoire d'Icone sans obstacle de la part des Turcs, et revint à Constantinople. Le retour de la flotte ne fut pas si heureux. Dès qu'elle eut pris le large, il survint une si violente tempête, qu'elle fut entièrement dispersée ; il ne resta pas ensemble six vaisseaux. Les uns furent submergés avec leur équipage ; les autres, ayant échoué sur divers rivages, furent abandonnés au gré des flots. Il en rentra fort peu dans le port de Constantinople, et quelques-uns, jetés sur des côtes éloignées, ne revinrent qu'au printemps suivant. Les Sarrasins, craignant pour l'avenir de pareilles attaques, envoyèrent à l'empereur des ambassadeurs avec des présens, et en obtinrent la confirmation de la paix. Ainsi se termina cette expédition, dont les deux nations rejetèrent l'une sur l'autre le malheureux succès. Les Latins en accusoient l'avarice de l'empereur, qui laissa manquer ses soldats d'argent et de vivres ; les Grecs taxoient Amauri de mauvaise foi. On peut soupçonner qu'ils étoient fondés de part et d'autre dans leurs reproches, et qu'ils n'avoient tort que dans les raisons qu'ils apportoient pour se justifier.

La mésintelligence qui avoit fait échouer cette entre- *Guill. Tyr.*

*l.* 20, *c.* 24, 25, 26.

prise n'empêcha pas Amauri d'avoir encore deux ans après recours à l'empereur grec. On me permettra d'avancer cet événement, pour ne pas interrompre ce qui regarde ce prince. Le redoutable Saladin, devenu maître de l'Egypte, donnoit de cruelles inquiétudes aux chrétiens de Palestine. Il avoit pris Gaza, et menaçoit le royaume de Jérusalem. Dans ces alarmes, Amauri envoya des ambassadeurs dans tout l'Occident; mais il alla lui-même avec dix vaisseaux et un grand cortége à Constantinople, d'où il espéroit un plus prompt et un plus puissant secours. L'empereur, flatté de recevoir à sa cour un prince que sa couronne rendoit respectable à toute la chrétienté, envoya son neveu Jean le protosébaste, beau-père d'Amauri, pour lui faire rendre sur son passage les honneurs convenables. Jean alla au-devant de lui jusqu'à Gallipoli. Manuel le reçut dans le palais de Constantin, où il arriva par mer, et monta par les degrés de marbre qui descendoient au Bosphore; distinction singulière dans les usages des Grecs, cette entrée étant interdite à tout autre qu'à l'empereur. On lui prodigua tous les honneurs qu'on pouvoit rendre à un grand prince. Pendant son séjour, qui fut de près de trois mois, il fut traité splendidement avec toute sa cour. Les fêtes, les spectacles, les promenades sur le Bosphore remplissoient les momens que Manuel ne donnoit pas aux affaires publiques ou aux entretiens particuliers avec Amauri. Charmé de ce brillant accueil, comblé de présens et plus satisfait encore des magnifiques promesses qu'on lui faisoit, il prit congé de Manuel. Sa mort, arrivée deux ans après, ne lui laissa pas le temps d'éprouver la sincérité de l'empereur.

# LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

Les cités commerçantes d'Italie, Gênes, Pise, Florence et Venise, avoient alors des comptoirs à Constantinople, et leur mutuelle jalousie causoit souvent des querelles qui troubloient le repos de la ville. D'ailleurs les intérêts de ces républiques ne s'accordoient pas toujours avec ceux de l'empire. En 1163 les Pisans s'étant ligués avec Frédéric, alors ennemi de l'empereur grec, Manuel les chassa de Constantinople; mais il les rappela huit ans après, leur rendit leurs comptoirs, ainsi que toutes leurs marchandises confisquées, et s'engagea de plus à leur donner chaque année cinq cents besans d'or. La guerre qui commençoit alors entre l'empire et les Vénitiens lui faisoit rechercher l'alliance des Pisans, dont les flottes pouvoient lui être d'un grand secours.

An. 1171.
*Cinn. l. 6, c. 10, 12, et ibi Du Cange.*
*Sabell. decad. 1, l. 7.*
*Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 5, p. 256, 262, 336, 338, 340, 346, 356, 358.*

L'occasion de cette guerre est diversement racontée par les auteurs vénitiens et par les Grecs. Les deux récits sont aussi différens que le sont ordinairement les manifestes de deux puissances qui se déclarent la guerre. Selon les historiens de Venise, Manuel ayant voulu engager les Vénitiens à prendre les armes contre le roi de Sicile leur allié, sur le refus qu'ils firent de manquer de foi à ce prince, les Grecs entrèrent en Dalmatie, et s'emparèrent de plusieurs villes du domaine de la république. Les Vénitiens, de leur côté, rappelèrent tous les marchands de leur nation qui se trouvoient dans l'empire. Peu de temps après, Manuel, feignant de se réconcilier avec la république, promit de leur rendre les places qu'il leur avoit prises, et les invita à renvoyer leurs marchands à Constantinople. La république leva la défense qu'elle avoit faite de commercer en Grèce.

Grand nombre de navires chargés de marchandises firent voile vers Constantinople avec deux nobles vénitiens revêtus du titre d'ambassadeurs. Mais à peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que l'empereur avoit fait arrêter dans le même jour par tout l'empire les navires et les marchands vénitiens; qu'on avoit saisi leurs effets, et mis en prison leurs personnes, en attendant qu'on eût statué sur le traitement qui leur seroit fait. Les ambassadeurs, étonnés, se rembarquèrent et retournèrent à Venise. Ils étoient déjà prévenus par l'arrivée de plusieurs marchands qui s'étoient mis en mer au premier tumulte, et qui avoient porté la nouvelle de cette violence imprévue. La surprise fut extrême. Le peuple en fureur crioit vengeance, et le sénat ne songea plus qu'à équiper une puissante flotte. Tel est le récit de Sabellicus.

Voici ce que disent les Grecs. Depuis la guerre de l'empereur Alexis contre Robert Guiscard, les Vénitiens, en récompense de leurs services, jouissoient de grands priviléges dans tout l'empire. Ils possédoient à Constantinople une rue entière qui leur avoit été donnée pour habitation; et, seuls de tous les négocians étrangers, ils étoient exempts de péage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie de leurs marchandises. Tant de faveurs les ayant extrêmement enrichis, ils en devinrent insolens jusqu'à traiter avec le dernier mépris non-seulement les simples citoyens, mais même les seigneurs les plus distingués, et à ne tenir aucun compte ni des édits ni des menaces de l'empereur. Jean, indigné de leur arrogance, les avoit chassés de toutes les terres de l'empire, et ils s'en étoient vengés par le ravage des îles et du Péloponèse, ainsi que nous l'avons raconté. Manuel, leur ayant rendu leurs anciens priviléges, ils n'en furent que plus intraitables. L'empereur, pour s'attacher davantage ceux qui s'étoient domiciliés à Constantinople, leur avoit donné la qualité de bourgeois, après leur avoir fait prêter serment de fidélité; il leur avoit accordé

un quartier pour leur demeure, à condition qu'ils n'habiteroient point ailleurs. Les Vénitiens, sans avoir égard à cette défense, épousoient des femmes grecques; leur opulence leur ouvroit l'entrée des plus illustres familles; ils y transportoient leur domicile; et ces marchands tout brillans d'or alloient bientôt tenir le premier rang à la cour ainsi qu'à la ville. Ils haïssoient mortellement les Lombards, qui avoient quitté leur parti dans les guerres d'Italie : ils portèrent la hardiesse jusqu'à piller leurs magasins, maltraiter leurs personnes, abattre leurs maisons. Cités en justice pour ces violences, l'empereur les condamna à rebâtir les maisons qu'ils avoient détruites, et à restituer ce qu'ils avoient enlevé. Au lieu d'obéir à la sentence, ils menaçoient les Grecs de les traiter eux-mêmes comme les Lombards, et leur rappeloient les sanglantes représailles dont ils avoient usé autrefois contre l'empereur Jean. Manuel, ne pouvant plus souffrir ces outrages, et conservant au fond du cœur le ressentiment des insultes qu'il avoit essuyées de leur part au siége de Corfou, envoya des ordres secrets aux gouverneurs des provinces d'arrêter en un jour marqué tous les Vénitiens qui se trouvoient dans leur département, et le même jour l'ordre fut exécuté tant à Constantinople que dans le reste de l'empire. Les Vénitiens, pris comme d'un coup de filet, furent renfermés dans les prisons et dans les monastères. Au bout de quelque temps, comme leur or, leurs alliances et l'étendue de leur commerce leur avoient procuré beaucoup de liaisons, ils trouvèrent un assez grand nombre de personnes qui voulurent bien leur servir de caution; et ils obtinrent leur élargissement avec promesse de se soumettre à ce que l'empereur auroit ordonné. Ce n'étoit pas leur intention. Un d'entre eux, distingué par ses richesses, avoit fait construire une caraque d'une grandeur extraordinaire, telle qu'on n'en avoit jamais vu de pareille à Constantinople, et il l'avoit vendue à

l'empereur, qui, par un excès de confiance, lui en avoit donné à lui-même le commandement. Cet homme, qui s'étoit insinué dans la faveur du prince, avoit été excepté de la proscription générale. Il convint secrètement avec ses compatriotes qu'ils se rendroient à bord une certaine nuit, si le vent étoit favorable, et qu'il les transporteroit à Venise. Tout réussit selon leur désir. Ils étoient déjà dans la Propontide, lorsqu'on s'aperçut de leur fuite. On fait partir après eux les Varangues dans plusieurs bâtimens qui se trouvoient appareillés. On les atteint dans le détroit de l'Hellespont, on lance sur eux le feu grégeois, mais sans effet. Les Vénitiens, instruits des pratiques des Grecs, avoient revêtu leur vaisseau de pièces de feutre détrempées dans le vinaigre, espèce de défense qui amortissoit l'action de cette flamme dévorante; en sorte que le feu ou n'arriva pas aux vaisseaux pour être jeté de trop loin, ou n'y mordit pas et retomba dans la mer. On les poursuivit quelque temps; mais ils eurent bientôt tant d'avance, qu'on désespéra de les joindre, et les Varangues retournèrent à Constantinople comme ils en étoient partis.

An. 1172. Les Vénitiens employèrent en préparatifs de guerre la plus grande partie de l'année suivante. On construisit, on équipa cent galères; et, s'il en faut croire les historiens, il n'en coûta qu'autant de jours pour les construire et les mettre en état de tenir la mer. C'étoient des vaisseaux à deux rangs de rames. On y ajouta vingt caraques. On ordonna à tous les vaisseaux marchands de se tenir appareillés pour partir au premier ordre. On rassembla les bâtimens et les soldats de l'Istrie et de la Dalmatie. Le doge Michel Vital fut mis à la tête de ce formidable armement, et partit de Venise le 1.er de septembre. Il s'empara en passant des villes que les Grecs possédoient sur la côte du golfe. Trau fut prise et ruinée. Raguse ne put résister. On détruisit la muraille qui étoit baignée de la mer, et la tour sur laquelle

étoit planté l'étendard de l'empire. Après ces premiers exploits, on entra dans l'Archipel, et on alla attaquer l'île de Nègrepont. Quoique toutes les places de cette île fussent en état de défense, cependant le gouverneur, soit par crainte, soit par un ordre secret de Manuel, qui vouloit gagner du temps, exhorta Vital à députer à l'empereur, étant assuré, disoit-il, des dispositions favorables de ce prince. Vital s'y laissa tromper. Il fit partir pour Constantinople deux personnes distinguées; et, en attendant leur retour, après avoir fait quelque dégât dans l'île, il passa à celle de Chio, dont il prit la capitale; ce qui le rendit maître de l'île entière. Il s'abstint pendant l'hiver de toute autre entreprise, dans l'espérance que l'empereur accorderoit aux Vénitiens une satisfaction convenable. Mais Manuel amusoit les députés, accordant, refusant, revenant cent fois sur ses pas, les traînant dans tous les détours d'une négociation artificieuse. Enfin, avertis par le traître Aaron, qui n'étoit pas encore puni, que l'empereur ne cherchoit qu'à les tromper, et que, tandis qu'il traitoit avec eux, il armoit une flotte nombreuse, chargée de troupes de débarquement, ils rompirent les conférences, et s'en retournèrent.

Cependant la peste s'étoit répandue dans les troupes vénitiennes, et elles avoient si mauvaise opinion de Manuel, qu'elles l'accusoient d'avoir fait empoisonner toutes les fontaines de l'île. Dans ce désastre, Vital, apprenant que la flotte impériale, forte de cent cinquante voiles, venoit l'attaquer, se remet promptement en mer, gagne Lesbos, d'où il passe à Lemnos, et de Lemnos à Scyros, toujours poursuivi par les Grecs, et désolé par la maladie, qui lui enlevoit quantité de soldats et de matelots. Plusieurs de ses vaisseaux tombèrent entre les mains des ennemis; les autres regagnèrent Venise. Andronic Contostéphane les poursuivit jusqu'au cap de Malée, d'où il retourna à Constantinople, content d'avoir AN. 1173.

dissipé la tempête qui menaçoit toutes les îles de l'Archipel. La flotte vénitienne ne rapporta dans sa patrie que la contagion; et le peuple, qui s'étoit flatté des plus brillans succès, conçut tant de fureur contre Vital, qu'il accusoit de trahison, que ce doge, homme de grand mérite, fut assassiné en plein jour au milieu de la ville. Vital, en quittant la Grèce, n'avoit pas renoncé à l'espérance de la paix. Il avoit envoyé à Manuel des ambassadeurs, entre lesquels étoit Henri Dandolo, recommandable par sa sagesse et son courage. L'historien de Venise impute ici à Manuel une cruauté criminelle. Ce prince, l'ayant fait venir en particulier, comme pour s'entretenir avec lui du sujet de son ambassade, lui fit approcher des yeux un fer ardent pour le priver de la vue. Si le fait est véritable, elle ne fut que considérablement affoiblie : il en resta assez à ce grand homme pour voir, trente ans après, les successeurs de son perfide ennemi prosternés à ses pieds, et devenus l'objet de la vengeance de Dieu et des hommes.

An. 1174. Ancône jouissoit de sa liberté sous la protection de l'empereur grec, qui y tenoit un commandant avec quelques troupes. Les Vénitiens, depuis long-temps jaloux de cette ville, qui partageoit les profits du commerce du levant, animés encore par le désir de se venger de Manuel, se liguèrent avec l'empereur Frédéric pour l'assiéger. L'archevêque de Mayence, à la tête des troupes allemandes, vint l'investir du côté de la terre, tandis que les Vénitiens l'attaquoient par mer. Le siége, commencé le 3 avril, duroit encore dans le mois d'octobre, et les habitans, réduits à la plus extrême misère, demandèrent à capituler. L'archevêque ne vouloit les recevoir qu'à discrétion. Une veuve italienne, nommée Aldrude, comtesse de Bertinoro, touchée de compassion et embrasée d'un grand courage, se joignit à Guillaume Adelard, riche citoyen de Ferrare. Ils levèrent ensemble une armée : pour fournir aux frais de

cet armement ils engagèrent leurs terres, et Aldrude ses propres enfans. Elle fit passer des exprès dans Ancône pour encourager les habitans, et les exhorter à la seconder par une vigoureuse sortie. A la nouvelle de son approche, l'archevêque, moins brave que dur et cruel, s'éloigna de la ville, et l'héroïne vint se poster au pied des murailles. Alors, à la tête de ses soldats, auxquels vinrent se joindre les troupes et les habitans d'Ancône, elle livra une sanglante bataille, où les Allemands furent taillés en pièces. Peu s'en fallut que l'archevêque ne fût pris. Après cette victoire, Aldrude fait monter ses troupes dans les vaisseaux qui se trouvent au port d'Ancône, et, accompagnée de Guillaume, elle fond avec une audace déterminée sur la flotte vénitienne. L'ayant mise en fuite, ils rentrent dans la ville en criant avec tout le peuple : *Vive l'empereur Manuel!* Peu de jours après, Guillaume va recevoir à Constantinople la récompense d'un service si important. Il en rapporte des sommes suffisantes pour retirer ses terres et celles de la comtesse. On dédommage les habitans de leurs pertes ; et cette guerre fut un nouveau lien qui attacha la ville d'Ancone à l'empire grec plus fortement que jamais.

Les mouvemens des Turcs qui recommençoient leurs ravages en Asie attiroient de ce côté-là les forces de l'empire. Manuel, pour se délivrer d'inquiétude du côté des Vénitiens, résolut de faire la paix avec eux. Il y étoit d'autant plus disposé, qu'il apprenoit que cette république s'étoit liguée avec le roi de Sicile, et que ce prince lui promettoit de l'assister de toutes ses forces. Il écouta donc les propositions des Vénitiens, et consentit à leur rendre leurs anciens priviléges, et à leur restituer tout ce qui avoit été confisqué sur eux. Les Vénitiens, pour éviter toute contestation avec le fisc, contre lequel il fut toujours fort difficile d'avoir raison, obtinrent que, pour tenir lieu de restitution, on leur délivreroit

quinze cents livres pesant d'or ; et cette somme devoit leur être payée en plusieurs termes. Manuel étant mort avant qu'elle fût entièrement acquittée, ses successeurs s'embarrassèrent peu de remplir cette obligation.

*Cinn. l. 6, c. 11, 13. Nicet. l. 3, c. 6. Robert de Mont. Matth. Paris. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 72, art. 16.*

Dès le commencement de la guerre de Venise, une nouvelle révolution avoit troublé la Cilicie. Thoros l'Arménien étant mort, Milon, son frère, avoit succédé à sa puissance et à sa haine contre les Grecs. Il se ligua avec Noradin, sultan de Damas, et Azzeddin, sultan d'Icone, qui, en perdant de vue Constantinople, avoit perdu la mémoire des honneurs extraordinaires qu'il y avoit reçus, et du traité qu'il avoit fait avec Manuel. Ces trois princes, réunissant une partie de leurs forces, battirent tous les commandans qui vinrent successivement défendre le pays. Le sultan d'Icone, fourbe et sans foi, parce qu'il étoit dévoré d'ambition, retira le plus grand fruit de cette guerre. Non content des conquêtes qu'il faisoit en Cilicie, il s'attacha encore à détruire les princes musulmans dont il étoit environné. L'empereur avoit été médiateur de la paix entre lui et ces princes pendant son séjour à Constantinople. Azzeddin, au mépris de sa parole, les attaqua l'un après l'autre, et les dépouilla de leurs états. Il s'empara de Césarée et de toute la Cappadoce, d'Amasie, de Mélitine. Sans déclarer la guerre aux Grecs, il leur faisoit tout le mal dont il étoit capable. Au milieu de ces hostilités, il affectoit, par une étrange bizarrerie, beaucoup de respect pour Manuel. Dans le temps même qu'il battoit ses troupes, qu'il enlevoit ses places, il se disoit fils adoptif de l'empereur, et le nommoit son père dans les lettres qu'il osoit lui écrire. Il eut même l'assurance de lui envoyer un ambassadeur pour lui faire présent de beaux chevaux très-vites à la course. Cet ambassadeur, nommé Soliman, étoit un homme adroit, souple, éloquent, qui, par ses soumissions et ses flatteries, sut calmer la colère de Manuel, et lui faire douter si toutes les hosti-

lités dont il avoit à se plaindre n'avoient pas été commises par les Turcs contre la volonté d'Azzeddin. Manuel renvoya donc Soliman avec des paroles d'amitié, faisant néanmoins, mais avec douceur, des reproches au sultan de ce qu'il ne veilloit pas assez à réprimer l'humeur inquiète de ses sujets. Ce sultan, tout vicieux qu'il étoit, eut cependant le bonheur d'être éclairé des premières lumières de l'Evangile. Il avoit une mère chrétienne, qui lui recommanda en mourant de s'instruire de la croyance des chrétiens, qu'il trouveroit bien plus saine et plus raisonnable que les visions absurdes du mahométisme. Il la crut; et, après avoir lu quelque livres de l'ancien et du nouveau Testament, il écrivit au pape Alexandre pour le prier de lui envoyer quelques personnes qui pussent achever de l'instruire. Le pape, ravi de cette conquête spirituelle, lui envoya des missionnaires zélés, avec une exposition détaillée de tous les articles de la foi. Azzeddin les reçut avec joie, et se fit baptiser, mais secrètement : car les premiers de sa cour, qui ne connoissoient de la religion chrétienne que les désordres de la cour romaine en ce temps-là, avoient conçu du christianisme l'idée la plus désavantageuse et la plus fausse. *Comment*, disoient-ils, *une même source peut-elle produire à la fois de l'eau douce et de l'eau salée? Les chrétiens ne trouvent qu'un breuvage empoisonné dans la fontaine où ils devroient puiser la justice.* Tel étoit parmi eux le langage de la prévention et de l'ignorance. On ne voit pas que cette prétendue conversion d'Azzeddin ait produit aucun bien dans ses états. On ne sait pas davantage quelles en furent les suites par rapport à lui-même.

Il est du moins certain qu'elle ne l'empêcha pas de continuer ses ravages. Ses troupes pillèrent Laodicée de Phrygie, qui, après avoir été prise tant de fois, n'étoit plus entourée de murs : ce n'étoit qu'un nombre de maisons isolées et dispersées çà et là au pied de plusieurs

collines. Les Turcs y firent beaucoup de carnage, et enlevèrent quantité d'hommes et de bestiaux. Le sultan disoit en plaisantant que *plus il faisoit de mal aux Grecs, plus il avoit de caresses et de présens à attendre de la part de l'empereur, afin qu'il n'en fît pas davantage; comme on traite avec grand ménagement les maladies pour en arrêter le cours.* Ce ne fut pas cependant la voie que prit l'empereur pour se délivrer de ces attaques importunes. Il mit à la tête d'un camp volant Basile Zicandlas et Michel l'Ange pour aller donner la chasse à des hordes de Turcs qui, cherchant des pâturages pour leurs nombreux troupeaux, étoient venus avec toutes leurs familles se poster sur les terres de l'empire. On tomba sur eux pendant la nuit, et, après avoir donné aux troupes un mot pour se reconnoître, on en fit d'abord un grand massacre. Mais les Turcs, ayant enfin appris ce mot, s'en servirent pour échapper à la mort, et il s'en sauva un grand nombre.

An. 1175.

Cinn. l. 6, c. 13, 14, 15.

Nicet. l. 6, c. 1.

La guerre n'étoit pas encore déclarée entre l'empereur et le sultan d'Icone, mais elle se faisoit de part et d'autre par des courses et des combats auxquels les rencontres des partis donnoient de fréquentes occasions. Ces deux princes aimoient également la guerre. Tous deux actifs, hardis, entreprenans, peu scrupuleux sur l'observation des traités, brûloient de la passion de s'agrandir. Ils concevoient tous deux de grands projets; mais ils différoient beaucoup sur la manière de les conduire. Azzeddin, prudent et avisé, plein de précautions et de ruses, n'exposoit pas sa personne; il ne combattoit que par ses généraux; et du centre de son palais il dirigeoit toutes les opérations d'une campagne. Manuel, ardent et impétueux, à la nouvelle d'une incursion, étoit le premier à cheval. Non content d'être la tête de ses armées, il en vouloit être le bras, et ne pensoit pas faire la guerre, s'il n'en affrontoit les dangers. Sanisan, qui avoit été sultan de Galatie, chassé de ses états

par son frère Azzeddin, après avoir erré quelque temps de contrée en contrée, s'étoit retiré à la cour de Manuel, et l'animoit encore contre ce prince farouche, qui sacrifioit à son ambition la foi, la reconnoissance, et les devoirs même de la nature. Il n'étoit pas besoin de tant de motifs pour faire prendre les armes à Manuel. Tranquille du côté de l'Occident, il lève une armée pour passer en Asie. Azzeddin emploie ses ruses ordinaires pour détourner l'orage. Il envoie des ambassadeurs protester à Manuel qu'il est prêt à le satisfaire, et à l'aider même de ses troupes pour se remettre en possession des villes qu'il voudroit réunir à l'empire. Quoique Manuel ne comptât pas beaucoup sur les paroles de ce prince, cependant, pour mettre sa perfidie au grand jour, il accepta ces propositions, et fit partir Alexis Pétraliphe avec six mille hommes. Dès qu'Azzeddin sut qu'ils avançoient, il fit savoir aux villes d'Asie, dont il n'étoit pas encore le maître, et qui s'étoient mises en liberté, que l'armée de l'empereur étoit en marche, et qu'en vertu des traités il seroit obligé de s'y joindre pour les attaquer, à moins qu'elles ne se hâtassent de prévenir leur ruine en se donnant à lui : qu'en ce cas il les défendroit contre les Grecs, s'ils persistoient dans leur mauvais dessein. Elles ne balancèrent pas à lui ouvrir leurs portes, et, s'en étant rendu maître, il refusa, malgré sa promesse, de les rendre aux Grecs.

Irrité de ce manque de parole, l'empereur résolut de ne plus user de ménagement avec un allié si infidèle. Mais comme la saison étoit déjà avancée, il crut qu'il étoit trop tard d'entreprendre la conquête d'Icone. Il jugea donc plus à propos d'employer le reste de l'année à rétablir Dorylée. Cette ville, située en Phrygie, au milieu d'une plaine fertile en blé et en excellens pâturages, au confluent de deux rivières très-poissonneuses, étoit autrefois une des plus grandes et des plus célèbres de l'Asie mineure. Le César Nicéphore Mélissène, beau-

frère de l'empereur Alexis, avoit pris plaisir à la décorer de tout ce qui pouvoit contribuer à la rendre une habitation commode et délicieuse. Les palais, les portiques, les bains naturels que formoient des sources d'eaux chaudes, environnés de superbes édifices, joints aux charmes de la situation, y avoient attiré grand nombre d'habitans, et la campagne d'alentour étoit peuplée de villages rians et de riches hameaux. Les Turcs, peuple destructeur, avoient rasé cette belle ville, désolé ses environs, et n'avoient laissé d'autres vestiges de son ancienne splendeur que des monceaux de ruines épars dans une vaste étendue. Manuel résolut de rebâtir cette place importante, qui pouvoit servir de barrière contre les Turcs d'Icone. Il passa donc en Bithynie ; et, ayant rassemblé ses troupes au bord du Rhyndacus, il marcha vers Dorylée. Arrivé en ce lieu, il fit travailler toute son armée, et mit lui-même la main à l'œuvre, portant sur son dos les pierres et la terre. L'exemple du prince inspiroit une ardeur incroyable. En peu de temps Dorylée sortit de ses ruines; les murs s'élevèrent ; on creusa alentour un large fossé, et dans l'intérieur de la place grand nombre de puits pour fournir de l'eau en cas de siége. Cet ouvrage donna de la crainte aux Turcs, qui s'étoient établis avec leurs troupeaux dans les plaines de Dorylée. Dès que Manuel s'étoit mis en campagne, le sultan, instruit de ce qu'il vouloit faire, mais feignant de l'ignorer, lui avoit envoyé demander la cause de son voyage, le priant d'arrêter sa marche pour ne pas troubler la paix. Manuel, sans s'expliquer davantage, avoit répondu qu'il étoit surpris que le sultan ne devinât pas son dessein. Pendant le cours de l'ouvrage les Turcs firent tous leurs efforts pour en empêcher l'exécution. Ils attaquoient sans cesse les travailleurs ; ils dressoient des embuscades à ceux qui alloient chercher les vivres et le fourrage, ils mettoient le feu aux granges et aux magasins. Pour la sûreté des four-

rageurs, le prince prit le parti de les commander lui-même ; il sortoit le matin à la tête du détachement, et ne le ramenoit avec lui que le soir. Un jour qu'il s'en étoit dispensé, on vint lui dire, comme il étoit à table, que ses gens étoit enveloppés ; il prend aussitôt ses armes, monte à cheval, perce les ennemis, dégage ses soldats, et les ramène au camp. Sanisan ne fut pas si heureux. L'empereur l'avoit envoyé pour faire le dégât aux environs d'Icone. A peine avoit-il fait quelque chemin, qu'il fut rencontré par une troupe de Turcs qui taillèrent en pièces son escorte. Il regagna avec peine le camp de l'empereur.

Avant que de partir de Constantinople, l'empereur avoit envoyé Michel Gabras vers Amasie. Cette ville, occupée depuis long-temps par les Turcs venoit de tomber entre les mains d'Azzeddin, qui avoit dépouillé de leurs états les autres sultans de toutes ces contrées. Accablée sous le joug des musulmans, elle souhaitoit de rentrer sous la puissance de ses anciens maîtres, et elle le fit savoir secrètement à l'empereur. Gabras eut ordre de s'approcher de cette ville avec les troupes qu'il trouveroit en Paphlagonie, et celles qu'il feroit venir de Trébizonde et des autres villes de la province de Pont. Lorsqu'il fut près d'Amasie, il reçut une députation des habitans qui l'invitoient à venir en prendre possession. Mais, comme Azzeddin avoit une armée campée à peu de distance, le général grec refusa d'y entrer, craignant quelque trahison. Les otages qu'on lui envoya ne purent le rassurer. Les Amaséniens, partie par mépris de sa timidité, partie par indignation de sa défiance injurieuse, firent entrer dans leur ville l'armée d'Azzeddin, et Gabras fut obligé de revenir avec honte au camp devant Dorylée. Manuel, après lui avoir reproché sa lâcheté, fit partir l'eunuque Thomas pour aller sommer Azzeddin de lui rendre Amasie, et le menacer de son ressentiment, s'il s'obstinoit à la retenir. Le

sultan ne tint compte de ces menaces, et peu s'en fallut que Thomas ne fût tué au retour par les Turcs postés sur son passage. Il ne sera pas hors de propos de raconter la fortune de cet eunuque. Il étoit né dans Lesbos, d'une famille pauvre, mais avec une ardente envie de s'enrichir; ce qu'il ne pouvoit faire que dans une grande ville, où le nombre des dupes est proportionné à celui des habitans. Il vint donc à Constantinople, et se donna pour chirurgien, mais ne se mêlant que de la saignée. Avec un mérite si mince, son adresse, ses complaisances, ses propos flatteurs, le mirent à la mode auprès des dames grecques, qui l'introduisirent chez l'impératrice, d'où il passa dans le cabinet de l'empereur, et fut employé dans les affaires. Il devint riche; et voulant de plus être noble, ce qu'il ne pouvoit devenir à Constantinople, il recueillit toute sa fortune, et, sans prendre congé de l'empereur, il la transporta en Palestine, où n'étant pas connu, il espéroit pouvoir prendre impunément le titre qui lui plairoit davantage. Trompé dans son attente, parce qu'il fut reconnu, il retourna auprès de l'empereur, qui lui pardonna son évasion. Mais peu de temps après, étant tombé en disgrâce, il fut enfermé dans la prison du palais, où il passa le reste de ses jours à regretter sa cabane de Lesbos.

Manuel, après avoir rétabli et repeuplé Dorylée, où il laissa une forte garnison, alla réparer la ville de Sublée, que je crois être l'ancienne Silbium, près des sources du Méandre. Il y fut encore inquiété par les Turcs, qu'il fallut combattre et repousser plusieurs fois. Ayant mis tout ce pays en état de défense, il reprit la route de Constantinople. Comme il remarquoit qu'une grande partie de ses soldats s'étoient débandés malgré ses défensses réitérées, il chargea de la recherche de ces déserteurs un certain Isach, barbare de nation, mais qui s'étoit avancé au service de l'empereur, jusqu'au grade d'un des premiers officiers du palais. Isach, qui,

malgré la fortune qu'il avoit trouvée à Constantinople, conservoit dans son cœur un fond de haine contre la nation grecque, abusa du pouvoir dont il étoit revêtu pour satisfaire sa rage. Il arrêtoit tous ceux qu'il rencontroit, laboureurs, marchands, voyageurs; et quoiqu'ils n'eussent jamais porté les armes, il les traitoit comme déserteurs, et les punissoit encore plus cruellement, leur faisant arracher les yeux. L'empereur, de retour à Constantinople, apprenant cette injuste barbarie, entra d'abord en grande colère; et, l'ayant rappelé, il fut sur le point de lui faire subir le même supplice; et c'eût été le traiter encore avec trop d'indulgence. Il lui pardonna cependant; mais la justice divine se chargea de punir ce monstre. Il mourut misérablement peu après, et ses enfans, héritiers de l'exécration publique, périrent tous par divers malheurs. Manuel, qui n'avoit pas pardonné à Gabras, le mit entre les mains des juges pour lui faire son procès selon les formes régulières. Les juges le condamnèrent, et remirent sa punition à la discrétion du prince, qui le fit charger de chaînes et mettre en prison. Mais quelque temps après il lui accorda sa grâce, et lui rendit même toutes ses dignités.

Le rétablissement de Dorylée chagrinoit beaucoup le sultan d'Icone. Il envoya un des seigneurs les plus distingués de sa cour porter ses plaintes à l'empereur, et lui faire les offres les plus avantageuses, s'il vouloit renouveler le traité de paix et d'alliance. L'empereur ne répondit que par des reproches d'ingratitude et de mauvaise foi, et se prépara à une guerre qu'il ne vouloit terminer que par la destruction d'Icone et par la ruine entière des Turcs. *Je ne poserai les armes*, disoit-il, *que quand je tiendrai sous mes pieds la tête du sultan.* Il mit donc en campagne la plus grande armée qu'il eût encore levée. Il manda toutes les troupes de Servie, prit à sa solde celles de Hongrie, et rassembla de la

An. 1176.
*Nicet. l. 6, c. 1, et seqq. Cinn. l. 6, c. 13, 15. Guill. Tyr. l. 21, c. 12. Robert de Mont. Romuald. Salern. chr. Roger. de Hoveden. Radulf. de Diceto.*

Thrace une prodigieuse quantité de bœufs, et plus de trois mille chariots, pour voiturer les vivres et les fourrages. Après ces préparatifs, ils se rendit avec ses troupes à l'église de Sainte-Sophie pour implorer le secours du ciel, et partit de Constantinople. Il fut obligé de s'arrêter long-temps au bord du Rhyndacus, en sorte que l'été étoit déjà commencé lorsqu'il prit la route d'Icone. Pour éviter les montagnes, l'armée traversa la Lydie et entra en Phrygie par Laodicée, d'où elle marcha à Chones, à Lampis, à Célènes vers les sources du Méandre, à Chome, et enfin à Myriocéphales, vieille forteresse alors déserte, qui devint fameuse par la défaite des Grecs. C'étoit là que se terminoient les terres de l'empire. L'empereur avançoit avec précaution, toujours en bon ordre, se retranchant tous les soirs de peur de surprise. Le transport des machines et tout l'attirail des vivres, qu'il n'espéroit pas trouver dans des sables arides et dans un pays ennemi, retardoient sa marche. Les Turcs, qui se montroient de temps en temps, harceloient son armée, enlevoient les fourrages, et corrompoient les eaux; ce qui fit périr de dysenterie un grand nombre de Grecs.

On étoit déjà au mois de septembre. Le sultan se comporta dans cette guerre avec toute la sagesse qui convenoit à l'empereur, et Manuel avec cet emportement aveugle qui caractérise les barbares. Azzeddin, ayant fait venir de grands secours des princes musulmans, envoya encore des députés à l'empereur pour lui offrir la paix aux conditions qu'il voudroit prescrire, et les officiers les plus expérimentés lui conseilloient de l'accepter. Ils lui représentoient l'incertitude du succès, qui ne pouvoit lui procurer de plus grands avantages que ceux qui lui étoient offerts, la difficulté des passages dont les ennemis étoient les maîtres, les maladies qui affligeoient ses troupes. Manuel écouta plus volontiers les conseils audacieux des jeunes officiers, dont la plupart n'avoient jamais vu l'ennemi, et dont les avis n'étoient

considérables que par la fierté de leur contenance, et par l'or et l'argent qui brilloient sur leurs habits. Il renvoya donc les députés en leur disant *qu'il rendroit réponse à leur maître dans Icone.* Au sortir de Myriocéphales, s'ouvroit un défilé nommé *Cibrilcine,* entre une longue chaîne de montagnes séparées l'une de l'autre par de profondes vallées, et des masses de rochers escarpés et pendans en précipices. Manuel s'y engagea sans renvoyer à la queue de son armée les chariots qui portoient les machines et les bagages, et sans déloger les ennemis postés sur les hauteurs pour traverser le passage. Il marchoit avec la même assurance qu'il auroit fait en rase campagne. Les deux fils de Constantin l'Ange, Jean et Andronic, conduisoient l'avant-garde; ils étoient suivis de Constantin Macroducas et d'Andronic Lampardas. Dans le corps d'armée, Baudouin, beau-frère de l'empereur, commandoit l'aile droite, et Théodore Maurozume l'aile gauche. Venoient ensuite les valets, les bagages, les machines. L'empereur suivoit à la tête d'une troupe d'élite, et Andronic Contostéphane fermoit la marche. L'armée étoit tellement resserrée, qu'elle se prolongeoit dans l'espace de dix milles. L'avant-garde passa sans danger, ayant détaché son infanterie pour déposter l'ennemi; et peut-être que le reste auroit eu le même succès, si, à la faveur des archers qui auroient garni les flancs, et à l'abri des boucliers, on eût suivi en diligence l'avant-garde sans laisser d'intervalle. Faute de cette précaution, on laissa aux Turcs le temps de descendre et de couper la colonne de la marche. Ils se portèrent avec fureur sur l'aile gauche, l'accablèrent de traits, la rompirent, et en firent un horrible carnage. Baudouin, au désespoir, accourt de l'aile droite, se jette au travers des ennemis, et y trouve la mort, qu'il bravoit par sa valeur. Les Grecs, resserrés à droite et à gauche par les rochers et par les montagnes, ne peuvent ni reculer, ni recevoir des secours de

l'empereur et de l'arrière-garde, les chariots qui la séparoient formant une barrière impénétrable. Les hommes et les chevaux tomboient pêle-mêle percés de traits. Une grande partie culbuta dans un précipice, où périrent quantité d'officiers et plusieurs parens de l'empereur, dont le plus digne d'être regretté fut Jean le protosébaste, le prince le plus aimable et le plus vertueux de la cour. Les troupes de la queue ne purent même échapper au carnage, les Turcs s'étant saisis des derrières; en sorte que les Grecs, enfermés de toutes parts, ne laissoient à l'ennemi que la peine de les égorger. Ce qui acheva de leur ôter le courage, ce fut de voir au bout d'une pique, entre les mains des Turcs, la tête d'Andronic Vatace, neveu de l'empereur. Manuel l'avoit envoyé avec des troupes pour prendre possession de Néocésarée, qui offroit de se donner à l'empire. Surpris en chemin par un corps de musulmans, il avoit été taillé en pièces avec toute son escorte. A cette vue, Manuel, percé de douleur, désespéré du massacre de ses gens, qu'il voyoit égorger à ses yeux sans pouvoir les secourir, dépourvu de tout, excepté de courage, ne savoit quel parti prendre. Cependant l'avant-garde s'étant tirée de ce mauvais pas, avoit gagné une colline où elle s'étoit retranchée.

Le découragement des Grecs enflammoit de plus en plus l'audace des Turcs. Vainqueurs de la plus grande partie de l'armée, ils s'efforçoient d'achever la victoire en terrassant l'arrière-garde et la troupe de l'empereur. Manuel, de son côté, après d'inutiles efforts pour ouvrir aux siens un passage, voyant cette nuée d'ennemis se grossir à tous momens, et se tenant assuré de mourir, soit qu'il restât, soit qu'il avançât, aima mieux aller chercher la mort que de l'attendre; et, après avoir crié à ses gens, *tout est perdu! sauvez-vous où vous pourrez!* il va tête baissée donner au milieu des Turcs; et au travers des lances, des cimeterres, des masses d'armes,

son bouclier hérissé de trente flèches, il perce avec la force et la rapidité de la foudre les escadrons barbares, et leur échappe comme par miracle. Ce ne fut pas sans blessure. Son corps, couvert de plaies ou de contusions, son casque faussé ou rompu en plusieurs endroits, et enfoncé dans la peau de son crâne, ne lui laissoient guère plus de vie qu'il n'en restoit aux malheureux expirant sous des monceaux de morts. Il craignoit néanmoins plus pour les siens que pour lui-même. Serrés de tous côtés par les barbares, qui leur faisoient sentir la pointe de leurs lances, ils s'écrasoient, ils se renversoient, ils se fouloient aux pieds. Ceux qui parvenoient à sortir du défilé rencontroient à la sortie l'ennemi et la mort. Le défilé à son issue se partageoit en sept profondes vallées, d'abord assez larges, mais qui se resserroient en gorges étroites, fermées par des pelotons d'ennemis. Une tempête qui survint accrut encore la confusion et le carnage. Des nuées de sable élevées par le vent, et poussées de toutes parts au gré des tourbillons, déroboient le jour et aveuglèrent tellement les deux armées, qu'elles ne distinguoient pas mieux les amis des ennemis que dans la nuit la plus épaisse. Chacun tuoit celui qui se trouvoit à la portée de ses armes, et tomboit lui-même sous le bras d'un compatriote. Ces coups égarés et abandonnés au hasard abattoient autant de Turcs que de Grecs; en sorte que tout ce terrain n'étoit plus qu'un vaste cimetière, où Grecs, Turcs, chevaux, bœufs d'attelage mêloient leur sang et s'entassoient les uns sur les autres. L'obscurité étant dissipée avec l'ouragan, on vit des malheureux, accablés sous un tas de cadavres, qui, n'ayant de libre que la tête et les bras, les tendoient à ceux qui passoient à leur vue, et les appeloient à leur secours par des cris lamentables. Mais la terreur étouffoit la compassion; chacun, craignant un pareil sort, ne songeoit qu'à sauver sa vie. L'empereur, abandonné seul, sans écuyer, sans garde, s'étoit arrêté sur une hauteur,

appuyé contre un poirier sauvage. Un cavalier grec l'aperçoit et s'approche ; il essuie la poussière et le sang dont il étoit couvert ; il bande ses blessures ; il rajuste sur sa tête les pièces de son casque et le remet à cheval. En ce moment arrive un Turc qui saisit la bride de son cheval et le veut emmener. Il ne restoit à Manuel qu'un tronçon de lance ; il en décharge un coup terrible sur la tête du Turc, et le couche par terre. D'autres Turcs accourent, et veulent le prendre vif ; armé de la lance de son cavalier il en tue un ; le cavalier, en tue un autre d'un coup d'épée ; le reste s'enfuit. Enfin dix soldats grecs s'étant réunis auprès lui, il descend pour tâcher de rejoindre son avant-garde. Mais, après quelques pas il trouve le chemin fermé par les Turcs et bouché par les cadavres. Il perce les Turcs, pousse son cheval sur les cadavres, sort enfin de ces gorges, et traverse une rivière qui en bordoit l'entrée.

Plusieurs Grecs viennent se joindre à lui. Il voit en passant Jean Cantacuzène, son neveu d'alliance, enveloppé d'une bande de Turcs qui le tuent et le dépouillent. Ces mêmes Turcs, reconnoissant l'empereur, courent à lui comme à une riche proie, pour le prendre ou le tuer. C'étoient des officiers du premier rang qui montoient de beaux chevaux arabes magnifiquement harnachés et ornés de sonnettes ; ce qui étoit chez eux une marque de grande distinction. L'empereur les repousse ; et, avançant toujours au travers de plusieurs troupes de Turcs qui accourent pour le prendre, et qu'il écarte à coups de lance, il rejoint enfin son avant-garde, qui, le croyant perdu, le reçoit avec des transports de joie. Epuisé de fatigue et brûlant de soif, il envoie puiser de l'eau dans la rivière prochaine ; et, après y avoir porté ses lèvres, sentant qu'elle étoit mêlée de sang, il la jette à terre, et dit en soupirant : *Ah ! malheureux ! c'est du sang des chrétiens !* Un soldat brutal qui se trouvoit présent eut l'audace de lui dire : *Ce n'est pas*

*d'aujourd'hui, prince, que vous goûtez de cet horrible breuvage; vous en avez bu à longs traits, vous vous en êtes enivré lorsque vous avez pressé vos propres sujets en les écrasant d'impôts.* Manuel dévora en silence cette affreuse vérité ; et, voyant les Turcs qui éventroient des sacs d'argent pillés dans son équipage : *Courez,* dit-il à ses gens, *arrachez-leur ce butin ; vous y avez plus de droit que ces brigands. Oui, sans doute,* repartit ce même soldat; *mais il auroit bien mieux valu ne pas arracher cet argent à vos peuples que de le rendre maintenant que nous ne pouvons le ravoir qu'au prix de notre sang.* Manuel, qu'un instant d'infortune avoit réduit au niveau du dernier de ses sujets, souffrit encore avec patience cette leçon cruelle. Enfin Andronic Contostéphane arriva avec ce qui restoit de l'arrière-garde, et peu à peu tous ceux qui étoient échappés du carnage se rendirent auprès du prince. Ils passèrent la nuit dans une profonde tristesse, les amis, les parens se cherchant l'un l'autre, s'embrassant avec larmes lorsqu'ils se rencontroient, et se disant les derniers adieux, comme devant mourir le lendemain : car les barbares courant autour du camp, appeloient à grands cris leurs compatriotes qui étoient entrés au service des Grecs, soit pour changer de religion, soit pour quelque autre motif : *Sortez,* crioient-ils en les nommant, *sortez d'avec ces chiens avant le jour. Ceux que l'aurore trouvera ici seront égorgés sans pitié.* Les Grecs, pâles de crainte, entendoient retentir de toutes parts au milieu des ténèbres cette sentence de mort.

L'empereur en fut lui-même effrayé. Il assemble son conseil, et déclare qu'il va prendre la fuite, et que chacun de son côté peut songer à sa sûreté. Tous, et Contostéphane plus que les autres, paroissent étonnés d'une résolution si peu conforme à ce caractère généreux et intrépide qu'il avoit montré dans tout le cours de sa vie. Un simple soldat, qui se trouvoit à la porte de la

tente, ayant entendu ce propos, s'écrie : *Sont-ce là les paroles d'un empereur?* et s'adressant à lui-même : *N'est-ce pas vous*, lui dit-il, *qui nous avez jetés dans ce chemin si funeste, qui nous avez pilés comme dans un mortier entre ces rochers et ces montagnes? Qu'avions-nous affaire dans cette vallée de larmes, dans ces gorges infernales? Quel démêlé avions-nous tous tant que nous sommes avec ces barbares? Nous vous avons sacrifié notre vie; et vous, pour sauver la vôtre, vous nous abandonnez à la boucherie.* Manuel, frappé de ces justes reproches, changea de dessein, et résolut de se sauver avec ses gens ou de périr avec eux. Les Grecs, condamnés à la mort, ne songeoient plus qu'à vendre bien cher leur vie, lorsqu'ils reçurent leur salut de ceux-mêmes dont ils attendoient leur perte. Le sultan avoit suivi son armée; et, s'étant arrêté à quelque distance de Myriocéphales, il recevoit à chaque instant des nouvelles de l'état des ennemis et des opérations de ses troupes. Ce prince politique fit réflexion qu'en égorgeant ou faisant prisonnier Manuel, et ce qui lui restoit de soldats, il ne détruisoit pas l'empire grec, et que l'occasion étoit favorable pour vendre la paix qu'il n'avoit pu acheter jusqu'alors. Ses ministres, qui recevoient des pensions de l'empereur pendant la paix, le confirmoient dans cette pensée. Il se détermina donc à traiter avec l'empereur. Cependant le jour commençoit à paroître, et les barbares, qui n'étoient pas instruits de ce dessein de leur maître, approchoient dans l'espérance de se défaire en un moment de ce misérable reste d'une armée vaincue. Ils tenoient le camp enveloppé, et leurs flèches venoient percer les Grecs jusque dans leur retranchement. L'empereur fit sortir sur eux Jean l'Ange avec son escadron, qui fut bientôt obligé de revenir. Macroducas, qui sortit ensuite, n'eut pas plus de succès. Déjà les Turcs arrachoient la palissade, lorsqu'un émir des plus distingués, accourant à toute bride,

leur ordonne de la part du sultan de suspendre l'attaque; et, s'étant fait annoncer à l'empereur, il entre dans le camp. Il se prosterne humblement devant Manuel, et lui présente de la part de son maître un sabre magnifique et un cheval de parade de la meilleure race. Le voyant accablé de chagrin, il lui parle quelque temps à l'oreille pour le consoler, et lui propose la paix. L'empereur, aussi étonné que s'il fût sorti du tombeau, n'ajoute foi à ses paroles qu'après s'être assuré par plusieurs interrogations que la proposition est sérieuse. Dans le cours de l'entretien, l'émir, voyant la robe de pourpre brochée d'or que l'empereur portoit par-dessus sa cuirasse : *Seigneur,* lui dit-il, *cette robe n'est pas digne d'un prince guerrier tel que votre majesté ; la cuirasse est le plus magnifique habit de guerre.* Manuel sourit, et, se dépouillant de sa robe, il la lui donna. Le traité, mis ensuite par écrit, fut signé de l'empereur, et envoyé au sultan, qui le ratifia. Entre les autres conditions que la conjoncture présente ne permettoit pas de contester, Manuel s'engageoit à détruire Dorylée et Sublée. Après l'échange des signatures, l'empereur se mit en marche pour le retour. Il y avoit dans l'armée impériale plusieurs seigneurs anglois. Roger de Hoveden, auteur contemporain, nous a conservé la lettre de Manuel à Henri II, roi d'Angleterre, dans laquelle il lui rend compte de cette funeste bataille, et le remercie du secours qu'il lui a envoyé. Il le traite d'ami et d'allié de l'empire.

Son intention étoit de changer de route pour s'épargner la vue du carnage de son armée. Les guides, au contraire, pour lui donner ce funeste spectacle, le ramenèrent par le même chemin. Rien n'étoit plus capable de faire détester les fureurs de la guerre. C'étoit un affreux théâtre où la mort étaloit toutes ses horreurs. La terre détrempée de sang et jonchée de cadavres, le défilé et les vallons comblés de corps tronqués, mutilés, défi-

gurés par d'horribles plaies, faisoient frémir la nature. Les Grecs, plus malheureux encore que ceux dont ils déploroient les maux, et qui en avoient perdu le sentiment, passoient en pleurant dans un morne silence, interrompu de temps en temps par des cris lugubres, appelant leurs parens et leurs amis, qui ne les entendoient plus. Sortis du défilé, ils furent surpris de se sentir attaquer en queue par les Turcs. Ils n'étoient pas plus tôt partis, que le sultan s'étoit repenti de les avoir laissé aller, et il avoit permis de les poursuivre : mais ce n'étoit qu'une partie de son armée, les autres étant retournés chez eux avec leur butin. Ils tuèrent encore un grand nombre de Grecs que leurs blessures empêchoient de suivre la marche. Enfin on arriva à Chones, où, se voyant en sûreté, ils se reposèrent. L'empereur leur distribua quelque argent pour achever le voyage. Pour lui, il alla de Chones à Philadelphie, où il séjourna quelque temps pour se rétablir de ses fatigues et faire guérir ses blessures. De là il fit partir un courrier pour Constantinople, avec des lettres dans lesquelles, balançant entre la honte d'un triste aveu et celle d'un mensonge inutile, tantôt il se comparoit à Romain Diogène, sur lequel il avoit l'avantage d'avoir évité la captivité, tantôt il couvroit sa défaite en faisant valoir la paix demandée par le sultan, et dont il envoyoit l'acte authentique signé d'Azzeddin. Il se rendit peu de jours après à Constantinople. Il avoit en passant détruit Sublée, comme il s'y étoit engagé ; mais il avoit laissé subsister Dorylée. Aux plaintes qu'en fit le sultan il répondit qu'il ne se croyoit pas obligé à tenir une parole arrachée par la nécessité.

An. 1177. Sur cette réponse, le sultan fait partir vingt-quatre mille hommes, avec ordre à son général de mettre tout à feu et sang jusqu'à la mer, sans épargner personne, et de lui rapporter de l'eau de la mer, une rame, et une poignée de sable du rivage. Le général saccagea tous les

bords du Méandre, prit Tralles et Antioche de Carie, détruisit toutes les forteresses, et poussa ses ravages jusqu'à la mer, dont il désola toute la côte. L'empereur, dont les forces n'étoient pas encore rétablies, envoya contre eux son neveu Jean Vatace, dont il avoit éprouvé la valeur : c'étoit le frère d'Andronic Vatace, tué dans la campagne précédente. Il lui donna pour lieutenans-généraux Constantin Ducas, encore fort jeune, mais d'un mérite prématuré, et Michel Aspiète. Il leur recommanda de ne rien précipiter, et de n'attaquer les barbares que lorsqu'ils seroient parfaitement instruits de leurs forces et assurés de la victoire. Les Turcs retournoient chargés de butin, ravageant et pillant ce qui leur avoit échappé au premier passage. Vatace, avec les troupes qu'il avoit reçues de l'empereur et rassemblées en chemin, marche droit à Hyèle, où étoit un gué du Méandre. Ses coureurs lui ayant rapporté que les Turcs n'étoient pas loin, et qu'ils se disposoient à passer le fleuve, il partage son armée en deux corps : il met l'un en embuscade sur un coteau en-deçà du passage, et poste l'autre dans des halliers au-delà, avec ordre de charger l'ennemi lorsqu'il atteindroit le bord. Les Turcs arrivent, et entrent dans le fleuve. Les Grecs, postés sur le coteau, les accablent de traits et en abattent un grand nombre. Pour détourner cet orage qui fondoit sur leur tête, et leur procurer un passage tranquille, le général turc, à la tête d'une troupe choisie, monte sur le coteau, charge les Grecs avec vigueur, et, par des actions de la plus haute valeur, il occupe toutes leurs forces. Mais, apercevant au-delà du fleuve d'autres troupes qui égorgeoient ses gens à mesure qu'ils passoient, tout son courage l'abandonne; il prend la fuite, et, remontant le fleuve, il va chercher un gué plus sûr. N'en trouvant point, il se sert de son bouclier pour nacelle, de son sabre pour aviron, et tient de la gauche la bride de son cheval, qui

nage à côté de lui. Il gagne ainsi la rive; mais il ne peut éviter la mort. Etant monté sur un tertre, et appelant de là les Turcs pour les rassembler autour de lui, il est prévenu par un soldat alain qui le perce de son épée. les Turcs fuient; la plupart se noient dans le Méandre. Cette action rabattit l'audace des musulmans, qui ne s'étoient promis rien moins que la destruction entière de la Phrygie et de la Carie jusqu'à la mer. Aspiète périt dans ce combat. Son cheval, heurté violemment par un cheval turc, le renversa dans le fleuve, où il se noya.

*Guill. Tyr. l.* 21, *c.* 16, 17, 18.

Baudouin IV étoit depuis quatre ans sur le trône de Jérusalem, et avoit renouvelé le traité fait avec Manuel par Amauri. L'empereur, qui ne perdoit pas de vue la conquête de l'Egypte, députa Andronic l'Ange avec trois autres seigneurs pour l'engager à entreprendre cette expédition et lui promettre les mêmes secours qu'il avoit prêtés à son prédécesseur. L'occasion paroissoit favorable. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, venoit d'arriver dans la Terre-sainte, et les troupes de ce prince devoient faciliter le succès aux confédérés. Mais le comte non-seulement refusa, sous divers prétextes, de s'engager dans une entreprise si périlleuse, il en empêcha même l'exécution; et les députés furent obligés de s'en retourner sans avoir fait autre chose que des conventions inutiles.

An. 1178.
*Nicet. l.* 6, *c.* 8.

Dès que Manuel fut guéri de ses blessures, il reprit les armes et passa en Phrygie. Les Turcs avoient deux corps d'armée assez éloignés l'un de l'autre, au voisinage du Méandre. Il tomba sur le premier et le tailla en pièces. Avant que d'aller attaquer l'autre, il voulut connoître la position et le nombre des ennemis. Il envoya pour cet effet un homme du pays qui, s'étant insinué dans le camp des Turcs, leur apprit que l'empereur venoit en personne. Effrayés à cette nouvelle, ils prirent la fuite et disparurent. L'espion, croyant avoir

mérité récompense pour avoir lui seul dissipé une armée entière, revint au camp, vantant le service qu'il avoit rendu. L'empereur, au contraire, irrité qu'il lui eût fait perdre une proie assurée, lui fit couper le nez. Comme il vit que, les Turcs n'ayant pas sur pied d'armée considérable, la campagne se passeroit en actions peu importantes, il reprit le chemin de Constantinople, et se contenta de laisser une partie de ses troupes sous la conduite d'Andronic l'Ange, son cousin-germain, auquel il donna pour lieutenant Manuel Cantacuzène. Celui-ci, très-brave de sa personne, étoit fils de Jean Cantacuzène, que l'empereur avoit vu massacrer à ses yeux dans le défilé de Myriocéphales. Il leur commanda de marcher contre les Turcs, assemblés près de Charax, ville de Phrygie. L'Ange étoit un homme de peu de valeur, que la naissance et les amis de cour avoient avancé aux premiers grades. Il se contenta d'enlever quelques troupeaux avec leurs bergers; et les Turcs s'étant approchés de nuit avec de grands cris, il monte à cheval tout éperdu; et, sans donner aucun ordre, il court à toute bride à Chones, où il n'ose même s'arrêter, et se sauve à Laodicée. Son armée, abandonnée du général, se débande; et, laissant son butin à l'ennemi, elle fuit sans être poursuivie. Cantacuzène court après les fuyards; il les force à grands coups d'épée de s'arrêter, et les remet ensemble. Mais, n'ayant pas reçu de l'empereur l'autorité de commander en chef, il ne peut faire autre chose que de les ramener à Constantinople. La terreur étoit si grande parmi eux, qu'un seul Turc, posté sur une éminence au pied de laquelle ils passoient, les perçoit impunément de flèches tirées avec tant de force, qu'elles pénétroient au travers des cuirasses. Il en tua ainsi un grand nombre, jusqu'à ce qu'un officier, nommé Manuel Xérus, sautant à bas de son cheval, courut à lui, l'atteignit, malgré son agilité, entre les rochers où il fuyoit, et lui abattit la tête d'un

coup de sabre. La lâcheté d'Andronic l'Ange irrita tellement l'empereur, qu'il fut sur le point de le faire conduire en habit de femme par les rues de Constantinople. Il ne fut retenu que par la considération de la parenté.

*Cinn. l. 6, c. 13. Oriens christ. t. 1, p. 271, 272.*

On étoit redevable de la conservation de l'armée à Manuel Cantacuzène. Mais ce jeune seigneur n'avoit de mérite que pour la guerre. Plongé d'ailleurs dans les plus affreuses débauches, il faisoit horreur à l'empereur même, qui, peu réglé dans ses mœurs, conservoit cependant les dehors de la bienséance. Le prince, qui avoit aimé le père, et qui estimoit la bravoure du fils, avoit bien voulu lui donner de fréquens avis pour le ramener à une vie plus décente. Comme il vit qu'il ne gagnoit rien sur ce cœur dépravé, il commanda de le mettre en prison. Les magistrats, croyant servir la colère du prince, allèrent fort au-delà de leurs ordres, et lui firent crever les yeux. L'empereur en témoigna de l'indignation ; il jura qu'il n'avoit point de part à cette cruauté. Mais, comme il n'en fit aucune punition, il laissa soupçonner qu'il ne la désapprouvoit pas. Michel d'Anchiale, patriarche de Constantinople, étoit mort l'année précédente. Il eut pour successeur Chariton, qui ne siégea que onze mois ; et cette année 1178 Théodose, Arménien de naissance, et moine de Saint-Auxence en Bithynie, fut élevé sur le siége patriarchal. Ce fut un prélat d'une vie exemplaire, auquel sa vertu et sa fermeté dans l'observation des lois de l'Eglise n'attirèrent que des persécutions dans ces temps de corruption et de désordre.

An. 1179.

L'année suivante Manuel apprit que les Turcs assiégeoient Claudiopolis, autrement nommée Bithynium, ville considérable à l'extrémité de la Bithynie, vers la frontière de Paphlagonie. Les assiégés mandoient que, s'ils n'étoient promptement secourus, ils seroient forcés par la famine et par la supériorité des ennemis d'ouvrir les portes de leur ville. Manuel, sans attendre davantage,

part dès le lendemain, sans autre équipage que ses armes et ses chevaux. Il traverse avec une extrême diligence toute la Bithynie ; et, quoique dans un âge avancé, marchant à pied jour et nuit à la lueur des flambeaux au travers des vallons et des forêts dont ce pays est hérissé, si la défaillance de ses forces l'obligeoit à prendre du repos, il n'avoit d'autre lit qu'une terre marécageuse, sur laquelle on étendoit quelques bottes de foin ou de paille. Son exemple soutenoit ses soldats dans une marche si pénible ; et l'empereur, trempé de pluie et couvert de fange, leur paroissoit plus admirable que sous le diadème et la pourpre. Les ennemis ne l'attendirent pas. Dès qu'ils aperçurent ses enseignes, ils se retirèrent en tumulte. Il les poursuivit fort loin ; et, après avoir taillé en pièces ceux qu'il put atteindre, il entra dans la ville que son incroyable activité avoit sauvée. S'y étant reposé quelque temps, et ayant pourvu à la sûreté de la place, il retourne à Constantinople.

Les deux empereurs d'Orient et d'Occident, jaloux l'un de l'autre, étoient ennemis dans le cœur. Manuel aidoit de secours d'argent les Lombards, qui étoient en guerre avec Frédéric. Celui-ci, de son côté, aspiroit à se rendre maître de Corfou. Il écrivit pour ce sujet à George, évêque de cette île, qui lui répondit avec beaucoup de sagesse que l'île de Corfou étoit une conquête de peu de valeur pour un si grand prince, l'exhortant avec douceur à ne point désirer ce qu'il ne pouvoit acquérir sans injustice. Il lui dépeignoit Manuel comme un prince juste, généreux, qui lui étoit sincèrement attaché, et qui méritoit de sa part une fidèle correspondance. Malgré ces dispositions secrètes, les deux princes gardoient les dehors de l'amitié. Manuel proposoit une ligue à Frédéric contre le roi de Sicile. Il avoit même été question du mariage de Marie, fille de Manuel, avec Henri, fils aîné de Frédéric, et c'étoit sans doute un des sujets qui avoient amené à Constantinople

*Cinn. l. 6, c. 11. Nicet. l. 7, c. 1. Baronius. Otto de Sto. Blasio. Doutreman. l. 2, c. 8.*

Henri, duc de Saxe, dont l'ambassade avoit été très-brillante. Nous avons encore deux lettres de Manuel à Wilbod, abbé de Stavelo en Flandre, par lesquelles on voit que l'empereur grec aimoit ce prélat; il se recommande à ses prières, et lui parle d'un mariage proposé, dit-il, par Frédéric. Il déclare qu'il souhaite fort la bonne intelligence entre les deux empires, et qu'il envoie des députés en Allemagne pour traiter de ce mariage. On ne voit aucune suite de cette négociation. Au retour de la défaite sanglante de Myriocéphales, Manuel écrivit à Frédéric, en caractères d'or, une lettre pleine de mensonges. Il lui mandoit que le sultan d'Icone étoit soumis à l'empire; qu'il avoit demandé miséricorde et prêté serment de fidélité. Mais Frédéric étoit déjà prévenu par le sultan, qui lui marquoit tout le contraire. Azzeddin lui avoit envoyé des ambassadeurs pour faire alliance avec lui; il lui demandoit même sa fille en mariage, et promettoit de se faire chrétien avec tout son peuple : car, s'il est vrai qu'il se fût déjà fait baptiser, sa conversion étoit demeurée secrète. Frédéric avoit consenti au mariage; mais la princesse mourut avant l'accomplissement de cette promesse. Le prince allemand, piqué de ce que Manuel, dans sa lettre, mettoit son nom avant celui de Frédéric, et prenoit le titre de prince des Romains, instruit d'ailleurs des intrigues qu'il entretenoit en Italie, lui répondit par une lettre où il prenoit à son tour le titre de prince des Grecs; il l'avertissoit de l'honneur qu'il devoit rendre à l'empire romain et à celui qui en étoit le chef. Il insistoit même sur la soumission et l'obéissance que le souverain pontife de l'église romaine avoit droit d'exiger de l'empereur grec, ainsi que de toute la chrétienté. Frédéric, réconcilié depuis peu avec le pape Alexandre, qu'il avoit traité si injurieusement pendant le schisme, lui rendoit alors le respect dû au légitime successeur de saint Pierre, et lui donnoit le nom de *sainteté*. Manuel

ne témoigna aucun ressentiment d'une réponse si fière.

La malheureuse journée de Myriocéphales laissa dans le cœur de l'empereur de si tristes impressions, qu'il perdit sa gaîté naturelle. Plongé dans une sombre mélancolie, il ne goûtoit plus de repos. Le sommeil fuyoit de ses yeux; ou, si l'accablement venoit quelquefois à fermer ses paupières, il ne se présentoit à son esprit que des images funestes. C'étoient les ombres sanglantes de tant d'infortunés que sa témérité avoit traînés à la mort qui erroient autour de lui, qui lui montroient leurs blessures, qui l'appeloient leur meurtrier. Sa santé en fut détruite, et cette vigueur héroïque qui avoit animé toute sa vie l'abandonna entièrement. Forcé de se mettre au lit dès le mois de mars 1180, il n'en releva que dans de courts intervalles. Ce fut alors qu'il s'occupa sérieusement du soin de sa famille. Il avoit de ses deux mariages une fille et un fils. Marie, qu'il avoit eue de Berthe, ou Irène, sa première femme, après avoir été fiancée à Béla, devenu depuis roi de Hongrie, promise à Guillaume, roi de Sicile, demandée par l'empereur Frédéric pour son fils Henri, renommée par toute l'Europe pour son éclatante beauté, attendoit encore que la tendresse capricieuse de son père se fût fixée sur le choix d'un gendre. Recherchée par tant de monarques, cette fière princesse, qui avoit déclaré qu'elle n'épouseroit jamais qu'un roi, fut obligée de se contenter d'un marquis. Guillaume, marquis de Montferrat, venoit de servir la jalousie de Manuel en faisant la guerre à l'empereur Frédéric. Aidé de l'argent que lui fournissoit l'empereur grec, il avoit levé une armée; et Conrad, son parent, avoit défait les Allemands et emmené prisonnier l'archevêque de Mayence, leur général. Baudouin, fils aîné de Guillaume, étoit déjà marié. Manuel fit venir son frère puîné, nommé Raynier, qui l'accompagna dans l'expédition de Claudiopolis. De retour à Constantinople, il lui fit épouser sa fille, le

An. 1180.

*Nicet. l. 5, c. 8; l. 7, c. 1.*
*Guill. Tyr. l. 22, c. 4.*
*Robert. de Monte.*
*Radulf. de Diceto.*
*Chron. belg.*
*Trivet. chr.*
*Du Cange, fam. byz. p. 187.*

nomma César; et, pour satisfaire la fierté de la princesse, il érigea en royaume la province de Thessalonique, et en donna le titre au nouvel époux, avec le nom de *Jean*. Le patriarche Théodose les maria dans l'église de Blaquernes, et l'empereur étala toute sa magnificence dans les fêtes qui suivirent. Le jeune prince, très-digne de cette alliance par les grâces de sa personne, et plus encore par la douceur de ses mœurs, n'étoit âgé que de dix-sept ans, et la princesse en avoit déjà trente. La joie publique fut redoublée par le mariage du jeune Alexis, qui n'étoit que dans sa onzième année. Manuel avoit demandé pour lui à Louis VII, roi de France, sa dernière fille Agnès, et cette princesse étoit arrivée à Constantinople dès l'année précédente. La cérémonie du mariage fut célébrée le dimanche 2 mars de cette année par le patriarche Théodose, dans le palais de Constantin, au lieu même où s'étoit tenu le sixième concile général sous le règne de Constantin Pogonat. Alexis, et la princesse, qui n'avoit pas encore huit ans, reçurent en même temps la couronne impériale.

*Nicet. l. 7, c. 7.*

L'empereur s'affoiblissoit de jour en jour, et son état faisoit craindre une mort prochaine. Le patriarche Théodose l'exhortoit à prendre les mesures que la tendresse paternelle et le soin de ses sujets exigeoient de lui, tandis que son esprit avoit encore assez de force pour choisir un administrateur fidèle et capable de conduire la jeunesse de son fils. Mais l'empereur ne l'écouta pas. Il étoit persuadé qu'il avoit encore plusieurs années à vivre. C'est ce que lui avoient mis dans l'esprit ses astrologues, qui ne cessoient de lui assurer qu'il relèveroit de sa maladie, et qu'il vivroit encore quatorze ans. Lorsqu'il auroit dû ne s'occuper que des pensées de l'autre vie, ces imposteurs ne l'entretenoient que des conquêtes qu'il feroit encore; ils ranimoient même son inclination au libertinage en lui promettant de nouveaux plaisirs. Ils lui annon-

çoient qu'il ne mourroit pas qu'il n'eût vu une étrange révolution dans toute la masse de l'univers, le choc impétueux des astres, de furieuses tempêtes, et une convulsion générale de la nature. Pour mieux établir ce mensonge absurde, ils spécifioient précisément non-seulement l'année et le mois, mais le jour et l'heure où ces prodiges devoient éclater. Le foible prince en étoit si frappé, qu'il faisoit creuser des grottes souterraines pour s'y réfugier lorsque ce boulversement arriveroit. On démolissoit par son ordre le toit de ses palais, de peur qu'il n'en fût écrasé. Ce qu'il y avoit de plaisant dans cette folie, c'est que ses courtisans, par une sorte d'hypocrisie plus ridicule, mais moins dangereuse et moins criminelle que lorsqu'elle se tourne à contrefaire la vertu, feignoient d'être saisis de la même terreur. On voyoit ces insectes de cour fouir la terre, et s'y faire des magasins comme les fourmis. Mais les douleurs violentes dont l'empereur fut tourmenté au bout de quelques jours firent enfin fuir les astrologues, et le guérirent de sa crédulité. Il sentit sa foiblesse, et désespéra de sa vie. Alors, après avoir recommandé son fils aux assistans par un discours entrecoupé de soupirs, dans lequel il pronostiquoit les désastres qui alloient suivre sa mort, il fit retirer tout le monde, et ne retint auprès de lui que le patriarche. Le prélat, ayant calmé le trouble de son âme par des discours édifians, lui fit signer une courte formule par laquelle il renonçoit aux visions de l'astrologie, et demandoit pardon à Dieu d'y avoir donné trop de croyance. Manuel, s'étant ensuite tâté le pouls, se frappa la cuisse, et, poussant un profond soupir, il demanda l'habit monastique. C'étoit alors une dévotion fort commune de mourir dans cet habit, comme si ce déguisement pouvoit en imposer à celui qui pénètre le fond des cœurs. A cette demande de l'empereur l'alarme se répandit dans le palais: on le dépouille de la pourpre, on lui jette sur le corps un

froc noir, qu'on appeloit *la robe spirituelle ;* on le croit dès ce moment enrôlé dans la milice céleste. Les plus sensés déplorent le néant de ces héros qui étonnent l'univers, et dont l'âme, ainsi que celle des derniers des hommes, est enfermée dans un vase fragile dont elle partage la foiblesse. Il expira le 24 septembre dans la cinquante-huitième année de son âge, ayant régné trente-sept ans, cinq mois et seize jours. Il fut inhumé dans l'église du Pantocrator. On posa près de son tombeau une pierre de couleur rouge, de la hauteur d'un homme, qui étoit en grande vénération. C'étoit, disoit-on, celle sur laquelle le corps du Sauveur avoit été enseveli et embaumé lorsqu'on l'eut descendu de la croix. Elle avoit été transportée d'Ephèse, et l'empereur, qui savoit aussi bien que tout autre allier les dévotions populaires avec une vie dissolue, avoit lui-même courbé ses épaules sous ce pieux fardeau, lorsqu'elle avoit été apportée en grande pompe dans la ville. Outre son fils et sa fille, il laissoit de son commerce incestueux avec sa nièce Théodora un fils nommé Alexis, dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite. Avant la naissance de son fils légitime, il avoit eu la pensée de nommer pour son successeur ce fils naturel.

Dans l'histoire de Manuel, nous ne nous sommes presque occupés que de ses expéditions militaires, qui ont en effet rempli tout le cours de sa vie. Mais ce prince, qu'on peut appeler le dernier des Comnènes, a joué un trop grand rôle sur le théâtre du monde pour qu'on ne soit pas curieux de connoître son administration intérieure. Il ne fut héros que dans la guerre. Tandis qu'il faisoit trembler les Turcs, les Hongrois et les Serves, il tiroit des larmes à ses propres sujets par les impôts dont il les accabloit, et par les abus de la perception. Il vendoit les magistratures aux fermiers publics, qui s'étoient enrichis par les vexations. Les intendans de son domaine y faisoient passer par des chicanes les terres les plus

fertiles enlevées aux légitimes propriétaires. Il est vrai qu'il ne profitoit pas de ces iniquités; et c'étoit encore un malheur pour les peuples, qui versoient leur sang dans un gouffre d'où il s'écouloit sans cesse. Les sommes prodiguées sans discernement à ses parens, à ses courtisans, épuisoient ses finances. Il faisoit des pensions aux ministres des princes étrangers, qui recevoient son argent, et par scrupule de conscience le trahissoient ensuite pour ne pas trahir leurs maîtres. Les aumônes qu'il répandoit assez libéralement dans le sein des pauvres pouvoient à la vérité en quelque sorte expier le vice de tant de dissipations; mais ce n'étoit, après tout, qu'une restitution, et Manuel seroit sans doute plus louable s'il n'eût pas fait tant de pauvres. Sa concubine Théodora, femme hautaine, insolente, et d'une avidité insatiable, se faisoit un point d'honneur d'effacer l'impératrice même par les dépenses de sa maison et par la pompe de ses équipages. Ce fut bien pis encore quand elle eut un fils et plusieurs autres ensuite. Ces enfans adultérins devinrent autant d'insectes qui dévoroient en herbe une partie de la substance de l'empire.

Les eunuques de Manuel étoient ses ministres et ses confidens les plus intimes. Il se plaisoit à les enrichir; et ces hommes demi-barbares, pour qui la langue grecque étoit étrangère, ainsi que les lois, revêtus d'emplois importans et des premières magistratures, s'asseyoient sur les tribunaux pour juger en dernier ressort des causes difficiles qu'ils n'entendoient pas. C'étoit eux qu'il envoyoit dans les provinces pour asseoir les tailles et les impositions. Il leur donnoit à la vérité pour adjoint quelque personnage distingué; mais celui-ci n'étoit chargé que de l'odieux de la perception; il rendoit compte à l'eunuque, et lui mettoit entre les mains l'argent qu'il recueilloit. L'eunuque, après avoir détourné à son profit tout ce qu'il pouvoit soustraire impunément, ce qui faisoit toujours la meilleure partie,

jetoit le reste dans le trésor du prince; en sorte qu'à proprement parler, ces misérables étoient les souverains des provinces, et celles-ci leurs tributaires.

Nicet. l. 7, c. 3. Cinn. l. 6, c. 8.

Malgré les déprédations de ces receveurs, il ne diminuoit rien des dépenses que l'esprit de magnificence lui faisoit faire en bâtimens. Il décora superbement plusieurs appartemens de son palais, où il avoit grand soin de faire peindre par les meilleurs maîtres ses combats et ses chasses. Il fit bâtir dans les îles de la Propontide plusieurs maisons de plaisance, où il alloit passer délicieusement les beaux jours de l'été, lorsqu'il n'alloit pas se couvrir de poussière à la tête de ses armées; car ce prince supportoit les travaux de la guerre comme s'il n'eût pas connu les plaisirs, et il se livroit aux plaisirs comme s'il ne fût né que pour la volupté. Ses sujets, accablés, admiroient en gémissant la structure de ces édifices qui leur coûtoient si cher; mais ils lui savoient gré des ouvrages qui contribuoient à la santé et à la sûreté de ses peuples. Constantinople manquoit d'eau, ou n'en buvoit que d'impure; il fit nettoyer et réparer les anciens aquéducs. On en construisit un nouveau qui apportoit à la ville des eaux saines et abondantes. On éleva une tour au bord de la mer, au pied du promontoire de Damalis, du côté de l'Asie, et une autre vis-à-vis, du côté de Constantinople. Une chaîne de fer attachée à ces deux tours traversoit le Bosphore, et fermoit aux vaisseaux des barbares l'accès de la citadelle et l'entrée du port.

Nicet. l. 7, c. 3. Cinn. l. 6, c. 8. Novel. 9.

Peu conséquent dans sa conduite, tandis qu'il scandalisoit l'empire, il décoroit les églises, il favorisoit les monastères. Une constitution de la quinzième année de son règne déclare les moines légitimes possesseurs de tous les biens dont ils sont actuellement en jouissance, nonobstant le défaut de titres ou le vice de ceux sur lesquels ils fondent leurs droits. Elle ordonne que le présent édit leur tiendra lieu de titre incontestable, et

défend aux particuliers et au fisc même de les inquiéter sur leurs présentes possessions. Ce n'est pas cependant qu'il voulût enrichir les moines; c'étoit pour couper la racine d'une infinité de procès qu'on leur suscitoit sans cesse ou qu'ils faisoient eux-mêmes; en sorte que tous les tribunaux retentissoient de leurs demandes et de leurs défenses. Loin d'approuver ces instituts religieux, qui laissent à la cupidité une libre carrière pour accumuler des biens immenses, il renouvela la loi de Nicéphore Phocas qui défendoit aux moines les nouvelles acquisitions. Il blâmoit hautement son père, son aïeul, tous les empereurs précédens, non pas d'avoir consacré à Dieu une portion de leurs richesses, mais d'avoir jeté dans les monastères qu'ils fondoient un germe de relâchement et de corruption. *C'étoit*, disoit-il, *dans les solitudes, dans les cavernes, sur le haut des montagnes qu'ils auroient dû établir les moines; loin des villes, loin du chant des sirènes, dont les accens séducteurs retentissent jusque dans leurs cloîtres; et c'est, au contraire, dans les places, dans les carrefours de Constantinople qu'ils ont bâti les monastères, où des habitans de plumage divers, voletant de toutes parts dans la journée, et rentrant le soir dans leur volière, ne conservent de leur état primitif que la tonsure, l'habit et la barbe.* L'esprit de dissipation qui régnoit alors dans les couvens de Constantinople donnoit lieu à ces discours satiriques de Manuel. Il pensoit que ses prédécesseurs n'avoient construit ces superbes édifices que par vanité, pour y placer leur mausolée, environner leurs cendres de tout le luxe de leur trône, et figurer encore avec pompe lorsqu'ils ne seroient plus. Pour donner un modèle de ces saintes retraites, il fonda lui-même un monastère à l'entrée du Bosphore, dans le Pont-Euxin; il y transporta les moines les plus célèbres par leur vertu; et, pour leur donner moyen de mener une vie dégagée de tous les soins du siècle, et unique-

ment occupée des choses célestes, il ne leur donna ni terres labourables, ni vignobles, ni aucun revenu à recueillir ; il leur assigna une pension sur le trésor public pour leur subsistance et leur entretien. Nicétas, qui rapporte ce fait, ne dit pas si cette pension fut fidèlement payée. Mais les convulsions étranges qui agitèrent l'empire après la mort de Manuel donnent sujet de craindre que ce bel établissement n'ait pas long-temps subsisté, ou qu'il n'ait entièrement changé de forme.

*Nicet. l. 7, c. 4.*

Il est étonnant qu'un prince si guerrier ait si mal entendu la manière d'entretenir ses troupes. Il cessa de les payer de son trésor, et leur assigna leur paie sur les villes et les provinces. Ce fut pour ses sujets une surcharge plus accablante que toutes les autres contributions. Abandonnés à la discrétion des gens de guerre, ils devinrent la proie de ceux qui devoient être leurs défenseurs. Les officiers préposés à cette perception taxoient arbitrairement les particuliers; nulle équité, nulle proportion entre la fortune et l'exaction. Tantôt on imposoit aux habitans des villes et des campagnes une taxe si forte, que plusieurs, dépouillés de tout, étoient obligés de s'enfuir, abandonnant leurs femmes et leurs enfans. Tantôt on assignoit à un cavalier sa subsistance à prendre sur un ou plusieurs habitans, qu'il réduisoit bientôt à un état pire que le sien, s'emparant de leurs meilleures terres; en sorte que ces malheureux devenoient les fermiers et même les esclaves de ceux qui ne devoient recevoir d'eux que le nécessaire. Ce changement causa encore un autre mal qui dépeuploit les villes et faisoit tomber les ouvrages et le commerce. Les artisans, voyant qu'il valoit mieux vexer que d'être vexés, quittoient leurs ateliers, et, sans aucune des qualités requises pour former de bons soldats, moyennant quelque présent aux capitaines, ils se faisoient enrôler dans les compagnies, et achetoient pour peu d'argent le droit de faire beaucoup de mal. D'un

autre côté, les gens d'honneur, qui n'avoient plus rien à espérer du prince, quelque service que pût rendre leur valeur, et qui ne se sentoient pas l'âme assez barbare pour traiter leurs compatriotes comme des ennemis, se retiroient et renonçoient à un métier qui approchoit de celui de corsaires. Ce ne fut que dans les derniers temps de sa vie que Manuel s'avisa de cette funeste économie; s'il eût vécu plus long-temps, il eût éprouvé sans doute qu'en écrasant ses sujets, il avoit aliéné ses soldats, qui n'obéissent qu'à ceux qui les paient, et qui se payoient par eux-mêmes.

Cette cruelle tyrannie détruisit tout sentiment d'honneur dans le cœur du peuple, et ne laissa que des esclaves. Se voyant ravir le fruit de leurs travaux, réduits à ne pouvoir vivre, ils vendoient leur liberté aux gens riches, qui, déjà maîtres de leurs biens, devenoient propriétaires de leurs personnes. Si la dureté de la servitude les forçoit à prendre la fuite, on les poursuivoit, on les punissoit comme des esclaves fugitifs. Manuel, sans remédier à la cause du mal, se contenta d'en arrêter l'effet. Il affranchit par édit tous les habitans de l'empire qui étoient nés libres, et leur rendit cette liberté naturelle que son mauvais gouvernement ne cessoit d'anéantir.

*Cinn. l.* 6, c. 8.

Le nombre des fêtes étoit tellement multiplié, qu'il restoit dans l'année peu de jours à l'exercice de la justice; en sorte que quantité de procès survivoient aux plaideurs. Il réforma ce désordre. Il laissa subsister les fêtes consacrées aux principaux mystères de la religion ou à la mémoire de la sainte Vierge et des saints du premier ordre. Il abolit les autres, ou les partagea de manière que la matinée étoit employée au service divin, et que l'après-dînée le barreau étoit ouvert, chacun pouvant vaquer aux affaires séculières.

Nous avons déjà parlé du désir que témoignoit Manuel de réunir l'église grecque avec l'église romaine. Il

*Nicet. l.* 7, c. 5, 6, 7. *Cinn. l.* 4,

c. 16; l. 6, c. 2, 13. Guill. Tyr. l. 21, c. 26. Baronius.

ne prenoit lui-même aucune part au schisme. Ses sentimens ne s'écartoient en rien de l'orthodoxie, et le pape Alexandre entretint avec lui une étroite correspondance. Ce pontife ayant convoqué le troisième concile de Latran, Manuel y envoya George, métropolitain de Corfou, qui, étant tombé malade à Brindes ou à Otrante, fut rappelé à Constantinople pour assister à un autre concile assemblé par le patriarche. Nectaire, abbé des Casules, se rendit à sa place au concile de Latran. Manuel reçut avec honneur Guillaume, archevêque de Tyr, qui revenoit de ce concile. Il le fit conduire et escorter par une escadre de ses vaisseaux jusqu'au port d'Antioche. Il avoit auprès de lui un interprète latin nommé Léon, dont le frère, Hugues Ethérien, vivoit à Constantinople sous la protection de l'empereur, qui l'écoutoit volontiers. Hugues disputoit contre les Grecs schismatiques, et réfutoit leurs objections sur la procession du Saint-Esprit. Il en composa un livre qu'il envoya au pape Alexandre. Nortésis, catholique, c'est-à-dire, patriarche des Arméniens, qui n'admettoient qu'une nature en Jésus-Christ, écrivit à l'empereur pour lui demander des éclaircissemens sur la doctrine, témoignant un grand désir de s'instruire. L'empereur lui envoya un théologien habile nommé Théorien, qui, étant entré en conférence avec ce prélat, vint à bout de le ramener de son erreur, et avec lui plusieurs évêques d'Arménie.

Ce zèle à maintenir la pureté de la foi auroit mérité des éloges, s'il n'eût pas voulu être lui-même théologien. C'étoit, comme nous l'avons déjà observé, une prétention des empereurs grecs d'être des docteurs de l'Eglise, et d'avoir la clef des Ecritures. Aussi jaloux de ce privilége que de leur couronne, ils décidoient en dernier ressort des points contestés; et malheur à celui qui ne se soumettoit pas à leur sentiment; la déposition et l'exil étoient le dernier argument du souverain. Manuel, aussi redoutable dans la controverse que dans la

guerre, ne souffroit pas impunément la contradiction. Enivré de l'opinion de son savoir, que ses flatteurs admiroient, s'exprimant d'ailleurs avec facilité et avec grâce, il aimoit à raisonner sur les mystères, à embarrasser les théologiens; et, sans égard à la tradition, despote dans l'Eglise comme dans l'état, il prétendoit faire valoir les interprétations qu'il donnoit aux livres saints. Les Grecs de ce temps-là transportoient dans l'étude de la religion les subtilités de la métaphysique. Aristote leur tenoit lieu de tous les saints pères. Les premiers hérétiques s'étoient attachés à des dogmes importans: leur objet étoit substantiel et palpable. Les nouveaux Grecs couroient après des ombres; il ne leur restoit que les cendres des anciennes hérésies qu'ils remuoient sans cesse. Aussi présomptueux que frivoles, ils disputoient, ils se faisoient la guerre sur la nature, sur les opérations de la Divinité, et se traitoient mutuellement d'hérétiques sur des points également incompréhensibles aux uns et aux autres. Les empereurs surtout se flattoient d'être, s'il est permis de parler ainsi, les confidens de l'Être suprême, et de pénétrer dans l'abîme de ses secrets. Cette prérogative étoit si bien établie dans l'opinion publique, que Cinname, historien d'ailleurs assez sensé, dit sérieusement que ces hautes matières ne sont du ressort que des prélats et des empereurs. Je ne rapporterai pas les sujets de discussion où Manuel perdoit son loisir. Ils ne méritent pas plus l'attention des lecteurs qu'ils ne méritoient l'étude du prince. Il suffira de dire qu'il déposa des évêques, et destitua d'autres personnes en place, parce qu'ils ne pensoient pas comme lui, et qu'il dressa un formulaire qu'il fit souscrire dans un concile, avec menace d'excommunication, et même de mort, contre quiconque oseroit non-seulement le contredire, mais même le soumettre à l'examen.

# LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

## ALEXIS COMNÈNE II. ANDRONIC.

An. 1180. Les trois premiers Comnènes avoient relevé l'empire qui penchoit vers sa ruine. Leurs exploits les avoient rendus redoutables au-dehors. Mais, plus occupés de la gloire que du salut de l'état, ils n'avoient pas assez travaillé à en guérir les maladies; et tandis qu'ils repoussoient les barbares et qu'ils réparoient les brèches de l'empire, ils avoient été trop peu attentifs à réprimer les ennemis intérieurs, plus dangereux encore, qui en minoient les fondemens. Le luxe et la rapine, compagnons inséparables, la misère et l'indignation secrète des peuples accablés d'impôts et déjà révoltés dans le cœur, la corruption des ministres qui vendoient et la justice et l'injustice, et le prince même, l'ignorance de la religion, dont de vaines superstitions avoient usurpé la place, la débauche qui règne plus impérieusement que le monarque, lorsqu'elle s'assied avec lui sur le trône, tous ces désordres menaçoient des derniers malheurs, si le successeur n'y apportoit un prompt remède. Mais c'étoit un miracle au-dessus de l'âge et du génie d'Alexis, fils de Manuel. Son règne est l'époque fatale de la première destruction de l'empire grec. Tous les ressorts de l'autorité impériale s'étant relâchés entre les mains d'un enfant, les incursions des barbares d'Orient et d'Occident, les révoltes fréquentes des seigneurs ambitieux, l'avarice des ministres, la mollesse, la tyrannie, les meurtres, les perfidies des souverains qui se

trahissoient successivement, achevèrent d'abattre une puissance ébranlée depuis si long-temps, jusqu'à ce qu'enfin elle fût envahie par les Latins.

Alexis n'avoit que onze ans lorsqu'il perdit son père et avec lui toutes ses ressources. Marie sa mère, voyant Manuel sans espérance, n'avoit pas attendu sa mort pour se retirer dans un monastère, où elle avoit pris l'habit de religieuse avec le nom de *Xéné*. Mais jeune encore, aussi légère et aussi ambitieuse qu'elle étoit belle, elle avoit bientôt essuyé ses larmes; et, sous prétexte de guider son fils dans un âge si tendre, elle quitta au bout de peu de jours un habit et un nom qui ne la dédommageoient pas des plaisirs et des grandeurs dont elle s'étoit fait une trop douce habitude. Elle prit donc en main la tutelle de son fils. Mais la tendresse maternelle n'étoit pas sa passion dominante. Alexis, protosébaste, fils du défunt Andronic et neveu de Manuel, lui en avoit inspiré une autre beaucoup plus vive du vivant même de son mari. Il partagea avec elle tout le pouvoir; et la curiosité libertine de la cour découvrit aisément qu'entre eux la liaison politique n'étoit pas la plus intime. Mais, sur un théâtre si corrompu, cette intrigue causoit moins de scandale que de jalousie. Les courtisans étoient divisés en trois classes. Les uns, idolâtres de la princesse, et plus efféminés qu'elle-même, ne songeoient qu'à supplanter dans ses bonnes grâces le protosébaste; c'étoit leur unique affaire. L'œil enflammé, la flatterie sur les lèvres, en posture d'esclaves, et vraiment esclaves de leur passion, ils rampoient aux pieds de l'impératrice, étudiant tous ses mouvemens, épiant ses moindres regards, qu'ils s'empressoient d'attirer sur eux par leur magnificence; ils ne déroboient à cette adoration servile que le temps qu'ils donnoient au soin de leur insidieuse parure : âmes énervées, dignes du mépris de leur idole. D'autres, plus sérieux et plus sombres, profitoient de la distraction que ces galante-

*Nicet. c.* 1.
*Guill. Tyr. l.* 22, *c.* 10, 11.
*Roger de Hov.*
*Leo Allat. de consensu eccl. l.* 2, *c.* 13.

ries faisoient aux affaires pour piller le fisc et les sujets; et prévoyant bien que ces amusemens frivoles se termineroient par quelque catastrophe funeste, ils se hâtoient de s'enrichir à force de vols et de concussions, pour avoir de quoi jouir lorsqu'il ne resteroit aux autres que le désespoir. D'autres enfin, plus hardis, aspiroient à la souveraineté, et tramoient sourdement des complots pour faire tomber un enfant et se mettre à sa place. Tous se réunissoient contre le protosébaste, dont l'insolent orgueil insultoit à toute la cour. On disoit même que Marie, pour faire régner son amant, avoit fait avaler du poison à son fils, mais que les médecins en avoient empêché l'effet. Dans l'agitation de tant de cabales, nul ne s'occupoit de l'éducation du jeune prince. Abandonné à lui-même, emporté comme une feuille légere au milieu des tourbillons de la cour, perdu dans les voies tortueusses des diverses intrigues, à chacune desquelles il prêtoit son nom sans le savoir, il ne prenoit de la puissance souveraine que la mollesse, la fierté, le mépris des sujets. La chasse, les chevaux, les jeux de ses jeunes courtisans, aussi peu instruits que lui, faisoient toute son étude. Les forêts et ses écuries étoient l'école où il apprenoit à gouverner les hommes.

An. 1181. L'état de crise où se trouvoit le gouvernement ré-
*Nicet. c.* 2, 3. veilla dans le cœur d'Andronic le désir et l'espérance de monter sur le trône; ce qu'il avoit tenté sans succès. Pour éclaircir l'histoire de ce méchant prince, dont la scélératesse va jouer le plus grand rôle, il faut en reprendre la suite de plus haut. Nous l'avons laissé avec sa concubine Théodora auprès du sultan de Colonée, dont il entretenoit l'amitié par les courses et les ravages qu'il faisoit sur les terres de l'empire. Au bout de quelques années, Manuel, après avoir tenté inutilement plusieurs moyens pour le surprendre, le prit enfin par sa passion. Il chargea Nicéphore Paléologue, duc de

Trébizonde, à quarante lieues de Colonée, d'enlever Théodora. L'ordre fut heureusement exécuté. Théodora fut conduite à Constantinople avec ses deux enfans. C'étoit un appât bien puissant pour attirer Andronic, dont l'amour pour cette princesse continuoit dans toute sa fureur. Il écrit aussitôt à l'empereur, lui demande pardon de ses fautes passées, et la permission de revenir à la cour, sous sa parole impériale qu'il ne lui sera fait aucun mal. Tous les forfaits d'Andronic n'avoient pu entièrement étouffer la tendresse que l'empereur avoit conçue pour lui dès l'enfance. Il lui accorda tout ce qu'il demandoit; et le fugitif, de retour à Constantinople, pour achever de désarmer la colère du prince, par un spectacle pitoyable, se rendit au palais portant au cou une chaîne de fer cachée sous ses habits. A la vue de l'empereur, il se prosterne tout entier, et, découvrant sa chaîne, le visage baigné de larmes, il implore d'une voix lamentable la miséricorde du prince, qui ne peut lui-même retenir ses pleurs, et l'invite à se relever. Andronic refuse cette grâce, à moins que l'empereur n'ordonne à quelqu'un des assistans de prendre la chaîne et de le traîner jusqu'au pied du trône, où il voulut encore demeurer long-temps prosterné. Cette scène qui, dans le cœur d'Andronic, n'étoit qu'une comédie, attendrit beaucoup l'empereur et tous les assistans. Après la mort d'Andronic, on se ressouvint, comme d'un présage de ce qui devoit arriver, qu'Andronic avoit été traîné par Isaac l'Ange, qui lui ôta dans la suite l'empire et la vie. L'empereur le traita avec humanité, et lui rendit même ses bonnes grâces. Mais, pour épargner à Andronic de nouveaux attentats, et à lui-même de nouveaux soupçons, après lui avoir fait jurer une fidélité inviolable à sa personne, à celle de ses enfans et à l'empire, il l'éloigna de la cour, et lui fixa pour demeure la ville d'Œnoé dans le Pont polémoniaque, au bord de la mer Noire.

Andronic y vivoit tranquille. Eloigné de la foudre et des orages, comblé des bienfaits de l'empereur, il sembloit avoir rendu le calme à son âme si long-temps agitée. Mais, après la mort de Manuel, la conjoncture, qui sembloit inviter son ancienne ambition, ralluma bientôt le feu caché sous la cendre. Un enfant sans caractère, une mère livrée à ses plaisirs, un favori odieux à la cour et à tout l'empire, des ministres occupés au pillage lui montroient un chemin facile pour parvenir où il avoit toujours aspiré. Mais il lui falloit une armée et un prétexte spécieux pour l'assembler. Après plusieurs projets qui se détruisoient l'un l'autre, il jeta les yeux sur la formule du serment qu'il avoit prêté à Manuel et à son fils; elle finissoit en ces termes: *Si je découvre, soit par moi-même, soit par d'autres, quelque chose de préjudiciable à l'honneur et au salut de votre famille ou de l'empire, je jure de vous le déclarer et de m'y opposer de tout mon pouvoir.* Ces dernières paroles lui mettoient les armes à la main, et la couronne sur la tête. Il entre aussitôt en action. Il écrit lettre sur lettre au jeune Alexis, au patriarche Théodose, à tous ceux qu'il croit chérir encore la mémoire du défunt empereur. Il exagère l'abus que le protosébaste faisoit d'un pouvoir usurpé, le danger évident du jeune prince, le déshonneur dont un indigne favori flétrissoit la maison impériale, passion honteuse qui faisoit rougir tout l'empire, et que la renommée publioit dans toutes les cours étrangères jusqu'au bout du monde. Andronic n'étoit jamais plus éloquent que lorsqu'il employoit le déguisement et le mensonge. Hypocrite effronté, il abusoit même des divins oracles, et avoit toujours à la bouche quelque passage de saint Paul. Il sut donner à ces reproches sanglans tant d'énergie, qu'il embrasa tous les cœurs. On oublie tous ses crimes; l'infortune et une longue expérience ont enfin changé ses mœurs; c'est maintenant le patron de la vertu. Son puissant

génie, son zèle pour l'honneur et le salut de l'empire, en sont l'unique ressource. On l'invite, on l'attend avec impatience. Il quitte Œnoé et entre en Paphlagonie. Partout où il passe il expose le serment qu'il a fait; c'est pour l'acquit de sa conscience qu'il va tirer de péril le fils de son maître chéri. Son passage est fêté par toutes les villes. Andronic est l'ange exterminateur des tyrans. Les mécontens s'assemblent en foule autour de lui. Mais, ne se trouvant pas encore assez accompagné, il s'arrête sur la frontière de Bithynie pour attendre que les désordres de la cour soient parvenus à leur comble.

On eût dit que le protosébaste étoit d'intelligence avec Andronic contre lui-même. Loin de prendre des mesures pour arrêter ce commencement de révolte et pour se concilier les esprits, aveuglé par son orgueil et par les faveurs de l'impératrice, il se rendoit de plus en plus odieux. Il éclipsoit le prince et son conseil: jaloux de l'autorité souveraine, il vouloit être non le canal, mais la source de toutes les grâces. Il dicta au jeune empereur un édit qui portoit que tous les ordres quelconques, quoique signés de la main du prince, n'auroient d'exécution qu'après que le protosébaste y auroit ajouté la souscription avec l'encre verte en ces termes: *Soit fait, ainsi qu'il est ordonné.* Muni de ce pouvoir absolu, il ne ménagea plus rien. Tous les trésors de l'empire, qui avoient coûté aux empereurs précédens tant de violences et de contraintes, et à leurs sujets tant de larmes et de malédictions, disparurent entre ses mains et en celles de l'impératrice mère, qui les dissipoit en fêtes, en festins, en bâtimens de caprice, en aveugles profusions. Tant de sujets de mécontentement aigrissoient les esprits. Tous les yeux se tournoient vers Andronic. On l'attendoit comme le sauveur de l'empire. Les seigneurs l'appeloient par des messages continuels, et lui reprochoient sa lenteur; ils lui protestoient qu'il

An. 1182.
Nicet. c. 4.

seroit recu à bras ouverts, et ne trouveroit nulle opposition.

Nicet. c. 4, 5, 6, 7, 8.

Dans la chaleur de tant de sollicitations il n'en étoit point de plus empressées que celles de Marie, fille de Manuel, et femme du César Jean. Cette princesse, fière et pleine de courage, indignée de l'insolence du protosébaste, et plus encore de la supériorité qu'il affectoit sur elle, ne cessoit d'aiguillonner Andronic, qui ne différoit que pour se faire désirer davantage. Impatiente et incapable de déguisement, elle s'opposoit en face au protosébaste; elle n'oublioit rien pour le traverser; elle forma une ligue de ses ennemis. Les principaux étoient Alexis Comnène, fils naturel de Manuel; Andronic Lampardas, guerrier estimé; Manuel et Jean, fils légitimes de ce même Andronic qu'on appeloit avec tant d'instance; Jean Camatère, préfet de Constantinople. Plusieurs autres seigneurs entrèrent dans ce complot. Tous jurèrent de veiller à la sûreté de l'empereur et de détruire le protosébaste. On n'attendoit que l'occasion. On se flatta de la trouver le samedi de la première semaine de carême, jour de la fête de saint Théodore, que le protosébaste devoit aller célébrer dans l'église de ce saint martyr. Tout étoit préparé; on avoit aposté des assassins. Le coup manqua par quelque aventure; et plusieurs semaines après le complot fut découvert. Les conjurés furent arrêtés et mis en prison; ils n'attendoient que le supplice.

Marie, qui les avoit précipités dans ce malheur, étoit trop ardente pour les abandonner. Après plusieurs jours de sollicitations inutiles auprès de l'empereur et de sa mère, elle leve le masque, et court avec son mari à l'église de Sainte-Sophie en criant à haute voix : *A moi, citoyens ! secourez la fille de votre empereur contre une marâtre et un indigne favori.* Le patriarche et le clergé, touchés de compassion, lui ouvrent les portes; le peuple accourt en foule. L'état déplorable d'une fille et d'une

sœur d'empereur tire des larmes à tous les assistans. Marie, les voyant attendris, leur inspire la hardiesse de combattre pour elle, en fortifiant par des largesses le pathétique de ses discours. On gémit, on s'irrite, on court aux armes. Dans cette alarme, l'impératrice, effrayée, lui envoie offrir le pardon. Elle répond fièrement *que c'est à elle à le donner, que le protosébaste est le coupable ; qu'il veut faire périr l'empereur et se rendre maître de l'état ; que son administration pernicieuse a déjà ruiné les affaires ; qu'elle ne lui fera grâce qu'après qu'il aura mis en liberté les prisonniers, et qu'il sera dépouillé d'un injuste pouvoir dont il abuse.* L'empereur, que le protosébaste faisoit parler à son gré, envoie ordre à Marie de sortir de l'asile, et la menace de l'en faire tirer par force. Elle répond par un défi ; et, pour se mettre en état de défense, elle poste des gardes aux portes, elle garnit de soldats toutes les fenêtres. L'église devient une place de guerre. Outre une multitude de Grecs prêts à mourir pour elle, une troupe de gladiateurs italiens qui se trouvoient alors à Constantinople, un grand nombre d'Ibériens qui s'y rendoient tous les jours pour le commerce, gens féroces et déterminés, viennent lui offrir leurs services. Elle en fait une armée. Le patriarche, voyant le lieu saint changé en un champ de bataille, veut en vain apaiser la princesse par de sages remontrances. Au lieu de l'écouter, elle entraîne le clergé même dans son parti. Trois prêtres, la croix à la main, se mettent à la tête des séditieux. Ils traversent toutes les rues, toutes les places de la ville, vomissant mille injures contre le protosébaste et l'impératrice. Le peuple se joint à eux. On pille, on abat le palais du protosébaste et les maisons de tous ceux qu'on croit être ses amis. Le préteur Théodore avoit pris la fuite : la fureur se décharge sur ses meubles, sur ses équipages, tout est réduit en poudre.

On n'épargne pas même les registres publics, qu'on brûle après les avoir mis en pièces.

Ces violences continuèrent plusieurs jours. Ne se trouvant pas assez de soldats à Constantinople pour opposer aux révoltés, il fallut faire venir les troupes dispersées au-delà du Bosphore. Lorsqu'elles furent rassemblées, on les logea dans le palais, et l'on fit les préparatifs pour assiéger Sainte-Sophie. Le César, de son côté, se disposoit à la défense. Il fit abattre plusieurs maisons contiguës qui pouvoient favoriser les assiégeans. Il se fortifia dans plusieurs autres édifices de l'Augustéon, place immense qui s'étendoit entre le palais impérial et Sainte-Sophie; il en fit autant de citadelles. Le 7 mai l'attaque commença, et les soldats de l'empereur s'étant emparés de l'église de Saint-Jean l'évangéliste, dont le toit étoit fort élevé, foudroyoient de là les troupes du César; et la grande place étant remplie d'une foule de peuple, aucun coup n'étoit perdu. Le peuple fuit; les Impériaux ferment les issues de toutes les rues qui rendoient dans la place. Les révoltés sortent sur eux. Il se livre un grand combat, dans lequel les révoltés sont repoussés dans Sainte-Sophie. On les y assiége. Le patriarche, craignant la profanation du lieu saint, se montre aux assiégeans dans ses habits pontificaux avec le livre des saints Evangiles. La religion n'est qu'un foible bouclier contre la fureur. Le César, suivi de gladiateurs et de ses domestiques, fait une vigoureuse sortie; les Impériaux reculent, plusieurs sont blessés; un seul est tué. Tous font ferme; les révoltés rentrent dans l'église, et les traits volent de part et d'autre. Au déclin du jour les deux partis, également fatigués, se reposent comme de concert. Le patriarche profite de cet intervalle pour envoyer à l'impératrice; il la menace de la colère de Dieu, qui lui demandera compte du sang répandu sur ses autels, et du pillage des choses qui lui

sont consacrées. La princesse Marie envoie en même temps porter des paroles de paix. Les principaux seigneurs s'entremettent de la réconciliation. La nuit se passe dans une défiance mutuelle, mais sans acte d'hostilité. Le lendemain on convint d'une amnistie absolue et sans exception. Tout rentre dans le calme; chacun se retire dans sa maison, et, la nuit suivante, le César et la princesse sortent de Sainte-Sophie, et retournent à leur palais.

Ce n'étoit pas sans chagrin que le protosébaste se voyoit sans vengeance. Plein de ressentiment, il cherchoit une victime. Le patriarche n'étoit pas compris dans l'amnistie, il n'en avoit pas besoin. Le sage prélat ne s'étoit déclaré pour aucun des deux partis; toutes ses démarches n'avoient tendu qu'à calmer la discorde. Cependant le favori, irrité de son impartialité même, gagne par argent et par l'appât de la bonne chère les chefs du clergé. Assuré de leur complaisance, il en compose une commission dans laquelle il fait entrer plusieurs sénateurs corrompus, qui avoient charge de condamner le prélat et de prononcer sa déposition. Les menaces de Marie prête à reprendre les armes arrêtent cette inique procédure; et comme elle connoissoit la douceur du patriarche, elle fait garder sa maison, de crainte qu'il ne cède à l'orage, et qu'il ne passe à l'île de Térébinthe, où il avoit fondé un monastère dans lequel il avoit dessein de finir ses jours. Le protosébaste, voyant ses mesures rompues, envoie un ordre secret à Théodose de s'aller enfermer sans bruit dans un monastère hors de la ville. Le prélat obéit; et, s'étant dérobé pendant la nuit à ses surveillans, il se retire, à l'insu de tout le monde, dans le lieu qui lui étoit assigné. Le lendemain toute la ville est en alarme; on cherche le patriarche; on s'écrie que l'impie protosébaste l'a fait jeter dans la mer. Les sénateurs, les parens même du prince, à la suite de Marie enflammée de colère, cou-

rent au palais, redemandent le patriarche, menacent de mettre tout en feu, s'il n'est rendu à son peuple. Le protosébaste est forcé de plier; il fait revenir le prélat. Tous les ordres de l'état vont au-devant de lui. Il rentre dans la ville au milieu des acclamations, au travers de la fumée de l'encens et des aromates précieux qu'on brûle partout sur son passage. On l'arrête à chaque pas pour lui baiser la main ou le bas de sa robe. La foule du peuple étoit si grande, qu'étant entré le matin dans Constantinople, il n'arriva que le soir à l'église de Sainte-Sophie. Les commissaires qui avoient promis de le déposer se tiennent enfermés dans leurs maisons, craignant à tous momens d'y être forcés et mis en pièces.

*Nicet. c.* 9. La confusion étoit venue au point que le désiroit Andronic pour faciliter l'exécution de ses projets. Sa fille Marie, échappée de Constantinople, lui fit un portrait fidèle de la discorde sanglante qui déchiroit la famille impériale; un souffle achèveroit sa ruine, tous les vœux voloient au-devant d'Andronic. C'étoit là le point de maturité. Andronic marche, arrive à Héraclée, et continue sa route à la tête d'une armée qu'il avoit eu le temps d'assembler. Partout où il passe il publie qu'il va délivrer l'empereur des tyrans qui le tiennent captif, et qui en veulent à sa vie pour achever ensuite de ruiner l'empire. Parfait comédien, il déplore le sort de son jeune maître; la mémoire de Manuel lui est trop chère pour abandonner son fils à des loups ravissans; il va se sacrifier à son service. Ses gémissemens, ses larmes, ses élans de tendresse lui gagnent tous les cœurs. Ce généreux dévouement lui fait des soldats, et grossit à chaque pas son armée. Le bruit de sa marche réveille enfin la cour impériale, qui, plongée dans la mollesse, n'avoit pas ouvert les yeux sur ses premiers mouvemens. Le protosébaste n'avoit point d'amis; mais l'impératrice avoit une foule d'amans qui,

pour lui complaire, feignoient le plus vif intérêt pour son favori. Il se trouva donc plusieurs commandans qui opposèrent quelque résistance à l'entreprise d'Andronic. Nicée lui ferma ses portes; Jean Ducas, qui commandoit dans cette ville, ne se laissa ni tromper par ses artifices, ni corrompre par ses promesses. Jean Comnène, grand-domestique et préfet de Thrace, pouvoit être d'un grand secours dans une révolution. Andronic lui écrivit et employa toute son adresse pour l'attirer à son parti. Au travers des démonstrations de zèle, Jean aperçut le fourbe et se déclara son ennemi. Andronic étoit déjà près de Nicomédie lorsqu'on envoya contre lui un corps de troupes sous la conduite d'Andronic l'Ange, mauvais général, qui fut battu à la première rencontre, quoiqu'il n'eût affaire qu'à un détachement de paysans mal armés, et de milices de Paphlagonie commandées par un eunuque. De retour à Constantinople avec la honte de cette défaite, comme on lui demandoit compte de l'argent qu'il avoit reçu pour l'expédition, au lieu de le rendre, il se cantonna dans sa maison, résolu de s'y défendre. Mais, voyant qu'on se préparoit à l'y forcer, et qu'il n'y pourroit tenir longtemps, il prit le parti de s'embarquer de nuit avec sa femme et six fils qu'il avoit, et alla se rendre auprès d'Andronic, qui le reçut avec joie, en citant ce passage de l'Evangile, qu'il avoit coutume de profaner : *Il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant votre face pour vous préparer le chemin.* Sans s'arrêter à Nicée ni à Nicomédie, il marcha droit au Bosphore. Ayant passé Chalcédoine, il étendit son armée dans la plaine, et, pour en grossir l'apparence, il fit allumer pendant la nuit beaucoup plus de feux qu'il n'en étoit besoin. Dès qu'on vit flotter ses étendards, toute la ville courut au rivage : les lieux élevés, les toits des maisons étoient couverts d'un nombre infini de peuple qui lui tendoit

les bras et l'invitoit à venir par des signes d'empressement et de bienveillance.

Nicet. c. 10. Telle étoit la disposition du peuple, qui ne prend pas la peine de cacher ses sentimens, parce qu'ils sont couverts de l'ombre que lui fait sa multitude. Entre les citoyens plus aisés à distinguer, les uns faisoient secrètement des vœux pour Andronic, les autres se croyoient quittes de la fidélité qu'ils devoient à l'empereur en demeurant dans l'indifférence; le peu d'intérêt que les souverains prenoient à leur bonheur les avoit désintéressés à l'égard de leurs souverains. Le protosébaste étoit presque le seul qui ressentît une sérieuse inquiétude. Il ne voyoit plus entre lui et son mortel ennemi que le fossé de Constantinople. Mais ce fossé étoit le Bosphore, dont il étoit facile de défendre le passage. Il fit sortir tous les vaisseaux du port, et les chargea partie de Grecs, partie de Latins, qu'il paya fort cher, parce qu'il comptoit beaucoup plus sur leur courage. Il en vouloit donner le commandement à ses parens et à ses créatures; le grand-duc s'y opposa, prétendant qu'en qualité d'amiral c'étoit à lui à nommer les capitaines. Le passage étant ainsi fermé à Andronic, le protosébaste lui députa un prêtre nommé George Xiphilin, avec une lettre par laquelle il lui promettoit les faveurs les plus signalées, s'il se désistoit de son entreprise. On dit que Xiphilin fut le premier à conseiller à Andronic de tenir ferme; et il n'eut pas de peine sans doute à le persuader. Andronic le renvoya, chargé de répondre de sa part que, si on vouloit lui faire quitter les armes, il falloit chasser du palais le protosébaste, et lui faire son procès, dépouiller l'impératrice de toute son autorité, la raser et l'enfermer dans un monastère, remettre le pouvoir souverain entre les mains du jeune empereur, selon le testament de son père. Une pareille réponse étoit une déclaration de guerre; et l'on s'y pré-

paroit, lorsque Contostéphane passa avec tous ses vaisseaux au bord d'Andronic, et se déclara en sa faveur. Une si grande désertion ôtoit toute espérance au protosébaste. On ne le ménagea plus ; n'étant plus craint du peuple, il en devint le mépris. On passoit par bandes au camp d'Andronic. Sa haute taille, sa bonne mine, les traits de la vieillesse qui le rendoient vénérable sans effacer les grâces de sa personne, la douceur insinuante de ses paroles, et la magnificence de ses promesses, tous ces attraits imposteurs opéroient une sorte d'enchantement. Presque tous revenoient pleins de zèle pour un prince si aimable. Très-peu apercevoient le loup caché sous la peau de brebis, et le serpent perfide qui perceroit le sein où il auroit repris la vie.

On prend les armes ; la révolte devient générale. On arrête dans le palais le protosébaste, on le donne en garde aux Varangues, armés de leurs haches menaçantes. On tire des prisons les deux fils d'Andronic, et les autres qui avoient été enfermés avec eux ; on y jette à leur place les amis du protosébaste. Au milieu de la nuit suivante on le fait sortir sans bruit du palais, et on le conduit avec une escorte renforcée dans la prison patriarchale. C'étoit pour une âme hautaine, née dans la pourpre, élevée par son audace au-dessus du trône même, un sujet de dépit bien humiliant de se voir sans secours, sans un seul domestique, au milieu des chaînes et des affronts, à la merci du patriarche, qu'il avoit voulu perdre deux jours auparavant. Mais le prélat, plein de douceur, loin de se ressentir d'une injuste persécution, ne s'étudia qu'à le consoler dans sa disgrâce. Il tâchoit de contenir d'un côté l'insolence des Varangues, troupe brutale qui, ayant jusque-là obéi en esclave aux ordres les plus iniques du protosébaste, se divertissoit alors à l'insulter jour et nuit, et à ne lui laisser aucun repos ; de l'autre, l'impatience du prisonnier qui, oubliant son infortune, prétendoit en- *Nicet. c. 11.*

core les traiter en maître. Au bout de quelques jours, on le tire de ce lieu pour le faire monter sur un méchant cheval; on le mène au bord de la mer, à la suite d'un haillon posé en bannière au bout d'un roseau; là, on le jette dans un bateau, et on le conduit devant Andronic, qui, ayant assemblé les seigneurs comme pour le juger, lui fait, selon leur avis, crever les yeux. Tel fut le dernier sort de ce tyran voluptueux, puni par un scélérat plus méchant que lui, qui éprouva lui-même dans la suite un châtiment encore plus funeste.

*Nicet. c.* 11. *Guill. Tyr. l.* 22, *c.* 10, 12, 13. *Rob. de monte chr.*

Pendant qu'Andronic se préparoit au passage, Constantinople étoit dans une étrange agitation. Elle étoit remplie de Latins que leur commerce et la faveur de Manuel avoient attirés de toutes les contrées de l'Italie. Manuel, persuadé de leur fidélité et de leur courage, les combloit de bienfaits : souvent même il les préféroit aux Grecs dans la conduite des plus importantes affaires. Cette confiance du prince allumoit la jalousie de la cour et de la ville, et la différence de sentimens dans la religion aigrissoit encore les esprits. Les zélés auroient pardonné à Manuel tous ses défauts, et même tous ses crimes, s'il n'eût pas été fauteur d'hérétiques; c'étoit le nom que les Grecs donnoient aux Latins, et que ceux-ci leur rendoient à leur tour. L'animosité n'attendoit que l'occasion d'éclater. Mais, après la mort de Manuel, le protosébaste continua de favoriser les Latins; ce qui augmenta la haine qu'on avoit contre eux. La chute de ce ministre écrasa ses protégés. On se préparoit à les faire périr. Ils en furent avertis, et les plus alertes gagnèrent leurs vaisseaux avec ce qu'ils purent emporter de leurs effets. Les autres, en plus grand nombre, furent les victimes d'une foule effrénée. Andronic avoit envoyé sa flotte, avec des troupes choisies, pour prêter main forte au peuple dans ce massacre. Les Latins, s'étant réunis, se mirent en défense; il en coûta la vie

à quantité de Grecs. Mais il fallut céder au nombre et prendre la fuite, abandonnant leurs magasins remplis de richesses. Les uns se sauvèrent dans les maisons de quelques grands seigneurs dont ils étoient connus, et qui eurent assez d'humanité pour les cacher à la fureur du peuple. Les autres trouvèrent encore de leurs navires dans le port, et s'enfuirent à toutes voiles. On mit le feu à leurs maisons, et tout le quartier qu'ils habitoient fut réduit en cendres. Les femmes, les enfans, les vieillards, les infirmes, furent la proie des flammes. Plusieurs s'étoient réfugiés dans leurs églises; on les brûla avec leurs églises mêmes. On traitoit les prêtres et les moines avec plus de cruauté que les autres. Jean, cardinal de l'église romaine, que le pape Alexandre avoit envoyé à Manuel pour ménager un accommodement entre l'église latine et l'église grecque, fut pris, décapité; et, par un excès de rage, sa tête, attachée à la queue d'un chien, fut traînée dans toutes les rues. On déterroit les cadavres, on semoit leurs os dans les places et dans les carrefours. Manuel avoit donné aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem un hôpital pour les Latins; les malades y furent égorgés dans leurs lits. C'étoient les prêtres et les moines grecs qui étoient les plus acharnés au carnage; ils payoient les assassins; ils alloient chercher dans les maisons les malheureux qui s'y étoient cachés, et, les traînant hors de leurs retraites, ils les livroient à leurs bourreaux. Les plus humains vendoient aux Turcs et aux autres barbares ceux dont ils épargnoient le sang; et l'on dit qu'il y en eut plus de quatre mille qui furent livrés à ce misérable esclavage. Ce qui montre davantage la fureur dont les Grecs étoient animés, c'est qu'entre ceux qu'ils égorgeoient se trouvoient leurs gendres, leurs beaux-pères, leur beaux-frères; les liaisons les plus intimes, les alliances les plus sacrées n'arrêtoient pas leurs bras parricides. Cette barbarie ne demeura pas impunie. Les

navires fugitifs pillèrent, saccagèrent, mirent à feu et à sang, dans l'espace de soixante-dix lieues, les îles et les côtes de la Propontide, de l'Hellespont, de l'Archipel, ruinèrent les monastères, massacrèrent les prêtres et les moines; et de ces horribles représailles ils remportèrent plus de richesses qu'ils n'en avoient perdu à Constantinople. Ils portèrent le dégât jusque sur les côtes de Macédoine et de Thessalie; ils s'emparèrent des vaisseaux qu'ils trouvèrent dans les ports, et en composèrent une flotte redoutable qui rendit long-temps la mer impraticable aux Grecs.

Je ne m'arrêterai pas à décrire une comète et un épervier extraordinaire qui firent alors trembler Constantinople, et qu'on trouva dans la suite avoir annoncé le règne d'Andronic, lorsque ce tyran se fut montré plus effrayant qu'une comète, et plus cruel qu'un épervier; signes frivoles, qui ne sont prophétiques que pour le vulgaire, et inutiles au vulgaire même, puisqu'ils ne deviennent intelligibles qu'avec le commentaire de l'événement. Le dernier de tous ceux qui se rendirent auprès d'Andronic fut le patriarche Théodose, accompagné des principaux du clergé. Dès que le prince fut averti de son arrivée, il alla le recevoir hors de sa tente. Andronic étoit vêtu d'une robe violette de toile d'Ibérie, ouverte par le devant, qui ne descendoit que jusqu'aux genoux, et ne lui couvroit les bras que jusqu'au coude. Il portoit un bonnet d'un brun foncé, qui s'élevoit en pointe, et qui rehaussoit encore sa grande taille. Le patriarche étoit à cheval; le prince se prosterna devant lui, et, s'étant relevé, lui baisa les pieds, lui prodiguant les titres les plus hyperboliques, l'appelant le sauveur de l'empereur, le patron de l'honneur et de la vertu, un autre Chrysostôme. Le prélat, aussi peu sensible à ces éloges qu'ils étoient peu sincères, se contenta de le saluer en silence. Il n'avoit jamais vu Andronic; mais il ne le connoissoit que trop par ses

forfaits et par le récit de Manuel, qui lui en avoit souvent fait un portrait fidèle. L'ayant envisagé avec une modeste attention, et voyant dans son visage, malgré la régularité de ses traits, je ne sais quoi de dur et de menaçant, un caractère de déguisement et de profonde malice, des sourcils élevés, des regards fiers et étincelans, il ne put s'empêcher de plaindre en lui-même l'illusion de ceux qui l'avoient appelé avec tant d'empressement au gouvernement de l'empire; et se tournant vers le plus proche de ses clercs : *Le voilà*, lui dit-il à l'oreille, *tel qu'on nous l'a dépeint*. Andronic l'entendit; et, jugeant bien à l'air du prélat que la réflexion ne lui étoit pas favorable, il s'approcha à son tour de l'oreille d'un de ses courtisans, et lui dit : *Voilà un sombre Arménien*. Une parole très-inconsidérée, qui échappa quelque temps après à Théodose dans une conversation avec Andronic, acheva de le perdre dans l'esprit du tyran. Andronic, toujours faux et trompeur, gémissoit de l'abandon où se trouvoit le jeune prince : *Je suis*, disoit-il, *le seul qui s'intéresse à la conservation de cet enfant auguste : personne ne partage mes travaux et mes inquiétudes; vous-même, saint patriarche, vous ne m'assistez pas de vos conseils, quoique Manuel vous ait recommandé son fils, et qu'il vous ait même préféré à sa famille pour vous charger d'un dépôt si précieux*. Le prélat impatienté de cette plainte hypocrite : *Prince*, répondit-il, *vous le savez; je n'ai abandonné la surveillance du jeune empereur que lorsqu'il n'a plus eu besoin de moi; je l'ai regardé comme mort du moment qu'Andronic s'est chargé du soin de de le conduire*. Cette parole fit frémir Andronic; elle fouilloit dans ses entrailles. *Et qu'entendez-vous par-là?* répliqua-t-il, en lui lançant une œillade terrible. Le patriarche, pour ne pas irriter ce lion qui commençoit à rugir, couvrit comme il put son imprudence : *Je veux dire*, repartit-il, *qu'un prince tel qu'Andronic a des*

*talens de reste pour gouverner seul et l'empereur et l'empire, et qu'il n'appartient ni à un prêtre ni à un vieillard tel que moi de s'ingérer à des fonctions qui demandent un héros.* C'étoit vouloir guérir une blessure par l'onction de la flatterie, qu'un peu plus de circonspection se seroit épargnée.

*Nicet. c.* 13. Cependant les deux fils d'Andronic se rendoient maîtres du palais, et prenoient les mesures nécessaires pour assurer son entrée. Tout étant prêt, il monta dans son vaisseau, et, toujours hypocrite, il traversa le détroit en prononçant avec allégresse ces paroles de David : *Reviens, mon âme, au séjour de ton repos; le Seigneur t'a sauvée; il a essuyé tes larmes; il t'a garantie des piéges tendus devant tes pas.* Il se rendit au palais de Mangane près du rivage, où l'empereur et sa mère s'étoient transportés, comme il l'avoit demandé. Il se prosterna devant l'empereur avec le plus profond respect, et lui baisa les pieds, les baignant de ses larmes toujours prêtes à le servir. Quant à l'impératrice mère, il ne la salua que par bienséance, et d'un air qui montroit bien la haine qu'il lui portoit dans le cœur. Après quelques momens il se retira dans la tente qu'on lui avoit préparée, autour de laquelle les principaux seigneurs avoient fait dresser la leur, chacun le plus près qu'il avoit pu, s'empressant à l'envi de marquer leur attachement à celui qu'ils regardoient déjà comme leur maître. La nuit suivante on arrêta un misérable mendiant, qui s'avisa de venir à heure indue mendier son pain autour de la tente d'Andronic. Sa mauvaise mine et son air hagard le firent prendre par les gardes pour un sorcier qui venoit jeter sur leur maître quelque maléfice. Ils le tourmentèrent toute la nuit, et le livrèrent le lendemain au peuple qui, dans la chaleur de son zèle, traîna ce malheureux au théâtre, et le brûla vif pour faire sa cour au libérateur. Au bout de quelques jours Andronic voulut voir le tombeau de son cousin Manuel.

Arrivé au monastère du Pantocrator, il se fit conduire au lieu de la sépulture. Là, se tenant debout, il pleura amèrement, et poussant des sanglots et des gémissemens lugubres, il donna une grande idée de la bonté de son cœur par ces marques de regrets pour un homme dont il avoit été si vivement persécuté. Comme ses parens vouloient l'arracher d'un spectacle si affligeant : *Laissez-moi*, leur dit-il, *et retirez-vous; j'ai quelque chose à lui dire en particulier.* On s'écarta ; on le vit les mains étendues, les yeux fixés sur le marbre, remuant les lèvres et murmurant des paroles qu'on n'entendit pas. Les plus simples crurent qu'il prioit pour l'âme de Manuel; d'autres, qu'il le maudissoit, et qu'il insultoit à ses cendres.

Dès qu'il se vit le maître, il donna un libre cours à ses méchancetés. S'étant mis en possession de tous les palais, qu'il voulut tous habiter, mais en passant et comme un voyageur, il ne laissa au jeune empereur que les divertissemens et la chasse, se tenant toujours environné de gardes qui suivoient tous ses pas et ne permettoient à personne de l'approcher. Il chassa du palais tous ceux dont le courage ou la prudence pouvoient lui donner quelque ombrage. Tous les honneurs, toutes les grâces furent réservées aux Paphlagoniens, et et à ceux qui avoient servi son ambition. Les personnages recommandables par leur mérite furent les plus maltraités. La noblesse, les actions de valeur, la réputation de vertu étoient des crimes. Ils n'y avoit pas jusqu'aux avantages de la figure qui piquoient sa jalousie. Malheur à ceux dont il avoit autrefois reçu le moindre déplaisir. Il n'oublioit rien que les bienfaits. Tous ces gens-là, quelque irréprochables qu'ils fussent, étoient chassés de leurs maisons, bannis de leur patrie : encore étoit-ce leur faire grâce; la plupart avoient les yeux arrachés, ou périssoient dans les fers. La barbarie du prince ouvrit la barrière à toutes les perfidies. On vit

*Nicet. c. 14.*

des frères, des fils, des pères non-seulement abandonner au tyran ceux qui leur étoient les plus chers, mais les trahir eux-mêmes, les accuser d'avoir censuré la conduite du prince, de le haïr, de plaindre le jeune Alexis. Souvent les accusés se retournoient contre leurs accusateurs, les accusoient à leur tour, et les entraînoient avec eux dans les prisons. Jean Cantacuzène attaquoit un eunuque nommé Zita, comme ayant entretenu le jeune empereur du triste état de l'empire; et dans la chaleur de sa délation il sauta sur lui en présence d'Andronic, lui meurtrit le visage à coups de poing, lui rompit toutes les dents et lui déchira les lèvres. C'étoit un emportement de zèle qui ne lui mérita que des louanges. Mais bientôt Cantacuzène fut lui-même coupable. On le convainquit d'avoir fait donner le bonjour par un geôlier à son beau-frère Constantin l'Ange, détenu en prison pour la cause que nous raconterons dans la suite. Ce fut un crime de lèse-majesté; on lui creva les yeux; on le jeta dans un cachot ténébreux. Personne n'étoit assuré de sa liberté, ni même de sa vie. Les courtisans, les adorateurs d'Andronic trembloient eux-mêmes, et croyoient à tous momens entendre la foudre gronder sur leurs têtes. Ceux qu'il avoit embrassés la veille étoient massacrés le lendemain. Rien n'étoit plus commun que de voir décapiter le soir un homme qu'on avoit couronné le matin. Aussi les gens éclairés redoutoient les caresses d'Andronic comme l'annonce de quelque outrage, ses largesses comme un pronostic de confiscation, ses éloges comme une sentence de mort. On ne s'étoit pas encore douté qu'il fût habile empoisonneur. Marie, fille de Manuel, en fit épreuve la première. Elle avoit la première signalé son empressement pour le retour d'Andronic jusqu'à exposer sa propre vie: un de ses eunuques la fit mourir par un poison lent qu'Andronic lui avoit mis entre les mains. Le César son mari la suivit de près.

Les grands périssoient ; les petits étoient épargnés ; il affectoit d'être populaire. Mais les provinces étoient dans un état très-malheureux. Aux maux de la tyrannie se joignoient les désolations de la guerre. Le sultan d'Icone avoit redouté l'infatigable courage de Manuel ; après sa mort il reprit Sozopolis, s'empara des places voisines, força par un long siége la grande ville d'Attalie, saccagea Cotyée, et conquit des provinces entières. Ce n'étoit pas cependant pour Andronic l'ennemi le plus à craindre. Jean Vatace, frère de cet Andronic, tué près de Néocésarée dans le temps de la bataille de Myriocéphales, guerrier vaillant et habile, qui avoit défait les Turcs au bord du Méandre, étoit à Philadelphie, alors capitale de Lydie, dont Manuel lui avoit donné le gouvernement. On le soupçonnoit d'aspirer lui-même à l'empire. Soit par cette raison, soit par haine du tyran, il se déclara ouvertement contre Andronic, méprisa ses ordres, et répondit par des menaces à celles de l'usurpateur. Cette hardiesse alluma dans les villes d'Asie le feu de la discorde. Toutes étoient divisées en deux partis, qui se faisoient l'un à l'autre une guerre meurtrière. Andronic fit marcher des troupes, et mit à leur tête Lampardas. Vatace, alors malade, fit sortir les siennes de Philadelphie, et les donna à commander à ses deux fils Manuel et Alexis. Le combat fut opiniâtre ; il se faisoit de part et d'autre un grand carnage. Vatace, au désespoir de se voir comme enchaîné par sa maladie, moins enflammé de la fièvre ardente qui le dévoroit que du désir de montrer à Andronic à quel ennemi il avoit affaire, se fait porter dans son lit sur une éminence d'où il voyoit la bataille ; et de là il envoie à chaque instant des ordres à ses fils, et dirige tous les mouvemens. Ce guerrier, presque mourant, remporta une victoire complète ; l'armée ennemie fut entièrement dissipée. Peu de jours après, Vatace expira, et sa mort changea tout à Philadelphie. Les habitans députèrent

*Nicet. c.* 16.

à Andronic, rejetant toute la faute des hostilités sur Vatace et ses fils. Ceux-ci, craignant le ressentiment du tyran, vont se jeter entre les bras du sultan d'Icone. Mais, ne lui trouvant pas assez de chaleur pour épouser leur querelle, ils prennent le parti de se retirer en Sicile. Ils se mettent en mer, et sont jetés par la tempête sur les côtes de l'île de Crète : ils y sont reconnus et arrêtés; on les conduit au gouverneur, qui auroit bien voulu les sauver. Mais leur aventure avoit fait trop d'éclat ; c'eût été s'exposer à toute la colère d'Andronic. Il lui donna donc avis qu'il les avoit entre les mains, et en reçut l'ordre de leur faire crever les yeux : ce qui fut exécuté.

Andronic triomphoit de joie. La mort de Vatace étoit, selon lui, un bienfait du ciel, qui combloit de ses bénédictions son entrée au ministère. Affectant un zèle ardent pour le jeune prince, il trouvoit fort mauvais qu'on ne l'eût pas encore couronné, quoiqu'il eût déjà reçu la couronne du vivant de son père au moment de son mariage. Il fit tout préparer pour cette auguste cérémonie; et comme si le char le plus magnifique n'eût pas été digne de l'empereur, il le porta lui-même sur ses épaules à l'église, et le rapporta de même au palais, versant des larmes de tendresse. Le peuple, toujours dupe des démonstrations extérieures, admiroit cet excès d'un amour plus que paternel : Andronic étoit le plus ferme soutien de l'empereur; et cependant ce même Andronic étoit un traître et un impitoyable bourreau, qui ne prenoit le pupille entre ses bras que pour l'écraser contre terre.

An. 1183. Maître de toutes les affaires, dont il avoit écarté les
*Nicet. c.* 17. principaux seigneurs, il avoit à craindre dans l'impéra-
*Idem, in Andron. l.* 2, *c.* 6. trice Marie le crédit naturel que donne sur un jeune prince la qualité de mère. Elle s'étoit rendue méprisable par ses galanteries; il prit soin de la rendre odieuse même à son fils. Il ne cessoit de lui insinuer que sa mère étoit son ennemie ainsi que de l'état; qu'elle traversoit par

ses intrigues les desseins les plus salutaires. Il feignit même de vouloir se retirer, et par ses émissaires il sut si bien animer les esprits contre cette princesse, qu'on l'insultoit en face par les injures les plus atroces. Le patriarche Théodose, plus par devoir que par estime, conservoit pour elle les égards dus à la majesté impériale, et ne pouvoit consentir à la voir chasser du palais. Ce juste ménagement irrita le peuple; sa maison étoit sans cesse environnée d'une foule tumultueuse qui lui reprochoit de soutenir le scandale et le fléau de l'empire. Il fut donc obligé de se renfermer dans le silence. Pour donner quelque forme juridique au traitement qu'on vouloit faire à l'impératrice, Andronic assembla un conseil composé de la juridiction du palais. Lorsqu'on en fut venu aux opinions, trois d'entre les juges, qui n'étoient pas aveuglément livrés aux volontés du tyran, déclarèrent qu'avant que de prononcer ils vouloient savoir si c'étoit par l'ordre de l'empereur qu'on alloit juger sa mère. Cette réquisition blessa vivement Andronic : *Les voilà*, s'écria-t-il, *les malheureux conseillers du protosébaste ; voilà ses indignes coopérateurs ; qu'on s'assure de leurs personnes*. Les Varangues approchoient pour les saisir. Le peuple, qui assistoit à cette audience, se jette entre eux et les juges, non pas pour sauver ceux-ci, mais pour les maltraiter et les mettre en pièces. Il les sauva cependant sans le vouloir; les juges s'étant débarrassés des mains de cette multitude, eurent le bonheur de regagner leurs maisons, et Andronic, content de s'en être délivré, ne songea pas à les poursuivre. Cette violence excita l'indignation de plusieurs seigneurs. Ils concertent ensemble, et s'engagent par serment à ne point prendre de sommeil qu'ils n'aient ôté la vie à Andronic. Les chefs du complot étoient Andronic l'Ange, et le grand-duc Contostéphane, tous deux secondés de leurs fils pleins de courage et de hardiesse. Basile Camatère, intendant des postes de l'empire, et plusieurs

autres seigneurs, entroient dans cette conjuration. Elle fut découverte presqu'en même temps que formée. La maison de l'Ange fut aussitôt investie; mais il eut l'adresse de s'échapper, et se sauva avec ses fils dans une barque de pêcheur. Contostéphane fut pris avec quatre de ses fils, ainsi que Basile Camatère. On leur creva les yeux. On fit le même traitement à plusieurs autres sans les avoir convaincus, mais sur un simple soupçon. Andronic saisit cette occasion pour se défaire de tous ceux qui lui étoient suspects. Il n'épargna que ceux qui lui jurèrent un dévouement sans réserve. Alors, ne craignant plus d'opposition, il fit arrêter l'impératrice. Elle fut traînée avec ignominie dans un sombre cachot, dans lequel, exposée aux insultes d'une garde insolente, privée de nourriture, elle attendoit à tous momens le coup de la mort. Cependant on instruisoit son procès. Elle fut accusée d'avoir sollicité son beau-frère Béla, roi de Hongrie, à faire incursion sur les terres de l'empire, et à tenter une entreprise sur les villes de Branisoba et de Belgrade. Ses juges n'avoient pris séance que pour la condamner sans même entendre ses défenses. Ils prononcèrent qu'elle méritoit la mort, et cette injuste sentence fut présentée par Andronic au jeune empereur, qui, tremblant pour lui-même, signa de sa propre main la condamnation de sa mère. Andronic choisit pour présider au supplice Manuel, son fils aîné, et le César George, son beau-frère. A la seule proposition, ces deux princes se récrièrent qu'ils n'avoient point eu de part à la condamnation de la princesse, et qu'ils ne prêteroient pas leur ministère à l'exécution. Le tyran, aussi furieux qu'étonné de trouver si près de sa personne une résistance si hardie, s'emporta en injures et en reproches. Frémissant de rage, et se dévorant lui-même, il se tint plusieurs jours renfermé dans son palais. Mais il eût été sans exemple que les ordres criminels d'un souverain n'eussent pas trouvé d'exécuteurs. Constantin

Tripsyque, commandant de la garde étrangère, et l'eunuque Ptérygionite, qui avoit empoisonné Marie, sœur de l'empereur, se firent un mérite d'étrangler sa mère. Le cadavre fut jeté dans la mer; et cette princesse adorée, qui passoit pour la merveille de son siècle à cause de sa beauté, n'eut point d'autre sépulture que le sable du rivage. Andronic fit effacer tous ses portraits; il n'en laissa subsister qu'une statue, à laquelle il fit donner les rides et toute la difformité d'une vieillesse décrépite.

Toute la famille impériale tomboit autour du jeune empereur : il ne voyoit plus de soutien que dans le zèle incorruptible du patriarche Théodose. La constance du prélat, toujours opposé au crime, fut la cause même qui en délivra le tyran. Andronic, respectant aussi peu les lois de l'Eglise que celles de l'état, résolut de marier sa fille Irène, qu'il avoit eue de Théodora, avec Alexis, fils de Manuel et de l'autre Théodora, sa concubine. Le mariage étoit assorti en un point, les deux époux étant également le fruit d'une liaison criminelle : mais il étoit doublement contraire aux canons, les deux pères étant cousins-germains, et les deux mères au même degré de parenté entre elles. Andronic dressa un cas de conscience signé de sa main, et l'envoya au synode. Il demandoit si l'on pouvoit permettre un mariage qui s'écartoit un peu des règles cononiques, mais qui d'ailleurs apportoit à l'état de grands avantages. On devina aisément les personnages intéressés, et ce fut une pomme de discorde. L'église grecque ne connoissoit point de dispense sur l'article des mariages, et faisoit profession d'une rigidité inflexible à observer les canons. Mais les prélats courtisans, accoutumés aux tables des grands, et qui, aspirant à de plus riches évêchés, étoient toujours prêts à vendre l'Evangile à la fortune, trouvoient que ce n'étoit pas même une question; et qu'une alliance illicite altérant dans sa source toute consanguinité, des bâtards

*Nicet. c. 15. Roger de Hov. Pagi ad Baron.*

ne pouvoient avoir entre eux aucun degré de parenté. D'autres, plus scrupuleux, parce qu'ils étoient moins intéressés, rejetoient ces sophismes de cour, et, s'attachant à la loi naturelle, condamnoient ce mariage comme incestueux. C'étoit le sentiment du petit nombre, à la tête duquel étoit le patriarche Théodose. Andronic sentoit l'importance de son suffrage. Il mit en œuvre tout ce qu'il avoit d'éloquence pour le persuader ; il en vint même aux menaces : elles furent également inutiles. Mais Théodose, voyant que le mauvais parti l'emportoit, résolut de ne pas prostituer son ministère, sortit de Constantinople, et se retira dans l'île de Térébinthe, où il s'étoit bâti un hospice et un tombeau. Andronic n'eut garde de le retenir; charmé de cette démission volontaire, il fit célébrer le mariage par l'archevêque de Bulgarie, qui se trouvoit alors à la cour. Il s'agisssoit de remplir le siége patriarchal. Les aspirans ne manquoient pas. Basile Camatère, différent de celui dont nous avons déjà parlé, emporta la place en promettant par écrit de se prêter sans exception à toutes les volontés d'Andronic, et de ne rejeter comme illégal que ce qui pourroit lui déplaire.

*Nicet. c.* 18. *Robert de Monte chr.*

Tant de crimes ouvroient un large passage à l'ambition d'Andronic. Il ne lui restoit plus à détruire qu'un enfant auquel il avoit enlevé toutes ses défenses. L'artificieux usurpateur voulut qu'on parût lui faire violence à lui-même, et que le jeune prince fût l'artisan de sa propre ruine. Il fit représenter au sénat par ses émissaires *que tout étoit en feu dans l'empire, et que pour l'éteindre on avoit besoin d'un chef habile, vaillant, expérimenté, capable de réunir le pouvoir souverain avec les qualités qui en font toute la force; que la Bithynie étoit soulevée, Isaac l'Ange et Théodore Cantacuzène dans Nicée, Théodore l'Ange dans Pruse, ayant levé l'étendard de la révolte; que l'état ne voyoit de ressource que dans la tête d'Andronic; que, pour l'armer*

*de l'autorité nécessaire, il falloit la ceindre du diadème, et forcer ce prince trop modeste à partager la puissance avec le jeune empereur, qui soupiroit lui-même après un collègue dont il attendoit son salut.* Cette proposition étoit à peine énoncée, qu'on s'écria de toute part : *C'est ce que nous désirons tous depuis long-temps ; ce seroit un crime de différer : vivent, vivent Alexis et Andronic Comnène ! qu'ils soient immortels, toujours puissans, toujours heureux.* A ces cris, tout Constantinople accourt au palais : jeunes et vieux, nobles, bourgeois, artisans, confondus ensemble, répètent avec transport cette acclamation tumultueuse. Deux magistrats, esclaves secrets d'Andronic, s'élancent hors du sénat, et, pour signaler leur zèle par la plus indécente folie, ils jettent les marques de leur dignité ; et, s'étant couverts d'une robe blanche, comme des danseurs de théâtre, ils vont danser au milieu des carrefours, et font danser tout le peuple, menant ce branle extravagant, et entonnant à la louange d'Andronic une chanson ridicule, que mille voix répètent. Tandis que le peuple se livroit à cette ivresse, les gens sensés, qui connoissoient mieux Andronic, gémissoient en secret, et prévoyoient les larmes où cette aveugle joie alloit les conduire. Andronic, feignant d'être étonné de ces clameurs imprévues, vient au palais de Blaquernes, et entre dans l'appartement d'Alexis, comme pour lui en demander la cause. L'empereur, se voyant environné d'une foule de peuple qui proclamoit Andronic, croit n'avoir d'autre parti à prendre que de se prêter à l'enthousiasme universel ; il invite Andronic à partager sa couronne. Andronic refuse l'honneur qu'il désire avec passion ; et pour vaincre sa résistance simulée, les plus échauffés le prennent entre leurs bras et le portent sur le trône. On le dépouille de ses habits pour le revêtir des marques de la dignité impériale.

Le lendemain les deux empereurs vont ensemble à

Sainte-Sophie : Andronic portoit naturellement dans son air quelque chose de sombre et de farouche; mais ce jour-là, tout dans son visage et dans ses regards annonçoit la douceur et la bienveillance. Sa férocité étoit rentrée au fond de son cœur. Le peuple en concevoit le plus favorable augure. Au moment de la proclamation l'on changea l'ordre observé la veille, Andronic fut nommé avant Alexis. Il n'étoit pas raisonnable, disoit-on, de préférer un enfant à un vieillard respectable par sa prudence et par la supériorité de son génie autant que par ses cheveux blancs. Le patriarche Basile fit la cérémonie du couronnement; et lorsqu'on en fut venu à la participation des saints mystères, le scélérat, qui portoit tout l'enfer dans son cœur, après avoir communié sous l'espèce du pain avec une dévotion feinte et sacrilége, prit en main le calice, et levant les yeux au ciel, puis les abaissant vers les assistans : *Je proteste*, dit-il, d'une voix haute entrecoupée de soupirs, *et je prends à témoin le corps et le sang de mon Sauveur; que je n'accepte le diadème que pour aider mon cousin Alexis à en soutenir le poids et pour affermir son pouvoir.* Il sortit de Sainte-Sophie accompagné du plus brillant cortége et d'une garde nombreuse, et se rendit en diligence au grand palais, sans s'arrêter en aucun lieu, quoique ce fût l'usage des empereurs, dans leur couronnement et dans leurs triomphes, de visiter les églises qui se trouvoient sur leur passage. On ne put deviner si ce fut par crainte ou par l'empressement qu'il avoit de cesser de se contrefaire.

Dès qu'il se vit quitte de ces hommages fastidieux qui suivoient la cérémonie du couronnement, il reprit la suite de ses crimes. Résolu de régner sans collègue, il assembla son conseil ordinaire, c'est-à-dire les scélérats qu'il avoit à ses gages, pour décider du sort d'Alexis. Tous furent d'avis qu'un état ne pouvoit être bien gouverné que par un seul maître, et qu'il falloit réduire

Alexis à la vie privée. Andronic n'étoit nullement arrêté par la protestation qu'il venoit de faire au pied des autels au milieu des plus redoutables mystères, et ses conseillers ne l'étoient pas davantage par les belles paroles dont ils avoient leurré le peuple, en lui faisant accroire qu'on ne mettoit Andronic à côté d'Alexis que pour le soutenir. Ce premier pas étant fait, on alla plus loin. Les politiques noirs et inhumains représentèrent que laisser la vie au prince dépossédé, c'étoit conserver un germe de révolte, et que le plus sûr, pour n'y pas revenir à deux fois, étoit de lui enlever la tête avec la couronne. Cet avis ne fut pas contesté. On l'exécuta sur-le-champ. La nuit suivante trois satellites enfoncent les portes de l'appartement d'Alexis, et l'étranglent dans son lit avec la corde d'un arc. Ils portent son corps devant Andronic, qui le poussant du pied : *Ton père*, dit-il, *fut un perfide, ta mère une prostituée, et toi un imbécille.* On lui coupa la tête, que le tyran fit jeter dans une fosse profonde où l'on précipitoit les cadavres des criminels. Le corps, enfermé dans une caisse de plomb, fut mis entre les mains de deux officiers du premier rang, avec ordre de l'aller jeter dans la mer; et, par un raffinement de barbarie sans exemple, la barque chargée de ce déplorable dépôt, portoit en même temps une troupe de musiciens qui chantoient et jouoient sur leurs instrumens des airs de réjouissances; comme si ces affreuses funérailles eussent été la pompe d'un triomphe. Ainsi périt ce prince à peine sorti de l'enfance; heureux s'il fût mort au berceau. Il ne respira quelques années que pour se voir environné de crimes. Né pour la puissance souveraine, il n'en éprouva que les périls et les malheurs. Il avoit porté trois ans le nom d'empereur et commençoit la quinzième année de son âge. Cette horrible scène se passa dans le mois d'octobre de l'an 1183.

Si l'ambition eût été le seul vice d'Andronic, parvenu au comble de ses désirs, il n'auroit usé de la

*Nicet. Andronic. l. 1, c. 1.*

*Roger de Heveden. Alberic. chr. Robert de Monte chr.*

puissance souveraine que pour obscurcir par un sage gouvernement la mémoire de ses forfaits. Cet heureux changement ne sembloit pas être au-dessus de ses forces. Il avoit l'âme ferme, toutes les ressources du génie, toutes les lumières de l'esprit. Il connoissoit la vertu, et il y croyoit; il avoit même étudié les saintes lettres; et le dialogue qu'il composa contre les Juifs, et qui s'est conservé jusqu'à nous, montre assez qu'il étoit instruit des vérités du christianisme. Mais c'étoit un cœur pervers et profondément corrompu, endurci par l'habitude de la débauche, et qui conservoit encore au milieu des glaces de la vieillesse toutes ses ardeurs criminelles. Aussitôt après la mort d'Alexis, il voulut engager Manuel, son fils aîné, à prendre pour femme Agnès, mariée à ce prince, mais encore séparée de lui à cause de son bas âge. Manuel, moins hardi à mépriser les lois de l'Eglise, refusant de lui obéir, en fut puni par la prison. Andronic lui destinoit la couronne, selon l'ordre de la nature; irrité de sa résistance, il le déclara inhabile à succéder à l'empire, et désigna Jean, son cadet, pour son successeur. Ensuite, sans renoncer à son commerce avec Théodora, il épousa lui-même la jeune princesse, comme si cette alliance lui apportoit un nouveau droit à l'empire. Par un mariage si mal assorti, la fille d'un roi de France, âgée seulement de onze ans, se vit livrée à un vieillard dissolu, meurtrier de son jeune époux.

Andronic n'avoit point de remords, mais il craignoit ceux des ministres de ses crimes. Pour les tranquilliser, il demanda au patriarche et au synode d'être relevé du serment qu'il avoit prêté à Manuel et à son fils, avec une absolution générale pour tous ceux qui avoient contribué, de quelque manière que ce fût, à son élévation. Il obtint tout de la servile complaisance des prélats. On afficha publiquement de la part du ciel les lettres de rémission; et, pour récompense de leur facilité, il leur

accorda à son tour quelques grâces de peu de conséquence, dont la plus considérable fut le privilége d'être assis sur des bancs à droite et à gauche à côté du trône de l'empereur. Mais cette distinction ne subsista pas long-temps : Andronic s'ennuya bientôt de donner à ses séances l'air d'un concile ; il cessa de les admettre près de sa personne ; on leur refusoit même l'entrée ; et ces prélats courtisans, qui s'étoient payés d'un honneur si frivole, se retirèrent confus d'avoir vendu leur conscience à si bas prix.

Tout plioit dans l'empire sous la puissance d'Andronic, à l'exception de quelques seigneurs cantonnés en Asie. Mais Lampardas, qui s'étoit signalé par sa valeur sous le règne de Manuel, et qui avoit servi son fils avec le même zèle, ne put se résoudre à servir l'usurpateur. Tant qu'Andronic avoit paru attaché au jeune Alexis, ce guerrier s'étoit prêté à l'exécution de ses ordres. Il avoit combattu Vatace avec courage, quoique sans succès. Béla ravageant le territoire de Nysse et de Branisoba, Andronic l'avoit envoyé avec Alexis Branas pour repousser le roi de Hongrie, et il s'acquittoit vaillamment de sa commission. Mais, lorsqu'il apprit le meurtre de son prince légitime, animé d'une juste colère, il résolut de secouer le joug du tyran. Comme son collègue avoit déjà envoyé sa soumission au nouveau maître, il vit bien qu'il n'avoit rien à espérer de lui, et n'eut garde de s'ouvrir à lui de son dessein. Il feignit au contraire d'aller à Constantinople pour présenter au nouvel empereur l'hommage de tous les deux, et l'engagea à demeurer en Illyrie pour y attendre son retour. Il prit le chemin d'Andrinople sa patrie, d'où il gagna le bord de la mer, et s'embarqua pour l'Orient. Il avoit grand nombre d'amis en Asie, où il avoit fait la guerre, et il espéroit y trouver des soldats. Andronic, informé du voyage, en pénétra le motif, et en fut alarmé. Il craignoit Lampardas, dont il connoissoit le courage ;

*Nicet. l. 1, c. 1. Du Cange, fam. byz. p. 185.*

il savoit qu'il étoit lui-même en horreur dans plusieurs provinces, et que la révolte s'y répandroit aisément. Il usa d'artifice pour la prévenir. Il écrivit en diligence à tous les commandans des villes que c'étoit par son ordre que Lampardas passoit le Bosphore, et que sa rébellion n'étoit qu'une feinte pour découvrir les mal-intentionnés; qu'ainsi ils ne s'effrayassent ni de ses discours ni de ses manœuvres. Ces lettres devinrent bientôt publiques, et tous les peuples se préparoient à fermer l'oreille à cet espion perfide. Mais il ne fut pas besoin de cette ruse. Lampardas, en débarquant au port d'Adramytte, fut arrêté par un homme puissant en ce pays, nommé Céphalas, qui, pour faire sa cour au tyran, lui envoya sa victime pieds et mains liés. Andronic lui fit crever les yeux, et le condamna à une prison perpétuelle, où il mourut peu après, avec le regret de laisser l'assassin de son maître sur le trône et l'empire dans l'oppresion. Sa femme Théodore Comnène fut enfermée dans un monastère, et contrainte, après la mort de son mari, de faire profession de la vie religieuse. Dans la suite, lorsque Andronic eut été massacré, le roi de Hongrie la demanda pour femme, et ce fut une question dans le clergé de Constantinople si elle pouvoit, sans violer les canons, contracter ce nouveau mariage. Un synode assemblé exprès décida que Théodore, ayant fait ses vœux depuis la mort de son mari, ne pouvoit s'en dégager.

*Nicet. l.* 1, c. 2.

Délivré d'un ennemi tel que Lampardas, Andronic, plein de joie, alla passer quelques jours en Thrace à Cypsèles pour y prendre le plaisir de la chasse. Dans ce voyage, il visita le tombeau de son père Isaac, enterré à Béra, dans un monastère. Il s'y rendit avec sa cour, et affecta d'y étaler toute la pompe de la majesté impériale, comme pour montrer à son père qu'il possédoit enfin ce qu'il avoit lui-même désiré ardemment, mais sans succès. Il revint à Constantinople aux fêtes de

Noël, qu'il passa en spectacles ; et comme sa cruauté, plus redoutable que les orages, se reposa dans cet intervalle, le peuple disoit plaisamment que ces jours-là, pour l'empire ainsi que pour la mer, étoient les jours des alcyons.

Lopade, Pruse et Nicée refusoient de reconnoître Andronic. Dès que la saison fut propre aux expéditions militaires, il fit revenir d'Illyrie Alexis Branas, qui assiégea Lopade, et s'en rendit maître en peu de jours. Il alla ensuite joindre l'empereur devant Nicée. Cette ville faisoit une plus opiniâtre résistance. Elle étoit environnée d'une forte muraille de briques, et garnie de toute sorte de machines. Mais sa principale force étoit dans Théodore Cantacuzène, qui s'y étoit renfermé avec Isaac l'Ange. Ce brave guerrier, résolu de mourir plutôt que de se soumettre à un tyran qu'il méprisoit, trouvoit dans les habitans une haine égale à la sienne, et leur inspiroit son courage. Secondés d'une troupe de Turcs que le sultan d'Icone leur avoit envoyés, ils repoussoient tous les assauts, brisoient ou brûloient les machines d'Andronic, et, dans de fréquentes sorties, ils portoient jusque dans son camp la terreur et le carnage. Andronic, au désespoir, s'avisa d'un stratagème inhumain. Il se fit amener de Constantinople Euphrosyne, mère d'Isaac l'Ange, la fit lier sur le bélier dont il se servoit pour battre la muraille, et crut couvrir cette machine de la plus sûre défense contre les feux qu'on y lançoit du haut des murs. Mais les assiégés, dans une sortie, détachèrent cette femme, l'enlevèrent dans la ville, et brûlèrent le bélier. Ce succès, admiré des ennemis mêmes, redoubla l'audace des assiégés. Non contens de se défendre avec un invincible courage, ils accabloient l'usurpateur d'un torrent d'injures atroces, et d'autant plus sanglantes, qu'ils n'en pouvoient imaginer qu'il n'eût méritées. Andronic, tel qu'un lion blessé, se livroit à tous les transports de la plus extrême

An. 1184.
*Nicet. l.* 1, c. 2, 3.

fureur, courant autour de la ville, s'arrachant la barbe, vomissant mille imprécations contre ses officiers, contre ses soldats, qu'il traitoit de poltrons en les frappant outrageusement. Cantacuzène, aussi ardent, mais plus sage, sort sur lui à la tête d'une troupe d'élite, perce les premiers escadrons, et court, pique baissée, droit à Andronic; mais son cheval, qu'il pressoit trop vivement, s'abat et le laisse par terre tout froissé et presque sans vie. Les soldats d'Andronic se jettent sur lui, le hachent en pièces, et lui tranchent la tête, qu'Andronic envoie à Constantinople, avec ordre de la porter par toutes les rues au bout d'une pique. La perte d'un si brave commandant consternoit les habitans, mais n'auroit pas abattu leur courage, s'ils en eussent trouvé dans Isaac l'Ange, qui leur restoit. Mais ce foible guerrier, au lieu de soutenir leur constance, fut le premier à leur faire peur de la cruauté d'Andronic, et des barbares traitemens auxquels ils devoient s'attendre, si la ville étoit emportée de force, ce qui étoit inévitable. L'évêque, aussi timide, se joint à lui pour exhorter les habitans à sauver leur patrie plutôt que de s'ensevelir sous ses ruines. Les ayant enfin déterminés à se rendre, il sort de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, tenant en main le livre des Evangiles, suivi de son clergé et de tous les habitans, hommes, femmes, enfans, tête et pieds nus, portant tous des branches d'olivier, et criant miséricorde. Andronic, étonné d'une si prompte soumission, les reçoit avec un feint attendrissement; il les rassure par des paroles de paix, il pleure même avec eux. Mais, dès qu'il est dans la ville, il lâche la bride à sa barbarie; Nicée est saccagée; peu d'habitans, surtout des plus distingués, évitent la mort; les uns sont passés au fil de l'épée, les autres précipités du haut des murailles. Les Turcs auxiliaires sont pendus autour des murs. Il ne fait grâce qu'à l'évêque et à Isaac l'Ange, qu'il loue de n'avoir pas imité Cantacuzène, et d'avoir

même fait ses efforts pour arrêter son insolente audace. Etoit-ce la vengeance divine qui lui inspiroit ces sentimens en faveur d'Isaac, qu'elle réservoit pour exercer sur Andronic même ses terribles jugemens ?

L'exemple de Nicée ne découragea pas les habitans de Pruse. La ville, située sur la pente d'une montagne escarpée, ne donnoit accès que par une plaine du côté du midi. Ce fut par là qu'Adronic fit ses approches. Tandis que ses soldats se retranchoient et dressoient leurs machines, il fit jeter dans la ville plusieurs lettres par lesquelles il promettoit amnistie, si on lui ouvroit les portes, et qu'on lui mît entre les mains Théodore l'Ange, Lachanas et Synèse. C'étoient trois braves capitaines qui commandoient dans Pruse. Ces offres d'Andronic furent répétées plusieurs jours sans produire aucun effet. Pruse ne cédoit à Nicée ni en résolution ni en haine contre le tyran. Elle étoit défendue par de fortes murailles flanquées de tours, et le mur étoit double du côté de la plaine. Les sorties qu'on faisoit tous les jours coûtoient beaucoup de sang aux deux partis. Un pan de mur abattu par les coups redoublés du bélier tomba avec un si grand fracas, que les assiégés s'imaginèrent que la muraille s'écrouloit tout entière. La terreur se répand de toutes parts ; on abandonne la défense, chacun se disperse avec de grands cris, et se barricade dans sa maison. Les assiégeans profitent de l'alarme ; ils escaladent les murs, ouvrent les portes, et donnent entrée à toute l'armée. On pille, on tue, on égorge et les habitans et les troupeaux, qu'on avoit retirés dans la ville de toutes les campagnes voisines. Andronic, ravi d'avoir un prétexte d'assouvir sa cruauté, parce que la place étoit emportée d'assaut, se repaît de carnage, et fait souffrir aux habitans tout ce que la rage peut inventer. On crève les yeux à Théodore l'Ange ; on le met sur un âne ; on le conduit ainsi hors des limites de l'empire, et on l'abandonne pour être dévoré par les bêtes féroces.

*Nicet.* l. 1, c. 4.

Des Turcs, moins féroces qu'Andronic, le rencontrant en cet état, l'emmènent dans leurs tentes et pansent ses blessures. Synèse, Lachanas, et plus de quarante autres furent pendus à des arbres aux portes de la ville. Pruse entière n'étoit plus qu'une affreuse boucherie. On voyoit de toutes parts déchirer des membres, hacher des mains et des pieds. Le tyran se faisoit un divertissement horrible de faire crever un œil d'un côté, et couper un pied de l'autre. Laissant ainsi ces malheureux nager dans leur sang, il court à Lopade, que Branas avoit prise, mais dont Andronic s'étoit réservé le châtiment. Il y exerce la même fureur. Il fait crever les yeux à l'évêque pour ne s'être pas opposé à la révolte, et, laissant les arbres de ces campagnes plus chargés de cadavres que de fruits, il défend de leur donner la sépulture, et veut qu'on les laisse pourrir aux arbres où ils sont attachés. Viles acclamations du peuple! on les prodigua au tyran, lorsqu'il rentra dans Constantinople, tout fumant encore du sang des plus généreux de ses sujets : la flatterie s'épuisa en éloges. Andronic, enflé de ces honteuses adulations, passa plusieurs jours en fêtes et en spectacles. Un jour qu'il assistoit aux jeux du Cirque, un échafaud voisin de sa loge s'étant écroulé tout à coup, et ayant écrasé six personnes, tout le peuple prit la fuite. Andronic, effrayé, appeloit sa garde, et vouloit retourner au palais. Il fut retenu par ses courtisans, de crainte qu'il ne se trouvât dans cette foule un bras vengeur qui délivrât l'empire de ce monstre et d'eux-mêmes. Il demeura donc assis jusqu'à la fin des courses; mais il perdit l'envie de continuer ces spectacles, qui devoient durer encore plusieurs jours.

*Nicet. l.* 1, c. 5. *Roger de Heveden. Du Cange, fam. p.* 183.

L'île de Cypre, envahie par les Sarrasins dans le septième siècle, étoit revenue peu de temps après au pouvoir des empereurs grecs, qui y tenoient des gouverneurs avec le titre de ducs. Sous le règne d'Andronic, elle fut pour toujours aliénée de l'empire, et forma un

royaume particulier. Voici l'origine de cette révolution. Isaac Comnène, petit-fils, par sa mère, d'Isaac, frère de Manuel, avoit été chargé par Manuel du gouvernement de l'Arménie et de la province de Tarse. Dévoré d'ambition, haïssant mortellement Andronic, lorsqu'il le vit maître des affaires, il résolut de se rendre indépendant, leva une armée; et, pour affermir sa puissance, il fit la guerre au sultan d'Icone, voisin incommode. Son entreprise ne fut pas heureuse. Il fut battu, et pris dans le combat par Rupin, neveu de Thoros, et seigneur d'Arménie, alors allié du sultan. Rupin offrit Isaac au sultan, qui ne l'accepta pas. L'Armenien, embarrassé dans ces montagnes d'un prisonnier de cette conséquence, en fit présent à Boémond III, prince d'Antioche, qui le reçut volontiers, et lui demanda soixante mille besans pour sa rançon. Isaac les promit, et en tira trente mille des plus riches habitans de l'île de Cypre. Pour l'autre moitié, il laissa entre les mains de Boémond son fils et sa fille en otage. Ayant acquis la liberté par ce moyen, il passa en Cypre; et, ayant emprunté le reste de sa rançon, il la mit entre les mains des chevaliers du temple pour la porter à Boémond. Les chevaliers furent attaqués en mer par les pirates, qui leur enlevèrent le dépôt. Isaac prétendit que c'étoit une supercherie du prince d'Antioche qui vouloit se faire payer deux fois, et protesta qu'il n'en feroit rien. Ce qui fut la cause que son fils et sa fille demeurèrent prisonniers pendant deux ans, après lesquels Boémond les renvoya par compassion.

Cependant Constantin Macroducas, qui avoit épousé la tante maternelle d'Isaac, et Andronic Ducas, son parent et son ami dès l'enfance, croyant lui rendre un bon service, obtinrent d'Andronic qu'il lui pardonneroit sa révolte, et lui permettroit de revenir à la cour. Loin de profiter de cette grâce, Isaac la rejeta avec mépris, et résolut de s'emparer de l'île. On lui avoit envoyé de

l'argent de Constantinople ; il s'en servit pour lever des troupes, et contrefit un brevet d'Andronic qui le nommoit gouverneur et duc de Cypre. Lorsqu'il se crut assez fort, il leva le masque, et prit ouvertement le titre d'empereur. Les habitans n'en devinrent que plus malheureux. Au lieu d'un tyran éloigné, ils en eurent un sur leurs têtes. Isaac, non moins méchant qu'Andronic, traitoit les peuples avec une cruauté inouïe. Non content de les dépouiller par des impôts onéreux, par des confiscations injustes, il enlevoit leurs femmes et leurs filles; il leur faisoit souffrir les tourmens les plus inhumains. Il sembloit que cette âme sanguinaire et farouche n'avoit aspiré à commander aux hommes que pour jouir du pouvoir de les détruire.

*Nicet. l.* 1, *c.* 5, 6.

A la nouvelle de cette usurpation, Andronic entra en fureur. Il craignoit que ce rival, aussi audacieux que lui-même, ne vînt de Cypre lui arracher la couronne, et qu'il ne trouvât les esprits trop disposés à le recevoir. Il songeoit donc aux moyens de se saisir de sa personne, ou de le faire périr. Mais sa marine étoit en trop mauvais état pour entreprendre de l'aller forcer dans son île ; et, depuis la conspiration du grand amiral Contostéphane, il n'osoit confier à personne le commandement d'une flotte. Ne pouvant donc se venger sur le rebelle, il déchargea sa colère sur ceux qui s'étoient intéressés en sa faveur. Macroducas et Andronic Ducas, qui avoient obtenu le retour d'Isaac en répondant de sa fidélité, furent condamnés à mort comme criminels de lèse-majesté. C'étoient cependant les deux courtisans le plus attachés à l'empereur. Il avoit honoré Macroducas du titre pompeux de panhypersébaste. Ducas, âme vile, perdu de crimes et de débauche, affectoit un dévouement sans réserve; aux plus énormes cruautés d'Andronic, il ne trouvoit à redire qu'un excès de clémence; si Andronic faisoit crever les yeux à quelque innocent, c'étoit, selon Ducas, trop d'indulgence; il fal-

loit encore lui couper les deux mains, il falloit le faire expirer à un gibet. Ce méchant homme, sans être coupable du crime pour lequel on le condamnoit, ne méritoit que trop la mort pour ses adulations meurtrières; et cette injustice d'Andronic fut louée comme la seule justice qu'il eût rendue en sa vie. La flatterie faisoit leur véritable crime; ce fut encore la flatterie qui exécuta leur supplice. Le jour de l'Ascension toute la cour s'étoit rendue, selon l'usage, au palais de Mangane, où étoit l'empereur. Il avoit donné ordre secrètement de faire passer devant lui les deux condamnés lorsque la cour seroit assemblée. Andronic se montra au milieu de ses courtisans, sur un grand balcon qui régnoit le long d'une place remplie d'une infinité de spectateurs. On tire de prison et on amène sous ses yeux les deux criminels chargés de chaînes, et persuadés qu'on les menoit à la mort. Arrivés sous le balcon, ils lèvent les yeux et les mains vers l'empereur, et, par leur contenance pitoyable, ils implorent sa miséricorde. Alors Hagiochristophorite, qui eût mérité le même traitement, et qui ne demeura pas impuni dans la suite, saisissant une grosse pierre, la déchargea sur la tête de Macroducas, qui valoit mieux que lui par son mérite personnel, son rang et sa fortune; et s'adressant aux autres courtisans: *Quiconque*, leur dit-il, *épargnera ces scélérats n'est pas ami de l'empereur.* A ce terrible signal, tous les courtisans deviennent autant de bourreaux. Ils accablent leurs deux confrères d'une grêle de pierres et de cailloux; leurs corps en fut bientôt couvert. Andronic, qui regardoit froidement cette horrible exécution, ordonne de les retirer de dessous ce monceau, et de les transporter ailleurs. Trempés de sang, brisés dans tous leurs membres et entièrement méconnoissables, ils respiroient encore. On les transporte dans une autre place, où ils expirèrent attachés à un gibet. Tout le peuple étoit pâle d'effroi; et voyant traiter avec tant de barbarie deux des

principaux seigneurs, il n'étoit personne qui ne tremblât pour lui-même. Les courtisans sentoient combien ils devoient compter sur l'amitié d'un prince de ce caractère, et que lui prodiguer un encens qu'il ne méritoit pas, c'étoit trahir en pure perte son honneur et sa conscience. Cet exemple les effraya pour quelques momens, mais ne les corrigea pas. Quelques-uns se hasardèrent à supplier Andronic de permettre qu'on les ensevelît. Il demanda d'un ton de douceur s'ils étoient morts; et les bourreaux étant venus l'en assurer, il ajouta, en versant ses larmes accoutumées, qu'il plaignoit leur sort, et qu'il se plaignoit lui-même d'être obligé d'obéir aux lois, et de faire exécuter la sentence des juges qui leur refusoit la sépulture.

*Nicet. l.* 1, *c.* 10; *et in Isaaco. l.* 3, *c.* 2.

Le lendemain on pendit au-delà du golfe deux frères nommés tous deux Sébastien, et le soleil ne se couchoit guère sans avoir vu quelque exécution publique à Constantinople, outre celles dont il n'étoit pas le témoin. Ces deux frères étoient accusés d'avoir attenté à la vie de l'empereur pour élever à sa place Alexis, fils naturel de Manuel, et mari d'Irène, fille d'Andronic. En effet, il ne manquoit à ce jeune prince qu'une naissance légitime pour être digne de l'empire. Sage, courageux, affable et plein d'humanité, il joignoit à ces belles qualités une taille avantageuse, une mâle vigueur, et une parfaite ressemblance à son père. Andronic, quoique jaloux de tout mérite, n'avoit pu se défendre de l'aimer; il lui avoit donné sa fille, et fut même tenté de le nommer son successeur par préférence à ses deux fils. La contrariété de mœurs le refroidit peu à peu, et il en vint à ne plus considérer Alexis que comme l'époux d'une fille qu'il chérissoit. La conjuration vraie ou fausse des deux Sébastiens acheva d'étouffer tout sentiment de tendresse. Il le fit aveugler, et le relégua dans le château de Chélé, à l'embouchure du Bosphore dans le Pont-Euxin, où il fit bâtir une tour pour lui servir de pri-

son. Il défendit à sa fille de le pleurer, étant, disoit-il, obligée par la tendresse filiale de le haïr autant qu'elle l'avoit aimé. Comme cet ordre inhumain n'arrêtoit pas les larmes d'Irène, et ne l'empêchoit pas de se vêtir d'habits de deuil, il la chassa du palais. Tel fut le sort d'un mariage célébré par un nombreux concert d'épithalames, où la verve embrasée des poëtes promettoit à son ordinaire des jours sans nuages et une félicité universelle. La disgrâce d'un seigneur entraînoit dans l'infortune tous ceux qui lui étoient attachés. Tous les domestiques d'Alexis furent mis en prison. Andronic fit choix des plus estimables pour leur faire crever les yeux. Son premier secrétaire, nommé Mamalus, le plus vertueux de tous, fut aussi distingué par son supplice. On le brûla vif au milieu du Cirque, et sa mort fut accompagnée de toutes les affreuses circonstances qui peuvent accroître l'horreur d'un tel spectacle. Le peuple fondoit en larmes, et ce fut sans doute pour couvrir sa cruauté qu'Andronic fit jeter dans le bûcher des papiers prétendus séditieux, par lesquels ce malheureux, disoit-il, avoit inspiré à son maître une audace criminelle.

C'est un malheur pour l'histoire d'être forcée de tenir si long-temps sa plume trempée dans le sang et de n'offrir que des tableaux funestes; mais, chargée de reproduire les siècles à la mémoire des hommes, trop heureuse quand elle n'a que des héros à faire paroître, elle n'est pas moins obligée à peindre les monstres. Elle les présente et les immole aux yeux de tous les âges sur le même échafaud qu'ils ont teint du sang des innocens, et jamais criminels ne furent environnés d'un plus grand spectacle. Ces méchancetés d'Andronic, qui fatiguent sans doute le lecteur, ne lassoient pas Andronic lui-même. On accusa George Disypate, clerc de la grande église, de quelques murmures. Il fut arrêté, on instruisit son procès; et la première pensée d'Andronic fut de le

An. 1185.
*Nicet. l.* 1, c. 11.

faire empaler et rôtir, puis de faire servir ses membres sur la table de sa femme. Heureusement pour cet infortuné, Léon Monastériote, son beau-père, étoit du conseil de l'empereur, et le plus accrédité de ses conseillers; il le détourna de cet exécrable dessein. De plus, la nouvelle qui vint alors de la prise de Duras et du siége de Thessalonique frappa si vivement le prince, qu'elle rabattit un peu de sa férocité. Disypate resta en prison, et la mort d'Andronic lui sauva la vie. Mais Andronic vécut assez pour punir Tripsyque d'avoir été le ministre de ses cruautés. Tripsyque, impitoyable délateur, espion, témoin, juge, avoit fait périr une infinité d'innocens sur de fausses imputations. Par ce moyen il avoit tellement gagné le cœur du tyran, qu'Andronic, dans ses lettres, ne l'appeloit pas autrement que son cher fils. Hagiochristophorite étoit le seul qui lui disputât le premier rang dans la faveur de leur maître; aussi mit-il en œuvre pour le perdre son talent naturel. Dans une conversation secrète avec l'empereur, il témoigna un extrême étonnement que Tripsyque, honoré de sa plus intime confidence, comblé de bienfaits et de richesses, fût assez ingrat pour s'échapper à d'injustes murmures et à des satires indécentes. Andronic frémit à ce rapport; et lorsque l'imposteur comprit à son air sombre et aux rides de son front que ce premier souffle de la calomnie allumoit le feu de sa colère, il acheva de l'enflammer en lui disant que *Tripsyque ne cessoit de déchirer dans ses discours le prince Jean, l'héritier présomptif de la couronne, et si digne de la porter; que dernièrement encore, voyant passer ce prince au milieu des acclamations que ses vertus lui attiroient, il avoit dit à ses amis: Voici notre Zinziphize; et qu'il avoit ajouté en soupirant: Malheureux Grecs, quel maître on vous destine!* Ce Zinziphize étoit un bouffon difforme, et contrefait dans toute sa figure, qui passoit la journée dans le Cirque à divertir le peuple de ses gros-

sières plaisanteries. Andronic, irrité, fit sur-le-champ crever les yeux à Tripsyque.

Il eût été étonnant que les princes voisins fussent demeurés tranquilles tandis que la férocité d'Andronic révoltoit contre lui ses propres sujets. Alexis Comnène, neveu de Manuel, et grand-échanson, avoit été relégué en Russie. Ennuyé de son exil, il repassa le Danube, et, traversant la Macédoine, il s'attacha un habitant de Philippes, nommé Malin, né dans l'obscurité, mais hardi, entreprenant, et qui cherchoit la fortune. Ils vont tous deux en Sicile. Guillaume II, prince vaillant et habile, y régnoit alors avec gloire. Ces deux étrangers s'insinuent dans sa cour, et publient le mauvais état de l'empire, et la facilité qu'on trouveroit à l'envahir. Ces discours étoient confirmés par le témoignage des Siciliens qui revenoient de Constantinople. Guillaume lève des troupes, équipe une flotte, et en donne le commandement à son cousin Tancrède. On s'embarque le 11 de juin, et le 24 Duras est pris d'assaut. Jean Branas, que l'empereur avoit envoyé pour défendre la ville, est fait prisonnier et conduit en Sicile. On fait voile à Thessalonique, qu'on assiége par terre et par mer. Cette ville, la plus considérable de l'empire après Constantinople, pouvoit tenir long-temps; la garnison étoit forte, et les habitans courageux. Il ne leur manquoit qu'un chef capable de faire usage de leur valeur. David Comnène, lâche courtisan, qui n'avoit acquis que par des intrigues peu honnêtes le gouvernement de cette grande ville, ne se mit pas même en devoir de la défendre. En effet, les ordres que lui envoyoit Andronic n'étoient pas propres à exciter sa vigilance : il lui mandoit qu'il se tînt sur ses gardes; mais qu'après tout il ne devoit pas craindre les Latins, qui n'étoient que de misérables poltrons. Aussi ce gouverneur libertin, au lieu de disputer les approches par des sorties, comme la garnison l'en

*Nicet. l. 1, c. 7, 8, 9; l. 2, c. 1.*

sollicitoit, ne quittoit la compagnie des femmes, auxquelles il ressembloit lui-même, que pour se promener sur sa mule, paré comme pour un bal et une fête. Jamais il n'endossa la cuirasse. Laissant aux murailles toutes nues le soin de défendre la place, il passoit le temps à rire et à plaisanter avec ses compagnons de débauche. Au bruit des murs qui s'écrouloient : *Entendez-vous*, leur disoit-il, *le babil de la vieille ?* c'est ainsi qu'il nommoit une terrible machine dont les coups redoublés abattoient des pans entiers de muraille. L'ennemi fut bientôt dans la ville, et avec lui tous les maux que peuvent produire l'avidité et la licence du soldat vainqueur. L'attaque avoit commencé le 6 août, la ville fut prise le 15 du même mois. Il est très-vraisemblable que Thessalonique éprouva en cette occasion tous les désastres inévitables dans une place emportée de force. Peut-être même fut-elle traitée avec plus d'insolence qu'il n'est ordinaire, parce que le mépris de la lâcheté des Grecs se joignoit à l'animosité des Latins. Mais la description que Nicétas fait du saccagement passe toute croyance. Il faudroit supposer que les Siciliens étoient non-seulement des barbares plus brutaux que les anciens Huns et les Taïfales, mais d'impies profanateurs, ennemis déclarés du christianisme. Cette déclamation scolastique ne prouve que l'horrible aversion des Grecs pour toutes les nations latines. Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, étoit alors archevêque de Thessalonique. Ce prélat respectable, qui pouvoit se soustraire aux dangers du siége, ne voulut pas abandonner son troupeau. Il partagea toutes ses souffrances pour l'aider à les supporter : il ne cessa de le consoler, de l'exhorter à se soumettre avec patience et résignation aux châtimens dont Dieu les affligeoit en punition de leurs crimes. Il s'empressoit de les soulager, et par ses aumônes, et en s'intéressant pour eux auprès des officiers siciliens.

En un mot, il se signala par une charité vraiment paternelle, qualité infiniment plus précieuse et plus utile aux hommes que la plus vaste érudition.

Après le saccagement de Thessalonique, l'armée sicilienne se divisa en trois corps : il en demeura un dans la ville pour en conserver la possession ; un autre s'étendit en Macédoine et en Thrace pour y porter le ravage ; le troisième prit la route de Constantinople, et, sans rencontrer d'ennemi, s'avança jusqu'à Mosynople, où il s'arrêta pour s'emparer du pays d'alentour. Alexis Comnène, qui les accompagnoit, homme vain et présomptueux, sans aucun mérite, se persuadoit que les Siciliens ne travailloient que pour lui ; il se croyoit déjà empereur ; il en avoit pris les marques et la fierté ; il se vantoit d'être attendu avec impatience à Constantinople, qui alloit lui ouvrir les portes dès qu'elle le verroit paroître. Après la nouvelle de la prise de Duras, Andronic avoit rassemblé ses troupes ; il en avoit donné un corps à Jean son fils, désigné empereur ; un autre à Chumne le cartulaire ; Andronic Paléologue, Alexis Branas, et l'eunuque Nicéphore, grand-chambellan, en commandoient trois autres. Aucun de ces généraux ne s'acquitta de son devoir. Jean ne s'occupa que de chasse. Les autres généraux n'osèrent approcher des Siciliens ; ils se tinrent au loin, et se contentèrent de faire couler des espions dans leur camp pour en rapporter des nouvelles, qui ne produisoient de leur part aucun mouvement. Le seul Chumne fit quelques pas en avant, soit pour seconder les assiégés, s'ils hasardoient une sortie, soit pour pénétrer lui-même dans la ville, s'il en trouvoit le moyen. Mais dès que ses soldats virent en l'air les drapeaux siciliens, frappés d'une lâche terreur, ils se débandèrent, et prirent la fuite. Chumne, ne pouvant les rallier, prit le parti de les suivre, sans autre avantage sur ses collègues que d'avoir aperçu l'ennemi. Après la prise de Thessalonique, les Grecs laissèrent avec

*Nicet. l. 2, c. 1.*

la même lâcheté prendre Amphipolis; et leurs différens corps, s'étant réunis, ne firent d'autre exploit que de suivre des yeux la marche des Siciliens au travers de la Thrace, se tenant toujours sur les montagnes, sans oser descendre dans la plaine.

*Nicet. l. 2, c. 2.*

Andronic auroit pu mieux réussir que ses généraux; il savoit la guerre, et avoit donné des preuves de courage. Mais son âme, énervée par la débauche, n'avoit plus de ressort que pour tourmenter ses sujets. Il passoit les jours entiers dans ses jardins ou dans des maisons de plaisance avec ses concubines. L'entrée étoit toujours ouverte aux musiciens et aux femmes de théâtre; mais il ne se montroit qu'en certains jours, et seulement en passant à ses plus intimes confidens. Désespéré du dépérissement de ses forces, il envoyoit chercher jusqu'en Egypte de quoi ranimer sa hideuse vieillesse. De retour à son palais, il se faisoit environner d'une garde de barbares; encore les tenoit-il éloignés de ses appartemens. Il ne comptoit que sur la fidélité d'un dogue énorme, propre à combattre des lions, qui passoit les nuits enchaîné à la porte de sa chambre, et le réveilloit au moindre bruit par ses affreux hurlemens. Il mettoit son plus grand honneur dans ses exploits de chasse; il en tiroit vanité jusqu'à étaler aux yeux du peuple les grands bois des cerfs qu'il avoit tués : les portiques de la ville en étoient hérissés. Lorsqu'il avoit séjourné quelque temps dans les îles délicieuses de la Propontide, le jour qu'il rentroit à Constantinople étoit regardé comme un jour malheureux. On étoit persuadé qu'il ne revenoit que pour sacrifier quelque victime à ses soupçons. En effet, il comptoit avoir perdu la journée, s'il se couchoit sans avoir fait étrangler ou du moins aveugler quelque personnage distingué. Tout trembloit dans l'empire; on ne dormoit pas même tranquillement; ses satellites venoient souvent pendant la nuit enlever une femme à côté de son mari, un fils entre les bras de son

père. Les plus sages s'exiloient : heureux ceux qui eurent la constance de se tenir exilés jusqu'à sa mort. Si le regret d'avoir abandonné leur famille et leurs biens les rappeloit à Constantinople, ils y trouvoient la mort.

Dès qu'Andronic avoit appris que le roi de Sicile se disposoit à lui faire la guerre, il avoit pratiqué une alliance avec Saladin, sultan d'Egypte, maître de Damas, d'Alep et de la Mésopotamie, le plus mortel ennemi des chrétiens. Il avoit connu autrefois ce Curde redoutable, lorsqu'il traversoit l'Asie en fugitif avec sa concubine Théodora. Il l'invita à renouveler leur ancienne amitié; et Saladin, qui ne cherchoit qu'à s'agrandir, s'y prêta volontiers. Ce traité, honteux et criminel par lui-même, le devenoit davantage par les conditions. Ils s'engageoient réciproquement par serment à se secourir l'un l'autre toutes les fois qu'ils en seroient requis. Andronic devoit aider Saladin à la conquête de la Palestine. Le sultan devoit demeurer maître de Jérusalem et de la côte maritime jusqu'à Ascalon, mais à condition de tenir ce pays en fief de l'empire. Saladin, de son côté, devoit seconder Andronic, pour s'emparer d'Icone et de la Cilicie jusqu'à Antioche. La mort d'Andronic prévint l'exécution d'un si infâme traité. *Chron. de Reichersp.*

David, gouverneur de Thessalonique, n'avoit osé revenir à Constantinople. L'empereur fit mettre aux fers tous ses parens. D'ailleurs il affecta d'être fort tranquille sur les progrès des Siciliens. C'étoit, disoit-il, une troupe de frelons qui venoient bourdonner autour de Constantinople, et qu'une poignée de poussière dissiperoit sans peine. Il fit cependant quelques réparations aux murailles. On abattit les édifices qui joignoient les murs et qui pouvoient faciliter l'escalade. On mit à flot cent vaisseaux de guerre pour faire face à la flotte sicilienne, et porter des secours où il en seroit besoin. Après ces préparatifs, Andronic se renferma dans son palais et dans ses plaisirs. *Nicet. l. 2, c. 2.*

Nicet, l. 2, c. 7, 8.

Cette inaction du prince souleva tout le peuple. On murmuroit hautement de ce qu'au milieu du danger public il s'endormoit dans les bras de la volupté : puisqu'il sacrifioit le salut de son peuple à ses infâmes plaisirs, il falloit, disoit-on, chercher un autre défenseur. Ces cris furent portés à ses oreilles par ses ministres, qui, l'ayant flatté pendant tout son règne, précipitèrent sa perte par une dernière flatterie. Ils lui persuadèrent *que ces clameurs n'étoient excitées que par les parens de ceux qu'il tenoit en prison ; que sa trop grande clémence encourageoit les séditieux ; qu'au lieu de garder dans les fers ceux qui avoient mérité son indignation, il falloit en faire des exemples capables d'intimider leurs semblables, et ne pas même épargner leurs parens ; qu'en vain trancheroit-on quelques têtes de l'hydre, si on ne les abattoit toutes d'un seul coup.* Sur cet avis il assemble son conseil, et déclare *qu'il y a plus d'ennemis au-dedans qu'au-dehors ; que ce sont les malintentionnés qui ont appelé les Siciliens, et qui sont prêts à leur livrer le prince et la patrie* : mais, ajouta-t-il, *Andronic, dont ils insultent la vieillesse, a encore assez de force pour les écraser ; et s'il faut que je périsse, ils périront avant moi ;* et abusant à son ordinaire d'un passage de saint Paul : *Comme je ne puis faire*, dit-il, *le bien que je veux, je ferai, puisqu'ils m'y contraignent, le mal que je ne veux pas.* Lorsqu'il eut prononcé ces mots d'un ton terrible, tous s'écrièrent qu'il falloit sans miséricorde ôter la vie à tous ceux qui étoient détenus dans les prisons, y joindre les exilés dont on pourroit se saisir, et ceux auxquels on avoit fait crever les yeux ; étendre cette juste sévérité sur leurs amis, sur leurs parens, et porter en forme légale une sentence de mort qui les enveloppât tous. La sentence fut dressée sur-le-champ par Hagiochristophorite, qui la dicta d'une voix triomphante au greffier criminel ; elle étoit en forme d'édit, et commençoit en

ces termes : « Poussés par l'inspiration divine, sans y « être en aucune sorte excités par notre puissant et saint « empereur, nous déclarons et prononçons qu'il est en « général de l'intérêt de l'état, et en particulier de celui « d'Andronic, le sauveur de l'empire, de ne laisser vivre « aucun de ceux qui sont détenus dans les prisons ou « condamnés à l'exil pour leur félonie, ou déjà punis « de leurs crimes par la perte de leurs yeux; non plus « que ceux qui sont liés avec eux par le sang, l'affinité « ou l'amitié. Ce sera l'unique moyen de procurer la « sûreté au prince, toujours partagé entre les soins « qu'exigent les affaires publiques, et les dangers per- « pétuels qui menacent sa vie si précieuse à l'état. Ce « sera en même temps ôter à nos ennemis du dehors la « funeste correspondance de ces traîtres, qui les appel- « lent à notre destruction et les instruisent des moyens « de nous nuire. L'expérience nous a fait connoître que « ni la prison, ni l'exil, ni la peine de l'aveuglement, « ne suffisent pour corriger leur malice, et que leur « fureur est irrémédiable. » Ce préambule sanguinaire étoit suivi d'une liste de ceux qu'on devoit faire mourir, et le supplice de chacun étoit spécifié. Il n'en étoit aucun que ne méritassent à bien plus juste titre les cruels auteurs de cet édit, qui osoient attribuer à Dieu même leur scélératesse. L'édit fut approuvé et signé de tous, excepté de Manuel, fils aîné d'Andronic. Ce prince, plus humain que son père et que ses indignes conseillers, protesta qu'il ne donneroit jamais de consentement à une proscription cruelle, qui s'annonçoit elle-même comme n'étant point émanée de l'autorité impériale, et qui alloit inonder de sang la ville et les provinces. Cette sage remontrance acheva d'indisposer Andronic contre ce fils généreux. Cependant il resserra l'édit, pour attendre sans doute l'occasion de le publier. Mais il n'en eut pas le temps; et, dans la funeste catastrophe qui termina sa vie, comme le peuple lui re-

prochoit, entre autres horreurs, cet édit meurtrier; il prétendit prouver, par les termes de l'édit même, que c'étoit uniquement l'ouvrage de ses conseillers, et qu'il n'y avoit eu d'autre part que de le supprimer.

*Nicet. l. 2, c. 9. Chr. Reich.*

La conscience d'Andronic lui disoit assez que la patience de ses sujets devoit être lasse, et qu'il approchoit de sa ruine. Dans cette inquiétude il résolut de consulter le sort, et chargea de cette commission délicate son favori Hagiochristophorite. L'imposteur Seth, qui avoit été aveuglé par ordre de Manuel, vivoit encore; et son châtiment n'avoit fait qu'accroître sa réputation. Ce fut à lui que le favori s'adressa. Seth répondit que le successeur d'Andronic seroit Isaac; il ajouta même, si tout ce récit n'est pas un conte fait après coup, que la révolution éclateroit avant le milieu de septembre. Le soupçon d'Andronic tomba d'abord sur Isaac, qui régnoit en Cypre. Mais il fit réflexion que le mois de septembre étant déjà commencé, le temps qui restoit ne suffisoit pas pour un si long voyage. Jean de Tyras, qui étoit du conseil d'Andronic, et un des plus ardens à lui complaire, le fit souvenir d'Isaac l'Ange, et lui conseilla de s'en défaire. Cet Isaac étoit fils d'Andronic l'Ange, qui, s'étant sauvé de Constantinople deux ans auparavant avec ses fils, s'étoit réfugié en Palestine dans la ville d'Accaron. Le père étoit mort peu après son arrivée. Deux de ses fils étoient venus se jeter aux pieds de l'empereur, qui leur avoit fait crever les yeux sur-le-champ. Deux autres s'étoient sauvés auprès de Saladin; et, après y être demeurés quelque temps, l'un des deux, nommé Isaac, par amour pour sa patrie, s'étoit hasardé à revenir à Constantinople. Il avoit été assez heureux pour obtenir son pardon. Andronic ne fit que rire de l'avis qu'on lui donnoit; il méprisoit cet Isaac comme un poltron et un imbécille, qui ne méritoit pas d'être soupçonné d'une action de vigueur.

*Nicet. l. 2,*

Cependant Hagiochristophorite, pour montrer qu'il

avoit plus de soin de la sûreté de son maître que son maître n'en avoit lui-même, résolut d'arrêter Isaac l'Ange, de le conduire en prison, et de le faire ensuite périr au gré d'Andronic. Le soir du 11 septembre il se transporte à la demeure d'Isaac, et lui ordonne de descendre et de le suivre. Comme Isaac, à qui la seule vue du ministre annonçoit la mort, ne se pressoit pas de se mettre entre ses mains, le scélérat commande à ses gens de l'aller prendre par les cheveux et de le traîner à la prison. Ils se mettoient en devoir d'obéir, lorsqu'Isaac, se voyant enveloppé, s'enflamme d'un généreux désespoir, saute à demi-nu sur un cheval, fond comme la foudre sur Hagiochristophorite qui fuyoit effrayé, l'atteint à la porte de sa maison, et lui fend la tête d'un coup de sabre. Il tombe ensuite sur sa troupe, qu'il met en fuite. Il court de là à Sainte-Sophie en criant le long des rues : *A moi, citoyens! j'ai tué le diable!* On crut qu'il avoit tué Andronic. Il entre dans l'église, et se place dans le lieu où les meurtriers avoient coutume de se tenir pour demander grâce à ceux qui entroient et qui sortoient. A cette nouvelle, tout le peuple accourt pour voir ce qui en arriveroit. On ne doutoit pas qu'avant la fin de la nuit ce malheureux ne fût puni par les plus affreux supplices. Jean Ducas et son fils viennent se joindre à lui, tremblans pour eux-mêmes, non qu'ils eussent trempé dans ce meurtre, mais parce qu'ils s'étoient rendus caution de la fidélité d'Isaac pour obtenir son pardon. D'autres seigneurs, qui s'attendoient à éprouver bientôt eux-mêmes la cruauté du tyran, se rendent au même asile, suppliant le peuple, qui remplissoit déjà l'église, de ne pas les abandonner. Comme on ne voyoit dans cette foule ni courtisans ni gardes d'Andronic, chacun parloit en liberté, chacun maudissoit le tyran, et promettoit son secours contre toute violence. Isaac passe ainsi la nuit, ne songeant qu'à sauver sa vie, et croyant à tout moment entendre An-

*c.* 10, 11, 12, 13.
*Chr Reich.*
*Chron. Alberic.*
*Roger de Hov.*
*Chron. Sti. Anton.*
*Sanut. l.* 3, *part.* 11, *c.* 1.
*Du Cange, fam. p.* 215.

dronic ordonner de le mettre en pièces. Il fit apporter des flambeaux, fermer les portes de l'église, et obtint de la plus grande partie du peuple de passer toute la nuit avec lui.

Au point du jour toute la ville accourt à l'église. On prie Dieu à grands cris de sauver Isaac, de le mettre sur le trône, et de délivrer l'empire d'un tyran barbare altéré de sang. Heureusement Andronic étoit pour lors dans un palais au-delà du Bosphore, sur le bord de la Propontide. Ayant appris, pendant la nuit, le massacre d'Hagiochristophorite, il se contenta d'envoyer un édit pour exhorter le peuple à la tranquillité; il débutoit par ces mots : *Ce qui est fait est fait ; je pardonne au meurtrier.* Au matin les amis d'Andronic se jettent au travers de la foule du peuple, s'efforçant de la dissiper: Andronic lui-même se rendit à Constantinople ; ni leurs efforts, ni le retour du prince n'apaisèrent la sédition. On n'écoutoit rien : ceux qui s'avisoient de faire des remontrances couroient risque de la vie. Les séditieux s'animoient mutuellement; chacun étoit venu armé de ce qu'il avoit rencontré sous sa main. On repoussoit, on maltraitoit ceux qui ne paroissoient que spectateurs. On força les prisons; il en sortit des flots de misérables, la plupart exempts de tout crime, mais enfermés sur de faux soupçons d'Andronic ou par la malice de ses ministres. Entre eux se trouvoient des gens de la première distinction, qui donnèrent des chefs à la révolte; et ce fut ce qui la fortifia davantage. Elle prit alors un air militaire : parmi cette troupe confuse armée de bâtons, de fourches, et de toute sorte d'instrumens offensifs, on voyoit briller des épées, des boucliers, des cuirasses. Au milieu de ce tumulte il s'éleva des voix qui proclamèrent Isaac empereur ; elles furent répétées par un concert unanime; un des sacristains détacha de dessus l'autel la couronne d'or qui y étoit suspendue depuis le règne du grand Constantin, et la posa

sur la tête d'Isaac. Celui-ci se défendoit de la recevoir, n'étant pas encore trop assuré, et craignant d'irriter davantage Andronic. Jean Ducas, moins timide, qui se trouvoit à côté de lui, découvrant sa tête chauve, la présentoit à cet ornement dangereux. A cet vue tout le peuple s'écrie : *Point de tête pelée ! Dieu nous garde d'un vieil empereur ! Andronic nous en a dégoûtés pour jamais : vive l'empereur Isaac !* En ce moment un des chevaux d'Andronic qu'on transportoit d'au-delà du Bosphore, s'étant détaché des autres, et courant par les rues, fut arrêté par le peuple, et amené avec sa housse aux armes de l'empire. Isaac, étant sorti de l'église, monta dessus, escorté de tout le peuple, et même du patriarche Basile, qu'on avoit forcé malgré lui de consentir à la proclamation.

Andronic, arrivé au grand palais, est effrayé des cris confus qu'il entend de toutes parts. Sa première pensée est de combattre; il fait sonner l'appel des troupes qu'il avoit à Constantinople. Se voyant mal obéi, il prend son arc, monte au haut d'une tour, et tire des flèches sur le peuple. S'apercevant bientôt du peu d'effet d'une telle défense, il essaie de calmer par des paroles la fougue de la multitude ; il offre de renoncer à l'empire, et de mettre à sa place son fils Manuel, qu'il savoit être le moins odieux de ses deux fils. Il étoit trop tard; on ne lui répond que par des injures contre lui, et contre le prince, qu'on auroit accepté avec joie deux jours auparavant. Le peuple enfonce les portes; Andronic n'a que le temps de se dépouiller des marques de sa dignité, et de se jeter dans une barque avec sa femme et une fille de théâtre nommée Maraptique, qu'il aimoit éperdument. Il vogue vers le Pont-Euxin, à dessein de se sauver dans la Chersonèse taurique, persuadé qu'il n'y avoit point de salut pour lui dans aucune province de l'empire.

Isaac entre dans le palais : le peuple s'y jette en foule

avec lui, et criant toujours *vive l'empereur Isaac!* Il ne lui laisse que le diadème, et pille tout le reste. On force toutes les portes; on enlève l'or, l'argent, le cuivre monnoyé et non monnoyé; la vaisselle, les vases, les meubles précieux disparoissent en un moment; on n'épargne pas même la chapelle; et ce qu'on regretta davantage fut un coffret d'or qui contenoit, selon l'opinion fabuleuse, les lettres du Sauveur au roi d'Edesse. C'étoient, disoit-on, les dépouilles de la tyrannie. Chacun se charge; et ce qu'un seul ne peut emporter, plusieurs se joignent ensemble et l'enlèvent, n'oubliant jamais de saluer profondément le nouvel empereur, en passant sous ses yeux avec les meubles de l'empire. Isaac et ses amis, qui ne pouvoient empêcher ce respectueux pillage, se voyant entre les murailles toutes nues, passent au palais de Blaquernes. Peu de jours après, on reçut la nouvelle de la prise d'Andronic. Isaac avoit envoyé courir après lui, et le fugitif, faisant force de rames, étoit parvenu à Chélé, à l'entrée du Pont-Euxin. Les habitans, tremblans à sa vue, quoiqu'il n'eût plus rien de redoutable que la mémoire de sa férocité, qui respiroit encore dans ses regards, et n'osant l'arrêter, lui avoient donné un vaisseau pour gagner la Chersonèse. La tempête l'avoit repoussé plusieurs fois, et enfin fait échouer au rivage, comme si le Pont-Euxin, qui avoit souvent porté sur ses eaux les cadavres des innocens qu'il faisoit égorger, eût refusé de favoriser sa fuite. Il fut pris et enchaîné dans le vaisseau qui le poursuivoit. Il employa vainement tous les ressorts de son éloquence et les larmes de ses deux femmes pour attendrir les soldats qui le tenoient dans les fers; on le conduisit à Constantinople, et on l'enferma dans la tour d'Anémas, chargé d'un carcan et de deux chaînes pesantes qui lui serroient les mains et les pieds. On le présenta en cet état à Isaac, qui le fit exposer en public, où il essuya toute la rage d'un peuple trop long-

temps en proie à sa tyrannie. On lui meurtrit les joues à coups de poings, ou lui arracha la barbe, on lui fit sauter les dents hors de la bouche. Les femmes surtout dont il avoit fait mourir ou aveugler les maris signaloient leur vengeance. Enfin on lui coupa la main droite, qu'on pendit à un gibet, et on le renferma dans la tour, où on le laissa deux jours sans nourriture. On l'en retira le troisième pour lui arracher un œil, et, l'ayant attaché sur un méchant chameau, on le promena par toute la ville dans l'équipage d'un vil esclave. Ce spectacle hideux, qui devoit toucher les âmes les moins sensibles, ne fit qu'enflammer la fureur. Libres de lui faire tous les maux dont ils purent s'aviser, il n'y eut sorte d'outrages et d'infâmes traitemens qu'ils ne lui fissent souffrir. Chacun cherchoit à se distinguer par quelque trait d'inhumanité. Une femme publique lui jeta sur la face une chaudière d'eau bouillante. On le conduisit dans cet affreux triomphe au Cirque, où il fut pendu par les pieds. Au milieu de ces horreurs, Andronic ne perdit point courage. Dévorant ses malheurs sans laisser échapper aucune injure, aucune plainte, il se contentoit de répéter de temps en temps : *Seigneur ayez pitié de moi : pourquoi froissez-vous encore un roseau déjà brisé ?* Pendant qu'il étoit suspendu, on continua de le tourmenter sans pitié et sans pudeur. Enfin un misérable lui plongea dans la gorge une longue épée qu'il lui enfonça jusqu'au fond des entrailles. Il expira en portant à sa bouche l'extrémité de son bras, dont la plaie étoit encore toute saignante; et la rage du peuple étoit si impitoyable, que, se montrant les uns aux autres ce dernier mouvement d'Andronic, ils disoient que, ne pouvant plus s'enivrer du sang de ses sujets, il suçoit le sien propre, comme l'unique breuvage qui pût lui plaire. Ainsi périt ce prince, dont la vie avoit été un tissu de crimes. Il n'avoit régné que deux ans, et son élévation ne fut qu'un songe

dont le réveil fut terrible. Aussitôt après sa mort on brisa ses statues, on jeta au feu tous ses portraits; il ne resta de lui que la mémoire de ses méchancetés. Quelques jours après on le détacha du gibet, et on jeta son cadavre dans un souterrain du Cirque, où l'on jetoit les corps des bêtes tuées dans les spectacles. Au bout de quelque temps, des citoyens charitables le tirèrent de ce lieu d'horreur, et le déposèrent dans un caveau à côté d'un monastère. Isaac ne permit pas de l'enterrer dans l'église des Quarante-Martyrs qu'Andronic avoit fait bâtir et richement orner pour lui servir de sépulture.

*Nicet. l.* 2, c. 3, 4, 5, 6, 23.

Comme il n'est point de bon prince dont la vertu ne soit mêlée de quelques défauts, il n'en est point de méchant qui n'ait quelque mérite : c'est la ressource des panégyristes. Entre les vices les plus noirs on vit luire dans Andronic quelques rayons de vertu. Il fut sobre; les historiens nous disent qu'un morceau de pain et un peu de vin, qu'il prenoit à la fin de la journée, faisoient toute sa nourriture. C'étoit à ce régime et à l'exercice continuel qu'il attribuoit la vigueur de sa santé, qui ne se démentit jamais. Au sortir d'une chasse, il dépeçoit de ses propres mains les cerfs et les sangliers, les faisoit rôtir lui-même, et en mangeoit avec les autres chasseurs. Il assistoit les indigens, et réprimoit l'injustice des hommes puissans. Gratuitement cruel, il ne touchoit pas aux biens de ceux dont il n'épargnoit pas la vie. Trop fier pour vendre les magistratures, il ne les donnoit qu'au mérite. Il gageoit largement les magistrats, leur défendant sous des peines très-sévères de rien prendre sur leurs inférieurs, et de recevoir même aucun présent. Ennemi déclaré des monopoleurs, les vivres se maintinrent à bas prix pendant son règne. Les oppresseurs ne trouvoient de ressource ni dans leurs richesses ni dans leur crédit. Théodore Dadibrène, un des satellites qui avoient étranglé l'empereur Alexis,

croyant avoir acheté par ce crime la liberté d'en commettre d'autres, alla un jour avec toute sa maison et ses équipages loger chez un paysan, où il vécut à discrétion sans rien payer, et ruina ce pauvre homme en une seule nuit. Sur la plainte du paysan, qui s'adressa à l'empereur, Dadibrène fut roué de coups de bâton, et obligé de rendre beaucoup plus qu'il n'avoit pris. Il abolit dans l'empire une coutume barbare que l'avarice avoit maintenue, malgré les défenses réitérées des empereurs précédens, et qui s'est conservée sur d'autres rivages en dépit de l'humanité : c'est de piller ceux qui ont fait naufrage, et d'enlever à ces infortunés ce que leur a laissé la tempête. Il ordonna que les seigneurs dans le domaine desquels s'exerceroit cette détestable piraterie seroient pendus au mât du vaisseau échoué, ou aux branches de l'arbre le plus haut du rivage, pour avertir les navigateurs, disoit-il, qu'ils n'avoient plus rien à craindre des habitans des côtes, comme Dieu annonce à la terre par l'arc-en-ciel qu'elle n'a plus à redouter un nouveau déluge. Cette défense, appuyée du caractère d'Andronic, qui ne manquoit jamais de parole quand il menaçoit de punir, fut mieux observée que celle de ses prédécesseurs, que la faveur désarmoit toujours. Il ne souffroit pas les disputes sur les matières de religion. Un jour qu'il étoit campé au bord du Rhyndacus, ayant entendu dans une tente prochaine deux évêques qui disputoient sur un passage de l'Evangile, il les menaça de les faire jeter dans le fleuve, s'ils ne mettoient fin à leur contestation. Il estimoit cependant les théologiens, les savans, les jurisconsultes ; il les combloit d'honneurs, leur donnoit des pensions, et les faisoit asseoir à côté de son trône. Il se fit ériger plusieurs statues ; mais, par une bizarrerie difficile à expliquer, il s'en fit dresser une qui sembloit être un emblème de son usurpation : il étoit représenté sous la forme d'un faucheur mal vêtu, tenant en main une

grande faux tranchante, et serrant entre ses bras un jeune enfant fort beau, qu'il sembloit étouffer. Un autre travers de ce prince étoit de se comparer avec David, et de se donner l'avantage : *Persécuté comme lui*, disoit-il, *exilé par un prince injuste, j'ai encore goûté moins de repos ; et ce n'est pas seulement dans la Palestine et dans le pays d'Amalec, mais jusqu'aux extrémités de l'Asie que j'ai porté le nom de Dieu et la connoissance de la vraie religion.* C'étoit sans doute un singulier apôtre qu'un libertin scélérat tel qu'Andronic. En réunissant tout ce qu'il eut de qualités estimables, à peine trouveroit-on de quoi racheter la moindre partie de ses crimes. Vingt ans après sa mort, sa veuve Agnès, que les Grecs nommoient Anne, âgée pour lors de trente-trois ans, épousa Théodore Branas, dont nous parlerons dans la suite de cette histoire.

# LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

## ISAAC L'ANGE, SECOND DU NOM D'ISAAC.

Il n'étoit pas difficile de se faire aimer après Andronic. Ce fut la haine de tout l'empire contre ce tyran qui porta Isaac sur le trône; mais il n'y porta lui-même aucun mérite. Jamais race de souverains ne fut plus stérile en toute espèce de vertu que la famille impériale des Anges. Elle sortoit d'une source nouvelle et de peu de valeur, et ne devoit sa fortune qu'à une intrigue de galanterie. Constantin l'Ange, né à Philadelphie, est le premier dont parle l'histoire. Il ne se fit connoître que par sa bonne mine, qualité qui n'en est une que lorsqu'elle sert de parure à d'autres plus vraies et plus solides. Il fut heureux de trouver dans une des filles d'Alexis une princesse qui ne consulta que ses yeux pour le choix d'un mari, et dans Alexis un père indulgent pour sa fille jusqu'à la foiblesse. Cette alliance éleva cette famille sur les degrés du trône, mais n'y fit passer aucun courage. Constantin ne commanda que pour se faire battre. Son fils Andronic fut chargé de deux expéditions, dont tout le succès se borna à sauver sa personne après sa défaite. Isaac, fils d'Andronic, ne devint empereur que pour montrer qu'il ne méritoit pas de l'être. Plusieurs auteurs latins et françois le nomment *Sursac* ou *Tursac*, par altération de deux mots grecs qui signifient *sire Isaac*. An. 1185. *Theodorus Dousa in not. ad Georg. Acropolit.*

Ce prince commençoit son règne dans l'âge le plus favorable, où l'âme, déjà nourrie de réflexions, lors- *Nicet. in Isaaco, l. 3, c. 5, et seqq.*

qu'on est capable d'en faire, trouve dans les forces du corps de quoi seconder ses desseins. Il étoit dans sa trentième année. Il avoit le teint haut en couleur, les cheveux roux, la taille médiocre, une complexion saine et robuste, mais son esprit étoit de la dernière foiblesse. Il ne prit de la souveraineté que ce que les âmes élevées en méprisent comme l'écume et la fumée de la grandeur, et dont elles retranchent tout ce que la bienséance ne les force pas de souffrir. Le luxe de la table, des habits, des équipages, les parfums, les concerts, les adorations des courtisans faisoient toutes ses délices. Il aimoit les bouffons, quoiqu'ils le missent souvent en colère en lui manquant de respect : les portes du palais leur étoient toujours ouvertes, et avec eux entroient l'impiété et la débauche. On le voyoit rarement à la ville ; il passoit la plus grande partie de son temps dans les îles charmantes de la Propontide, où il fit bâtir de magnifiques palais. Prodigue en dépenses frivoles, il faisoit gloire de combler la mer en certains endroits et d'y créer de nouvelles îles. Ennuyé du loisir inconnu aux princes qui gouvernent leurs états sans se laisser gouverner eux-mêmes, il s'occupoit de bâtimens. Il détruisoit les maisons des particuliers, les palais, les églises, pour faire construire d'autres palais, d'autres églises, où il faisoit transporter les marbres, les statues, les tableaux qui ornoient les autres édifices. Il enlevoit sans scrupule les vases sacrés pour les employer à des usages profanes. Il altéra les monnoies, augmenta les impôts, vendit les magistratures, et mit les magistrats, par la soustraction de leurs gages, dans la nécessité de vivre aux dépens des peuples. Toujours en contradiction avec lui-même, impie et dévot, dur et compatissant, ravisseur et charitable, il n'avoit point de caractère. Affectant la plus tendre dévotion envers la mère de Dieu, il ornoit ses images des dépouilles des autres saints. Multipliant par ses exactions le nombre des pauvres, il bâtis-

soit des hôpitaux. Libertin le reste de l'année, mais chrétien dans la Semaine sainte, il distribuoit alors des aumônes aux veuves, il dotoit de pauvres filles. Quelquefois, par un retour d'humanité, il remettoit à des villes entières les taxes dont il les avoit écrasées. Bienfaisant aux dépens de ses peuples, il se croyoit généreux lorsqu'il répandoit d'une main ce qu'il ravissoit de l'autre. Il s'irritoit, il s'apaisoit sans raison. En un mot, il étoit assez inégal dans sa conduite pour ne voir en lui-même que des vertus, et ne laisser voir à ses sujets que des vices.

Théodore Castamonite, son oncle maternel, régissoit l'empire sous son nom. C'étoit un prétendu philosophe, très-habile surtout dans la science des impôts : aussi fut-il revêtu de la charge de surintendant des finances. Il gouvernoit l'empereur à son gré, et Isaac adoptoit sans examen toutes ses idées. Comme il étoit rongé de goutte, il se faisoit tous les jours porter dans le cabinet de l'empereur; et là, sans sortir de sa litière, après avoir trafiqué avec Isaac de ses nouveaux projets, où il y avoit toujours quelque chose à gagner pour le prince, beaucoup pour lui, et rien pour l'état, il retournoit chez lui, escorté d'une troupe de courtisans qui faisoient mine de le plaindre, et ne plaignoient que leur infortune. Quoiqu'il fût dans les ordres sacrés, l'empereur lui fit prendre la robe de pourpre; c'étoit l'habit impérial : il signoit les édits et les lettres du prince avec le cinabre, comme l'empereur. L'avarice lui avoit ôté tout sentiment d'humanité; la maladie lui ôta la raison même. Un jour de cérémonie, comme il passoit dans sa litière au milieu de la place publique, quelques flatteurs l'ayant salué du nom de maître et de souverain, quoiqu'il pût impunément accepter tous ces titres, il en fut cependant si frappé, qu'il tomba en épilepsie. Les courtisans s'empressoient à le secourir; c'étoit à qui signaleroit son zèle par les ménagemens les plus ser-

viles, tandis que le peuple rioit derrière eux, et se moquoit également du maître et des esclaves. Il revint de cet accès, mais toujours en délire; et ce ne fut pas pour long-temps. Il retomba peu de jours après, et expira sans être regretté de ceux-mêmes qui lui avoient fait la cour avec le plus de bassesse. Il fut remplacé par un jeune homme sans talens et sans expérience, qui mourut au bout de peu de jours. Le choix d'Isaac descendoit toujours. Le successeur de celui-ci fut un enfant qui sortoit du collége, et dont l'empereur voulut cependant prendre des leçons. On le comparoit à ce petit poisson qui conduit, dit-on, le crocodile. Il acquit auprès d'Isaac encore plus d'autorité que n'en avoit eu Castamonite. Adroit à cacher son ignorance sous un air de réflexion profonde, il disposoit souverainement des affaires de la guerre, qu'il n'avoit jamais vue, du choix des généraux, de la marche des armées, des entreprises, de l'ordre et de la discipline des troupes. Il suppléoit aux connoissances qui lui manquoient par des plaisanteries et des bons mots, dont il amusoit le prince aussi ignorant que lui. Il s'étoit tellement rendu maître de toutes les entrées, que personne n'approchoit de l'empereur sans son agrément, et il ne le donnoit qu'à ses créatures. Cet écolier se soutint dans le ministère par sa fidélité à remettre à l'empereur tout ce qu'il avoit l'industrie d'attirer à lui; car Isaac, né pour être le subalterne de quelque ministre, plutôt que pour éclairer la conduite des ministres mêmes, étoit avide des plus minces présens; il avoit toujours les mains ouvertes pour recevoir non-seulement l'or, l'argent, les bijoux précieux, mais jusqu'au gibier et aux fruits.

*Nicet. in Isaaco, l.* 1, *c.* 1.

Les premiers jours d'un nouveau règne en sont ordinairement les plus beaux. Isaac s'annonça d'abord par des actes de piété et de justice. Après avoir rendu grâces à Dieu qui le plaçoit sur le trône pour le soulagement de l'empire, il songea à remplir cette glorieuse voca-

tion. Il distribua des aumônes, rappela les exilés, ouvrit les prisons à ceux que d'injustes soupçons y avoient condamnés, leur fit rendre ceux de leurs biens qui existoient encore, et les dédommagea des autres aux dépens de son trésor. Les deux fils d'Andronic furent seuls exceptés de cette grâce générale. Jean ne la méritoit pas; il ressembloit trop à son père, qui, pour cette raison, l'avoit préféré à son aîné. On lui creva les yeux, et il mourut dans de grandes douleurs. Mais son frère Manuel fut traité avec la même rigueur, et ce fut une injustice. Ce prince aimable n'avoit d'autre crime que d'être fils d'Andronic; encore l'avoit-il réparé par son courage à se refuser plusieurs fois à l'exécution des ordres injustes de son père. Il fut immolé à des défiances politiques.

La révolution avoit été trop rapide pour laisser aux Siciliens le temps d'en profiter. Ils étoient toujours campés à Mosynople, dont ils ravageoient les environs, et leur flotte étoit à l'ancre au bord des îles les plus voisines de Constantinople. Isaac, au lieu de leur faire des propositions de paix, leur écrivit des lettres pleines de faste et d'arrogance, les menaçant de les passer tous au fil de l'épée, s'ils ne retournoient promptement d'où ils étoient venus. Alduin, général de l'armée de terre, aussi indigné de ce procédé qu'il étoit enflé de ses succès, lui répondit sur un ton encore plus insultant, le traitant d'imbécille, nourri à l'ombre, qui n'avoit jamais endossé la cuirasse, ni entendu le son de la trompette guerrière. Il lui conseilloit de quitter le trône où il avoit été jeté par le hasard, comme le vent y jette la poussière; de mettre la couronne en réserve pour le roi de Sicile son maître, à qui elle alloit bientôt appartenir, et de songer, dès ce moment, à lui demander grâce de la vie. Ces insultes, indécentes de part et d'autre, joignirent une aigreur mortelle à l'animosité naturelle dans la guerre. L'empereur assembla tout ce qu'il avoit

*Nicet. l. 1, c. 1, 2.*

de troupes. Il arrivoit en foule des soldats de toutes les provinces. Isaac avoit délivré l'empire d'un tyran ; on s'empressoit de participer à sa gloire en combattant les ennemis. L'empereur augmenta encore cette ardeur par ses libéralités. Il donna de l'argent et des armes aux nouveaux soldats, qu'il fit partir pour aller joindre l'armée ; il inspira aux anciens plus de courage qu'ils n'en avoient montré jusqu'alors, en leur envoyant la paie qui leur étoit due, et dont la somme montoit à quatre mille livres d'or.

*Nicet. l. 1, c. 2.*
*Joann. de Ceccano chr.*
*Chr. fossæ novæ.*
*Pagi ad Baron.*

Persuadé que le partage du commandement entre plusieurs généraux ne peut que nuire au bien des affaires, il rappela tous les autres, et ne laissa à la tête de l'armée qu'Alexis Branas, dans lequel il avoit le plus de confiance. Branas, ayant remarqué la sécurité des ennemis qui se dispersoient dans les campagnes pour courir au pillage, fit descendre ses soldats dans la plaine. Ils n'étoient pas encore revenus entièrement de leur crainte ; de petits avantages qu'il sut leur ménager les rassurèrent, et leur inspirèrent peu à peu tant de hardiesse, qu'ayant défait un parti sicilien, ils le poursuivirent jusque sous les murs de Mosynople. L'armée sicilienne étant sortie au-devant d'eux, il y eut un grand combat où les Grecs furent vainqueurs. Animés par ce succès, ils attaquent la ville et mettent le feu aux portes. La terreur avoit passé du côté des Siciliens, qui, sans faire longue résistance, fuient par la porte opposée, et tâchent de regagner Amphipolis, où ils avoient un autre corps d'armée. Les Grecs les chassent devant eux, et en font un grand carnage. Arrivés au bord du Strymon, ils y trouvent un détachement nombreux qui servoit de garde avancée. A leur aspect, le détachement rentre en désordre dans la ville, et y jette l'épouvante. Cependant les Siciliens, honteux de se laisser enfermer, étant presqu'en aussi grand nombre que les Grecs, sortent et se rangent en bataille dans la plaine de Démétrize. Le nouveau cou-

rage des Grecs avoit fait perdre aux Siciliens leur ancienne confiance, et, au lieu de sonner la charge, ils envoient faire des propositions de paix. Branas les écoute, et paroît y consentir : mais, tandis que les députés font leur rapport, et que les généraux tiennent conseil, il marche et fond sur eux. Les Siciliens, pris au dépourvu, se défendent quelque temps; ils sont enfin renversés et prennent la fuite. Les uns sont tués, les autres précipités dans le fleuve. C'étoit le soir du 7 novembre. Les deux chefs, Alduin, et Richard de Cerra, beau-frère de Tancrède, sont faits prisonniers. Les fuyards se sauvent à Thessalonique; une partie se jettent dans les vaisseaux qu'ils trouvent au port, lèvent les ancres, et prennent le large, quoique la mer soit orageuse. Mais, en fuyant l'épée des ennemis, ils périssent par la tempête. L'autre partie, dispersée autour de la ville, dont les Grecs se rendirent maîtres sur-le-champ, fut poursuivie de toutes parts et massacrée. Les plus acharnés contre eux étoient les Alains auxiliaires, dont ils avoient tué le chef et plusieurs prêtres, lorsqu'ils s'étoient emparés de Thessalonique. Alexis Comnène, auteur de la guerre, qui se croyoit déjà empereur, fut pris et aveuglé. Les débris de l'armée sicilienne se réfugièrent à Duras, que le roi de Sicile désiroit de conserver. Mais, ne pouvant fournir aux dépenses nécessaires, il l'abandonna. Les historiens occidentaux accusent Branas d'une noire perfidie; ils disent qu'il fut le premier à leur proposer la paix, promettant aux Siciliens de les laisser retourner librement dans leur patrie : que les Siciliens, se voyant affoiblis par la perte qu'ils venoient de faire, acceptèrent la proposition, et promirent, de leur côté, de se retirer des terres de l'empire sans y faire aucun dommmage; mais que, le traité étant conclu et signé de part et d'autre, Branas tomba sur eux et les défit. Ils ajoutent que l'empereur fut si mécontent de cette infidélité, qu'à l'exception d'Alduin, il ne voulut pas retenir les prisonniers

faits dans cette dernière rencontre, et qu'ayant fait à Branas de vifs reproches, il le menaça de faire retomber sur lui le déshonneur dont il flétrissoit les armes de l'empire. Ce récit paroît confirmé par la révolte de Branas, dont nous parlerons dans la suite.

*Nicet. l.* 1, *c.* 3, 4.

La défaite de l'armée des Siciliens entraîna la perte de leur flotte, composée de plus de deux cents voiles. Ayant tenté une descente au bord du golfe d'Astaque, ils furent si maltraités par les troupes qui bordoient le rivage, qu'il leur fallut regagner le large. Quoique la flotte de l'empire fût plus foible de moitié, les Grecs, encouragés par le succès de leurs troupes de terre, ne demandoient qu'à combattre. Quantité d'habitans, ayant armé des barques, s'étoient joints à la flotte, et brûloient de la même ardeur. L'empereur, considérant la supériorité des ennemis, ne voulut pas courir ce hasard, et retint ses vaisseaux dans ses ports. Les Siciliens, qui s'étoient arrêtés dix-sept jours dans les îles de la Propontide, ne recevant aucune nouvelle de leur armée de terre, et jugeant par là du mauvais succès, prirent le parti du retour. Après avoir mis le feu dans l'île de Calonyme et sur les côtes de l'Hellespont, ils firent route vers la Sicile. Plusieurs de leurs bâtimens furent brisés ou engloutis par les tempêtes; la faim et les maladies firent périr presque tout le reste. Ils perdirent dans cette expédition plus de quatorze mille hommes, dont quatre mille restèrent prisonniers dans les cachots de Constantinople. Ils y furent traités avec inhumanité. L'empereur ne leur fournissoit pas même la nourriture; et ils seroient morts de faim, sans la charité de quelques particuliers, tels qu'il s'en trouve toujours dans les grandes villes. Le roi de Sicile, affligé du sort de ses malheureux sujets, écrivit à l'empereur *que c'étoit un procédé inouï chez des chrétiens que de faire ainsi périr des gens qui n'étoient coupables que d'avoir porté les armes sous les étendards de leur prince ; que,*

*si la victoire qu'il ne devoit qu'au secours du ciel le rendoit aussi cruel qu'une bête féroce, il auroit dû leur arracher la vie aussitôt qu'ils étoient tombés entre ses mains ; que c'eût été alors une hostilité barbare ; mais que de leur faire souffrir une longue mort par le froid et par la faim, c'étoit autant d'homicides.* Ces justes reproches ne firent nulle impression sur Isaac, qui se croyoit permis tout ce qu'il étoit en pouvoir de faire. Ces misérables périssoient l'un après l'autre, et demeuroient sans sépulture. Isaac étoit surtout irrité contre Alduin, dont il avoit été outrageusement insulté. Pour donner plus d'éclat à sa vengeance, il fit assembler toute sa cour, et s'étant paré des ornemens impériaux, assis sur un trône tout brillant d'or et de pierreries, il fit venir devant lui le général sicilien. Celui-ci comparut la tête nue, dans la contenance la plus humiliée, et le salua profondément avec la vénération la plus servile. Alors l'empereur jetant sur lui des regards de colère : *De quoi t'es-tu avisé, malheureux*, lui dit-il, *de violer si insolemment le respect que tu dois à un souverain, même étranger, même ennemi? Si un succès de quelques momens autorise une telle audace, juge des droits que me donne sur toi une victoire complète.* A ces mots Alduin, encore plus adroit courtisan que brave guerrier : « Grand empereur (répondit-il), j'avoue mon « crime ; je mérite la mort. Il n'appartient qu'à votre « majesté de ne pas se laisser enivrer des faveurs de la « fortune, parce que votre sagesse est au-dessus d'elle. « Je reconnois maintenant que c'est combattre le ciel « que de faire la guerre à votre majesté. Frappez une « tête coupable. Je ne regrette pas la vie. Tout mon « désespoir est d'avoir connu trop tard qu'Isaac est le « plus puissant, le plus sage et le plus invincible mo- « narque de l'univers. » Isaac étoit l'homme du monde le plus tendre à la flatterie ; plus elle étoit outrée, plus elle pénétroit dans son cœur, parce qu'elle approchoit

d'autant plus de la haute idée qu'il avoit de lui-même: Touché des paroles d'Alduin, il le fit reconduire en prison, et lui donna peu après la liberté. Il fit plus encore, la sensibilité qu'Alduin lui avoit inspirée s'étendit sur tout l'empire. Il déclara dans cette même assemblée que tant qu'il régneroit il ne feroit jamais perdre la vie, ni même les yeux ou quelque membre à aucun coupable, eût-il conjuré contre l'état ou contre le prince. Cette protestation inconsidérée lui attira les éloges les plus hyperboliques. On admiroit, on élevoit plus haut que David un prince si clément : il ne tint pas aux flatteurs de cour qu'on ne le mît au-dessus de Dieu même, qui fait quelquefois éclater ses vengeances. Mais Isaac ne sut que trop corriger l'excès de cette aveugle douceur. Il manqua bientôt de parole, et, après l'avoir comparé à David, on fut tenté de le mettre au rang d'Andronic.

*Nicet. l.* 1, c. 6.

Branas, effrayé des menaces de l'empereur, songeoit à se mettre à couvert. Il pensa que le plus sûr asile pour lui seroit le trône même. L'exemple d'Isaac Comnène, qui avec moins de courage s'étoit rendu maître de Cypre, lui faisoit espérer le succès, s'il étoit assez hardi pour entreprendre. Il étoit estimé des troupes, qu'il avoit su conduire à la victoire. Cependant il ne se fioit pas aux soldats grecs, qu'il savoit être attachés à l'empereur, et il n'osa leur découvrir son dessein. Mais il avoit eu dans son armée un grand corps d'Allemands auxiliaires, sur la valeur desquels il comptoit beaucoup. Ces étrangers s'embarrassoient peu de la personne de l'empereur; ils étoient très-disposés à servir celui dont ils recevroient une paie plus forte. Branas la leur promit. Avec leur secours et celui qu'il espéroit tirer de Constantinople, un grand nombre de mécontens ne manqueroient pas de se joindre à lui; il se crut assez fort pour opérer une révolution. Sur un projet si mal conçu, il se rend à l'église de Sainte-Sophie; là, élevant la voix au milieu du peuple : *Braves citoyens!* s'écrie-t-il, *sauvez-moi*

*la vie. Je viens de défendre la vôtre par trois victoires ; je viens de conserver la couronne à l'empereur. Je n'ai rien fait que par ses ordres. Il me veut punir de les avoir exécutés. Ce prince aussi ingrat qu'injuste veut venger sur ma tête le sang que j'ai fait verser aux Siciliens vos ennemis.* Ces paroles et d'autres semblables ne produisirent aucun mouvement. Aux cris de Branas on demeura dans un silence glacé, et le peuple manqua cette fois à un séditieux. Mais cette nouvelle alarma le timide empereur, qui devoit lui-même sa couronne à une pareille audace. Il se hâta d'envoyer à Branas le pardon et la promesse d'oublier son crime, et il lui tint parole. Branas, s'étant jeté aux pieds de l'empereur, fut reçu avec toutes les marques de la plus sincère bienveillance, et traité dans la suite comme le serviteur le plus fidèle. Mais, tandis que le prince ne gardoit aucun ressentiment, le coupable conservoit au fond de son cœur toute sa haine et son ambition.

Pendant que l'empire se défendoit contre les Siciliens, le sultan d'Icone ravageoit la Lydie. Ce prince, ayant appris la mort d'Andronic, crut trouver une occasion d'avancer ses conquêtes à la faveur du désordre qu'une si sanglante révolution devoit produire. Il étoit d'ailleurs instruit de l'irruption des Siciliens. Ainsi, sans perdre de temps, il envoya en Lydie un grand corps de cavalerie sous le commandement de Samès. Cet émir trouva sans défense la plaine de Cilbiane. Elle étoit entièrement dégarnie de troupes, les uns étant accourus à Constantinople pour faire leur cour au nouveau prince, les autres ayant été mandés pour la guerre de Sicile. Il pilla donc le pays sans ménagement, enleva quantité d'hommes et de femmes, emmena les bestiaux de toute espèce. Isaac ne trouva d'autre moyen d'arrêter ces ravages qu'en s'obligeant à payer au sultan un tribut annuel : ressource honteuse, mais que la foiblesse des empereurs ne rougissoit plus d'employer.

*Nicet. l.* 1, *c.* 4.

An. 1186. Nicet. l. 1, c. 5. Du Cange, fam. p. 222.

L'île de Cypre gémissoit sous la tyrannie d'Isaac Comnène. On lui offroit en vain de grandes sommes d'argent pour la retirer de ses mains. Ce cruel usurpateur n'écoutoit aucune proposition. Altéré de sang, il faisoit toute sa joie de verser celui de ses sujets, et imaginoit tous les jours de nouveaux supplices. L'empereur résolut d'employer la force pour lui arracher sa proie. Il mit en mer une flotte de soixante-dix vaisseaux. Mais il choisit mal les chefs de cette expédition. C'étoient Jean Contostéphane, cassé de vieillesse, et Alexis Vatace, jeune et vaillant, mais aveugle. Andronic lui avoit fait crever les yeux. Le passage fut heureux; mais, arrivés dans l'île, ils n'éprouvèrent que des malheurs. Le roi de Sicile, allié du tyran, avoit envoyé une flotte à son secours sous le commandement de Margarit, le plus grand homme de mer de ce temps-là. Les Grecs, à leur descente, furent battus par Isaac, tandis que Margarit s'emparoit de leurs vaisseaux. Les deux généraux furent pris et mis entre les mains du général sicilien, qui les fit conduire en Sicile. Isaac vainqueur enrôla dans ses troupes une partie des prisonniers, et fit périr les autres dans de cruels supplices. Entre eux se trouvoit Basile Rhintacène, guerrier vaillant et habile, qui avoit droit de s'attendre au traitement le plus favorable. Il avoit été gouverneur d'Isaac Comnène, et l'avoit instruit dans l'art militaire. Son élève ne lui témoigna sa reconnoissance qu'en lui faisant couper une jambe jusqu'au genou. Ce monstre laissa aller les matelots; mais presque tous périrent, soit dans les tempêtes, soit de faim et de misère.

Nicet. l. 1, c. 4, 5. Du Cange, fam. byz. p. 318, 319. Idem, ad Villehard. p. 303, 304.

L'avarice et l'imprudence de l'empereur suscitèrent bientôt une autre guerre qui fatigua long-temps les armes des Grecs, et détacha pour toujours de l'empire la grande province de Bulgarie, qui avoit coûté à Basile Bulgaroctone tant de travaux et de combats. Depuis ce vaillant prince, elle étoit gouvernée par des

ducs; et la révolte des Bulgares, du temps de Michel Paphlagonien, avoit été bientôt apaisée. Leur rébellion sous le règne d'Isaac eut des suites plus fâcheuses. Voici quelle en fut l'occasion. Isaac ayant perdu sa première femme, obtint de Béla, roi de Hongrie, sa fille Marguerite, qui n'avoit pas encore dix ans. Voulant épargner son trésor, il s'avisa de charger les provinces d'un nouvel impôt, pour fournir aux frais de ses noces, qu'il désiroit célébrer avec magnificence; et cette taxe fut exigée avec toute la dureté et l'insolence ordinaire aux commis de ces sortes de recouvremens. Les Bulgares et les Valaques réunis alors en une seule nation, ne purent souffrir cette vexation nouvelle. Déjà assez indociles par leur caractère, ils le devinrent bien davantage, lorsqu'ils se virent enlever leurs troupeaux et la dot de leurs filles, pour donner des fêtes à la fille du roi de Hongrie. La situation de leur pays leur donnoit l'espérance de se maintenir contre les forces de l'empire. On n'y pouvoit entrer que par les gorges du mont Hémus; et cette chaîne de montagnes étoit couverte de leurs châteaux bâtis sur des rochers escarpés. Malgré leur mécontentement, le souvenir de ce qu'ils avoient souffert sous Basile les auroit peut-être contenus, sans la hardiesse et la ruse de deux hommes capables d'opérer une grande révolution. Pierre et Assan frères, issus des anciens rois du pays, allèrent trouver l'empereur à Cypsèles en Thrace, où il prenoit le divertissement de la chasse, et lui demandèrent premièrement que les troupes bulgares au service de l'empire fussent enrôlées sur le même pied que les Grecs naturels, et qu'elles reçussent le même traitement; en second lieu, qu'on leur cédât un territoire de peu de valeur, situé sur le mont Hémus. On leur refusa l'un et l'autre, comme ils s'y étoient bien attendus: car leur intention n'étoit pas d'obtenir ce qu'ils demandoient, mais d'irriter leur nation par le refus, et de la porter

au soulèvement. Comme ils se retiroient en murmurant, Asan ayant laissé échapper une parole peu respectueuse pour l'empereur, Jean sébastocrator, oncle d'Isaac, lui fit donner un soufflet par un de ses gardes. Outrés d'un affront si sanglant, ils portent dans leur pays la colère dont ils sont embrasés. Mais ne trouvant pas encore dans leur nation assez d'ardeur pour la vengeance, ils s'avisent d'un artifice, grossier à la vérité, mais propre à mettre en mouvement des esprits simples et rustiques. Ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Démétrius, patron de Thessalonique, et particulièrement révéré dans la Macédoine et la Thrace, ils y rassemblent un grand nombre de misérables, qu'ils paient pour faire le personnage de démoniaques. Ces possédés contrefaits, les yeux égarés, les cheveux épars, crioient d'une voix affreuse *que le moment étoit venu de secouer le joug d'une domination tyrannique; que le martyr Démétrius avoit abandonné les Grecs; qu'il s'étoit retiré chez les Bulgares et les Valaques pour les seconder dans ce glorieux projet; qu'il falloit, sans perdre de temps, attaquer l'empire, faire la guerre à outrance, et massacrer sans pitié tous les Grecs qui tomberoient entre leurs mains.*

*Nicet. l.* 1, c. 5, 6.

La rage de ces forcenés se communiqua aux Bulgares et aux Valaques, et les premiers succès accréditèrent l'imposture. Ils coururent aux armes, et mirent à feu et à sang les environs du mont Hémus. Pierre prit la qualité de roi. Suivi d'un corps de troupes, il alla d'abord attaquer Peristhlava sur le mont Hémus. Trouvant trop de résistance, il descendit dans la Thrace, fit un horrible dégât, enleva les hommes et les troupeaux, et laissa de toutes parts des marques sanglantes de sa fureur. Isaac marcha en personne à la tête de ses troupes. A son approche, les barbares, encore mal assurés, regagnent leurs défilés. Il étoit difficile de les forcer dans ces retraites presque inaccessibles; mais, à la faveur d'un

brouillard épais qui les tint long-temps enveloppés, les Grecs tombèrent sur eux, y jetèrent l'épouvante, et les poursuivirent jusqu'au Danube. Pierre, Asan et leurs principaux partisans, passèrent le fleuve et allèrent se réfugier chez les Patzinaces leurs voisins. Basile, ayant reconquis la Bulgarie, avoit fait graver sur le marbre dans un monastère de Sosthène, au bord du Bosphore, un conseil à ses successeurs : *Si jamais les Bulgares,* disoit-il, *se révoltent de nouveau, il faudra, à mon exemple, traverser toute la Bulgarie, et n'y laisser aucune place, aucune forteresse sans garnison ; c'est l'unique moyen de tenir en bride cette nation remuante et indocile.* Isaac n'avoit pas assez de constance pour suivre cet avis. Dès qu'il vit les barbares hors du premier poste, où il les avoit attaqués, il se contenta de brûler leurs magasins; il se laissa tromper par leurs feintes protestations d'obéissance, et ne songea plus qu'à retourner à Constantinople.

Il n'y fut pas long-temps sans apprendre qu'Asan étoit rentré en Bulgarie, suivi d'un grand corps de Patzinaces, et que toute la nation avoit repris les armes. Il fit partir aussitôt Jean sébastocrator, son oncle, qui, ayant attiré les ennemis dans les plaines de Thrace, remporta sur eux de grands avantages. Il étoit dangereux de trop bien servir ce foible empereur. Les succès de son oncle lui donnèrent de la jalousie; il craignoit que Jean ne fût tenté de prendre la couronne qu'il savoit défendre. Il le rappela, et mit à sa place Jean Cantacuzène, qui avoit épousé Irène, sœur d'Isaac. Le nouveau général, décoré du titre de César, étoit brave et instruit dans la science de la guerre, mais vain et présomptueux; ce qui rendoit sa valeur souvent malheureuse. C'étoit un de ceux qui avoient éprouvé la cruauté d'Andronic par la perte de la vue. On sera sans doute étonné de voir souvent dans ces temps-là de ces sortes d'aveugles à la tête des armées, et chargés des expéditions AN. 1187.

les plus difficiles. C'est qu'entre les diverses manières mises en œuvre pour ôter la vue, la plus douce étoit de présenter aux yeux une lame de fer rouge, dont l'ardeur devoit brûler les membranes et dessécher les humeurs des yeux. Mais le plus ou le moins d'effet de cette opération barbare dépendoit beaucoup du plus ou du moins d'humanité dans les exécuteurs; en sorte que plusieurs de ceux qui avoient éprouvé ce supplice conservoient encore quelque usage de leur vue. D'ailleurs, dans le déclin de l'empire, la coutume s'étoit sans doute introduite de séparer le nom d'avec la réalité; et dans la guerre, ainsi que dans les emplois les plus importans, le chef, qui doit être l'œil de toute la gestion, étoit censé assez clairvoyant, s'il voyoit par les yeux de ses subalternes: procédé vraiment aveugle, qui met la statue à la place de l'homme, et qui la laisse mouvoir par les passions et les intérêts de ceux qui restent cachés derrière elle. Cantacuzène, apprenant que les barbares se tenoient sur le haut des montagnes, ne douta point que ce ne fût un effet de leur crainte; et, s'étant campé dans la plaine, il ne crut nullement nécessaire de se retrancher, de poster des gardes avancées, ni de prendre aucune précaution pour sa sûreté. Cette confiance téméraire eut les suites qu'elle devoit avoir. Les barbares, étant descendus pendant la nuit, pénètrent dans le camp, égorgent les soldats endormis, massacrent ou font prisonniers ceux qui fuient sans avoir le temps de prendre leurs armes. Le César, éveillé par les fuyards qui se réfugioient dans sa tente, se lève en les accablant d'injures, les traitant de poltrons, de traîtres; il va, dit-il, leur montrer ce qu'il faut faire dans une attaque soudaine. Il monte sur un cheval arabe, saisit sa lance et son bouclier, et court aux ennemis en criant : *Sauvez-moi !* Mais, ne voyant pas où il étoit, et ne sachant où il alloit, il est entraîné par la foule des fuyards, et fuit lui-même à toute bride. Les Bulgares pillent le camp;

tous les drapeaux des Grecs tombent dans leurs mains. Pierre et Asan s'emparent de la dépouille du César; et, s'étant revêtus de ses habits de pourpre, ils se montrent ainsi à leurs troupes, qui les félicitent par de grandes acclamations. N'ayant plus rien à craindre des Grecs, ils campent au milieu de la plaine et se retranchent.

L'empereur rappela Cantacuzène ; et ne connoissant point de meilleur général que Branas, quoique sa conduite passée dût le rendre très-suspect, toutefois, trompé par les apparences de son repentir, et par le zèle qu'il affectoit de réparer sa faute, il lui confia le commandement de l'armée. Branas se conduisit en grand capitaine. Toujours sur ses gardes, n'abandonnant rien à la fortune, choisissant des campemens sûrs, et se retranchant avec soin, marchant en ordre de bataille autant que le terrain pouvoit le permettre, il sut conserver ses troupes sans aucun échec, et, sans hasarder de bataille, détruire peu à peu l'armée ennemie par de petits combats, qui se terminoient toujours à son avantage. Enfin, ayant repoussé l'ennemi de poste en poste jusqu'au-delà du mont Hémus, il crut avoir trouvé le moment favorable pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis longtemps. Les soldats, dont il ménageoit le sang, étoient prêts à le répandre pour son service. Il assembla ses officiers, dont la plupart étoient ses parens, et leur ayant exposé l'incapacité du prince, il les consulta sur les moyens de rendre à l'empire son ancienne splendeur. *Pour moi*, leur dit-il, *je n'en connois point d'autre que de mettre la couronne impériale sur la tête d'un homme capable de se faire respecter des sujets et redouter des ennemis. Choisissez-vous un maître de ce caractère ; je serai le premier à lui jurer fidélité.* Il étoit bien assuré de leur suffrage. Tous le prient de se charger lui-même du gouvernement. Il y consentit sans peine ; et, les ayant exhortés à disposer leurs soldats à ce changement, il prit la route d'Andrinople sa patrie.

Là, tous les esprits étant préparés, l'armée entière, par une acclamation unanime, le nomma empereur.

On marche à Constantinople. Branas établit son camp à peu de distance de la ville, et sur le soir, suivi de ses troupes, il s'avance assez près pour se faire entendre. Alors adressant la parole aux soldats et aux habitans, qui le regardoient du haut des murs : *Citoyens*, s'écria-t-il, *je vous apporte la victoire, la paix et l'abondance. Voilà les biens que vous allez recevoir, si vous m'ouvrez vos portes; mais si vous m'obligez de les forcer, attendez-vous à voir entrer avec moi tous les maux de la guerre.* Ayant dit ces paroles, il se retira dans son camp. Le lendemain, au lever du soleil; il s'approche à la tête de son armée rangée en bataille. L'empereur, après avoir posté sur les murs et derrière les portes une partie de ses troupes, fait sortir l'autre avec ordre d'aller combattre l'ennemi au-delà du fossé, et si elle se voit pressée, de se retirer à l'abri des tours et des remparts de la ville. On passa la matinée à tirer de part et d'autre, sans en venir aux mains. Sur le midi, la cavalerie de Branas chargea les Impériaux, qui, ne pouvant lui résister, repassent le fossé, et se retirent au pied des murs sous la protection des machines et des archers qui bordoient la muraille. Branas, sans pousser plus loin ce premier succès, retourne dans son camp. Ce qui lui donnoit le plus d'avantage sur les Impériaux, c'étoit un grand corps d'infanterie latine, composé des prisonniers siciliens à qui l'empereur avoit donné la liberté, et qu'il avoit armés et envoyés à Branas, faisant la guerre aux Bulgares.

Le rebelle, après avoir fait reposer ses troupes pendant cinq jours, se rapproche de la ville, espérant y exciter quelque division entre les habitans; et pour faire parade de ses forces, il les étale sur les éminences au septentrion, depuis la pointe du golfe de Céras jusqu'au Bosphore. Ce grand nombre de drapeaux qui flottoient

en l'air, et l'éclat des armes frappées des rayons du soleil faisoient un spectacle effrayant. Branas avoit attiré à son parti les habitans des îles de la Propontide, la plupart pêcheurs. Ils étoient en grand nombre, peu exercés à la guerre, mais hardis navigateurs. Ayant revêtu leurs barques de planches épaisses pour en fortifier la proue et les flancs, armés d'arcs et de frondes, ils osèrent attaquer la flotte impériale, qui voguoit autour de la ville pour en défendre l'approche du côté de la mer. On fut d'abord surpris de leur hardiesse; c'étoit, disoit-on, une folie d'aller affronter de grands vaisseaux avec de simples nacelles. Mais on en vint bientôt à les craindre, quand on les vit voler avec légèreté, et investir de toutes parts chaque vaisseau, qui, se remuant avec beaucoup plus de lenteur, pouvoit à peine se garantir de l'abordage. La flotte fut obligée de regagner le bord, où les barques la tenoient comme bloquée; lorsque enfin, honteuse de céder à de si foibles ennemis, elle revire de bord, et faisant force de rames et de voiles, elle fond sur les barques, en coule à fond une partie, disperse le reste, et les auroit consumées par le feu grégeois, si l'armée de terre, accourant au rivage, n'eût protégé la retraite, en faisant pleuvoir une grêle de flèches et de pierres sur les vaisseaux de l'empereur.

Branas, n'espérant se rendre maître de la ville ni par intelligence ni de vive force, résolut de la réduire par famine. Les provinces voisines, tant en Europe qu'en Asie, s'étoient déjà déclarées pour lui; il leur fit défense d'envoyer à Constantinople aucune subsistance. Il travailloit en même temps à rassembler des vaisseaux, pour être en état de combattre la flotte de l'empereur. Cependant Isaac, assez heureux pour voir le peuple de Constantinople animé contre Branas, et résolu à soutenir un siége plutôt que de lui ouvrir les portes, ne secondoit ces bonnes dispositions que par des dévotions très-louables en elles-mêmes, mais dont l'effet est de faire pros-

*Nicet. l.* 1, c. 7.

pérer le travail et le courage, et non pas d'en tenir lieu. Il sentoit bien qu'il avoit grand intérêt à ne pas laisser prolonger le siége, et que l'inconstance naturelle au peuple pouvoit à la longue changer les esprits. Mais sa lâcheté et son inexpérience le rendoient incapable de donner les ordres nécessaires. Il fit placer sur la muraille, comme une défense insurmontable, une image célèbre de la sainte Vierge; et, ayant assemblé dans son palais tous les moines mendians de Constantinople, il passoit la journée au milieu d'eux à prier Dieu d'écarter de lui le fléau de la guerre, et de lui conserver la couronne. On peut douter sans irréligion que ses prières eussent été exaucées, si l'activité de Conrad n'eût suppléé à son inaction. Ce prince, proche parent de Rainier de Montferrat, qui avoit épousé Marie, fille de Manuel, étoit depuis long-temps attaché à l'empire. Il avoit signalé son zèle sous le règne de Manuel par la défaite de l'armée de l'empereur Frédéric. Isaac le fit venir à Constantinople quelque temps avant la révolte de Branas, et lui donna le titre de César, qu'il ôtoit à Cantacuzène; il lui fit épouser sa sœur Théodora. Conrad s'étoit acquis une grande réputation de valeur et de prudence; il ne cessoit d'exciter son beau-frère, lui représentant *qu'il devoit joindre l'action aux armes spirituelles; qu'après avoir levé les mains au ciel comme Moïse, il falloit, comme Josué, les tourner contre l'ennemi; et qu'une armée de moines mendians ne suffisoit pas contre des lances et des épées.* A force de coups d'aiguillon il réveilla pour quelques momens l'indolent empereur. Branas étant maître de tous les dehors, Isaac n'avoit de ressource que dans Constantinople pour trouver des soldats, et l'argent lui manquoit. Il engagea aux églises pour de grandes sommes la vaisselle impériale, qu'il eut soin de retirer après la guerre, mais sans rendre l'argent. Il soudoya par ce moyen un certain nombre d'habitans,

Conrad, de son côté, assembla les plus braves gens, qui s'attachèrent à sa personne par estime de sa valeur. C'étoient deux cent cinquante cavaliers latins, et cinq cents fantassins, la plupart Turcs et Ibériens. Il composa de plus un corps de mille hommes, qu'il choisit entre les officiers du palais et les citoyens les plus distingués. Il sembloit être un ange envoyé du ciel pour défendre le foible empereur. Aussi prenoit-il avec lui le ton de maître, lui reprochant quelquefois qu'il avoit plus d'ardeur pour la table que pour son salut et celui de l'empire. Il le détermina enfin à livrer bataille. Isaac endossa la cuirasse, et, ayant convoqué ses officiers dans le palais de Blaquernes, il les exhorta par une harangue militaire à faire le devoir de fidèles sujets, permettant à ceux qui ne se sentoient pas assez de courage de se retirer chez eux sans prendre d'autre parti que celui auquel les appelleroit la victoire. Il ajouta même, *que s'il y en avoit parmi eux qui fussent dans le cœur plus favorables au rebelle, il ne les empêchoit pas de l'aller joindre ; qu'ils pouvoient en toute sûreté sortir de Constantinople ; que la trahison seroit moins criminelle avant l'action même, parce qu'elle seroit moins dangereuse.* Une permission si extraordinaire étonna tous les officiers ; mais Jean sébastocrator, oncle de l'empereur, sentit que c'étoit lui que l'empereur avoit principalement en vue. Son ancienne liaison avec le rebelle étoit encore resserrée depuis peu par le mariage de son fils avec la fille de Branas. Se voyant donc soupçonné de perfidie, il protesta, avec les imprécations les plus terribles contre lui-même et contre toute sa famille, *que jamais un si noir dessein n'étoit entré dans sa pensée ; que la vieillesse ne lui avoit pas encore ôté le bon sens jusqu'à préférer à l'empereur son neveu, de qui il avoit reçu tant de bienfaits ; un malheureux rebelle, dont il n'auroit jamais accepté l'alliance, s'il eût pu prévoir sa révolte.*

Nicet. l. 1, c. 8.

Branas étoit déjà rangé en bataille lorsque l'armée impériale sortit de Constantinople. Manuel Camyse, grand-écuyer et cousin de l'empereur, commandoit l'aile gauche. Ennemi mortel de Branas, et n'espérant point de salut, si le rebelle devenoit son maître, il avoit abandonné tous ses biens à l'empereur pour lever des soldats. Isaac marchoit à la tête de l'aile droite. Conrad, qui par son courage et sa science militaire tenoit la place de l'empereur, étoit au centre, suivi des Latins tant cavaliers que fantassins. C'étoit aussi le poste que Branas occupoit dans son armée; il y avoit assemblé l'élite de ses troupes; les ailes étoient commandées par ses lieutenans. La matinée se passa en escarmouches : à midi le combat devint général. Conrad s'avança le premier à la tête des Latins. Il étoit sans casque et sans bouclier; mais il portoit pour cuirasse une toile de lin repliée en dix-huit doubles et détrempée dans le sel et le vinaigre; ce qui la rendoit impénétrable aux plus rudes coups de lance. A la portée du trait il fit halte; le reste de l'armée le suivoit en colonnes. Les files et les rangs serrés, il charge et enfonce l'ennemi, qui, ne pouvant soutenir ce choc, tourne le dos et prend la fuite. Branas s'efforce inutilement d'arrêter les fuyards; ni sa voix ni son exemple ne peuvent les rassurer. Désespéré de leur lâcheté, il court lui-même à Conrad; la mort de ce brave guerrier eût décidé la victoire. Il lui lance son javelot, qui ne fait que lui effleurer l'épaule. Conrad, empoignant sa pique à deux mains, la lui porte au visage, et le renverse à bas de son cheval. Comme Branas demandoit quartier : *Ne crains rien, lui dit Conrad, il ne t'en coûtera que la tête;* ce qui fut sur-le-champ exécuté par ses gardes. Cependant l'armée rebelle fuyoit de toutes ses forces. Les vainqueurs firent peu de carnage, et ne s'acharnèrent pas à la poursuite. Ils s'arrêtèrent à piller le camp, et le peuple de la ville vint en foule enlever sa part du butin.

Dans cette bataille fut tué un fameux astrologue, nommé Constantin Stéthat, qui avoit prédit à Branas qu'il entreroit ce jour-là en triomphe dans Constantinople. La prophétie se vérifia tout autrement que l'un et l'autre ne l'avoient entendu. Comme l'empereur rentroit triomphant dans la ville, on porta devant lui, au bout de deux lances, la tête et le pied droit de Branas. A côté de ce sanglant trophée on portoit encore la tête d'un de ces poëtes mercenaires qui font commerce d'éloges en méchans vers. On ne dit pas la raison de cet assortiment bizarre : on peut soupçonner que ce favori d'Apollon s'étoit un peu trop pressé de chanter d'avance le glorieux succès de Branas.

L'empereur, s'attribuant à lui seul l'honneur d'une victoire à laquelle il avoit eu si peu de part, fit préparer un magnifique festin, et ordonna de tenir ouvertes toutes les portes du palais, afin de se montrer à son peuple dans toute sa gloire. Il crut la relever par la plus stupide inhumanité. Il fit servir sur sa table la tête de Branas; et, l'ayant jetée par terre, les courtisans, qui n'ont guère d'autre âme que celle du prince, se firent un jeu de l'insulter à coups de pieds, et de la percer de flèches. Il la fit porter en cet état à la femme de Branas, nièce de l'empereur Manuel; et comme on demandoit à cette veuve infortunée si elle la reconnoissoit, levant ses yeux presque éteints par la douleur : *Oui*, répondit-elle, *et je reconnois aussi mes malheurs.* Elle n'en dit pas davantage, et se replongea dans un morne silence. C'étoit une princesse vertueuse et modeste, celle de toutes les femmes de la cour qui méritoit le moins un traitement si barbare. Manuel avoit coutume de l'appeler *l'honneur de son sexe et l'ornement de la famille impériale.* Cependant l'armée vaincue, saisie du plus grand effroi, précipitoit tellement sa fuite, qu'elle ne s'aperçut qu'au pont d'Athyras, à six lieues de Constantinople, qu'elle n'étoit pas poursuivie. Chacun alors

*Nicet. l.* 1, c. 9.

se dispersa pour se retirer dans sa famille, les simples soldats, sans inquiétude, à l'abri de leur obscurité; mais les officiers distingués par leur naissance ou par leurs emplois, craignant le ressentiment du prince, s'assemblèrent, et, d'un commun avis, lui envoyèrent des députés pour lui dire *que, s'il leur pardonnoit, il n'auroit point de serviteurs plus zélés et plus fidèles; mais que, s'il se montroit inflexible, ils alloient, quoiqu'à regret, chercher leur sûreté et porter leurs services chez les nations ennemies.* L'empereur leur accorda leur pardon. Plusieurs d'entre eux étant venus l'assurer de leur repentir et de leur attachement désormais inviolable, il les reçut avec bonté; et, prenant le ton de directeur de conscience, il leur conseilloit d'aller trouver le patriarche pour se faire relever de l'anathème qu'ils avoient encouru par leur révolte. Les âmes les plus timorées suivoient son avis: d'autres, moins scrupuleux, en faisoient des risées, et disoient qu'ayant été clerc autrefois, il ne pouvoit perdre l'habitude de catéchiser. Quelques-uns s'étoient déja retirés chez les Bulgares, il les rappela par des lettres d'amnistie.

*Nicet. l.* 1, *c.* 10. Il auroit au moins eu l'honneur d'avoir terminé avec douceur une guerre civile, si sa bizarrerie naturelle n'eût flétri cet heureux commencement. Après la grâce accordée aux révoltés, il permit au peuple de Constantinople de traiter en pays ennemi les campagnes d'alentour et les îles de la Propontide pour punir les habitans de s'être déclarés pour Branas. Une permission de faire du mal a toute la force d'un ordre, et il est toujours promptement exécuté. Dès la nuit suivante, on mit le feu à tous les édifices, tant sacrés que profanes, tant publics que particuliers, au-delà du golfe de Céras. On eût dit que les Bulgares étoient aux portes de la ville. Ce canton fut entièrement dévoré par les flammes. On voyoit les malheureux habitans, surpris par l'incendie, sauver de leurs maisons embrasées leurs enfans et ce

qu'ils pouvoient emporter de leurs effets. Le lendemain, les Latins de Conrad, accompagnés de cette foule de misérables qui, dans les grandes villes, n'attendent qu'un signal pour piller les biens qu'ils n'ont pas, armés de tout ce qui leur tomboit sous la main, se dispersent aux environs de Constantinople. Ils forcent, ils pillent, ils abattent les habitations, les églises, les monastères. On insulte, on maltraite les prêtres, les moines, les religieuses. On enlève jusqu'aux vases sacrés ; on massacre ceux qui résistent. Ce désordre affreux auroit duré plus long-temps, si l'empereur, sur les remontrances de quelques gens de bien, n'eût envoyé les seigneurs du plus haut rang pour arrêter cette fureur populaire. Elle fut suivie d'un autre excès non moins déplorable. Les artisans de Constantinople, déjà jaloux des Latins, qui se vantoient d'avoir seuls sauvé l'empire, irrités encore du traitement barbare qu'ils venoient de faire aux Grecs, s'étant animés les uns les autres, et réunis ensemble, attaquent les Latins à leur tour. Ils courent en foule à leurs maisons, qu'ils croient remplies de richesses, ne respirant que le meurtre et le pillage. Ils brûlent de renouveler le massacre qu'ils avoient déjà fait du temps d'Andronic. Mais ils y trouvent plus de résistance. Au premier bruit de cette émeute, les Latins, tous gens de guerre, avoient fermé de grosses pièces de bois l'entrée des rues qui conduisoient à leurs logemens ; et à la faveur de ces barricades, armés de toutes pièces, ils repoussoient aisément une multitude confuse, sans chef, pleine de vin, et dont l'ivresse faisoit tout le courage. L'assaut continua bien avant dans la nuit. Le terrain des attaques fut bientôt jonché d'habitans tués ou blessés, et couchés par terre au pied des barricades. Au matin, le peuple se préparoit à recommencer, lorsque l'empereur envoya ses principaux officiers pour apaiser ce tumulte. Les Latins y réussirent encore mieux par un stratagème. Ils avoient transporté pendant la nuit, dans le vestibule

de leurs maisons, une grande partie des cadavres, et après les avoir habillés comme eux, et leur avoir coupé la barbe qui distinguoit les Grecs, ils les montroient aux envoyés de l'empereur comme des Latins qui avoient péri dans cette émeute; ils les prioient de se contenter du sang de ces malheureux, et de ne pas pousser plus loin un emportement aveugle. Le peuple y fut trompé; et, se croyant assez vengé, chacun retourna à son travail ordinaire. Mais ce qui contribua le plus à calmer les esprits, ce fut que, l'ivresse de la veille étant dissipée, la chaleur qui les avoit enflammés se trouva fort refroidie.

Les Bulgares et les Valaques avoient profité de la guerre civile pour repasser le mont Hémus avec les Patzinaces. Ils étoient campés près d'Agathople et ravageoient toute cette contrée de la Thrace. Isaac résolut de les aller combattre en personne. La victoire remportée sur Branas, qu'il ne devoit qu'à Conrad, lui donnoit une grande opinion de lui-même. Il manda toutes ses troupes, auxquelles il assigna rendez-vous à Taurocome près d'Andrinople, et les devança avec quelques escadrons qui se trouvèrent prêts à partir. Lorsqu'elles furent arrivées, il envoya les bagages à Andrinople, et, s'étant mis en marche, il prit lui-même les devans avec un corps de deux mille cavaliers choisis. Il fut bientôt averti par ses coureurs que les ennemis, après avoir ravagé les environs de Lardée, se disposoient à se retirer dans leur pays avec un grand butin et quantité de prisonniers. Il partit de nuit aussitôt; mais, ne les trouvant plus, il campa près de Basternes, et fit reposer son armée. Trois jours après il prit la route de Bérée. Il n'avoit pas encore fait cinq lieues, qu'un cavalier courant à toute bride, vint lui annoncer que les Bulgares n'étoient pas loin, et qu'ils marchoient à petit pas, parce qu'ils étoient chargés de butin. Il fait diligence pour les joindre, et ne fut pas long-temps sans

les apercevoir. A la vue des Grecs, les barbares chargent de leur butin un détachement, avec ordre de prendre le plus court chemin pour regagner les montagnes; le reste de leur armée fait halte, et se prépare à recevoir l'ennemi. La cavalerie grecque engage le combat, et les barbares avoient l'avantage. Montés sur des chevaux très-vites à la course et infatigables, ils coururent d'abord à la rencontre des escadrons grecs; mais, après avoir tiré leurs flèches et porté leurs coups de lance, ils tournoient bride, et, fuyant sans se débander, ils se laissoient poursuivre jusqu'à quelque distance: alors, retournant tout à coup sur l'ennemi, ils combattoient avec plus de force. Ce manége plusieurs fois répété fatigua tellement les Grecs, qu'ils étoient sur le point de succomber, et perdoient déjà beaucoup de leurs gens, lorsque l'empereur fit avancer l'infanterie. Celle des Bulgares étoit en trop petit nombre pour en soutenir le choc. Ils prirent donc le parti de faire retraite, mais en si bon ordre, que l'empereur ne remporta sur eux d'autre avantage que de reprendre les prisonniers qu'ils emmenoient. Il continua de les poursuivre inutilement. Pierre et Asan, toujours à la tête de leurs troupes, se firent un jeu de fatiguer l'empereur, sans en venir jamais aux mains. Instruits de tous ses mouvemens, ils lui échappoient sans cesse par la légèreté de leurs chevaux, les gens de pied étant accoutumés à sauter en croupe. Lorsque l'empereur alloit les chercher à Philippopolis, dont ils ravageoient le territoire, avant son arrivée ils étoient déjà sur les terres d'Agathople; couroit-il à cette dernière ville, il apprenoit qu'ils étoient retournés à Philippopolis. N'espérant plus les atteindre, il lui vint en pensée d'entrer lui-même en Bulgarie, et de se venger sur ce pays des ravages que les Bulgares faisoient en Thrace. Mais les neiges et les frimas qui se font sentir de bonne heure en ces contrées, l'obligèrent de faire cantonner ses troupes. Ainsi, prenant avec lui sa cava-

lerie légère, il retourna à Constantinople, où il passa l'hiver en fêtes et en spectacles.

*Nicet. l. 2, c. 1. Roger de Hov. Guill. de Nangis. Abulfarage. Chron. belg. Jac. de Vitri. hist. de Jerus. exped. Frid. Guill. Neubrig. Sanut. l. 3, part. 10, c. 1. Du Cange, fam. p. 203.*

Isaac, en partant de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, avoit recommandé à Conrad de le suivre sans délai. Mais Conrad s'ennuyoit de vivre à la cour du prince grec, où il n'espéroit pas de plus haute fortune. La qualité de César ne lui procuroit que le frivole privilége de porter la chaussure de pourpre, sans aucun droit de succéder à l'empire. D'ailleurs la mort de Branas, qu'il avoit tué de sa propre main, lui avoit attiré de puissans ennemis, et la foible protection de l'empereur ne pouvoit le rassurer. Il profita donc de l'absence du prince pour se retirer; et comme il avoit pris la croix avant que de venir en Grèce, il passa par mer en Syrie, où son père étoit déjà entre les plus illustres croisés. Il débarqua au port de Tyr le jour même que Saladin gagna la fameuse bataille de Tibériade, qui porta un coup mortel aux chrétiens de la Palestine. Son arrivée sauva la ville de Tyr; il la défendit avec tant de courage et de prudence contre les attaques de Saladin, qu'il l'obligea de lever le siége. Il eut le bonheur de délivrer son père, prisonnier entre les mains des musulmans. Mais sa valeur, mal secondée, ne put arrêter le cours des conquêtes de ce redoutable sultan, qui, après s'être emparé d'Acre, de Baruth, de Sidon, d'Ascalon, vint assiéger Jérusalem, et la prit en dix jours. Les services que Conrad rendit aux chrétiens lui acquirent une grande considération en Palestine. Sa femme Théodora étoit morte à Constantinople avant son départ. Sibylle, fille d'Amauri, sœur de Baudouin IV, mère de Baudouin V, tous successivement rois de Jérusalem, leur avoit survécu. Elle porta la couronne qui lui appartenoit sur la tête de Guy de Lusignan, qu'elle épousa. Elle mourut deux ans après la perte de Jérusalem; et quoique Lusignan prétendît conserver le nom de roi, qu'il ne tenoit que du chef de sa femme, Isabelle,

sœur de Sibylle, lui disputa cet honneur et prit le titre de reine. Elle étoit mariée à Humfroi de Thoron, connétable du royaume. Mais Conrad, assez ambitieux pour aspirer au nom de roi, même sans états, enleva la princesse et l'épousa. Ce mariage si peu canonique subsista au moyen de l'argent que Conrad répandit, et du besoin qu'on avoit de son assistance, parce qu'étant maître de Tyr, il ne tenoit qu'à lui d'affamer tout le pays. Ce droit passa par succession à sa fille Marie, qui, ayant épousé Jean de Brienne, comte de la Marche, lui communiqua ce même titre sans réalité. Toute la valeur de Conrad ne put le garantir des coups de ce prince barbare et sanguinaire, nommé *le Vieux de la Montagne*, qui, s'étant érigé sur le mont Liban un tribunal meurtrier, jugeoit de là les princes de la terre, et envoyoit du haut de ses rochers le poignard et la mort dans le sein de ceux qu'il avoit condamnés. Conrad fut assassiné à Tyr à la fin d'avril de l'an 1192.

Au commencement du printemps de l'an 1188 l'empereur retourna joindre ses troupes, qui avoient passé l'hiver sur les frontières de Bulgarie. Il employa trois mois au siége de la forteresse de Lobize, qu'il ne put prendre; et, après avoir inutilement fatigué ses troupes, il revint à Constantinople, où le rappeloit le plaisir de la chasse et des spectacles, dont il étoit plus occupé que du soin de ses états. Il avoit enlevé dans une course la femme d'Asan; ce qui obligea le prince bulgare de conclure une trêve et de donner un de ses frères en otage. AN. 1188.

L'empereur ne s'étoit pas rendu difficile sur les conditions, étant alors appelé en Asie par de nouveaux troubles. Théodore Mancaphas de Philadelphie, homme hardi et ambitieux, avoit fait révolter sa patrie. Cette ville, bien fortifiée et peuplée d'habitans braves et séditieux, prétendoit former un état séparé, et toute la Lydie, dont elle étoit capitale, s'étoit jointe à elle. AN. 1189.

*Nicet. l. 2, c. 1, 2. Du Cange, fam. p. 222. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11, p. 51.*

Mancaphas prit le titre de roi, fit battre monnoie, et mettoit tout en œuvre pour attirer à son parti les provinces voisines. Isaac, après avoir d'abord méprisé cette rébellion, en conçut enfin de l'inquiétude, et marcha lui-même à Philadelphie. Après un siége de plusieurs jours, qui avoit déjà coûté la vie à un assez grand nombre de braves gens, l'empereur et le rebelle étant également fatigués, l'un désespérant de forcer la place, l'autre craignant ses nouveaux sujets presque autant que les ennemis, en vinrent à un accommodement. Mancaphas renonça au titre de roi, et eut la liberté de demeurer dans la ville, qui reconnut comme auparavant la domination de l'empereur, et donna des otages de sa fidélité. Basile Vatace étoit gouverneur du thème des Thracésiens, dont la Lydie faisoit partie. Il n'étoit pas de la famille illustre dont il portoit le nom. Né dans l'obscurité, il devoit sa fortune peut-être à son mérite, peut-être à son intrigue, et avoit épousé la fille de Constantin l'Ange, oncle de l'empereur. Persuadé qu'un rebelle, quoique désarmé, est toujours à craindre, il gagna par argent les partisans de Mancaphas, et, ne pouvant les engager à le mettre entre ses mains, il vint du moins à bout de le faire chasser de Philadelphie. Mancaphas, de roi de Lydie devint le fléau du pays. Azzeddin, sultan d'Icone, cassé de vieillesse, avoit partagé ses états entre ses fils, se réservant toujours le titre de souverain. Ce fut chez l'un d'eux, nommé Caïcosrhoës, que Mancaphas alla chercher asile. Il ne put engager ce prince à faire la guerre à l'empire; mais il en obtint la permission d'enrôler autant de volontaires qu'il s'en présenteroit. Mancaphas en assembla un grand nombre, accoutumés à vivre de pillage, et à leur tête il fit un horrible dégât en Lydie, en Phrygie, en Carie. Animé par la vengeance, il brûloit les moissons, massacroit les habitans, détruisoit les églises. Plus barbare que les Turcs, il s'irritoit, lorsqu'ils épargnoient le

sang des chrétiens. Pour réduire par les armes un pareil ennemi, il eût peut-être été besoin d'une guerre longue et sanglante. L'empereur prit une voie moins glorieuse mais plus abrégée. Il envoya des députés à Caïcosrhroës avec une grande somme d'argent. Il obtint par ce moyen de se faire livrer Mancaphas ; mais ce fut à condition qu'il ne le puniroit ni par la perte de la vue, ni par celle d'aucun de ses membres. Isaac le condamna à une prison perpétuelle. Les frères de Caïcosrhoës furent si indignés de la lâcheté qu'il avoit eue de vendre à l'empereur un malheureux réfugié, que peu s'en fallut qu'ils ne se réunissent pour l'en punir par les armes.

Tandis qu'un rebelle occupoit en Asie les armes de l'empereur Isaac, un prince ami, mais beaucoup plus redoutable, lui donnoit en Europe de mortelles inquiétudes. Frédéric, empereur d'Allemagne, à la tête d'une puissante armée, traversoit la Bulgarie pour aller au secours de la Terre-sainte, réduite alors à un état déplorable. C'est la troisième de ces expéditions fameuses qui épuisèrent l'Europe et firent trembler l'Asie, où les chrétiens, après d'éclatantes victoires et de hauts faits d'armes, ne laissèrent enfin que leurs tombeaux dans les plaines qu'ils avoient couvertes de leurs trophées. La prise de Jérusalem et de la sainte croix, qui étoit tombée entre les mains des infidèles, avoit jeté la consternation dans tout l'Occident. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Grégoire VIII, son successeur, fit son premier soin de travailler au recouvrement de la ville sainte. Il ne tint pas le saint-siége deux mois entiers ; mais sa mort n'interrompit pas ce dessein. Clément III s'empressa avec la même ardeur à mettre en mouvement le zèle des princes chrétiens. Il exhorta tous les fidèles à cette pieuse entreprise, leur promettant les grâces du ciel et la rémission de tous leurs péchés. Le feu de cette dévotion militaire se ralluma

*Nicet. l. 2, c. 3. Sanut. l. 3, part. 10, c. 1. Radulf. de Diceto. Trivetti chr. Coggeshal. chron. Rob. de Monte chr.*

dans tous les cœurs : princes, prélats, barons, gens de toute condition, prirent la croix. Philippe, roi de France, Henri, roi d'Angleterre, et son fils Richard, l'empereur Frédéric Barbe-Rousse, s'engagèrent eux-mêmes, et invitèrent leurs sujets à les suivre. Henri écrivit à Béla, roi de Hongrie, et à l'empereur Isaac, pour leur demander le passage et le commerce des vivres. Il en reçut des réponses favorables. Isaac lui promit même de l'assister de ses conseils et de son secours pour une si louable expédition. La guerre survenue entre la France et l'Angleterre retint les deux rois pendant deux ans, et Henri mourut dans cet intervalle. Mais ce contre-temps n'arrêta point Frédéric. Après avoir pris la croix avec son fils Frédéric, duc de Suabe, dans une assemblée des princes de l'empire tenue à Mayence le 27 mars 1188, il indiqua le rendez-vous à Ratisbonne pour le 24 du même mois de l'année suivante. Il étoit lié d'amitié avec Saladin ; il lui envoya déclarer qu'il y renonçoit, et qu'il alloit porter la guerre dans ses états, s'il ne rendoit aux chrétiens la sainte Croix et toutes ses conquêtes de Palestine. Il écrivit au roi de Hongrie, à l'empereur grec, au sultan d'Icone. Béla promit le passage et des subsistances. Isaac envoya à Nuremberg une ambassade solennelle composée de son chancelier Jean Ducas, et de plusieurs autres seigneurs. On s'engagea de part et d'autre, par des sermens mutuels, les Grecs à favoriser l'entreprise, les Allemands à traverser les terres de l'empire sans y causer aucun dommage. On convint que les croisés seroient défrayés sur leur route de fruits, de légumes, de bois, de foin et de paille, mais qu'ils paieroient tout le reste au prix du marché. Frédéric, en congédiant les ambassadeurs, les fit accompagner de l'évêque de Munster, de Robert, comte de Nassau, et de Henri, comte de Diech. On vit aussi arriver à Nuremberg des députés du sultan d'Icone, qui promettoit toute assurance. L'empereur,

après leur avoir fait un accueil distingué, renvoya avec eux un seigneur nommé Godefroi. Le sultan haïssoit Isaac, qui, s'étant engagé à lui payer tous les ans quatre cents livres d'or, ne lui tenoit pas parole; et, malgré ses promesses, il n'étoit pas mieux disposé à l'égard des croisés, comme on le verra dans la suite.

Si dans les croisades précédentes les chrétiens avoient soupçonné de trahison les empereurs Alexis et Manuel, ils eurent encore bien plus de sujet d'en accuser Isaac. Il avoit contracté avec Saladin une étroite liaison, dont voici l'occasion. Obligé de fuir de Constantinople avec son père, ainsi que nous l'avons raconté, il s'étoit retiré avec Alexis, son frère aîné, auprès de Saladin, qui les avoit bien reçus. Lorsque Isaac prit le parti de retourner à Constantinople, Alexis, craignant la barbarie d'Andronic, voulut demeurer à la cour du sultan. Isaac, porté sur le trône par une révolution inespérée, rappela son frère, que Saladin renvoya comblé de richesses. Mais, lorsque Alexis passa par Accaron, il fut arrêté, comme allié du mortel ennemi des chrétiens, par le comte de Tripoli et le prince d'Antioche, qui le mirent dans les fers. L'empereur, informé de la captivité de son frère, eut recours à Saladin, et, pour le seconder dans la guerre qu'il faisoit aux Latins, il lui envoya quatre-vingts galères bien armées, qui furent attaquées et prises, sur les côtes de Cypre, par Margarit, amiral de Sicile. Le sultan n'eut pas besoin de ce secours pour conquérir presque toute la Palestine. Ayant délivré Alexis, il le renvoya avec une députation honorable, chargée de magnifiques présens. L'empereur se piqua de reconnoissance; il combla d'honneurs les députés, et les logea dans le plus beau palais de Constantinople; ce qu'il ne faisoit pas pour les Latins. A leur retour, il fit partir avec eux des ambassadeurs pour remercier Saladin de la délivrance de son frère, et lui porter une couronne d'or avec d'autres présens très-riches. Voilà ce que ra-

*Reischersperg. chron. Matthieu Paris. Radulf. de Diceto.*

content les historiens occidentaux; et jusque-là ils ne disent rien que de vraisemblable. Le reste peut bien avoir été inventé, ou du moins exagéré par la haine des Latins, accoutumés à imputer aux Grecs les mauvais succès de leurs croisades. Ils rapportent qu'Isaac fit avec Saladin une ligue contre les Latins; et qu'ils convinrent entre eux, Isaac de traverser de toutes ses forces l'entreprise des croisés, Saladin d'attaquer les chrétiens d'Orient, et d'abandonner à Isaac, après la conquête, le domaine de la Terre-sainte; que, pour gage de sa parole, il avoit mis par avance toutes les églises de Palestine entre les mains des Grecs pour y faire l'office selon leur usage; que, sur un faux bruit qui se répandit à Constantinople de la défaite de Saladin devant Antioche, Isaac avoit ordonné à tous les Latins de sortir des terres de l'empire. Pour rendre ce prince encore plus odieux, ils ajoutent des circonstances tout-à-fait incroyables de sa criminelle intelligence avec les infidèles. Si on veut les en croire, entre les présens de Saladin étoit un grand vase d'argent rempli d'un poison si fort, que, l'ouverture en ayant été faite par un prisonnier latin, au milieu d'une place de Constantinople, d'où l'on avoit écarté tout le monde, le prisonnier en mourut sur-le-champ. Il y avoit aussi six mille boisseaux de farine empoisonnée, et trois mille boisseaux de froment, pareillement empoisonné, provision meurtrière pour faire périr les croisés. Matthieu Pâris débite sérieusement que Saladin avoit envoyé à Constantinople une idole de Mahomet, qu'Isaac avoit promis de faire adorer; mais qu'elle avoit été prise sur mer par les Génois, et conduite à Tyr; qu'en conséquence de ces horreurs, personne ne prenoit la croix à Constantinople, qu'il ne fût arrêté sur-le-champ et jeté dans les cachots. Toutes ces fables, accréditées par la haine nationale, qu'elles enflammoient encore, et recueillies par des historiens trop crédules, n'avoient sans

doute d'autre fondement que des bruits populaires.

L'armée de Frédéric s'étant assemblée à Ratisbonne le jour marqué, il se mit en marche, ayant avec lui son fils Frédéric, duc de Suabe; un archevêque, sept évêques, deux ducs, dix-neuf comtes, trois marquis, trois mille chevaliers, et environ quatre-vingt mille soldats. Après avoir traversé l'Autriche, il entra en Hongrie, où il reçut du roi Béla tous les secours que l'alliance et l'amitié lui donnoient droit d'en attendre. Les écrivains anglois, qui n'étoient pas de ce voyage, font passer Frédéric par Thessalonique, et disent qu'il s'en rendit maître. Selon Frédéric lui-même, dans la lettre qu'il écrivit à son fils, et selon les autres historiens qui le suivirent dans cette expédition, il n'approcha pas même de cette ville, et prit sa route beaucoup plus haut, par la Bulgarie, pour entrer en Thrace par Philippopolis. Il arriva le 28 juin au bord de la Save, et vint à Belgrade. C'étoit la première ville de l'empire sur la frontière de Bulgarie. Fidèle à sa parole, il contenoit son armée dans la plus exacte discipline, jusqu'à punir de mort quelques-uns des croisés qui s'étoient portés à des actions de violence. Il s'en fallut bien qu'il trouvât la même bonne foi dans l'empereur grec. Isaac avoit à la vérité envoyé ordre à toutes les contrées voisines de porter des vivres sur la route des croisés; mais, Andronic Cantacuzène, chargé de l'exécution, s'en acquitta si mal, qu'il donna lieu de soupçonner qu'Isaac lui avoit donné secrètement des ordres contraires. Tandis que le duc de Belgrade et les autres seigneurs du pays venoient amuser Frédéric par des présens et des harangues flatteuses, ils ne cherchoient que l'occasion de le perdre. Ils attaquoient ses fourrageurs, insultoient son camp pendant la nuit, enlevoient ses convois, tuoient ses soldats qu'ils trouvoient écartés. Des archers, cachés dans des halliers, le long du chemin, ne cessoient de tirer des flèches empoisonnées. On arrêta grand nombre

*Nicet. l. 2, c. 3, 4, 5, 6. Expeditio asiatica. Frederici epistola ad Henricum in collect. P. D. Marten. t. 1, p. 909. Trivetti chr. Coggeshal. chron. Brompton chron. Chron. belg. Radulf. de Diceto. Hist. hierosol. Appendix ad Radevicum. Otto de Sto. Blasio. Alberic. chr. Reischersperg. chron. Du Cange, sur Villehardouin. p. 345. Idem, fam. p. 203. Pagi ad Baron.*

de ces brigands, que Frédéric fit pendre; et on découvrit par leurs aveux la trahison de l'empereur grec. Le roi de Hongrie, soit qu'il ne fût pas instruit de la perfidie de son gendre Isaac, soit qu'il en fût lui-même complice, l'envoya excuser à Frédéric de ce qu'il différoit de venir au-devant de lui; il étoit alors occupé en Asie, disoit-il, à étouffer une révolte : c'étoit celle de Mancaphas. Il vint aussi un autre courrier avec des lettres du chancelier de Constantinople; il mandoit que l'empereur étoit fort surpris que Frédéric ne lui eût pas encore notifié son arrivée; qu'il auroit chargé les premiers du pays de lui rendre toute sorte d'honneurs; et qu'à la première nouvelle de son voyage il avoit envoyé à Strélitz des personnes distinguées pour y attendre l'armée, lui fournir des subsistances et saluer le roi de sa part. Les empereurs grecs ne donnoient pas d'autres titres aux empereurs d'Occident. Ces témoignages de bienveillance étoient autant de mensonges. Loin de favoriser les croisés, le duc de Belgrade couroit tout le pays, faisoit déserter les campagnes, briser les moulins, enlever tous les vivres. Frédéric, approchant de Nysse, vit venir à sa rencontre Nééman et ses deux frères, comtes de Servie et de Rascie, qui venoient d'enlever depuis peu ces deux provinces à l'empire. Ils rendirent hommage à l'empereur, lui présentèrent abondance de vivres, en firent fournir pour de l'argent à toute son armée, et lui offrirent leur secours et celui de leurs alliés, Pierre et Asan, chefs des Bulgares. Ils l'avertirent de se défier d'Isaac. Ils vouloient recevoir de ses mains l'investiture de Nysse et de tout leur domaine, et le prioient de les admettre au nombre de ses vassaux. Frédéric répondit qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux chrétiens, mais aux infidèles; que, si les Grecs lui fermoient le passage, il sauroit bien l'ouvrir par ses armes avec le secours de Dieu. Après avoir donné six jours de repos à ses troupes, il continua sa route, et

ne trouva qu'hostilités. On lui disputoit tous les passages, on lui tuoit des soldats, on pilloit ses équipages. Les gorges des montagnes étoient fermées par des murailles, par des abattis d'arbres, et défendues par des troupes; il falloit combattre à chaque pas. Toutes les éminences étoient couvertes de Grecs, de Valaques, de Bulgares, qui les accabloient de pierres et de traits. Il se trouvoit des Allemands assez hardis pour grimper aux ennemis l'épée à la main; quelques-uns, les saisissant corps à corps, rouloient avec eux jusqu'au pied des montagnes. Un soldat allemand se fit remarquer par son courage; il étoit malade et porté en litière; entendant le cri des ennemis, et les voyant approcher, la colère lui rend ses forces; il saute en bas, et court à eux, tue le premier qu'il rencontre, met les autres en fuite, et revient se recoucher dans sa litière.

Les Allemands arrivent à Strélitz, qu'ils trouvent abandonné. La nécessité les force au pillage. Quelques troupes qui vinrent ensuite joindre l'armée rapportèrent qu'elles avoient vu sur leur route, pendus à des arbres, les cadavres des Allemands morts en chemin, que les Grecs avoient exhumés. A l'entrée d'un défilé qu'on appeloit les portes de Saint-Basile, on aperçut une armée de Grecs qui fermoit ce passage. Elle étoit commandée par Manuel Camyze, et par Alexis Guide, grand-domestique d'Occident. Ils avoient ordre de harceler les Allemands et de les inquiéter dans leur marche. Cet obstacle ne fut pas difficile à vaincre. La vue des hommes et des chevaux revêtus de fer effraya tellement les Grecs, qu'ils s'enfuirent à Philippopolis, et y jetèrent tant d'alarme, qu'en un moment soldats et habitans abandonnèrent la ville. Il n'y resta que les Arméniens, que le commerce répandoit alors dans presque tout le monde connu. Ils étoient amis des Latins, avec lesquels ils s'accordoient davantage dans les dogmes religieux. Nicétas, auteur de l'histoire de l'empire grec

depuis la mort d'Alexis I.er jusqu'à celle de Baudouin de Flandre premier empereur latin, étoit alors gouverneur de cette ville. C'étoit un homme de mérite, revêtu des plus grandes dignités à la cour de Constantinople, et qui auroit été capable de défendre cette ville, si sa bonne conduite n'eût été traversée par les caprices de son maître, qui tantôt lui ordonnoit de réparer les fortifications de cette place pour la mettre hors d'insulte, et tantôt lui mandoit de démolir tous les ouvrages, de peur qu'elle ne servît de retraite aux Latins. Les Allemands avoient mis six semaines à traverser la Bulgarie avec beaucoup de périls et de travaux. Au sortir de ce pays, ils se trouvèrent dans une plaine fertile, où les granges étoient pleines et les vignes chargées de raisins mûrs. Ils arrivèrent le 23 août à Philippopolis. Ce fut là que Frédéric apprit le mauvais traitement fait à l'évêque de Munster et aux deux comtes qu'il avoit envoyés à l'empereur grec. Ces députés, accompagnés de cent soldats et d'un nombreux cortége, étoient arrivés à Constantinople dans le temps qu'Isaac étoit devant Philadelphie. A son retour, Isaac leur fit un bon accueil; mais dès le lendemain ils furent saisis, dépouillés, menacés de mort et jetés dans des cachots séparés. Cette âme basse, qui rampoit sur le trône, violoit ainsi les droits les plus sacrés de l'humanité pour faire sa cour à Saladin, dont il caressoit les ambassadeurs. Frédéric venoit d'apprendre cette nouvelle offensante, lorsqu'un paysan nommé Jacob, après avoir obtenu un sauf-conduit, vint lui présenter de la part d'Isaac des lettres pleines de faste et d'arrogance; la suscription étoit conçue en ces termes : *Le très-sublime Isaac, très-sacré empereur, très-excellent, très-puissant, établi de Dieu maître des Romains, ange de toute la terre, successeur du grand Constantin, souverain des souverains, au cher frère de son empire, le très-grand roi d'Allemagne, envoie sa grâce et sa dilection fraternelle.* Il lui mandoit *qu'il étoit*

*indigné que Frédéric et ses pèlerins eussent eu la hardiesse d'entrer dans ses états sans sa permission ; qu'il savoit de bonne part que l'intention de Frédéric étoit d'exterminer les Grecs, et de donner l'empire au duc de Suabe son fils ; que l'amitié contractée entre le roi d'Allemagne et les rebelles de Servie confirmoit ce rapport : que néanmoins, s'ils demandoient à passer en paix, et qu'ils s'engageassent par serment à céder à l'empire la moitié des conquêtes à faire sur les infidèles, il leur accorderoit le passage et le commerce des vivres ; mais que, pour assurance de leur bonne foi, il falloit, outre les députés qu'il avoit déjà entre les mains, lui envoyer pour otages son fils le duc de Suabe, avec six évêques et d'autres seigneurs tels qu'il les voudroit choisir.* Un auteur ajoute qu'il demandoit encore *que Frédéric lui remît sa couronne entre les mains pour la recevoir ensuite de lui.* Cet orgueil, aussi ridicule qu'insolent, révolta toute l'armée. Frédéric dissimula, et se contenta de renvoyer le député sans réponse. Il se rendit maître d'une ville voisine nommée *Scribention*, et y laissa garnison. Il avoit déjà écrit à Camyze, *qu'après les engagemens contractés à Nuremberg, il étoit surpris de se voir traité en ennemi; qu'il n'avoit jamais eu dessein de rien attenter contre l'empereur grec ni contre son empire, et que sa conduite ne donnoit aucun sujet de le soupçonner : qu'il avoit fidèlement observé les conventions : qu'après tout la mauvaise foi des Grecs l'étonnoit sans l'intimider; et que, s'il ne pouvoit obtenir de gré le passage qu'ils lui avoient promis, il sauroit bien se l'ouvrir de force.* Camyse envoya cette lettre à l'empereur, qui ne lui répondit que par des reproches de sa lâcheté. *Au lieu des menaces que vous m'envoyez de la part de votre prince allemand,* lui disoit-il, *j'attendois de vous des nouvelles de la défaite de ses troupes, que vous laissez courir en liberté dans les campagnes. Ne manquez pas de m'en envoyer au plus tôt.* Pour obéir

à ces ordres, Camyse se dispose à réprimer les courses des Allemands. Il décampe de nuit; et ayant posté le gros de son armée derrière des montagnes, il prend avec lui deux mille cavaliers, s'approche avec eux de Philippopolis, et les met en embuscade pour tomber au matin sur les fourrageurs, lorsqu'ils reviendroient du pillage. Les Allemands, avertis de ce mouvement, vont au nombre de cinq mille cavaliers chercher l'ennemi, qui, étant sorti pour les combattre, craignoit cependant de les trouver. Ils se rencontrèrent sur la pente d'une montagne, d'où les Allemands descendoient tandis que les Grecs y montoient. On se choque aussitôt; mais du côté des Grecs il n'y eut que l'avant-garde qui combattit. Elle étoit composée des Alains, commandés par Théodore Branas, fils du malheureux Alexis. Ils y périrent presque tous. Le reste de l'armée prit la fuite, sans oser même envisager l'ennemi. Camyze ne revint au camp qu'au bout de trois jours, encore saisi d'effroi et se croyant poursuivi par les vainqueurs. Les Grecs, la plupart sans armes et sans chevaux, se retirèrent à trois lieues, ne songeant qu'à sauver leur vie, et pillant eux-mêmes la province, dont ils devoient empêcher le ravage. Nicétas, retiré dans l'armée de Camyse depuis la perte de Philippopolis, avoit été témoin de ce combat. Il se rendit auprès de l'empereur, l'instruisit du mauvais état de ses troupes et de la supériorité des Allemands, et vint à bout de lui inspirer des pensées de paix.

Cependant le duc de Suabe n'épargnoit pas les Grecs. Il passa au fil de l'épée, dans une rencontre, une compagnie de cinquante Allemands qui étoient au service de l'empereur grec. Il apprend qu'il y a encore un grand corps de troupes dans Bérée; il y marche avec le duc de Méranie; c'est le nom qu'on donnoit alors au Tyrol. Les Grecs sortent de la ville comme pour combattre; mais, dès qu'ils aperçoivent les Allemands, ils s'enfuient

sur les montagnes, ne se croyant pas même en sûreté dans la place. Le duc s'en rend maître sans peine, et retourne à Philippopolis. Les habitans de Thrace, matés par tant de pertes, viennent offrir des vivres pour de l'argent, et l'abondance renaît dans le camp. Dans cette conjoncture, Jacob, accompagné de plusieurs seigneurs, vient faire des propositions de paix. On approchoit du mois de novembre, et Frédéric, sans entrer en négociation, répondit froidement que son intention étoit de passer l'hiver en Thrace, et qu'on auroit le temps de discuter les conditions du nouveau traité. Sur cette réponse Isaac reprend son caractère d'arrogance insensée; il écrit de nouvelles injures à Frédéric, et, prenant le ton de prophète, il lui prédit qu'il mourra avant Pâques. Après bien des paroles et des emportemens aussi contraires à la dignité impériale qu'à la raison, on le ramène enfin à des réflexions salutaires; on lui fait sentir qu'il n'a rien à espérer de Frédéric tant qu'il tiendra ses députés dans les fers. Il les met donc en liberté, et le 28 octobre on vient annoncer au camp que le chancelier de l'empire, avec quatre seigneurs du titre de sébastes, ramène l'évêque de Munster et les deux comtes. A cette nouvelle le duc de Suabe, suivi de trois mille cavaliers, sort au-devant d'eux. Les Grecs, effrayés à cette vue, s'imaginant qu'on vient les attaquer, tournent bride pour prendre la fuite. Le duc les rassure en leur faisant dire qu'il ne vient que pour leur faire honneur. On les loge dans le camp. On reçoit les seigneurs allemands avec des acclamations. Frédéric les embrasse en pleurant de joie. L'évêque de Munster lui raconte les mauvais traitemens qu'ils ont soufferts. Il instruit l'empereur de la ligue formée entre Isaac et Saladin, et de l'animosité de tous les Grecs, et en particulier du patriarche, qu'il avoit lui-même entendu prêcher dans Sainte-Sophie *qu'il falloit massacrer sans miséricorde ces faux pèlerins ; que c'étoit un moyen infaillible d'ef-*

*facer tous les péchés, et que quiconque auroit tué un Grec en obtiendroit l'absolution en tuant dix Allemands.* Frédéric apprit encore que l'empereur grec, dans l'audience qu'il avoit donnée à ses députés, ne leur avoit fait aucun honneur, quoiqu'il y eût un grand évêque et deux comtes illustres, parens de Frédéric ; mais qu'il les avoit laissés débout, confondus avec les domestiques de sa cour. Il prit sa revanche par un procédé tout contraire. Ayant fait venir devant lui les envoyés grecs avec toute leur suite, il les fit asseoir, et parmi eux leurs domestiques sans distinction, jusqu'à leurs cuisiniers et leurs palefreniers. Comme ceux-ci, par respect pour l'empereur, et plus encore pour leurs maîtres, refusoient de prendre une place si honorable : *Asseyez-vous*, leur dit l'empereur*; tous les Grecs sont si grands seigneurs, qu'on ne peut faire entre eux de distinction de rang;* il les força de s'asseoir pêle-mêle. Il leur reprocha ensuite l'insolence de leur maître ; et comme Isaac, en renvoyant les députés, avoit retenu leurs effets, et plus de deux mille marcs d'argent qu'ils avoient apportés avec eux, il déclara qu'Isaac n'avoit point de paix à attendre qu'il n'eût rendu tout ce qu'il avoit enlevé avec tant d'infamie. Sur ce qu'Isaac prenoit dans ses lettres, entres autres qualités chimériques, celle de *saint : La plaisante sainteté*, dit Frédéric, *qui dépouille, emprisonne, expose à mourir de faim et de froid des hommes religieux députés par leur prince ; et qui s'acquittent fidèlement de leur commission! Dieu nous garde d'une pareille sainteté!* Les Grecs se retirèrent avec confusion. Dès qu'ils furent partis, il laissa garnison dans Philippopolis, et se mit en chemin le 15 janvier pour avancer dans la Thrace. La défiance où il étoit de l'empereur grec lui avoit fait prendre des mesures pour se mettre en état de faire la loi à ce prince perfide. Il avoit demandé des vaisseaux aux Génois, aux Pisans, aux Vénitiens, au prince d'Antioche, pour le

mois de mars prochain, afin d'attaquer Constantinople par mer et par terre. Il avoit mandé à son fils Henri, qui gouvernoit ses états en son absence, de faire prier Dieu dans tous les monastères pour le succès de ses armes contre les infidèles, et surtout contre les Grecs, plus ennemis des Latins que les Sarrasins et les Turcs.

Six jours après le départ des envoyés, il reçut des lettres d'Isaac qui lui mandoit qu'il se réjouissoit de son approche. Le compliment étoit équivoque : il signifioit dans l'esprit du prince grec qu'il comptoit tenir les Allemands dans ses filets, et les faire bientôt périr. Son espérance fut trompée, Frédéric, plus fort avec son armée qu'un prince tel qu'Isaac, eût-il été suivi de toutes les forces de son empire, fit le dégât dans tout le pays. Il arriva le 6 février devant Andrinople; les habitans s'étoient sauvés avec leurs effets, les uns à Constantinople, les autres à Didymotique. Le duc de Suabe marcha à Didymotique, la prit d'assaut, et passa tout au fil de l'épée. Il périt quinze cents Alains. L'évêque de Ratisbonne prit la ville de *Probaton*, un autre seigneur celle de *Nicé*. On avoit empoisonné les eaux et le vin en quelques endroits; les croisés, en étant avertis, n'en reçurent aucun dommage. Une troupe de Grecs et de Comans sortis de Manicava pour surprendre l'armée fut mise en fuite et se sauva dans la ville : on l'emporta d'assaut; quatre mille hommes y furent massacrés. Le duc de Suabe entra dans Arcadiopolis. Au milieu de ces ravages, Frédéric faisoit observer une exacte discipline; il réprimoit les débauches, il châtioit les violences qui n'étoient pas autorisées par le droit de la guerre. Tout fuyoit devant lui; les villes et les villages restoient déserts. Il vint de nouveaux envoyés pour parler de paix; mais, comme ils chicanoient sur les conditions, on les renvoya sans rien conclure. Tout trembloit à Constantinople. Cependant les Allemands trouvoient dans les maisons, sur leur route, des peintures où la sotte vanité

An. 1190.

des Grecs avoit représenté les croisés terrassés et foulés aux pieds des chevaux, et ce spectacle embrasoit leur colère. Le duc de Méranie, le comte de Hollande et Frédéric de Bergue, retournèrent à Philippopolis; et de crainte que cette ville ne servît de retraite aux ennemis, ils la détruisirent, et revinrent joindre l'empereur à Andrinople. Pierre et Asan envoyèrent proposer à Frédéric de se rendre auprès de lui avec quarante mille hommes, s'il vouloit leur mettre sur la tête la couronne de l'empire grec. Frédéric répondit avec amitié; mais il s'excusa de consentir à leur demande sur l'obligation que lui imposoit le vœu qu'il avoit fait de courir au secours de la Terre-sainte.

L'empereur grec méprisoit d'abord le danger qui le menaçoit. Il avoit donné sa confiance à un charlatan vénitien, moine de Stude, nommé Dorothée, qui contrefaisoit le prophète, et qui s'étoit acquis auprès de lui un grand crédit, parce qu'autrefois il lui avoit prédit qu'il seroit empereur; espèce de prédiction alors fort à la mode, l'imposteur ne pouvant qu'y gagner, sans risquer d'y rien perdre. Ce fourbe, sur la foi de prétendues révélations, avoit persuadé à l'empereur *que l'expédition de Palestine ne servoit que de prétexte, et que le vrai dessein de Frédéric étoit de s'emparer de Constantinople; qu'en effet il viendroit jusqu'à la porte de Blaquernes, mais qu'il seroit obligé de se retirer, après avoir souffert plus de maux qu'il n'en auroit fait.* Prévenu de ces chimères, l'empereur fit murer cette porte; et, glorieux d'avance de la victoire qu'on lui promettoit, montrant une fenêtre du palais de Blaquernes d'où l'on découvroit les environs de la ville: *C'est par là,* disoit-il, *que je tirerai droit au cœur de Frédéric les flèches très-aiguës que vous me voyez dans la main.* Néanmoins, après ces folles bravades, les désastres qu'on lui annonçoit de toutes parts lui firent oublier la prophétie et rappelèrent sa timidité naturelle. Il fit offrir de sa part les

conditions humiliantes qu'il avoit auparavant demandées à Frédéric, qui, ne se fiant pas aux députés, envoya lui-même à Constantinople pour s'assurer de la sincérité d'Isaac. On lui rapporta par écrit le projet du traité, dont voici les articles. L'empereur grec ne demandoit aucun dédommagement de tous les pillages des croisés; il s'engageoit à leur fournir des vaisseaux et des vivres pour passer en Asie, soit à Gallipoli, soit entre Seste et Abyde. Il donnoit en otages quatorze personnes de sa famille, Andronic son neveu, Michel son cousin germain, six magistrats, six bourgeois des premiers de Constantinople, et cinq seigneurs, qui accompagneroient Frédéric jusqu'à Philadelphie, d'où ils seroient renvoyés. En réparation de l'insulte faite aux députés, il offroit telle satisfaction que voudroit l'exiger le très-victorieux empereur des Romains; car alors il ne refusoit plus ce titre à Frédéric. Ces conditions furent acceptées et jurées dans Sainte-Sophie par cinq cents des premiers personnages de l'empire, en présence du patriarche. Les députés de Frédéric jurèrent de leur côté *que leur maître n'avoit jamais eu dessein d'attenter à la souveraineté de l'empereur grec, ni de faire aucun mal à ses sujets, et qu'il continueroit sa marche sans causer nul dommage, si les Grecs s'abstenoient de toute hostilité.* Nicétas rapporte que, lorsqu'il fut question de faire partir les otages, plusieurs des magistrats n'osant ni se mettre entre les mains de Frédéric, ni demeurer chez eux contre l'ordre de l'empereur, s'allèrent cacher dans des maisons étrangères, pour y rester jusqu'à ce que le prince allemand fût passé en Asie. Isaac, irrité de leur désobéissance, envoya à leur place les greffiers du tribunal, auxquels il conféra même leurs charges. Mais il s'apaisa dans la suite, et leur rendit leurs dignités. Le traité étant conclu dans toutes les formes, Isaac envoya à Frédéric des étoffes précieuses, avec quatre cents livres pesant d'argent monnoyé, et en

reçut à son tour de riches présens. Les députés du sultan d'Icone vinrent aussi trouver Frédéric dans Andrinople; ils lui témoignoient la vénération la plus profonde, et la plus grande joie de voir enfin sa majesté impériale: ce bonheur, disoient-ils, leur faisoit oublier tous les mauvais traitemens des Grecs, qui les avoient retenus par force. Après ce compliment très-peu sincère, ils présentèrent une lettre du sultan qui ne l'étoit pas davantage. Il promettoit à Frédéric un passage aussi sûr et aussi commode que s'il eût été dans ses propres états. L'empereur se laissa tromper par ces protestations, et se contenta de les faire jurer aux députés. Le 27 février il sortit d'Andrinople, et après avoir beaucoup souffert de la gelée et des pluies, il arriva enfin à Gallipoli.

*Nicet. l. 2, c. 6.*
*Expeditio asiatica Friderici.*
*Sanut. l. 3, part. 10, c. 2.*
*Hist. hieros. Appendix ad Radevicum de gest Frid.*
*Radulf. de Diceto.*
*Brompton. chron.*
*Otto de Sto. Blasio.*
*Reischersp. chron.*

On y trouva des barques assez grandes et en assez grand nombre pour transporter toute l'armée en deux passages. Frédéric l'avoit ainsi demandé : toujours en défiance des Grecs, il craignoit qu'en faisant passer son armée par petites divisions, il ne l'exposât à être taillée en pièces à mesure qu'elle débarqueroit. Le duc de Suabe passa le 25 mars avec la première division; c'étoit le jour même de Pâques. Le reste passa le 28 avec Frédéric, qui ne voulut s'embarquer que le dernier, pour être sûr du salut de tous ses soldats. A la vue des côtes d'Asie, les croisés tressailloient de joie. L'ardeur de leur courage ne leur montroit que des moissons de lauriers dans ces belles campagnes où les attendoient de nouveaux périls. Ils traversèrent l'Hellespont au son des flûtes et des trompettes, et de toute sorte d'instrumens de musique. Ce trajet eut l'air d'un triomphe, et l'on eût dit que ce c'étoit une armée, non pas qui alloit chercher des combats, mais qui revenoit couronnée de la victoire. Les Grecs s'attendoient eux-mêmes à une grande révolution, et les Turcs étoient en alarme. A Constantinople, un astrologue nommé Daniel avoit

prédit que l'année dans laquelle la fête de l'Annonciation tomberoit au jour de Pâques (ce qui arrivoit justement cette année), les chrétiens recouvreroient le royaume de Jérusalem, et feroient même la conquête de Bagdad. Les Turcs avoient aussi leurs prophètes, qui ne leur annonçoient que des malheurs; ils publioient que dans l'espace de trois ans une partie des Turcs périroit par l'épée, qu'une autre fuiroit en Perse, que le reste se feroit baptiser. Ces folles prédictions avoient pris tant de crédit, que Saladin, voulant repeupler la Palestine, presque entièrement dévastée par sa conquête, ne trouvoit aucun Turc qu'il pût engager à s'y établir.

Dès que l'armée fut en Asie, les otages furent renvoyés à Constantinople, hors les cinq seigneurs qui devoient accompagner Frédéric jusqu'à Philadelphie. A trois journées de l'ancienne Troie, on trouva des nouvelles preuves de la perfidie des Grecs : c'étoient les cadavres des avant-coureurs de l'armée, que les Grecs avoient massacrés. Un soldat d'Ulm, en Suabe, ayant reconnu celui de son frère, prend avec lui dix de ses camarades, et s'enfonce avec eux dans un bois voisin. Il aperçut les assassins en nombre pareil au-delà d'un marais qui paroissoit impraticable. Ses compagnons l'exhortoient à regagner le camp : transporté de colère et de douleur, il se jette seul dans le marais; et, ayant gagné à la nage la rive opposée, il tombe à grands coups d'épée sur les brigands, dont il n'échappa qu'un seul à sa vengeance. On arrive à Thyatire. Sur toute la route on ne cessoit de rencontrer des partis embusqués dans des forêts pour tomber sur les croisés qui se trouveroient à leur portée; mais ils étoient eux-mêmes plus souvent surpris et taillés en pièces. Comme les Grecs, au lieu de fournir des vivres selon la promesse d'Isaac, les enlevoient de toutes parts, les croisés, pressés de la faim, étant arrivés devant Philadelphie, se mirent à couper

*Nicet. l. 2, c. 6, 7, 8.*
*Expeditio asiatica Friderici.*
*Appendix ad Radevicum.*
*Sanut. l. 3, part. 10, c. 2.*
*Roger de Hoveden.*
*Chron. belg.*
*Reischersp. chron.*
*Otto de Sto. Blasio.*
*Pagi ad Baron.*
*M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11, p. 51, 52, 53.*

les blés, quoiqu'ils ne fussent pas encore en maturité. Les habitans sortirent en armes pour défendre leurs moissons. Il se livra un combat qui leur coûta plus cher encore, et ils furent bientôt obligés de regagner leur ville. On conseilloit à Frédéric de prendre Philadelphie. *Non*, répondit ce prince, *c'est dans cette contrée le boulevard des chrétiens et leur asile contre les Turcs.* Le magistrat vint lui faire humblement des excuses; mais, au départ de l'armée, cinq cents cavaliers grecs la suivirent, et attaquèrent l'arrière-garde près d'Hiéraple. Ils furent reçus comme le méritoit leur perfidie, et tués presque tous. Les Allemands furent mieux traités à Laodicée; ils trouvèrent chez les habitans tous les secours qu'on leur avoit refusés jusqu'alors. Frédéric, attendri du zèle empressé de ce pauvre peuple, ne put retenir ses larmes; et, se jetant à genoux au milieu de la plaine, levant les yeux et les bras vers le ciel, il pria le souverain maître des grâces de les récompenser; et leur adressant la parole: *Hélas!* dit-il, *l'humanité s'est donc retirée sur les dernières limites de l'empire: si les autres provinces étoient peuplées d'habitans tels que vous, nos épées n'auroient jamais été teintes que du sang des infidèles.*

Azzeddin avoit traité avec Frédéric, et ses envoyés accompagnoient l'armée. Mais, outre que ce prince n'étoit pas, selon toute apparence, de meilleure foi qu'Isaac, il avoit perdu le pouvoir de prêter aucun secours aux croisés. Cothbeddin, un de ses fils, s'étoit saisi d'Icone et de la personne de son père, qu'il tenoit en captivité. Ce nouveau sultan, farouche musulman, n'avoit d'autre dessein que de faire périr l'armée chrétienne. Il attendoit qu'elle fût engagée dans le pays; et, pour mieux tromper Frédéric, loin de se déclarer d'abord son ennemi, il envoya des turcomans conduire à son camp des troupeaux et des marchandises. Mais, lorsque les croisés se furent éloignés de Laodicée, les envoyés d'Azzeddin s'échap-

pèrent ; les Turcomans et les Turcs, réunis ensemble, commencèrent à harceler l'armée de toutes parts. A mesure qu'elle avançoit, ils s'emparoient des hauteurs et l'accabloient de flèches. Il y eut un grand combat près de Philomélium, un autre devant un château nommé *Cingulaire.* Dans ces deux actions, les Turcs furent défaits; Philomélium fut détruit. On arriva le 3 mai à l'entrée d'un défilé dont les Turcs avoient occupé les issues, espérant d'y écraser Frédéric comme il avoit foudroyé Manuel à Myriocéphales. L'empereur évita le piége, et surprit lui-même les ennemis par un heureux stratagème. Il campa dans la plaine voisine, et pendant la nuit il partagea son armée en deux corps. Au point du jour le duc de Suabe, à la tête d'un de ces corps, feignit de prendre la fuite par un autre chemin. Les Turcs, s'imaginant que c'étoit l'armée entière qui fuyoit, en abandonnant les tentes et les bagages, coururent au camp pour le piller. Lorsqu'ils furent proches, Frédéric sortit en bon ordre à leur rencontre ; le duc de Suabe tourna bride en même temps, et les chargea par-derrière. Enfermés entre deux armées, ils furent taillés en pièces. Il en coûta du sang au duc de Suabe, qui, s'exposant avec ardeur dans le plus fort de la mêlée, reçut une blessure, mais sans danger pour sa vie.

Les croisés souffroient beaucoup de la disette, traversant un pays aride, d'où les habitans, en prenant la fuite, avoient enlevé tous les vivres. Pour trouver des subsistances, il marchèrent droit à Icone. Azzeddin, qui s'étoit échappé de la prison où son fils le détenoit, envoya faire ses excuses à Frédéric, rejetant sur ce fils dénaturé toutes les hostilités que les croisés avoient essuyées. Icone étoit entourée de jardins fermés de masures, où les Turcs se défendirent quelque temps. Ils y furent enfin forcés avec grand carnage. Icone fut prise en six heures; et Livon, prince d'Arménie, envoya remercier Frédéric de l'avoir délivré d'un si dangereux voisinage. Il avoit

déjà témoigné son zèle pour les succès des croisés; et cinq mille Arméniens s'étoient joints à leur armée. Mais l'intention de Frédéric n'étoit pas de laisser garnison dans cette grande ville, environnée de places possédées par les Turcs, dont la population étoit innombrable. Il auroit fallu, pour en conserver la possession, affoiblir considérablement son armée. Il se contenta donc d'y faire chanter la messe, et d'y séjourner pendant cinq jours, accompagné d'un détachement de ses troupes. Le reste campa dans les faubourgs. Il ne permit pas même le pillage, et n'enleva que les provisions de vivres, dont son armée manquoit depuis long-temps. Les habitans mêmes, soit par reconnoissance, soit par crainte, s'empressèrent de lui en fournir. Le sultan Cothbeddin, qui s'étoit sauvé dans la citadelle, traita humblement avec lui. L'empereur, ayant reçu des otages et des guides, s'achemina vers les côtes de la mer. Il fut encore attaqué dans cette marche par des partis de Turcs indépendans du sultan d'Icone. Toute sa route fut arrosée du sang des musulmans, qui dans ces différens combats perdirent vingt-deux mille hommes. En descendant vers la mer de Cilicie, il se rapprochoit des frontières de l'empire grec, qui, selon Roger de Hoveden, auteur instruit, s'étendoit encore jusqu'à Antioche de Cilicie, nommée dès-lors *Antiochette.* Le fleuve Scalendros, qui est l'ancien Charadros, faisoit la borne du domaine des Grecs et du royaume d'Arménie. Le golfe de Satalie appartenoit à l'empire, et étoit bordé de deux châteaux, l'un nommé *Satalie la vieille*, c'étoit l'ancienne Attalie; l'autre *Satalie la neuve;* celui-ci avoit été bâti par l'empereur Manuel. Les états du sultan d'Icone s'étendoient du septentrion au midi jusqu'au mont Cragus, que Roger appelle, pour cette raison, le mont de Turquie.

Frédéric se rendit le 10 juin à la vue de Séleucie. Ce fut là que ce grand prince, chéri de ses soldats, honoré

de tout l'Orient pour sa prudence et sa valeur, redouté de Saladin même, trouva le terme de sa glorieuse carrière. Fatigué d'une longue marche sous un soleil ardent, il arriva au bord du Calycadnus. La clarté et la fraîcheur des eaux de ce beau fleuve l'invitèrent à s'y jeter à cheval. Saisi d'un froid mortel, on le retira presque sans vie. Il expira peu de momens après. Quelques auteurs le font aller jusqu'à Tarse, et disent que ce fut dans le Cydnus qu'il trouva la mort; peut-être pour lui donner une nouvelle conformité avec Alexandre, auquel il ressembloit assez par son invincible valeur. Mais les meilleurs historiens donnent le nom de *Salef* au fleuve qui lui fut funeste; et ce nom me semble plutôt être celui du Calycadnus, qui passoit à Séleucie, nommée *Sélefkeh* par les Turcs. Après la mort de l'empereur, son fils le duc de Suabe, pénétré de douleur sans laisser abattre son courage, poursuivit l'entreprise de son généreux père. Il entra le 23 juin dans Antioche, où la plupart de ses soldats lui furent enlevés par une maladie contagieuse. Toujours vainqueur, il traversa une grande partie de la Syrie, prit Baruth et plusieurs autres places enlevées aux chrétiens. Il se rendit enfin devant Saint-Jean d'Acre, assiégé depuis plus de dix-huit mois par Guy de Lusignan. Il mourut à ce fameux siége. Les soldats qui lui restoient après tant d'exploits et de malheurs s'embarquèrent à Tyr, et revinrent dans leur patrie avec autant de blessures que de gloire. Je ne dirai rien des deux rois de France et d'Angleterre, qui n'arrivèrent devant Acre que l'année suivante. Comme ils prirent la route de la mer, et qu'il n'eurent rien à démêler avec l'empire grec, ce qu'ils firent en Palestine n'est pas de mon sujet. Mais le roi d'Angleterre ayant conquis sur le tyran Isaac Comnène l'île de Cypre, qui étoit du domaine de l'empire grec, je me crois obligé de rendre compte de cette partie de son expédition.

An. 1191.

*Nicet. l.* 3, *c.* 8.
*Chron. Trivetti.*
*Brompton chron.*
*Sanut. l.* 3, *part.* 11. *c.* 1; *part.* 10, *c.* 4.
*Neophytus de calamitatibus Cypri.*
*Robert de Monte.*
*Roger de Hoveden.*
*Neubrig. l.* 4, *c.* 19.
*Alberic. chr.*
*Nangis chr.*
*Rodulf. de Diceto.*
*Contin. de Guill. de Tyr.*
*Leo. Allat. de eccles. or. et oc. perpetuo consensu. l.* 3, *c.* 13.
*Du Cange, fam. p.* 183, 184.
*Vérif. des dates, p.* 384.

Dès que Richard fut devenu roi d'Angleterre par la mort de son père Henri II, il se hâta d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de marcher à la conquête de la Terre-sainte. S'étant embarqué à Marseille l'année d'après le départ de Frédéric, il passa l'hiver en Sicile, et partit de Messine le Mercredi saint, dixième d'avril, avec la reine de Sicile, sa sœur, et Bérengère, qu'il devoit épouser, fille de don Garcie, roi de Navarre. Sa flotte, composée de cent cinquante vaisseaux et de cinquante-trois galères, fut assaillie d'une violente tempête le Vendredi saint, et dispersée sur différens rivages. Richard, avec une partie, gagna l'île de Crète, et de là celle de Rhodes. Trois de ses vaisseaux, poussés sur les côtes de Cypre, y périrent devant le port de Limisso, ville bâtie près du terrain où étoit l'ancienne Amathonte. Ceux qui eurent assez de force ou de bonheur pour échapper du naufrage trouvèrent sur le bord un nouveau danger plus inévitable que la tempête. Isaac, allié de Saladin, y étant accouru avec son armée, fit saisir ces malheureux au sortir des eaux. On les dépouilla, on les jeta dans des cachots pour y mourir de faim. Le bâtiment qui portoit les deux princesses, déjà maltraité de l'orage, s'étant présenté devant le port, on leur en refusa l'entrée. Elles alloient périr à la vue d'Isaac, qui jouissoit d'un spectacle si douloureux pour une âme moins farouche, lorsque Richard, averti de leur danger, arriva avec la plus grande partie de sa flotte. Il recueillit les princesses, et envoya par trois fois au tyran redemander ses gens injustement détenus. Isaac répondit que, loin de les rendre, il feroit le même traitement à Richard, s'il osoit mettre le pied dans son île. Indigné d'une si barbare insolence, Richard fait prendre les armes à ses soldats, saute avec eux dans les chaloupes, et vogue vers le rivage. Isaac y attendoit les Anglois à la tête de ses troupes, qui n'étoient qu'une vile canaille mal armée ou sans armes. Richard avançoit en personne avec ses gens

de trait, qui commencèrent par faire pleuvoir sur les Grecs une terrible grêle de flèches. Le roi saute le premier à terre, suivi de ses troupes. Les Grecs ne tiennent pas long-temps. Isaac, après le massacre d'une grande partie des siens, prend la fuite avec le reste. On les poursuit, on les massacre, et si la nuit ne fût survenue, c'en étoit fait du tyran. Les Anglois, ne connoissant pas les routes et les sentiers des montagnes par où Isaac s'étoit sauvé, n'osèrent s'engager trop avant, et revinrent à Limisso, qu'ils trouvèrent abandonné.

Isaac rallia les débris de son armée, et passa la nuit dans un vallon à deux lieues, jurant que, dès qu'il seroit jour, il auroit raison du roi d'Angleterre. Le roi le prévint, et dès avant le jour il alla chercher Isaac. Il trouve les Grecs endormis, et se jette dans leur camp au son des tambours et des trompettes. Réveillés par ce bruit et par les cris de ceux qu'on égorge, ils ne savent ni combattre ni fuir. Isaac se sauve en chemise, laissant ses armes, ses tentes, ses chevaux, avec l'étendard impérial. Le jour venu, les comtes et les barons de l'île se rendent auprès du roi, et lui donnent des otages. Le lendemain on voit arriver en Cypre Guy de Lusignan; Geoffroi, son frère; Humfroi de Thoron; Boémond, prince d'Antioche; Raymond, son fils, comte de Tripoli; Livon, prince d'Arménie. Ils font hommage au roi, et lui jurent fidélité envers et contre tous. Isaac, se voyant abandonné, envoie demander la paix; et quelque dures que soient les conditions qu'on lui impose, il ne balance pas à s'y soumettre : c'étoit de payer vingt mille marcs d'or, de relâcher les prisonniers, de jurer fidélité au roi, et de tenir de lui le royaume de Cypre comme son vassal; de lui mettre entre les mains sa fille unique, héritière de ses états, pour être mariée au gré de Richard; d'aller en personne à la suite du roi en Syrie avec cent chevaliers, quatre cents chevaux, et cinq cents hommes de pied, et d'y rester tant que le roi voudroit

y demeurer. Pour assurance qu'il observeroit fidèlement ces articles, il donnoit en gage toutes ses forteresses. Le traité conclu et signé de part et d'autre, Isaac vint rendre l'hommage et jurer fidélité à Richard et à ses successeurs. A peine eut-il prêté le serment, qu'il s'en repentit; et, s'étant retiré dans sa tente, lorsqu'il vit que tous les Anglois se livroient à la joie, et qu'il n'étoit pas observé, il s'évada déguisé en simple soldat. Dès qu'il se crut en sûreté, il envoya dire au roi qu'il ne garderoit pas un traité si déshonorant, et qu'il se dédisoit de toutes les conventions. Richard, ravi de cette inconstance qui alloit le rendre maître de Cypre, charge le roi de Jérusalem et les autres princes de poursuivre le traître et de s'en saisir. Il monte lui-même sur sa flotte pour faire le tour de l'île, et place des corps de garde sur toutes les côtes pour empêcher Isaac d'échapper. Il enlève tous les bâtimens qui se trouvent alentour. A la vue d'une flotte si nombreuse, les garnisons des villes et des châteaux les abandonnent, et s'enfuient sur les montagnes. Le roi s'en emparoit et y jetoit des troupes. Après s'être ainsi assuré de toutes les côtes, il retourne à Limisso.

Le roi de Jérusalem avoit inutilement parcouru l'intérieur de l'île sans pouvoir trouver Isaac. On apprit que sa fille étoit dans un château très-fort nommé *Cérines ;* Richard y marche avec son armée. Au bruit de son approche, la princesse vient se jeter à ses pieds, lui demandant miséricorde. Toutes les autres places se rendent. Isaac étoit caché dans un monastère au cap Saint-André; il n'avoit pas encore perdu toute espérance; et conservant son caractère féroce au milieu de son infortune, un jour qu'il étoit à table avec les comtes qui l'avoient suivi, comme un d'entre eux lui conseilloit de faire la paix, de peur que toute la nation ne pérît avec lui, transporté de colère, il le frappa d'un couteau qu'il tenoit, et lui coupa le nez. L'auteur du conseil s'enfuit,

et alla instruire Richard de la retraite du tyran. Richard y court sur-le-champ. Alors la fureur cédant à l'épouvante, le tyran vient se mettre à la discrétion du vainqueur, ne demandant que la vie et la grâce de n'être pas mis dans les fers. Le roi, par dérision, le fait lier de chaînes d'argent, et le donne en garde à Raoul, son chambellan. Après s'être saisi de ses trésors, et avoir établi l'ordre nécessaire pour la conservation de la conquête, il laisse la garde de l'île à Richard de Camville, et à Robert de Turnham, et part pour Saint-Jean-d'Acre, où Philippe, roi de France, l'attendoit pour la prise de cette place fameuse, dont il vouloit partager l'honneur avec le roi d'Angleterre. Il fait transporter son prisonnier à Tripoli, et Raoul étant mort, il le met sous la garde du grand-maître des hospitaliers, qui l'enferme dans le château de Margat. Il en coûta aux seigneurs de Cypre la moitié de tout ce qu'ils possédoient pour obtenir la confirmation de leurs lois et des priviléges dont ils jouissoient avant la tyrannie d'Isaac. Ce cruel usurpateur avoit régné sept ans. Quelques années après, ayant corrompu par argent le gardien de sa prison, il se mit en liberté. Sa parente Euphrosyne, femme d'Alexis l'Ange, qui régnoit alors, engagea l'empereur à lui pardonner tous ses forfaits, et à le rappeler à la cour. Isaac refusa cette grâce, disant *qu'il avoit pris l'habitude de commander, et perdu celle d'obéir.* Au bout de quelque temps, comme il cabaloit en Asie pour exciter une révolte, il fut empoisonné par son échanson, qu'on crut avoir été payé par l'empereur. Sa fille demeura au pouvoir de Richard. Après avoir été fiancée au duc d'Autriche, qui mourut avant qu'elle fût arrivée, elle épousa un seigneur flamand; et celui-ci demanda inutilement la restitution du royaume de Cypre, comme lui appartenant du chef de sa femme.

Pendant que le roi d'Angleterre étoit devant Acre, Richard de Camville mourut, et les Grecs, s'étant ré-

voltés, se donnèrent pour roi un moine, parent d'Isaac Comnène. Robert de Turnham marcha contre eux, les défit dans un combat, prit le moine, et le fit pendre. Richard avoit besoin de ses troupes, et manquoit d'argent. Il engagea l'île aux chevaliers du temple pour la somme de vingt-cinq mille marcs. Ils furent bientôt avertis que les Grecs, qui haïssoient les Latins plus encore qu'ils n'avoient haï leur tyran, avoient formé dans toute l'étendue de l'île une conjuration pour les massacrer. Sur cet avis les templiers, seulement au nombre de cent, s'enfermèrent dans le château de Nicosie, capitale de l'île. Les Grecs vinrent en grand nombre les y assiéger. Ces braves guerriers, voyant qu'ils ne pouvoient tenir long-temps sans mourir de faim, résolurent de périr en gens de cœur. Le jour de Pâques, après avoir participé aux saints mystères, ils font une sortie, et tombent l'épée à la main sur les assiégeans. Ils ne cherchoient qu'une mort honorable, ils trouvèrent la victoire, qu'ils n'attendoient pas. Cette multitude prit aussitôt la fuite. Ils en firent un carnage qui dura tout le jour, et ne laissèrent dans Nicosie ni homme ni femme; tout fut passé au fil de l'épée. Leurs confrères, qui étoient devant Acre, instruits de cette révolution, déclarèrent au roi d'Angleterre qu'ils ne vouloient pas être les gardiens de cette île, habitée par un peuple aussi perfide que lâche. Richard en donna le domaine à Guy de Lusignan, à qui Saladin avoit enlevé le royaume de Jérusalem, à condition qu'il rembourseroit les templiers. Guy, la trouvant presque déserte, la repeupla de colons qu'il fit venir d'Arménie et du pays d'Antioche. Il ouvrit asile à tous les malheureux habitans de la Palestine, dépouillés de leurs biens par l'épée des musulmans, et leur distribua des habitations. Tel fut le commencement du royaume de Cypre, qui subsista trois cents ans sous dix-sept rois, jusqu'à ce qu'il tombât par donation entre les mains des Vénitiens.

Lorsque Guy de Lusignan eut pris possession de l'île, il y établit des évêques et des prêtres latins, comme il étoit d'usage dans tous les lieux dont les Latins se rendoient maîtres. Les Grecs les accusent d'avoir tourmenté et fait mourir dans les supplices ceux qui restèrent attachés à l'église grecque. Le savant Léo Allatius, Grec de naissance, et né dans une famille schismatique, mais qui dès son enfance eut le bonheur d'être nourri dans le sein de l'église romaine, au lieu de désavouer ces procédés inhumains, prétend les justifier en disant qu'il faut proscrire, massacrer, brûler les hérétiques obstinés, et que telle a toujours été la pratique de l'Eglise : espèce de blasphème enfanté dans les siècles barbares, et démenti par l'antiquité chrétienne, qui, loin de suivre ces maximes sanguinaires, les a toujours abhorrées, comme aussi contraires à l'esprit de l'Evangile que l'indifférence et l'irréligion. L'empereur de Constantinople ne vit pas sans chagrin l'île de Cypre aliénée du domaine de l'empire. Il en conçut contre Richard un mortel ressentiment, qui s'aigrit encore par le faux soupçon qu'il eut que ce prince avoit eu part à l'assassinat de Conrad de Montferrat. Richard, informé de ces mauvaises dispositions, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de l'empire grec à son retour de Palestine, évita de s'y faire connoître : il aima mieux se confier à des pirates. Le vaisseau ayant fait naufrage entre Venise et Aquilée, comme il passoit par l'Autriche en habit déguisé, il fut reconnu et mis dans les fers par les ordres du duc Léopold, en vengeance d'un affront qu'il avoit fait à ce duc en Palestine. On rapporte que ce prince, rentré dans ses états après plus d'un an de prison, conçut le dessein de faire la conquête de l'Egypte, d'aller ensuite au recouvrement de la Terre-sainte, de marcher enfin à Constantinople pour s'y faire couronner empereur, et qu'il avoit déjà formé une nouvelle croisade, lorsqu'il fut tué dans la guerre contre le

roi de France, devant un château qu'il assiégeoit en Limosin.

Nicet. l. 3, c. 1.

Pendant qu'une fermentation violente agitoit l'île de Cypre et faisoit naître un nouveau royaume, l'empire grec éprouvoit dans son sein des mouvemens qui se succédoient sans interruption. Le mépris que s'attiroit Isaac par son peu de mérite, et la facilité avec laquelle il étoit parvenu à l'empire, qui ne lui avoit coûté qu'un coup de sabre, animoient les espérances des ambitieux. Son indolence leur ouvroit libre carrière. Il étoit persuadé que, Dieu l'ayant porté comme entre ses bras sur le trône, Dieu s'étoit aussi chargé de l'y maintenir sans aucun soin de sa part. Pendant qu'il s'endormoit tranquillement dans cette assurance, il fut réveillé par le bruit de plusieurs révoltes. Un certain Alexis, qui ne tenoit du fils de Manuel que la conformité de nom et quelques traits de ressemblance, prétendit qu'il étoit ce prince, qu'Andronic avoit été trompé, et qu'il avoit exercé sa cruauté sur un autre. Il étoit né à Constantinople; et, pour n'être pas reconnu, il alla passer quelque temps en Asie. Il se logea dans la petite ville d'Harmales, près du Méandre, chez un Latin auquel il vint à bout de persuader ses mensonges. Ils vont ensemble trouver le sultan d'Icone; c'étoit encore Azzeddin. Alexis lui débite la fable qu'il avoit inventée; il lui représente combien il lui sera glorieux de rétablir l'empereur légitime, et quels avantages il en retirera pour lui-même. Azzeddin, trompé par le ton assuré de l'imposteur et par sa ressemblance avec Manuel, le traite avec distinction, et lui fait espérer un puissant secours pour remonter sur le trône de ses pères. Quelque temps après, un ambassadeur d'Isaac vient à la cour d'Icone, et le sultan lui ayant demandé en présence d'Alexis s'il reconnoissoit le fils de Manuel, il répondit qu'il étoit indubitable que le fils de Manuel avoit été assassiné et jeté dans la mer, et que tout le récit de ce jeune homme

n'étoit qu'une fable. A ces paroles, le faux Alexis entre en fureur; et sans respect pour le sultan, il se jette sur l'ambassadeur, qui eut bien de la peine à se débarrasser de ses mains. Cette aventure refroidit beaucoup le zèle d'Azzeddin. Néanmoins, à force d'instances, Alexis obtint de lui la permission d'enrôler ceux qui voudroient bien s'engager à son service. En peu de temps il mit sur pied huit mille hommes; et ayant pris le titre d'empereur, il se rendit maître de gré ou de force de plusieurs places voisines du Méandre. Entre autres villes il prit et abandonna au pillage la ville de Chones, où les musulmans profanèrent par toute sorte d'infamies et de violences l'église célèbre de l'archange saint Michel. On envoya contre lui successivement plusieurs généraux, qui, se voyant mal obéis de leurs soldats, plus portés au service du faux empereur qu'à celui d'Isaac, revinrent sans avoir remporté aucun avantage. Dans la cour même de Constantinople, bien des gens, quoique persuadés de l'imposture, en désiroient le succès. Enfin Alexis sébastocrator, frère d'Isaac, se mit à la tête de quelques troupes, et marcha vers le Méandre. Mais, n'osant hasarder une bataille contre des forces supérieures, il se tenoit éloigné, et se contentoit de contenir dans l'obéissance les places qui n'avoient pas encore pris le parti du rebelle. Les choses étoient en cet état, et l'armée ennemie grossissoit tous les jours par l'affluence des déserteurs, lorsqu'un coup imprévu termina la guerre. Un jour que le faux Alexis, après avoir bu largement, dormoit d'un profond somme, son aumônier, ayant saisi son épée pendue à son chevet, lui coupa la gorge, et porta sa tête au sébastocrator. Celui-ci la trouva si ressemblante, qu'il ne put s'empêcher de dire que ceux qui avoient suivi cet imposteur pouvoient bien être innocens.

La rébellion du faux Alexis fut le signal de beaucoup d'autres, qui ne furent pas plus heureuses. On vit en

Nicet. l. 3, c. 2.

Paphlagonie un autre imposteur qui, sous le même titre de fils de Manuel, attira dans son parti les provinces voisines. Le sébaste Théodore Chumne le prit dans un combat et le fit mourir. Un certain Basile Chozas en fit autant auprès de Nicomédie; il fut pris après peu de jours, aveuglé et condamné à une prison perpétuelle. On en vit éclore de toutes parts quantité d'autres, qui disparurent aussitôt comme des insectes éphémères. Isaac Comnène, neveu de l'empereur Andronic, qui étoit détenu en prison, s'en étant échappé, courut à Sainte-Sophie pour soulever le peuple. On se saisit de sa personne malgré la sainteté de l'asile; on lui fit souffrir une rigoureuse torture pour le forcer à découvrir ses complices. Il ne nomma personne, et mourut le lendemain. On dénonça Constantin Tatice, homme factieux, qui entretenoit depuis long-temps à Constantinople une troupe de cinq cents bandits dévoués à ses ordres. Il fut arrêté, et on lui creva les yeux. On traita de même un nommé Racyndite, allié de la famille des Comnènes, qui donnoit les mêmes sujets de défiance : mais le plus distingué de ceux qui furent alors la victime de leurs attentats ou des soupçons du prince, fut Andronic Comnène, fils d'Alexis, et petit-fils de la célèbre Anne Comnène et du César Bryenne. Il étoit gouverneur de Thessalonique. On l'accusa d'aspirer à l'empire, et d'avoir concerté à dessein avec Alexis, fils naturel de Manuel, dont j'ai déjà parlé sous le règne d'Andronic. Ceux qui avoient ordre d'aller arrêter Andronic le rencontrèrent sur le chemin de Constantinople; et voyant qu'il venoit lui-même se jeter dans le piége, ils évitèrent de lui donner l'alarme, et l'accompagnèrent comme par honneur. Dès qu'il fut arrivé, on l'accusa de trahison. On lui donna d'abord des juges; mais, sans attendre leur sentence, sans lui donner le temps de se défendre, on le mit en prison et on lui creva les yeux. Son fils, furieux de ce procédé illégal, se jette dans Sainte-Sophie; c'étoit

un jour de fête, et tout le peuple y étoit assemblé : il déclame avec hardiesse contre la cruauté de l'empereur, qu'il traite de tyran. Mais pendant même qu'il parloit, avant que ce discours séditieux se fût répandu dans la ville, on se saisit de sa personne, et on lui fit le même traitement qu'à son père, dont il augmenta la douleur en voulant le venger.

On arrêta ensuite Alexis, fils naturel de Manuel, accusé d'être complice. Nous l'avons laissé enfermé dans un château au bord du Pont-Euxin. Isaac l'avoit rappelé, et quoique ce prince eût été privé des yeux par la cruauté d'Andronic, il l'avoit honoré du titre de César. Alexis, instruit par l'infortune, se tenoit éloigné de la cour et se renfermoit dans le silence de la vie privée. Sa retraite ne put le mettre hors de prise à la calomnie. Il fut condamné à perdre tous ses biens, et à passer le reste de ses jours dans un monastère. Nourri des maximes du christianisme, plus solides et plus consolantes que celles d'une philosophie mondaine, il reçut cet arrêt comme une faveur de la Providence, et la perte de ses biens n'arracha de son cœur aucun soupir. Pendant qu'il montoit le mont Papyce en Thrace, où étoit situé le monastère, on aperçut avec étonnement un nuage de tristesse se répandre sur son visage, auparavant tranquille et serein. L'historien Nicétas, qui étoit du cortége, lui en demandant la cause : *Ce n'est pas*, lui dit-il, *le changement d'habit qui m'afflige ; n'importe à l'âme de quelle couleur et de quelle forme soit le vêtement qui couvre son corps. Mais je redoute les obligations que l'habit monastique porte avec lui. Je sais que quiconque à mis une fois la main à la charrue et regarde derrière lui, n'est pas digne du royaume de Dieu.* Dans cette crainte, il ne voulut contracter aucun engagement intérieur ; il ne promit rien ; il ne consentit à rien qu'à obéir à l'empereur. On lui donna le nom d'*Athanase*. Il choisit pour cellule celle

où Alexis, fils d'Axuch, sacrifié comme lui à une injuste cabale, avoit fini ses jours. Au bout de trois mois, l'empereur le rappela à la cour, et fit voir qu'il n'avoit pas eu de raison pour l'en bannir. Il l'invitoit fréquemment à manger à sa table. Mais, malgré les distinctions dont il l'honoroit avec justice, ce prince peu sensé n'eut pas dans l'opinion publique l'honneur du repentir. On n'attribua ce changement qu'à son inconstance naturelle.

*Nicet. l. 2, c. 4. Oriens christ. t. 5, p. 272, et seqq; t. 3, p. 505, 506. Fleury, hist. ecclés. l. 73, art. 44, 61, 75. Pagi ad Baron. Mansi ad Bar.*

Ce fut en cette année 1191 qu'Isaac résolut de récompenser son prophète Dorothée, en le plaçant sur le siége de Constantinople. Il est à propos de rappeler ici la suite des patriarches depuis l'abdication volontaire de Théodose, dont j'ai parlé sous le règne du jeune Alexis. Isaac, dès la seconde année de son règne, fit déposer Basile Camatère, sous prétexte qu'il avoit sécularisé des filles et des veuves de distinction, qu'Andronic avoit contraintes de prendre le voile contre leur gré. La vraie raison étoit la défiance qu'il avoit de ce patriarche, dont il redoutoit le crédit. L'église de Constantinople n'eut pas lieu de regretter ce mauvais pasteur, qui s'étoit vendu aux volontés d'Andronic. Nicétas Muntanès, sacellaire de Sainte-Sophie, fut mis à sa place. Quoiqu'il fût fort avancé en âge, l'inconstance d'Isaac ne put attendre sa mort. Sa vieillesse servit de prétexte pour le dépouiller de sa dignité au bout de trois ans. On lui substitua un moine nommé Léonce. Avant sa nomination, Isaac avoit protesté avec serment, en présence de tout le peuple, que la mère de Dieu lui avoit apparu en songe, et lui avoit présenté ce moine, qu'il ne connoissoit pas, et dont elle avoit loué la haute vertu. Malgré ce songe miraculeux, il ne le laissa que sept mois en place, et résolut d'élever à cette dignité son ami Dorothée, qu'il avoit déjà fait nommer patriarche titulaire de Jérusalem. Depuis que les Latins étoient maîtres de cette ville, ainsi que d'Antioche et

de Tarse, et qu'ils donnoient des pasteurs à ces trois églises, les Grecs n'avoient pas cessé d'y nommer des évêques qui n'en avoient que le titre, et ne sortoient pas de Constantinople. C'est ainsi que Théodore Balsamon, fameux canoniste, étoit alors patriarche d'Antioche. Comme les canons ne permettoient pas ces translations d'un évêché à un autre, Isaac, pour vaincre cette difficulté, s'avisa du même stratagème dont l'impératrice Eudocie s'étoit servie autrefois pour tromper le patriarche Xiphilin, et mettre sur le trône Romain Diogène. Il fit venir Balsamon et lui témoigna un sensible regret du dépérissement où se trouvoit l'Eglise, tellement dépourvue de ministres capables et vertueux, que dans tout l'Orient il n'y avoit que Balsamon en état de remplir dignement la place de patriarche de Constantinople, ce siége si important, qui donnoit un chef à l'Eglise universelle. *Si vous pouvez*, ajouta-t-il, *trouver dans la discipline ecclésiastique, dont vous avez une connoissance si profonde et si étendue, des moyens de prouver au peuple que le passage d'un siége à un autre n'est pas aujourd'hui plus contraire aux canons qu'il ne l'étoit autrefois, vous me délivrerez d'un grand embarras.* Balsamon, que l'étude n'avoit pas guéri de l'ambition, répondit du succès, et dès le lendemain la question ayant été proposée dans une assemblée du clergé et de prélats dont il étoit l'oracle, fut résolue au gré de l'empereur, qui confirma la décision par des lettres patentes. Mais l'habile canoniste, qui savoit faire plier les canons à ses intérêts, avoit, sans le savoir, travaillé pour Dorothée, que l'empereur nomma aussitôt patriarche de Constantinople. Balsamon, et les prélats qui avoient bien voulu lui sacrifier leur conscience, se voyant si honteusement trompés, soulevèrent le clergé et le peuple. C'étoit un cri universel contre cette usurpation qu'on traitoit de sacrilége. Les prélats s'assemblèrent et fulminèrent une sentence de

déposition. L'empereur, de son côté, soutint opiniâtrément son ouvrage; il cassa le jugement des prélats, et fit installer Dorothée à main armée. Le nouveau pasteur, odieux à toute la ville, essuyoit tous les jours des insultes; et pendant deux ans qu'il siégea, ce fut un combat perpétuel entre l'empereur qui s'efforçoit de le maintenir, et le clergé joint au peuple qui le traversoit dans toutes ses fonctions. Enfin Isaac ne fut pas assez ferme pour résister à ce torrent, qui, loin de s'affoiblir par le temps, grossissoit de jour en jour. Il fallut céder à l'indignation publique. Dorothée fut déposé de nouveau dans un synode, et George Xiphilin, garde du trésor de la grande église, nommé à sa place. Le prélat destitué, rentra par violence dans le patriarchat de Jérusalem, occupé par un autre, et ne le garda pas long-temps. L'histoire ne dit pas la raison qui le lui fit abandonner.

An. 1192. *Nicet. l.3, c. 3.*

La trève faite en 1188 avec les Valaques et les Bulgares étant expirée, ces deux peuples, réunis aux Comans, recommencèrent à ravager les provinces voisines du Danube. L'empereur, qui se croyoit plus grand capitaine qu'aucun de ses généraux, marche en Thrace, s'avance au-delà d'Anchiale, et s'approche du mont Hémus. Il se flattoit d'une entrée facile en Bulgarie. Mais il trouva les places en meilleur état qu'il ne s'étoit imaginé. Les murailles et les tours réparées de nouveau pouvoient faire une longue résistance. Les barbares, aussi légers que des chèvres, se tenoient sur les hauteurs, et couroient de montagnes en montagnes sans se hasarder dans les plaines. Il apprit que les Patzinaces passoient le Danube pour venir les joindre. Il prit donc le parti de quitter le pays au bout de deux mois, sans avoir pu approcher l'ennemi. Deux chemins conduisoient à Bérée, l'un plus long, mais plus sûr et plus commode, par des plaines unies et propres à la cavalerie c'étoit par là qu'il étoit venu; l'autre, plus court,

mais plus étroit et plus dangereux, par des gorges et des ravines, où couloit un torrent. Dans l'empressement qu'il avoit de s'éloigner, ce fut la route qu'il prit. Son avant-garde étoit commandée par Manuel Camyze et par Isaac Comnène, gendre d'Alexis, frère de l'empereur. Jean Ducas, sébastocrator, conduisoit l'arrière-garde. Entre les deux, à la tête du corps d'armée, marchoit l'empereur avec son frère Alexis. Les barbares côtoyoient la marche, toujours sur les hauteurs à droite et à gauche. Ils laissèrent déboucher l'avant-garde sans l'inquiéter; leur dessein étoit de tomber sur le corps d'armée où se trouvoit l'empereur avec toute sa noblesse. Lorsqu'ils la virent engagée dans ces défilés, ils descendirent avec de grands cris pour l'écraser. L'infanterie grecque gravissoit sur les hauteurs pour les arrêter; mais, accablée d'un orage de pierres, de flèches, de javelots, elle fut bientôt obligée de regagner le vallon. Là, pressés par les barbares, qui les massacroient comme un troupeau enfermé dans un parc, ils se débandèrent, chacun ne songeant qu'à s'échapper de ce mauvais pas. L'empereur perdit son casque et auroit perdu la vie, sans le secours de ses officiers, qui, se serrant autour de sa personne, lui ouvrirent un passage en renversant, foulant aux pieds, massacrant hommes et chevaux qui se trouvoient devant lui; en sorte que, pour sauver un prince sans mérite, il en coûta la vie à grand nombre de braves gens qui valoient mieux que lui. Pour lui, il se crut, comme un autre David, le favori de la Providence, qui récompensoit ses vertus, et continua de fuir sans songer à son arrière-garde, commandée par Ducas. Ce général, plus sage que son maître, ne s'engagea pas dans le défilé; et, sous la guide d'un Bulgare, qu'un de ses soldats eut l'adresse d'attirer, il prit un détour et rejoignit l'empereur à Bérée. L'avant-garde, qui y étoit déjà arrivée, croyoit Isaac perdu avec toute l'armée. Pour dis-

siper ce mauvais bruit, il se fit voir pendant plusieurs jours, se vantant d'avoir remporté une grande victoire. Mais cette ridicule bravade fut démentie par le deuil des villes d'alentour, remplies de veuves et d'orphelins.

Il lui fut encore moins facile d'en faire accroire au peuple de Constantinople, où son arrivée avoit été précédée de celle d'un grand nombre de fuyards, qui racontoient le détail de cette malheureuse journée. Mais sa vanité n'y voulut rien perdre. En partant de la ville, il s'étoit vanté qu'il y rentreroit tout rayonnant de gloire : pour couvrir la honte de son retour, il disoit que Dieu avoit voulu punir la rébellion de Branas, et que tous ceux qui avoient perdu la vie avoient été complices de sa révolte. Abusé par les prétendus devins qui se jouoient de sa crédulité, il s'étoit persuadé que la Providence divine avoit abrégé le règne d'Andronic en punition de ses crimes, et qu'elle avoit ajouté à son règne les années destinées à ce prince ; qu'il devoit régner trente-deux ans, délivrer la Palestine, établir son trône sur le mont Liban, repousser les musulmans au-delà de l'Euphrate, anéantir même leur empire, et qu'il auroit sous ses ordres un peuple de satrapes, gouverneurs d'autant de royaumes, et plus puissans que les plus puissans monarques. Enivré de ces chimères, il ne sentoit pas les maux présens ; et battu par les ennemis, méprisé de ses sujets, il triomphoit d'avance des grands succès qu'il se figuroit dans les ombres de l'avenir.

An. 1193. Nicet. l. 3, c. 4.

Les Bulgares et les Valaques, glorieux a meilleur droit de leur victoire, et enrichis des dépouilles des Grecs, se répandirent l'année suivante dans la Thrace comme un torrent, ravageant tout sur leur passage. Ils saccagèrent Anchiale, s'emparèrent de Varna, détruisirent en grande partie Triadize, pillèrent Nysse. L'empereur, ne sachant par où commencer à repousser les

ennemis, distribua ses troupes sous plusieurs généraux. Ils eurent d'abord quelque succès; Varna et Anchiale furent recouvrées et fortifiées de nouveau. Mais les ennemis reprirent ensuite le dessus, et les Grecs furent battus en plusieurs rencontres. L'empereur crut sa présence nécessaire. Il partit après l'équinoxe d'automne, et marcha vers Philippopolis, traînant après lui une suite de femmes et toute la débauche de la cour. Cependant, comme toutes ses forces étoient rassemblées, et qu'il étoit servi par de bons officiers, il arrêta les courses des Bulgares, réprima les Serves, qui attaquoient de leur côté les places de la frontière, et les battit près de la Morave, où grand nombre furent noyés. Il s'avança jusqu'à la Save, où il reçut la visite de son beau-père Béla, roi de Hongrie, avec lequel il passa quelques jours. De retour à Philippopolis, il reprit le chemin de Constantinople, en évitant le passage du mont Hémus. Comme Philippopolis étoit la place la plus exposée aux irruptions des barbares, il y mit pour gouverneur Constantin l'Ange, son cousin-germain, et laissa sous ses ordres une grande partie de son armée. C'étoit un jeune homme plein de vigueur et de fierté, déjà grand-amiral de l'empire. Dirigé par les conseils de vieux officiers expérimentés, il sut autant se faire obéir de ses soldats que craindre des ennemis. Sa vigilance et son activité arrêtèrent les incursions des barbares. Pierre et Asan, toujours sous les armes et prêts à fondre en Thrace, ne pouvoient le surprendre, et étoient souvent surpris eux-mêmes. Il ne leur donnoit aucun repos, en sorte qu'il en étoit beaucoup plus redouté que l'empereur.

La grande opinion qu'il donnoit de son mérite étoit encore fort au-dessous de celle qu'il en avoit. Enflé de ses premiers succès, qu'il n'attribuoit qu'à lui-même, quoiqu'il en fût redevable aux bons avis de ses lieutenans, il se crut né pour n'avoir point de supérieur, et

plein de mépris pour Isaac, il ne lui fut pas difficile d'inspirer ses sentimens aux jeunes officiers et aux soldats. Animé par le zèle qu'ils témoignoient pour son élévation, il prit la chaussure de pourpre et le nom d'empereur. Basile Vatace, son beau-frère, grand domestique d'Occident, étoit pour lors à Andrinople. Constantin lui fit savoir son entreprise. Vatace, auprès de qui les sages conseillers du jeune général s'étoient retirés, lui répondit par une lettre dans laquelle, tantôt tournant en ridicule son ambition téméraire, comme une vapeur de jeunesse, tantôt déplorant sa perte prochaine, il tâchoit de le détourner d'un projet si mal concerté. Constantin, loin de se rendre à ses bons avis, se flatta de l'entraîner dans son parti, et marcha vers Andrinople. Il n'étoit pas encore sur le territoire de cette ville, qu'il fut saisi et enchaîné par ceux-mêmes qui l'avoient excité à la révolte. Ces traîtres, doublement perfides, mandèrent à l'empereur *qu'ils n'avoient paru adhérer pendant quelques momens aux attentats de Constantin que pour ne pas être les victimes de ce furieux, qui leur tenoit le poignard sur la gorge; qu'ils avoient cherché avec empressement l'occasion de lui mettre le rebelle entre les mains*, *et que le prompt sacrifice qu'ils lui en faisoient prouvoit assez la fidélité qu'ils lui avoient inviolablement gardée au fond du cœur.* Isaac, sans examiner s'ils étoient innocens ou coupables, se contenta de leur excuse, et fit arracher les yeux à Constantin. Cette exécution ne causa pas moins de joie à Pierre et à son frère Asan que si le général grec eût conspiré contre eux-mêmes. Ils remercioient Dieu de les avoir délivrés d'un si dangereux ennemi; ils faisoient des vœux pour la conservation d'Isaac et de sa famille, disant hautement que tant que de pareils empereurs seroient sur le trône, les affaires des Bulgares ne pouvoient manquer de prospérer. Affranchis de crainte, ils rentrèrent dans la Thrace, ravagèrent le

territoire de Philippopolis, de Triadize, et s'avancèrent jusqu'auprès d'Andrinople. Les troupes grecques ne montrèrent que de la foiblesse; et si elles se hasardèrent quelquefois à combattre, ce fut avec peu de succès.

L'année suivante fut encore plus malheureuse. Alexis Guide et Basile Vatace, furent défaits près d'Arcadiopolis. Guide se sauva avec peine; Vatace y périt avec la plus grande partie de ses troupes. Isaac résolut de marcher en personne. Il passa l'hiver à lever une grande armée, et soudoya un grand nombre de troupes auxiliaires. Il eut recours au roi de Hongrie, qui lui promit un puissant secours. Il tira de son trésor quinze cents livres pesant d'or, et six mille d'argent; et, suivi d'une nombreuse armée, bien fournie de toutes les munitions nécessaires, après avoir recommandé à Dieu le succès de ses armes, il partit au mois de mars, résolu de ne revenir qu'après avoir terminé la guerre et ruiné entièrement ces opiniâtres ennemis.

AN. 1194. *Nicet. l.* 3, *c.* 8.

Ce prince pensoit n'avoir à craindre que les Bulgares et les Valaques. Mais il conduisoit lui-même un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il le chérissoit avec plus de tendresse. C'étoit son frère Alexis, qu'il avoit retiré de captivité et qu'il admettoit dans sa plus intime confidence, partageant avec lui ses biens, son pouvoir, ses plaisirs, et ne se réservant que le titre d'empereur et l'autorité souveraine. Il lui avoit donné le palais de Bucoléon à condition qu'Alexis le laisseroit jouir du péage du port voisin, qui rendoit tous les jours à l'empereur quatre mille livres d'argent, affectées à la dépense de sa table. Ce perfide, jaloux de voir son cadet sur le trône, résolut de lui arracher la couronne. Il pratiqua secrètement les seigneurs qu'il savoit mal disposés pour Isaac, et il avoit déja formé un nombreux parti, lorsqu'on en avertit l'empereur. Isaac rejeta cet avis comme une calomnie

AN. 1195. *Nicet. l.* 3, *c.* 1, 8. *Idem*, *in Balduino. c.* 1. *Sanut. l.* 3, *part.* 11, *c.* 1. *Alberic chr. Monach. Alt. chr. Abbas Ursperg. chron. Cassin. chr. Rhamnusius. Doutremannus. Nangis chr. Villehard. p.* 26, 27. *Du Cange, sur Villehard, p.* 266, 271, 272. *Phil. Mouskes.*

*Sabellicus. Gesta Innoc. III. Crusius in Turcogræciâ. l. 7. Otto de Sto Blasio. c. 43. Roger de Hoved. Acropolit. c. 2. Gunterius, c. 8. Du Cange, fam. p. 204, 205, 215, 259.*

malignement inventée, pour le séparer d'un frère qu'il regardoit comme son soutien le plus assuré. Arrivé à Rhédeste, il y célébra la fête de Pâques, et toujours entêté des chimères de la divination, il fut curieux de voir un devin fort accrédité parmi le peuple. C'étoit un charlatan de nouvelle espèce, qui ne répondoit que par des sauts, des gambades et des mouvemens extravagans mêlés de sons mal articulés, que de vieilles femmes interprétoient aux consultans imbécilles. La figure de l'empereur étoit peinte sur le mur de sa loge. Lorsque Isaac fut entré, le devin, après l'avoir envisagé, et fait ses folies accoutumées, effaça du bout de sa baguette les yeux de la figure, et parut vouloir lui enlever son ornement de tête. Si le fait est tel que le rapporte Nicétas, il falloit que ce charlatan fût instruit du complot par quelqu'un de ses espions, comme il est assez ordinaire à ces sortes de gens. Le prince n'en fit que rire et marcha à Cypsèles, où il s'arrêta pour mettre ses troupes en ordre, et attendre celles qui le suivoient. Cependant la noblesse conjurée murmuroit en apparence du mépris que l'empereur faisoit de ses officiers, et du désordre des affaires; mais en effet elle préparoit les esprits à une révolution dont elle se promettoit de grands avantages. Isaac, qui n'étoit nullement instruit de ces sourdes manœuvres, monta à cheval pour aller à la chasse, et fit inviter son frère à l'accompagner dans ce beau pays peuplé de gibier. Alexis s'en excusa sur une indisposition qui le tenoit au lit. Dès que l'empereur fut parti, les conjurés enlèvent Alexis comme malgré lui, le transportent dans la tente d'Isaac, et le proclament empereur. Les chefs du complot étoient Théodore Branas, George Paléologue, Constantin Raoul, Michel Cantacuzène, tous parens d'Isaac et courtisans d'Alexis. Au premier bruit de cette nouveauté, toute l'armée va se ranger auprès d'Alexis; les domestiques d'Isaac,

ceux qu'il avoit comblés de ses bienfaits, ses ministres mêmes, s'empressent de faire leur cour au nouvel empereur. Isaac, apprenant ce soulèvement, revient sur ses pas; et comme tous l'abandonnoient pour courir à sa tente, dont son frère s'étoit emparé, il lève les yeux au ciel, et tirant de son sein une image de la sainte Vierge qu'il avoit coutume de porter, il la supplie de le sauver d'un si grand danger. Voyant accourir à lui une troupe armée dans une contenance menaçante, il tourne bride, et monte sur un puissant cheval; il traverse un torrent, et prend tant d'avance sur ceux qui le suivoient, qu'il arrive à Stagyre en Macédoine, à plus de cinquante lieues avant qu'ils aient pu l'atteindre. Là, accablé de fatigue, comme il prenoit quelque repos, il fut livré par son hôte, et ramené à Constantinople. Alexis lui fit crever les yeux dans le faubourg de Péra. Le chagrin de son infortune, joint à la douleur de ses plaies, lui fit passer plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Après l'avoir tenu quelque temps enfermé dans la prison du palais, on le transféra dans une tour située dans un autre quartier de la ville. On ne lui donnoit chaque jour qu'une petite mesure de pain et de vin, telle qu'on la donnoit aux plus vils esclaves. Il avoit régné neuf ans et huit mois, et n'avoit pas encore quarante ans accomplis.

Il avoit eu deux femmes. On ignore le nom de la première, qui mourut avant qu'il fût empereur. Il en avoit eu un fils et deux filles. L'aînée des filles prit le voile de religieuse. La cadette, nommée Irène, ou Marie selon quelques auteurs, et Cécile selon d'autres, fut d'abord mariée à Roger, fils de Tancrède, roi de Sicile. Roger étant mort avant son père, et l'empereur Henri VI s'étant rendu maître de la Sicile en 1195, elle fut donnée en mariage à Philippe, duc de Suabe, auquel Henri son frère céda la Toscane et l'héritage de la comtesse Mathilde. Philippe, étant devenu empereur, fut assassiné

en 1208; Irène mourut la même année, et fut enterrée au monastère de Lorcha, près de Tubingen, dans le duché de Virtemberg. Isaac, ayant perdu toute espérance, avoit adopté Philippe son gendre, et l'avoit déclaré héritier de l'empire, que son frère lui avoit enlevé. Il espéroit du secours de Henri pour le recouvrer. Le fils d'Isaac, nommé Alexis, qui n'avoit que douze ans lorsque son père perdit la couronne, s'échappa des mains de son oncle. Nous raconterons dans la suite le reste de ses aventures. La seconde femme d'Isaac fut Marguerite, fille de Béla roi de Hongrie, et d'Agnès d'Antioche. Elle n'avoit que dix ans lorsqu'il la demanda à son père; il l'épousa lorsqu'elle fut nubile, et changea son nom en celui de *Marie,* selon l'usage des Grecs. Après la mort d'Isaac elle épousa Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique. Isaac en avoit eu plusieurs enfans, entre lesquels on ne connoît que Manuel, qui, comme nous le verrons dans la suite, reçut le titre d'empereur du marquis de Montferrat, second mari de sa mère.

# LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

---

## ALEXIS III L'ANGE, DIT COMNÈNE.

ISAAC, trahi par ceux qu'il avoit comblés de faveurs, devoit apprendre au nouveau prince que les bienfaits ne peuvent retenir dans le devoir que ceux qui les méritent. Mais un crime dont on profite ne donne que de foibles leçons. Alexis se flatta d'attacher pour toujours à sa personne, et les chefs de la conjuration et les soldats mêmes qui s'étoient déclarés pour lui au premier signal de la révolte. Il commença par répandre à pleines mains l'argent de la caisse militaire. Cette source étant épuisée, il prodigua les pensions sur les meilleurs fonds du domaine, sur les recettes des deniers publics. Toutes les requêtes, quelque déraisonnables, quelque effrontées qu'elles fussent, étoient signées aussitôt que présentées. Il ne lui restoit plus à distribuer que les dignités de l'empire; il les abandonna les yeux fermés à tous ceux qui osèrent y prétendre, sans avoir égard ni au mérite, ni à la naissance, ni aux services passés. L'impudence à demander valoit tous les titres. Cette profusion insensée avilissoit les dignités mêmes, et étouffoit le sentiment de reconnoissance dans ceux qui, croyant les mériter, se trouvoient moins honorés de leur promotion nouvelle que dégradés par l'indignité de leurs collatéraux. Après s'être ainsi dépouillé lui-même, et mis hors d'état de continuer la guerre, il laissa ses soldats prendre leur congé, et les barbares en liberté de ravager la Thrace. Pour lui, comme si son retour n'eût

An. 1195.
*Nicet. l.* 1, *c.* 1.

été qu'un voyage de plaisir, il revint à Constantinople à petites journées, s'arrêtant à loisir dans tous les lieux de son passage où il trouvoit quelque amusement. Sa femme Euphrosyne lui préparoit une magnifique entrée. Quoique le peuple de Constantinople pût être jaloux que les soldats l'eussent prévenu, il applaudit cependant, par une acclamation générale, au choix qu'ils avoient fait. Une partie des sénateurs plaignoient en silence le sort d'Isaac, et n'osoient découvrir leurs sentimens. Mais lorsque Euphrosyne prit possession du grand palais, le bas peuple, qui ne peut souffrir dans ses maîtres les vices qu'il se permet à lui-même, mal disposé à l'égard de la princesse, dont les mœurs n'étoient pas sans reproche, accourut à la place publique, et s'emporta en invectives contre la nouvelle impératrice. On crioit de toutes parts : *Plus de Comnènes ! c'est une race épuisée, dont il ne sort plus que des tyrans ; plus d'Ange ! famille stérile qui ne produit que des avortons.* Mais, plus embarrassés à choisir qu'à rejeter le choix déjà fait, ils proclamèrent empereur un astrologue, nommé Alexis Contostéphane, qui crut avoir pour lui le suffrage des planètes. Son illusion ne fut pas longue. Les seigneurs enfermés dans le palais avec Euphrosyne sortent à la tête de leurs domestiques, fondent sur cette multitude désarmée, la dissipent en un moment, se saisissent de son idole, et la jettent dans un cachot.

*Nicet. l.* 1, *b.* 3. *Du Cange, fam. p.* 205.

Euphrosyne contribua plus qu'Alexis même à procurer la couronne à son mari par ses intrigues, et à l'assurer sur sa tête. Elle étoit petite-fille de Grégoire Camatère, qui, sous le règne du premier Alexis, s'étoit, par son mérite, élevé d'une famille obscure jusqu'à la charge de grand-trésorier. Le mariage de cet aïeul avec une princesse de la maison de Ducas avoit fait prendre à Euphrosyne le surnom de *Ducène*. Elle avoit toutes les qualités aussi brillantes que dangereuses dans son sexe, une âme ferme et hardie, un courage viril, une

éloquence pleine de force et de grâce, une beauté qu'elle savoit rendre plus piquante par les recherches du luxe et par l'enjouement de son esprit. Sans autre religion que celle de la politique, elle étoit peu délicate sur les principes de l'honneur, qu'une philosophie effrontée lui faisoit mépriser comme un préjugé vulgaire, sacrifiant tout à ses vues ambitieuses, jusqu'à sa propre personne. Indépendante de son mari, qui sembloit fermer les yeux sur ses galanteries, elle partageoit hardiment avec lui toute l'autorité souveraine, donnant des ordres sans le consulter, quelquefois même contraires à ceux qu'il avoit donnés; en sorte que l'empereur avoit deux maîtres, souvent peu d'accord ensemble. Dans les audiences des ambassadeurs, elle paroissoit sur un trône à part, qui surpassoit en magnificence celui de l'empereur, avec un superbe ornement de tête, et un grand collier des plus éclatantes pierreries. Séparée d'habitation, elle recevoit les adorations des courtisans, qui, du palais de l'empereur, alloient porter à celui de l'impératrice des hommages encore plus humbles. Les parens mêmes du prince, revêtus des premières dignités, briguoient sa faveur par les offices les plus serviles, jusqu'à la porter dans sa litière, que la hauteur ainsi que l'or et les pierries dont elle étoit chargée, rendoient fort pesante. Ils méritoient par leur bassesse de périr sous le fardeau, comme l'empereur, par sa honteuse insensibilité, se rendoit digne du mépris de tout l'empire.

La nouvelle impératrice gagna par argent, tant dans le sénat que dans les magistratures, ceux qui paroissoient peu favorables à la révolution. Le clergé fit acheter son suffrage; mais il ne le vendit pas chèrement. Un prêtre monta dans le jubé de Sainte-Sophie, et, malgré le patriarche, qui ne vouloit pas se rendre si aisément, il proclama Alexis empereur. Enfin le patriarche se soumit, et toute la ville courut au palais se prosterner devant l'impératrice, qui prodiguoit les caresses les plus

*Nicet. l.* 1, c. 2.

séduisantes. Il n'en coûta pas une goutte de sang, et la soumission universelle prévint l'arrivée du prince. Dès qu'il se fut rendu au palais, il en fit ouvrir les portes, et se montra au peuple avec un visage tranquille et serein. Les courtisans, ainsi que lui, avoient déjà oublié son crime, et leurs flatteries outrées les rendirent ridicules au peuple, qui ne perd pas sitôt la mémoire des forfaits. Plusieurs gémissoient en secret; ils ne pouvoient voir sans soupirer le nouveau prince revêtu des ornemens de son frère; et cette usurpation dénaturée leur sembloit être le présage des derniers malheurs. Il se fit couronner, selon l'usage, dans l'église de Sainte-Sophie. On fut frappé de ce qui lui arriva au sortir de l'église comme du plus sinistre pronostic. On lui avoit amené un beau cheval arabe : cet animal, comme s'il eût été saisi d'horreur, frémissant, dressant les oreilles, détournant la tête, s'élevant sur les pieds de derrière, refusa long-temps de le recevoir sur son dos ; et, lorsqu'à force de caresses et de manége de la part des écuyers, l'empereur fut venu à bout de le monter, le cheval ne le sentit pas plus tôt qu'il se cabra, et le jeta par terre si rudement, que sa couronne en fut brisée. Cependant Alexis n'en reçut aucun mal, et sa chute ne blessa que l'imagination du peuple.

Dédaignant le nom d'*Ange*, soit qu'il ne le crût pas assez noble, soit pour faire oublier son frère, il prit celui de *Comnène*. On s'attendoit que, pour justifier son usurpation, il alloit relever l'honneur de l'empire, et réparer les pertes que l'incapacité de son frère avoit causées. Mais, au lieu de songer à repousser les barbares, qui insultoient en liberté les villes et ravageoient les campagnes de Thrace, dès qu'il se vit revêtu de la pourpre, ébloui lui-même de la splendeur qui l'environnoit, il s'endormit dans l'indolence, laissant écouler de ses mains tous les trésors de l'empire, jusqu'à ce qu'enfin, réveillé par le bruit des séditions et des

guerres, il s'aperçut trop tard qu'il manquoit des fonds nécessaires pour se mettre en état de défense. Il n'y avoit pas encore trois mois qu'il étoit sur le trône, lorsqu'un Cilicien hardi prit le nom d'Alexis, fils de Manuel; et, marchant sur les traces du premier imposteur qui avoit déjà joué ce rôle quatre ans auparavant, il alla implorer l'assistance du sultan d'Ancyre. Le sultan le reçut à bras ouverts; non pas qu'il fût dupe de la fourberie, mais il étoit bien aise de susciter des embarras à l'empereur grec pour lui vendre son amitié à plus haut prix. Le faux Alexis, soutenu des Turcs, ne tarda pas à piller la frontière, et l'emperenr fit partir des troupes sous la conduite d'un eunuque, son chambellan, nommé Eonopolite. Celui-ci, n'ayant fait voir que son incapacité, l'empereur résolut de marcher lui-même, et d'entamer en même temps une négociation secrète avec le sultan d'Ancyre. Le prince turc y prêta volontiers l'oreille; mais il demandoit cinq cents livres pesant d'argent monnoyé, et une pension annuelle de trois cents livres, avec quarante pièces d'étoffes de soie de la fabrique de Thèbes en Béotie, renommée alors pour ces sortes d'ouvrages. Ces propositions paroissant exorbitantes, l'empereur passa en Asie; et, quoiqu'il ne trouvât sur sa route que des peuples soumis en apparence, il s'aperçut cependant qu'ils n'étoient pas moins favorables à l'imposteur, et que le succès de ses armes décideroit seul de la préférence. Il se trouvoit même des gens assez hardis pour faire en sa présence l'éloge de son rival, dont ils relevoient la bonne mine, la haute taille, la force et l'adresse à manier un cheval. Alexis, peu capable de soutenir la majesté impériale, entroit en contestation avec eux et plaidoit sa cause. Enfin, voyant que sa présence ne lui donnoit aucun avantage, il brûla quelques châteaux qui tenoient pour le rebelle, et reprit le chemin de Constantinople, laissant en Cilicie Manuel Cantacuzène. Ce général, aussi peu instruit que son

maître, n'osa marcher contre l'ennemi, dont l'armée croissoit tous les jours par le secours des Turcs; et cette guerre paroissoit devoir être funeste, sans un événement imprévu qui la termina. Le faux Alexis fut assassiné par un des siens, dans un château où il passoit la nuit.

*Herold. contin. Guill. Tyr. l. 2, c. 17, 18, 19. Mainbourg. histoire des crois. l. 7.*

Occupé à se défaire de cet imposteur, Alexis ne fit aucune opposition à la marche d'une armée allemande qui traversoit les terres de l'empire pour aller secourir les chrétiens de Palestine. Le pape Célestin III avoit formé une nouvelle croisade, que l'on compte ordinairement pour la quatrième. La guerre que les rois de France et d'Angleterre se faisoient alors avec acharnement les empêcha d'y prendre part. Mais l'empereur Henri VI, qui travailloit de toutes ses forces à s'emparer du royaume de Naples et de Sicile, sur lequel il avoit des droits par sa femme Constance, fille du roi Roger, profita de cette conjoncture pour achever la conquête. Il mit sur pied trois armées : il en conduisit une en Italie, où il s'empara des places qui restoient encore aux Normands, et détruisit par toute sorte de cruautés la race illustre de Tancrède de Hauteville, qui régnoit avec gloire depuis cent cinquante ans. La mort le surprit à Messine avant qu'il passât en Syrie. Mais il avoit déjà envoyé un corps de troupes par mer en Palestine, sous la conduite de Valeran de Limbourg, et de Conrad, évêque de Witzbourg. Le troisième corps d'armée, sous le commandement de Conrad, archevêque de Mayence, et d'un grand nombre de princes allemands, prit la route de terre jusqu'à Constantinople sans rencontrer aucun obstacle. Alexis prêta même des vaisseaux pour conduire les croisés au port d'Antioche. Les Grecs prirent si peu de part au reste de cette expédition, que leurs historiens n'en font aucune mention. Il me suffira de dire qu'après de hauts faits d'armes et de brillantes victoires, cette croisade fut aussi inutile que les denx précédentes, et que la mort de l'empereur Henri rap-

pela en Europe au bout de trois ans les princes allemands, qui ne laissèrent en Palestine que la mémoire de leur courage.

Pendant la révolution qui donnoit à l'empire un nouveau maître, les Bulgares et les Valaques s'étant avancés jusqu'à Serres en Macédoine, avoient taillé en pièces ce qu'ils avoient trouvé de troupes grecques, fait prisonnier leur chef Aspiétès, et pris plusieurs châteaux. De retour ensuite en leur pays avec quantité de butin, ils avoient répondu avec hauteur aux députés que leur envoyoit Alexis pour traiter de paix, proposant des conditions si honteuses, qu'on ne pouvoit les accepter sans flétrir à jamais l'honneur de l'empire. L'empereur, irrité de leur insolence, fit partir avec une nombreuse armée son gendre Isaac, auquel il avoit donné le titre de sébastocrator. Ce prince avoit quelque réputation dans la guerre; et le succès de l'entreprise d'Alexis en détrônant son frère donnoit aux Bulgares une grande idée du nouvel empereur. On avertissoit Asan qu'il ne devoit pas s'engager légèrement dans une guerre contre un ennemi tout autrement redoutable que l'empereur Isaac. Asan, qui connoissoit mieux Alexis, répondoit qu'il ne falloit pas juger du mérite du nouveau prince par un succès qu'il ne devoit qu'au mépris que l'ancien s'étoit attiré : « Il y a (disoit-il) « assez long-temps que nous combattons les Grecs pour « connoître ceux d'entre eux qui se distinguent par « leur valeur : avez-vous jamais vu Alexis dans les ba- « tailles? Qui de vous a-t-il blessé de sa main? A qui « a-t-il fait prendre la fuite? Pensez-vous que sur le « trône il soit plus redoutable qu'il n'étoit à cheval? « Sur quel fondement le croyez-vous plus courageux « que son frère? » Et leur montrant sa pique où pendoient divers rubans à la manière des Bulgares : « Voyez « ces rubans (leur disoit-il); ils vous paroissent plus « beaux les uns que les autres, parce qu'ils sont de di-

An. 1196.
*Nicet. l.* 1, c. 4.

« verses couleurs : ils sont cependant du même fil et « travaillés par le même ouvrier. Il en est de même d'I- « saac et d'Alexis ; l'un réduit à l'obscurité, l'autre re- « vêtu de la pourpre, tous deux nés dans le même pays « et sortis du même père. Allons avec courage combattre « les Grecs tant de fois vaincus ; ils se sont fait encore « depuis peu un nouvel ennemi, c'est Dieu même, en « se révoltant contre leur prince légitime. » Après avoir ainsi relevé le courage de ses soldats, Asan marche vers Amphipholis. Il laissa d'abord prendre au général ennemi quelque léger avantage, pour aiguillonner sa témérité. Il n'en fallut pas plus à Isaac, jeune et présomptueux, pour se juger invincible. Sans se faire instruire des forces des Bulgares, dès qu'il apprend qu'ils ravagent le territoire de Serres, il fait sonner la trompette, monte à cheval, et, courant le premier à toute bride l'espace de deux lieues, suivi de toute sa cavalerie et de son infanterie, qui arrive hors d'haleine, sans donner un moment de repos à ses troupes, il charge l'ennemi, et ne s'aperçoit des embuscades où il se trouve enveloppé que lorsqu'il ne peut plus échapper. La plus grande partie de son armée est taillée en pièces, l'autre se sauve à Serres. Il est pris lui-même par un soldat patzinace, qui, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon, le cache d'abord avec soin ; mais Asan en est averti, et, se l'étant fait amener, il le garde dans les fers.

*Nicet. l.* 1, *c.* 5.

Après cette victoire, qui ne laissoit plus de Grecs dans ce pays, Asan retourna en Bulgarie, où il trouva la mort qu'il avoit bravée en tant de batailles. Il avoit admis dans sa familiarité la plus intime un officier nommé Ivan, qui lui ressembloit par le dérèglement de ses mœurs et par une audace déterminée. Le sébastocrator, prisonnier, le crut propre à lui procurer la liberté. Dans ce dessein, il l'excitoit en secret à se défaire d'Asan, lui représentant que la mort de ce tyran lui

donneroit la couronne de Bulgarie. Il lui promettoit en mariage sa fille Théodora et le secours de l'empereur. Ivan, tout ambitieux qu'il étoit, n'avoit pas encore cédé à ses sollicitations, lorsque Asan lui-même, par son imprudence, précipita sa perte. Il découvrit que la sœur de sa femme vivoit avec Ivan en commerce de débauche. Fier et outré de colère, il mande Ivan dès la nuit suivante. Ivan, se doutant bien qu'un tel ordre, donné à pareille heure, n'annonçoit rien que de fâcheux, remet au lendemain. Asan renvoie aussitôt, et lui fait dire qu'il est étonné de sa désobéissance : qu'il vienne sur-le-champ. Les réflexions du coupable dans cet intervalle lui avoient fait soupçonner la cause de cet empressement. Il consulte ses amis, qui lui conseillent d'aller au palais avec une épée sous sa robe. *S'il se contente*, lui disent-ils, *de vous faire des reproches, vous tâcherez de l'apaiser par une humble soumission ; s'il s'emporte et se dispose à prendre des voies de fait, prévenez cet homme violent et sanguinaire ; mais songez à ne lui porter aucun coup qui ne soit mortel.* Ivan suit ce conseil. Dès qu'Asan l'aperçoit, il entre en fureur, et court à son épée ; Ivan s'élance sur lui, et le renverse mort d'un seul coup. Il rejoint aussitôt ses amis : *Il n'est plus temps de balancer*, leur dit-il; *Pierre et leurs parens ne différeront pas de courir aux armes. Il faut régner, si nous voulons vivre. Rendons-nous maîtres de la Bulgarie. Si nous ne réussissons pas, il nous restera une ressource; c'est de nous jeter entre les bras de l'empereur.* Cet avis étant approuvé de tous, dès la nuit même ils assemblent leurs partisans, et vont s'emparer de Ternobe, la plus forte place du pays, située sur un des sommets du mont Hémus. Pierre vint les y assiéger; mais, jugeant la place imprenable, il résolut de la réduire par famine, et Ivan, se défiant de ses forces, eut recours à l'empereur, lui offrant de le

mettre en possession de Ternobe, et par ce moyen de toute la Bulgarie, s'il vouloit le sauver.

*Nicet. l. 1, c. 6.* La négligence d'Alexis, qui ne pouvoit quitter ses plaisirs, laissa perdre une occasion si favorable. Il se contenta d'envoyer quelques troupes sous le commandement du grand-écuyer Manuel Camyze. Ce général ne fut pas plus tôt sur la frontière de Bulgarie, que ses soldats se mutinèrent et refusèrent d'aller plus loin. *Nous ne connoissons que trop*, s'écrioient-ils, *ces funestes montagnes, où nous avons déjà laissé tant de nos camarades C'est nous mener à la mort;* et aussitôt, sans être attaqués que de leur terreur, ils se débandent et prennent la fuite. L'empereur marche en personne avec une plus grande armée; il éprouve la même désobéissance, et est contraint de retourner sans avoir tiré l'épée. Ivan, n'espérant plus de secours, et voyant l'armée de Pierre grossir de jour en jour, s'échappe de nuit et se sauve à Constantinople. Pierre devint paisible possesseur du trône, mais il n'en jouit pas long-temps. Il fut assassiné lui-même, et la couronne demeura à Jean, le troisième des frères, connu sous le nom de Joannice. Ivan fut bien reçu à la cour d'Alexis. C'étoit un homme en qui la vigueur du corps égaloit les talens et le courage, mais hautain, cruel, qui ne put jamais plier son caractère féroce à la douceur des mœurs grecques. Isaac le sébastocrator étoit mort subitement dans les fers, avant l'exécution du forfait dont il étoit l'instigateur. Sa fille Théodora, qui en devoit être le prix, n'avoit encore que quatre ans, et étoit élevée sous les yeux de l'empereur, qui se rendit garant de la parole de son gendre. Le bas âge de la princesse rebuta Ivan, qui aima mieux porter ses hommages à Anne Comnène, mère de Théodora, et devenue veuve par la mort d'Isaac. Elle étoit encore jeune, mais trop aimable pour accepter la main d'un barbare tel qu'Ivan, que sa

férocité naturelle conduisit à sa perte. Mais auparavant il rendit de bons services à l'empire, en se tenant en armes près de Philippopolis, et s'opposant comme une barrière aux incursions de ses compatriotes.

La mort du faux Alexis ne fit pas cesser les ravages des Turcs. Ils assiégèrent Dadibra en Paphlagonie, et Masoud, sultan d'Ancyre, qui se trouvoit au siége en personne, jura qu'il ne se retireroit qu'après la prise de la ville. Les assiégés, sans autre ressource que leur courage, se défendirent pendant quatre mois. L'empereur, au lieu de secours, leur envoyoit des promesses. La place étoit commandée par des collines, d'où les ennemis l'accabloient de pierres et de traits; ils avoient coupé tous les passages des vivres; ils empoisonnoient les sources qui y portoient l'eau, en sorte que les habitans mouroient de faim et de soif. Enfin l'empereur leur envoya quelques troupes sous la conduite de trois jeunes officiers sans expérience, qui en arrivant tombèrent dans une embuscade. Tout fut pris ou tué. On conduisit autour des murailles deux des chefs prisonniers, les mains liées derrière le dos, et un héraut crioit aux habitans: *Regardez vos défenseurs; vous périrez comme eux, si vous n'implorez au plus tôt la clémence de l'invincible Masoud.* Les assiégés, dénués de toute espérance, demandèrent enfin à capituler. Ils proposoient de rester dans la ville en payant un tribut; cette condition fut rejetée. On leur permit seulement de sortir avec leur famille et les effets qu'ils pouvoient emporter, et la ville fut livrée aux Turcs, qui s'y établirent. Les habitans se dispersèrent dans les contrées voisines, à l'exception d'un petit nombre, qui, par attachement à leur patrie, obtinrent de Masoud la permission de bâtir des cabanes aux environs, et préférèrent à l'exil un misérable esclavage.

An. 1197.
*Nicet. l.* 1, *c.* 7.
*M. de Guignes, hist. des Huns, l.* 11, *p.* 54.

L'empereur, pour se tirer d'inquiétude du côté des Turcs, fit la paix avec eux en accordant à Masoud tout

ce qu'il demandoit. Il redoutoit bien davantage Henri, empereur d'Allemagne, qui, s'étant rendu maître de la Sicile, se préparoit à passer en Orient, et portoit ses vues ambitieuses jusque sur l'empire grec. Isaac régnoit encore, lorsque ce prince, ne cherchant qu'un prétexte de guerre, lui envoya demander la restitution de tout le pays depuis Duras jusqu'à Thessalonique, comme lui appartenant par la conquête qu'en avoit faite le roi Guillaume, dont tous les droits se trouvoient réunis dans sa personne. C'étoit sans doute un droit bien mal fondé, et les autres sujets de querelle qu'il cherchoit à l'empereur ne l'étoient pas davantage. Il prétendoit que Manuel, par ses intrigues, avoit animé le pape contre son père Frédéric, et l'avoit fait chasser d'Italie. Sur de pareils fondemens, il déclaroit qu'il falloit acheter la paix à grands frais, ou se résoudre à la guerre. Il demandoit de plus qu'on envoyât une flotte considérable au secours des Allemands en Palestine. Isaac, pour calmer cet esprit bouillant et impétueux, lui avoit envoyé un ambassadeur du premier rang. Mais Henri, ne rabattant rien de ses prétentions, en renvoya deux autres, dont l'un avoit été son gouverneur dans son enfance, homme fier et arrogant, qui avoit formé le prince sur son propre caractère. Celui-ci s'acquitta de sa commission avec hauteur, témoignant le plus grand mépris pour les Grecs et pour l'empereur même, relevant le courage invincible des Allemands, et demandant des montagnes d'or. Une telle insolence auroit été mal reçue de tout autre que d'Isaac; et d'ailleurs ce fut dans cette conjoncture que la conjuration éclata et qu'Isaac fut détrôné.

*Nicet. l. 1, c. 8.*

Alexis, parvenu à l'empire, n'osa exposer à une nouvelle guerre sa puissance mal affermie. Il consentit à payer les sommes que demandoit Henri; et, par une vanité imprudente, comme s'il eût voulu embraser davantage l'avidité des ambassadeurs allemands, il affecta

d'étaler à leurs yeux une grande magnificence. Le jour de Noël il se montra revêtu d'une robe semée de pierreries, et donna ordre à toute sa cour de paroître dans l'équipage le plus brillant. Ce spectacle, loin d'éblouir les Allemands et de leur inspirer du respect, ne leur donna que du mépris pour une nation qui conservoit tant de luxe au milieu de tant de foiblesse, et les excita plus vivement à la dépouiller de ces richesses qui ne couvroient que des esclaves. Comme on leur faisoit remarquer cet éclat de l'empereur et de toute sa cour : *Voilà*, dirent-ils, *un beau parterre. Pour nous, nous laissons ces parures à nos femmes, et nous en amusons nos enfans. Nous ne réservons pour nous que le fer ; c'est le fer qui taille l'or et les pierreries ; c'est lui qui gagne les batailles.* Sur l'inspection de cette opulence, ils demandèrent cinq mille livres d'or de pension annuelle. L'empereur, hors d'état de payer cette somme, fit partir Eumathius Philocale pour en obtenir la modération. Eumathius étoit préfet de Constantinople, extrêmement riche, et pour le moins aussi vain. Il demanda la permission de faire le voyage avec toute la pompe de la préfecture, et, à l'exception des voitures publiques qu'on lui fourniroit, il se chargea de tous les frais de l'ambassade. Arrivé en Sicile, où étoit Henri, il n'y fut pas mieux reçu qu'un envoyé ordinaire, et cet étalage d'ornemens bizarres le rendit ridicule aux Allemands. Il obtint cependant une diminution considérable, en représentant sous l'or et les pierreries dont il étoit couvert la misère de l'empire. Henri se rabattit à seize cents livres pesant d'or. Mais il ne voulut pas laisser partir Eumathius que cette somme ne lui fût mise entre les mains. Alexis se trouva très-embarrassé à la fournir. Il fallut taxer dans toutes les villes le clergé, le sénat, le peuple, jusqu'aux derniers artisans. Cette taxe, qu'on appeloit la pension des Allemands, révolta tout l'empire. On crioit de toutes parts que l'empereur

ruinoit l'état par son luxe et par celui de ses parens, auxquels il distribuoit les gouvernemens, et qui, la plupart sans yeux, qu'Andronic leur avoit fait arracher, enlevoient à tâtons les dépouilles des provinces. Ces clameurs firent tant de honte à l'empereur, qu'il renonça à cette imposition, et la remplaça en exigeant qu'on lui mît entre les mains les vases, les offrandes, l'or et l'argenterie des églises, à la réserve de ce qui servoit aux cérémonies du saint sacrifice. Ce furent de nouveaux cris; on traitoit cette exaction de sacrilége. Il fallut encore l'abandonner. L'empereur se réduisit à dépouiller les sépultures de ses prédécesseurs ; il fit enlever les précieux métaux dont elles étoient enrichies, et n'y laissa que les marbres. Il alloit en faire autant au tombeau du grand Constantin ; des voleurs le prévinrent et lui épargnèrent ce scandale. De tous ces enlèvemens il ne tira que sept mille livres d'argent, et une assez petite quantité d'or, dont il fit battre de la monnoie. On en murmura, et la mort des deux ministres employés à cette opération odieuse, qui moururent peu après, l'un d'hydropisie, l'autre d'une fièvre ardente, fut regardée comme une punition divine. Henri étant mort à Messine le 28 septembre de cette année, cet argent demeura entre les mains d'Alexis, qui n'en fit nulle restitution.

An. 1198. Délivré de cette inquiétude, il lui en survint une nouvelle. Un fameux pirate génois, nommé Caphyre, couroit les mers avec une flotte, et venoit vendre à Constantinople les prises qu'il avoit faites sur les vaisseaux qui n'étoient ni grecs ni des alliés de l'empire. Michel Striphus, grand-amiral, prétendit avoir part au butin, et exigea de lui un gros péage. Caphyre, irrité, se met à courir sus aux vaisseaux grecs, infeste la mer Egée et les îles, attaque Adramytte et l'abandonne au pillage. On lui laissa le temps de faire beaucoup de ravages. La marine de l'empire étoit en mauvais état, et le grand-

amiral s'entendoit mieux à tirer des droits et à s'enrichir qu'à naviguer et à combattre. Enfin on fit partir Jean Stirione avec trente vaisseaux. C'étoit un pirate calabrois, qui s'étoit rendu redoutable, et que l'empereur Isaac avoit par de grosses pensions attiré à son service. Il ne s'en étoit pas repenti, et la bravoure de Stirione avoit été plus d'une fois utile à l'empire. Elle ne fut pas heureuse en cette rencontre. Il fut battu par Caphyre, et obligé de regagner le port de Constantinople avec perte de plusieurs navires. Caphyre, vainqueur, fit voile à Seste, où il savoit qu'une autre flotte étoit à l'ancre. Il y arriva vers le midi, dans le temps que les matelots et les soldats se reposoient sur le rivage. Il enleva tous les bâtimens avec les armes et les vivres dont ils étoient chargés. Devenu plus puissant par ce renfort, il fit des descentes sur toutes les côtes, dans toutes les îles, imposa des contributions, et les exigea avec rigueur. Alexis, ne se sentant pas assez fort pour le réduire par les armes, employa une ruse plus convenable à un pirate qu'à un empereur. Il lui envoya proposer la paix par des Génois, ses compatriotes et ses amis, établis à Constantinople. On lui promettoit six cents livres d'or, et assez de terrain pour y domicilier plus d'aventuriers qu'il n'en avoit à sa suite. A ces conditions, Caphyre consentit à se donner à l'empire. Mais, pendant cette négociation frauduleuse, l'empereur équipoit en diligence d'autres vaisseaux, à la tête desquels il mit encore Stirione, qui les chargea de Pisans, ennemis des Génois. Dès que l'armement est prêt, on va fondre sur Caphyre, qui, croyant la paix conclue, n'étoit pas sur ses gardes. Il est battu, pris et mis à mort. Stirione se rendit maître de tous les bâtimens, à la réserve de quatre qui lui échappèrent.

Une autre espèce de piraterie, plus pernicieuse aux états, déchiroit les entrailles de l'empire : c'étoient les concussions des magistrats, qui achetoient des favoris et *Nicet. l. 2, c. 2.*

des ministres le droit de dévorer la substance des sujets. Au commencement de son règne, Alexis avoit déclaré par un édit public que les dignités et les magistratures ne seroient plus vénales, mais conférées uniquement au mérite éprouvé et reconnu. C'étoit promettre le gouvernement le plus sage et le plus heureux, et l'empereur étoit disposé à tenir parole. Mais de combien de lumières et de force n'a pas besoin un souverain environné de corrupteurs pour discerner les bons conseils, et repousser ceux qui tendent à les détruire! Les parens, les courtisans de l'empereur, qui dans les troubles passés n'avoient travaillé qu'à s'enrichir en pillant le bien des particuliers et les revenus publics, ne pouvoient se détacher d'une si douce habitude. Comme ils entouroient le trône, il falloit les traverser pour y parvenir, et ils avoient soin de dépouiller les passans, et de leur vendre ce que le prince prétendoit donner. C'étoit à leur recommandation que se distribuoient les honneurs et les places; l'aveugle confiance du prince, qui ne voyoit pas mieux les manœuvres de sa cour que ce qui se passoit au bout du monde, s'en rapportoit à leur jugement. Les femmes surtout avoient grand crédit, et les bijoux, les pierreries, l'argent, étoient la monnoie la plus honnête dont on achetoit leurs suffrages; en sorte qu'on voyoit élevés aux premières charges, décorés même du titre de sébaste, des inconnus, des barbares, et, ce qui étoit moins encore, des Grecs sortis de la poussière où ils avoient ramassé de l'or. Ces hommes de néant, revêtus de grands titres qui leur avoient coûté cher, s'en dédommageoient sur ceux qui devenoient leurs sujets, et la haine qu'ils s'attiroient rejaillissoit sur l'empereur. Les peuples, qui ne voient le prince que dans ses représentans, loin de les respecter, maudissoient et les représentans et le prince.

Euphrosyne, plus clairvoyante que l'empereur, crut devoir arrêter ce désordre. Ce n'est pas qu'elle n'en eût toléré une grande partie, si elle en eût profité seule, mais

elle regardoit comme un vol tout ce qui tomboit en d'autres mains; et d'ailleurs, considérant l'empire comme son bien propre, elle pensoit que, pour le conserver, il étoit besoin d'user de ménagement, et qu'un brigandage sans borne iroit enfin à le détruire. Elle fit donc entendre à son mari qu'en conséquence de son édit, il falloit que les charges fussent gratuites, ou que, si l'on en tiroit de l'argent, ce devoit être au profit du trésor. Il s'agissoit de trouver un ministre capable de tenir la main à cette réforme; elle proposa Constantin Mésopotamite, et le prince l'accepta, quoique peu prévenu en sa faveur, parce qu'il avoit été bien avant dans les bonnes grâces de son frère Isaac. C'étoit un homme insinuant, adroit, mais d'une ambition démesurée, qui éclipsa bientôt tous les autres. Il se rendit maître absolu de l'esprit de l'empereur; rien ne se donnoit plus que par son canal. Ce grand pouvoir, appuyé de l'impératrice, enflamma de dépit tous ceux qui se virent anéantis. Il n'y eut pas jusqu'aux plus proches parens d'Euphrosyne qui en conçurent de la haine contre elle-même. Basile Camatère son frère, Andronic Contostéphane son gendre, qui avoit épousé sa fille Irène, résolurent de la perdre dans l'esprit du prince. Ils en trouvèrent l'occasion dans le libre accès qu'elle donnoit auprès d'elle à un jeune courtisan, nommé Vatace, d'une très-belle figure, et doué de toutes ces qualités dangereuses qui intimident une vertu moins aguerrie que celle d'Euphrosine. Comme l'empereur étoit sur le point de marcher contre les Bulgares, ils lui demandèrent une audience secrète. Là, après lui avoir protesté dans les termes les plus énergiques que les liens les plus forts étoient ceux qui les attachoient à sa personne; qu'ils étoient prêts à lui sacrifier non-seulement les liaisons les plus intimes, celles de l'amitié et de la nature même, mais encore leur propre vie, ils ajoutèrent que c'étoit avec un extrême regret qu'ils alloient lui découvrir les dan-

gereuses intrigues d'une personne qui leur étoit chère aussi-bien qu'à lui, et qui, après lui, tenoit la première place dans leur cœur. « Votre épouse (dirent-ils), « en déshonorant la couronne que vous lui avez mise « sur la tête, fait aussi à notre famille le plus sanglant affront. Pour vous, prince, votre rang sublime « vous élève fort au-dessus de l'injure; la honte ne « peut monter jusqu'à vous, mais l'attentat y peut « atteindre. Considérez votre péril, inséparable du nôtre. « Pensez-vous qu'une épouse ingrate et infidèle ne s'efforcera pas de vous précipiter du trône pour y placer « l'objet qu'elle vous préfère? Faites périr Vatace; ce « malheureux mérite la mort la plus prompte. Mais « dissimulez avec la coupable. Contentez-vous de lui « retirer l'autorité qu'elle prostitue. A votre retour de « la guerre, vous prendrez les mesures les plus sûres « pour la punir. » L'empereur, frappé comme d'un coup de foudre, mais aussi timide qu'irrité, suivit leur conseil. Il envoya sur-le-champ massacrer Vatace, et s'en fit apporter la tête, qu'il foula aux pieds en proférant des paroles indignes de sortir de la bouche d'un empereur.

*Nicet. l. 2, c. 3.*

Il partit aussitôt pour Cypsèles, à dessein d'arrêter les courses des Valaques et des Bulgares, qui, sous la conduite de Chryse, ravageoient le pays de Serres. Chryse étoit un Valaque de petite stature, mais d'un grand courage. Dans le temps que Pierre et Asan s'étoient révoltés contre les Grecs, se croyant lui-même plus digne de la couronne, il s'étoit séparé d'eux, et, à la tête de cinq cents hommes, il avoit passé au service de l'empereur. Les relations qu'il conservoit avec ses compatriotes, et le bon traitement qu'il leur faisoit lorsqu'ils tomboient entre ses mains, firent soupçonner sa fidélité : on l'arrêta ; mais peu de temps après, s'étant justifié auprès de l'empereur, on lui confia la garde d'une place importante, nommée Strummize, en Macé-

doine. On ne fut pas long-temps sans s'en repentir; il se rendit maître de Strummize, et fit à l'empire une guerre ouverte. Alexis marcha en personne contre ce nouvel ennemi, et rassembla son armée à Cypsèles. Mais, peu constant dans ses projets, et ne s'éloignant qu'à regret de la vie molle de la cour, il s'en tint aux préparatifs, et deux mois après son départ il revint à Constantinople.

La mort de Vatace fit trembler l'impératrice. Plus elle avoit été hautaine, plus elle devint humble et rampante devant les confidens de son mari; elle les supplioit à mains jointes de prendre sa défense. Les uns, touchés de compassion, plaidoient sa cause auprès de l'empereur, et traitoient de calomnies les rapports par lesquels on avoit voulu la noircir. D'autres, plus inflexibles, conseilloient au prince de tenir ferme et de ne pas se déshonorer à la face du monde entier en ouvrant les bras à une épouse dont il avoit lui-même déclaré l'infidélité par la punition du complice. Il prit le milieu entre ces deux avis. Il continua d'admettre Euphrosyne à sa table, mais d'un air si contraint et avec tant de marques d'une aversion profonde, qu'elle sentit bien qu'elle étoit perdue, si elle ne payoit de hardiesse. Elle demanda hautement qu'on lui fît son procès, et protesta qu'elle consentoit à subir la peine qui seroit prononcée, si elle étoit juridiquement convaincue; mais elle supplioit l'empereur de ne se décider que sur des preuves certaines, et non par les suggestions d'une artificieuse malignité. L'empereur, voulant éviter un éclat flétrissant pour lui-même, se contenta de faire interroger à la question les femmes et les eunuques de l'impératrice. Il crut en savoir assez pour la bannir de sa présence, mais non pour lui ôter la vie. Ainsi, après l'avoir dépouillée de toutes les marques de sa dignité, il la fit sortir secrètement du palais sous l'habit d'une femme du commun, sans autres domestiques que deux

filles barbares qui n'entendoient pas même la langue grecque. On la mit ainsi dans une nacelle qui la conduisit à un monastère à l'entrée du Pont-Euxin. Elle n'y demeura que six mois. Ses accusateurs n'avoient voulu que lui ôter son crédit, et ne s'étoient pas imaginé que leur maître fût jamais capable d'une résolution vigoureuse. Ils s'étoient flattés qu'en rabaissant Euphrosyne, ils prendroient sa place, et qu'ils gouverneroient eux-mêmes l'empereur. Mais, voyant que Mésopotamite profitoit seul de la disgrâce de l'impératrice, et qu'il ne leur en revenoit que l'exécration des uns et les railleries des autres, ils se réunirent avec toute la cour pour apaiser l'empereur, ce qui ne fut pas plus difficile qu'il n'avoit été de l'irriter. Euphrosyne fut rappelée, et, prenant droit de l'injustice qu'elle prétendoit avoir soufferte, elle regagna bientôt la tendresse de son mari par ses adroites complaisances, et devint plus puissante que jamais. Pour ne pas réveiller l'orage, elle parut avoir oublié les chagrins qu'on lui avoit suscités, et cette modération politique fut vantée comme l'effort sublime d'une magnanimité héroïque.

*Nicet. l. 2, c. 4.*

Le retour de l'impératrice, loin d'affoiblir le pouvoir de Constantin Mésopotamite, l'affermissoit davantage. Soutenu d'une main si puissante, il se crut en état d'embrasser toute espèce d'autorité. Il refusa comme un emploi trop au-dessous de son rang celui de premier secrétaire qu'il avoit exercé sous le règne d'Isaac, et qu'Alexis lui offroit de nouveau. Son ambition étoit de régner dans l'église comme dans l'état. Il étoit clerc et avoit le grade de lecteur. Il demanda le diaconat; et l'empereur, qui ne savoit lui rien refuser, le fit ordonner par le patriarche. Dès qu'il fut dans les ordres sacrés, il déclara à l'empereur *qu'il ne pouvoit plus en conscience se mêler des affaires civiles; que les saints canons défendoient aux ecclésiastiques de servir en même temps Dieu et le siècle, et que ces deux fonctions étant incom-*

*patibles, il alloit abandonner le palais.* L'empereur, qui croyoit ne pouvoir se passer de ses services, força le patriarche Xiphilin de l'autoriser par une dispense à réunir les deux emplois sans blesser la discipline ecclésiastique. Peu de temps après il fut nommé archevêque de Thessalonique, le premier siége de l'empire après celui de Constantinople, sur lequel sans doute il portoit ses vues. C'eût été là le moment de quitter la cour pour éviter la chute où le précipita bientôt sa trop grande élévation. Mais l'ambitieux ne regarde que la hauteur où il aspire, sans baisser la vue sur les abîmes dont elle est environnée. Il falloit s'éloigner quelque temps pour aller prendre possession de son archevêché. De peur que quelqu'un ne prît sa place auprès du prince, il la fit garder par ses deux frères, qu'il introduisit dans la confidence d'Alexis, et qui ne s'en éloignoient jamais; on les appeloit par raillerie *les pendans d'oreilles de l'empereur.* L'absence ne fut pas longue. Constantin, qui avoit précipité le voyage et l'installation, revint plus hautain que jamais; et ce qui accrut encore son orgueil, c'est que l'empereur, ayant entrepris dans cette conjoncture une nouvelle expédition contre Chryse, y réussit mieux qu'il n'avoit fait auparavant; ce qui fut attribué, non pas au mérite du prince, dont l'incapacité étoit connue, mais aux sages précautions et aux dispositions du ministre. Il étoit au comble de la gloire, ce fut le moment de sa chute. Devenu insolent, et croyant pouvoir impunément écraser les autres hommes qu'il voyoit ramper sous ses pieds, il fit naître contre lui-même une dangereuse cabale. Michel Stryphnus, grand-amiral par sa charge, mais par sa conduite le pirate de l'empire, qu'il pilloit sans retenue, irrité des entraves que Constantin mettoit à son avarice, étoit à la tête de ses ennemis. Le ministre, accusé de faux crimes, ne trouva nulle ressource dans un maître aussi foible qu'Alexis. Il fut dépouillé du ministère, et le patriarche,

soit par ordre de l'empereur, soit par la haine que les prétentions de Constantin lui avoient inspirée, ayant formé un synode de quelques prélats vendus à la faveur, le déposa comme coupable de crimes énormes qui ne furent jamais prouvés. C'est ainsi que des causes injustes dans les auteurs de la disgrâce produisirent un juste effet dans celui qui en fut la victime. Son exemple fut très-salutaire à Théodore Irénique, son successeur dans le ministère. Homme de bien, éloquent, laborieux et très-attaché à ses devoirs, il ne se laissa point enivrer par les vapeurs de la fortune, et conserva dans cette élévation la douceur de mœurs et l'aimable simplicité de son premier état. Nullement jaloux de prérogatives, plus disposé à relâcher les liens de son autorité qu'à les resserrer outre mesure, il n'essuya aucun revers. Chéri de tout l'empire, il n'eut jamais à combattre que les caprices et l'imprudence de son maître.

*Nicet. l. 2, c. 5.*

L'enlèvement de deux chevaux fut cause d'une guerre qui fit perdre à l'empire plusieurs villes de Phrygie. Le sultan d'Egypte envoyoit à l'empereur deux coursiers arabes. Comme ils passoient par la Lycaonie, Kaïchosroës, sultan d'Icone, s'en saisit; et l'un d'eux s'étant peu après blessé dans une course, il se repentit d'avoir pour un sujet si léger troublé la paix avec l'empire, et envoya faire des excuses à l'empereur. Il protesta *qu'il n'avoit pas eu dessein de garder ces chevaux; que, l'un d'eux étant devenu boîteux, il n'osoit lui renvoyer l'autre; mais qu'il sauroit bien l'en dédommager par un présent de plus grande valeur.* C'en étoit assez pour calmer une âme généreuse qui n'auroit considéré que l'honneur. Mais Alexis, plus sensible aux petites choses qu'il n'étoit affecté des grandes, devint plus fier par la satisfaction que lui faisoit le sultan; et plutôt que de l'écouter, il aima mieux se mettre en colère: il fit arrêter et jeter en prison tous les marchands turcs et grecs qui faisoient le commerce d'Icone, saisir leurs

effets ; et au lieu de les faire vendre au profit du fisc, ce qui dans une telle violence auroit du moins eu l'air d'une procédure régulière, il les abandonna au pillage. Le sultan, irrité, fut le plus tôt en campagne ; il ravage les bords du Méandre, saccage deux ou trois villes, et marche vers Antioche de Phrygie avant qu'on sût dans le pays que son armée approchoit. Il étoit nuit, et il se seroit sans peine emparé de cette ville par surprise, sans une rencontre singulière. Un des principaux habitans marioit sa fille, et toute la ville retentissoit du bruit des timbales et des trompettes. Le sultan, persuadé que c'étoient des signaux militaires, et qu'on étoit averti de son arrivée, crut le coup manqué, et se retira à Lampé près du Méandre. Il emmenoit une foule de prisonniers, et ce prince, homme d'esprit, résolut de s'en faire des sujets fidèles. Il s'y prit de la manière seule capable de gagner le cœur des hommes ; ce fut de les traiter avec bonté. Après les avoir fait enregistrer sur un rôle, où l'on marquoit leur nom, leur pays, le nom de celui qui les avoit pris, s'ils avoient perdu quelqu'un de leurs effets, si on leur avoit enlevé leurs fils, leurs filles, leurs femmes, il leur fit rendre tout ce qui leur avoit appartenu. Il mit ensemble ceux de chaque famille, de chaque contrée, et les partagea en troupes de cinq mille hommes. Il prit grand soin de leur subsistance ; et comme c'étoit le temps de l'hiver, il porta ses attentions charitables jusqu'à leur fournir de quoi se chauffer. C'étoit un spectacle digne des temps héroïques de voir le prince lui-même, une cognée à la main, leur abattre des arbres, et les Turcs, à son exemple, travailloient pour eux comme pour leurs frères. Arrivé à Philomélium, il leur assigna des domiciles et des terres fertiles, leur distribuant les instrumens de labourage, et de quoi ensemencer. Il leur déclara que, si leur premier maître se réconcilioit avec lui, il les renverroit sans rançon ; sinon, qu'il les maintiendroit pendant cinq ans exempts

de tout impôt; et que, ce terme expiré, il n'exigeroit qu'une contribution très-supportable qui ne croîtroit jamais, et que les frais de perception n'augmenteroient pas, selon l'usage de l'empire grec. Après ces généreuses dispositions il retourna à Icone. Cette humanité d'un prince barbare, qui l'étoit moins que les empereurs grecs, lui attacha irrévocablement le cœur de ces prisonniers; ils se virent plus libres et plus heureux qu'ils n'avoient été sous leur maître naturel. Non-seulement ils oublièrent leur terre natale, mais même quantité de Grecs jaloux de leur bonheur, des villes entières, vinrent avec empressement embrasser la qualité de sujets du prince d'Icone. En abandonnant l'empire, ils croyoient fuir non pas leur patrie, mais le fardeau multiplié des impositions, la misère, les contraintes, les saisies, les prisons, en un mot, toute la terreur des exactions fiscales, souvent aussi funestes aux sujets que les désastres de la guerre. L'empereur avoit d'abord envoyé contre le sultan un corps de troupes sous la conduite d'Andronic Ducas, à peine en âge de porter les armes. Aussi ne fit-il autre chose que d'enlever quelques troupeaux, qu'il mena aussitôt à Constantinople, comme si c'eût été autant de prisonniers. Enfin l'empereur se détacha avec peine du séjour délicieux des îles de la Propontide, et vint à Nicée et à Pruse pour arrêter les ravages des Turcs; mais il ne put être plus d'un mois éloigné de ses plaisirs, et revint sans autre avantage que de s'être montré en Bithynie.

An. 1199. Alexis fatiguoit ses troupes par des marches continuelles. Tantôt en Europe, tantôt en Asie, il se mettoit à leur tête comme pour aller chercher l'ennemi, et, avant que de l'avoir vu, il rebroussoit chemin. Dans les jardins de Constantinople il ne s'occupoit que de batailles; en campagne, il soupiroit après les plaisirs de Constantinople. Ses soldats, plus voyageurs que guerriers, harassés sans aucun fruit par tant de mouvemens,

*Nicet. l.* 2, *c.* 6.
*Du Cange, fam. p.* 205, 206.

quittoient avec peine leurs foyers, où ils ne devoient rapporter que la misère et la honte, au lieu de cette douce vanité que donne la victoire. Ils eurent ordre cependant de marcher encore l'année suivante, et le rendez-vous fut marqué à Cypsèles. Ils y attendoient l'empereur, lorsqu'ils apprirent qu'il étoit aux portes de la mort. Tourmenté depuis long-temps par de fréquentes attaques de goutte, et ennuyé des remèdes lents des médecins, il résolut de se guérir lui-même par une opération vigoureuse, dont il croyoit le succès infaillible. S'étant donc un jour enfermé avec ses chambellans, sans permettre l'entrée aux médecins, il se fit dans les jambes de profondes incisions avec un fer ardent, et résista aux premières douleurs; mais bientôt leur violence mit sa philosophie en défaut. On ouvrit toutes les portes, on appela tous les médecins; il fallut en revenir aux premiers traitemens; et comme la goutte remontoit, on fut plusieurs jours à craindre pour sa vie. Euphrosyne étoit dans de mortelles alarmes : attachée au trône qu'elle alloit perdre avec son mari, elle cherchoit un successeur aussi facile à gouverner. Elle n'avoit que trois filles. Eudocie l'aînée avoit été mariée par Isaac son oncle à Etienne, roi de Servie, dans le temps que son père étoit encore retiré auprès de Saladin ; et cette alliance l'écartoit du trône de Constantinople. Les deux autres étoient veuves; Irène, d'Andronic Contostéphane; Anne, d'Isaac Comnène. On n'avoit garde de songer au fils d'Isaac, qui avoit cependant les droits les plus légitimes. Ainsi le conseil de la princesse se partageoit en autant d'opinions qu'il y avoit de têtes, chacun nommant celui dont il espéroit le plus d'avantage. L'intérêt personnel alloit jusqu'à proposer des enfans au berceau. Jean le sébastocrator, oncle de l'empereur, et Manuel Camyze, avoient leurs prétentions; mais ils s'écartoient l'un l'autre, et chacun des deux auroit préféré à son rival le dernier de l'empire. Les

trois frères d'Alexis, et Jean Cantacuzène, mari d'Irène, leur sœur, tous aveuglés par Andronic, n'osoient se mettre sur les rangs; mais ils y mettoient leurs fils. On voyoit même des hommes vils, des inconnus, enrichis par des emplois mendiés ou achetés, quelques-uns même par des trafics honteux, porter leur audace jusqu'au trône et former des cabales pour y parvenir. L'empire étoit tellement avili, qu'il n'y avoit personne qui ne se crût en état de le gouverner, et tellement dépourvu de mérite, que, dans un si grand nombre de contendans, nul ne paroissoit digne de commander aux autres.

Pendant cette agitation de la cour, l'armée restant campée à Cypsèles, sur la droite de l'Hèbre, un parti de Valaques passa le Danube, et vint par l'autre côté du fleuve courir jusqu'à Zurule. C'étoit le temps de l'année où l'on célébroit en l'honneur de saint George, dans un bourg voisin de cette ville, une de ces fêtes auxquelles la dévotion d'une part, de l'autre tout ce qui y est contraire, attirent des provinces entières. Le dessein des barbares étoit de troubler la fête et d'enlever les offrandes, les marchandises et les pèlerins. Un brouillard les fit égarer, et au lieu de prendre le droit chemin, ils descendirent jusqu'à Rhédeste, vers la Propontide. Dès que Théodore Branas, gouverneur de Thrace, avoit été averti de leur marche, il avoit écrit à un moine, nommé Rhacyndite, qui avoit coutume de se rendre des premiers à cette fête pour recueillir les aumônes des fidèles. Il le chargeoit de publier sa lettre, et de renvoyer tous ceux qui viendroient, en les avertissant du danger auquel ils alloient être exposés. Le frère, craignant que sa quête n'en souffrît, si l'assemblée se dissipoit, fit tout le contraire de l'ordre qu'il avoit reçu. Il supprima la lettre, et, contrefaisant l'inspiré, il prêcha aux assistans que peut-être ils entendroient dire que les Valaques venoient sur eux, mais que c'étoient des bruits sans fondement; et qu'après tout saint George,

guerrier encore plus redoutable qu'il n'avoit été durant sa vie, sauroit bien les défendre. Cependant les Valaques marchoient à Zurule. Sur la nouvelle certaine de leur approche, l'alarme se répand entre les pèlerins; les uns fuient, et sont pris par les ennemis; les autres, encore en très-grand nombre, prennent un parti plus hardi et plus sage dans la conjoncture : ils se renferment dans l'église, et l'entourent d'une palissade de leurs chariots, qu'ils garnissent de tout ce qu'ils ont de braves gens, armés de traits et de pierres. Les barbares, qui ne s'attendoient pas à la résistance, ne jugèrent pas à propos d'attaquer cette nouvelle forteresse; ils se contentèrent de piller les marchandises, et s'en retournèrent avec leur proie. Comme ils passoient près de Byzie, un corps de troupes grecques, qui y étoient en garnison, tomba sur eux, les mit en fuite, et reprit une grande partie du butin. Mais il ne le garda pas long-temps. Tandis que les vainqueurs avides ne s'occupoient qu'à se disputer les dépouilles, ceux qui avoient pris la fuite reviennent sur eux, les taillent en pièces à leur tour, et remportent ce qui leur avoit été enlevé.

Dès que les douleurs de la goutte eurent donné quelque relâche à l'empereur, il se rendit à Cypsèles, d'où il prit la route de Thessalonique. Son dessein étoit de châtier la révolte de Chryse, qui s'étoit rendu maître d'un canton de la Macédoine. Ce rebelle faisoit sa principale résidence dans une forteresse nommée *Prosaque*, où l'art avoit secondé la nature pour la rendre imprenable. Au bord du Vardar s'élevoit un cercle de montagnes, fermé du côté du fleuve par deux énormes rochers, qui, se joignant par le pied, ne laissoient entre eux qu'un passage étroit et escarpé, traversé encore d'une épaisse muraille. Un double château couvroit la cime de ces deux rochers. Chryse y mit une forte garnison de vieux soldats avec une immense provision de vivres. Tout le contour fut bordé de machines; et

*Nicet. l. 3, c. 1.*

comme l'enceinte étoit d'une vaste étendue, elle renfermoit des plaines et des bois, où paissoient un grand nombre de troupeaux. Il n'y manquoit que de l'eau, le terrain ne fournissant aucune source; et le roc ne permettant pas de creuser des puits, il falloit en aller puiser dans le Vardar. Au milieu de cet asile, Chryse se croyoit en état de braver toutes les forces de l'empire. Les officiers les plus sages conseilloient à l'empereur de commencer par s'emparer des autres places dont Chryse étoit maître, et de n'attaquer celle-ci qu'après avoir, par des succès, inspiré à ses soldats assez de courage pour escalader des rochers et combattre la nature même. Mais les eunuques et les jeunes courtisans tournoient cet avis en ridicule: *Y avoit-il rien de difficile à l'empereur? Pourquoi ne pas attaquer l'ennemi dans son fort, dont la prise emporteroit tout le reste? Vouloit-on passer l'année dans ces affreuses contrées, tandis que les charmes de l'automne les rappeloient aux délicieuses retraites de la Propontide?* Ces discours sembloient être des raisons à un prince voluptueux. On marcha droit à Prosaque, et l'on prit en passant plusieurs châteaux. On brûla des moissons et des granges. Les Turcs auxiliaires firent grand nombre de prisonniers, et l'empereur n'eut aucun égard à ceux qui lui représentoient qu'il ne devoit pas laisser entre les mains de ces infidèles des chrétiens en danger d'abjurer leur foi pour se délivrer d'esclavage, et qu'il valoit mieux dédommager les Turcs par d'autres libéralités.

On campa devant le mur de clôture, et sur-le-champ on commença l'attaque. L'ardeur des soldats s'anima au-delà de toute espérance. Couverts de leurs boucliers, tenant en main leurs épées ou leurs arcs, ils grimpoient aux rochers; et, parvenus au haut de la muraille, ils se battoient à coups de main contre les défenseurs. Après bien des efforts et un grand carnage, ils vinrent à bout de s'emparer du mur. Mais il falloit encore es-

escalader les deux châteaux bâtis sur la cime des rochers. Les plus hardis et les plus alertes gravissoient comme des chevreuils aux avances des pierres, et guindoient avec des cordes leurs camarades qui les suivoient. Il falloit en même temps combattre l'ennemi qui leur disputoit tous les postes. Enfin, à force de fatigues, après des prodiges de hardiesse et de courage, ils parvinrent au pied du château, et s'aperçurent alors que tant de travaux étoient perdus par la négligence du commandant des ouvriers, et par celle du prince, qui ne savoit ni récompenser, ni punir. On manquoit de pioches, de pics, et des autres outils nécessaires pour saper la muraille et ouvrir une brèche. Après en avoir demandé en vain, le désespoir leur donnant des forces, ils se servoient de leurs mains et de leurs armes pour détacher les pierres. On tarda même long-temps à leur envoyer des échelles, et les plus impatiens se faisant des échelons de leurs épées, qu'ils enfonçoient entre les jointures des pierres, alloient se suspendre aux créneaux pour les abattre, au risque d'en être eux-mêmes écrasés. Enfin, épuisés par tant d'efforts, consumés par les brûlantes ardeurs du soleil, après avoir perdu grand nombre de leurs camarades ils redescendirent, maudissant l'empereur, qui savoit si mal profiter du courage de ses troupes. En effet, les Valaques avouèrent ensuite que la prise de la place, et de Chryse même, étoit infaillible, si l'on eût secondé l'ardeur des soldats. Le lendemain ils voulurent recommencer l'attaque; mais ils trouvèrent l'ennemi mieux préparé, et encore plus opiniâtre que la veille. Les machines jouoient en plus grand nombre et avec plus de succès. Il tomboit un terrible orage de pierres énormes, qui, se brisant en plusieurs éclats sur les pointes des rochers, formoient une grêle meurtrière. Les machines étoient servies par un ingénieur étranger fort habile, qui s'étoit d'abord donné à l'empire; mais, mal payé, il avoit passé au service de Chryse. La nuit

suivante les assiégés firent une sortie, brûlèrent les machines des Grecs, et, ayant surpris les gardes avancées, les poussèrent jusqu'à la tente du protovestiaire, qui, s'étant réveillé au cris des fuyards, se sauva en chemise. Sa tente fut pillée, et son équipage servit de déguisement et de risée aux barbares. Ils passèrent le reste de la nuit à faire rouler de haut en bas des tonneaux vides, qui, bondissant avec le fracas du tonnerre, glaçoient d'effroi le cœur des Grecs, comme si les rochers ou le ciel même s'écrouloient sur leurs têtes. L'empereur, sans espérance, qu'il perdoit toujours le premier, pressé d'ailleurs de retourner à ses plaisirs, fit proposer la paix à Chryse; et, pour l'obtenir, il lui céda en propriété Strummize, Prosaque et le pays d'alentour. Quelque temps après, pour conserver son amitié, il lui donna en mariage une princesse de son sang, comme je le dirai dans la suite; et sous un prince tel qu'Alexis, un aventurier barbare se rendit assez formidable pour faire rechercher son alliance par la famille impériale. Les actions de cette campagne, dignes des efforts de l'ancienne Grèce, faisoient assez connoître qu'il restoit encore dans le cœur des Grecs des étincelles de valeur qu'on auroit pu rallumer, et que les soldats manquoient plutôt d'un chef vaillant et habile qu'un tel chef n'auroit manqué de braves soldats.

An. 1200. A peine l'empereur avoit quitté la Macédoine, que les Patzinaces y entrèrent. Partagés en quatre corps, ils embrassèrent dans leur ravage une grande étendue de pays. Ils osèrent même insulter les places fortes, et attaquer des châteaux situés sur des montagnes. Mais ils s'attachèrent de préférence aux monastères, où ils espéroient trouver plus de richesses; et malheur aux moines qui n'abandonnèrent pas par une prompte fuite ce qu'ils avoient de plus précieux. Pas un n'échappa au tranchant de leurs épées. Ces barbares, après avoir librement parcouru toute la province, se retirèrent char-

gés de dépouilles. Pendant que la Macédoine étoit en alarmes, la cour de Constantinople ne s'occupoit que de divertissemens et de fêtes. L'empereur marioit en secondes noces ses deux filles, devenues veuves dans la fleur de leur jeunesse et de leur beauté. Il leur avoit d'abord cherché des alliances chez les nations étrangères, et il préféroit les princes qu'il craignoit davantage. Enfin sa timide politique cédant au goût des princesses, Alexis Paléologue répudia sa femme pour épouser Irène, que l'ambition seule lui rendoit plus aimable : Anne fut mariée à Théodore Lascaris, jeune seigneur déjà renommé pour son courage. Il étoit l'aîné de six frères pleins de valeur. Ce prince, qui fut dans la suite la ressource de l'empire grec, est le premier Lascaris nommé dans l'histoire, quoiqu'elle attribue à cette famille une noblesse ancienne. On étoit alors à la veille du carême; et les Grecs, plus raisonnables en ce point que les autres nations chrétiennes, se préparoient à la pénitence par le retranchement des spectacles et des divertissemens publics. Les jeunes époux obtinrent de l'empereur qu'il se relâchât de cette sévérité. Mais il voulut que les jeux fussent renfermés dans l'enceinte du palais, et ne permit pas au peuple d'y assister. On dressa un théâtre, on prépara un cirque dans le palais de Blaquernes ; et, par une régularité bizarre, plus indécente que la licence, les princes, les ministres, les sénateurs et leurs enfans firent le rôle de comédiens et de cochers.

Ces réjouissances furent troublées par une fâcheuse nouvelle qu'on reçut de Philippopolis. Ivan se comportoit en maître dans cette contrée. Chargé d'arrêter les courses des Valaques et des Bulgares, il abusoit de sa commission pour se rendre indépendant, et, sous prétexte de servir l'empire, il servoit en effet ses vues ambitieuses. Il attiroit à lui par ses libéralités grand nombre de ses compatriotes, dont il se faisoit des soldats à la place des troupes grecques qu'il congédioit. Il cons-

truisoit des forts sur les sommets du mont Hémus. On avertissoit l'empereur de ses intentions perfides; mais le prince, prévenu de bienveillance pour ce barbare, auquel il avoit fiancé sa petite-fille, approuvoit sa conduite, le combloit de présens, lui accordoit toutes ses demandes, et lui donna même le nom d'*Alexis*. Il ne fut désabusé que par une révolte déclarée. Elle éclata tout à coup, et l'empereur, pris au dépourvu, tenta d'abord les voies de conciliation. Il envoya au rebelle un eunuque de ses amis pour lui rappeler ses engagemens et les bienfaits de l'empereur, qui, malgré son infidélité, étoit très-disposé à lui pardonner. En attendant qu'il pût rassembler une armée, il fit partir les troupes de sa maison, qui étoient les seules en état d'entrer en campagne, et mit à leur tête ses deux gendres, accompagnés de Manuel Camyze, grand-écuyer, de tous les seigneurs de la famille impériale, et des officiers de la cour. L'eunuque étoit un traître, qui, loin de détourner Ivan de son entreprise, l'y affermit davantage, et lui conseilla de se cantonner dans les montagnes, où il seroit en sûreté. Les princes montroient d'abord beaucoup d'ardeur; mais elle se ralentit bientôt par la difficulté d'aller relancer dans son fort ce furieux sanglier, entre les rochers du mont Hémus. On fut d'avis de s'arrêter à reprendre les places dont il s'étoit rendu maître. On prit par escalade, le château de Crizime, et il en coûta la vie à plusieurs braves guerriers, dont le plus distingué fut George Paléologue. Ivan, qui joignoit la ruse à la valeur, surprit les Grecs par un stratagème. Un autre révolté, nommé Jean, s'étoit emparé de la ville de Thrace appelée autrefois *Débeltus*, et alors *Zagora*. Il s'étoit allié avec Ivan. Celui-ci fit descendre dans la plaine de nombreux troupeaux avec quelques prisonniers grecs; c'étoit, disoit-il, un présent qu'il envoyoit à son ami. Il avoit placé ses troupes en embuscade, afin de tomber sur les Grecs, qui ne

manqueroient pas d'accourir, tant pour enlever cette proie que pour délivrer leurs prisonniers. Tout arriva comme il l'avoit prévu. Les Grecs, enveloppés comme dans un filet, furent pris ou tués. Camyze y perdit la liberté. Cet événement abattit le courage des Grecs, et releva celui des rebelles. Ivan, n'ayant plus rien à craindre, traversa les campagnes, massacra, prit, rançonna tout ce qu'il trouva de Grecs, et pénétra jusqu'à Abdère, vers l'embouchure du fleuve Nestus. Naturellement féroce et sanguinaire, il se faisoit dans ses festins un divertissement cruel de couper en pièces ses prisonniers. D'un autre côté, l'empereur, qui n'étoit guère plus humain, au lieu de délivrer Camyze, ne songea qu'à tirer lui-même profit de sa captivité. Il s'empara de tous ses biens, qui étoient très-considérables, se félicitant d'avoir gagné par la défaite plus que ne lui auroit rapporté la victoire; et, pour s'affranchir des justes plaintes de la famille du prisonnier, il fit enfermer la femme et le fils de cet infortuné général, qui avoit tant de fois exposé sa vie pour le servir.

Cependant, l'armée étant assemblée, Alexis se rendit à Andrinople, où il demeura plusieurs jours à délibérer sur les moyens de réduire un si redoutable ennemi. Le nom seul d'Ivan faisoit trembler ses troupes, et la présence de l'empereur ne les rassuroit pas. Ivan employoit la ruse, mais c'étoient des ruses de guerre: Alexis crut user de représailles en mettant en œuvre la perfidie. Il lui envoya des hommes affidés pour l'inviter à venir trouver l'empereur, très-disposé, disoient-ils, à faire un accord avec lui. En attendant sa réponse, on s'avança vers Philippopolis, et l'on emporta de force un château, où quantité de barbares furent pris et réduits à l'esclavage. Ivan ne vouloit écouter aucune proposition que l'empereur ne lui eût assuré par lettres patentes la possession paisible des places et des terres dont il s'étoit emparé, et qu'il ne lui eût

*Nicet. c. 4.*

mis entre les mains la princesse sa fiancée, pour laquelle il demandoit même les ornemens impériaux. L'empereur lui promit tout, et le traité fut juré de part et d'autre sur les saints Evangiles. Mais dès que, sur cette assurance, Ivan se fut rendu auprès d'Alexis, il fut arrêté et mis dans les fers. Son frère Mitus fut banni de l'empire. On reprit sans peine toutes les places dont Ivan s'étoit saisi; et Alexis crut avoir acheté à bon marché un infâme succès qui ne lui coûtoit qu'un parjure. La destinée de Théodora, promise à Ivan, étoit de passer sa vie avec un mari barbare; elle fut, deux ans après, donnée en mariage à Chryse, adonné au vin et à la débauche, qui la traita avec mépris.

En l'absence de l'empereur, Euphrosyne avoit maintenu la tranquillité dans Constantinople, malgré une faction dangereuse qui cherchoit à soulever le peuple. Plus ferme et plus vigilante que son mari, elle avoit étouffé la sédition naissante en faisant arrêter et punir Contostéphane, chef des mécontens. Elle avoit eu assez de force pour faire une action de vigueur, elle en eut trop peu pour ne pas s'enivrer des louanges qu'elle en reçut. Se croyant supérieure à son sexe par son courage, elle en oublia toutes les bienséances. Elle ne s'occupoit que des exercices qui sont faits pour les hommes. On la voyoit vêtue en homme, un oiseau sur le poing, courir les forêts à la tête d'une troupe de chasseurs, dont elle se piquoit de surpasser la force et la hardiesse. N'étant plus retenue par aucun frein, elle se mit en tête de pénétrer dans les secrets de l'avenir, et se plongea dans les ténébreux mystères de la magie. Environnée d'imposteurs, elle se livroit à des pratiques extravagantes. On mutiloit par son ordre les plus belles statues de Constantinople, on en brisoit les têtes à coups de marteau. Elle fit fouetter, à la vue de toute la ville, une statue d'Hercule, ouvrage antique et fort estimé. Le peuple, dont elle devint la

risée, n'osoit parler hautement de cette princesse altière ; mais on se dédommageoit de cette contrainte en instruisant de ces oiseaux qui imitent la voix humaine; après leur avoir appris des traits satiriques, on les laissoit aller en liberté. C'étoit par leur organe, préférable à celui des courtisans, que l'impératrice apprenoit ce qu'on pensoit d'elle.

L'empire étoit tranquille du côté des Turcs. Il en étoit redevable à l'ambition des fils d'Azzeddin, qui se déchiroient mutuellement par des guerres sanglantes. Rokneddin, le plus remuant et le plus vaillant de tous, chassa d'Icone son frère Kaïchosroës, qui, après s'être retiré auprès de Dhaher, fils de Saladin et sultan d'Alep, ne pouvant engager ce prince à le secourir, se rendit à Constantinople. Il espéroit trouver dans Alexis la même bienveillance que son père avoit éprouvée de l'empereur Manuel. Il n'y trouva qu'une froide indifférence, et retourna en Asie, où, pour éviter les poursuites de son frère, il alla se jeter entre les bras de Livon, roi d'Arménie. Livon, allié de Rokneddin, voulut bien lui donner asile, mais non pas le secours qu'il demandoit pour rentrer dans ses états. Ce refus le détermina à retourner à Constantinople, où il passa le reste de ses jours dans la triste condition d'un souverain dépouillé, qu'on croit aider assez en plaignant son infortune.

*Nicet. l. 3, c. 4. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11, p. 57.*

L'année suivante une armée innombrable de Comans vint se jeter en Thrace; et, portant de toutes parts le massacre et l'incendie sans trouver de résistance, ils auroient pénétré jusqu'aux portes de Constantinople, sans une attaque inattendue qui les obligea de regagner leur pays. Les Russes, nouveaux chrétiens, brûloient de zèle pour la religion qu'ils avoient embrassée. Animés par leur archevêque, sans avoir aucune alliance avec l'empire, sans être appelés au secours, indignés seulement d'apprendre que des chrétiens étoient en proie à des infidèles, ils prirent les armes. Romain, un

An. 1201.
*Nicet. l. 3, c. 5.*

de leurs princes, qui régnoit à Halicz sur le Niester, se mit à leur tête, entra dans le pays des Comans, et leur rendit tous les ravages qu'ils faisoient sur les terres de l'empire. Cette diversion força les Comans d'abandonner la Thrace pour aller défendre leurs foyers. Mais, au lieu de se venger, ils y trouvèrent leur perte. Ayant voulu secourir un autre prince russe, nommé Rurica, qui étoit en guerre avec Romain, ils perdirent une grande bataille, où l'élite de leurs guerriers resta sur la place.

Sous un maître tel qu'Alexis, la police n'étoit pas mieux observée dans Constantinople que la discipline dans les armées. La force tenoit lieu de loi, et l'impunité encourageoit l'audace. Un banquier nommé Calomode avoit, par un commerce très-actif et très-étendu, amassé des biens immenses. L'usure et l'avarice, toujours d'intelligence, grossissoient tous les jours son trésor; et quoiqu'il affectât une sordide pauvreté, l'éclat de l'or renfermé dans ses coffres perçoit au travers des enveloppes dont il le couvroit, et éblouissoit les yeux avides des courtisans. Les princes mêmes avoient souvent essayé de le décharger d'une partie de sa fortune; mais il avoit toujours su la soustraire à leurs recherches. Enfin de jeunes seigneurs, trouvant scandaleux qu'un misérable possédât tant de richesses qui se perdoient comme dans un abîme, tandis qu'ils manquoient souvent d'argent pour leur jeu et leurs autres débauches, firent le complot de le délivrer d'un fardeau qui ne pouvoit lui causer que des soucis. Ils forcèrent pendant la nuit les portes de sa demeure, fouillèrent dans tous les recoins sans rien trouver, et, ne pouvant tirer de sa bouche aucun éclaircissement, ils prirent le parti de le garder prisonnier dans sa maison jusqu'à ce qu'il eût découvert son secret. Une pareille violence n'avoit pu s'exécuter sans éclat. Dès le matin tous les négocians de Constantinople s'assemblent dans leurs différens bu-

reaux; ils se rendent ensemble au palais du patriarche. C'étoit Jean Camatère, frère de l'impératrice, qui deux ans auparavant avoit succédé à Xiphilin. Ils le menacent de le jeter par les fenêtres, s'il ne leur donne sur-le-champ une lettre pour l'empereur, et s'il n'obtient l'élargissement de Calomode. Le prélat s'employa si bien auprès du prince, que Calomode fut aussitôt tiré des mains de ces satellites titrés; mais l'histoire ne dit pas qu'ils aient été punis, comme le méritoit une violence si criminelle.

On auroit peine à croire à quel point l'indolence d'un monarque peut enhardir la scélératesse, si l'histoire de Constantinople n'en fournissoit des exemples. Jean Lagus étoit préteur de cette grande ville, et en cette qualité il jugeoit les délits contre la police, et avoit l'intendance des prisons. Il se proposa dans cette charge de s'enrichir lui et sa famille. Il étoit dépositaire des aumônes que les âmes pieuses faisoient en faveur des prisonniers; il les recevoit comme une pension que la religion lui payoit, et c'étoit son profit le plus légitime. Il en tiroit bien davantage des voleurs qu'il tenoit en prison: il regardoit ceux-ci comme ses commis. Maître et bienfaiteur des geôliers, il faisoit sortir de nuit ces brigands, et les envoyoit piller les maisons et les rues de la ville: à leur retour il partageoit le butin avec eux; et son équité dans la distribution, les profits qu'ils faisoient sans rien craindre, la prison étant pour eux un sûr asile, les agrémens qu'il leur procuroit pour y vivre à leur aise, tout cela lui attachoit le cœur de ces scélérats, dont il méritoit mieux qu'aucun d'eux de tenir la place. L'empereur, enfin averti de cet horrible manége, en fut d'abord très-irrité, et promit de le punir. Mais sa paresse, différant toujours ce qui ne souffroit aucun délai, fut prévenue par une sédition, qui le fit trembler lui-même. Lagus ayant condamné

au fouet un artisan qui l'avoit mérité, les camarades de ce malfaiteur ameutèrent tous ceux du même métier, et coururent ensemble à la maison du préteur pour le mettre en pièces. Il s'évada et échappa de leur mains. Le peuple se joignit aux artisans, et chargeant de malédictions et Lagus et Alexis même, les uns s'emparèrent de la maison du préteur, les autres coururent à Sainte-Sophie. Aux portes de cette église étoit une garde de Varangues; le peuple force la garde, entre en foule, demande à grands cris un autre empereur. Alexis étoit alors à Chrysopolis. Il envoie une partie de ses gardes, et à leur tête Constantin Tarnice, préfet de Constantinople, pour dissiper cette émeute. A la vue de Tornice, le peuple devient plus furieux; on l'accable de pierres; on tombe en foule sur les gardes malgré leurs lances et leurs épées; la fureur ne connoît point de danger; on les met en fuite; on enfonce les portes des prisons, on pille l'église des prisonniers. On alla forcer la prison du palais où étoient renfermés les criminels d'état, lorsque Alexis Paléologue, gendre de l'empereur, arriva suivi de toutes les troupes de la maison impériale. Cette vue intimida pour un moment les séditieux, mais ne les calma pas. Ceux qui avoient des armes dans leurs maisons coururent les chercher; et, revenant sur-le-champ joindre les autres, ils vont affronter la mort, persuadés que les épées des gardes ne suffiront pas au massacre d'une si grande multitude, et qu'ils écraseront enfin, par le poids de leur foule immense, et les soldats et les armes. Pendant ce temps-là on faisoit pleuvoir du haut des toits les tuiles et les pierres, il partoit des fenêtres une grêle de flèches. Tout le jour se passa en ces combats, qui coûtèrent la vie à quantité de soldats et de citoyens. La nuit étant venue, on se sépara; et ce qui marque bien ce qu'étoit alors et le peuple de Constantinople et son souverain, c'est qu'une émeute

si sanglante n'eut aucune suite; tout fut tranquille le lendemain; le peuple ainsi que l'empereur sembloient avoir oublié ce qui s'étoit passé la veille.

Jamais occasion ne parut plus favorable pour un usurpateur. Tout se remuoit dans l'empire. Le prince étoit méprisé; le peuple cherchoit un autre maître : mais ceux qui osoient se mettre sur les rangs ne valoient pas mieux qu'Alexis; leur ambition n'étoit soutenue d'aucun courage, d'aucun génie. Un certain Jean Comnène, surnommé *le Gros*, à cause de l'épaisseur de sa taille devenue énorme par les excès de table, se fit une cabale d'un assez grand nombre de partisans qu'il s'étoit attachés par l'appât de la bonne chère. Le complot étant formé, ils vont droit à Sainte-Sophie. On détache une des couronnes d'or suspendues au-dessus de l'autel; Jean la met sur sa tête, et sort accompagné de sa troupe, qui le proclame empereur. Le peuple, auprès duquel il avoit le mérite d'être inconnu, s'attroupe autour de lui en grand nombre. On le conduit avec acclamation au grand palais, dont on enfonce les portes. Alexis étoit encore à Chrysopolis. Jean prend séance sur le trône d'or, donne les ordres, distribue les premières charges de l'empire. Ses partisans, avec une foule de citoyens, se répandent par toute la ville en criant : *Vive l'empereur Jean Comnène!* On travaille à détruire les palais de la famille impériale. Tout est rempli de cris, de tumulte, de poussière. La nuit vient, et Jean ne songe ni à faire garder le palais, ni même à en relever les portes. Hors d'haleine, et plus accablé d'embonpoint que de fatigue, il n'avoit d'autre soin que d'étancher sa soif, très-difficile à éteindre. Ses soldats, dispersés çà et là, faisoient la patrouille dans la ville. Le peuple s'étoit retiré, comme une volée d'oiseaux, chacun dans sa demeure, et attendoit le jour pour piller les maisons opulentes. Alexis ne lui en donna pas le temps. Il fait partir en diligence tout ce qu'il avoit de

Nicet. c. 6.

parens et de gens de guerre autour de lui. Ils arrivent long-temps avant le jour, rassemblent les Varangues, tombent sur les divers pelotons de gardes, et, après les avoir aisément taillés en pièces, ils marchent au palais, assomment le stupide usurpateur, et portent sa tête à l'empereur, qui revient à Constantinople, et la fait pendre toute sanglante au haut de l'arcade de la grande place. On expose le cadavre monstrueux en grosseur sur un lit, à la porte du palais de Blaquernes. Après l'avoir abandonné quelque temps aux regards du peuple, on le jette sur le rempart pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Quelque mépris que méritât ce malheureux, le prince se rendit lui-même méprisable, et par cet ordre inhumain, et par la curiosité barbare de repaître ses yeux d'un si affreux spectacle. On arrêta les conjurés, et on les força par les tourmens de la question à découvrir leurs complices.

Alexis ne trouvoit point de profit qui fût honteux ni criminel pour réparer les pertes que lui causoient ses profusions insensées. Après avoir épuisé toutes les ressources de la finance la plus odieuse, il s'avisa de faire le métier de pirate. Il y avoit un grand commerce établi entre Constantinople et les villes maritimes du Pont-Euxin, surtout avec la ville d'Amise, alors très-florissante, où tous les marchands d'Asie, tant grecs que turcs, avoient de riches comptoirs. Il donna six galères à Constantin Francopule, et l'envoya sur le Pont-Euxin, sous prétexte de rechercher les marchandises d'un vaisseau grec qui, venant de la rivière du Phase, avoit fait naufrage près de Cérasonte. Mais ses ordres secrets étoient de courir sus aux vaisseaux marchands qui alloient au port d'Amise ou en revenoient, et de les piller. Constantin s'acquitta parfaitement de sa commission. Il n'épargna aucun de ces bâtimens. Il massacroit ou précipitoit dans la mer ceux qui vouloient défendre

leur bien; il jetoit les autres tout nus sur le rivage. Après deux mois de croisière, Constantin revint à Constantinople avec un riche butin, que l'empereur fit vendre au profit du fisc. Ce fut en vain que les navigateurs dépouillés vinrent porter leurs plaintes à l'empereur; on ne les écouta pas. Les marchands d'Icone s'adressèrent à Rokneddin, qui députa vers l'empereur pour demander restitution de leurs effets. L'empereur se justifia par un mensonge, en désavouant Constantin, sujet rebelle, disoit-il, et déserteur de l'empire. Cependant, comme il s'agissoit de paix avec Rokneddin, il consentit à lui payer, outre la pension annuelle, une somme d'argent pour dédommager les négocians d'Icone. Peu de jours après, Rokneddin intercepta des lettres de l'empereur adressées à un de ces scélérats nommés *bathéniens*, qui faisoient le métier d'assassins. Alexis promettoit de grandes récompenses à ce malheureux, s'il tuoit le sultan. Le bathénien fut pris, et la paix rompue. Les Turcs se vengèrent de cet infâme procédé sur plusieurs villes qu'ils pillèrent. Un des premiers officiers de l'empire vint se joindre à eux. Michel l'Ange, fils naturel de Jean l'Ange, oncle de l'empereur, avoit été chargé de recueillir les impôts du district de Mylasse en Carie. Quelque mécontentement le poussa à la révolte : il se saisit de la caisse et prit les armes. Ayant été battu par les troupes de la province, il se retira auprès de Rokneddin, qui le reçut volontiers, et lui donna une armée. Michel attaqua les villes du Méandre, et les traita plus cruellement que n'auroient fait les Turcomans. Alexis partit au mois de novembre pour l'aller combattre, et, selon sa coutume, il ne fit que se montrer en Asie. Le reste de l'année se passa en marches et en mouvemens inutiles. L'hiver fit retirer les deux armées sans avoir mesuré leurs forces.

Ayant renvoyé ses troupes à Constantinople, comme l'hiver de cette année avoit toute la douceur du prin- An. 1202.

temps, il résolut de le passer en divertissemens autour des îles charmantes de la Propontide. Il s'embarqua avec ses courtisans et les dames de sa cour. Réunis dans le même vaisseau, ce n'étoient que jeux, festins, danses et concerts. Après s'être long-temps promené le long du golfe d'Astaque, il se rapprochoit de Constantinople, lorsqu'un furieux orage vint troubler ses plaisirs et lui faire voir de près toutes les horreurs du naufrage. Le tumulte et le désordre des manœuvres, les cris, les vœux, les gémissemens des courtisans et surtout des femmes, mêlés au mugissement des vents et des flots, formoient un concert bien différent de celui qu'avoit interrompu la tempête. L'empereur, devenu le jouet des vagues, personnage alors beaucoup moins important que le dernier des matelots, n'attendoit que la mort. Enfin, à force de travaux, après bien des coups de mer, on atteignit l'île du Prince, d'où l'on gagna le port de Chalcédoine. Alexis, ayant pris quelques jours de repos, traversa le Bosphore et se rendit au grand palais. S'étant délassé par les jeux du Cirque qu'on donnoit au peuple dans cette saison, il voulut passer au palais de Blaquernes. Mais, dans ces temps d'ignorance, les empereurs n'osoient faire un pas sans consulter les planètes, et leur position ne se trouvoit pas alors favorable. Il demeura donc jusqu'au carême dans le grand palais. Le quatrième de mars lui fut annoncé comme un jour heureux, pourvu qu'il partît avant le lever du soleil. Un vaisseau l'attendoit à l'ancre pour le transporter à Blaquernes. Toute sa famille étoit assemblée dans son appartement, et il se levoit avant le jour, lorsqu'un tremblement subit ouvrit la terre au bord de son lit. Un de ses chambellans fut englouti dans un profond abîme; l'empereur fut préservé; mais son gendre Alexis Paléologue et plusieurs autres pensèrent y périr, et furent grièvement blessés.

Nicet. l. 3, c. 7. La cour de Constantinople reçut en ce temps-là un

affront inouï, qui ne demeura impuni qu'à cause de sa foiblesse. Eudocie, fille aînée d'Alexis, avoit été, comme je l'ai dit, mariée à Etienne, roi de Servie. Ce prince, après avoir régné peu de temps, avoit pris l'habit de moine sur le mont Papyce, laissant ses états à son fils aîné, de même nom que lui, qu'il avoit eu d'une première femme. Le jeune prince traita sa belle-mère avec beaucoup d'honneur, il la laissa maîtresse d'une partie du royaume; et, devenu passionné pour elle, il poussa enfin la tendresse au-delà des bornes fixées par les lois de toutes les nations et par la nature même. Son père étant mort, il épousa Eudocie, et en eut plusieurs enfans : excès incroyable dans un siècle et dans une nation moins barbare. Une passion si révoltante s'éteignit au bout de quelque temps, et eut les suites qu'elle méritoit. Ils en vinrent à se reprocher mutuellement leurs désordres. Ceux du prince n'étoient que trop publics. La princesse, soit qu'elle fût réellement coupable, soit qu'on la soupçonnât injustement, essuya le plus horrible traitement dont on puisse flétrir une vile courtisanne. Le roi l'ayant fait dépouiller de tous ses habits, la chassa du palais, couverte à demi de misérables lambaux. Volk, frère d'Etienne, mais plus sage et plus modéré, avoit employé les remontrances et les plus instantes prières pour l'engager à ne pas se déshonorer lui-même par un procédé si atroce à l'égard de la fille d'un empereur. N'ayant pu l'en détourner, il reçut chez lui la princesse; et, après l'avoir revêtue, il la fit conduire à Duras. A cette humiliante nouvelle Alexis, qui auroit dû armer toutes les forces de l'empire pour laver un si sanglant outrage, ne fit autre chose que d'envoyer à sa fille des habits conformes à sa dignité, et une litière pour la transporter dans son palais. La concorde ne fut pas de longue durée entre les deux princes de Servie. Volk prit les armes contre son frère, et le chassa de ses états.

*Du Cange, fam. p. 286, 287.*

*Nicet. l. 3, c. 7. Gesta Innocent. Du Cange, fam. p. 319.*

Jean, que nos auteurs nomment Joannice, et qui prenoit lui-même le nom de *Calojean*, avoit succédé à Pierre son frère dans le royaume de Bulgarie. Dès qu'il fut sur le trône, il forma le dessein de faire rentrer le pays sous l'obéissance de l'église romaine, et il envoya des ambassadeurs au pape Innocent III. Ce fut inutilement qu'Alexis fit tous ses efforts pour l'en détourner, lui promettant de le reconnoître pour roi, et de lui envoyer un patriarche. Joannice reçut du pape le sceptre, la couronne, un étendard qui portoit une croix et les clefs de l'Eglise, avec le droit de battre monnoie à son coin, privilége dont les papes de ce temps-là s'arrogeoient la concession. Malgré le zèle que ce prince affectoit pour la pureté de la religion, il étoit cruel et fier, prétendant tirer son origine de l'ancienne Rome, comme les Valaques eux-mêmes se vantoient de descendre des Romains. Devenu plus ennemi des Grecs qu'il ne l'étoit auparavant, il vint attaquer Constantin près du mont Rhodope; il s'en rendit maître sans peine, et en détruisit les murailles. Le vendredi de la semaine de la passion il commença le siége de Varna. Comme la ville étoit défendue avec courage par une garnison latine au service de l'empire, elle ne fut forcée que le Samedi saint; et le prince barbare, quoique chrétien de nom, sans égard à la sainteté du jour, fit précipiter dans le fossé tous les malheureux habitans, les ensevelit tout vivans sous la terre dont il le combla, abattit les murailles, et retourna en Bulgarie après cette pâque sanguinaire.

La prise d'Ivan n'avoit pas rendu la liberté à Camyze. Il étoit demeuré entre les mains des Thraces révoltés, d'où Joannice l'avoit tiré en payant sa rançon, pour en faire son prisonnier. Cet infortuné général ne cessoit de solliciter par lettres Alexis de le délivrer de captivité. Las d'écrire sans recevoir de réponse, il s'adressa enfin à Chryse, qui paya sa rançon à Joannice, et l'envoya à Prosaque. Dans ce nouvel exil il continuoit de presser

l'empereur, en lui représentant qu'il lui abandonnoit sans regret tout le reste de sa fortune ; que de tant de biens saisis par le prince il ne lui redemandoit que deux cents livres d'or qu'on exigeoit pour sa délivrance. Alexis, mettant en balance d'un côté la parenté et les services de Camyze, de l'autre son or, son argent, ses immenses possessions, trouva que sa dépouille étoit d'un bien plus grand poids que ni la justice, ni l'honneur, ni la reconnoissance. D'après ce honteux calcul, il demeura sourd à toutes les instances, et Camyze, n'espérant plus rien de ce prince avare et ingrat, résolut de se donner à Chryse, et de racheter sa liberté en le servant contre l'empire. Il se mit donc à ravager avec lui la Macédoine. Ils s'emparèrent de la Pélagonie, prirent la ville de Prilape, emportèrent de force les places voisines, gagnèrent par argent ou par intrigue les plus éloignées, pénétrèrent en Thessalie par les vallons de Tempé, se rendirent maîtres des plaines, franchirent ces montagnes renommées qui séparent la Thessalie du reste de la Grèce, et jetèrent l'alarme dans cette contrée autrefois si fameuse, dont les habitans n'étoient plus que les ombres de tant de braves guerriers et des plus heureux génies. En même temps un autre rebelle soulevoit la Thrace. Jean Spyridonace, né en Cypre, dans la misère, étoit venu à Constantinople pour y gagner sa vie du travail de ses mains. Son extérieur n'étoit pas propre à relever sa bassesse. Un visage difforme, un corps encore plus mal fait, des yeux de travers, sembloient le condamner à ramper dans la poussière. Il n'avoit qu'un talent, et il fut assez heureux pour trouver un prince qui en faisoit grande estime : c'étoit d'imaginer de nouvelles formes d'impôts, dont l'érudition financière, si ingénieuse d'ailleurs à inventer d'admirables secrets pour appauvrir les peuples, ne s'étoit pas encore avisée. Ce mérite l'éleva aux emplois ; et il devint garde du trésor ; pour récompense de ses services, on lui donna le gouvernement du

pays de Smolène en Thrace. Il avoit vu l'empereur de trop près pour l'aimer ou le craindre. Il se voyoit dans une contrée presque inaccessible. Il prétendit à l'indépendance, et cessa d'obéir aux ordres qui lui venoient de la cour. L'empereur relevoit d'une violente attaque de goutte, et ce mal douloureux lui avoit été moins sensible que le double regret d'avoir élevé un méchant homme tel que Spyridonace, et de s'être fait un ennemi de Camyze, son meilleur capitaine. Il partagea ses troupes en deux corps; il en donna un à son gendre Paléologue pour aller combattre Spyridonace; il mit à la tête de l'autre Jean Eonopolite, pour faire la guerre à Camyze et à Chryse. Paléologue, aussi brave que prudent, n'eut pas de peine à vaincre Spyridonace; il l'obligea de fuir en Bulgarie. Il n'étoit pas si aisé de se défaire des deux autres ennemis. L'empereur alla joindre Eonopolite; il regagna Chryse, en lui mettant entre les mains la princesse Théodora, qu'il lui avoit déjà promise en mariage. Chryse rendit la Pélagonie et la ville de Prilape. Camyze demeuroit en armes maître de la Thessalie; il fut battu et se réfugia en Macédoine, dans le château de Stane, qu'il regardoit comme imprenable. Il y fut cependant forcé. Strummize fut rendue à l'empereur, et l'on fit la paix avec Joannice. On ne dit pas quel fut le sort de Camyze.

Dans l'état de foiblesse où l'empire étoit réduit, les armes des Bulgares et les entreprises de ces aventuriers rebelles qui se rendoient maîtres de divers cantons de la Thrace et de la Macédoine, en épuisoient toutes les forces. L'empereur, alternativement occupé à se guérir de la goutte et à la mériter, paroissoit cependant quelquefois à la tête de ses armées; mais c'étoient des voyages de plaisir plutôt que des expéditions guerrières. Bientôt ennuyé de la vie militaire, souvent même avant que d'avoir aperçu l'ennemi, on le voyoit rentrer dans l'ombre de son palais, ou s'aller reposer, dans

les jardins de la Propontide, des fatigues qu'il n'avoit pas essuyées. Dans ces dernières années, il entendoit sans s'effrayer le bruit des armes qui retentissoit du côté de l'Occident. La croisade qui s'y préparoit ne menaçoit que l'Egypte et la Palestine. Des conjonctures imprévues, telles qu'un vent impétueux, détournèrent sur Constantinople la plus grande partie de cet orage, qui ébranla l'empire jusque dans ses fondemens, et porta sur le trône de la Grèce une race étrangère.

Les chrétiens de Palestine, réduits à un état déplorable, appeloient à leur secours les princes d'Occident. Outre la principauté d'Antioche, jointe alors au comté de Tripoli, il ne leur restoit de leurs conquêtes en Syrie que Tyr et Saint-Jean-d'Acre. Jérusalem étoit retombée en 1187 sous le joug des infidèles. Saphadin, presque aussi grand guerrier que Saladin son frère, avoit hérité de sa haine contre les chrétiens; et Simon de Montfort, après une victoire qui lui coûtoit autant qu'une défaite, avoit été obligé de faire avec les Sarrasins une trève de dix ans. Tant de malheurs touchoient sensiblement le cœur paternel d'Innocent III, élevé en 1198 sur la chaire de saint Pierre. Ce pontife, recommandable par ses vertus, par son savoir, par son zèle apostolique, digne de l'admiration de tous les siècles et de toutes les nations, s'il eût renfermé son pouvoir dans les bornes que Jésus-Christ lui-même s'étoit prescrites sur la terre, et qu'il n'eût pas étendu la main jusque sur le trône des rois, ne fut pas plus tôt à la tête de l'église, qu'il porta ses regards sur la Terre-sainte. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, faisoit alors entendre dans toute la France, le tonnerre des menaces évangéliques. Prédicateur intrépide, il osoit les annoncer aux rois. La force de ses paroles, animée par la grâce divine, et soutenue de la sainteté de sa vie, pénétroit au fond des cœurs, et faisoit trembler

*Nicet. l. 3, c. 8, 9.*
*Gesta Innocent.*
*Guntherus. hist. Const.*
*Chron. Ursperg.*
*Chron. Sti. Anton.*
*Sanut. l. 3, part. 11, c. 1.*
*Villehard. c. 1, et suiv. jusqu'au c. 25, et ibi. Du Cange.*
*Acropolit. c. 2, et ibi Allatius.*
*Odoric. Rayn.*
*Herold. contin.*
*Guill. Tyr. l. 2, c. 20.*
*Rhamnusius. l. 1.*
*Sabellicus. l. 8.*
*Doutreman. Const. Belgica. l. 1, c. 11; l. 2, c. 1, 2, 3, 4, 5.*
*Fleury, hist. ecclés. l. 75, art. 14.*
*Maimbourg. croisades. l. 7.*

le vice jusque dans le sanctuaire. Ces siècles d'ignorance étoient assez heureux pour conserver la vraie lumière au sein de leurs ténèbres; le vice ne se piquoit pas d'être conséquent, et les âmes les plus corrompues retenoient du moins la foi de leurs pères. Innocent chargea Foulques d'être le héraut de la guerre qu'il méditoit contre les infidèles. Successeur de Pierre l'Hermite, ou plutôt de Saint-Bernard, qui fut trop sage pour ceindre l'épée, le nouveau missionnaire parcourut la France et l'Allemagne. Les mouvemens de son éloquence simple, mais persuasive, ranimèrent dans les princes et dans les peuples cette flamme de religion, qui ne s'éteignoit pas alors, même au milieu des désordres.

Innocent faisoit tous ses efforts pour engager les deux rois de France et d'Angleterre, à se mettre à la tête des Croisés. Leur première expédition dans la Terre-sainte les avoit rendus ennemis irréconciliables; ils avoient sans cesse les armes à la main pour s'entre-détruire, et les prédications de Foulques, les lettres pressantes du saint-père, les instances du cardinal de Capoue, envoyé dans ce dessein, ne purent obtenir d'eux qu'une trève de cinq ans. Toujours en défiance l'un de l'autre, ils ne jugèrent pas à propos de sortir de leurs états. Ils permirent seulement à leurs sujets de prendre la croix, et les seigneurs anglois sentirent même qu'ils ne feroient pas leur cour à leur prince en s'éloignant de sa personne. Innocent avoit plus d'espérance du côté de l'empereur grec, plus foible à la vérité, mais cependant, plus capable d'aider les croisés par la proximité de ses états. Aussitôt après l'élection d'Innocent, Alexis lui avoit envoyé des députés avec des présens, pour le prier de le visiter par ses légats; et le Pape avoit satisfait à sa demande, l'exhortant à réunir les deux églises, et à travailler de concert avec les Latins à la destruction du mahométisme. Il avoit,

dans les mêmes vues, écrit au patriarche de Constantinople, et il proposoit un concile général pour traiter les matières contestées, et procéder efficacement à la réunion. Mais ce n'étoit de la part d'Alexis qu'un effet de vanité. Dès qu'il eut reçu les légats du pape, il ne montra plus que de l'éloignement et de la mauvaise volonté. Il répondit, apparemment de l'avis de ses astrologues, que le temps de la miséricorde de Dieu pour la délivrance de la Palestine n'étoit pas encore arrivé. Quant au concile général, il consentoit d'y envoyer des députés, pourvu qu'il se tînt en Orient, où avoient été célébrés les huit premiers conciles généraux. Il relevoit l'empire au dessus du sacerdoce. Enfin il représentoit au pape que l'île de Cypre appartenoit à l'empire, et que, s'il n'attaquoit pas le roi titulaire de Jérusalem, qui s'étoit attribué la possession de cette île, c'étoit pour épargner le sang chrétien. Il le prioit d'interposer son autorité, pour engager ce prince à restituer ce domaine aux maîtres légitimes. Quoique Innocent conservât peu d'espérance de rendre Alexis favorable aux croisés, il n'oublia rien pour y réussir. Il lui répliqua qu'il n'appartenoit pas aux hommes de fixer les momens que Dieu avoit déterminés dans ses décrets; que leur devoir étoit de mettre la main à l'œuvre en abandonnant le succès à la volonté du Tout-puissant. Il le félicitoit de ses bonnes dispositions au sujet de la réunion. Mais, sur l'article alors le plus délicat et le plus sensible à la cour romaine, il combattoit les prétentions d'Alexis par les raisons et les allégories reçues en ces temps-là, et tâchoit de montrer que le sacerdoce est autant supérieur à l'empire que le soleil l'est à la lune, qui emprunte de lui sa lumière; ces deux astres étant, disoit-il, le symbole des deux puissances. Quant à l'île de Cypre, il répondoit qu'il prendroit à ce sujet de plus amples informations. En attendant, il exhortoit l'empereur à ne pas susciter

de nouveaux troubles aux chrétiens de la Terre-sainte.

Les sollicitations d'Innocent eurent plus de succès auprès des prélats et des seigneurs de France, de Flandre, d'Italie et d'Allemagne. Pour attirer les peuples par de puissans intérêts, soit spirituels, soit temporels, il accorda pleine et entière indulgence, et rémission de tous péchés, à ceux qui prendroient la croix; il s'engageoit, lui et ses successeurs, à prendre sous la sauvegarde de saint Pierre leurs biens et leurs familles tant qu'ils seroient en Palestine; il enjoignoit aux rois et aux princes de les affranchir de tout impôt, et d'annuler toutes les obligations usuraires contractées avec les Juifs; il les déclaroit exempts de l'interdit jeté sur le royaume de France, à cause du divorce de Philippe Auguste avec la reine Ingelburge. Pour contribuer aux dépenses nécessaires, il ordonna que les évêques et les monastères paieroient le quarantième de leur revenu; il se taxa lui-même au dixième, ainsi que les cardinaux; et, afin de donner l'exemple d'un sacrifice encore plus généreux et digne du chef de cette illustre entreprise, il fit fondre tout ce qu'il avoit de vases d'or et d'argent. Le grand maître des hospitaliers rappela par des ordres pressans ses chevaliers répandus dans les diverses contrées de l'Europe.

Les tournois étoient en ce temps-là le plus brillant théâtre où la noblesse françoise s'empressoit à signaler sa force et son adresse. Sur la fin de l'année 1199, on tint une de ces assemblées à Escry, château situé en Champagne, sur la rivière d'Aine. Au milieu de cette fête guerrière, les comtes et les barons, brûlans d'ardeur militaire et de dévotion, sentimens qui souvent alors s'allioient ensemble sans trop se connoître, terminèrent leurs joûtes par prendre la croix. Thibaut, comte de Champagne, et Louis, comte de Blois et de Chartres, tous deux proches parens des rois de France et d'Angleterre, se croisèrent les premiers. Leur exemple fut suivi

d'un grand nombre de seigneurs françois ; entre les plus renommés furent Geoffroi, comte du Perche, Mathieu de Montmorency, Gui, châtelain de Coucy, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui nous a laissé le récit de cette expédition, et les évêques de Troyes, de Soissons, d'Amiens et de Nevers. Au commencement du carême de l'année suivante, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, prit la croix dans l'église de Saint-Donatien, à Bruges ; avec Marie sa femme et ses frères Henri et Eustache, Hugues, comte de Saint-Paul, Renaud, comte de Boulogne, et plus de mille chevaliers s'engagèrent à les suivre. Les comtes de Norwic et de Northampton furent les seuls seigneurs anglois ; les autres se réservèrent à marcher à la suite de leur roi Richard, qui avoit dessein de retourner en Palestine lorsqu'il auroit terminé ses différends avec Philippe Auguste. Plusieurs chevaliers italiens se joignirent ensuite aux croisés. Les évêques de Bâle et d'Halberstadt, Albert, comte de Spanheim, Berthold, comte de Naumbourg, un autre Berthold, comte de Catzenelbogen, et plusieurs autres seigneurs allemands partagèrent aussi les hasards de cette brillante entreprise. La moitié de l'Europe se mit en mouvement. La noblesse, qui ne connoissoit d'autre gloire que celle des armes, auroit seule formé une armée redoutable par sa valeur. On y comptoit quatre mille cinq cents chevaliers, suivis chacun de deux écuyers. Il n'en vint point d'Espagne ; ce n'est pas qu'elle en fût stérile ; c'étoit dans cette brave nation les siècles de l'héroïsme : mais toujours en alarme, toujours aux prises avec les musulmans établis dans son sein, l'Espagne étoit tout entière un champ de bataille, et la vie des Espagnols une croisade perpétuelle. Il seroit trop long de nommer ici en détail tous les personnages distingués qui s'engagèrent dans cette milice. On en peut voir la liste dans les auteurs qui ont écrit en particulier l'histoire de cette croisade. Je ne

nomme pas non plus ceux qui dans le cours du voyage se séparèrent du gros de l'armée pour passer en Syrie ou ailleurs, et qui ne prirent point de part à la conquête de Constantinople, objet propre de mon ouvrage.

Après cet engagement solennel, il s'agissoit de prendre de justes mesures pour assurer le succès. On s'assembla pour cet effet d'abord à Soissons, ensuite à Compiègne. Thibaut, comte de Champagne, déjà renommé pour ses qualités héroïques, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-quatre ans, fut élu pour chef. On délibéra sur la route qu'on devait prendre. Celle de terre étoit longue, difficile, dangereuse : les malheurs de toute espèce qu'avoient éprouvés le roi Louis le jeune et les empereurs Conrad et Frédéric avec des armées beaucoup plus nombreuses, détournoient de choisir ce chemin. Mais, d'une autre part, les nouveaux croisés se trouvoient en trop grand nombre pour se mettre sur mer, à moins que d'avoir une puissante flotte, qu'ils n'étoient pas en état de fournir. Ils résolurent donc de s'adresser à une puissance maritime. Les Vénitiens, les Génois, les Pisans se disputoient alors l'empire de la Méditerranée. On se détermina pour les Vénitiens, qui avoient plus de vaisseaux, et le plus grand intérêt d'abattre les musulmans. On choisit, pour traiter du passage, six commissaires qu'on crut les plus capables, et on leur donna plein pouvoir de conclure cette importante négociation.

Arrivés à Venise, ils s'adressèrent au doge. C'étoit Henri Dandolo, un des plus grands personnages de son siècle. Il étoit âgé de plus de quatre-vingts ans. Trente ans auparavant, l'empereur Manuel, selon les historiens de Venise, en voulant l'aveugler par une cruelle perfidie, n'avoit fait que lui affoiblir la vue. Mais la vieillesse ne lui avoit rien ôté de sa vigueur, et les vives lumières de son génie suppléoient avec avantage à la foiblesse de ses yeux. Animé lui-même de cette ardeur

de gloire qui embrasoit tant de seigneurs, il fit aux députés l'accueil le plus gracieux. Il porta leur demande aux différens conseils de la république. On convint de fournir des palandres ou vaisseaux plats pour le transport de quatre mille cinq cents chevaux et de neuf mille écuyers, des navires pour quatre mille cinq cents chevaliers et vingt mille hommes de pied; des vivres pour neuf mois, à condition que les croisés paieroient quatre marcs d'argent pour chaque cheval et deux pour chaque homme; ce qui montoit à la somme de quatre-vingt-cinq mille marcs. Ces conventions devoient durer l'espace d'un an, à compter du jour qu'ils partiroient des ports de Venise. La république promettoit de plus d'équiper au moins cinquante galères pour sa part, à condition qu'elle partageroit la moitié des conquêtes. Ce traité, arrêté par le sénat, fut confirmé par tout le peuple assemblé dans l'église de Saint-Marc. Après une messe solennelle, les députés s'étant rendus à l'église, Geoffroi de Villehardouin prenant la parole au nom de tous: « Seigneurs (dit-il), les plus hauts et les plus puissans « barons de France nous ont envoyés vers vous pour « vous prier d'avoir pitié de Jérusalem, qui gémit sous « le dur esclavage des musulmans, et de vouloir bien « les accompagner pour venger l'injure faite à Jésus-« Christ. Il vous ont choisis comme la nation la plus « puissante sur mer; ils nous ont ordonné de nous jeter « à vos pieds et d'y demeurer prosternés, jusqu'à ce que « vous leur ayez octroyé leur demande, et promis de « secourir la Terre-Sainte. » A ces mots, les six députés se prosternèrent en versant des larmes. Le doge et les assistans attendris, levant les mains en haut, s'écrièrent tout d'une voix *qu'ils y consentoient, qu'ils le promettoient*. Le bruit de cette acclamation étant apaisé, le doge harangua le peuple, et le félicita de l'honneur que Dieu faisoit à la république de l'associer à une si sainte et si glorieuse entreprise. Le traité fut signé le lendemain,

et il fut décidé qu'on iroit attaquer l'Egypte, comme la principale ressource des Sarrasins et des Turcs, dont la conquête entraîneroit celle de tous leurs états. L'occasion étoit favorable. Saphadin, sultan de Damas, avoit chassé le sultan d'Egypte; il étoit en guerre avec celui d'Alep et avec plusieurs autres; sa dureté le rendoit odieux à ses peuples. De plus, l'Egypte étoit affligée de la famine, le débordement du Nil ayant manqué les années précédentes. Une autre raison devoit encore déterminer les croisés; c'est que le terme de la trève conclue avec Saphadin pour la Palestine n'étoit pas encore expiré. On fixa le rendez-vous à Venise pour le jour de Saint-Jean de l'année suivante 1202, auquel la flotte se trouveroit appareillée. Les députés se transportèrent ensuite au grand palais, où le doge leur ayant délivré les lettres patentes, se mit à genoux, et, versant beaucoup de larmes, jura sur les saints Evangiles d'observer fidèlement tous les articles dont on étoit convenu. Le grand conseil, composé de quarante-six nobles d'une part, de l'autre les députés au nom de tous les seigneurs, prêtèrent le même serment. On dépêcha au pape Innocent pour l'instruire du contenu du traité, et lui en demander confirmation, ce qu'il accorda volontiers, mais avec cette restriction, que les croisés ne causeroient aucun dommage aux nations chrétiennes, à moins qu'elles ne leur fissent obstacle, et qu'en ce cas même ils n'agiroient offensivement qu'avec l'approbation du légat du saint-siége. Les Vénitiens, qui avoient un dessein secret, refusèrent de souscrire à cette condition. Les François empruntèrent de quelques banquiers de Venise deux mille marcs d'argent, qu'ils mirent d'avance entre les mains du doge pour fournir à la première dépense des vaisseaux, et prirent ensuite congé pour retourner en leur pays. Ils passèrent à Pise et à Gênes, pour engager ces républiques à concourir avec eux; mais ils n'en tirèrent aucun secours. Il rencontrèrent au mont Cénis les

comtes de Brienne et de Montbéliard, qui prenoient le chemin de la Pouille avec plusieurs chevaliers. Gautier de Brienne alloit conquérir le royaume de Sicile, qu'il prétendoit lui appartenir du chef de sa femme, fille du roi Tancrède, dont le fils Guillaume III avoit été dépouillé de ses états par l'empereur Henri. Il promettoit de rejoindre l'armée avant qu'elle fût partie de Venise. Mais ce seigneur, après quelques succès, périt en Italie.

Le maréchal de Champagne, de retour à Troyes, eut la douleur de trouver le comte Thibaut dangereusement malade, et de le voir mourir peu de jours après, au grand regret des croisés, qui comptoient beaucoup sur les qualités éminentes de ce jeune seigneur. Il fallut donner un autre chef à la croisade. Le duc de Bourgogne, ainsi que le comte de Bar, s'étant excusés de se charger de cet emploi, on jeta les yeux sur Boniface, marquis de Montferrat, prince généreux et expérimenté dans la guerre. Il étoit cousin du roi de France et frère de ce fameux Conrad de Montferrat qui devint gendre de l'empereur Manuel, et dont nous avons raconté les aventures. Ce prince, ayant accepté l'honneur que lui faisoient tant de seigneurs, se rendit à Soissons, où ils étoient assemblés, et reçut la croix des mains de l'évêque et de Foulque de Neuilly dans l'église de Notre-Dame. Il partit ensuite pour mettre ordre aux affaires de son état, après avoir tiré parole des croisés et donné la sienne que tous se trouveroient à Venise au jour marqué. Au carême suivant on fit encore une nouvelle perte par la mort de Geoffroi, comte du Perche, seigneur de grand mérite, qui chargea en mourant son frère Etienne de la conduite de ses soldats. Les croisés commençoient à quitter leur pays. Mais, malgré leur parole, tous ne se rendirent pas à Venise. Quelques-uns prirent la route de Marseille; d'autres gagnèrent les ports de la Pouille, trouvant ce chemin plus sûr et plus commode pour passer, soit en Egypte, soit en Syrie.

Une grande flotte, partie des côtes de Flandre pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, sous la conduite de Jean de Nesle, Châtelain de Bruges, ne rejoignit plus le reste de l'armée; et ce fut une perte irréparable pour le comte Baudouin et pour ses frères: ils avoient chargé ces vaisseaux de quantité de vivres et de leurs meilleurs soldats, sous la conduite de plusieurs chevaliers distingués, qui avoient juré sur les Evangiles de se rendre auprès d'eux.

*Nicet. l. 3, c. 8, 9. Gesta Innoc. Acrop. l. 2, et ibi Allatius. Villehardouin et ibi Du Cange. Sanut. l. 3, part. 11, c. 1. Herold. l. 2, c. 20. Chron. Sti. Ant. Sabellicus. l. 8. Odor. Raynald. Doutreman. const. Belg. l. 2, c. 6, 7. Maimbourg. l. 7. Fleury, hist. ecclés. l. 75, art. 47.*

Les chefs des croisés, Boniface de Montferrat, Baudouin de Flandre, Louis de Blois, réunis à Venise avec leurs troupes, reçurent l'accueil le plus honorable. On les logea dans l'île de Saint-Nicolas. C'étoit l'élite des guerriers de l'Europe, la plupart vétérans et d'une bravoure éprouvée. Le rivage étoit bordé de cabanes pour les soldats, et d'écuries pour les chevaux. Tous les canaux étoient couverts de gondoles qui s'empressoient d'apporter l'abondance. La flotte, prête à faire voile, auroit suffi à une armée trois fois plus nombreuse. C'étoient plus de quatre cents vaisseaux, les uns armés en guerre, les autres construits pour le transport des chevaux et d'une prodigieuse quantité de provisions. Le pape étoit regardé comme le chef spirituel de l'entreprise. On lui députa pour le prier d'obtenir du secours de l'empereur de Constantinople. Il répondit qu'il avoit déjà écrit à ce prince, et qu'il en avoit reçu la promesse de fournir des vivres aux croisés; que, s'il manquoit de parole, les croisés pourroient en prendre de force où ils voudroient, et qu'il leur en donnoit la permission. C'en étoit assez alors pour tranquilliser les consciences. Cependant les Vénitiens, fidèles aux conventions au-delà même de leur promesse, sommèrent les comtes et les barons de s'acquitter à leur tour de leur parole, en payant la somme convenue pour le passage. Mais on s'aperçut du tort que faisoit à l'armée l'absence de tant de chevaliers qui s'en étoient séparés. La quête qu'on fit dans le camp

ne put fournir qu'une petite partie de la dette, et un grand nombre de croisés, déjà ennuyés du voyage, parloient de s'en retourner. Le comte de Flandre, animé de sentimens plus généreux, proposa aux autres seigneurs de renoncer à leurs richesses plutôt qu'à leur honneur, et n'eut pas de peine à y faire consentir les comtes de Blois et de Saint-Paul, et le marquis de Montferrat. Ils firent porter au doge tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent et de pierreries. Malgré ce noble sacrifice, il manquoit encore trente-quatre mille marcs d'argent. Henri Dandolo, qui n'avoit pas l'âme moins élevée, les en auroit volontiers tenus quittes; mais il étoit chef d'une république économe, qui calculoit la gloire. Pour tirer les croisés d'embarras, il proposa au sénat de les employer à reprendre Zara, déjà plusieurs fois révoltée, et qui s'étoit donnée au roi de Hongrie. Il persuada qu'un si important service méritoit bien qu'on remît le paiement du reste jusqu'au temps où leurs conquêtes les mettroient en état de s'acquitter. Cet expédient fut approuvé des Vénitiens, qui, dès le commencement, avoient conçu le dessein de profiter de la conjoncture. Mais il trouva beaucoup d'opposition de la part des croisés. Les uns, qui souhaitoient de retourner dans leur pays, les autres, qui brûloient d'impatience de passer dans la Terre-sainte, s'écrioient *qu'ils avoient fait vœu de combattre les infidèles, et non pas les chrétiens leurs frères; que le roi de Hongrie, maître de Zara, étoit non-seulement chrétien, mais qu'il avoit lui-même pris la croix avec le prince André son frère; que le siége de Zara auroit tout l'odieux d'une guerre civile, et même sacrilége, puisque la bulle de la croisade frappoit d'anathème quiconque attaqueroit les croisés.* Le pape s'opposoit à ce siége; il avoit envoyé à Venise le cardinal de Capoue pour défendre aux croisés de s'y engager, sous peine d'excommunication. Mais Dandolo combattit les raisons du cardinal; il fit voir *que le chef*

*de l'Eglise, dont la puissance est toute spirituelle, n'a aucun droit sur les intérêts des souverains; qu'il ne peut enchaîner leur pouvoir, ni se rendre arbitre de la paix et de la guerre; que de couvrir de l'impunité des sujets rebelles, ce seroit autoriser le crime.* Il parla avec tant de force et d'éloquence, que les croisés se rendirent à son avis. Il y en eut néanmoins plusieurs qui se détachèrent des autres; et le marquis de Montferrat, à qui le pape avoit déclaré de vive voix sa volonté dans un voyage que ce prince avoit fait à Rome, ne voulut prendre aucune part à l'expédition de Dalmatie. Le doge, ravi d'avoir réussi à maintenir une si belle entreprise, voulut en partager l'honneur. Il se fit attacher la croix solennellement dans l'église de Saint-Marc, et ses compatriotes, à son exemple, se croisèrent en assez grand nombre.

On achevoit les préparatifs du départ, fixé à la fin de septembre, lorsqu'un événement imprévu fit balancer les croisés sur la résolution qu'ils avoient prise de se porter en Egypte, et les détermina ensuite à changer de route. L'usurpateur Alexis avoit enfermé Isaac dans une tour de Constantinople, comme nous l'avons raconté. Mais, après quelque temps de dureté et de rigueur, il lui avoit laissé la liberté de recevoir des visites. Isaac en recevoit surtout des Latins qui passoient par Constantinople. Par leur canal, il entretenoit correspondance avec sa fille Irène, mariée à Philippe, devenu roi des Romains, et il concertoit avec elle les moyens de se venger de son frère, et de remonter sur le trône. Son fils Alexis le servoit utilement auprès de sa sœur et de son beau-frère. Ce jeune prince, qui n'avoit que douze ans au temps du désastre de son père, fut d'abord renfermé dans une prison. Son oncle lui rendit ensuite la liberté, et s'en fit même accompagner dans son expédition de Thrace contre Camyze. Alexis, par le conseil de son père, traita secrètement avec un

armateur pisan, qui promit de le transporter en Sicile. Le vaisseau pisan l'attendoit à l'ancre, près d'Athyras, où devoit passer l'armée impériale, et la chaloupe avoit abordé à terre sous prétexte de charger du sable pour lester le navire. Arrivé en ce lieu, Alexis se jeta dans la chaloupe, qui le conduisit au vaisseau. L'empereur, averti de son évasion, envoya visiter le navire, qu'un vent contraire empêchoit de s'éloigner. Alexis, qui s'étoit fait aussitôt raser et déguiser en matelot, ne fut pas reconnu. Il passa en Sicile, et fit savoir son aventure à sa sœur, qui lui envoya une escorte pour l'amener en Allemagne. Il ne tarda pas à se mettre en chemin; et comme il traversoit l'Italie, il s'adressa d'abord au pape pour lui demander sa protection auprès des princes chrétiens; il promettoit de soumettre au saint-siége l'église d'Orient. Le pape, tout occupé de la conquête de la Terre-sainte, n'écouta pas ses sollicitations, et le prince continua sa route; c'étoit alors que tous les croisés se rendoient de toutes parts à Venise. Comme Alexis passoit par Vérone, il y rencontra quelques seigneurs et quantité de soldats qui étoient en route pour aller joindre l'armée. Il lui vint en pensée qu'avec un peu d'adresse il pourroit profiter de cet armement, et le détourner sur Constantinople pour relever sa fortune et celle de son père. Il envoya donc à Venise pour conjurer les croisés de prêter leurs bras à une si juste entreprise, qui devoit les couronner de gloire, et leur procurer les plus grands avantages. Le marquis de Montferrat, en quittant la France, avoit passé par l'Allemagne, où Philippe l'avoit sollicité d'employer ses forces à rétablir Isaac, et Boniface n'avoit pas rejeté cette proposition. Il étoit même allé à Rome pour la faire agréer au pape. Mais, ne le trouvant pas disposé à y consentir, il étoit retourné dans ses états, sans s'occuper davantage de ce projet. L'arrivée des envoyés d'Alexis en réveilla l'idée. Ils furent bien reçus. On convint avec eux que, si Alexis

s'engageoit à les secourir pour la conquête de la Terre-sainte, on lui prêteroit réciproquement des secours. On lui envoya des députés qui devoient l'accompagner en Allemagne, pour traiter de cette alliance avec Philippe et Irène. Les motifs qui déterminoient les croisés à écouter les prières du jeune Alexis étoient appuyés dans le cœur des Vénitiens par le sentiment de leur vengeance particulière. Le doge ne pouvoit oublier le traitement cruel qu'il avoit reçu de Manuel; et la république, outre la saisie de ses vaisseaux et le pillage de ses marchandises à Constantinople, avoit essuyé de ce prince de sanglans outrages. Il avoit toujours favorisé les Pisans, alors ennemis des Vénitiens; et dans les querelles sanglantes des deux nations, qui en venoient souvent aux mains, soit sur mer, soit dans l'enceinte de la ville, les Pisans avoient toujours trouvé dans Manuel un zélé protecteur. De plus, Alexis, actuellement empereur, refusoit d'acquitter le reste de la somme stipulée par le traité de paix.

La négociation du jeune Alexis avoit différé le départ de la flotte. Enfin, le 8 octobre, on mit à la voile, au bruit des trompettes et des acclamations de tout le peuple de Venise. Jamais flotte si nombreuse ni si magnifiquement équipée ne s'étoit fait voir sur le golfe Adriatique. Elle étoit composée, selon Rhamnusio, de quatre cent quatre-vingts bâtimens, dont deux cent quarante armés en guerre, soixante-dix chargés de vivres et des machines alors en usage dans les siéges, cent vingt palandres pour le transport des chevaux, et cinquante galères vénitiennes que le doge commandoit en personne pour la part de la république. Les combattans étoient au nombre d'environ quarante mille, tant cavaliers que fantassins. Ils demeurèrent plusieurs jours à la rade de l'île Saint-Nicolas, pour y attendre le vent; et, après avoir passé près d'un mois à réduire à l'obéissance de la république la ville de Trieste, et d'autres places mari-

times de l'Istrie, qui, s'étant révoltées, infestoient la mer de leurs pirateries, ils arrivèrent devant Zara la veille de saint Martin.

Zara, située sur la côte orientale du golfe Adriatique, à soixante lieues de Venise, environ à cinq lieues au nord de l'ancienne Jadera, colonie romaine, étoit une ville riche, forte, peuplée, environnée d'une mer semée d'écueils. Elle ne tenoit au continent que du côté du sud-ouest. Le roi de Hongrie, à qui elle s'étoit donnée en se révoltant pour la quatrième fois contre les Vénitiens, y avoit mis une bonne garnison. La hauteur des murs et la situation avantageuse de cette place annonçoit aux croisés un siége long et difficile que leur ardeur sut abréger. Les premiers arrivés jetèrent l'ancre à la vue de la ville, et attendirent les autres. Le lendemain matin, se trouvant tous réunis, ils forcèrent l'entrée du port en rompant la chaîne dont il étoit fermé; et, malgré les pierres, les javelots, le feu grégeois que les habitans faisoient pleuvoir du haut de leurs remparts, ils débarquèrent et prirent terre de l'autre côté du port, qui bordoit la ville au septentrion. Les habitans leur envoyèrent des députés pour leur offrir de s'en remettre au jugement du saint-siége, et, sur le refus des Vénitiens, ils suspendirent des croix autour de leurs murailles, comme une sauvegarde et une protestation qu'ils mettoient leur ville entre les mains de la religion. Ces pieuses démonstrations n'eurent aucun effet. On commença l'attaque ce jour-là même, et l'on fit jouer toutes les machines avec tant de violence, que dès le jour suivant les habitans députèrent au doge, et lui offrirent de se rendre à discrétion, sauf leurs personnes. Il les reçut avec bonté, et leur dit qu'il alloit consulter les seigneurs, sans l'avis desquels il ne pouvoit rien conclure. Les seigneurs acceptèrent la proposition avec joie, et accompagnèrent le doge pour aller conférer avec les députés qu'il avoit laissés dans son pavillon; mais on

*Nicet. l. 3, c. 8, 9. Acrop. c. 2, et ibi Allat. Villehard. et ibi Du Cange. Sanut. l. 3, part. 2, c. 1. Gesta Innoc. Nangis chr. Alberic. chr. Herold. l. 2, c. 20. Odor. Rayn. Rhamnus. l. 1. Sabellic. l. 7. Doutreman. l. 2, c. 7, 9. Maimbourg. l. 7. Fleury, hist. ecclés. l. 75, art. 48, 49, 50.*

ne les y trouva plus. Les mécontens, qui ne cherchoient qu'à faire échouer l'entreprise, leur avoient persuadé qu'ils avoient tort de se rendre; qu'ils n'avoient à craindre que les Vénitiens, contre lesquels il leur étoit aisé de se défendre, comme ils avoient déjà fait, et que les autres croisés, retenus par le saint-siége, ne les attaqueroient pas. Pleins de confiance en ces discours, les députés étoient retournés dans la ville. Les seigneurs, irrités de cette manœuvre, protestèrent au doge qu'ils alloient employer toutes leurs forces pour le rendre maître de la place. Ils tinrent parole; et pendant cinq jours ils battirent si furieusement la ville du côté de la terre et de la mer, que les assiégés, voyant déjà les mineurs attachés à leurs tours, demandèrent de nouveau à capituler. On leur accorda les mêmes conditions qu'auparavant. Les Vénitiens rentrèrent en possession de la ville; elle fut pillée; on abattit une partie des murs, mais on épargna les habitans. Comme la saison étoit trop avancée pour se remettre en mer, le doge proposa de passer l'hiver à Zara, où l'on trouvoit l'abondance. Ce qui fut accepté. On logea les deux nations séparément, les Vénitiens du côté du port, les François vers la terre.

La distribution qui se fit des logemens selon le rang et la condition excita une sanglante querelle. Les Vénitiens, qui se regardoient comme propriétaires, s'étant emparés des maisons les plus belles et les plus commodes, la fierté françoise ne put souffrir ce partage. Des paroles on en vint aux armes, et trois jours après la prise, sur le soir, on se battit avec rage. Chaque rue étoit un champ de bataille. Les insultes, les imprécations, les cris se mêloient au cliquetis des lances et des épées, et au sifflement des pierres et des javelots, qui, partant des machines, alloient porter la mort aux plus éloignés. L'acharnement général se partageoit en mille combats singuliers; et les habitans, relégués

au haut de leurs maisons, regardoient avec une joie mêlée d'horreur leurs féroces vainqueurs se déchirer mutuellement comme dans un amphithéâtre, et exercer les uns sur les autres les fureurs que les assiégés avoient appréhendées pour eux-mêmes. La terre étoit déjà jonchée de cadavres ; c'en étoit fait de toute l'armée, et la gloire de cette croisade alloit s'ensevelir dans Zara, si le doge et les barons, avertis par le bruit affreux des combattans, ne fussent promptement accourus. Ils se jettent au travers de la mêlée ; ils emploient la douceur, l'autorité, les menaces, la force même, pour séparer ces forcenés. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine. Tandis qu'ils apaisoient le combat dans un lieu, il se rallumoit dans un autre ; et cet horrible tumulte dura bien avant dans la nuit. Les Vénitiens, moins forts en nombre, furent les plus maltraités. Mais les François perdirent aussi beaucoup des leurs. On regretta surtout Gilles Landas, seigneur flamand, estimé pour sa valeur, qui reçut dans l'œil un coup de lance dont il mourut sur-le-champ. Il fallut une semaine entière pour calmer les esprits et rétablir la paix entre les deux nations.

Le marquis de Monferrat, qui, pour obéir au pape, n'avoit pas voulu prendre part à l'attaque de Zara, s'y rendit quinze jours après qu'elle fut prise. Mais le pape, mécontent du peu d'égard qu'on avoit eu à ses volontés, écrivit aux croisés une lettre de reproches qui tomboient principalement sur les Vénitiens. Il les regardoit comme les auteurs de la désobéissance. Il défendoit aux croisés, sur peine d'excommunication, de prêter leurs mains désormais à la destruction d'aucune partie de la ville ; il leur ordonnoit même de s'y opposer de toutes leurs forces, et de faire restituer au roi de Hongrie tout ce qui avoit été enlevé à ce prince dans le pillage. Il leur faisoit espérer de les relever des censures qu'ils avoient encourues en secondant l'attentat des Vénitiens ;

L'affection paternelle qui respiroit dans les reproches mêmes d'Innocent toucha le cœur des barons françois, toujours tendrement attachés au saint-siége. Ils envoyèrent l'évêque de Soissons avec le chancelier de Baudouin et deux chevaliers pour apaiser le saint-père, en s'excusant sur la nécessité de satisfaire leurs alliés, de qui dépendoit le succès du voyage. Ils devoient aussi le consulter sur la conduite qu'ils tiendroient avec les Vénitiens, qui, ne croyant pas avoir mérité l'excommunication, ne jugeoient pas avoir besoin de s'en faire absoudre. Le pape leur ordonna, pour satisfaction, de rendre tout ce qu'ils avoient du butin de Zara, de s'engager par une promesse authentique à la réparation des torts qu'ils avoient faits, et de renouveler leur serment d'obéissance au saint-siége. A ces conditions il leur envoyoit l'absolution. Quant aux Vénitiens, comme ils ne voudroient pas sans doute rendre l'argent qu'ils avoient reçu pour le passage, il permettoit aux croisés de se servir de leurs vaisseaux, attendu qu'autrement les excommuniés auroient tout le profit, et les pénitens porteroient toute la peine; mais il leur recommanda de ne communiquer avec eux que pour la nécessité, et avec amertume de cœur; et dès qu'ils auroient passé la mer, si les Vénitiens persistoient dans leur endurcissement, les croisés devoient s'en séparer, et se bien garder surtout de se joindre à eux dans les batailles, de peur d'encourir la malédiction qu'avoient tant de fois éprouvée les armes des Israélites lorsqu'ils s'étoient associés aux infidèles. Les Vénitiens n'obtinrent leur absolution que quelque temps après de l'évêque de Nicosie, au nom et par le pouvoir du cardinal de Capoue, alors en Palestine.

Un mois après la prise de Zara on vit revenir les députés envoyés à Philippe de Suabe. Ils étoient accompagnés de nouveaux ambassadeurs de ce prince, qui, ayant reçu audience du doge et des barons, expo-

sèrent leur commission en ces termes : « Seigneurs croi-
« sés, le puissant roi des Romains, plein de confiance
« en votre valeur et en votre zèle pour la justice, im-
« plore votre secours en faveur du légitime empereur
« de Constantinople ; et, en vous recommandant son
« beau-frère, il croit le mettre sous la protection de
« Dieu même. Défenseurs des droits divins et humains,
« vous allez remettre Jésus-Christ en possession de son
« héritage envahi par les infidèles ; ce sera un prélude
« convenable à une si sainte expédition que de rétablir
« sur le trône un prince dépouillé par un perfide usur-
« pateur. Le succès de cette première conquête, qui est
« infaillible, sera le gage de la seconde, et un moyen
« sûr d'y réussir. Quels avantages n'en retirerez-vous pas !
« Alexis promet sous la foi des sermens les plus invio-
« lables de remettre l'Orient sous l'obéissance de la sainte
« église romaine, dont il a fait autrefois une si noble
« partie. Comme il sait que les dépenses de votre ar-
« mement ont épuisé vos ressources, il vous fera pré-
« sent de deux cent mille marcs d'argent, et nourrira
« pendant un an toute votre armée. Il réparera l'in-
« justice de l'empereur Manuel, en faisant estimer avec
« une scrupuleuse exactitude, et rendre aux Vénitiens
« tout ce qui leur a été enlevé tant en argent qu'en
« marchandises. Il vous accompagnera en personne dans
« la conquête de l'Egypte, ou, si vous le jugez plus à
« propos, il vous donnera dix mille hommes à sa solde
« pendant l'espace d'un an, et tant qu'il vivra il tiendra
« en Terre-sainte cinq cents chevaliers entretenus à ses
« dépens. Telles sont les conditions auxquelles il s'en-
« gage. Prêtez-lui vos bras généreux dans une entreprise
« plus glorieuse pour vous que pour lui-même, s'il est
« vrai qu'il y a plus d'honneur à donner une couronne
« qu'à la posséder. » Les seigneurs répondirent qu'ils
en délibéreroient. Le reste du jour et la nuit suivante
se passèrent en vives contestations. Les opposans étoient

en grand nombre. L'abbé de Vaux de Sernai, chef des mécontens qui désiroient la rupture du voyage, crioit fort haut *que c'étoit abandonner la cause de Dieu pour embrasser celle d'Alexis; que faire la guerre aux Grecs, c'étoit la faire aux chrétiens; que le vœu des croisés les appeloit en Syrie, et qu'ils ne pouvoient sans crime se détourner ailleurs.* Les autres, ayant à leur tête l'abbé de Los, qui étoit aussi de l'ordre de Cîteaux, personnage accrédité par sa sagesse et par la pureté de ses mœurs, soutenoient au contraire *que d'aller directement en Syrie, c'étoit manquer l'objet de leur vœu; qu'on n'y trouveroit aucun moyen de subsister; qu'on ne s'y pourroit maintenir que par le secours de la Grèce; et qu'en rétablissant Alexis, ce qui ne pourroit les arrêter long-temps, on s'assuroit d'un succès facile et d'une possession durable.* Le marquis de Montferrat, le doge, les comtes de Flandre, de Blois, de Saint-Paul, se rangèrent de ce parti, et le lendemain on arrêta les articles, que les ambassadeurs confirmèrent par serment au nom de leurs maîtres. Mais, du côté des François, ils ne furent signés que de douze seigneurs, tant les esprits étoient partagés. On convint qu'Alexis se rendroit à l'armée dans la quinzaine après Pâques. On passa l'hiver à Zara, et la division subsistant toujours, quantité de croisés de toute condition se séparèrent, les uns pour retourner en leur pays, les autres pour passer en Syrie. Cinq cents soldats s'étant jetés dans un vaisseau marchand, firent naufrage et périrent tous. D'autres, en grand nombre, voulant traverser l'Illyrie, furent tués par les montagnards nommés *Martelos.* C'étoient des brigands féroces, qui n'avoient d'autre habitation que des cavernes ou le creux des arbres. Armés d'une courte hache et d'une massue, courant avec une légèreté incroyable au travers des rochers de ces montagnes, ils massacroient ou assommoient les voyageurs. Il ne se passoit point de jour que l'armée

ne fît quelque perte. Il y eut même des seigneurs du premier rang, tels que Simon de Montfort, accompagné de l'abbé de Vaux de Sernai, et de plusieurs barons, qui passèrent en Hongrie au service du roi Henri, croisé lui-même, mais ennemi des autres croisés depuis le siége de Zara, qu'une maladie l'avoit empêché de secourir.

Les premiers mouvemens des chrétiens d'Occident n'avoient causé nulle inquiétude à l'usurpateur Alexis. Ils ne devoient pas entrer dans ses états; et ne prenant d'intérêt qu'à son propre repos, peu lui importoit que les Sarrasins, les Turcs ou les chrétiens fussent maîtres de la Palestine. Mais lorsqu'il apprit les démarches que faisoit son neveu, il en conçut quelque alarme; et, regardant le pape comme le chef de la croisade, il lui adressa une lettre pressante pour l'engager à s'opposer au dessein du jeune Alexis. Il lui représenta *que c'étoit au saint-siége à ne pas souffrir que des armes destinées et comme consacrées à faire la guerre aux infidèles fussent plongées dans le sein des chrétiens : que l'attaque de Constantinople feroit échouer le projet de reconquérir la Terre-sainte : que les forces des croisés, épuisées dans cette guerre injuste, ne seroient plus en état d'en commencer une autre si juste et si glorieuse : que le jeune Alexis n'avoit aucun droit à l'empire, étant né d'Isaac avant que celui-ci y fût parvenu; qu'en ce cas la couronne devenoit élective; qu'elle lui avoit été déférée selon les lois par une élection libre.* Le pape lui répondit *qu'en effet le jeune Alexis s'étoit adressé au père commun des fidèles pour le tirer de l'oppression qu'il souffroit ainsi que son père : que, le saint-siége n'ayant pas jugé à propos de se décider promptement sur une demande de cette importance, le prince avoit eu recours aux croisés, auxquels il promettoit de les secourir dans leur dessein sur la Terre-sainte, de rentrer dans le sein de la sainte église romaine, et de rendre au pape l'hon-*

*neur et l'obéissance que lui doivent tous les chrétiens : que les croisés n'avoient pas voulu s'engager sans consulter le pape : que, pour lui, il n'avoit point encore formé de résolution décisive, et qu'il attendroit à la prendre lorsqu'il auroit reçu les députés de l'empereur grec : qu'alors il en délibéreroit avec ses frères les cardinaux, et qu'il tâcheroit de le satisfaire ; que cependant le jeune Alexis réunissoit bien des suffrages en sa faveur, à cause de la rébellion de l'église grecque contre le siége apostolique, dont il promettoit de reconnoître la supériorité.* Il ne paroît pas que ce recours de l'empereur Alexis au saint-siége ait eu aucune suite. Il sentit apparemment qu'il n'avoit rien à en espérer.

Cependant le pape, dont tous les vœux se portoient uniquement au recouvrement de Jérusalem, n'étoit rien moins que favorable à l'entreprise sur Constantinople. Consulté par les croisés, il fit ses efforts pour les en détourner. Il leur manda *que cette pensée ne pouvoit leur être suggérée que par l'ennemi du nom chrétien, qui, sous une apparence de justice et de piété, semoit entre eux une dangereuse zizanie : qu'ayant d'abord envisagé la Palestine, ils ressembloient à la femme de Loth, et regardoient en arrière : que leur changement avoit déjà découragé grand nombre de croisés et relevé la hardiesse des Sarrasins.* Il les félicitoit d'avoir obéi à ses ordres pour la satisfaction qu'il avoit exigée d'eux au sujet de Zara ; mais il ajoutoit *qu'ils perdroient par leur nouvelle désobéissance le fruit de leur repentir : qu'ils ne devoient pas se flatter d'être en droit d'attaquer les Grecs parce que ceux-ci n'étoient pas soumis à l'église romaine, ni de détrôner l'empereur Alexis parce qu'il étoit usurpateur ; qu'ils n'étoient pas constitués juges ni des uns ni de l'autre, et qu'il ne leur appartenoit pas de les punir : qu'il leur ordonnoit, en vertu de l'autorité apostolique, d'aller droit au secours de la Terre-sainte, sans se détourner ni à droite ni à gauche ; et qu'il les*

*avertissoit de se souvenir qu'il leur avoit défendu, sur peine d'excommunication, de rien entreprendre sur les terres des chrétiens, à moins que la nécessité ne les y contraignît, et toujours avec la permission préalable du saint-siége, représenté par le cardinal-légat.* Cette lettre ne changea rien à la résolution des croisés ; et quoique, selon quelques auteurs, ils vinssent à bout d'adoucir la répugnance du pape, on voit par la suite de l'histoire qu'elle ne fut jamais entièrement détruite. C'est donc injustement que les historiens de l'empire, élevés dans le schisme, et par cette raison ennemis déclarés de l'église romaine, imputent aux sollicitations et à la malignité du pape tous les maux que les Grecs eurent à souffrir dans le cours de cette expédition.

# LIVRE
# QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

## ALEXIS III. ISAAC II, POUR LA 2e. FOIS. ALEXIS IV. NICOLAS CANABE. ALEXIS V DUCAS, dit MURZUPHLE. THÉODORE LASCARIS. BAUDOUIN, comte de Flandre.

AN. 1203.

*Nicet. c. 8, 9, 10. Villehard. depuis le c. 55 jusqu'au 94. Sanut. l. 3, part. 11, c. 1. Gesta Innoc. Gunther. hist. Const. Herold. l. 2, c. 20. Nangis chr. Ursperg. chron. Alberic. chr. Lubec. chr. Chron. Sti. Anton. Rhamnus. l. 2. Odoric. Rayn. Doutrem. Const. Belg. l. 2. c. 10, et seqq. Du Cange, histoire de Const.*

TOUT étoit prêt pour le voyage, et la flotte, chargée de vivres, n'attendoit que le signal du départ. Après qu'on eut célébré la fête de Pâques avec ces mouvemens de dévotion qu'excite le besoin du secours du ciel au commencement d'une périlleuse entreprise, le lendemain 7 avril la flotte sortit du port, et passa la nuit à la rade, pendant que les Vénitiens, malgré les défenses du pape, achevoient de détruire les remparts et les tours de Zara. Le rendez-vous fut marqué à l'île de Corfou, et l'on convint que les premiers arrivés y attendroient les autres. Dès que le jour parut, les comtes de Flandre, de Blois et de Saint-Paul, levèrent l'ancre avec leurs divisions. Le doge et le marquis de Montferrat devoient les suivre ; mais l'arrivée du jeune Alexis, qui vint alors les joindre avec un nombreux cortége de seigneurs allemands, envoyés par son beau-frère Philippe, les arrêta deux ou trois jours. Le prince fut reçu au son des trompettes et des timbales, mêlé aux acclamations des soldats. Il salua profondément le doge et le marquis de Montferrat ; et, embrassant leurs genoux, les yeux baignés de larmes, il les remercia de la compassion qui

les intéressoit à ses malheurs et à ceux de son père; il les supplia de conserver ces généreux sentimens; il renouvela les promesses qu'on avoit faites en son nom, et ajouta toutes celles qu'il put imaginer avec cette ardeur qui dure pour l'ordinaire autant que l'infortune. Dès qu'il fut embarqué avec sa suite et ses équipages, on fit voile, et l'on aborda au port de Duras. C'étoit la première ville de l'empire sur cette frontière. A la vue d'Alexis le commandant vint lui présenter les clefs, et les habitans s'empressèrent de lui donner des témoignages de leur fidélité, dont ils protestoient que leur cœur ne s'étoit jamais écarté.

*Maimbourg crois. l. 7, 8*

Une si prompte soumission étoit pour l'avenir un heureux présage. On ne tarda pas à se rendre à Corfou. Les comtes partis les premiers, déjà campés devant la ville, apprenant l'arrivée d'Alexis, accoururent au rivage, et le reçurent à la descente du vaisseau avec les témoignages de la joie la plus vive. On le conduisit au camp comme en triomphe; on lui dressa une tente magnifique à côté de celle du marquis de Montferrat, qui prenoit en sa garde le jeune prince. Alexis lui étoit recommandé par le roi des Romains, et lui tenoit encore par une alliance personnelle, Conrad de Montferrat, frère du marquis, ayant épousé Théodora, tante paternelle d'Alexis. Les habitans de Corfou, effrayés d'un armement si formidable, avoient abandonné la ville pour se retirer dans la citadelle. Sur la menace qui leur fut faite de les traiter à la rigueur et de réduire leur ville en cendres, ils se rendirent, et remirent la citadelle et l'île entière entre les mains du prince. L'île étoit riche et fertile; on passa quelques jours à y recueillir de nouvelles provisions. Mais un contre-temps y retint les croisés plus long-temps qu'ils n'auroient désiré. La faction dont j'ai parlé, toujours obstinée à rompre l'entreprise sur Constantinople, avoit pendant ce séjour débauché une partie de l'armée. Plusieurs même des

principaux seigneurs s'étoient laissé gagner ; tels qu'Eudes de Champlite, Jacques d'Avesnes, Pierre d'Amiens, Guy de Coucy, Richard et Eudes de Dampierre. D'autres barons des plus braves et des mieux accompagnés, qui n'osoient encore se déclarer, devoient se joindre à eux et se séparer du reste des croisés. C'étoit la moitié de l'armée; et c'en étoit fait de l'expédition, si ce dessein s'exécutoit. Les princes, qui en sentoient toute la conséquence, étoient dans les plus vives inquiétudes. Les factieux s'étoient rendus dans un vallon pour conférer ensemble et prendre les dernières mesures. Ils délibéroient à cheval, et étoient déjà convenus de s'adresser à Gautier, comte de Brienne, qui étoit alors à Brindes, après s'être emparé de la plus grande partie de la Pouille et de la Calabre. Ils devoient lui demander des vaisseaux pour l'aller joindre et passer avec lui en Palestine, dès qu'il auroit achevé la conquête de l'Italie et de la Sicile. Les princes, apprenant qu'ils étoient assemblés, prirent un parti, qui sembloit être peu convenable à leur dignité, mais nécessaire dans la conjoncture : c'étoit, au lieu d'employer l'autorité, qui, dans des âmes fières et opiniâtres, auroit trouvé une dangereuse résistance, d'avoir recours aux plus humbles supplications. Le marquis de Montferrat, les comtes, les barons, les évêques, les abbés avec le jeune Alexis, vêtus d'habits de deuil, faisant porter la croix devant eux, se rendent en diligence au lieu de la conférence. Dès qu'ils sont à portée d'être aperçus, ils descendent de cheval. Les séditieux, voyant venir ainsi les plus grands seigneurs, mettent eux-mêmes pied à terre. On s'approche de part et d'autre. Les princes, et tous ceux qui les accompagnent, tombent aux pieds des factieux, et, fondant en larmes, ils les conjurent *de ne pas trahir la cause de Dieu ; de ne pas se couvrir eux-mêmes d'un opprobre éternel : qu'en se séparant de la première noblesse d'Occident, ils renonçoient à la conquête de la*

*Palestine; que l'unique voie pour réussir dans ce glorieux projet étoit de réunir ensemble leurs bras invincibles; que, s'ils étoient obstinés à abandonner leurs frères, ils leur plongeassent auparavant l'épée dans le sein. Pour nous*, ajoutoient-ils, *nous sommes résolus de demeurer prosternés à vos pieds et de mourir à vos yeux, si nous ne pouvons obtenir que vous soyez fidèles aux sermens sacrés qui nous ont unis.* Ces paroles, jointes à l'état humilié où les mécontens voyoient leurs maîtres, leurs parens, leurs amis, les touchèrent sensiblement. Ils les relevèrent en versant eux-mêmes des larmes, et leur demandèrent la permission de délibérer ensemble. Après s'être écartés quelques momens, ils revinrent et promirent de demeurer avec eux jusqu'à la Saint-Michel, à condition que les barons leur donneroient parole sur les saints Evangiles de leur fournir ensuite, dans l'espace de quinze jours, des vaisseaux pour passer en Syrie. On s'engagea mutuellement par serment. Tous revinrent au camp, où la joie rentra avec la concorde. On prépara l'embarquement; et le 24 mai, veille de la Pentecôte, la flotte quitta le rivage de Corfou, suivie d'un grand nombre de marchands de l'île, où elle avoit séjourné plus detrois semaines.

L'air étoit serein, le vent favorable, et le soleil dardoit ses rayons sur les casques, sur les cuirasses, sur les armes des chevaliers: leurs écus, rangés côte à côte le long du bord des navires, présentoient l'apparence de créneaux de murailles. C'étoit une cité flottante, que près de cinq cents bâtimens de toute grandeur, voguant à l'aide d'un vent frais sur une surface unie et tranquille. Tant de mâts, de voiles, de flammes, de banderoles de diverses couleurs, tant de riches bannières, brodées en or et en argent, formoient un spectacle enchanteur. Les échos des rivages, répétant le son des clairons et des trompettes, sembloient saluer en passant ces vaisseaux, qui portoient la plus haute valeur de l'Europe.

Après avoir rangé les îles de Céphalonie et de Zante, on doubla le cap de Matapan, connu autrefois sous le nom de *Ténare*, le plus avancé du Péloponèse vers le midi. Le beau temps n'empêcha pas que le cœur ne battît à quelques-uns de nos héros aux approches du cap de Malée, qu'une ancienne renommée rendoit redoutable aux navigateurs. Ils rencontrèrent dans ce parage deux vaisseaux, dont l'équipage se cacha et disparut dès qu'il eut aperçu la flotte. Baudouin les prit pour des pirates, et envoya sa chaloupe pour demander qui ils étoient, où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient des chrétiens qui revenoient de Palestine; et la chaloupe étant venue à bord, un des soldats de ces vaisseaux s'y laissa couler le long d'un câble, et disant adieu à ses camarades: *Je vous laisse*, leur dit-il, *tout ce qui m'appartient dans l'équipage; je vais conquérir des royaumes.* On apprit de lui que ces deux bâtimens étoient de la flotte flamande de Jean de Nesle, qui avoit passé de Marseille en Syrie, contre les ordres de Baudouin. Cette partie de l'armée des croisés n'avoit éprouvé que des malheurs: les uns étoient morts de la peste; les autres avoient été pris par les Turcs; quelques-uns, échappés de tous ces désastres, retournoient dans leur patrie. Après avoir doublé le cap de Malée, on alla mouiller à l'île de Négrepont, l'ancienne Eubée: les habitans, pour éviter le pillage, vinrent faire leur soumission au jeune Alexis. On s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le marquis de Montferrat, avec Baudouin et Alexis, alla s'emparer de l'île d'Andros, au sud-est de Négrepont, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. Ils n'eurent que la peine de débarquer. Dès que leur cavalerie fut à terre, les habitans vinrent demander la paix, et l'achetèrent d'une somme d'argent. Ils n'étoient pas encore revenus d'Andros, lorsque le reste de la flotte leva l'ancre, et fit voile vers l'Hellespont. Dans ce trajet, Guy de Coucy mourut de maladie, et fut jeté à la mer, au grand

regret de ses compagnons, à qui ce genre de sépulture, nouveau pour eux, parut fort déplorable. Il étoit neveu de Mathieu de Montmorency, et un des plus braves de l'armée. On entra dans le détroit de l'Hellespont, qu'on nommoit alors le bras de Saint-George, et ce nom s'étendoit aussi à la Propontide, quelquefois même au Bosphore jusqu'au Pont-Euxin. La flotte jeta l'ancre au port d'Abyde, où le marquis de Montferrat, le comte Baudouin et Alexis, qui étoient demeurés derrière, vinrent la rejoindre. Les Abydéniens, quoique la ville fût grande et peuplée, se rendirent d'abord; ce qui les sauva du pillage. C'étoit le temps de la moisson, et ce territoire produisoit du blé en abondance. Les croisés passèrent huit jours à en ramasser; et, ayant ensuite traversé la Propontide, ils abordèrent au port de Saint-Etienne, à trois lieues à l'ouest de Constantinople.

Les barons étant descendus à terre, tinrent conseil dans l'abbaye de Saint-Etienne. La plupart étoient d'avis de débarquer vis-à-vis de la pointe de la ville qui donne sur la Propontide, où est aujourd'hui le château des sept Tours. C'étoit une plaine fertile, qui leur fourniroit pendant le siége abondance de vivres et de fourrages. Le doge, qui connoissoit mieux le pays, leur conseilla de ne point s'établir en cet endroit. *La flotte exposée aux vents qui dominent sur la Propontide, ne pouvant trouver un ancrage assez sûr, ne seroit pas en état de seconder les attaques des troupes de terre : d'ailleurs les fourrages ne pourroient se recueillir sans danger, toute cette contrée étant habitée d'un peuple innombrable, qui tomberoit à tout instant sur les fourrageurs : que dans leur petit nombre ils n'avoient pas de soldats à perdre : que, pour réussir dans une entreprise si difficile, il falloit ménager le sang de leurs troupes, et même réunir dans chaque combattant, s'il étoit possible, la force et le courage de*

*vingt soldats grecs : qu'il étoit plus prudent de s'emparer d'abord des îles de la Propontide, abondantes en fourrages et en vivres; qu'ils en feroient leurs magasins; qu'ils y prendroient à loisir des mesures pour diriger leurs attaques, et pour préparer à leurs troupes une retraite assurée.* On approuva son avis. Le lendemain, jour de Saint-Jean-Baptiste, on leva l'ancre, et le cap à l'Orient, on passa le long des murs de Constantinople, faisant route vers les îles semées aux environs de l'entrée du Bosphore dans la Propontide. Trois vaisseaux poussés par le vent approchèrent si près des murs, qu'ils se trouvèrent à la portée des pierriers et du feu grégeois, et en reçurent quelque dommage. La flotte et la ville se donnoient réciproquement un spectacle aussi effrayant que magnifique. D'une part tant de vaisseaux superbement appareillés, dont le tillac étoit hérissé d'armes étincelantes, et couvert de guerriers de haute taille et d'une fière contenance, sembloient apporter l'Europe entière conjurée contre l'empire : de l'autre, un peuple immense, en si grande foule, qu'il sembloit que la ville entière se fût transportée sur ses murailles; tant de tours, tant d'édifices entre lesquels s'élevoient un nombre infini de palais, d'églises, de monastères, que quelques historiens font monter à cinq cents, donnoient l'idée de la capitale de l'univers, et annonçoient aux croisés la grandeur et la difficulté de leur entreprise.

Poussés par un vent frais, ils changèrent d'avis, et au lieu de prendre terre aux îles, ils gagnèrent la côte d'Asie, et entrèrent dans le port de Chalcédoine, située à l'embouchure du Bosphore, qui la sépare de Constantinople par un canal d'environ deux lieues de largeur. Cette ville, autrefois célèbre et rivale de Byzance, mais souvent ruinée, avoit déja beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Cependant les empereurs y avoient encore un superbe palais, où se trouvoient

réunis tous les agrémens de l'art et de la nature. Les premiers seigneurs s'y logèrent. Le reste de l'armée campa dans la ville et aux environs. La moisson étoit faite, et les meules de blé couvroient la campagne. On en enleva tant qu'on voulut ce jour et le lendemain. Le 26 juin, l'infanterie se remit en mer et remonta le Bosphore jusqu'à Chrysopolis, qui commençoit dès-lors à se nommer *Scutari*. La cavalerie alla par terre se poster sur le rivage au-dessus de la flotte.

Il fallut que l'empereur vît le danger sur sa tête pour se mettre en mouvement; car l'activité pour les plaisirs se glace, et devient paresse pour les choses utiles. Jusqu'alors ce prince n'avoit songé à aucun moyen de défense. Peu de vaisseaux, encore étoient-ils dépourvus d'agrès et de mâture. Les eunuques, gardiens de ses parcs et de ses forêts, ne permettoient pas d'y couper un arbre : la conservation d'une lieue de chasse paroissoit à ces âmes frivoles et viles un intérêt plus précieux que celui de toute la marine de l'empire. Le grand amiral Michel Stryphnus, qui avoit épousé la sœur de l'impératrice, profitoit de cette haute alliance pour s'enrichir aux dépens de l'état par les voies les plus basses. Insatiable pillard, il avoit changé en or les ancres, les voiles, les cordages, et jusqu'aux clous des navires. L'empereur, loin de punir ces brigands, qui n'approchoient de lui qu'afin de le dépouiller, leur ouvroit son sein, et n'avoit de faveurs que pour eux; tout occupé de ses plaisirs, lorsqu'il ne s'y livroit pas dans son palais, il ne connoissoit d'autre travail que de se pratiquer d'agréables promenades et des vues charmantes, de niveler des terrains, d'aplanir des collines, de combler des vallons, de transplanter des forêts pour environner de riantes avenues ses maisons de plaisance. Il tiroit vanité de ces ouvrages, autant qu'un conquérant des grands travaux d'un siége important. Pour fournir à ces dépenses, sans rien retrancher de

son luxe ni de ses prodigalités insensées, il écrasoit d'impôts ses sujets. La première nouvelle qu'il avoit reçue du dessein des croisés lui avoit donné quelque inquiétude : ce fut alors qu'il écrivit au pape. La perte de Duras et de l'île de Corfou avoit renouvelé ses alarmes, mais sans le réveiller tout-à-fait. Son cortége de volupté et la politique de son sérail l'avoient rassuré. Il tournoit en risée l'audace des Latins; leurs progrès faisoient l'amusement de ses soupers, et un sujet de bons mots pour ses courtisans. Mais, lorsqu'il vit leur flotte rangée devant le port de Scutari, les proues tournées vers Constantinople, il sortit enfin de léthargie. Il ordonna de radouber en diligence environ vingt galères pourries et criblées de vers, d'abattre les maisons qui touchoient par-dehors aux murs de la ville. Il fit sortir ce qu'il avoit de troupes en état de combattre, et vint avec elles camper au bord du Bosphore, au-dessus du golfe de Céras, à dessein d'empêcher la descente.

Pendant le séjour de l'armée à Scutari, quatre-vingts chevaliers, sous la conduite d'Eudes de Champlite, seigneur champenois des plus braves de l'armée, sortirent en campagne pour aller à la découverte et prévenir les surprises. Ils étoient suivis de soldats qui sous leur escorte recueilloient les fourrages et pilloient la contrée. Ils découvrirent un corps de troupes grecques campées au pied d'un coteau à trois lieues de Scutari. C'étoit le grand amiral qui avoit passé le Bosphore à la tête de cinq cents cavaliers pour arrêter les courses des croisés. A cette vue la valeur françoise s'allume; ils brûlent d'envie de faire le premier essai de leur courage contre le nouvel ennemi. Ils se partagent en quatre escadrons et volent à la charge. Les Grecs se rangent en bataille devant leurs pavillons et les attendent. Mais il ne tinrent pas long-temps; effrayés de la seule approche de ces hommes de fer, qu'ils appeloient les diables d'Occident, ils tournent le dos. Michel est le premier à fuir; on les

poursuit une lieue, et on enlève leurs tentes et leurs équipages.

Le lendemain, pendant que les seigneurs tenoient conseil dans le palais de Scutari, il leur arriva un député de l'empereur. C'étoit Nicolas Rossi, natif de Parme, qui s'étoit depuis long-temps attaché au service des empereurs grecs. Après avoir présenté ses lettres de créance, il exposa ainsi sa commission : « Seigneurs « croisés, je suis chargé par l'empereur mon maître de « vous dire, qu'il sait bien que vous êtes les plus grands « et les plus puissans princes d'entre ceux qui ne por- « tent point couronne, mais qu'il ignore quelle raison « a pu déterminer des chrétiens à porter la guerre dans « les états d'un empereur chrétien. La renommée publie « que votre dessein est de retirer la Terre-sainte et le « Saint-Sépulcre des mains des infidèles. Il loue votre « zèle, et se fera lui-même honneur de s'associer à cette « pieuse entreprise : si vous avez besoin de vivres et « d'autres moyens pour l'exécuter, il est prêt à vous « aider de tout son pouvoir. Sortez seulement de ses « terres : ce seroit à regret que, pour vous y contraindre, « il armeroit contre vous des forces qu'il est très-dis- « posé à employer pour vous. Ne pensez pas que ce soit « la crainte qui lui met dans la bouche ce langage paci- « fique ; il n'est que trop puissant pour repousser et faire « périr une armée, fût-elle vingt fois plus forte que la « vôtre. » Conon de Béthune, le plus éloquent de ces guerriers, fut chargé de la réponse, qu'il fit en ces termes : « Votre maître s'étonne que nous soyons entrés dans « ses états à main armée, et il ne peut, dites-vous, en « deviner la raison. Premièrement il se trompe ; ces « états ne sont pas les siens ; c'est l'empire de son frère « Isaac, qu'il a dépouillé, aveuglé, chargé de fers ; c'est « le patrimoine de ce jeune prince que vous voyez assis « au milieu de nous. Quant à la raison qu'il ne devine « pas, ce n'est pas à nous qu'il doit la demander ; il la

« trouvera dans sa conscience. Un usurpateur est l'en-
« nemi de tous les princes ; un tyran cruel et dénaturé
« est celui du genre humain : et quand Théodora, sœur
« d'Isaac, ne seroit pas la belle-sœur du marquis de
« Montferrat notre chef, quand Irène, fille d'Isaac, ne
« seroit pas la femme de l'empereur Philippe un de
« nos maîtres, les droits de la justice et de l'humanité
« violés par votre Alexis autoriseroient nos armes. Il
« n'a qu'une ressource pour échapper à la vengeance ;
« c'est de venir lui-même se mettre à la merci de son
« neveu, et de lui rendre la couronne. Nous nous join-
« drons à votre maître pour obtenir sa grâce, et nous
« nous rendrons garans de la parole que lui donnera le
« jeune prince de lui fournir de quoi vivre avec hon-
« neur et dans un repos préférable à une souveraineté
« usurpée. S'il n'accepte pas ces conditions, ne soyez pas
« assez hardi pour revenir nous en proposer d'autres. »
L'envoyé partit avec cette fière réponse, et il ne fut plus question d'accommodement. Il y avoit grand nombre de Latins établis à Constantinople ; Alexis, craignant qu'ils ne s'entendissent avec leurs compatriotes, leur ordonna de sortir avec leurs familles. Ils offrirent en vain de jurer fidélité à l'empereur ; ils furent obligés d'abandonner la ville, et s'allèrent jeter entre les bras des croisés. Ils surent bien dans la suite se venger de ce bannissement.

Le jour suivant les seigneurs montèrent à cheval, et délibérèrent en pleine campagne sur la division des différens corps de troupes, et sur les chefs qui devoient les commander. Ils furent d'avis de partager toute l'armée en six batailles : Baudouin, comte de Flandre, fut chargé de conduire l'avant-garde ; c'étoit de tous les seigneurs celui qui avoit à sa suite un plus grand nombre de braves chevaliers, de tireurs d'arc et d'arbalétriers. Le marquis de Montferrat, général de toute l'armée, devoit faire l'arrière-garde avec les Lombards, les Tos-

cans, les Allemands, et toutes les troupes rassemblées dans le pays qui s'étend du mont Cénis au bord du Rhône. Les quatre autres batailles furent commandées par Henri, frère de Baudouin, Louis, comte de Blois et de Chartres, Hugues, comte de Saint-Paul, et Mathieu de Montmorency. On convint du jour auquel on passeroit le Bosphore pour prendre terre devant Constantinople. Les chefs, les officiers, les soldats, résolus de vaincre ou de mourir, envisageant, quoique sans effroi, les dangers d'une si rude entreprise, s'occupèrent dans l'intervalle à faire leurs testamens, et à se préparer à tout événement par des actes de religion. Le jour marqué étant venu (c'étoit le dixième depuis leur arrivée à Scutari), les chevaliers s'embarquèrent dans les palandres, armés de pied en cap, et prêts à combattre, avec leurs chevaux sellés et couverts de leurs grandes housses qui leur battoient jusqu'aux pieds, selon l'usage de ces temps-là. Le reste des troupes monta les gros navires, dont chacun étoit remorqué par une galère. Alexis les attendoit à l'autre bord avec son gendre Lascaris et soixante-dix mille hommes en bon ordre. On lève les ancres au son des trompettes; et, sans observer aucun rang, chacun s'efforce à l'envi de gagner les devans. A l'approche du rivage, les chevaliers, impatiens, se jettent dans l'eau, qui leur montoit à la ceinture, le casque en tête, la lance au poing. Les gens de pied suivent leur exemple; c'est à qui atteindra le premier l'ennemi. Il faisoit d'abord bonne contenance; mais dès qu'on en vient aux mains, il tourne le dos et abandonne et le rivage et son camp. On tire les chevaux hors des navires, et l'armée se range selon l'ordre qui avoit été arrêté. On s'empare du camp des Grecs, et la tente d'Alexis, encore toute meublée, fournit un riche butin. On voulut essayer si la vue du jeune Alexis n'exciteroit pas quelque mouvement. Les murs de Galata étoient bordés d'une foule de peuple; le doge et le marquis,

tenant le prince entre eux deux, s'approchent à la portée de la voix, et font crier par un héraut: *Voici l'héritier du trône, reconnoissez votre légitime souverain; ayez pitié de lui et de vous-mêmes; délivrez-vous d'un cruel esclavage.* Mais la crainte du tyran avoit glacé tous les cœurs; le peuple regardoit Alexis avec un silence stupide, et l'on n'espéra plus rien que de la force des armes.

Au-delà du golfe de Céras, qui faisoit le port de Constantinople, s'élevoit en amphithéatre sur une colline le faubourg de Péra ou Galata; c'étoit le treizième des quatorze quartiers qui partageoient cette grande ville. Le peuple, presque aussi ignorant qu'on l'étoit alors en Occident, croyoit que l'épître de saint Paul *ad Galatas* avoit été adressée aux habitans de ce faubourg. Il étoit défendu par une tour très-forte, à laquelle étoit attachée une grosse chaîne de fer de la longueur de quatre traits d'arc et de la grosseur du bras, qui, soutenue sur des pieux enfoncés dans la mer, fermoit l'entrée du port, et s'accrochoit par l'autre extrémité à la citadelle, située à la pointe de la ville, sur le bord du Bosphore. Pour préparer l'attaque par mer et par terre, il falloit se saisir de la tour de Galata et faire entrer les vaisseaux dans le golfe. C'étoient deux opérations également difficiles, et l'on délibéra d'abord par laquelle on commenceroit. On fut d'avis de les entreprendre toutes deux en même temps. Les François avec les autres troupes de terre se chargèrent d'attaquer la tour; le doge et la flotte vénitienne, de forcer l'entrée du golfe. On passa la nuit devant la tour, dans un quartier habité par les Juifs, et l'on fit bonne garde pour se garantir des surprises. Le lendemain on se disposoit à l'attaque, lorsque la garnison, grossie d'une foule de citoyens, qui pendant la nuit avoient traversé le golfe, fit une sortie et courut droit au camp. Jacques d'Avesne, suivi de sa troupe, fut le premier aux mains; et ayant reçu un coup de lance dans le visage, il alloit périr, sans la bravoure de

Nicolas Laulain, un de ses chevaliers, qui se jeta dans la mêlée et le tira du milieu des Grecs. L'alarme s'étant répandue dans le camp, on accourt de toutes parts ; on repousse, on renverse, on massacre les ennemis; les uns se jettent en foule dans leurs barques, et la plupart sont noyés dans le trajet ; les autres se sauvent vers la tour, et sont poursuivis de si près, que les vainqueurs y entrent pêle-mêle avec eux. Tous furent tués ou pris, et les Latins demeurèrent maîtres de la tour. Pendant le même temps la flotte vénitienne forçoit l'entrée du port. La chaîne, outre sa grosseur, qui la rendoit très-difficile à rompre, étoit défendue par vingt galères chargées de soldats et de machines, d'où partoient quantité de pierres et de javelots. Malgré ces décharges meurtrières, l'ardeur des assaillans étoit si grande, que plusieurs, sautant sur la chaîne, s'y tenoient comme à cheval, pour combattre de plus près; quelques-uns même se jetoient de là dans les vaisseaux grecs et s'en rendoient maîtres en tuant et précipitant dans la mer tout l'équipage. Enfin un gros navire vénitien, poussé par un vent violent, donnant avec force contre la chaîne, vint à bout de la couper avec de prodigieux ciseaux d'acier, qui s'ouvroient et se fermoient au moyen d'une machine. Toute la flotte entra dans le port.

Le doge et ses capitaines étant descendus à terre, on tint conseil sur la manière dont on attaqueroit la ville. Les Vénitiens vouloient qu'on portât tous les efforts du côté de la mer. Les François au contraire soutenoient qu'il étoit plus sûr et plus facile d'attaquer par terre ; ils disoient que, pour eux, n'étant pas exercés aux combats de mer, ils étoient bien plus agiles et plus assurés sur leurs chevaux que sur des planches flottantes, dont le mouvement tromperoit leurs efforts. Les deux nations, ne voulant rien céder de leur avantage, on convint que les Vénitiens déploieroient du côté de la mer tout ce qu'ils avoient d'habileté et de force, et les François du côté de

la terre. On passa quatre jours à préparer les machines; et le cinquième toute l'armée de terre marcha vers l'occident pour tourner le golfe, et gagner la porte de Blaquernes. La flotte l'accompagnoit le long du rivage, et les deux armées arrivèrent ensemble à l'embouchure du fleuve Barbysès qui se décharge à la pointe du golfe. Les vaisseaux y jetèrent l'ancre; les troupes de terre s'y arrêtèrent. Les Grecs ayant rompu le pont de pierre qui ouvroit l'entrée dans la plaine de Constantinople, se tenoient en armes sur l'autre bord pour en défendre l'accès. On dressa les machines, on les écarta à coups de traits et de pierres; et, par un travail opiniâtre d'un jour et d'une nuit, on rétablit le passage. Il eût été facile aux Grecs de le rendre impraticable; il n'y pouvoit défiler que trois cavaliers de front, et la population immense de la ville pouvoit aisément fournir vingt combattans contre un. Mais, au premier pas qu'ils virent faire aux François sur le pont, ils prirent la fuite, et se sauvèrent derrière leurs murailles. L'armée campa entre la porte de Blaquernes et le monastère de Saint-Côme et de Saint-Damien, que les François appeloient la tour de Boémond, parce que du temps de la première croisade ce prince y avoit logé plusieurs jours. Avant que d'en venir aux attaques, on voulut encore tenter les voies d'accommodement; quelques barons s'approchèrent à la portée de la voix, et crièrent à ceux qui paroissoient sur la muraille *qu'il étoit encore temps d'écouter la raison, et que, s'ils vouloient conférer avec eux, ils connoîtroient qu'on ne leur demandoit rien que de juste et de conforme à leurs propres intérêts.* Le jeune Alexis se présenta lui-même. On ne leur répondit qu'à coups de traits. L'usurpateur avoit persuadé au peuple que le dessein des Latins étoit de subjuguer l'église grecque, et de l'asservir au siége de Rome; ce qui avoit tellement aigri les esprits, qu'ils ne vouloient rien entendre. C'étoit une entreprise bien

hasardeuse que d'assiéger avec moins de quarante mille hommes une ville si avantageusement située, si bien fortifiée, et qui comptoit un million d'habitans, entre lesquels on rapporte qu'il y avoit soixante mille cavaliers, et un nombre innombrable de gens de pied en état de combattre, tant nationaux qu'auxiliaires étrangers. L'enceinte des murs du côté de la terre avoit deux lieues d'étendue, et six portes dont les croisés ne pouvoient attaquer qu'une seule : les autres s'ouvroient aux sorties; il s'en faisoit même fréquemment par la porte qu'on attaquoit; ce qui obligeoit les assiégéans d'avoir sans cesse un de leurs corps d'armée en garde à la tête du camp. C'étoient jour et nuit de continuelles alarmes; il falloit six ou sept fois chaque jour se ranger en bataille, et l'on ne pouvoit quitter les armes ni pour prendre les repas, ni pour se délasser par le sommeil. La campagne étoit couverte d'ennemis qui voltigeoient de toutes parts. On n'osoit s'éloigner de quatre traits d'arc pour aller au fourrage et chercher des vivres. Il ne restoit de farines que pour trois semaines; excepté quelque peu de viande salée, on n'avoit de chair que celle des chevaux tués dans les sorties.

Le camp n'avoit d'abord d'autre défense que les armes et la valeur. Les fréquentes attaques obligèrent de l'environner de barrières et de palissades; ce qui n'empêchoit pas les Grecs de venir insulter les assiégeans. Mais ils étoient toujours repoussés avec grande perte. L'ardeur des Latins les emportoit si loin, qu'ils ne revenoient jamais sans laisser quelques-uns de leurs plus braves officiers ou soldats écrasés des pierres qu'on faisoit tomber sur eux du haut des murs. Enfin, après dix jours de combats presque continuels, le 17 de juillet les François et les Vénitiens donnèrent chacun de leur côté un assaut général. Des six divisions de l'armée françoise, deux furent chargées de la défense du camp; c'étoient celles que commandoient le marquis de Mont-

ferrat et Mathieu de Montmorency : les quatre autres allèrent à l'assaut. Après avoir comblé le fossé, on fit avancer les béliers, et deux cent cinquante autres de ces machines destructives alors en usage, onagres, tours roulantes, tortues pour couvrir les sapeurs. Une tour abattue ouvrit une brèche. Baudouin animoit ses soldats; on donna l'assaut à un avant-mur, qui fut si vaillamment défendu par les Pisans auxiliaires et par les Varangues, le plus redoutable corps des troupes impériales, que, les échelles étant les unes brisées, les autres renversées, il ne parvint au haut du mur que cinq chevaliers accompagnés chacun de deux soldats. Ces quinze guerriers combattirent quelque temps avec un courage héroïque, abattant à coups de hache et d'épée tous ceux qui osoient les approcher. Il fallut enfin céder au nombre; deux furent pris et conduits à l'empereur, qui tira vanité de ce mince avantage comme d'une victoire; les autres, culbutés du haut du mur, froissés et presque brisés, furent recueillis par leurs camarades. La plupart des barons, couverts de blessures, se reposoient pour reprendre haleine. L'empereur, assis au haut d'une tour du palais de Blaquernes, n'étoit que le spectateur oisif de tous ces combats, sans donner lui-même aucun ordre.

Cependant l'attaque étoit encore plus vive du côté de la mer. L'intrépide Dandolo, le plus grand homme de mer de son siècle, fit avancer ses vaisseaux en deux lignes au son des timbales et des trompettes. Les galères formoient le premier rang; leur tillac étoit couvert d'archers et de balistes. Derrière les galères, les grands bâtimens, assurés sur leurs ancres, devoient faire partir de plus gros javelots et de plus grosses pierres. Leurs proues, leurs poupes étoient chargées de tours. Leurs châteaux de hune, égalant ou surpassant la hauteur des murailles, contenoient chacun dix, quelques-uns même vingt combattans. La flotte, ainsi rangée en

bataille, occupoit de front l'espace de trois traits d'arc; on y comptoit plus de quatre cents balistes. Déjà le sifflement des pierres, les cris des soldats et des matelots, le mugissement des vagues, qui, poussées par tant de navires, frappées par tant de rames, couroient en roulant avec violence et couvertes d'écume se briser contre le rivage : tant de tumulte, tant de bruits divers troubloient les assaillans mêmes. Les galères sembloient avoir oublié leurs ordres, et n'osoient aborder. On vit alors ce que peut un seul homme : Dandolo, conservant dans un corps chargé d'années et presque aveugle une âme éclairée et vigoureuse, seul se possédant lui-même au milieu de l'agitation générale, exhorte, presse, promet des récompenses au courage. Voyant le peu d'effet de ses paroles, indigné d'une lenteur qui lui sembloit ternir la gloire des armes vénitiennes, il monte tout armé sur la proue de son vaisseau, et, appelant à haute voix les gens de son équipage, il leur commande de le mettre à bord, menaçant de les faire pendre, s'ils n'obéissent. Ses ordres sont exécutés; ils le prennent entre leurs bras, et le descendent sur le rivage, portant devant lui l'étendard de saint Marc. A cette vue, tous les capitaines rougissent de leur timidité ; ils s'empressent de joindre leur chef et de le couvrir de leur corps ; les galères s'élancent à l'envi l'une de l'autre, on plante les échelles. Dandolo, la visière de son casque levée, le feu dans les yeux, encourage les braves, réprimande d'une voix terrible ceux qui montrent de la peur. Les gros vaisseaux, qui formoient la seconde ligne, abordant à leur tour entre les intervalles des galères, forment un assaut supérieur. Au haut de chaque grand mât étoit fortement attaché un pont-levis, assez large pour donner passage à quatre hommes de front. Ce pont, abattu le long du mât, relevé au moment de l'attaque par le moyen des poulies et des câbles, alloit par son extrémité tomber sur

les murs et sur les tours, qu'il surpassoit en hauteur ; en sorte que les Grecs et les assaillans se battant à coups de main et luttant corps à corps, les uns étoient renversés dans la ville, les autres au pied des murs, sur le rivage. Les flèches, les pierres, les lances, les javelines, les poutres arrachées des édifices, le feu grégeois, tout ce qui pouvoit blesser, repousser, donner la mort, étoit employé de part et d'autre ; et pendant que cette horrible tempête tonnoit au haut des mâts et des tours, on sapoit le pied des murs.

Au milieu de ce fracas on aperçoit tout à coup sur une tour l'étendard de saint Marc. A la vue de cette redoutable enseigne, qui sembloit avoir été transportée par un bras invisible, il s'élève de part et d'autre un grand cri : les Grecs fuient, les Vénitiens sautent en foule sur le mur, ils s'y répandent en un moment, et s'emparent de vingt-cinq tours. Dandolo fait partir une chaloupe pour porter aux barons la nouvelle de ce succès. Ils ne peuvent le croire qu'à l'arrivée d'un vaisseau chargé de butin. Cependant le tyran, effrayé, ne sachant s'il doit abandonner la ville ou s'il peut encore la défendre, essaie de résister ; il rassemble ses forces ; les habitans se joignent aux soldats. On court aux Vénitiens qui descendoient dans la ville. Ceux-ci, voyant accourir à grands flots un peuple immense qu'ils ne pourroient soutenir, l'arrêtent par l'incendie : ils mettent le feu aux édifices qui se trouvoient devant eux. A l'aide d'un vent violent qui souffloit au dos des Vénitiens et au visage des Grecs, les tourbillons de flammes se répandent rapidement dans la partie occidentale de la ville ; tout est en feu l'espace d'une lieue, depuis le quartier de Blaquernes jusqu'après la Porte dorée. A la faveur de l'obscurité que causoit la fumée, les Vénitiens regagnent leurs tours, et le peuple, poussant des cris affreux, ne s'occupe qu'à dérober aux flammes ce qu'il peut sauver de ses biens. Le tyran prend ce moment

pour attaquer l'armée françoise, qui, se tenant en bataille devant la porte de Blaquernes, attendoit le succès de l'incendie. Théodore Lascaris, son gendre, le plus brave des Grecs, sort par la Porte dorée à la tête d'un nombre innombrable de soldats. Sa cavalerie étendue sur ses ailes, il marche aux François. L'empereur lui-même, honteux des cris insultans du peuple, veut faire voir qu'il mérite bien d'être défendu; il monte à cheval; et, revêtu d'armes brillantes, avec toutes les marques de la dignité impériale, la robe de pourpre, le bonnet de soie brodé d'or et terminé en pointe, l'épée au poing, il court de rang en rang, animant ses soldats du geste et de la voix; il n'y manqua que l'exemple. Les François, rangés en bataille devant leur camp, sans s'avancer de peur d'être enveloppés, ne formoient que six bataillons. Les Grecs en avoient plus de soixante, dont chacun surpassoit en nombre chaque bataillon françois. Ils approchent, ils obscurcissent l'air d'une nuée de flèches. Les croisés, couverts de leurs armes, les attendent de pied ferme. En ce moment Dandolo, averti par les trompettes qui sonnoient la charge, crie à ses soldats : *Que faisons-nous ici, camarades? Nos compagnons sont aux prises : les laisserons-nous périr ou vaincre sans nous? Quand nous pourrions sans eux prendre la ville, notre victoire même nous couvriroit d'infamie, et ils seroient morts avec honneur. Courons à leur secours; Dieu et saint Marc nous y appellent.* A ces paroles les Vénitiens abandonnent les tours dont ils étoient maîtres : ils rentrent dans leurs vaisseaux à la suite de leur doge, volent à la porte de Blaquernes, sautent sur le rivage, et se joignent aux troupes de terre. Les Grecs, malgré l'extrême supériorité du nombre, n'osoient avancer; ils s'étoient arrêtés à la portée de l'arc, et ne combattoient que par des railleries et des injures. Enfin l'empereur, soit par défiance de ses troupes, soit par la crainte que lui inspiroient sa lâcheté natu-

relle et les remords de ses crimes, fit sonner la retraite; et malgré Lascaris, qui ne respiroit que le combat, il ramena ses troupes sur le soir. Les croisés les suivirent et en tuèrent plusieurs sans qu'ils osassent tourner visage. Cette multitude, qui, même sans armes, auroit pu fouler aux pieds les croisés, si elle eût osé les joindre, rentra couverte de honte dans Constantinople.

Alexis, le plus méprisé de tous, se retira dans son palais; et craignant d'être abandonné et livré aux ennemis, il prit conseil, non pas de l'impératrice, trop intrépide pour favoriser sa timidité, mais de ses courtisannes et de ses flatteurs, aussi lâches que lui-même. Tous lui conseillent de céder à la fortune et de se mettre en sûreté dans quelque place forte. Il avoit déjà choisi pour sa retraite la ville de Zagora, où il avoit même envoyé d'avance quelques-uns de ses équipages. Dès le lendemain 18 juillet, il ramasse tout ce qu'il peut de ses trésors, et s'embarque au commencement de la nuit avec ses pierreries et la garde-robe impériale, n'emmenant de sa famille que sa fille Irène; et laissant dans la ville ses deux autres filles avec sa femme Euphrosyne. Il gagne le Pont-Euxin, suivi de quelques barques remplies de femmes et des courtisans qui voulurent le suivre. Faisant force de rames et de voiles, il arrive en peu d'heures à la hauteur de Zagora, où il se renferme. Il avoit occupé le trône huit ans, trois mois, et dix jours.

*Villehard. c. 94 ad 109. Epist. Hug. à Sto. Paulo. ad Henricum Brabantiæ Ducem. Nicet. in Isaaco et Alex. c. 1, 2, 3, 4. Acrop. c. 3, 5. Gesta. Innoc. Rhamnus. l. 2.*

La nuit avoit suspendu les attaques, et les habitans se délassoient de leurs fatigues. Le silence régnoit dans la ville, lorsqu'un cri se fait entendre dans toutes les rues: *Plus d'Alexis Comnène! Plus de tyran; il a pris la fuite.* Aussitôt tout est en tumulte; les flambeaux paroissent à toutes les fenêtres; on s'appelle, on s'interroge; les uns crient, *qui va nous défendre?* Les autres, *qui va nous livrer aux Latins?* Nul ne regrette Alexis. Euphrosyne, qui pour régner n'avoit besoin que d'un fantôme, assemble ses parens et ses amis;

elle leur offre la couronne; aucun ne veut accepter un présent si dangereux. Cependant l'eunuque Constantin, grand-trésorier, qui avoit déjà abandonné dans le cœur l'auteur de sa fortune, persuadé que l'argent est le signe auquel une garde mercenaire reconnoît le maître légitime, distribuoit de l'argent aux Varangues, au nom d'Isaac. Les principaux seigneurs, de concert avec lui, ayant réuni leurs cliens et leurs domestiques, vont se saisir d'Euphrosyne, courent à la prison d'Isaac, l'en retirent, et renferment à sa place Euphrosyne et ses parens. Isaac, qui ne savoit ce qui se passoit dans la ville, ni si on le menoit à la mort, ni même s'il étoit jour ou nuit, est étonné de s'entendre proclamer empereur. On le conduit par la main au palais de Blaquernes, illuminé de mille flambeaux; on lui ceint le diadème: revêtu des habits impériaux, on le fait asseoir sur le trône, qu'il commence à reconnoître. Le peuple, auprès duquel le plus grand mérite est d'être malheureux, s'attendrit en le voyant; on lui prodigue les acclamations; on charge Alexis de malédictions: on va chercher l'ancienne impératrice; elle vivoit depuis huit ans dans une triste retraite. On lui fait reprendre les marques de la dignité impériale; on l'amène en pompe au palais, où on la place à côté de son mari. L'imbécille Isaac ne se possède pas de joie. La couronne n'est pas encore bien assise sur sa tête, et il a déjà des flatteurs. Ils n'ont pas de peine à lui persuader que son mérite supérieur, après une lutte opiniâtre, a enfin vaincu la mauvaise fortune.

*Herold. l. 2, c. 20.*
*Gunther. hist. Const.*
*Sanut. l. 11, part. 3, c. 1.*
*Nangis. chr.*
*Alberic. chr.*
*Lubec. chr.*
*S. Anton. chron.*
*Sabell. l. 8.*
*Ocor. Payn.*
*Doutreman. l. 2, c. 14; l. 5, c. 1, 2.*
*Du Cange, hist. Const.*
*Maimbourg. croisades. l. 8.*

La nouvelle d'une si heureuse révolution vole au camp des croisés. Une foule de Grecs va se prosterner aux pieds du jeune Alexis, et l'invite à venir partager la puissance et les honneurs rendus à son père. Avant que de répondre, il va trouver le marquis de Montferrat, qui assemble dans sa tente Baudouin, Dandolo et les autres chefs. Ils embrassent Alexis; ils le félicitent de

ce succès imprévu, ils reconnoissent avec action de grâces le merveilleux pouvoir de l'Être suprême, qui leur épargne les travaux d'une pénible conquête, et sauve comme malgré elle la ville de Constantinople. Tout le reste de la nuit il ne cessoit d'arriver de nouvelles troupes de Grecs, qui s'empressoient à l'envi de se montrer au jeune prince et de signaler leur zèle pour attirer sur eux ses premiers regards. Ces belles apparences n'assuroient pas les croisés. Toujours en défiance contre la mauvaise foi des Grecs, ils se tinrent sous les armes, pour être en garde contre la trahison. Lorsque le jour fut venu, on envoya Mathieu de Montmorency, Geoffroi de Villehardouin et deux patrices vénitiens, pour prendre une connoissance plus certaine de l'état des affaires; et en cas qu'ils les trouvassent conformes à ce qu'on annonçoit, ils devoient demander à l'empereur Isaac qu'il ratifiât le traité fait avec son fils, qu'il s'obligeât lui-même à en remplir les conditions, et lui déclarer qu'en attendant son engagement personnel, on retiendroit son fils en otage. Ils partirent aussitôt; et, étant descendus de cheval à la porte de Blaquernes, ils furent conduits au palais, entre deux haies de Varangues sous les armes.

Dans le palais tout respiroit la joie, tout brilloit de magnificence. L'empereur et l'impératrice, éclatans d'or et de pierreries, étoient environnés d'une foule de seigneurs et de dames superbement vêtus, ennemis la veille, aujourd'hui courtisans d'Isaac, et tout prêts à tourner ailleurs leurs adorations au gré du vent de la fortune. Les Français, après une révérence respectueuse et un compliment court, demandèrent à l'empereur une audience particulière de la part du prince son fils et des barons de l'armée. Isaac se leva aussitôt de son siége, et les conduisit dans une chambre prochaine, où il ne fit entrer que l'impératrice, son grand-chambellan et son interprète. Villehardouin, du consentement de

ses collègues, prit la parole : « Sire (dit-il) vous voyez « le service que nous avons rendu au prince votre fils, et « notre fidélité à accomplir nos promesses. Il a contracté « de sa part des engagemens avec nous, et il ne peut « rentrer dans Constantinople qu'il ne s'en soit acquitté. « Il s'adresse à vous aujourd'hui pour être garant de ses « paroles et ratifier le traité dans la même forme « qu'il l'a fait avec nous. Et quels en sont les articles ? « dit Isaac. Premièrement, reprit l'ambassadeur, il s'est « obligé à remettre l'empire d'Orient sous l'obéissance « du saint-siége de Rome, auquel il étoit autrefois sou- « mis ; en second lieu à nous payer la somme de deux « cents mille marcs d'argent ; à fournir notre armée « de vivres pendant un an ; à envoyer avec nous sur « ses vaisseaux dix mille hommes de guerre, à les dé- « frayer l'espace d'un an, et à entretenir tant qu'il « vivra cinq cents chevaliers dans la Terre-sainte. Voilà « les conditions auxquelles il a obtenu le secours de nos « armes. Il les a confirmées par serment et scellées « de son sceau et de celui de Philippe, roi d'Allemagne, « votre gendre. Nous vous demandons de les ratifier. « Certes, répondit l'empereur, ces conventions sont « de haute conséquence, et je ne vois pas trop le moyen « de les accomplir. Toutefois vous nous avez si bien « servis, que, quand on vous donneroit tout l'empire, « vous l'auriez bien mérité. » Après plusieurs autres propos de part et d'autre, Isaac ratifia le traité par son serment, et par des patentes scellées du scel d'or, qui furent sur-le-champ délivrées aux envoyés. Ils prirent congé de l'empereur, et retournèrent au camp rendre compte de leur commission.

Aussitôt les barons montent à cheval et conduisent Alexis à Constantinople. Il marchoit entre Baudouin et Dandolo, suivi de tous les chevaliers couverts de leurs plus belles armes et décorés des marques d'honneur qu'ils tenoient de leur naissance ou qu'ils avoient mé-

ritées par leur courage. Les Grecs sortirent en foule pour les recevoir; et la religion, toujours sensible aux événemens qui intéressent l'état, envoya au-devant d'eux son magnifique cortége. Lorsqu'on fut arrivé au palais, les deux princes s'embrassèrent avec cette vivacité de tendresse qu'une longue séparation enflamme entre des personnes chéries. Ils avoient ressenti leur mutuelle infortune; le retour de leur prospérité redoubloit leur joie. Le peuple la partageoit avec eux par un concert d'acclamations. Toutes les églises furent ouvertes, et retentissoient d'actions de grâces. On voyoit dans toutes les rues des tables chargées de viandes. Les croisés, pleins d'allégresse, rendoient grâce au Tout-puissant d'une victoire qu'ils reconnoissoient ne tenir que de lui. Ils croyoient être arrivés au terme de leurs travaux, et s'être ouverts une voie assurée à la conquête de la Palestine : mais à une si douce sérénité devoit bientôt succéder les plus violens orages.

Le lendemain l'empereur pria les comtes et les barons de vouloir bien aller prendre leur logement au-delà du golfe, leur représentant que, s'ils demeuroient dans la ville, il étoit à craindre qu'il ne survînt quelque querelle entre deux nations dont l'antipathie naturelle venoit d'être animée par la guerre, et que la ville ne souffrît malgré eux de plus grands désastres qu'auparavant. Les barons répondirent qu'après l'avoir si bien servi en tant de manières, ils ne pouvoient lui rien refuser. Ils firent donc passer l'armée de l'autre côté du golfe, où ils séjournèrent au milieu de l'abondance. Cette séparation n'altéroit en rien l'union des deux peuples. Les Grecs passoient sans cesse au camp des croisés, où ils portoient des vivres et des marchandises de toute espèce. Les croisés venoient satisfaire leur curiosité à Constantinople, où ils visitoient les palais, les places, les édifices publics; ils admiroient la splendeur, les richesses, l'étendue de cette cité immense; ils étoient

surtout étonnés de la magnificence des églises et de la quantité de reliques précieuses qui s'y trouvoient, dit Villehardouin, en plus grand nombre que dans le reste du monde entier. Toujours attachés au prince Alexis, dont ils se regardoient comme les tuteurs, ils convinrent avec Isaac qu'il seroit couronné le premier du mois d'août, et qu'il partageroit avec son père le titre d'empereur et la puissance souveraine.

La cérémonie du couronnement achevée, Alexis commença d'acquitter une partie des sommes dues au croisés, promettant de payer au plus tôt le reste. On mit en prison Théophile, garde du trésor, qui, par des chicanes de finance, retardoit l'exécution des ordres de l'empereur. Ce premier paiement servit à rembourser les particuliers des avances qu'ils avoient faites à Venise pour l'embarquement. Cet acte de justice et de bonne foi augmenta l'affection des croisés pour le jeune prince. Il entretenoit leur amitié par de fréquentes visites; il les prévenoit par toutes sortes de déférences et d'honneurs. Après les avoir ainsi disposés, il vint un jour comme ami et sans aucun appareil de dignité trouver le comte de Flandre, et le pria de faire venir chez lui le doge et les principaux seigneurs. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : « Seigneurs croisés, si je suis remonté sur « le trône où m'avoit placé ma naissance, c'est à la « bonté divine et à votre valeur que j'en suis redevable, et tant que je conserverai l'empire, vous régnerez « vous-mêmes dans mon cœur. Mais il s'en faut bien « que je trouve dans l'âme de mes sujets les sentimens « que j'éprouve de votre part; ils me haïssent, et j'ose « dire que j'ai à me féliciter de leur haine; elle me fait « honneur; elle n'est fondée que sur votre bienveillance « pour moi. Vous ne connoissez que trop leur antipathie contre les nations latines. Ils ne peuvent me pardonner d'avoir été rétabli par vos mains. Jugez si

« je suis encore en état de me passer de votre secours.
« Vous approchez du terme de votre départ, fixé à la
« Saint-Michel. Il m'est impossible d'acquitter en si peu
« de temps la dette que j'ai contractée avec vous. Je se-
« rois même hors d'état d'y jamais satisfaire, si j'étois
« sitôt privé de votre appui : je courrois risque de per-
« dre la couronne, et peut-être la vie. Je ne vois qu'un
« moyen d'assurer pour moi votre bienfait, pour vous
« ma reconnoissance; c'est de prolonger votre séjour
« en cette ville jusqu'à Pâques prochain. J'aurai le
« temps de mettre mon pouvoir hors d'atteinte, de ti-
« rer de mes revenus de quoi remplir mes engagemens,
« d'équiper les vaisseaux qui doivent vous accompagner
« suivant nos conventions. Je me charge de vous dé-
« frayer dans cet intervalle de tout ce qui peut vous
« être nécessaire, et de payer aux Vénitiens le loyer de
« leur flotte. Ce délai ne vous fera rien perdre; le temps
« de l'hiver vous seroit inutile, et vous aurez l'été entier
« pour exécuter votre glorieuse entreprise. » Ces propositions n'avoient rien que de raisonnable; elles étoient même avantageuses aux croisés. Les seigneurs répondirent qu'ils les communiqueroient au reste de l'armée, et lui feroient savoir ce qui auroit été résolu. Alexis étant retourné à Constantinople, on assembla le conseil, et la chose fut débattue avec beaucoup de chaleur. La plupart des chevaliers acceptoient le nouveau projet : mais ceux qui avoient toujours désapprouvé l'expédition de Constantinople, et qui s'étoient séparés des autres à Corfou, s'y opposoient. Ils sommoient leurs camarades de leur fournir des vaisseaux pour passer en Syrie, selon la parole qu'ils leur en avoient donnée. Enfin, à force de raison et de prières, on obtint leur consentement. Les Vénitiens accordèrent l'usage de leurs vaisseaux jusqu'à la Saint-Michel de l'année suivante, et la nouvelle convention fut unanimement adoptée. Les évêques et les prêtres qui se trouvoient au camp crurent

l'occasion favorable pour faire exécuter le premier article du traité; ils demandèrent que le patriarche, les prêtres, les moines de Constantinople, abjurassent sur-le-champ les erreurs qui les séparoient de l'église romaine. Isaac, fort peu instruit de ces matières, appuya leur proposition; et le patriarche, étant monté dans le jubé de Sainte-Sophie, déclara en son nom et au nom des empereurs et de tout le peuple chrétien de l'Orient, en présence du cardinal de Capoue, qu'il reconnoissoit Innocent, troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ sur la terre, pasteur universel du troupeau fidèle : il promit que, dès qu'il en auroit la liberté, il se transporteroit lui-même à Rome, pour prêter serment entre les mains du pape, lui rendre hommage comme à son chef, et recevoir de lui le *pallium*. Cette déclaration publique transporta de joie les plus dévots d'entre les croisés. Quand ils n'auroient point eu d'autre succès, ils se croyoient amplement dédommagés de leurs travaux par cette heureuse réunion de l'église grecque. Mais, comme il parut dans la suite, ce n'étoit qu'une scène de comédie que le patriarche donnoit aux intérêts politiques. Alexis écrivit lui-même au pape; il lui rendoit l'hommage que ses prédécesseurs avoient rendu au vicaire de Jésus-Christ; il promettoit de faire ses efforts pour la réunion de toutes les églises d'Orient, et de suivre en tout les conseils des prélats latins qui se trouvoient à Constantinople. Innocent lui répondit en le félicitant d'une résolution si salutaire que Dieu lui avoit inspirée, et en l'exhortant à consommer au plus tôt ce grand ouvrage. Les croisés perdirent alors Mathieu de Montmorency, aussi estimé pour son courage que chéri pour sa bonté, et la mort d'un seul homme fut pleurée comme un malheur public. Il fut enterré à Constantinople, dans l'église des Hospitaliers.

Pendant que les suites de la révolution occupoient les

Grecs et les croisés, l'usurpateur Alexis, qui s'étoit d'abord retiré à Zagora, avoit ramassé quelques troupes, et s'étoit avancé jusqu'à Andrinople, dont il s'étoit rendu maître. D'un autre côté, Joannice, roi des Bulgares, prince actif et belliqueux, avoit profité des troubles de l'empire pour étendre ses états; il s'étoit emparé de près d'une moitié de la Thrace. Les princes croisés, qui n'avoient plus rien à faire le reste de l'année, et qui n'étoient pas d'humeur à demeurer dans l'inaction, conseillèrent au jeune empereur d'employer ce temps à repousser le tyran, et à réduire sous son obéissance les pays qui ne le reconnoissoient pas encore pour maître. Il se mit donc en campagne; et le marquis de Montferrat, le comte de Saint-Paul, Henri, frère du comte de Flandre, de Colemy, Jacques d'Avesnes, Guillaume de Champlite, Hugues se joignirent à lui, en apparence comme servant sous ses ordres, en effet comme ses maîtres. Baudouin, Louis de Blois, et la plus grande partie des chevaliers et des soldats demeurèrent au camp. Dès que l'usurpateur apprit la marche du jeune empereur, si bien accompagné, il sortit d'Andrinople, et voulut se retirer à Philippopolis. Mais, comme il n'y fut pas reçu pas les habitans, il alla s'enfermer dans Mosynople. Il auroit fallu pour l'y poursuivre marcher sur le ventre des Bulgares, dont le roi, à la tête d'une nombreuse armée, ayant traversé le mont Hémus, s'étoit étendu dans la campagne et fermoit tous les passages. C'est ce qu'on ne pouvoit entreprendre avec un camp volant, sans s'exposer à une perte presque certaine. Alexis se contenta donc d'avancer jusqu'à Cypsèles, et de recevoir le serment de fidélité des villes qui se trouvoient sur son passage.

Peu de jours après qu'il fut sorti de Constantinople, cette ville infortunée, qui commençoit à peine à respirer de tant de maux qu'elle avoit soufferts, éprouva une nouvelle calamité. Voici quelle en fut l'occasion. Sur la fin de l'année précédente, lorsque la nouvelle se

fut répandue que les croisés avoient résolu de venir attaquer Constantinople, les habitans, toujours ennemis des Latins, entrèrent contre eux dans une espèce de fureur. Quantité de marchands de diverses contrées d'Occident, établis dans la ville, avoient leurs magasins le long du port. Le peuple y courut en foule, pilla les marchandises, détruisit les magasins. Les propriétaires ne sauvèrent leur vie qu'en se dérobant par une prompte fuite, et, se tenant cachés dans les maisons de leurs amis. Quelques jours après, cette fougue étant passée, ils portèrent leurs plaintes à l'empereur; c'étoit encore l'usurpateur Alexis : il promit de les dédommager, et, pour leur donner une preuve de sa bienveillance, comme les marchands vénitiens et ceux de Pise avoient depuis long-temps de sanglans démêlés, jusqu'à se massacrer les uns les autres partout où ils se rencontroient, il s'entremit de leur querelle, et les réconcilia ensemble; ce que les raisonneurs grecs blâmèrent comme une faute de politique. La ville étant assiégée, il prit le parti de s'enfuir avant que d'avoir exécuté la réparation qu'il avoit promise. Ainsi le ressentiment subsistoit toujours dans le cœur des Latins. Le soir du 19 août, un ces marchands ruinés buvoit avec quelques soldats flamands; il se mit à invectiver contre les Grecs : *Ces misérables*, disoit-il, *ne peuvent nous souffrir nous autres catholiques; ils nous font tous les maux qu'ils peuvent, tandis qu'ils caressent, qu'ils comblent d'amitié les Sarrasins, à qui ils ont même bâti une mosquée.* Le vin grec leur avoit échauffé la tête. A ce nom de Sarrasin la colère s'allume dans le cœur des soldats flamands; en qualité de croisés, ils se croient obligés de commencer par égorger ceux-là; ils vont chercher au-delà du golfe leurs armes et d'autres camarades, et, repassant aussitôt, ils courent à la mosquée, enfoncent les portes, pillent tout ce qui est de quelque valeur, et brisent le reste. Les Sarrasins avoient

fui d'abord ; mais, s'étant aperçus du petit nombre de ces brigands, ils reviennent sur leurs pas avec une troupe de Grecs, les chargent, en blessent et en tuent plusieurs, mettent les autres en fuite. Quelques-uns de ceux-ci, pleins de rage contre les Grecs qui secouroient les Sarrasins, mettent en passant le feu à deux ou trois maisons; c'étoit au milieu de la nuit. Il est incroyable avec quelle rapidité se répandit l'incendie; il surmonta tous les efforts qu'on faisoit pour l'éteindre. Les tourbillons de flammes, poussés par un impétueux vent du nord, s'élançoient par-dessus plusieurs édifices pour en aller brûler d'autres plus éloignés; et, le vent ensuite tournant au midi, ils rebroussoient en arrière pour consumer ceux qu'ils sembloient avoir épargnés. Au milieu d'une sombre nuit, la lueur des flammes, plus effrayante que les ténèbres, le fracas des maisons, écrasant en tombant ceux qui fuyoient dans les rues, les cris des femmes et des enfans tués sur le sein de leurs mères, tant de désastres, tant d'horreurs, donnoient le spectacle d'une ville saccagée par les ennemis. Et c'étoit en effet l'ennemi le plus terrible qu'un si vaste incendie. Pendant huit jours entiers, selon quelques écrivains, le feu dévora tout dans l'espace d'une lieue, depuis le milieu du golfe, en tournant du côté de l'Orient, jusqu'à la Propontide. Il n'épargna que l'église de Sainte-Sophie, dont les briques et la masse énorme résistoient à la fureur des flammes. Il y périt quantité d'habitans. Les charbons emportés par le vent allèrent mettre le feu à un vaisseau qui traversoit le golfe. Les seigneurs croisés, touchés du malheur des Grecs, envoyèrent promptement au secours grand nombre de leurs soldats; ils sauvèrent environ quinze mille personnes, la plupart estropiées ou à demi-brûlées, qu'ils transportèrent au-delà du golfe. La plupart des Latins qui avoient été bannis par l'usurpateur, et qui étoient rentrés dans la ville avec le jeune Alexis, se réfugièrent aussi au camp

des croisés avec leurs familles et leurs effets. Il n'y avoit plus de sûreté pour eux au milieu du peuple grec, qui accusoit les François d'être les auteurs de ce désastre. Les princes, qui en ignoroient la cause, députèrent à Isaac, pour lui témoigner qu'ils partageoient sincèrement sa douleur, qu'ils feroient une soigneuse recherche des coupables; et que, s'il s'en trouvoit entre leurs soldats, ils les puniroient plus sévèrement qu'il ne feroit lui-même. Mais, malgré les informations les plus exactes, on n'en put découvrir aucun; ce qui ne justifia pas les François; et ce funeste événement laissa contre eux dans le cœur des Grecs l'impression profonde d'une haine implacable.

Vers le milieu de novembre, Alexis revint à Constantinople. Il y fut reçu avec cet éclat de triomphe qui couronne les moindres succès d'un prince dans une nation foible et vaine. Les Latins, sans doute moins admirateurs, s'empressèrent néanmoins à signaler leur joie; et cette civilité de leur part fut plus sensible à une âme légère que les plus importans services. Charmé de leur complaisance, il passoit les journées avec eux. Plus souvent au camp que dans Constantinople, il partageoit leurs jeux, leurs festins, leurs plaisanteries. Nourri dans l'infortune, n'ayant jamais reçu qu'une éducation subalterne, que l'exemple de son père ne corrigeoit pas, il oublioit qu'il étoit empereur, et la gaîté françoise ne s'en souvenoit guère. On lui en fit des reproches; et, pour se relever, il monta tout à coup à une fierté arrogante. Il ne recevoit plus les Latins qu'avec hauteur; il se livroit entièrement aux seigneurs grecs. Mais, toujours imprudent, il choisissoit pour ses amis et conseillers ceux qui avoient été attachés à son oncle, et les plus grands ennemis de son père. Isaac en étoit indigné: il ne l'étoit pas moins de le voir méprisé de ses sujets, et d'entendre nommer le jeune prince avant lui dans les acclamations publiques, comme s'il n'eût été

*Villehard. c.* 109, *ad* 125.
*Nicet. in Isaaco et Alex. c.* 3, 4, 5.
*Idem, in Murzuphle, c.* 1, 2.
*Gesta Innoc.*
*Epist. Bald. ad Innoc.*
*Acrop. c.* 5.
*Herold. l.* 2, *c.* 20.
*Rob. de Monte.*
*Gunther. hist. Const.*
*Sanut. l.* 3, *part.* 11, *c.* 1.
*Chron. Sti. Anton.*
*Chr. Alberic.*
*Chr. Lubec.*
*Chr. Nangis.*
*Sabell. l.* 8.
*Rhamnus. l.* 3.
*Doutrem. l.* 3, *c.* 3, 4, 5, 6.
*Odoric. Rayn.*

*Du Cange, sur Joinville, dissert. 29. Idem, hist. de Constant.*

que l'ombre de son fils. Mais Isaac lui-même n'étoit pas plus sensé. Aveugle, accablé de goutte, courbé sous les infirmités qui avoient devancé la vieillesse, il s'étoit cependant persuadé, sur la foi des astrologues ses parasites, qu'il recouvreroit la vue, la santé, la jeunesse même, et qu'il deviendroit monarque universel. Il se préparoit par des folies à ces merveilleux événemens. Entre plusieurs extravagances, il fit transporter de l'Hippodrome dans son palais la figure du sanglier de Calydon : c'étoit, selon ses astrologues, un talisman dans lequel étoit renfermé le foyer des séditions du peuple, fort semblable à ce furieux animal. On avoit pitié d'Isaac; mais on haïssoit Alexis, qui avilissoit, disoit-on, l'empire et l'église grecque, en payant tribut aux Latins, et s'asservissant au pontife de Rome, jusqu'à faire prononcer dans les diptyques le nom du pape Innocent. Le triste spectacle des ruines de tant d'édifices, dont on attribuoit l'incendie aux François, aigrissoit encore le ressentiment. Dans un accès de colère, on abattit une belle statue de Minerve, haute de trente pieds, et posée sur une colonne, dans la place de Constantin, parce qu'ayant un bras étendu vers l'occident, on l'accusa d'appeler les Latins, et de les inviter à venir détruire Constantinople.

La plupart des seigneurs n'étoient pas moins animés que le peuple : avec plus de présomption et de fierté que de prudence et de force, ils ne parloient que de prendre les armes, et de se venger de tant d'insultes. Les empereurs, plus par timidité que par sagesse, n'écoutoient pas ces bravades. Le plus accrédité dans la ville, à cause de sa haine contre les Latins, étoit Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle*; ce qui, selon le langage qu'on parloit alors en Grèce, signifioit qu'il avoit les sourcils joints ensemble et pendans sur les yeux. Il étoit de l'illustre famille des Ducas, et proche parent des empereurs. Dévoré d'ambition, et capable des crimes les plus

noirs, il commença par s'insinuer dans les bonnes grâces du jeune prince; et quoiqu'il eût été un des plus zélés partisans de l'usurpateur, quoique, selon quelques historiens, il eût même été employé à crever les yeux à Isaac, cependant Alexis, plus aveugle que son père, le mit au nombre de ses amis, et donna toute sa confiance à ce perfide. Il l'honora de la charge de protovestiaire, une des premières dignités de l'empire. Murzuphle usa de tout son pouvoir pour faire aux Latins tout le mal dont il étoit capable. Son dessein étoit de se rendre par ce moyen encore plus agréable au peuple, et de l'engager à se défaire de ses deux fantômes d'empereurs pour le mettre à leur place. Ayant rassemblé ses amis et quelques soldats dévoués à ses volontés, il sort un jour de la ville, et va tomber sur un corps de François qui s'étoient avancés jusqu'à la pointe du golfe. Il espéroit, par cet exemple de hardiesse, entraîner après lui les gens de guerre, et peut-être même déterminer les empereurs à lui envoyer du secours. Il fut trompé dans ses espérances. Les empereurs firent arrêter aux portes ceux qui vouloient courir à sa suite; et les François le reçurent si mal, qu'après avoir perdu la plus grande partie de son escorte, il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Etant entré dans Constantinople, et ne trouvant plus personne qui voulût le seconder pour aller attaquer les Latins, il se mit à travailler sourdement à soulever le peuple.

L'année étoit écoulée, et la recette des revenus de l'empire étant achevée, les empereurs devoient être en état d'acquitter leur dette. Les croisés, voyant approcher le terme de leur départ, redoubloient leurs instances. On les amusoit par de petits paiemens et de grandes promesses. Le marquis Boniface, à qui la parenté et la reconnoissance devoient donner le plus grand crédit, pressoit vivement Alexis; il le menaçoit même des suites funestes que pourroient avoir son infidélité et l'impatience des croisés. Le prince prêtoit plus volontiers l'o- AN. 1204.

reille aux conseils de Murzuphle, qui ne cherchoit qu'à le mettre aux prises avec les Latins. Fatigués enfin de tant de remises, les croisés se déterminèrent à faire signifier au jeune empereur qu'il eût à payer sur-le-champ, ou qu'on lui déclaroit la guerre. On choisit pour cette commission Conon de Béthune, Geoffroi de Villehardouin, Miles de Braibans, et trois seigneurs vénitiens. Ils partirent aussitôt, non sans crainte d'être arrêtés et peut-être maltraités en chemin. Arrivés au palais de Blaquernes, ils y trouvèrent les deux empereurs, l'impératrice, et grand nombre de courtisans assemblés. Conon de Béthune, l'orateur des croisés, adressant la parole au vieil empereur, s'exprima en ces termes : « Sire, les barons et le doge vous parlent aujourd'hui « par ma bouche. Vous savez les services qu'ils vous ont « rendus, et personne ne les ignore. Vous vous êtes en- « gagé par serment, vous et votre fils, à leur en témoi- « gner votre reconnoissance. Ils en ont la promesse « scellée de votre sceau; il semble que vous l'ayez ou- « bliée. Ils vous l'ont rappelée plusieurs fois, et nous « vous la rappelons encore aujourd'hui en présence de « votre cour. Si vous l'exécutez, vous ferez justice, et « nous serons en paix. Sinon, sachez que nos barons « ne vous tiendront plus ni pour empereur ni pour « ami, mais qu'ils se feront raison par toutes les voies « qu'ils pourront aviser. C'est ce qu'ils vous signifient « aujourd'hui avec franchise. Ils ne savent point user de « surprise, ni faire la guerre sans l'avoir déclarée. Tel « est le sujet de notre ambassade. C'est à vous, Sire, « à prendre tel parti qu'il vous plaira. » Un défi si hardi fit pâlir toute l'assemblée. Peu accoutumés à la liberté françoise, les Grecs en furent étrangement surpris, et le tinrent à grand outrage. Il s'éleva un murmure confus ; se regardant les uns les autres : jamais, disoient-ils, personne n'avoit eu l'audace de défier en face l'empereur de Constantinople. L'indignation montoit au

visage d'Alexis, et se répandoit comme un sombre nuage sur toute l'assemblée. Avant que l'orage éclatât, les députés partirent ; et, étant promptement remontés à cheval, ils ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent hors de la ville. Leur rapport acheva de déterminer les croisés, et dès ce jour la guerre commença entre les François et les Grecs. Ce ne fut plus qu'hostilités de part et d'autre. Partout où les deux nations se rencontroient, tant sur mer que sur terre, on en venoit aux mains, et les Grecs étoient toujours battus.

Pour suppléer au courage, ils s'avisèrent d'un stratagème qui devoit faire périr la flotte des croisés. Ils remplirent de matières combustibles dix-sept grands vaisseaux, et attendirent un vent propre à les pousser au rivage de Galata. Le vent de midi s'étant levé au milieu d'une nuit, ils mirent le feu à ces brûlots, et les laissèrent aller au gré du vent vers la flotte latine. A l'approche d'un si furieux incendie, on eût dit que toute la ville embrasée venoit heurter la flotte pour la réduire en cendres. Un grand cri s'élève dans le camp, on court aux armes. Les Vénitiens, plus exercés aux opérations de marine, se jettent dans leurs chaloupes ; ils vont, avec autant d'intrépidité que d'adresse, accrocher les brûlots ; et les remorquant à force de rames jusqu'à la l'entrée du canal, ils les abandonnent au gré des vagues, qui les emportent au courant. Toute la ville étoit accourue au bord de la mer ; tout retentissoit de cris. Les habitans, pleins d'ardeur et d'inquiétude, exprimoient par les diverses inflexions de leurs corps les mouvemens et les divers accidens de leurs navires. Plusieurs se jetoient dans des barques, et alloient tirer sur les Vénitiens pour leur faire quitter prise ; ils en blessèrent un grand nombre. Pendant ce même temps la cavalerie latine étoit sortie en bataille, dans la crainte que les Grecs ne profitassent de cette alarme pour venir les attaquer du côté de la terre. Elle se tint sous les armes jusqu'au jour, que

les brûlots furent tous écartés, et allèrent se consumer dans la Propontide. Les Latins ne perdirent qu'un vaisseau pisan rempli de marchandises qui furent la proie des flammes. Ils rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés d'un si grand désastre, qui auroit infailliblement entraîné leur perte.

Alexis n'avoit pas moins à craindre de ses sujets que des croisés; et c'étoit moins par haine contre ceux-ci que pour satisfaire le peuple de Constantinople qu'il avoit entrepris de brûler la flotte, à laquelle ce prince ingrat devoit son retour et son rétablissement. Dans la perplexité où il se trouvoit, il fut tenté de se réconcilier avec les croisés. Il leur députa le traître Murzuphle, dont les perfides conseils étoient la cause de tous les malheurs. Il leur faisoit dire que c'étoit malgré lui qu'on exerçoit contre eux des actes d'hostilité; que, pour lui, il les honoroit, il les aimoit toujours comme ses libérateurs; mais qu'ils savoient que le peuple étoit une bête féroce, bien difficile à apprivoiser : que c'étoit le peuple qui leur faisoit la guerre, qui lui refusoit l'argent nécessaire pour s'acquitter à leur égard : que, pour achever de remplir ses engagemens, et se mettre lui-même en sûreté à l'abri de leur protection, il leur ouvriroit le palais de Blaquernes, où ils mettroient garnison, et tiendroient en bride toute la ville. Pour gage de sa sincérité, il leur donnoit son serment, et pour otages plusieurs seigneurs de sa cour. Les chevaliers, pleins de franchise, acceptèrent des offres si avantageuses. Dès le lendemain matin le marquis de Montferrat, suivi d'un nombre de soldats qui devoient composer la garnison, alla se présenter à la porte de Blaquernes sans bruit, pour ne pas alarmer les habitans. Il attendoit qu'on lui ouvrît secrètement, comme on l'avoit promis, lorsqu'il lui vint un message de l'empereur qui lui faisoit des excuses, et lui mandoit que, l'entreprise ayant été découverte, le peuple, soulevé

contre lui, ne lui permettoit pas de l'exécuter. Il fallut retourner au camp, et l'on garda les otages que ce prince sans honneur ne songea pas même à redemander. C'étoit le 25 janvier.

Tout Constantinople étoit en alarme. Murzuphle, abusant de la confiance de l'empereur pour le perdre, avoit eu soin de répandre dans la ville, par ses émissaires, le dessein formé de livrer aux François la forteresse de Blaquernes, et le peuple, outré de colère, s'emportoit en injures contre Alexis. On le traitoit en face de traître, de parjure, d'ennemi de l'empire. On crioit de toutes parts : *Alexis n'est qu'un esclave; il nous faut un maître.* Le prince effrayé se renferme dans son palais; le peuple, à la suite du sénat et du clergé, court à Sainte-Sophie. On y délibère sur le choix d'un empereur. On demande l'avis de Nicétas; c'est l'écrivain même qui nous a laissé l'histoire de ces temps malheureux; il réunissoit sur sa tête les premières dignités de l'empire. Ce judicieux magistrat, quoique peu courtisan, fit cependant ses efforts pour calmer la sédition. « Qu'allez-vous faire (s'écrioit-il)? Vous venez « rendre la couronne au père; vous l'avez mise encore sur « la tête du fils, et vous voulez maintenant l'arracher « à tous les deux. Je ne parle ni de la justice, ni de la « honte dont vous couvrira votre inconstance. Considé- « rons seulement notre propre sûreté. Quel que soit « l'empereur que vous choisirez, pensez que l'armée « des Latins est à vos portes. Croyez-vous qu'ils ver- « ront tranquillement détruire leur ouvrage? Ils pren- « dront les armes, ils viendront attaquer sur le trône « même le malheureux fantôme que vous y aurez placé. « Avez-vous assez de forces pour défendre votre choix? « Jugez du succès par les maux que vous avez soufferts, « et que vous souffrez encore ». Le peuple, qui n'écoute que ses passions, l'interrompit par ses cris : *Nous ne voulons plus de la race des Anges! tyrans de leur pa-*

*trie, vendus à nos ennemis. Nous ne sortirons pas d'ici que nous n'ayons un nouveau maître.* On cherche donc un empereur. On fait passer en revue les noms les plus distingués : ceux que les uns proposent sont rejetés par les autres. Aucun des seigneurs ne peut réunir les suffrages. On jette les yeux sur les sénateurs; plusieurs d'entre eux avoient leurs partisans qui leur offroient le diadème. Sur leur refus on usoit de violence, et, l'épée sur la gorge on vouloit forcer leur consentement; mais la crainte de la mort n'étoit pas assez forte pour faire accepter ce présent funeste, que l'ambition a si souvent recherché au péril de sa vie. La couronne étoit devenue un fer ardent jeté au pied de tout le monde, auquel personne n'osoit toucher. Dans cet embarras on engagea enfin le peuple à remettre la délibération, et trois jours après il se trouva un homme plus foible que hardi, qui se laissa nommer empereur; c'étoit un jeune imprudent, de famille noble, nommé Nicolas Canabe.

Alexis, informé de ces troubles, ne savoit à qui avoir recours. Toujours trompé par Murzuphle, il l'envoie de nouveau au camp des croisés pour implorer leur assistance. Le traître se jette aux pieds du marquis de Montferrat, et l'amène secrètement au palais. Dans cette triste entrevue, on ne trouve d'autre ressource que de faire entrer les François dans le palais de Blaquernes pour défendre l'empereur contre la fureur du peuple. Boniface retourne au camp pour en amener des troupes. Murzuphle, de son côté, instruit le peuple de ce nouveau complot, il rassemble toute la famille des Ducas; il gagne par argent l'eunuque Constantin, toujours prêt à se vendre. Par son moyen, il se rend maître des Varangues, gardes-du-corps de l'empereur. Il avertit les habitans que les Latins doivent s'introduire la nuit suivante; qu'ils aient à faire bonne garde, et qu'ils lui laissent le soin du reste. La nuit venue, il se rend à

l'appartement d'Alexis, dont l'entrée étoit toujours ouverte au protovestiaire ; et le trouvant endormi : *Levez-vous, prince,* lui crie-t-il d'une voix tremblante, comme s'il eût été dans le plus grand effroi ; *sauvez votre vie : le peuple, les seigneurs, les Varangues sont à votre porte ; ils ont appris que vous appelez les Latins ; ils vont fondre ici et vous égorger.* Alexis, plus mort que vif, se jette entre ses bras comme dans son unique asile : le perfide l'enveloppe dans une robe de chambre et le conduit par une porte dérobée dans un cabinet écarté, où il étoit attendu par une troupe de satellites. On met Alexis dans les fers ; on le jette dans un horrible cachot. Isaac étoit alors malade au lit. A cette affreuse nouvelle, il est saisi d'un tremblement soudain, qui se termine par l'agonie. Il étoit dans sa cinquantième année ; et ce prince infortuné, plus heureux dans sa disgrâce qu'il ne le fut ensuite sur le trône, sembla n'être sorti de prison que pour périr au grand jour.

Dès le matin Murzuphle assemble le peuple : il rend compte de ce qu'il a fait ; *qu'il a prévenu l'irruption des Latins ; qu'il a écarté le traître qui avoit conjuré avec eux la perte de la ville ; qu'à présent le peuple est le maître de choisir un empereur, de le couronner, de l'opposer aux barbares ; que c'est à eux d'achever l'ouvrage qu'ils n'ont fait qu'ébaucher au milieu du tumulte ; que, pour lui, il y a long-temps qu'il a voué ses services à la patrie ; qu'il s'y dévoue encore par un nouveau serment, et qu'il est prêt à verser tout son sang pour elle ; qu'elle n'a qu'à lui assigner le poste qu'il doit remplir.* On applaudit à ce généreux sacrifice. Les uns veulent qu'on lui confie la garde de la ville ; les autres le commandement de l'armée; la plupart le demandent pour souverain ; c'étoit le prix qu'il attendoit de ses forfaits. Enfin presque toutes les voix se réunissent à le proclamer empereur. Quelques-uns cependant tien-

nent encore pour Canabe ; et c'étoit en effet un meilleur choix. Canabe avoit de l'esprit, de la douceur, et n'étoit pas sans courage. Mais son foible parti fut bientôt obligé de céder à la multitude, et Canabe fut mis entre les mains de Murzuphle, qui le fit enfermer chargé de chaînes dans le même cachot qu'Alexis. Il restoit encore à ce tyran une inquiétude ; il étoit alors l'idole du peuple ; mais les aventures d'Isaac et d'Alexis lui avoient appris que le peuple n'est pas moins sujet aux regrets qu'aux emportemens de colère, et que son inconstance se fait un jeu d'abattre et de relever tour à tour. Pour se mettre à couvert de ses caprices, il falloit encore lui ôter Alexis ; il lui fit par deux fois avaler un breuvage empoisonné. La force du tempérament, ou peut-être quelque antidote, le sauva autant de fois. Impatient de s'en défaire, il descend lui-même au cachot le 8 février ; et, après avoir dîné avec ce prince, il se jette tout à coup sur lui, et sourd à ses supplications, insensible à ses larmes, il l'étrangle de ses propres mains. Non content de cette action horrible, pour faire croire qu'il s'étoit tué par une chute, il meurtrit son cadavre à coups de massue, et lui brise tous les os. Ainsi perdit la vie ce jeune empereur six mois et six jours après avoir reçu la couronne, dont il ne sentit jamais que les épines. Canabe, dont il n'est plus parlé dans la suite, n'eut pas apparemment un meilleur sort.

Murzuphle, se croyant bien assuré au-dedans à force de crimes, ne songea plus qu'à se délivrer des dangers du dehors. Comme il craignoit que, si les Latins apprenoient la mort d'Alexis, ils n'entreprissent de la venger, il prit des précautions pour la tenir cachée jusqu'à ce qu'il eût exécuté le dessein qu'il avoit formé. C'étoit d'attirer les principaux d'entre eux et de les faire périr. Il leur envoya donc un de ses officiers de la part d'Alexis, comme s'il régnoit encore, pour les inviter

à venir souper avec lui, promettant d'achever le paiement des sommes dont il leur restoit redevable. L'invitation fut bien reçue; on promit de se rendre le lendemain chez Alexis, et l'on s'y préparoit avec joie. Mais Dandolo, qui connoissoit mieux les Grecs, ne donna pas dans le piége. Après le départ des députés, ayant assemblé les barons : « Avez-vous donc déjà ou-« blié (leur dit-il) les perfidies d'Alexis? Rétabli par « votre valeur, tout couvert de vos bienfaits, lié par « des sermens solennels, ce prince ingrat, dès qu'il a « cru n'avoir plus besoin de vos services, s'est déclaré « votre ennemi : il a tourné contre vous les armes que « vous lui aviez mises entre les mains. Malgré la foi « jurée il a attaqué vos troupes; il a voulu faire périr « votre flotte. Il vous a déjà joué par des offres trom-« peuses qu'il renouvelle aujourd'hui. Vous laisserez-« vous encore abuser par les mêmes mensonges? Vous « avez accepté son invitation; manquez-lui une fois de « parole, il vous en a manqué tant de fois. Prenons le « temps de nous instruire de ce qui se passe dans Con-« stantinople. » Son avis fut approuvé; et sa prudence, en préservant les chefs de l'armée d'une perte certaine, sauva l'armée entière. On fut bientôt informé de la mort d'Isaac, du meurtre d'Alexis, et de tous les forfaits de Murzuphle; et ces nouvelles excitèrent une horreur générale. Les soldats ainsi que les chefs s'écrioient qu'il falloit étouffer ce monstre, et punir une nation perfide qui couronnoit le crime et vendoit l'empire aux assassinats. Les ecclésiastiques qui se trouvoient dans le camp, et le nonce apostolique, animoient encore les esprits. « Ce n'est pas seulement (disoient-ils) « l'intérêt et l'honneur des Latins que les Grecs at-« taquent; ils se révoltent contre Dieu même; ils « renoncent à l'obéissance qu'ils ont promise à l'église « romaine; ils se replongent dans le schisme et dans « leurs anciennes erreurs, qu'ils sembloient avoir ab-

« jurées. Des scélérats, des parricides, des rebelles à « Dieu et aux hommes, c'est justice, c'est piété même « de les exterminer. Ils ont perdu tous les droits de « l'humanité : leurs terres, leurs possessions, leur vie « même, appartiennent aux exécuteurs de la vengeance « divine. Prenez les armes, et croyez que le souverain « pontife vous accorde pour cette guerre religieuse les « mêmes indulgences que pour combattre les infidèles. » Ces discours, conformes aux maximes reçues en ces temps-là, embrasoient les croisés; ils se disposent à attaquer de nouveau Constantinople. Murzuphle, ne pouvant plus tenir secrète la mort d'Alexis, voulut du moins persuader qu'il n'y avoit point de part. Il lui fit de magnifiques funérailles. Alexis fut enterré dans l'église des Apôtres avec toute la pompe accoutumée dans les obsèques des empereurs.

La guerre étant inévitable, il falloit songer à la défense, et la principale consistoit dans le zèle et l'attachement du peuple. Murzuphle s'en fit aimer par une familiarité grossière, par des bravades, par une affectation de justice, de tempérance, de courage infatigable. Toujours une massue de fer à la main, c'étoit, disoit-il, de quoi écraser cette poignée de lâches ennemis. Mais, de tous ses parens, il n'avoit pour lui que Philocale, son beau-père. Les autres, qui en effet ne méritoient aucune estime, gens sans honneur et perdus de débauche, ne pouvoient souffrir sa dureté et sa rudesse, qui s'annonçoit par le ton même de sa voix. Il comptoit beaucoup sur les conseils de Philocale, aussi méchant que lui, et plus habile. Pour le mettre à la tête des affaires, il dépouilla de toute dignité Nicétas, grand logothète, quoiqu'il n'eût rien à lui reprocher que sa vertu, et mit Philocale à sa place. Celui-ci, pour n'avoir à parler qu'à son gendre et n'être pas contredit dans le conseil, feignit d'être tourmenté de la goutte, et ne sortoit pas de son lit. Le trésor public étoit vide;

ce fut par son conseil que, pour le remplir, le nouvel empereur eut recours à un expédient qui ne seroit pas désavoué de la justice, si dans le procédé elle étoit seule écoutée : c'étoit de faire le procès à tous ceux qui, sous le gouvernement des Anges, avoient profité de leur crédit et de la négligence des princes pour s'enrichir aux dépens de l'état. Il tira de leurs confiscations des sommes immenses qui le dispensèrent de se rendre odieux par de nouvelles impositions. C'est la seule action d'équité qu'il ait faite sous son malheureux règne. Il répara les murs que l'attaque précédente avoit endommagés. Ils avoient été construits de petites pierres si bien liées avec la chaux et le ciment, que le tout ensemble étoit devenu à la longue une seule masse très-solide. Quoiqu'ils fussent fort élevés, il les exhaussa encore du côté du golfe, par où l'expérience du passé lui faisoit penser que se donneroit la principale attaque. Ils étoient flanqués de tours éloignées seulement de cinquante pieds l'une de l'autre; il rehaussa ces tours de plusieurs étages, et dans chacun des intervalles il fit élever sur la plate-forme des murs larges de vingt pieds, une tour de bois de trois, de quatre, quelques-unes de six étages, qu'il garnit de soldats, et entre chaque tour on établit une baliste ou mangonneau. Au dernier étage de chaque tour étoit attaché un pont-levis avec un parapet des deux côtés, qui devoit s'abattre en-dehors sur les tours et les châteaux de hune des vaisseaux ennemis. Voilà ce qu'il imagina pour sa sûreté. La multitude innombrable de bras que lui fournissoit une prodigieuse population acheva très-promptement tous ces ouvrages. Mais, non content de travailler à la défense de la ville, il songeoit à mettre les Latins hors d'état de l'attaquer : il essaya donc encore de brûler leur flotte; mais il n'eut pas plus de succès qu'Alexis.

Pendant le même temps il agissoit du côté de la terre; mais ce n'étoient que des escarmouches, qui tenoient

en inquiétude les croisés, sans leur causer aucun dommage. Les généraux latins ne s'endormoient pas; ils s'avançoient jusqu'à la porte de Blaquernes sous l'étendard de la croix, et de là les soldats, les valets même de l'armée défioient les Grecs par des railleries. Il arrivoit quelquefois que les officiers grecs, piqués de ces insultes et honteux de leur poltronnerie, sortoient avec leurs troupes; mais, toujours battus et repoussés, ils rentroient bientôt dans la ville en moindre nombre qu'ils n'en étoient sortis. Pour ne pas perdre le temps en ces petits combats de peu d'effet, Henri de Hainaut, frère de Baudouin, entreprit une expédition plus importante. Il prit avec lui Jacques d'Avesnes, Baudouin de Bauvais, Eudes et Guillaume de Champlite, avec environ mille soldats; et, étant parti sur le soir, après avoir marché toute la nuit, il se trouva le matin aux pieds des murs de Philée, ville située sur le Pont-Euxin à l'endroit où se terminoit la longue muraille bâtie sous l'empire d'Anastase. C'étoit l'ancienne Phinopolis, célèbre dans les temps fabuleux par le palais de Phinée, qui reçut chez lui Jason et les Argonautes. Les habitans, quoique surpris, se défendirent pendant quelques heures avec assez de courage; mais ils furent enfin forcés par escalade, et la ville fut saccagée. Le pillage dura trois jours. On y enleva quantité d'or, d'argent, de bétail et de prisonniers, qu'on envoya par mer au camp des croisés. Les vainqueurs, débarrassés de ce butin, se mirent en marche pour le retour. Cependant Murzuphle, informé de cette excursion, sortit pendant la nuit de Constantinople avec une troupe beaucoup plus nombreuse, et alla se poster en embuscade sur le chemin. Les Latins, croyant n'avoir rien à craindre, marchoient sans ordre et sans précaution. Les Grecs les laissent passer et se tiennent couverts, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent Henri, qui fermoit l'arrière-garde. Ils sortent alors de l'embuscade, et chargent avec vivacité la petite

armée à l'entrée d'une forêt. Les Latins, sans s'effrayer, se mettent en ordre en un moment et font volte-face; le combat s'échauffe et devient furieux. Les Grecs, qui s'attendoient à une prompte déroute, perdent peu à peu courage. Henri et les autres capitaines n'en veulent qu'à Murzuphle; ils ne cherchent que lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris; il n'échappa que par la vitesse de son cheval, laissant sur le champ de bataille son bouclier, ses armes, et grand nombre de ses gens, entre lesquels étoient vingt officiers de la première distinction. Mais la perte la plus sensible aux Grecs fut l'étendard impérial : c'étoit une image célèbre de la sainte Vierge, que les empereurs ne faisoient porter devant eux que dans les occasions périlleuses. Baudouin, dans sa lettre au pape, dit qu'on en fit présent à l'ordre de Cîteaux : Rhamnusio prétend qu'elle fut transportée à Venise, et que c'est elle qu'on expose à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Marc, les jours de fête de la sainte Vierge.

Malgré les grands préparatifs de Murzuphle, il n'ignoroit pas combien il devoit peu compter sur le courage de ses sujets, et ce qu'il avoit à craindre de celui des ennemis. Il tenta donc un accommodement, et envoya demander aux princes une entrevue. Tous rejetoient la proposition avec horreur; c'étoit, disoient-ils, se déshonorer que de traiter avec ce monstre exécrable. Dandolo fut d'un autre avis; il représenta qu'il falloit sacrifier à l'utilité publique les plus justes répugnances, et voir si l'on pouvoit se procurer la paix en conservant l'honneur de Dieu et des croisés. Il se chargea lui-même de la négociation; et de l'aveu des barons il se rendit sur sa galère à la pointe du golfe. Murzuphle y vint à cheval. Le doge lui reprocha d'abord son horrible parricide, et lui déclara qu'il seroit très-difficile d'engager les Latins à prendre aucune confiance dans un homme qui, au mépris des lois divines et humaines,

avoit, par la plus cruelle perfidie, trempé ses mains dans le sang de son prince. Murzuphle essayoit en vain de se justifier par des réponses artificieuses, que Dandolo détruisoit d'un seul mot. On en vint enfin à traiter des conditions de paix. Le doge demandoit cinq mille livres d'or payables sur-le-champ: de plus, qu'il aidât les croisés à la conquête de la Terre-sainte, conformément à la promesse qu'en avoit donnée Alexis, et qu'il jurât de nouveau obéissance à l'église romaine. Murzuphle consentoit à tout, excepté au dernier article: il protestoit qu'il se laisseroit hacher en pièces, qu'il s'enseveliroit lui et tous les Grecs sous les ruines de l'empire, plutôt que de soumettre l'église d'Orient au pontife romain. Son opiniâtreté étant invincible, les deux princes se séparèrent, déterminés de part et d'autre à en venir aux extrémités.

*Villehard. c. 122 ad 136, et ibi Du Cange. Nicet. in Murz. c. 2. Idem, de Statu Const. à c. 1 ad 6. Acrop. c. 3, 4. Gesta Innoc. Herold. l. 2, c. 20. Sanut. l. 3, part. 11, c. 1. Guntherus. hist. Const. Chron. Cassin. Chron. Lubec. Chron. Ursperg. Chr. Alberic. Chron. Sti. Anton. Robert de Monte. Rhamnusius. l. 3. Sabellic. l. 8.*

On travailloit de part et d'autre depuis trois mois, les habitans à se fortifier, les Latins à se mettre en état d'attaquer avec succès. Déjà le tillac des vaisseaux étoit couvert d'échelles, de balistes, de monceaux de pierres et de javelots. Au haut des mâts étoient suspendus ces ponts hardis qui n'attendoient que le moment de s'élever en l'air et de porter sur les murailles le fer et la mort. Le printemps commençoit, et il étoit temps de terminer une guerre qui suspendoit l'exécution de la principale entreprise. On assembla le conseil pour prendre une dernière résolution. Quelques barons pensoient *qu'on ne pouvoit sans témérité attaquer avec si peu de troupes une ville devenue imprenable par tant de nouveaux ouvrages; qu'à la tête d'un million d'habitans étoit maintenant un chef plus vaillant et plus habile qu'Alexis; que l'unique moyen de s'en rendre maîtres étoit de la réduire par famine, en ravageant les campagnes et lui enlevant les places d'alentour qui lui procuroient la subsistance, et dont il seroit facile de s'emparer.* Mais les autres s'écrioient *que le retardement étoit plus à*

*craindre que toutes les forces des assiégés ; que moins il leur restoit de soldats, moins ils en avoient à perdre, et que les chicanes d'un long siége en diminueroit toujours le nombre ; que, sans une flotte immense, il étoit impossible d'affamer une ville environnée de trois mers. Pourquoi d'ailleurs désespérer de prendre une place qu'on avoit déjà prise une fois ? que le souvenir récent du premier succès serviroit les vainqueurs mieux que toutes les machines de guerre, et ôteroit aux vaincus la confiance que pouvoient leur inspirer leurs nouveaux préparatifs.* Cet avis l'emporta, et, tout étant prêt pour entrer en action, on fixa l'attaque au neuvième d'avril, vendredi avant le dimanche de la Passion.

*Odor. Rayn. Doutreman. l. 3, c. 6, 7. Du Cange, fam. p. 205, 206. Idem, hist. Const. Maimbourg. l. 8.*

On ne doutoit pas du succès ; et, pour prévenir les jalousies et les querelles que pourroit faire naître entre les vainqueurs le partage d'une si riche conquête, ils convinrent entre eux des articles suivans. « 1.° Après que, « par le secours de Dieu, la ville sera réduite au pouvoir « des croisés, tous obéiront sans réserve aux comman- « dans, qui seront choisis par le suffrage commun des « François et des Vénitiens. » Sous le nom de François étoient compris tous ceux qui composoient l'armée des croisés, de quelque nation qu'ils fussent, excepté les Vénitiens. « 2.° Tout le butin trouvé dans la ville prise, « de quelque nature qu'il soit, sera fidèlement porté « dans le lieu marqué pour le recevoir, sans qu'il soit « permis à personne d'en détourner aucune partie. 3.° Les « François et les Vénitiens partageront le butin par por- « tion égale. Les François paieront sur leur part aux « Vénitiens le reste de ce qu'ils leur doivent pour le « loyer de leurs vaisseaux. 4.° Le blé et les autres sub- « sistances seront déposés en magasin, moitié pour les « François, moitié pour les Vénitiens, et leur seront « départis pour leur nourriture journalière tout le temps « qu'ils resteront ensemble. S'il s'en trouve de reste à « leur séparation, on leur en tiendra compte. 5.° Les

« Vénitiens, dans toute l'étendue de l'empire, conser-
« veront les titres, honneurs, priviléges dont ils jouis-
« sent dans leur pays, tant pour le spirituel que pour
« le temporel; ils seront gouvernés selon leurs lois et
« leurs coutumes, tant écrites que non écrites. 6.° Pour
« donner un nouvel empereur à Constantinople, on
« nommera, par le suffrage commun de toute l'armée,
« six électeurs françois et autant de vénitiens, qui choi-
« siront dans l'armée ou dans la flotte celui qu'ils ju-
« geront le plus capable de rétablir, gouverner, défendre
« l'état, et d'y maintenir la piété envers Dieu, l'obéis-
« sance à la sainte église romaine, et la dignité de
« l'empire. Celui qui sera élu par la pluralité sera
« connu pour empereur par tous les croisés. S'il arrivoit
« que les François en nommassent un et les Vénitiens
« un autre, le sort en décideroit. 7.° L'empereur possé-
« dera en domaine le quart de la conquête, avec les deux
« palais de Bucoléon et de Blaquernes. 8.° Le clergé de
« la nation qui n'aura pas eu l'honneur de donner l'em-
« pereur donnera le patriarche, et celui-ci sera mis
« en possession de l'église de Sainte-Sophie, et disposera
« de l'administration de cette église. 9.° Les ecclésiasti-
« ques des deux nations auront le gouvernement des
« églises comprises dans les terres échues en partage à
« leur nation. On leur assignera, sur les revenus de ces
« églises, les fonds nécessaires pour une subsistance hon-
« nête, pour l'entretien des églises, et pour les dépenses
« convenables au culte divin. 10.° Les François et les
« Vénitiens s'engageront par serment à demeurer pen-
« dant un an, à commencer du dernier jour du présent
« mois de mars, au service de l'empereur et à lui ren-
« dre respect et obéissance. 11.° Ceux qui s'établiront sur
« les terres de l'empire prêteront foi et hommage à
« l'empereur selon la coutume; ils jureront de s'en te-
« nir au partage qui sera fait de la conquête, et de ne
« s'en jamais départir. 12.° On choisira entre les Fran-

« çois et les Vénitiens douze commissaires ou davantage, « qui, après avoir prêté serment, distribueront selon « leur conscience, à la pluralité des voix, les fiefs, char- « ges et dignités, comme aussi détermineront les devoirs « et services auxquels les François et les Vénitiens seront « tenus envers l'empereur et l'empire; ils mettront les « feudataires et les vassaux en pleine jouissance de leurs « fiefs, charges et dignités, avec pouvoir de les trans- « mettre à perpétuité à leurs héritiers mâles ou femelles, « et d'en disposer à leur volonté, sauf les droits de « l'empereur et de l'empire toujours réservés. 13.° Hors « les redevances et les services auxquels les vassaux et les « feudataires seront obligés par la condition de leurs « fiefs, l'empereur demeurera chargé de tout le reste pour « la sûreté et l'utilité de l'empire. 14.° On ne recevra sur « les terres de l'empire aucune personne des nations « qui seront en guerre avec les François ou les Vénitiens, « tant que cette guerre durera. 15.° Les François et les « Vénitiens emploieront leur crédit auprès du pape pour « l'engager à confirmer les présentes conventions et à pro- « noncer l'excommunication contre ceux qui les viole- « roient ou refuseroient de s'y soumettre. 16.° L'empe- « reur jurera d'observer, faire exécuter et maintenir « inviolablement les partages, collations et règlemens « ci-dessus exprimés. S'il se trouve quelque chose soit « à ajouter, soit à retrancher, la décision en appartien- « dra aux douze commissaires françois et vénitiens, « assistés du marquis de Montferrat et de six conseillers « de sa nomination. 17.° Le doge, par un honneur par- « ticulier qu'on défère à sa personne, ne sera point tenu « de prêter serment à l'empire ni à l'empereur pour les « services ou devoirs des fiefs ou dignités dont il sera « revêtu; privilége qui lui sera personnel, et ne s'éten- « dra pas à ceux auxquels passeront ensuite ses fiefs et « dignités. » Telles furent les conditions arrêtées entre

les croisés, dans le camp devant Constantinople, au mois de mars 1204.

Après qu'elles eurent été confirmées par serment, ils procédèrent à l'exécution. Comme on vouloit n'attaquer la ville que par mer, toutes les troupes se réunirent au bord du golfe. On transporta dans les vaisseaux les armes, les vivres, les chevaux, les équipages; enfin toute l'armée s'embarqua le 8 avril. On divisa d'abord la flotte en autant d'escadres qu'il y avoit dans l'armée de différens corps; on les aligna ensuite à peu de distance l'une de l'autre, la proue tournée vers les murailles. La ville et la flotte se donnoient mutuellement un spectacle aussi beau que formidable. D'un côté, tant de navires rangés sur la même ligne, chargés de machines et de guerriers, dont les armes étincelantes lançoient des éclairs et menaçoient de la foudre, couvroient la mer dans l'étendue d'une demi-lieue. De l'autre, de hautes murailles, hérissées de lances et de javelots, bordées de balistes, de catapultes, de bouches d'airain prêtes à vomir le feu grégeois, couronnées de tours prodigieusement exhaussées, et garnies de tout ce qu'un art homicide a inventé pour la perte des assaillans, sembloient défier les croisés et leur préparer une tempête plus terrible que celles de la mer. Mais les croisés ne craignoient que la honte d'une défaite; et les Grecs, quoique moins généreux, aimoient mieux cependant périr avec honneur sur leurs murailles que d'être égorgés dans leur ville avec leurs femmes et leurs enfans. Le neuvième d'avril, au point du jour, toute la flotte ensemble leva l'ancre et eut bientôt traversé la largeur du golfe. Les uns sautent à terre, plantent les échelles au pied du mur, et montent à l'assaut, malgré tout le fracas qui fond sur leurs têtes. Les autres, sur les vaisseaux, mettent en mouvement toutes leurs machines pour abattre les défenseurs; ils dressent et font tomber sur les murs leurs ponts-levis,

qui portent les assaillans sur les courtines, où l'on se bat à coups de main. Murzuphle avoit fait planter sur une éminence dans la ville une tente d'écarlate, d'où il considéroit l'action et animoit les soldats par ses regards et par ses mouvemens. L'acharnement étoit égal de part et d'autre; mais la hauteur des tours, d'où il tomboit sans cesse sur les croisés une pluie de feu, de pierres, de javelots, donnoit aux Grecs un terrible avantage; et comme on combattoit en plus de cent lieux différens, et que le nombre des assiégiés étoit infiniment supérieur, les nuées de traits qui partoient continuellement précipitoient du haut des échelles et des ponts-levis les plus hardis des assaillans, les uns morts, les autres blessés. L'attaque dura jusqu'à midi sans ralentir le courage des soldats croisés. Mais les capitaines, qui couroient risque de perdre toute leur armée, ayant même déjà perdu plusieurs de leurs machines, que le feu grégeois avoit réduites en cendres, donnèrent à grand regret le signal de la retraite, et les soldats, ressentant plus vivement la honte et le désespoir que la fatigue et les blessures, remontèrent dans les vaisseaux avec beaucoup de précipitation, et encore plus de danger, étant accablés d'une grêle de traits jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'insulte. Cette journée fut plus meurtrière pour les croisés que pour les Grecs, à qui cet avantage causa une extrême joie. Les vaisseaux se retirèrent, les uns hors de la portée des traits, les autres encore assez près, pour adresser aux murailles et en recevoir les coups de pierriers et de mangonneaux.

Sur le soir, les principaux capitaines s'assemblèrent dans une église voisine pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre. Tous étoient également consternés de l'échec qu'ils venoient de recevoir; mais les avis étoient différens: les uns vouloient qu'on changeât l'attaque et qu'on allât assaillir la ville par le bord de la Propontide, où la muraille étoit plus basse et sans aucun nou-

vel ouvrage, parce que les Grecs ne s'étoient pas attendus à être attaqués de ce côté-là. Les Vénitiens, qui connoissoient mieux cette mer, représentoient que le fond n'étoit pas tenable, et que, malgré les ancres, les vaisseaux seroient emportés dans l'Hellespont par les courans. Cette raison n'arrêtoit pas plusieurs capitaines, qui, n'ayant consenti qu'avec peine au siége de Constantinople, et rebutés encore par le mauvais succès de cette journée, ne demandoient pas mieux que d'être emportés dans l'Archipel et forcés à changer de dessein. Mais les autres, en plus grand nombre, résolus de réparer leur honneur par un nouvel effort, décidèrent qu'on passeroit le lendemain samedi et le dimanche suivant à faire les dispositions nécessaires pour un second assaut: que les navires seroient accouplés ensemble deux à deux pour assaillir chaque tour; l'expérience leur ayant fait connoître qu'un navire seul ne suffisoit pas pour l'attaque d'une tour, où se trouvoient beaucoup plus de défenseurs que le navire ne portoit d'assaillans. Ces mesures prises, on attendit le lundi pour retourner à l'assaut.

Dès le matin de ce jour, la trompette annonça sur la flotte le commencement de l'attaque. Les deux partis n'étoient pas exempts de quelque sentiment de crainte. D'un côté la fatigue du combat précédent et l'invincible opiniâtreté des croisés ébranloient le courage des Grecs; de l'autre, l'échec déja essuyé faisoit respecter aux Latins ces terribles murailles et ces défenses menaçantes qui les avoient repoussés. Pour renouveler leur ardeur, on fit crier par un héraut que le premier qui monteroit sur le mur auroit cent marcs d'argent pour récompense. Aussitôt les vaisseaux, joints deux à deux, s'avancent rapidement sur la même ligne, et chaque couple s'attache à une tour. Les pierres partent des balistes; les ponts-levis s'abattent, et sont bientôt couverts d'une foule de guerriers; les échelles, plantées au pied des murs, sont

en un instant chargées de soldats, qui montent à la file et s'empressent de gagner les créneaux. Du haut des tours et des courtines tombent de toute part, et de la main même des femmes, auxquelles la peur tient lieu de courage, des pierres, des pièces de bois, des masses de toute espèce, des flots de feu grégeois; et cet affreux orage renverse, fracasse, écrase les uns, tandis que les autres périssent environnés de flammes que rien ne peut éteindre. Les capitaines animent, encouragent, pressent les combattans et de la voix et de l'exemple. Il étoit déja midi, et les Grecs avoient l'avantage, lorsqu'un vent de nord se lève pendant ce furieux combat, et pousse près du mur deux vaisseaux liés ensemble, nommés *la pélerine* et *le paradis*, que montoient les évêques de Soissons et de Troyes. A peine l'échelle élevée sur la hune de la pélerine est appliquée contre le mur, qu'on voit déja au haut de la tour un François nommé André d'Urboise, et Pierre Alberti, Vénitien, qui sont suivis d'une foule de leurs camarades. Les Grecs qui la défendoient sont massacrés ou se précipitent eux-mêmes. Le brave Alberti, couvert de gloire, est tué par un François qui le prend pour un Grec, et qui, reconnoissant son erreur, alloit se tuer lui-même, si l'on n'eût arrêté son désespoir. Les drapeaux des deux évêques sont les premiers plantés sur la muraille. A ce signal le reste de la flotte s'embrase d'une nouvelle ardeur; c'est à qui sautera le premier sur le bord et montera à l'escalade. On renverse les défenseurs; en un moment on se saisit de quatre autres tours, d'où l'on saute dans la ville. Les béliers au-dehors frappent et abattent trois portes. Toute l'armée entre à grands flots, et avec elle la terreur et le carnage. Un seul ennemi met mille Grecs en fuite. Chaque croisé est un lion qui, de ses seuls regards, chasse devant lui un troupeau de cerfs. Murzuphle sembloit résolu à tenir ferme et à mourir les armes à la main. Sa garde, rangée devant sa tente, lui formoit une barrière.

La vue de Pierre de Bracheux, chevalier du Beauvaisis, guerrier de haute taille et que l'épouvante représentoit aux Grecs comme un géant, courant à la tête de sa troupe, effraie et les gardes et Murzuphle; tous prennent la fuite; les uns gagnent la porte de Blaquernes; les autres dispersés se sauvent avec Murzuphle par divers chemins au palais de Bucoléon, où ils se barricadent comme dans une citadelle.

Les rues de Constantinople, quoique fort larges, ne l'étoient pas assez pour donner passage aux fuyards. Quelques-uns, ramassant ce qui leur restoit de force et de courage, résistoient encore et disputoient leur vie. Cependant le massacre ne fut pas aussi grand que l'animosité des vainqueurs devoit le faire craindre, et l'on ne doit pas s'en rapporter sur ce point à la description horrible qu'en ont faite les historiens grecs. Portés de leur nature à l'exagération, ils ne l'ont pas épargnée dans une peinture tracée par la haine et le désespoir. Un écrivain latin, postérieur à ces temps-là, a eu tort de dire, sans doute sur la foi de ces historiens, *qu'avant la prise de Constantinople les croisés étoient des saints, et qu'après la prise ce furent des diables.* Ils ne furent jamais ni l'un ni l'autre. Selon les auteurs les plus dignes de croyance, les prêtres et les moines, qui se trouvoient en grand nombre entre les croisés, travaillèrent avec tant de zèle à calmer la fureur de la victoire, qu'il n'y eut dans la ville que deux mille hommes de tués; encore le furent-ils presque tous par ces Latins qu'Alexis avoit chassés de Constantinople, comme nous l'avons raconté. On rapporte que les croisés, depuis qu'ils furent entrés dans la ville, ne perdirent qu'un seul homme, qui se tua en tombant dans un fossé avec son cheval. Comme la nuit approchoit, et que les habitans, qui ne s'étoient pas sauvés hors des portes, s'étoient renfermés dans leurs maisons, la fatigue et la crainte de s'engager dans une ville immense, dont on ne connoissoit pas les détours,

déterminèrent les vainqueurs à sonner la retraite, et à se rassembler dans la grande place, où ils tinrent conseil, et résolurent de se loger cette nuit près des murailles et des tours dont ils s'étoient rendus maîtres. A la vue de tant d'églises, de tant de palais qui sembloient être autant de forteresses, et qui pouvoient être défendus par un peuple innombrable, ils pensoient qu'il faudroit peut-être plus d'un mois pour en être tranquilles possesseurs.

Selon cette résolution, ils allèrent passer la nuit près des murs. Le comte Baudouin se logea dans les tentes d'écarlate de Murzuphle; Henri son frère devant le palais de Blaquernes; le marquis de Montferrat plus avant dans la ville. Le comte de Blois étoit resté malade dans son vaisseau. Une fièvre opiniâtre, dont il avoit langui pendant tout l'hiver, privoit les croisés du secours de ce prince, également estimé pour sa prudence et pour sa valeur. Tandis que les croisés se reposoient, Murzuphle, tourmenté par ses remords, songeoit à se soustraire au traitement qu'il méritoit. Il assembla auprès de lui ceux qu'il crut attachés à sa personne, sous prétexte d'aller avec eux surprendre les François. Mais au lieu d'exécuter cette action généreuse, il prit les chemins les plus éloignés des quartiers où campoient les croisés, et sortit de Constantinople par la Porte dorée, avec ce qu'il put emporter de plus précieux du palais de Bucoléon. Il emmenoit avec lui Euphrosyne, femme de l'usurpateur Alexis, et sa fille Eudocie, que ce prince, aussi esclave de ses passions qu'injuste et cruel, avoit épousée pendant le siége, du vivant d'une autre femme, qui n'étoit pas elle-même plus légitime, ayant succédé à une première encore vivante. Il avoit régné deux mois et quatre jours. Grand nombre de Grecs se sauvèrent cette nuit, soit par mer, soit par terre, à l'insu des croisés, qui ne songeoient qu'à leur sûreté. Il survint encore à cette ville infortunée un accident également fâcheux pour les vainqueurs

et pour les vaincus. Quelques Allemands de la suite du marquis de Montferrat, craignant d'être attaqués par les Grecs, mirent le feu aux maisons d'alentour. La flamme se communiqua dans une assez grande étendue, et enleva aux vainqueurs une partie de leur butin. C'étoit le troisième incendie depuis l'arrivée des croisés. Il dura toute la nuit et le lendemain jusqu'au soir, et, selon Villehardouin, ce fléau consuma dans Constantinople plus de maisons qu'il n'y en avoit alors dans les trois plus grandes villes de France.

En moins de six mois Constantinople avoit vu cinq empereurs, dont trois avoient perdu la vie, les deux autres étoient fugitifs, et avoient peu d'espérance de la conserver. La flamme dévoroit une partie de la ville, et les ennemis établis dans l'enceinte n'attendoient que le jour pour la saccager. Cependant, tant est violente et aveugle la fureur de régner, il se trouva des hommes assez désespérément ambitieux pour chercher encore le diadème parmi les cendres de la ville, et pour se disputer un malheureux sceptre qu'il falloit arracher des des mains d'un ennemi vainqueur. Dès qu'on sut que Murzuphle avoit abandonné Constantinople, Théodore Ducas et Théodore Lascaris, tous deux de naissance illustre, tous deux connus par leur courage, aspirèrent au titre d'empereur. Ils courent avant le jour à l'église de Sainte-Sophie; ils y sont suivis du patriarche, du clergé et d'une troupe de peuple. Chacun des deux rivaux fait valoir ses prétentions. On dispute, on balance les avantages de l'un et de l'autre; enfin on se décide en faveur de Lascaris. Il est proclamé empereur; mais, par une modestie forcée, il ne veut prendre que le titre de despote, jusqu'à ce qu'il ait, dit-il, rétabli, les affaires de l'empire, et rendu à la couronne impériale son ancien lustre. Il en étoit en effet plus capable qu'aucun autre Grec, si ce miracle eût été possible. Dès qu'il fut élu, il se rendit avec le patriarche dans la grande

place; une infinité de peuple s'y assemble autour de lui. « Citoyens (s'écrie-t-il), l'ennemi est sur nos « têtes : nous avons devant les yeux la mort, ou, ce qui « est plus affreux encore, un honteux esclavage. Mais « plus le péril est pressant, plus il nous sera glorieux « de nous en délivrer. Comptez le nombre de vos « ennemis, et considérez le vôtre. Une poignée de bar-« bares détruira-t-elle un empire établi depuis vingt « siècles? C'est la main de Dieu qui les a traînés ici, « qui les a enfermés dans l'enceinte de nos murailles, « comme des bêtes féroces dans un parc où elles doivent « périr. Prenez les armes, tout peut vous en servir, jus-« qu'aux tisons de l'incendie. Si vous êtes Romains, la « victoire sera facile. Et quand il faudroit mourir, ba-« lanceriez-vous de rendre le dernier soupir entre les « bras de votre patrie vengée, plutôt que, lâches déser-« teurs, vous laisser entraîner chargés de fers dans une « terre étrangère? » Puis se tournant vers les Varangues : « Et vous, braves soldats, gardes fidèles et invin-« cibles de vos princes, suivez-moi au combat. Votre « salut n'est que dans la victoire. Plus vous êtes redou-« tables, moins vous avez de grâce à espérer. Mais si « votre valeur vous met dans un plus grand danger de la « part de l'ennemi, elle doit aussi attendre de votre chef « de plus grandes récompenses. » Ses paroles furent interrompues par le son de la trompette qu'on entendit des divers endroits où campoient les ennemis. Aussitôt les Grecs, sourds à la voix de l'honneur et n'écoutant que la crainte, pâles et tremblans, se dispersent comme une volée d'oiseaux au bruit des chasseurs.

L'aurore commençoit à poindre, et l'ardeur du pillage devançoit les ordres des généraux ; les soldats impatiens étoient sous les armes. Accablés de misère et de fatigue, ce jour alloit les enrichir ; et, déjà frappés de l'odeur du butin de la plus opulente cité de l'univers, on n'avoit de peine qu'à les retenir, de peur que, se dis-

persant dans cette vaste étendue pour courir après leur proie, ils ne le devinssent eux-mêmes. Les barons, qui conservoient, dans l'ivresse même de la victoire, les sentimens d'humanité inconnus à la multitude, firent crier par un héraut qu'on épargnât la vie des habitans, l'honneur des femmes et des filles : ils abandonnoient le reste aux soldats, en les faisant souvenir qu'ils devoient, sous peine de la vie, rapporter tout le butin dans un magasin général, d'où il seroit distribué à chacun dans une proportion équitable. Les évêques ajoutèrent la peine d'excommunication contre quiconque en détourneroit la moindre partie. Pour le dépôt, on assigna trois églises, et on en donna la garde à un certain nombre de François et de Vénitiens d'une probité reconnue. On étoit près de courir au pillage, lorsque le comte Baudouin vit arriver une troupe de prêtres et de peuple portant des croix, des images de saints et des reliques; ils se prosternoient à ses pieds, et, fondant en larmes, demandant grâce de la vie, ils embrassoient ses genoux et ceux de ses capitaines. Il en eut pitié, et les recommanda à ceux qu'il laissoit pour la garde du dépôt. Alors les princes partagèrent à leurs troupes les différens quartiers de la ville. Le marquis de Montferrat alla attaquer le palais de Bucoléon. Ceux qui en avoient la garde, ou qui s'y étoient réfugiés, se rendirent aussitôt, à condition qu'ils auroient la vie sauve. On y trouva une quantité prodigieuse de toutes les richesses que l'opulence et l'orgueil accumulent dans les demeures des monarques. Il y avoit aussi grand nombre de femmes et de filles des premières maisons de l'empire, entre lesquelles étoient deux grandes princesses, Agnès, fille de Louis VII, roi de France, mariée d'abord au jeune Alexis, fils de Manuel, ensuite à son meurtrier Andronic, et Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac, dont la beauté captiva le marquis de Montferrat, qui l'épousa dans la suite. Pendant ce temps-là, Henri,

frère de Baudouin, s'emparoit du palais de Blaquernes, où l'on ne trouva pas moins de trésors. On mit des gardes dans ces deux palais. L'armée se répandit ensuite dans la ville. Le butin fut immense; on ne peut exprimer la quantité de richesses en or, en argent, en pierreries, en fourrures exquises, en étoffes, en vases, en meubles précieux. Villehardouin, témoin de ce pillage, et qui en étoit encore ébloui en le décrivant, s'écrie que depuis la création du monde jamais il ne fut fait un si grand butin dans une ville conquise; et Baudouin, dans sa lettre au pape, dit qu'il ne croit pas qu'il y eût autant de richesses dans tout le reste de l'Europe. Les femmes, les enfans, les vieillards qui n'avoient pu fuir couroient éperdument à la rencontre des soldats, et, ne pouvant autrement se faire entendre, ils mettoient leurs doigts en croix pour protester qu'ils étoient chrétiens, et crioient d'une voix lamentable : *Saint roi marquis, ayez pitié de nous !* C'étoit le marquis de Montferrat qu'ils imploroient, parce qu'ils le connoissoient davantage, et qu'ils le croyoient déjà roi de la ville. Quoiqu'on ne doive pas croire toutes les horreurs et les excès de débordement et de cruauté que les historiens grecs imputent aux croisés dans ce désordre, on ne doit pas non plus se persuader que les ordres d'humanité et de modestie donnés par les généraux aient été scrupuleusement observés. Il y eut sans doute du sang répandu, et ce seroit un miracle que l'avidité et l'emportement militaire n'eussent pas arraché par violence ce que l'amour de la propriété ou de l'honneur vouloient retenir. Les évêques avoient aussi prononcé excommunication contre ceux qui pilleroient les églises; elles furent pillées; les soldats en enlevoient l'or et l'argent, et les ecclésiastiques, se faisant scrupule de souiller leurs mains par l'enlèvement des choses profanes, emportoient les croix, les vases sacrés, les reliques et les reliquaires. Ces excès, inévitables dans le saccagement d'une ville,

ne sont que trop constatés par la lettre que le pape écrivit ensuite au marquis de Montferrat. Il reproche aux princes croisés le pillage des églises et les violences exercées sur les femmes, et même sur les filles consacrées à Dieu. *En sorte*, dit-il, *que votre conquête, loin d'attirer les Grecs à l'obéissance qu'ils doivent à l'église de Rome, les en a éloignés davantage par l'horreur que leur ont inspirée contre les Latins ces forfaits et ces œuvres de ténèbres.*

Les généraux, pour épargner le massacre, laissoient ouvertes les portes de la ville : tous les chemins d'alentour étoient remplis de fugitifs qui, poussant des cris lamentables, pleuroient, l'un sa maison et sa fortune, l'autre une femme et une fille que l'insolenee des vainqueurs lui avoit enlevée. L'historien Nicétas, un des personnages les plus distingués de l'empire, raconte lui-même son désastre. Sa demeure, conforme à sa dignité, ayant été consumée par les flammes dans le second incendie, il s'étoit retiré dans une maison obscure et détournée, où l'ardeur du pillage attira l'ennemi, à qui rien n'échappoit. Nicétas dut alors son salut et celui de sa famille à un marchand vénitien, son ami, qui, s'étant déguisé en soldat et posté sur la porte, repoussoit ses compatriotes, en leur criant que cette maison étoit à lui, qu'il s'en étoit emparé le premier. Mais, voyant accourir une troupe de François dont l'emportement n'avoit point d'oreilles, il prend Nicétas et sa femme, qui tenoit un enfant à la mamelle, charge sur leurs épaules deux autres petits enfans qu'ils avoient encore, et les traîne enchaînés comme ses prisonniers. Il passe ainsi au travers des ennemis, et les conduit à une autre maison où il les croyoit plus en sûreté. Ils y furent cachés cinq jours ; et comme leurs parens et leurs amis venoient s'y rassembler autour d'eux, craignant d'attirer l'avidité des vainqueurs, ils prirent le parti de fuir hors de la ville. La fureur étoit ralentie ; mais les

soldats, répandus dans toutes les rues, ne laissoient passer personne sans le dépouiller, s'il étoit bien vêtu, ou chercher sous ses lambeaux s'il ne cachoit pas de l'or ou de l'argent. La beauté des femmes et des filles couroit le plus grand risque après la richesse. Nicétas fit un peloton de sa compagnie, se couvrit lui-même et les autres d'habits qui ne pouvoient faire envie, et fit barbouiller de boue le visage des filles, qu'il mit au milieu de la troupe. Il traversa ainsi la ville pour atteindre la Porte dorée. Ses précautions n'empêchèrent pas un soldat françois de démêler la beauté d'une jeune fille, qu'il arracha des bras de son père. Nicétas, à force de représentations et de prières auprès des officiers, vint à bout de la faire rendre, et gagna enfin Sélymbrie. Le patriarche l'accompagnoit, monté sur un âne, n'emportant de tous ses trésors qu'une méchante tunique. Cette révolution cruelle bouleversa toutes les fortunes; la sordide pauvreté prit la place de l'opulence; la lie du peuple et les paysans s'enrichirent des dépouilles des palais et des églises, que les soldats leur vendoient à vil prix.

Les croisés passèrent le dimanche des Rameaux et la semaine sainte en actions de grâces et en processions. Mais on ne peut guère douter que la joie de la victoire n'ait donné quelque atteinte au sérieux de leur dévotion. Après la fête de Pâques, le marquis de Montferrat, le doge et les autres princes procédèrent à la distribution du butin. Les plus honnêtes gens avoient fidèlement rapporté ce qui leur étoit tombé entre les mains. Mais, dans le plus grand nombre, les conseils de l'avarice avoient fait taire la conscience, et l'avoient même emporté sur la crainte. Quelques-uns furent découverts, et punis de mort. Le comte de Saint-Paul fit pendre, l'écu au cou, un de ses chevaliers convaincu d'avoir retenu son butin. Tout ce qu'on put recouvrer ayant été rassemblé, on en fit le partage. On mit le quart à part

pour celui qui seroit élu empereur. Le reste fut divisé par moitié entre les François et les Vénitiens. On préleva sur la part des François ce qu'ils devoient encore aux Vénitiens, qui furent alors entièrement payés. Le reste fut départi de telle sorte, que le chevalier eut le double du simple cavalier, et celui-ci le double du fantassin. Au moment de la prise de la ville, le doge avoit proposé aux François de laisser aux Vénitiens tout le butin, à condition que ceux-ci donneroient à chaque chevalier françois quatre cents marcs, aux prêtres et aux cavaliers deux cents, et cent à chaque fantassin; ce que les François n'avoient pas accepté. Mais, quand on en vint au partage, il ne se trouva plus que vingt marcs pour chaque chevalier, dix et cinq pour les deux autres classes: tant il y avoit eu de butin, soit emporté ou enfoui par les fugitifs, soit détourné et retenu par les soldats. Il seroit trop long de faire l'énumération des statues, des vases précieux, des pierreries, des ornemens de toute espèce dont les deux nations firent entre elles le partage. Le trésor et l'église de Saint-Marc à Venise sont encore aujourd'hui enrichis des dépouilles de Constantinople; et les reliques enlevées sur les autels de cette ville se sont répandues dans tout l'Occident. Telle fut la fin du premier empire de Constantinople, dont les fondemens, après une durée de neuf siècles, pendant lesquels ils avoient résisté aux attaques de tant de barbares, succombèrent enfin à un fléau plus funeste aux états que les plus formidables ennemis: ce fut, dit un historien de ce temps-là, l'ignorance, la négligence, l'incapacité, la vie dissolue des princes mal élevés, livrés au plaisir, au sommeil, à la bonne chère, ne songeant qu'à recueillir des fleurs en hiver, et au printemps les fruits de l'automne.

*Villehard. c. 136 ad 140, et ibi Du Cange. Du Cange, hist. Const.*

Après la répartition du butin le premier soin des princes fut de s'assembler pour choisir un empereur. Il s'agissoit non-seulement de gouverner, mais de relever un empire qu'ils venoient d'abattre et qui crouloit depuis

plusieurs siècles ; et c'étoit un ouvrage plus difficile que la conquête. D'ailleurs quel attrait pouvoit avoir une couronne qui ne donnoit pour sujets qu'un peuple misérable, dépouillé depuis peu de tous ses biens, n'obéissant qu'à regret à un maître étranger, dans lequel il ne verroit jamais qu'un tyran et un ravisseur. Chacun cependant, ne voyant dans la puissance souveraine que l'éclat emprunté qui la décore, désiroit, soit pour lui-même, soit pour son chef, le titre de successeur du grand Constantin. Rien ne fut conclu dans cette assemblée que le jour auquel on se rassembleroit pour nommer, selon la convention, les douze électeurs. Ce jour étant arrivé, on nomma du côté des François six ecclésiastiques, tant par estime de leur probité et de leur discernement que parce qu'ils étoient plus désintéressés, ne pouvant eux-mêmes prétendre à cette dignité : c'étoient les évêques de Soissons, de Troyes, d'Halberstadt, de Béthléem, qui faisoit dans l'armée l'office de légat du saint-siége, l'archevêque élu de la ville d'Acre, et l'abbé de Loces. Les Vénitiens furent Vital Dandolo, amiral de la flotte, Othon Quirini, Bertuccio Contarini, Nicolo Navagieri, Pantaléon Barbo, et Jean Basegio, ou, selon, d'autres Michieli. Après avoir fait serment sur les saints Evangiles qu'ils n'écouteroient que leur conscience, et qu'ils ne donneroient leur voix qu'à celui qu'ils croiroient le plus capable, ils convinrent du second dimanche après Pâques, neuvième de mai, pour procéder à l'élection.

Nicet. Const. status, c. 6. Gesta Innoc. Epist. Bald. Chr. Lubec. Chr. Alberic. Guntherus hist. Const. Rhamnus. l. 3. Doutreman. l. 3, c. 8 ; l. 4, c. 2. Oriens christ. t. 1, p. 276. Maimbourg. l. 8.

Dans cet intervalle, l'attente d'un si grand événement agitoit tous les esprits. Chacun prenoit le rôle d'électeur et donnoit d'avance son suffrage. Le marquis de Montferrat, le comte de Flandre et le doge réunissoient toutes les voix. Tous trois déjà souverains, tous trois recommandables par leur vertu, leur sagesse et par une valeur héroïque. Les Vénitiens se déclaroient pour leur doge : *Ce vieillard*, disoient-ils, *n'a point acheté l'expérience aux dépens des forces de sa jeunesse ; il en*

*conserve tout le feu, toute la vigueur; c'est un aveugle plein de lumières; c'est lui qui a pris Constantinople.* Les François se partageoient entre Baudouin et Boniface; il craignoient seulement que l'élection n'excitât une dangereuse jalousie. Mais le remède, disoit-on, est facile; il ne faut que faire à celui des deux qui ne sera pas élu un sort si avantageux, qu'il ne puisse regretter la couronne impériale. Dès le matin du neuvième de mai, le palais de Bucoléon et la grande place qui étoit devant se trouvèrent remplis d'une foule innombrable. Les barons, les soldats, tout ce qui restoit d'habitans à Constantinople, attendoient avec impatience ces douze personnages qui alloient décider du sort de l'empire. On avoit choisi ce lieu par considération pour le doge, qui y faisoit sa demeure. Les électeurs, s'y étant rendus, s'enfermèrent dans la chapelle du palais; et, après avoir assisté à la messe et imploré les lumières du ciel, ils délibérèrent sur le choix qu'ils devoient faire. La balance penchoit d'abord en faveur du doge: les évêques de Soissons et de Troyes se déclaroient pour lui, et les Vénitiens alloient se joindre à eux, lorsque Pantaléon Barbo, également respectable par sa sagesse, sa fermeté d'âme et son zèle pour la religion et pour la patrie, s'adressant à l'assemblée: « Sages électeurs (dit-il), je « vous vois disposés à conférer à notre doge l'autorité « impériale, et je pense comme vous qu'entre tant de « héros il n'en est aucun qui soit plus digne de ce rang « auguste. Cependant, ce qui vous étonnera sans doute, « je suis persuadé qu'il en est plusieurs qui doivent lui « être préférés. » Un début si contradictoire excitant un murmure général: « Ecoutez-moi (dit-il), et je voudrois « que Dandolo lui-même fût présent; j'ai tant de con- « fiance dans la droiture et l'élévation de son âme, que « je ne doute pas qu'il n'approuvât lui-même mon avis. « Cet empire que vous allez renouveler, environné de « tant d'ennemis, ne pourra se conserver, il est vrai,

« sans de grandes forces navales, et les Vénitiens sont « seuls en état de les fournir. Notre république peut « par de puissans secours défendre Constantinople, « comme sa flotte a pu la réduire. Il lui sera plus facile « d'y faire voler des vaisseaux que ni au comte de « Flandre, ni même au marquis de Montferrat, de « tirer de leurs états des escadrons de cavalerie. Mais « notre république court risque de se détruire elle-« même, si elle se met en possession de l'empire. Sans « parler des cabales et des divisions que fera naître « parmi nous dans la suite l'ambition de régner, et qui « déchireront notre sein, qui peut nous rassurer contre « le danger que nous aurons continuellement à craindre « de la part d'un compatriote devenu empereur? Maître « de toute la Grèce et d'une partie de l'Orient, enflé de « l'orgueil de la puissance souveraine, demeurera-t-il « soumis à nos lois? reconnoîtra-t-il sa patrie? Dan-« dolo sans doute est par la hauteur de son âme au-« dessus de ces sentimens; mais qui nous répondra de « ses successeurs? Qui nous assurera que Venise ne sera « pas écrasée par la lourde masse de l'empire, que le « siége de la république ne sera pas transféré à Constan-« tinople, et que notre liberté ne recevra pas de mor-« telles atteintes? C'est au milieu de nos lagunes que « s'est élevée cette puissance qui se fait respecter de « l'Europe entière; détachée du sol qui l'a vue naître, « transplantée sur les bords du Bosphore, elle dégé-« nérera sans doute; elle cessera d'être la nôtre. Venise, « reine des mers, ne sera plus qu'une ville sujette, une « dépendance de l'empire grec. On peut me répondre « que Dandolo et sa postérité cesseront à la vérité d'être « Vénitiens, mais que Venise aura l'honneur d'avoir « donné des maîtres à la Grèce. C'est une condition que « Dandolo n'accepteroit pas lui-même. Plus glorieux « d'être le chef d'une république victorieuse que le « souverain d'un état vaincu, il ne consentiroit pas à

« cet échange. Quel Romain auroit voulu devenir le roi « de Carthage? Et nous, qu'aurons-nous gagné par la « conquête, si elle nous fait perdre une de nos plus « illustres familles? Considérez encore que par cette « élection vous allez vous mettre hors d'état de remplir « le principal objet de votre entreprise. Les autres « princes se sépareront de vous, et emmèneront leurs « troupes. Souvenez-vous du danger auquel la jalousie « du comte de Saint-Gilles laissa la Palestine exposée « lorsque Godefroi de Bouillon fut élu roi de Jérusalem. « Raymond, piqué de la préférence, non content de se « retirer lui-même, entraîna tous les autres seigneurs, « et sans un miracle de la main du Tout-puissant, « Jérusalem étoit perdue. Nous courons aujourd'hui la « même fortune. Si vous êtes fidèles au serment que « vous avez fait en prenant la croix, il ne vous reste « qu'à choisir entre le marquis de Montferrat et le « comte de Flandre. Ces deux princes puissans, estimés « de toute l'armée, respectés des vaincus mêmes, sont « également capables par leur prudence et leur valeur « de conserver la conquête dont nous partageons la « gloire. Pour prévenir les effets d'une funeste discorde, « convenons que celui des deux qui sera honoré de vos « suffrages cédera à l'autre, sous la condition de foi et « hommage, le domaine de l'île de Candie et tout ce que « l'empire possède encore au-delà du Bosphore. Par ce « moyen, vous les attacherez l'un à l'autre. Si vous « prenez un autre parti, vous les perdrez tous deux, et « avec eux l'espérance de recouvrer la Palestine. »

Ce discours fit impression sur les esprits. On approuva ce qu'il avoit proposé, et l'on ne songea plus qu'à décider entre le marquis et le comte. Le choix fut long-temps balancé; il sembloit d'abord s'arrêter sur Boniface : ce prince tenoit le premier rang entre les croisés, qui l'avoient choisi pour leur chef, et les Grecs eux-mêmes le reconnoissoient déjà pour leur maître. Les

grandes qualités nécessaires à un souverain ne donnoient à Baudouin sur lui aucun avantage. La politique vénitienne fixa enfin cette incertitude. Ces habiles républicains craignirent de rendre trop puissant un prince dont les états en Italie confinoient avec les leurs. Comment résisteroient-ils aux prétentions de Montferrat, qui deviendroit redoutable, s'il étoit armé des forces de l'empire? Cette considération les détermina en faveur de Baudouin, et ils entraînèrent tous les suffrages. La délibération avoit duré tout le jour et la moitié de la nuit suivante. Les barons, qu'un si grand intérêt tenoit en inquiétude, n'avoient pas quitté le palais, ni le peuple la place et les environs, où l'agitation des esprits et le choc des inclinations diverses excitoient ce murmure qu'on entend sur la mer aux approches d'un orage. Enfin, à l'heure de minuit, Nevelon, évêque Soissons, chargé d'annoncer le vœu des électeurs, s'avança sur le vestibule, et élevant la voix : *Ce moment*, s'écria-t-il, *qui vit naître le Sauveur donne aujourd'hui la naissance au nouvel empire sous la protection du Tout-puissant. Vous avez pour empereur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut.* A ces mots il s'élève un cri unanime et des Grecs et des croisés : *Vive l'empereur Baudouin !* et ce cri cent fois répété retentit par toute la ville. Les instrumens militaires accompagnent et animent l'allégresse publique. On se félicite d'avoir pour maître un descendant de Charlemagne, un parent de Philippe-Auguste, un prince renommé pour sa sagesse et sa justice. Le marquis de Montferrat est le premier à lui baiser la main, et son empressement généreux excite les applaudissemens, et lui fait plus d'honneur que la couronne. Il se joint aux autres seigneurs pour élever Baudouin sur un bouclier, selon la coutume, et le porter à l'église de Sainte-Sophie. On le place sur un trône d'or à côté du grand autel, et l'on redouble les acclamations. Pour donner

aux barons le temps de se montrer avec un éclat convenable à la pompe du couronnement, on le différa au vingt-troisième jour de mai, quatrième dimanche après Pâques. Cet intervalle de quinze jours ne se passa pas sans réjouissances; il y en eut de très-brillantes, et le mariage du marquis de Montferrat augmenta encore la joie publique. Il épousa Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac. Cette princesse, engagée dans le schisme par son premier mariage, rentra par le second dans le sein de l'église romaine. Ces fêtes furent mêlées de larmes. On pleura la mort d'Eudes de Champlite, qui, après avoir affronté avec gloire tous les dangers de la guerre, mourut alors de maladie. Il fut enterré avec grand honneur dans l'église des Apôtres, sépulture du grand Constantin et de ses successeurs. Il laissoit un frère, Guillaume de Champlite, compagnon de ses exploits, qui réunit sur sa tête les récompenses que tous deux avoient méritées.

Le jour marqué pour le couronnement étant arrivé, cette auguste cérémonie fut célébrée avec la magnificence en usage dans l'empire grec. Le lecteur sera peut-être bien aise d'en trouver ici le détail. Au soir de la veille, l'empereur, accompagné de sa famille et de ses amis, se transportoit au palais de Bucoléon, où il passoit la nuit. Au point du jour, les officiers de l'armée et le peuple de la ville s'assembloient autour du palais. Le nouvel empereur donnoit au patriarche sa profession de foi écrite de sa main : le patriarche Camatère étant absent, Baudouin la remit au légat du saint-siége. Avant que l'empereur se fît voir, un sénateur jetoit au peuple, du haut des degrés, ce qu'on appeloit *epicombia;* c'étoient de petits nouets d'étoffe, qui renfermoient chacun trois pièces d'or, trois drachmes, trois oboles; ce qui pouvoit faire de notre monnoie actuelle entre quarante et cinquante francs. On en jetoit autant qu'il plaisoit à l'empereur; c'étoit ordinairement au nombre de dix

mille. L'empereur paroissoit ensuite assis sur un bouclier élevé sur les épaules des principaux seigneurs : ce furent pour Baudouin le marquis de Montferrat, le doge, les comtes de Blois et de Saint Paul. A sa vue, tout retentissoit d'acclamations. Descendu du bouclier, on le conduisoit à Sainte-Sophie. Là, dans une petite chapelle de charpente construite pour cet usage, on le revêtoit de la pourpre et du diadème, bénis auparavant par les évêques. Son ornement de tête étoit à sa volonté, soit un voile, soit un bonnet orné d'or et de pierreries. On chantoit la messe, pendant laquelle il étoit assis sur un trône d'or élevé sur une haute estrade tapissée de drap d'écarlate. Pendant le saint sacrifice, le patriarche, accompagné de plusieurs évêques, montoit sur l'estrade, et, après de longues prières, il oignoit du saint chrême la tête de l'empereur en forme de croix, et entonnoit le *trisagion*, que chantoit toute l'assemblée. Le prince montoit ensuite au jubé, où plusieurs évêques avoient déposé la couronne impériale, qu'ils avoient prise dans le sanctuaire. Le patriarche la mettoit sur la tête de l'empereur en chantant à haute voix ἄξιος, il en est digne; ce qui étoit répété par les évêques, et ensuite par le peuple. Pendant ces acclamations, un officier lui présentoit d'une main un petit vase rempli de poussière et d'ossemens, de l'autre un flocon d'étoupe, auquel on mettoit le feu, pour lui rappeler au milieu de cette pompe flatteuse la brièveté de la vie et le néant des grandeurs humaines. L'empereur étant descendu du jubé, on le couvroit d'un manteau de drap d'or par-dessus sa robe de pourpre. On lui mettoit dans la main droite une croix, dans la gauche le livre des Evangiles. Il marchoit ainsi en procession, escorté à droite et à gauche de ses Varangues armés de leurs haches, et suivi d'environ cent gentilshommes sans armes. Les diacres et les prêtres marchoient ensuite deux à deux. La procession finie, il remontoit sur son trône. Au temps de la communion

il s'approchoit de l'autel, et recevoit dans sa main la sainte hostie, qu'il portoit à sa bouche. Il communioit sous les deux espèces, à l'usage des Grecs. Il ne prenoit pas, comme le peuple, le vin consacré au travers d'un chalumeau d'or ou d'argent plongé dans le calice ; il le buvoit dans le calice même, ainsi que les prêtres. Après avoir reçu le pain béni qui se distribuoit à la fin de la messe, et entendu la prière par laquelle l'officiant la terminoit, il baisoit la main des évêques, et montoit à la galerie de catécumènes pour se faire voir au peuple, qui renouveloit ses acclamations. Il sortoit ensuite seul à cheval, tout son cortége le suivant à pied. Les rues par où il passoit étoient tendues de riches tapisseries. De retour au palais, il se mettoit à table, où il étoit servi par le despote et le grand-domestique.

Les raisons de politique qui déterminèrent les suffrages en faveur de Baudouin étoient appuyées de ses qualités personnelles. Aucun des princes croisés ne le surpassoit en valeur guerrière, aucun ne l'égaloit en vertus civiles. Il étoit dans sa trente-troisième année. Doux, affable, plein d'humanité, il ne pouvoit voir un malheureux sans le secourir. Il souffroit sans humeur les contradictions, et renonçoit sans résistance à son propre avis pour en embrasser un meilleur. Il ne manquoit ni de lumières pour apercevoir la route qu'il falloit tenir dans les conjonctures les plus embarrassantes, ni de constance à la suivre. Sa piété trouvoit dans les plus grandes occupations le temps de la prière, et la pureté de ses mœurs lui interdisoit même les regards qui auroient pu la ternir. Son aversion pour la débauche alloit jusqu'à la singularité. Deux fois par semaine il faisoit crier le soir dans son palais : *défense à tout impudique de coucher sous le même toit que le prince.*

Dès qu'il fut en possession de l'empire, le marquis de Montferrat lui demanda l'investiture du domaine de l'île de Candie et de tous les pays au-delà du Bosphore,

comme il avoit été arrêté avant l'élection ; ce qui fut exécuté sur-le-champ, suivant les formes du droit féodal. Peu de temps après, Boniface, peu content de ce partage, proposa l'échange des terres d'Asie avec le district de Thessalonique, qu'il demandoit à titre de royaume. Il regardoit comme plus avantageux cet établissement, qui le mettoit à portée d'être soutenu par le roi de Hongrie, dont il venoit d'épouser la sœur. Cette proposition rencontra des difficultés dans le conseil de l'empereur. On trouvoit du danger à former un royaume dans le sein de l'empire : un roi maître d'un assez grand pays pourroit devenir le rival de l'empereur ; ce qui feroit naître la discorde et ruineroit les affaires générales. Cependant la probité de Boniface, son attachement au bien public, son amour pour la concorde dont il avoit donné des preuves toutes récentes, firent taire ces craintes politiques. Après avoir prêté serment à l'empereur, il fut couronné roi de Thessalonique. Il conservoit l'île de Candie ; mais, peu de temps après, il la vendit aux Vénitiens, qui en sont demeurés maîtres jusqu'au dernier siècle, où, après la plus opiniâtre défense, ils ont enfin été forcés de l'abandonner aux Turcs, toute trempée de leur sang et de celui des vainqueurs. Louis, comte de Blois, fut investi du domaine de la Bithynie, sous le titre de duc de Nicée, capitale de la province. Philippopolis de Thrace fut donnée, avec le même titre, à Renier de Trith. Ce baron, né à Valenciennes, et sujet naturel de Baudouin, méritoit une distinction particulière. Tendrement attaché à son seigneur, qu'il avoit servi dans toutes les occasions, il l'avoit suivi dans son voyage, et s'étoit signalé par une constance infatigable et un invincible courage. Guillaume de Champlite eut en partage la principauté d'Achaïe, qu'il laissa en mourant à Geoffroy de Villehardouin, neveu du maréchal de Champagne. La principauté de plusieurs autres terres et grandes villes en Europe et en Asie fut

donnée aux barons les plus considérables. Les Vénitiens, outre l'île de Candie, furent mis en possession des îles de l'Archipel, du Péloponèse, qu'on commençoit à nommer *la Morée*, de la Phrygie et des côtes de l'Hellespont. Avant le couronnement, l'empereur avoit partagé les grandes charges à plusieurs seigneurs, qui devoient en remplir les fonctions à la solennité de son sacre. Le doge avoit été revêtu de la dignité de despote; ce titre désignoit le premier de l'empire après l'empereur. Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, avoit été nommé maréchal de *Romains*; c'étoit le nom qu'on donnoit dès-lors à la Thrace, comme à la principale partie de l'empire des Grecs, qui n'avoient pas cessé de prendre le nom de Romains. Thierri de Los avoit été fait grand sénéchal; Conon de Béthune, protovestiaire; Machaire de Sainte-Menehou, grand échanson; Miles de Braibans, grand-bouteiller, et Manassès de l'Ile, grand'queux. Nous verrons dans la suite quelques changemens dans cette distribution de dignités.

Après ces dispositions, l'empereur donna avis de son élection au pape, vers lequel il députa un chevalier du temple. Il invitoit le saint-père à venir en personne à Constantinople, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, pour y tenir un concile général, y rétablir l'ancienne croyance, et étouffer entièrement le schisme. Par d'autres lettres, il prioit sa sainteté d'engager le plus qu'elle pourroit, tant d'ecclésiastiques que d'autres personnes de tout sexe et de toute condition, à venir habiter les terres de l'empire, que la tyrannie des empereurs et la guerre précédente avoient dépeuplées; il leur promettoit des établissemens. Il envoyoit au pape de riches présens, et grand nombre de reliques qui furent enlevées par des pirates génois sur les côtes de la Morée. Il écrivit aussi aux princes chrétiens une lettre circulaire où il leur rendoit compte des motifs et des

événemens de cette guerre, de la perfidie et de la cruauté des Grecs envers leurs propres princes. Il envoya en particulier à Philippe Auguste des reliques tirées de la chapelle du palais de Bucoléon, et que Philippe distribua aux diverses églises de son royaume. Il invita le cardinal de Capoue, qui étoit pour lors en Palestine, à venir à Constantinople pour y prendre la conduite des affaires ecclésiastiques sous l'autorité du saint-siége. Le pape, toujours occupé du projet de reconquérir la Terre sainte, fit savoir aux évêques de la chrétienté les promesses de Baudouin ; il les exhortoit à former dans leurs diocèses une nouvelle croisade, qui se joindroit à l'empereur pour aller faire la guerre aux infidèles, et remettre les chrétiens en possession des saints lieux : il promettoit à ces recrues les mêmes indulgences qu'il avoit accordées aux autres croisés. Mais il apprit peu après que le cardinal de Capoue, pour satisfaire aux désirs de l'empereur, avoit fait une trève de six ans avec les Sarrasins, et qu'il s'étoit rendu à Constantinople, où il avoit été suivi d'un si grand nombre de Latins, que la Terre-sainte demeuroit presque abandonnée. Cette nouvelle l'affligea sensiblement ; il en fit de vifs reproches au cardinal, et le blâma surtout d'avoir dispensé du voyage de Palestine ceux des croisés qui resteroient jusqu'au mois de mars prochain à Constantinople pour maintenir le nouvel empereur : il lui ordonnoit de révoquer cette dispense, estimant beaucoup moins la conquête de Constantinople que celle de Jérusalem, et n'ayant même consenti à la première que comme à un moyen plus facile de réussir dans la seconde.

Selon la convention faite entre les François et les Vénitiens, c'étoit aux Vénitiens à nommer le patriarche. Jean Camatère s'étoit retiré à Didymotique avant la prise de Constantinople, et les Latins, ne reconnoissant pas un prélat schismatique, regardoient le siége comme vacant. Le clergé vénitien établi depuis peu dans Sainte-

Sophie, s'assembla, et nomma Thomas Morosini, noble vénitien, digne de cette place éminente par sa vertu et ses lumières. Cette élection cependant ne se fit pas sans contestation. Quelques-uns même en appelèrent au pape; mais cette opposition n'eut pas de suite; ils se désistèrent de leur appel. Le nouvel empereur en écrivit au pape pour demander son consentement; le marquis de Montferrat, les comtes de Blois et de Saint-Paul, recommandèrent aussi par leurs lettres le prélat élu. Le pape, qui connoissoit son mérite pour l'avoir vu long-temps à Rome, lui rendoit lui-même un témoignage très-honorable; mais il prétendoit qu'il n'appartenoit pas à des laïcs de disposer des affaires de l'Eglise, et qu'ainsi cet article de la convention entre les croisés étoit nul de plein droit; que d'ailleurs les clercs de Sainte-Sophie, n'ayant reçu l'institution canonique ni du pape, ni de ses légats, n'avoient aucun pouvoir d'élire un patriarche. En conséquence, il rejetoit leur élection. Cependant, pour ne pas troubler la paix de la nouvelle église, par estime pour le prélat élu, et par considération pour l'empereur et les princes, il déclaroit qu'il nommoit lui-même Thomas Morosini, et qu'il exhortoit l'empereur à le respecter et le maintenir dans la jouissance des droits de l'Eglise, dont le gouvernement lui étoit confié. Il blâmoit les François et les Vénitiens de ce qu'ils prétendoient partager entre eux les revenus des églises, laissant seulement une subsistance honnête à ceux qui les desserviroient. C'étoit, disoit-il, continuer l'outrage fait à Dieu même dans le pillage des églises; il n'appartenoit pas à des mains profanes de toucher aux biens ecclésiastiques. Il refusoit donc de ratifier la convention faite entre les deux nations, et de prononcer, comme on l'en sollicitoit, la peine d'excommunication contre ceux qui en violeroient les articles. Après cette réclamation authentique en faveur des droits du saint-siége et de ceux de l'église en général, Morosini, n'étant

encore que sous-diacre, le pape l'ordonna lui-même diacre, prêtre, évêque, et lui conféra le *pallium*, avec tous les priviléges attachés à la dignité patriarchale. Il déclara que, par la grâce de Dieu, le schisme étant enfin éteint à Constantinople, il rendoit à cette église ses anciens pouvoirs, et que désormais le clergé auroit droit d'élire un patriarche selon les formes canoniques, en cas de vacance du siége. La conquête des Latins ne mit pas fin au schisme des Grecs généralement dans tout l'empire : les villes qui demeurèrent attachées au parti de Lascaris et de ses successeurs continuèrent d'être séparées de communion d'avec l'église de Rome, et tant que l'empire François subsista, il y eut deux patriarches, ainsi que deux empereurs.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

# TABLE

DU NEUVIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

## JEAN COMNÈNE.



## LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

## MANUEL.

(Ce règne comprend les livres 87, 88, 89 et 90.)

## LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

# LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.



# LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

## LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

# ALEXIS COMNÈNE II. ANDRONIC.

## LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

# ISAAC L'ANGE, SECOND DU NOM D'ISAAC.



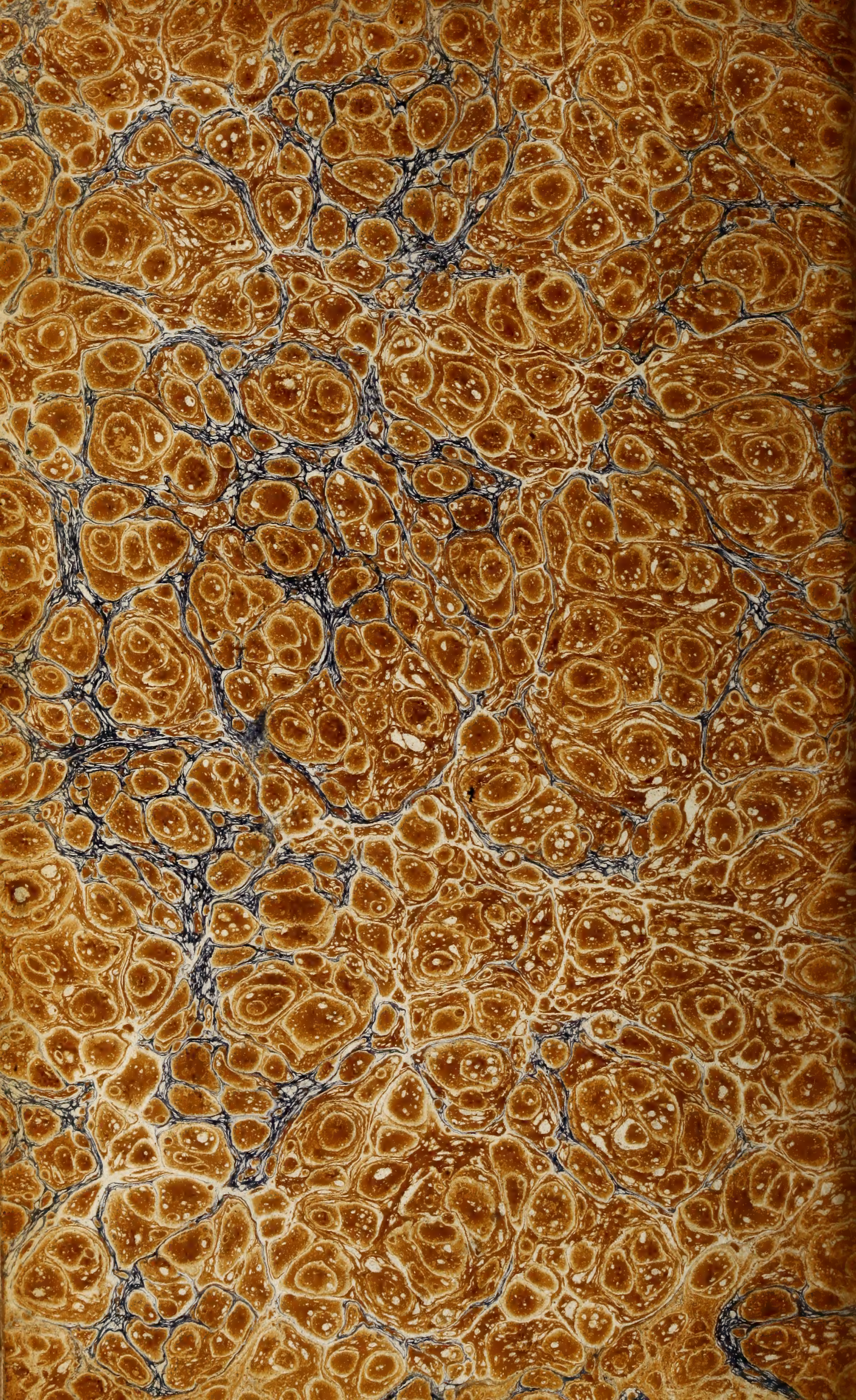
## LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

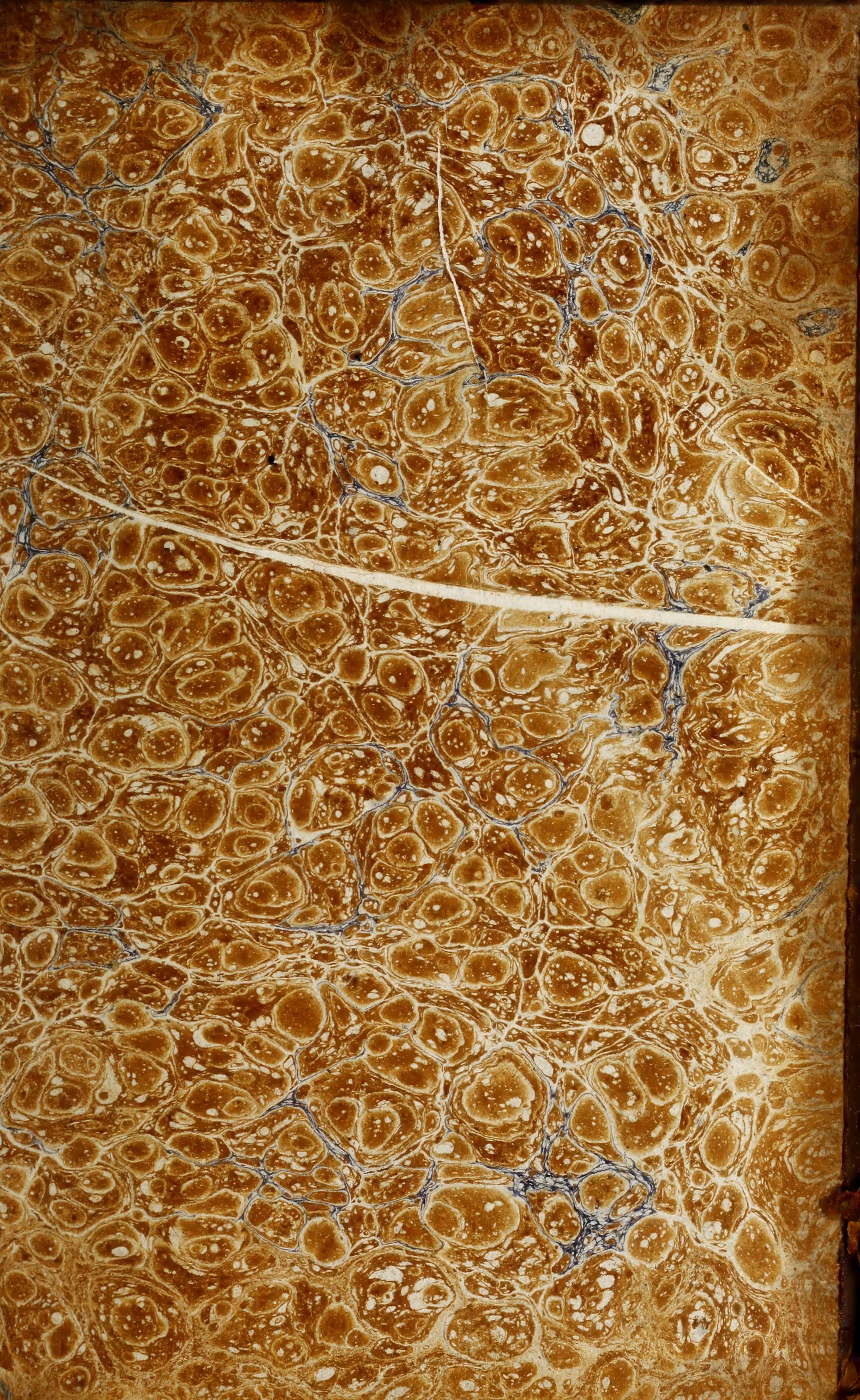
# ALEXIS III L'ANGE, DIT COMNÈNE.

## LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

### ALEXIS III. ISAAC II, POUR LA 2e FOIS. ALEXIS IV. NICOLAS CANABE. ALEXIS V DUCAS, dit MURZUPHLE. THÉODORE LASCARIS. BAUDOUIN, comte de Flandre.

FIN DE LA TABLE.






THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET